



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

1022
683

Library of



Princeton University.



022
383

Library of



Princeton University.





NOTICES
ET
EXTRAITS
DES MANUSCRITS
DE LA
BIBLIOTHÈQUE DU ROI,

Lûs au Comité établi par Sa Majesté dans l'Académie royale
des Inscriptions & Belles-Lettres.

Tome Deuxième.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE

M. DCC. LXXXIX.

1789

(RCP*E)
1022
(683) . 12

TABLE DES NOTICES

Contenues dans ce Volume.

<i>NOTICE de l'ouvrage de Bernard Guidonis, intitulé: Flores chronicorum. Par M. DE BRÉQUIGNY...</i>	Page 1
<i>Perles des Merveilles. Mélanges de Géographie & d'Histoire naturelle, par Zeïn-eddin Omar, fils d'Aboul Modhaffer, surnommé Ebn al-ouardi, écrivain du XIII. siècle. Par M. DE GUIGNES.....</i>	19
<i>Conférence de Calais en 1521. Par M. GAILLARD...</i>	60
<i>Négociation de Forget de Fresne, en Espagne, en 1589. Par le même.....</i>	82
<i>Négociation de M. de Loménie, lors Secrétaire d'Etat de Navarre, envoyé par le Roy vers la Royne d'Angleterre, l'an 1595. Par le même.....</i>	103
<i>Négociation de M.^{rs} de Bouillon & de Sancy, en Angleterre, en 1596, pour une ligue offensive & défensive contre l'Espagne. Par le même.....</i>	114
<i>Le livre des Perles, recueillies de l'abrégé de l'histoire des siècles, ou Abrégé de l'histoire universelle. Par Schéhabeuddin Ahmed almokri alfassi. Par M. SILVESTRE DE SACY.</i>	124
<i>JOMS-WICKINGE SAGA, sive historia Jonisburgensium seu Juliniensium, ex antiquâ linguâ Islandicâ & Norvegicâ in latinam translata. Par M. DE KÉRALIO.....</i>	164
<i>Notice du Manuscrit de la bibliothèque du Roi, contenant une Histoire de Bretagne, sous le titre de Chronicon Briocense. Par M. DE BRÉQUIGNY.....</i>	197
<i>Id. contenant une chronique Latine, par Gilles le Muisset. Par le même.....</i>	213
<i>Tome II.</i>	a

Notice des différens Articles qui sont contenus dans le Manuscrit de la bibliothèque du Roi, n.º 5696. Par M. DE LA PORTE DU THEIL.

ART. I. <i>Historia Trojana Guidonis de Columpnis.....</i>	231
ART. II. <i>Lettre du Pape Honorius III, à l'Empereur Frédéric II.....</i>	256
ART. III. <i>Lettre du Pape Boniface VIII, au Clergé de France.....</i>	270
ART. IV. <i>Lettre des Romains, au Pape Jean XXII... ..</i>	273
ART. V. <i>Sallas Malespina. Libri VI rerum Sicularum... ..</i>	277
ART. VI. <i>Diatribes contre Louis de Bavière.....</i>	278
ART. VII & VIII. <i>Lettres du Pape Innocent III... ..</i>	279
ART. IX. <i>Lettre du Pape Innocent III, au Roi d'Angleterre Jean sans-terre.....</i>	287
ART. X. <i>Lettre d'Édouard III, roi d'Angleterre, au Pape Benoît XII.....</i>	290
ART. XI. <i>Chronique Françoisse.....</i>	291
<i>Histoire des Rois de Perse, des Khalifes, de plusieurs Dynasties, & de Genghizkhan, par Nikbi ben Massoud. Par M. SILVESTRE DE SACY.....</i>	315
<i>Exposition de ce qu'il y a de plus remarquable sur la terre & des merveilles du Roi Tout-puissant, par Abdorraschid, fils de Saleh, fils de Nouri, surnommé Yakouti. Par M. DE GUIGNES.....</i>	386
<i>Notice du Journal de Paris de Grassis, maître des cérémonies de la chapelle des Papes Jules II & Léon X. Par M. DE BRÉQUIGNY.</i>	
Première Notice. <i>Pontificat de Jules II.....</i>	546
<i>Notice du Journal de Paris de Grassis, maître des cérémonies de la chapelle du Pape.</i>	
Deuxième Notice. <i>Pontificat de Léon X.....</i>	575

T A B L E.

iiij

<i>Supplément à la première notice du Journal de Paris de Grassis, maître des cérémonies de la chapelle du Pape. Par M. DE BRÉQUIGNY.....</i>	601
<i>Journal de Jean-François Firmano, maître des cérémonies de la ch pelle du Pape, sous les pontificats de Clément VII, Paul III, Jules III, Marcel II, Paul IV & Pie IV. Par le même.....</i>	626
<i>Journal de Corneille Firmano, maître des cérémonies aposto- toliques, sous les pontificats de Pie IV, Pie V & Grégoire XIII. Par le même.....</i>	649
<i>Notice d'une partie du Journal de Jean-Paul Mucanté, maître des cérémonies apostoliques sous le pontificat de Léon XI. Par le même.....</i>	669
<i>Notice d'un Manuscrit grec de la Bibliothèque du Roi, coté 1277. Par M. DE ROCHEFORT.....</i>	687,



CORRECTIONS ET ADDITIONS

Pour le I.^{er} Tome des Notices.

PAGE 169, ligne 30. Note sur le mot *Mer salée*, *Bahr almelh*.

On peut consulter sur ces différentes dénominations du golfe Arabique, la géographie Arabe, connue sous le nom de *Geographia Nubiensis*, soit dans le texte Arabe, vers la fin de la cinquième partie du premier climat, & le commencement de la cinquième partie du deuxième climat, soit dans la traduction latine, page 20, ligne 26, & page 44, ligne 8 & suiv. Il paroît que le nom de *Mer salée* appartient proprement à la partie de cette mer qui baigne les côtes de l'Égypte entre le golfe de Suez & le détroit de Babelmandeb.

Page 173, ligne 13, lisez Ahmed Pacha, au lieu de Soleïman Pacha.

Page 211, ligne 13. Note à placer après le mot *Empire*.

Voyez la relation du siège & de la prise de Bagdad, dans le 2.^e tome des voyages de Thévenot, édition de 1728.

Page 257, ligne 11. Note à placer après le mot *Vénus*.

Il y a dans le texte *alfedjr*; ce mot signifie l'aurore, mais l'étoile de Vénus est aussi appelée par les Arabes *Kaukab alfedjr*, & quelquefois seulement *alfedjr*, lorsqu'elle paroît sur l'horizon avant le lever du Soleil. Suivant notre auteur, *alfedjr* parcourt les vingt-huit maisons de la Lune, ou l'étendue du zodiaque dans le cours d'une année. Cela ne peut convenir à Vénus qui, dans ce même intervalle de temps, parcourt plus de dix-neuf signes. Mais je ne crois pas qu'en traduisant *alfedjr* par l'aurore, on réconcilie beaucoup plus aisément notre auteur avec l'astronomie; en comparant le lieu d'*alfedjr* avec celui du Soleil aux différentes époques indiquées par ce calendrier, on reconnoitra;

vj

je pense, que cette traduction ne lève pas les difficultés. Au reste, je ne dois pas entrer dans cette discussion qui n'est nullement de mon ressort. J'observerai seulement que dans le système de Ptolémée, Vénus achevoit sa révolution dans l'espace d'une année.

Page 264, ligne 22. Note à placer après le mot *Wabias*.

Cette dernière évaluation est conforme à ce qu'on lit dans un écrivain Arabe, cité par le docteur Hyde, dans ses *Prolegomènes* sur l'histoire du Jeu d'échecs. Suivant cet auteur, 32768 grains de froment forment la contenance d'un kadah. Cette quantité multipliée par 16, donne la valeur d'une wabia, qui contient par conséquent 524288 grains; l'ardab, suivant le même auteur, contient 6 wabias. Ce dernier rapport n'est pas exprimé positivement, mais il se déduit des autres données; car en doublant toujours le nombre des wabias depuis la vingtième case de l'échiquier, qui vaut une wabia, jusqu'à la quarantième, on trouve que cette dernière doit donner 1048576 wabias. L'auteur Arabe dit qu'elle donne $174762 \frac{1}{2}$ ardabs. Il y a donc égalité entre ces deux quantités 1048576 wabias & $174762 \frac{1}{2}$ ardabs: or la première quantité étant divisée par la seconde, on aura pour quotient 6; donc 6 wabias font 1 ardab. On trouve dans la suite du même passage une autre évaluation de l'ardab, qui doit, suivant cet écrivain Arabe, peser 204 rotles, à raison de 144 dirhems par rotle, & de 64 grains de froment par dirhem. Il en résulte que le poids de l'ardab répond à celui de 1880064 grains de froment, évaluation bien différente de la précédente; car dans le premier calcul, la wabia contient 16 kadahs, & l'ardab 6 wabias ou 96 kadahs, à raison de 32768 grains de froment par kadah; ce qui donne pour la contenance de l'ardab, 3145728 grains. Je présume qu'il y a erreur dans cette seconde évaluation. Voyez *Syntagma Dissert. Th. Hyde*, publié par Sharpe. Oxford, 1767, tome II, de Shahilud. *Prolegom. pages 18 & 19.*



ÉCLAIRCISSEMENT
SUR LA NOTICE D'UN MANUSCRIT GREC
DE LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI,

N.^o 1746.

Par M. LE BARON DE SAINTE-CROIX.

L'AUTEUR de ce manuscrit, Canabutza, après avoir dit que le palladium étoit formé de deux figures de jeunes gens armés, ajoute: *τὰ δύο παλλάδια ἦσαν ἀχειροποίητα* . . . & plus bas, *ὡς διατηρητὰ ὃ ἐχειροποίητα* J'ai prétendu que cette dernière expression signifioit que ces figures avoient les bras pendans & collés, suivant l'ancien costume Égyptien, usité dans les premiers temps de la Grèce. En effet, cet usage s'étoit encore conservé parmi les colonies Grecques de l'Asie mineure, jusqu'au VII.^e siècle avant J. C., puisque Télécès & Théodore, fils de Ræcus, artistes célèbres qui vivoient alors, donnèrent une pareille forme à la statue d'Apollon Pythien à Samos. C'étoit certainement celle des figures du palladium que Denys d'Halicarnasse nous dit être un ouvrage de l'ancien style. On sait que Dédale fut le premier qui le changea dans le VI.^e siècle, en détachant les bras & les jambes du reste du corps. Les uns & les autres devoient donc être collés dans le palladium, comme le prouve le savant M. Heyne, dont les remarques éclaircissent très-bien l'attitude que les deux figures de ce monument mystérieux & sacré ont eue. Plein de cette idée, j'avois cru devoir m'y conformer dans la traduction des expressions que je viens de rapporter; je me suis cependant trompé: Canabutza faisant seulement attention à la tradition fabuleuse qui regardoit le palladium comme un ouvrage des Dieux, & tombé du Ciel,

*Notice des
mss. tome I, p.
539.*

*Diod. Sic.
l. I, s. 98.*

*Diod. l. IV,
s. 76.*

*Not. ad
Apollod. pag.
745.*

*Gloss.
script. med.
infin. grac.*

*Ducange,
Constant. chris-
tian. l. IV, § 2,
n.° 5 et 24.*

ὡς θεομιμήτα ἢ ἀχειροποίητα, n'emploie ce dernier terme que dans l'acception qu'il avoit au moyen âge. Ducange l'explique ainsi, in v. Ἀχειροποίητος : *Vocant passim Græci scriptores Christī, vel Deiparæ imagines, quas divinitus nec arte humanâ pictas putabant.* Les historiens Grecs du bas Empire rapportent que les Empereurs de Constantinople faisoient porter dans leurs expéditions, à la tête de l'armée, une image miraculeuse de la Vierge, qu'on croyoit être ἀχειροποίητος, c'est-à-dire, faite sans le secours de la main des hommes. M. de Villoison en a vu une de Saint-George au mont Athos, dans le couvent τῆς Ζωγράφου, laquelle étoit, comme les moines l'assuroient, ἀχειροποίητος d'une origine purement céleste. C'est ce que Canabutza veut exprimer relativement au palladium, en se conformant à l'ancienne tradition que Quintus de Smyrne, vulgairement appelé le *Calabrois*, rend en ces termes : « Les hommes » ne travaillèrent pas cette figure avec le fer, mais Jupiter la jeta de l'Olympe dans la ville du riche Priam. »

*L. X, v.
558, 559.*



NOTICES



NOTICES ET EXTRAITS DES MANUSCRITS

DE LA

BIBLIOTHÈQUE DU ROI.

*Notice de l'ouvrage de Bernard Guidonis, intitulé:
Flores chronicorum.*

*Manuscripts du Roi, cotés 4976, 4980 & 4985, parmi les
manuscripts Latins.*

Par M. DE BRÉQUIGNY.

IL y a dans la Bibliothèque du Roi, dix-neuf manuscrits de la chronique de Bernard Guidonis; le plus grand nombre est de format *in-folio*, tous sont en vélin, quelques-uns du *xiv.^e* siècle, les autres du *xv.^e* à la réserve d'un seul (a) qui est du *xvi.^e*

J'observerai en général, que ce grand nombre de manuscrits doit donner une idée avantageuse de cette chronique; car on n'a dû multiplier les exemplaires des ouvrages qu'à proportion de leur utilité. On imprime aujourd'hui les livres, avant d'être certain de leur succès; mais on ne

(a) Il est coté 5035, & est de format *in-4.^o*

FLORES
CHRONICORUM.I.
Description
des trois
manuscr.its.

copioit alors les manuscrits, qu'à mesure qu'on s'apercevoit qu'ils étoient recherchés.

Je surchargerois inutilement cette notice, si je donnois la description des dix-neuf manuscrits que je viens de citer. On peut consulter les articles qui les concernent dans le catalogue de la Bibliothèque du Roi; je parlerai seulement avec quelque détail des trois que j'ai examinés.

Le manuscrit, coté 4976, est un gros volume en beau vélin, de format petit *in-fol.* ou grand *in-4.* d'une très-belle écriture du *xiv.*^e siècle. Il est composé de deux cents soixante-deux feuillets : la chronique de notre auteur en occupe cent dix-neuf.

Le manuscrit 4985, aussi en beau vélin, de format *in-fol.* est d'une écriture très-soignée, mais qui n'en est pas moins difficile à lire, parce que les traits trop rapprochés & très-ressemblans, fatiguent l'œil, qui ne peut, sans quelque contention, reconnoître les caractères. La chronique y occupe soixante-treize feuillets, qui composent à peu-près la moitié du volume. Ce manuscrit paroît aussi du *xiv.*^e siècle, mais plus voisin du *xv.*^e que le manuscrit précédent.

Enfin, le manuscrit coté 4980, est du *xv.*^e siècle, peut-être même assez avancé. Le vélin en est moins beau que celui des deux autres; le format approche plus de l'*in-4.* que de l'*in-fol.* l'écriture moins belle, est cependant fort lisible. Il contient en tout trois cents soixante pages, dont la chronique remplit deux cents cinquante-neuf.

Chacun de ces manuscrits renferme divers ouvrages : je ne me propose de rendre compte que de celui dont j'ai donné ci-dessus le titre; mais avant de le faire connoître, je dirai quelque chose de l'auteur.

II.
Vie de l'auteur,

Le nom qu'il se donne lui-même en latin, est *Bernardus Guidonis* (b), qu'on devroit traduire en François, *Bernard*

(b) Dans les épitres dédicatoires de sa chronique, il se nomme *Frater Bernardus Guidonis*.

de Gui. J'ai déjà donné ailleurs un exemple (c) de noms propres employés au génitif; j'ai dit qu'on désignoit sans doute par-là, que c'étoit le nom de les ayeux, & qu'on se faisoit honneur d'en descendre; ainsi on peut conjecturer que Bernard Guidonis étoit d'une famille noble (d). Je ne fais sur quel fondement quelques écrivains modernes (e) ont jugé à propos de substituer à ce nom, celui de *Bernard de la Guionie*. Les mots dont on auroit dû respecter le plus l'orthographe, sont, sans contredit, les noms propres; & ce sont ceux où il semble qu'on ait cherché le plus à l'altérer, comme s'il y avoit quelque honte à en laisser apercevoir l'étymologie.

La vie de Bernard Guidonis est trop connue, pour que je doive m'y arrêter long-temps: elle a été écrite en latin par un auteur contemporain, & on la trouve à la tête du second des manuscrits dont je me sers; elle est assez courte, & je l'aurois traduite ici, si elle n'avoit été publiée par le P. Labbe (f). D'ailleurs, grand nombre de bibliographes ont parlé de cet écrivain; je renvoie à ceux que je cite ci-dessous (g), & je me contenterai de rassembler les faits principaux qui le concernent.

Il étoit né en 1260, dans un petit village du Limosin, près de la Roche-Abeille. Il entra dans l'ordre de Saint-Dominique en 1279: c'est lui-même qui nous fournit cette

(c) Dans la notice de la chronique d'Itérius, t. I des notices, p. 579.

(d) D. Vaissette le dit positivement. *Histoire de Languedoc*, t. IV, p. 182. Wharton a dit, *humili loco natus*; mais cette expression peut se rapporter au lieu de sa naissance, qui étoit un petit village, & non à l'origine de sa famille. Wharton, *apud Caveum*. Les auteurs de la nouvelle Gaule chrétienne, ont dit: *humili familiâ*, mais sans citer de garants.

(e) *Gall. Christ.* edit. 2, t. VI,

col. 554; Moréri & les autres Dictionnaires historiques qui l'ont suivi, &c. D. Vaissette dit: *Bernard Guidonis ou de la Guionie*, t. IV, p. 182 de l'histoire de Languedoc. Fleury, dans son histoire ecclésiastique, le nomme *Bernard Guyon*. t. XIX, p. 479,

(f) Bibliothèque des manuscrits, tome II, p. 513.

(g) Echard, *Scriptores ord. Prædit.* t. I. Cave, *hist. litt.* Alb. Fabric. *Biblioth. mediæ & infimæ latin.* Volsius, de *histor. lat.* p. 499, &c.

date (h); ainsi on s'est trompé quand on a rapporté sa naissance (i) à l'an 1280. Il remplit successivement presque toutes les charges de son ordre, dont il étoit procureur auprès de la cour de Rome en 1312. Il avoit été nommé inquisiteur de la foi, en Languedoc, dès l'an 1308 (k). Il fut employé dans diverses négociations importantes par le Pape Jean XXII, qui le récompensa en le nommant en 1223 à l'évêché de Tuy en Gallice, d'où il passa l'année suivante à celui de Lodève. Il mourut à Lodève, en 1331, le 30 décembre, & fut enterré dans l'église des Dominiquains, à Limoges (l).

On trouvera dans l'histoire de Languedoc, par D. Vaissète, plusieurs particularités sur la manière dont il se conduisit dans l'office d'inquisiteur (m), qu'il exerça près de quinze ans. On y verra les détails de la journée du 30 septembre 1319, où il jugea solennellement ceux qui étoient pour lors dans les prisons de l'inquisition à Toulouse, pour cause d'hérésie. Durant les quinze ans de son exercice, le nombre des hérétiques qu'il condamna à diverses peines, se monte, selon les registres de l'inquisition, à six cents trente-sept personnes (n).

Dans un siècle, où l'ardeur qu'on montrait à persécuter les hérétiques, sembloit la mesure de la piété, il n'est pas étonnant que Bernard Guidonis ait passé pour saint. On disoit de son vivant (o), que les Dominiquains qui s'occupoient à faire canoniser leurs religieux morts, auroient

(h) *In libello de magistris ord. Prædic. apud Marten. t. VI, Collect. ampliff. col. 418.*

(i) Wharton *apud Caveum*, 2.^e part. p. 17. Dupin, *bibliot. siècle XIV*, 2.^e part. p. 234.

(k) Dupin, *ubi supra*, dit 1305; c'est une faute.

(l) Voyez sa vie, dans la Bibliothèque des manuscrits, par le P. Labbe; son article dans la nouvelle

Gaule chrétienne, parmi les évêques de Lodève; D. Vaissète, *histoire de Languedoc*, t. IV, p. 181, & passim.

(m) *Histoire de Languedoc*, t. IV, p. 177.

(n) *Ibid.*

(o) *Vita Bernardi Guidonis, per autorem coætaneum*, mss. reg. 4985; & *apud Labb. biblioth. mss. t. II*, p. 820.

DES MANUSCRITS DU ROI.

bien pu en faire canoniser un qui vivoit encore (p); & c'étoit de lui qu'on vouloit parler; l'ancien auteur de sa vie lui attribue des miracles; & à sa mort, son confesseur attesta que, durant quinze ans qu'il avoit eu sa confiance, il ne l'avoit pas trouvé coupable d'un seul péché mortel: mais ne nous occupons point de ses vertus, & parlons de ses écrits.

FLORES
CHRONICORUM.

Il en composa beaucoup; on en trouvera la longue liste dans les bibliographes que j'ai cités ci-dessus. Les manuscrits du Roi en renferment un assez grand nombre; on en a imprimé plusieurs, soit dans la Bibliothèque des manuscrits du P. Labbe, soit à la suite de l'histoire des comtes de Toulouse, par Bessy, soit dans l'amplyissime Collection de Martène, & dans divers recueils de Baluze & de Muratori. Un des plus considérables par son importance & son étendue, est sa Chronique, & ce sera l'unique objet de cette notice.

III.
Ses écrits.

On peut en compter trois éditions manuscrites. La première est datée de 1311; il y avoit plus de six ans qu'il avoit commencé d'y travailler: c'est ce qu'il nous apprend dans la préface qui est à la tête du manuscrit du Roi, 4976 (q); il ajoute qu'il avoit conduit son ouvrage depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'au temps de Clément V, sous lequel il écrivoit alors. Avant cette préface, on lit une épître dédicatoire à Bérenger, Général de son ordre; mais cette épître ne pouvoit être à la tête de l'édition de 1311, puisque Bérenger ne fut élu Général qu'au mois de mai 1312 (r), comme l'atteste dans un autre ouvrage Bernard Guidonis lui-même. Elle n'a donc pu appartenir qu'à une seconde édition de sa chronique, qui dut paroître entre 1312 & 1318;

IV.
Notice de sa
chronique.

(p) Il étoit alors question de la canonisation de Raymond de Pegnafort.

(q) Fol. 2.

(r) *Libellus de magistris ord. Prædic. apud Marten. t. VI, ampliff. collect. col. 412.*

FLORES
CHRONICORUM.

car Bérenger cessa d'être Général de l'ordre de Saint-Dominique au mois de septembre de cette dernière année (f), ayant été nommé pour lors à l'archevêché de Compostelle.

Dans cette seconde édition, Bernard Guidonis continua sa chronique jusqu'au pontificat de Jean XXII, successeur de Clément V, & pour en avertir (t), il fit quelque changement à sa préface. Enfin il donna une troisième édition en 1319, & la dédia au pape Jean XXII, le 6 du mois d'août (u) : je distingue ces trois éditions à raison des dédicaces. Si l'on regardoit comme des éditions nouvelles les manuscrits, à la fin desquels on aperçoit quelques faits nouveaux, on compteroit presque autant d'éditions que de manuscrits.

L'exemplaire de la chronique de Bernard Guidonis, que Muratori a vu dans la bibliothèque Ambrosienne à Milan, & dont il a tiré les vies des Papes qu'il a insérées dans le tome III de son Recueil des historiens d'Italie, ne se termine qu'à l'an 1329; l'auteur y annonce le dessein de continuer son travail : mais il mourut deux ans après.

Des trois manuscrits du Roi que j'ai cités, l'un (x) se termine en 1319; l'autre (y) va jusqu'à l'an 1320, & il fait mention d'une création de cardinaux qui n'est pas dans le précédent; le dernier (z) s'étend jusqu'à l'an 1321, & on y trouve, de plus que dans les deux autres, les procédures & le jugement rendu cette année, contre les lépreux, accusés d'avoir empoisonné les puits. Le manuscrit dont s'est servi Muratori, & qui s'étend huit ans au-delà,

(f) Libellus, &c. col. 413.

(t) Voyez le manuscrit du Roi, 4980, p. 2. Dans le manuscrit 4976, on ajoute, & jusqu'au règne de Philippe VI: c'est une faute; il faut lire Philippe V, dont le règne commença au même temps que le pontificat de Jean XXII, & ne finit qu'en 1322.

(u) Voyez l'épître dédicatoire,

adressée à ce Pape, dans le manuscrit du Roi, 4976, p. 1. Elle ne se trouve point dans les deux autres manuscrits que j'ai sous les yeux; celle à Bérenger, ne se trouve point dans le manuscrit 4980.

(x) N.° 4976.

(y) N.° 4985.

(z) N.° 4980.

n'offre dans cet intervalle, que quelques faits détachés, dont les principaux sont la canonisation de Saint-Thomas d'Aquin, en 1323, une nomination de cardinaux, en 1327, & l'élection de l'anti-pape Pierre de Corbière, en 1328 (a).

FLORES
CHRONICORUM,

Donnons maintenant quelque idée du plan & du but de la chronique que j'examine: je me servirai pour cela des propres paroles de l'auteur; c'est ainsi qu'il s'exprime dans la préface.

« Curieux de connoître (b) les noms des Papes, la durée de leurs pontificats, & les événemens remarquables qui se sont passés de leur temps, j'ai cherché à m'en instruire dans les histoires, dans les chroniques, dans les vies des Saints; mais, voulant m'assurer de la vérité de chaque chose, j'ai remarqué un grand & beaucoup trop grand nombre de différences & de contradictions, soit sur les dates, soit sur les faits. Ces différences viennent le plus souvent de la faute des copistes; mais elles sont aussi quelquefois dans les opinions & les récits. Lorsqu'elles m'ont embarrassé, j'ai pris le parti qui m'a paru le plus sûr: je n'ai point la témérité de décider; mais, lorsque presque tous les auteurs dignes de foi s'accordent sur un fait, je me conforme à leur témoignage; quand ils diffèrent, je rapporte leurs sentimens, & je laisse le choix aux lecteurs ».

Il déclare ensuite que son livre n'est point une histoire. « L'histoire, dit-il, expose au long la suite des événemens; les chroniques en rappellent succinctement la mémoire: c'est une chronique que j'écris... je l'ai extraite des livres les plus authentiques que j'ai pu rencontrer, & je crois, par conséquent, pouvoir l'intituler, *Fleurs des chroniques*, ou si on l'aime mieux, *Catalogue des pontifes Romains* (c) ».

(a) *Script. rer. Ital.* t. III, p. 684.

(b) Voyez la préface dans les trois manuscrits que je cite.

(c) *Flores chronicorum, vel si cui magis placuerit, catalogus pontificum Romanorum.*

FLORES

CHRONICORUM.

Sa chronique n'est cependant pas un simple catalogue historique des Papes; il y insère, comme il l'a promis, les principaux événemens de l'histoire générale, & sur-tout de l'histoire de France. Ses guides ordinaires, & qu'il cite le plus souvent, sont, les vies des Papes par Damascé, la chronique de Saint-Jérôme, celle de Guillaume de Puy-Laurent, sur-tout celle de Martin le Polonois, qu'il a fait entrer presque entière dans la sienne; j'ajouterois, l'ouvrage que Catel (*d*) a publié comme anonyme, sous le titre de *præclara Francorum facinora*; mais cet ouvrage n'est autre chose qu'un long fragment de la chronique même de Bernard Guidonis (*e*), où on s'est permis seulement de faire quelques légers retranchemens. Ce fragment s'étend depuis l'an 1202 jusqu'à l'an 1311, ce qui forme plus du quart de la chronique.

Tous ces écrits où Bernard Guidonis a puisé, sont imprimés; il en allègue aussi quelques autres qui ne l'ont point encore été: telle est la chronique de Richard, moine de Cluni, qui finit en 1199 (*f*). C'est sans doute Richard, originaire du Poitou, dont il est fait mention dans la Bibliothèque de Cluni, où il est dit que ce Richard étoit un grand historiographe, qui avoit composé une chronique (*g*), depuis Adam jusqu'à Frédéric. Si c'étoit celle qui est indiquée parmi les manuscrits du Roi (*h*), sous le titre de *Chronica Richardi Pictaviensis, monachi Cluniacensis*, l'exemplaire n'en seroit pas complet; car il ne s'étend que jusqu'au pontificat d'Eugène III. Il faudroit dire aussi, qu'on en a imprimé une partie dans la grande

(*d*) Catel, histoire des comtes de Toulouse, p. 111.

(*e*) Catel semble en douter, (*ibid. préf.*) mais c'est le sentiment de D. Vaissette, histoire de Languedoc, t. IV, p. 544, note VII. §. 4.

(*f*) La chronique de Bernard Guidonis s'exprime ainsi, sous l'an 1199: *Hucusque chronicum Ricardi monachi Cluniacensis protenditur, &*

terminatur, p. 186 du manuscrit du Roi, 4980; ce sont les pages de ce manuscrit, que je citerai toutes les fois que je citerai cette chronique.

(*g*) *Biblioth. Cluniac.* p. 594 & 1652. Il s'agit de l'empereur Frédéric II, qui commença à régner en 1198.

(*h*) Coté 5014, des manuscrits latins.

Collection

Collection de D. Martène (i); mais il y a plus d'apparence que la chronique citée par notre auteur, est celle qu'on garde au Vatican, parmi les livres de la reine Christine (k), & dans laquelle on lit, sur la papesse Jeanne, un passage semblable à ceux qui se trouvent aussi dans la chronique de Martin le Polonois, & dans celle de Bernard Guidonis : j'aurai occasion d'en parler bientôt plus au long.

Bernard Guidonis cite encore une autre chronique qui n'a pas non plus été publiée, & qu'il attribue à Gérard de l'ordre de S.^t Dominique. Il l'allègue (l) au sujet de la date du couronnement de Philippe-le-Hardi, qui n'est pas certaine. Les uns la fixent au 15 août 1271, les autres au 30 du même mois. Guillaume de Puy-Laurent étoit de la première opinion : Gérard étoit de la seconde ; notre auteur ne dit point celle qu'il préfère. Guillaume de Nangis adopte tantôt l'une, tantôt l'autre de ces dates ; & les modernes (m) sont embarrassés sur le choix.

On seroit tenté de croire que ce Gérard est le même, que Gérard de Fracheto, Dominiquain, & de la province de Limoges, qui a écrit une chronique, & qui n'est mort qu'en septembre 1271. Mais Bernard Guidonis qui parle de ce dernier en plusieurs endroits de ses autres écrits (n), n'y cite de lui que les vies des religieux de l'ordre de Saint-Dominique. Ne nous arrêtons pas plus long-temps sur les sources où Bernard Guidonis a puisé, & passons à l'examen de son ouvrage.

On a vu que la méthode qu'il s'étoit proposé de suivre, étoit d'extraire, des auteurs qu'il jugeoit le plus dignes de foi, les faits qui lui paroissent mériter d'être con-

(i) *Collect. ampliff.* t. V, col. 1159.

(k) *Fabric. biblioth. med. & infim. latin.* t. VI, p. 213.

(l) *Manuscrit*, p. 224.

(m) Voyez l'Histoire général. des rois de France, t. I, p. 87.

(n) *Libellus de magistris ord. Prædic. apud Marten. ampliff. collect.* t. VI, p. 423. *Idem, de fundat. conventuum hujus ordinis*, ibid. p. 465, &c.

FLORES
CHRONICONUM.

servés ; d'en marquer autant qu'il pourroit les dates précises, & lorsqu'elles étoient contestées, de rapporter les opinions différentes. On n'a rien à lui reprocher sur ce dernier objet, qu'il a scrupuleusement rempli ; nulle chronique ne rassemble autant de variétés de dates : mais, ce qu'on a droit de lui reprocher, c'est d'avoir compilé les faits sans choix & sans discernement ; d'avoir adopté des fables puériles, tirées de livres apocryphes ; d'avoir accueilli sans discussion, des opinions populaires destituées de vraisemblance. Il ne faisoit à la vérité que répéter ce qu'on avoit dit & ce qu'on avoit cru avant lui ; mais son siècle commençoit à s'éclairer, on osoit déjà soumettre au tribunal de la critique les anciennes traditions ; & ce progrès de lumières ne s'aperçoit pas en lisant la chronique de Bernard Guidonis. Dès les premières pages, il annonce la plus aveugle & quelquefois même la plus indiscrete crédulité : j'en citerai quelques exemples.

Avant de parler des Papes, vicaires de Jésus-Christ, il parle de Jésus-Christ même ; & au lieu d'écrire sa vie, d'après les livres sacrés, il compile les contes les plus étranges. Selon lui (o), le Verbe eut beaucoup de répugnance à se faire homme, parce qu'il étoit sur-tout blessé de la multitude des crimes contre nature auxquels le genre humain s'étoit livré ; mais (dit-il) la veille de sa naissance, il fit mourir subitement tous les coupables, pour purger l'humanité des désordres qui la dégradoient.

Il dit encore que le jour où le Fils de Dieu vint au monde, une Sybille fit voir à l'Empereur dans le disque du soleil, une vierge d'une beauté éclatante, portant un enfant sur son sein, & assise sur un autel ; qu'alors on entendit une voix qui s'écria : voici l'autel du ciel (*hæc est ara cæli*) ; qu'on dédia à la Vierge la maison d'où on avoit vu le miracle ; & que cette maison est l'église que l'on nomme encore aujourd'hui à Rome, *Notre-Dame de arâ cæli*. Mais

(o) Manuscrit, p. 7.

laissons ces fables rebutantes, que je n'ai rapportées qu'afin de prouver combien peu de discernement Bernard Guidonis mettoit dans ses compilations.

Qu'on n'imagine pas cependant que son ouvrage soit absolument dépourvu d'utilité. Dans une collection de faits, rassemblés sans choix, mais avec exactitude, la critique trouve des matériaux dont elle fait faire usage. Le judicieux Pagi, dans le bel & savant ouvrage, où il a corrigé les fautes, & suppléé les omissions des Annales de Baronius, s'est plus d'une fois servi de la chronique de Bernard Guidonis. Odoric Rainaldi & Sponde l'ont citée souvent dans leurs continuations de ces Annales; enfin Baluze, & en dernier lieu Muratori (p), ont mis cette chronique à contribution, pour grossir leurs recueils des vies des Papes.

Puisque je viens de parler de Sponde, je releverai ici une méprise de cet auteur, au sujet d'un passage de Bernard Guidonis; j'en suis averti par une note d'une main moderne, qui est à la marge d'un des manuscrits du Roi (q). Bernard Guidonis, parlant du concile de Latran, en 1215, dit que le patriarche d'Antioche ne pouvant y assister, envoya en sa place son frère qui étoit diacre. (*diaconum (r), germanum suum*). Mais Sponde prenant le mot *germanum* pour un nom propre, dit que ce patriarche se fit représenter par un diacre nommé *Germain*. J'observerai en passant que le texte de Bernard Guidonis, est ici mot pour mot le même que celui du continuateur de la chronique de Saint-Marien d'Auxerre (s), qu'il paroît avoir copiée en cet endroit; mais son guide le plus ordinaire est la chronique de Martin le Polonois (t), jusqu'en 1277, qui est l'époque où elle finit.

(p) Muratori, *Script. rer. Italic.*
III. Balusius, *vit. Pap. Avenion.*
(q) Manuscrit 4980, p. 194.
(r) *Fecit quod potuit, misitque ipse diaconum germanum suum.* ibid.
(s) *Chronicon Altißiodorense*, fol.

108, verso, L'auteur de cette chronique étoit mort en 1212.

(t) Manuscrit, p. 228, sous l'an 1277: *Huc usque chronicon fratris Martini Poloni de Romanis pontificibus protenditur, & finitur.*

La chronique de Martin le Polonois est divisée en deux colonnes parallèles, dont l'une contient l'histoire des Papes, & l'autre celle des Empereurs. Bernard Guidonis les a réunies en un seul texte, conservant assez fidèlement les mêmes paroles. C'est d'après Martin le Polonois, qu'il prétend que Lin & Clet n'ont jamais été Papes (*u*), qu'ils n'étoient que les coadjuteurs de Saint Pierre, qui, durant sa vie, leur abandonna l'administration des affaires de l'église, pour se livrer tout entier à l'oraison & à la prédication; qu'à la vérité, la grande autorité dont ils jouirent jusqu'à sa mort, leur mérita d'être mis sur la liste des Papes, mais que ce fut Clément que Saint-Pierre désigna pour son successeur immédiat.

C'est encore d'après ce même auteur, & en transcrivant ses expressions, que Bernard Guidonis rapporte l'histoire ou la fable de la Papesse Jeanne: ce passage existoit donc dans la chronique de Martin le Polonois, quand Bernard Guidonis écrivoit la sienne (*x*); il n'a donc pas été interpolé plusieurs siècles après, comme l'ont soutenu quelques-uns de ceux qui ont voulu détruire le témoignage de Martin. Ajoutons que Ptolémée de Luques avoit parlé de la Papesse, dans son *Histoire* (*y*) *ecclesiastique*, qu'il termina en 1303, & avoit cité *Martin le Polonois*. Il est vrai que Ptolémée de Luques dit qu'il n'avoit lu nulle part ailleurs ce qu'il en rapporte, & que toutes les autres chroniques, au lieu de placer Jeanne entre Léon IV & Benoît III, joignoient sans intervalle les pontificats de ces deux Papes. On a conclu de-là que le récit concernant la Papesse Jeanne, étoit une fable imaginée par Martin; mais, Martin lui-même, & après lui, Bernard Guidonis, nous apprennent la raison pour laquelle les chroniques rejetoient Jeanne

(*u*) Manuscrit, p. 17. Voyez la chronique de Martin le Polonois, col. 33. Je me sers de la première édition, en 1559.

(*x*) C'est-à-dire, vers l'an 1311.

(*y*) Ptolémée, ou plutôt Barthé-

lemi de Luques, Hist. ecclési. I. XVI, cap. 8. *apud Muratorium, script. rer. Ital.* t. XI. Voy. Pagi, t. III, p. 624, sous l'an 653, n.° 14. Dupin. bibl. ecclési. XIV. siècle, 2.° partie, p. 309.

de la liste des Papes (2) ; c'est que la disconvenance de son sexe ne permettoit pas de l'y admettre. Ainsi la place que son nom y auroit occupée n'étant point remplie, Léon IV & Benoît III se suivoient immédiatement dans les chroniques que Ptolémée de Luques avoit vues. D'ailleurs, Richard de Cluni avoit parlé de la Papesse, presque dans les mêmes termes que Martin le Polonois & Bernard Guidonis, selon le témoignage d'un savant (a) professeur d'Heidelberg : or Richard de Cluni vivoit (b) avant 1171, par conséquent près de cent cinquante ans avant Ptolémée de Luques, qui mourut en 1327, & près d'un siècle avant Martin le Polonois, mort en 1278.

Il me semble que ce que je viens de dire affoiblit beaucoup l'argument négatif, tiré du silence des anciens historiens, pour réfuter ce qu'on raconte de Jeanne. Je pourrois observer que ses défenseurs allèguent (c) une suite de témoignages en sa faveur, depuis le commencement du x^e siècle jusqu'au xiv^e. On a répété sans cesse que ces témoignages ne se trouvent point dans plusieurs manuscrits anciens ; mais doit-on en conclure qu'ils ont été interpolés dans ceux où ils se trouvent ? Avant l'invention de l'imprimerie, chaque copiste se permettoit en transcrivant les livres, d'y faire des changemens selon sa volonté, ou selon les ordres de ceux qui l'employoient : de-là cette prodigieuse quantité de différences dans les divers exemplaires du

FLORES
CHRONICORUM

(2) *Nec ideò ponitur in catalogo sanctorum pontificum, tam propter mulieris sexum, quàm propter deformitatem facti. Mart. Pol. chron. ad ann. 855; ou selon Bernard Guidonis (chron. p. 131) : propter mulieris sexus quantum ad hoc deformitatem.* Son élection étoit une erreur de fait qui tomboit sur la personne ; ainsi l'élection étoit nulle de toute nullité. Jeanne ne pouvoit donc être comptée au nombre des Papes.

(a) Herman. Witikindus. Vide Fabric. biblioth. infun. latin. lib. VI, p. 213.

(b) Il vivoit sous l'abbé de Cluni Pierre le vénérable. Voyez *Biblioth. Cluniac.* col. 594.

(c) Voyez sur-tout l'histoire de la Papesse Jeanne, tirée de la dissertation de Spanheim, par l'Enfant & Desvignoles, publiée il y a plus de soixante ans.

FLORES
VERONICORUM.

même ouvrage. Les copistes des manuscrits où il étoit fait mention de Jeanne, ne rencontrant point ce nom dans les listes des Papes, pour les raisons que j'ai dites, n'ont-ils pas pu retrancher les passages qui en parloient, pour rendre leurs manuscrits conformes à ces listes? Nous ne pourrions nous assurer si les passages ont été interpolés dans les exemplaires où ils se trouvent, ou s'ils ont été supprimés dans les exemplaires où ils ne sont plus, qu'en consultant les exemplaires autographes, & nous ne les connoissons point. On ne peut donc objecter une interpolation qui n'est point prouvée.

L'élection de la Papesse Jeanne, étoit un fait regardé comme constant, lorsqu'Aventin, contemporain de Luther, éleva le premier doute à ce sujet: comment l'opinion qu'il combattoit se feroit-elle introduite sans réclamation de la part des papes? Les Pères du concile de Constance ne la condamnèrent point dans Jean Hus. Le Pape Paul III, dans le xvi.^e siècle, accordoit son privilège pour imprimer les vies des Papes, par Platine & son continuateur; & dans cet ouvrage sont racontées les aventures de la Papesse. On commença à les révoquer en doute, lorsque les hérétiques des derniers temps voulurent tirer contre la religion catholique des conséquences d'un événement qui ne pouvoit intéresser que l'histoire; & qu'ils se permirent d'ajouter au fait principal, les circonstances qu'ils crurent propres à jeter du ridicule sur les Papes: telle est celle de la *chaire probatrice*, dont il n'est pas dit un mot dans les anciennes chroniques. Mais je ne pousserai pas plus loin cette digression peut-être déjà trop longue, & je reviens à la chronique de Bernard Guidonis.

Tout ce qu'il rapporte des Papes, depuis Victor III (d) inclusivement, a été imprimé dans les vies des Papes, publiées par Muratori, comme je l'ai dit ci-devant; ainsi je n'ai pas besoin de faire connoître cette partie de la chro-

(d) Son pontificat a commencé en 1086.

nique de Bernard Guidonis. Je choisirai donc dans les temps antérieurs, quelques traits propres à faire juger quelle utilité on peut tirer de la partie qui est encore anecdote.

FLORES
CHRONICORUM

L'auteur recueille avec le plus grand soin les divers sentimens sur le commencement & la fin de chaque pontificat & sur les intervalles où le siège a vaqué; on fait combien il y a d'incertitudes sur ces époques. Il nous apprend quelquefois quelle est l'opinion qu'il préfère, mais il dit assez rarement le motif de cette préférence. Ainsi il observe (e) que le pontificat de Pie I, selon les uns a suivi, selon d'autres a précédé celui d'Anicet; il ajoute que cette dernière opinion lui paroît la meilleure (f), mais sans en donner la raison.

Il justifie cependant quelquefois ses assertions. On en trouvera un exemple remarquable (g), au sujet des dates du pontificat d'Innocent IV : mais ceci appartient à la partie de la chronique, publiée par Muratori.

Il s'en faut bien que la critique soit aussi attentive à vérifier les faits qu'à comparer les dates. Après les exemples de sa crédulité, que j'ai cités au commencement de cette notice, on ne sera point étonné de l'entendre raconter (h) la vision de l'archevêque Turpin, qui, récitant son pseautier, aperçut une troupe de diables, d'abord allant gaiement à Aix-la-Chapelle, pour assister à la mort de Charlemagne, puis en revenant tristement, parce que Saint Jacques avoit fait pencher contr'eux la balance. Au reste, on ajoutoit foi dans son siècle aux fables de Turpin; & ce qui doit étonner bien plus, c'est de les trouver encore dans un ouvrage composé par Robert, évêque de Senlis, pour l'éducation de Charles VI (i).

Bernard Guidonis nous apprend (k) quelques particularités sur Austrigise, père de Pépin le Bref. Il fut, dit-il, tué

(e) Manuscrit, p. 27.

(f) C'est celle que les chronologistes ont préférée.

(g) Manuscrit, p. 217.

(h) Manuscrit, p. 126.

(i) *Speculum morale regium*, manuscrit du Roi, n.° 9372, fol. 53. Voyez Mémoires de l'Académie des Belles-lettres, t. XXII, p. 143.

(k) Manuscrit, p. 107.

FLORES
CHRONICORUM.

par Gondin, que non-seulement il avoit tenu sur les fonds de baptême, mais qu'il avoit élevé à de grandes places. Je ne me souviens pas d'avoir lû ce fait ailleurs, & je l'ai inutilement cherché dans la Collection des historiens de France.

On fera peut-être bien aise de voir comment les écrivains s'exprimoient en Languedoc, au commencement du xiv.^e siècle, en parlant de l'avènement de Hugues-Capet à la couronne; on sait combien cette partie de la France avoit été attachée à Charles compétiteur de Hugues: je traduirai une partie de ce que notre auteur dit à ce sujet (l), conformément à plusieurs autres chroniques (m).

« En 986, Hugues-Capet, comte de Paris, duc des
» François, envahit injustement le royaume de France, sur
» Charles, duc de Lorraine, son cousin & son maître, malgré
» les anathèmes de la cour de Rome contre tous les usurpateurs
» des couronnes: mais, l'écriture dit de Dieu, qu'il change
» les temps, & transfère les empires; ainsi nous laissons
» cela à son jugement. Ce fut donc en cette année, que le
» royaume de France passa de la race des Carliens à la famille
» des comtes de Paris; Hugues, surnommé *Capet* (n), fut
le premier roi de cette famille ».

Il trace ensuite sommairement la généalogie de Hugues-Capet; selon lui, ce prince descendoit par son père, de Robert le Fort, marquis-comte d'Anjou, qui étoit d'origine Saxonne. Cette opinion fut long-temps l'opinion générale (o); mais depuis les dernières années du xvi.^e siècle, on a imaginé d'autres systèmes sur la descendance de Hugues, au sujet de laquelle les savans ne sont pas encore d'accord.

En donnant la notice de la chronique d'Itérius, j'ai remarqué que, de son temps, à Limoges, on faisoit

(l) Manuscrit, p. 145 & suiv.

(m) Celle de Strozzi, celle d'Anchin, &c. &c.

(n) *Capucius*.

(o) Voyez la chron. d'Albéric des Trois-fontaines, p. 27; & l'hist. général. de la maison de France, p. 66 & suiv.

commencer

commencer la troisième révolution de la période Victorine, en 1140. Notre auteur, qui vivoit environ un siècle après Itérius, nous apprend (p) qu'à Toulouse, on avoit fait commencer cette même révolution en 1064; ce qui est conforme au calcul des tables chronologiques de l'*Art de vérifier les Dates*, fort différent de celui d'Itérius.

On trouvera dans la chronique de Bernard Guidonis, les dates de quelques comètes & de quelques éclipses, mais qui sont connues d'ailleurs. On pourroit rapporter à la physique un fait qu'il cite comme miraculeux (q); il y avoit, vers l'an 1180, dans un village du Sénonois, une fille qui se passoit absolument d'alimens. On a quantité d'exemples de ces étonnantes abstinences, qu'on a souvent exagérées, & que les physiciens expliquent sans avoir recours à la Toute-puissance de Dieu. Un savant médecin Génois qui écrivoit dans le XVII.^e siècle (r); a fait un gros volume *in-fol.* sur cette matière; & le fait attesté par Bernard Guidonis, pourroit être ajouté à la longue liste de faits semblables que l'auteur Italien a recueillis.

Quoique la chronique de Bernard Guidonis, jusqu'en 1277, copie servilement celle de Martin le Polonois dont on a diverses éditions, en y intercalant seulement quelques articles; qu'une partie considérable de son ouvrage ait été publiée en entier par Catel, sous le titre de *præclara Francorum facinora* (s), à la réserve d'un très-petit nombre de passages; qu'enfin, depuis 1086, tout le reste soit publié dans le III.^e volume du Recueil des historiens d'Italie par Muratori; on peut cependant, à quelques égards, en désirer une édition complète.

1.^o La première partie de cette chronique, dans les manuscrits que j'examine, non-seulement rassemble ce qui est épars dans d'autres écrits, mais contient de plus quelques

(p) Manuscrit, page 156.

(q) Idem, page 177.

(r) Fortunio Liceti; son livre écrit en latin, est intitulé: *de his qui diu vivunt sine alimento.*

(s) Depuis 1202, jusqu'en 1311.

FLORES
CHRONICORUM.

traits tirés de chroniques-anecdotes, telles que celles de Gérard & de Richard de Cluni, dont j'ai parlé. 2.^o Dans la partie publiée par Catel, les manuscrits suppléent à quelques omissions, & fournissent d'assez fréquentes variantes. 3.^o Quant à la partie publiée par Muratori, le savant éditeur (t), avoue lui-même, que le manuscrit dont il s'est servi, étoit très-difficile à lire & très-peu correct; que plusieurs endroits lui en ont paru inintelligibles; & qu'il a mieux aimé, en les publiant, y laisser des leçons vicieuses, que de risquer d'altérer les véritables, par des conjectures hasardées. Effectivement, j'ai remarqué plusieurs passages qui ont besoin d'être corrigés, & qui pourroient l'être facilement avec l'aide des manuscrits que j'ai sous les yeux.

Outre cette utilité générale, si l'on vouloit quelque jour donner un nouveau recueil des vies des Papes, on ne pourroit se dispenser d'y faire entrer la chronique entière de Bernard Guidonis; & avec le secours des manuscrits du Roi, on seroit en état de la publier avec plus d'exactitude qu'on n'en a mis dans les divers morceaux qui ont paru jusqu'ici. Ce qui semble au moins dès-à-présent indispensable, c'est d'en extraire tout ce qui appartient à notre histoire, & de l'insérer dans la Collection des historiens de France. Les savans éditeurs qui ne s'en sont pas occupés jusqu'ici, peuvent être certains d'y recueillir une moisson plus abondante que dans beaucoup de chroniques dont ils ont cru avec raison devoir donner des extraits. Je ne dois pas oublier de dire que la chronique de Bernard Guidonis a été traduite en françois; mais la traduction n'a point été imprimée. Le catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Turin, cite un exemplaire manuscrit de cette traduction, d'une écriture du xv.^e siècle (u). Il y en a une autre (x) au Vatican: je n'en connois point dans la bibliothèque du Roi.

(t) *Monitum præfixum supplement. Anastasii biblioth. t. III, script. rer. Ital.*

(u) *Catalog. mss. Taurin, t. II, p. 487, col. 107.*

(x) Montfaucon, *bibliotheca biblioth. mss. nova, t. I, p. 72.*



* خريدة العجايب

PERLE DES MERVEILLES.

*Mélanges de Géographie & d'Histoire naturelle, par
Zēin-eddin Omar, fils d'Aboul Modhaffer, surnommé
Ebn al-ouardi (a), écrivain du XIII.^e siècle.*

*Manuscripts Arabes, n.^o 577, 588, 589, 590, 591, 592,
593, 594, 601.*

Par M. DE GUIGNES.

M. D'HERBELOT, dans sa bibliothèque Orientale, parle de Ben al-ouardi, & dit qu'il mourut l'an 749 de l'hégire (de J. C. 1348), ou, selon d'autres, l'an 850 (de J. C. 1446); qu'il est l'auteur d'un livre, intitulé, *Alphiat ouardiat fi tabir*, c'est-à-dire, *explication des songes*, en vers, & d'un traité de géographie : il cite un autre ouvrage de Seradgi Omar Ben al-ouardi, qui porte le titre de *Mocaddemat al-ouardiat*, & qu'il dit être à la bibliothèque du Roi, n.^o 1003, à présent 1137. Cet ouvrage paroît être de notre auteur, qui, dans le manuscrit 594, est appelé *Seradgeddin Omar Ebn al-ouardi*: M. d'Herbelot fixe la mort de ce dernier écrivain à l'an 760 de l'hégire (de J. C. 1358); mais toutes ces époques paroissent fort incertaines, & en attendant que l'on puisse les fixer avec plus de précision, je me borne à dire que Ben al-ouardi vivoit dans le même temps que Cazvini qui en parle en plusieurs endroits de son ouvrage, & qui dit l'avoir vu

* Kharidat al-adgiaib.

(a) On dit communément Ben al-ouardi.

EBN AL-OUARDI.

l'an 630 de l'hégire (de J. C. 1232) (b); voilà ce que je trouve sur le temps où il a vécu. Son ouvrage a été fait pour un personnage nommé *Schahin*, gouverneur du château d'Alep.

L'ouvrage d'Ebn al-ouardi, ou Ben al-ouardi, est un traité de géographie-physique, dans le genre de celui de Varénus, mais abrégé. En 1758, j'avois formé le projet de faire connoître dans le Journal des Savans, par des notices un peu étendues, différens manuscrits Arabes de la bibliothèque du Roi, & j'avois commencé par celui-ci; la notice est imprimée dans le mois d'avril de la même année; mais aujourd'hui, je crois devoir revenir sur cet ouvrage, & en faire une nouvelle notice plus développée que la première. Différentes circonstances m'ont empêché de continuer ce travail, qui s'est borné alors à deux auteurs, Ben al-ouardi, & un autre dont la notice a paru dans le Journal du mois de juin 1758, & sur lequel je reviendrai également dans la suite.

On trouve à la bibliothèque du Roi, neuf manuscrits de l'ouvrage de Ben al-ouardi, & chacun d'eux en particulier m'a été utile pour quelques mots ou mal écrits ou oubliés, & pour différentes phrases qui sont omises dans quelques-uns. Je donne en note une idée de chacun de ces manuscrits (c).

(b) Si cette date n'est pas une faute de copiste, Ben al-ouardi seroit plus ancien que ne le fait M. d'Herbelot.

(c) 1. Le manuscrit 577 est un petit *in-fol.* écrit en caractères Africains; il a été apporté de Mauritanie, en 1683, par M. de la Croix. Les premières pages & une carte sont en mauvais état; il a été écrit dans le mois mouharram de l'an de l'hégire 883, de J. C. 1478; il est de 182 pages: le titre, plus étendu que dans quelques autres, est *Khe-ridat el-adgiaib ou pharidat al-gharaib*,

c'est-à-dire, *la perle des merveilles, & la pierre précieuse des raretés*, par le Scheïkh, l'Imam, le docteur Abouhaphs Omar, fils de Mohammed al-ouardi.

2. Le manuscrit 588, petit *in-4.* est en caractères ordinaires; il a été acheté à Alep, par J. F. de la Croix, & a été écrit au Caire, l'an 1005 de l'hégire, & de J. C. 1596, il est de 324 pages, écrit lisiblement, il y a quelques fautes: à la fin, il manque plusieurs feuillets dans la partie la moins importante; la carte n'y est point oubliée. Il est simple-

DES MANUSCRITS DU ROI. 21

Après les louanges ordinaires à Dieu & à Mahomet, que les Musulmans placent au commencement de leurs ouvrages, l'auteur indique les livres principaux qu'il a consultés pour la composition du sien; tels sont le *scharh et-tadhakkara*, par Nasiredin de Thous, la géographie de Ptolémée, le *tekouim-al-belad* de Balkhi, le *mouroudged-dhabab* de Masoudi (d), l'*adgiaïb-al-makhloucat* de Ben al-athir al-Dgezeri, l'*al-masalik ou al-mamalik* de Marakeschi, le *kitab al-ibtida*, &c. Il offre ensuite une carte de la figure de la Terre, telle qu'on la concevoit de son temps, & elle est à peu-près semblable à celle que nous voyons dans le *gesta Dei per Francos*; elle est suivie d'une explication que

BEN AL-OUARDI.

ment intitulé : *Kharidat al-adgiaïb*, par Ben el-ouardi, ou le fils d'Al-ouardi.

3. Le manuscrit 589, in-4.^e est écrit en caractères Africains; il est bien conservé; il a été apporté de Mauritanie, & est de 238 pages, avec la carte: je n'ai pas trouvé en quel temps il a été écrit.

4. Le manuscrit 590, in-4.^e de 316 pages, est beau, bien écrit & en bon papier; il n'y a pas de date; la carte s'y trouve ainsi qu'un morceau sur les échecs.

5. Le manuscrit 591, in-8.^e de 476 pages, est écrit lisiblement, il est accompagné de la carte, & a été copié l'an 750 de l'hégire, 1449 de J. C. On trouve à la fin le petit morceau sur le jeu des échecs.

6. Manuscrit 592, in-4.^e de 422 pages, passablement écrit; il y a des noms de pays & de fleuves qu'on a laissés en blanc, d'autres ont été marqués par une main étrangère, & sont d'une écriture très-mauvaise; à la fin, est le petit morceau sur le jeu des échecs. Il est marqué avoir été écrit l'an 137 de l'hégire, qui correspond à l'an 754 de J. C. cette date est fautive; c'est peut-être 1037,

ce qui reviendrait à l'an de J. C. 1627; la carte s'y trouve.

7. Le manuscrit 593, petit in-4.^e de 316 pages, est écrit lisiblement; la carte n'a pas été copiée, on trouve à la fin le morceau sur les échecs; il a été copié l'an de l'hégire 972, de J. C. 1564. Les marges sont chargées de notes géographiques qui sont des additions faites à l'ouvrage, par un Oriental; il est bon à consulter.

8. Le manuscrit 594, petit in-4.^e bien conservé & très-lisible, a été écrit l'an 1000 de l'hégire, de J. C. 1591; la carte est omise, & l'on y trouve le morceau sur les échecs; le titre de l'ouvrage est comme au manuscrit 577; mais il est à remarquer que l'auteur y est nommé *Serafeddin Omay ben al-ouardi*.

9. Le manuscrit 601, in-f.^o, est d'un caractère très-menu, mais lisible, il est de 306 pages; la carte y est, mais l'article concernant les échecs est omis: il a été écrit l'an 1021 de l'hégire, & de J. C. 1612.

Tous ces manuscrits sont écrits en papier qu'on appelle *bombycinus*.

(d) Voyez le tome I, page 2 de ces Notices.

NOTICES

Ben al-Ouardi,

je renvoie à la fin de cette notice. L'auteur fait aussi mention des différentes mesures dont on se servoit, & de leur valeur respective, mais comme je les ai rapportées dans l'extrait de Masoudi (e), je n'en parle pas ici.

Il a divisé son ouvrage en quatorze chapitres.

- | | |
|--|--|
| 1. Des grands pays. | 8. Des pierres & de leurs propriétés. |
| 2. Des détroits & des mers. | 9. Des mines, & des pierres précieuses. |
| 3. Des îles. | 10, 11, 12 & 13, des arbres, des plantes, des fruits & des grains. |
| 4. Des merveilles qui s'y trouvent. | 14. Des quadrupèdes, des volatiles, &c. |
| 5. Des fleuves les plus considérables. | |
| 6. Des fontaines & des puits. | |
| 7. Des montagnes les plus élevées. | |

L'ouvrage est terminé par un article à part sur le jour de la résurrection. En général, tout ce que l'auteur rapporte est très-abrégé, & peu propre à nous faire connoître les différentes productions dont il parle; ce qui m'a déterminé, pour éviter des répétitions inutiles, à les réunir à différentes descriptions plus étendues, qui se trouvent dans Cazvini & dans quelques autres auteurs, & je les ai divisées par classes. C'est ainsi que j'ai rassemblé des recueils de pierres, d'arbres, de plantes, &c. qui se trouveront imprimés dans ces notices: dans celle-ci, je m'attache principalement à la géographie, sur-tout lorsque l'auteur rapporte des particularités que je n'aperçois point dans des ouvrages plus considérables.

On trouve dans celui-ci peu de détails sur l'Europe, sur le nord de l'Asie & sur les Indes; mais il devient plus intéressant sur l'Afrique, l'Arabie & la Syrie.

L'Afrique, que l'auteur nomme le *Mogreb* ou l'*Occident*,

(e) Voyez tome I de ces Notices, page 52.

est bornée d'un côté par la mer ténébreuse *moudhlim*, au-delà de laquelle personne n'a pénétré, & qui renferme plu-

BEN AL-OUARDI,

sieurs îles qu'il indique (f), entr'autres les îles *خلدات* *Khâlidat* ou *Fortunées*, dans chacune desquelles il prétend qu'il y a une statue d'airain, haute de cent coudées, qui montre de son doigt, qu'on ne peut aller au-delà; on ignore qui les a fait élever.

Il partage tout le *Mogreb* ou l'*Occident* en trois parties.

I. *سوس الاقصى* *Sous al-akfa*, ou le pays de Sous, le plus éloigné. C'est un très-vaste pays, rempli de villes grandes & anciennes, & de beaucoup de villages; il est très-fertile, on y trouve les plus belles, les plus hautes & les plus grosses cannes de sucre qui soient au monde, & il s'en fait un grand commerce; on y fabrique aussi des étoffes très-estimées, ce qui prouve que cette contrée est bien déchue de son ancien état. Ben al-ouardi en indique ensuite les principales villes, qui sont:

ترودانت *Teroudant*. Cette ville a été la demeure des rois du pays, son territoire est très-fertile; c'est par-là qu'on va aux *Aghmât*, situées au pied d'une chaîne de montagnes très-hautes, couvertes d'arbres, & d'où il sort plusieurs rivières. On a construit dans ces montagnes un grand nombre de forteresses faciles à défendre, entr'autres celle qui porte le nom de *Tamilat* *تاملت* ou *Tanmalat*, bâtie par Mohammed, fils de Tomrut, roi du pays, c'est-là qu'il est enterré; il étoit mort dans la montagne des *Étoiles*, & fut porté dans ce château.

ازكي *Azki* ou *Adhki*, autre ville de ce pays; c'est l'endroit où l'on commence à monter sur les rochers.

(f) Je les ai rapportées à la fin de cette Notice.

BEN AL-OUARDI

رفادة *Refada* ou رقادة *Reçada*, ville grande & fortifiée.

سجلماسا *Sedgelmasa*, ville située dans une contrée fertile; on y voit plusieurs beaux édifices, & elle est si grande, qu'on ne peut la traverser dans une demi-journée.

اغماث *Aghmât*, il y a deux villes de ce nom, l'une nommée *Aghmât* اريكة *Arika*; l'autre *Aghmât* الان *Ilan*.

La première est grande, située sur le penchant d'une montagne, & traversée par un fleuve; son territoire est très-fertile, & ses habitans sont riches; l'autre située au pied de la montagne, est aussi une grande ville qui est habitée par des Juifs.

L'examen que j'ai fait de divers autres ouvrages géographiques, me détermine à abrégé le récit de Ben al-ouardi, sur les villes de Phèz, de Mahadia, de Sebta, de Thandgia, & de plusieurs autres. Je me borne à dire, d'après lui, que Phèz est formée de deux villes, la grande & la petite, séparées l'une de l'autre par un fleuve qui vient du pays des Senahedgiens; la première est appelée *Andalous*, & il y a peu d'eau; la seconde, qui est très-arrosée, est nommée *Courounas*; c'est à Sebta qu'on fait la pêche du *mirdgian* ou *corail*, qui est supérieur à celui que l'on trouve partout ailleurs.

II. Ce que l'auteur appelle *Sous du milien*, *Aoufath*, contient l'Espagne & le Portugal, sur lesquels je ne crois pas devoir m'arrêter, parce que d'autres géographes nous donneront des détails plus intéressans que ceux de Ben al-ouardi; mais je ne dois pas négliger un fait singulier qu'il rapporte, en parlant de Lisbonne. Après avoir dit, que toute cette contrée est bornée par la mer *ténébreuse* qui est fort dangereuse, il ajoute que huit personnes de cette ville, curieuses de connoître ce qui étoit au-delà, équipèrent un vaisseau de toutes

toutes les provisions nécessaires pour un long voyage, & jurèrent de ne point revenir qu'elles n'eussent pénétré jusqu'à l'extrémité de cette mer & à la terre qui pouvoit être à son occident. Ces navigateurs s'avancèrent pendant onze jours dans la pleine-mer; ensuite ils furent portés pendant douze jours dans une mer sans fond, dont les vagues étoient fort grandes; & entraînés par les vents vers le midi, ils parvinrent à une île que l'auteur appelle *l'île des moutons*, *Dgezirat alghanam*, parce qu'ils y en trouvèrent beaucoup dont ils voulurent manger; mais la chair en étant trop amère, ils se contentèrent d'en emporter des peaux: ils y virent aussi une fontaine d'eau douce, dont ils firent provision, après quoi ils se rembarquèrent; & voguant vers le midi pendant douze autres jours, ils découvrirent une île habitée, où ils virent des barques dans lesquelles il y avoit des hommes qui les conduisirent à une maison située sur le bord de la mer. Ces hommes étoient rouges & de grande taille: au bout de trois jours, il vint un interprète qui leur parla arabe, s'informa d'eux du sujet de leur voyage, & alla ensuite en rendre compte au roi de l'île, qui leur fit dire qu'il avoit également envoyé de ses sujets à la découverte dans cette vaste mer; qu'ils avoient navigué vers l'occident pendant un mois, qu'enfin arrêtés par les ténèbres dont ils furent surpris, ils étoient revenus sans avoir rien vu. Les navigateurs de Lisbonne, informés dans cette île, qu'ils étoient à plus d'un mois de distance de chez eux, se rembarquèrent & revinrent à Lisbonne, où, en mémoire de cet événement, on donna à un quartier de la ville, le nom de *quartier de ceux qui ont été trompés*; & ce nom, dit l'auteur Arabe, existe encore à présent.

Arrêtons-nous un moment sur cette navigation extraordinaire; 1.^o les navigateurs trouvent dans l'île un homme qui parle arabe, & qui leur sert d'interprète; ainsi ils ne sont pas les premiers qui y soient parvenus, d'autres

BEN AL-OUARDI.

Arabes y avoient pénétré avant eux, & il paroît que l'on connoissoit dans cette île la distance de Lisbonne.

2.^o Cette navigation nous fait voir que les Arabes ne se bornoient pas à suivre les côtes, qu'ils ont eu le courage de s'embarquer sur cet océan pour aller à la découverte, & qu'avec un peu plus de persévérance, ils seroient parvenus jusqu'en Amérique. Ils virent dans l'île des hommes rouges, couleur qui semble appartenir davantage à des Américains, & il y a apparence qu'ils se sont beaucoup approchés du continent; leur dessein étoit de tendre à l'occident, & ils l'ont fait autant qu'il leur a été possible, & l'on ne peut pas dire qu'ils ne vouloient que reconnoître la côte occidentale de l'Afrique, puisqu'ils fréquentoient les Canaries.

3.^o Cette tentative que Ben al-ouardi raconte, peut n'être pas la seule de cette espèce, entreprise par les Arabes dans le temps qu'ils étoient maîtres de l'Espagne. Dans la suite, en 1291, elle a été répétée par deux Génois, dont on n'a jamais entendu parler depuis. Les Arabes ont perdu Lisbonne, l'an 1147; ainsi leur tentative doit être antérieure à cette époque: le nom donné à un des quartiers de cette ville, qui en conservoit la mémoire, nom qui existoit encore du temps de Ben al-ouardi, mort, suivant quelques-uns, vers l'an 1358, a pu occasionner l'expédition des Génois, en 1291; c'est en 1492, environ cent trente-quatre ans après Ben al-ouardi, que Christophe Colomb entreprend ses découvertes; le souvenir du voyage des Arabes existoit-il encore de son temps sur ces côtes, & auroit-il donné occasion à la nouvelle expédition de Colomb?

4.^o Il ne faut pas croire que ces îles soient une des Canaries, celles-ci étoient connues des Arabes. D'ailleurs, le récit de Ben al-ouardi nous présente deux tentatives, l'une des Arabes partis de Lisbonne, l'autre qui l'a précédée, faite par les sujets du roi de l'île, qui ont dû s'avancer plus loin vers l'occident. J'ai pensé que l'histoire de ces

navigations, quoiqu'imparfaite, devoit trouver place dans cette notice. EOM AL-OUAROL.

Dans la suite de la description que l'auteur fait de l'Espagne, il parle de Séville, de Cordoue, qui étoit la demeure des Khalifs, où ils avoient fait construire de magnifiques édifices, sur-tout une mosquée, que l'on regardoit comme une des merveilles du monde; elle avoit cent coudées de longueur sur quatre-vingts de largeur, & étoit soutenue par un grand nombre de colonnes, elle faisoit l'admiration des Musulmans & des Chrétiens; la tribune qu'on y voyoit, étoit également admirée à cause du bois précieux dont elle étoit faite, & de la richesse de ses ornemens. Il parle aussi de Malaca, de Grenade, d'Al-meria, remplie d'ouvriers de toute espèce, & où il y avoit des manufactures d'étoffes de soie; de Carthagène, célèbre par ses bâtimens; de Schatiba, où l'on fabriquoit de très-beau papier; de Cantara Affaïf, & de Tolède, ville très-ancienne & très-riche: ces détails servent à prouver que l'Espagne étoit alors dans un état très-florissant.

III. La troisième partie du Mogreb, est celle qu'il nomme *Sous al-adna* أدنة, ou la plus voisine, qui comprend les Alouhat, Barca, le désert d'occident & Alexandrie.

الواحات *Alhouat* (ce sont les Oasis des anciens); ces lieux nommés les *Alouhat*, & habités par des Berbers & des Noirs, sont remplis de villages, & il y fait extrêmement chaud; ils sont situés le long des montagnes qui sont entre l'Égypte & le désert. On y trouve des ânes sauvages, tachetés de blanc & de noir, & tellement attachés au pays, qu'ils meurent quand on les en fait sortir. On plantoit autrefois dans cette contrée beaucoup de safran & des cannes à sucre.

شنترية *Schanteria*, pays où est une ville de même nom; il est habité par des Berbers, mêlés avec les Arabes;

D ij

BEN AL-OUARDI.

on y trouve des mines de fer. Entre cette ville & Alexandrie, il y a un grand désert qui renferme plusieurs villes enchantées, dont on ne raconte que des fables.

برقة Barca, ville qui existoit autrefois, & qui a donné son nom au pays qui l'environne; elle est actuellement ruinée, & il n'y a que peu d'habitans qui y sèment du safran.

Alexandrie; c'est la dernière ville du Mogreb; elle est située sur le bord de la mer de Syrie, dans un terroir fertile, qui produit toutes sortes d'arbres & de fruits; il y a des manufactures d'étoffes, & il s'y fait un grand commerce. L'auteur parle de son phare qui est à un mille de la ville; il fait aussi mention, comme tous les autres écrivains Orientaux, d'un miroir qui étoit placé au haut du phare, & servoit à faire apercevoir de très-loin les vaisseaux en mer. Ben al-ouardi raconte diverses fables sur les monumens qui sont aux environs de cette ville, & cite Thabari, qui dit qu'Amrou ben Al-as, après la prise d'Alexandrie, marqua au Khalif, qu'il y avoit trouvé jusqu'à douze mille boutiques où l'on vendoit des herbages, ce qui prouve la multitude de ses habitans. Un voyageur moderne, d'après la traduction d'Elmacin par Erpennius, a pris ces marchands d'herbes pour des marchands d'huile; c'est ainsi qu'il a rendu le mot *olitores*.

• **مصر** Mesr ou l'Égypte, occupe ensuite notre auteur; elle est située à l'occident de la montagne de Dgialout; du côté de l'orient, elle a celle de Mocattham qui s'étend jusqu'à Afouan: on compte dans la partie basse quatre-vingt-cinq koura ou contrées, & quarante dans la partie haute; il y a de grands trésors qui sont enfouis. En général, on trouve beaucoup de Savans dans ce pays.

فسطاط Phosthath est une grande ville d'Égypte, dans laquelle Amrou; fils d'Al-as, fit construire une mos-

quée à la place d'une église des Chrétiens qu'il détruisit. BEN AL-OUARDI.
 À l'orient de Phosthath, sont des ruines, qu'on dit être celles d'une autre ville, qui, à ce qu'on prétend, fut détruite par Schaour, vizir du khalif Adhed, dans la crainte que les Francs ne s'en emparassent. *Phosthath* signifie une *tente*, nom qui a été donné à cette ville, en mémoire de la tente qu'Amrou y avoit dressée, & où il demeura pendant tout le temps qu'il resta en Égypte. Lorsqu'il voulut s'en retourner, voyant que des pigeons avoient fait leur nid à son sommet, il défendit qu'on la défit, de peur de faire du mal aux petits, & depuis il s'est formé autour une ville.

روضة Raoudha est une île située vis-à-vis Phosthath; on la nomme encore *Dar al-mikias*, ou *maison de la mesure*, parce que c'est-là où l'on prend la hauteur du Nil. Ben al-ouardi parle aussi du Caire, où de son temps, on faisoit un grand commerce.

عين شمس Aïn-schams, c'est-à-dire, *fontaine du soleil* (heliopolis); cette ville, anciennement la demeure des rois d'Égypte, est située à l'orient du Caire; c'est-là que l'on trouve le baume *balsan*, apporté anciennement de la Mecque, & qu'on ne trouve point ailleurs; il vient dans un jardin qui a un mille de longueur sur autant de largeur.

قليوب Calioub, grande ville recommandable par la fertilité de son territoire; on y comptoit autrefois jusqu'à dix-sept cents jardins, aujourd'hui il n'en subsiste qu'un petit nombre.

جين Dgizé, autre grande ville, située sur le bord occidental du Nil, où il y a un pont magnifique.

Dans les environs, sont les pyramides *Haram*, dont trois ont (g) cent coudées mélikéennes de hauteur, ce qui

(g) Il y en a une plus haute que les autres, ce que l'auteur ne distingue pas.

BEN AL-OUARDI:

équivaient à cinq cents coudées ordinaires; chaque face à la même étendue en largeur; elles sont bâties de grandes pierres liées ensemble par des crampons de fer & du plomb fondu. Je supprime ici les fables que l'auteur raconte sur ces monumens: tous les Arabes sont persuadés qu'ils renferment de grands trésors défendus par des talismans. Le khalif Mamoun, pendant son séjour en Égypte, dépensa inutilement des sommes considérables pour en démolir une; mais il ne put parvenir qu'à faire une petite ouverture, ce qui a fait dire à un poète:

Regarde ces pyramides, & apprends d'elles à connoître les siècles qui se sont écoulés.

Si elles parloient, elles t'instruiraient de celui qui a fait le passé & qui fait l'avenir.

Un autre a dit:

On ne voit point sous le ciel de bâtiment plus solide que les pyramides.

Ce sont des édifices que les siècles redoutent, pendant que ceux que nous élevons, redoutent les siècles.

فيوم *Phaïoum*, grande ville bâtie par Josèphe; il y a un canal qui vient du Nil, son territoire est très-fertile; on y compte trois cents soixante villages.

Ben al-ouardi nomme plusieurs autres villes, *Sakha*, qui est jolie, *Anfana*, *Aschmounaïn*, *Aboufir*, *Soyouth*, *Aklmim* & *Dendera*, où il y a d'anciens monumens.

زماخير *Zamakhir* est une ville ancienne & agréable, dont le territoire est fertile; elle est voisine de la chaîne de montagnes de Thilmouk, qui part de l'occident, & à travers laquelle le Nil passe avec une telle impétuosité, que les vaisseaux ne peuvent le remonter pour aller à Asouan. On prétend qu'il y a sur le sommet de cette montagne, un palais habité par une magicienne nommée *Kha'ba*, & que c'est elle qui arrête les vaisseaux.

أسوان *Afouan*, ville située à l'extrémité du Saïd ou de ESH AL-OVARDE

la haute Égypte, très-peuplée; mais on ne peut y parvenir que par la montagne Alaki ou Allaki, située dans un lieu bas & couvert de sables, sous lesquels, en creusant, on trouve l'eau. Il y a dans cette montagne des mines d'or & d'argent; & au midi du Nil, est une autre montagne, dans un désert, où est une mine d'émeraudes, la seule de cette espèce qu'on trouve dans le monde.

ريال الضيم *Remal-addhim* ou *sables de Dhim*; ils sont si extraordinaires, qu'un os qui y est enfoui, est pétrifié sept jours après. Au midi d'Afouan, il y avoit une muraille qui couvroit tout le pays, elle est maintenant ruinée; on la nomme la muraille d'*Adgiouz*, ancienne magicienne dont j'ai parlé dans la notice de Mafoudi (h).

كلزوم *Kolzoum*, cette contrée est située entre l'Égypte & la Syrie; il y avoit deux villes de ce nom, qui étoient grandes, mais depuis la domination des Arabes, elles sont ruinées. Les habitans boivent de l'eau d'une fontaine qui est dans les sables; les montagnes de ce pays, sont remplies d'animaux féroces.

تية *Tih* est une forteresse entre Kolzoum, qui est à l'extrémité de la Mer-rouge & de la mer de Syrie, à quatre journées de chemin; elle est ainsi appelée du nom du désert de *Tih*; c'est le désert des Israélites, qui a cinq journées d'étendue, & est très-uni, sans aucune hauteur ni profondeur. Auprès, est le petit village nommé *Akaba Ila* (i), situé sur une montagne très-escarpée où l'on ne peut monter qu'un à un: M. d'Anville en fait deux places.

(h) Voyez tome I.

(i) C'est-à-dire, pointe ou fin d'Ila.

Ben al-OUARDI.

هوان *Haouara* est un petit village, où il y a une mine

de pierre de Baram, dont on fait un grand commerce; on n'y boit que de l'eau de puits qui est bonne.

Sur le bord de la mer de Kolzoum, étoit située la ville de Madian, qui est ruinée; on y voit le puits de l'eau duquel Moÿse abreuvoit les troupeaux de Schoaïb (Jethro). Cette terre Badia ou déserte, entre la Syrie & l'Hedgiaz, est nommée la *terre pierreuse*.

Ces petits détails ne sont pas inutiles à ceux qui veulent étudier la géographie de ces pays: notre auteur s'étend davantage sur la Syrie, appelée *Scham* par les Arabes; mais je crois devoir abrégé, parce que M. Koehler a fait imprimer à Leipfick, tout ce qui est rapporté dans l'ouvrage de Ben al-ouardi sur cette contrée (*k*), à la suite du morceau qu'il donne d'Aboulfedha. Je dirai seulement que M. Koehler est embarrassé sur les diverses contrées de la Syrie, parce que les deux manuscrits dont il s'est servi, l'un de Dresde & l'autre de Leyde, présentent des différences assez considérables: ceux que j'ai sous les yeux en présentent également, & il y a des noms peu connus; je les joins ici en note, d'après le manuscrit 590, qui me paroît plus exact (*l*). Du reste, Ben al-quardi n'entre dans

(*k*) Abulfedha Tabula syria, &c. *Leipsia*, 1766, in-4.^o

(*l*) 1. Contrée. La Palestine.

2. Amdasch yabna.

3. Japha.

4. Césarée.

5. Tripoli.

6. Sabitha ou sablita ou schabtia ou baslitha.

7. Ascalon.

8. Halthin.

9. Ghaza.

10. Beït Dgibraïl, à son midi, le château de Tih ou du Désert.

11. Schoubek; au midi, est la forteresse de Tih.

12. Erden ou du Jourdain.

13. Sabira ou Sabaria.

14. Ghanâ ou Phana.

15. Nasira.

16. Sour.

17. La terre de Damas.

18. Goutha.

19. Bacaa.

20. Baalbek.

21. Lebnan ou du Liban.

aucun

aucun détail sur toutes ces contrées, & se borne à parler de Damas, de la Palestine, de Napoulous, d'Ascalon, de Jérusalem, du Jourdain, de Bethléem, de Tibériade, d'Hémeffe, de Baalbek, de Halep & de Hama. J'observerai seulement, pour l'intelligence de ces géographes Orientaux, que la Syrie, Scham, est divisée en cinq parties.

La 1.^{re} Scham contient Ghaza, Ramla, la Palestine, Ascalon, Jérusalem.

La 2.^e Scham, le pays du Jourdain, Tibériade, Ghour, Yarmouk, Baïfan.

La 3.^e Scham, Ghoutha, Damas & les environs.

La 4.^e Scham, Hémeffe, Hama, Kafartab, Kennaferin, Halep.

La 5.^e Scham, Antioche, Massiffa, & Tharfe.

Dans la description que Ben al-ouardi fait de l'Arménie, pays rempli de forteresses, il parle de Khelath, de Malathie, de Miafarekin, de Nésibin, &c. & dit qu'il y a dans ce pays un lac poissonneux & très-profond, dont tous les sept ans l'eau disparoit, & revient sept ans après. Il fait aussi mention d'une montagne appelée *Gargoun*, où est une caverne dans laquelle il y a un puits dont on ne connoît pas le fond, & qui produit un bruit semblable à celui du tonnerre, lorsqu'on y jette une pierre: dans cette même montagne, il y a une mine de fer qui, de sa nature, fait mourir sur le champ ceux qui en sont blessés; on regarde ce fer

22..... Birout.
23..... Séid.
24..... Batania.
25..... Haoul.
26..... Dgioulan ou Haou-
lan.
27..... Dhaher.
28..... Haoulaou Dgioula.
29..... * Balca.
30..... Dgiabar ben el-
ghour, ou ben el-

ghouri, ou Dgibraïl
ghour ou Hebroun
el-ghour.

31..... Kafartab.
32..... Amman.
33..... Sara.

En voilà beaucoup plus qu'il ne s'en trouve dans les deux manuscrits dont M. Koehler s'est servi; & de même plus qu'il n'y en a dans plusieurs des manuscrits de la bibliothèque du Roi.

* On répète ici Tripoli; cette répétition est dans plusieurs manuscrits.

Tome II.

E

BEN AL-OUARDI.

comme empoisonné. Dans des fosses près de Khelath, on tire de l'arsenic; & d'un lac nommé *Kenoudan*, une terre, dont on fait des vases.

الجزين *Al-Dgezira* ou l'île (la Mésopotamie) est ce

qu'on appelle *Dgezira ben Omar*, ou l'île du fils d'Omar. Ce pays contient le Diar-rabia & le Diar-modhar, on le nomme encore *Diar-bekr*, il est situé entre le Tigre & l'Euphrate, & est rempli de villes & de villages très-peuplés; celles dont l'auteur fait mention, sont Moussoul & Roha.

جزين العرب *Dgezirat-al-Arab*, ou l'île des Arabes,

comprend le pays où est Baghdad, Madaïn, Nil, Koufa, Basra ou Bassora, bâtie par les Musulmans du temps d'Omar, Ouaseth & Abadan; ainsi ce n'est pas l'Arabie proprement dite.

Ce qui concerne la Perse & les provinces Orientales, jusqu'au Tibet, le pays de Lan près de la mer Caspienne, celui de Bagharghar en Tartarie & la Chine, est très abrégé, L'auteur vante le gouvernement, la justice & l'industrie des Chinois, leurs broderies & leurs dessins, dont, dit-il, ils sont si curieux, que lorsque leur prince est informé que chez les étrangers, un homme se distingue en ce genre, il fait tous ses efforts pour l'attirer & le retenir dans la Chine. Ben al-ouardi nomme plusieurs villes de ce pays qu'il regarde comme l'extrémité du monde, mais ces noms sont très-défigurés: tels sont, entr'autres, Khancou, qui est Canton, située sur un fleuve plus grand que le Tigre ou l'Euphrate, c'est l'abord des vaisseaux; Khomdan ou Homdan, qui est la capitale du pays. En général, on voit, d'après ce que rapporte Ben al-ouardi, que les Arabes connoissoient la Chine, qu'ils y faisoient un grand commerce, sur-tout celui de la porcelaine; mais on ne peut tirer d'ailleurs de son récit des détails importants.

Lorsque les auteurs Orientaux, au moins plusieurs, veulent décrire le globe Terrestre, ils le divisent par des bandes parallèles d'occident en orient, & quand ils ont décrit une de ces bandes, ou climats, ils en reprennent une autre en revenant à l'occident : c'est la marche que Ben al-ouardi a suivie; il revient donc à l'Afrique. Sans cette observation, ces auteurs nous paroîtroient avoir peu d'ordre dans leurs descriptions; ainsi pour suivre l'ouvrage dont je donne la notice, je reviens au pays des Soudans ou Noirs, situé en Afrique; c'est ce que l'auteur appelle le *Mogreb*, ou l'occident le plus éloigné, *al-Acfa*. Nous sommes si peu instruits de l'intérieur de cette partie du monde, que nous ne devons négliger aucun des détails qui la concernent; les Arabes qui la parcouroient dans toute son étendue, nous en donnent l'état de leur temps.

مغران *Maghrara (m)*, contrée du pays des Soudans ou des Noirs, dont la principale ville porte le nom d'*Oulili (n)*, située sur le bord de la mer; il y a des salines, & il s'y fait un grand commerce de sel que l'on porte dans les autres pays des Noirs.

سلا *Sala (o)*, grande ville, située sur le Nil, où il y a un grand concours de peuple; les habitans sont braves.

تكور *Tekrour (p)*, grande ville située au sud-ouest du Nil, où il y a des mines d'or: tout le reste du pays de *Maghrara* ne consiste qu'en déserts où personne ne passe, parce qu'il n'y a ni eaux ni pâturages. Il est encore fait mention d'une ville appelée *Lamlam*, qui est dans les terres, & où l'on trouve de l'or.

(m) Ou Taghrara ou Maghzara.

(n) Ou Oulbali ou Ouliki.

(o) Omise dans le manuscrit 588.

(p) Ou Tekdour.

ونقن *Ouancara (q)*, autre contrée située à l'orient de Maghrara; elle est grande, & il y a plusieurs villes, entr'autres, une qui porte le même nom; c'est le pays de l'or & des aromates, situé sur le bord de la grande mer (r), en forme d'île ou de presqu'île. Sa longueur est de trois cents milles, & sa largeur de cent cinquante: la grande mer l'environne de trois côtés, & le Nil, dans son débordement, couvre la plus grande partie de ce pays; lorsqu'il est retiré, les habitans vont chercher l'or qu'ils ramassent, ce qui les rend très-riches. Le roi du pays possède un canton particulier dans lequel il n'entre que les gens qui vont le ramasser: cet or est porté à Ségelmessé, où on en fabrique des monnoies, commerce qui enrichit beaucoup les habitans de cette ville.

سمقن *Samkara*, ville au milieu des terres, au nord de laquelle habitent des peuples nommés *Ghama*; ce sont des nomades qui vont & viennent avec leurs chameaux & leurs bestiaux, sur les bords d'une rivière qui vient de l'orient, & se décharge dans le Nil; ils vivent de chair, de lait & de poisson.

غينن *Ghainara (s)*, ville située sur le bord du Nil, environnée d'un fossé rempli d'eau; ses habitans qui sont braves, font des courses dans le pays de Lamlam, & y enlèvent des hommes qu'ils vendent aux étrangers.

كركر *Karkar*, grande contrée qui renferme plusieurs royaumes qui portent le nom de leurs capitales. La ville de Karkar est située sur un fleuve qui vient du nord, &

(q) Ou Ouabtara, Ouanfara.

(r) Les Arabes donnent aussi le nom de mer au Nil.

(s) Ou Ghabnara.

va se perdre dans les sables du désert. Ces peuples sont Noirs, très-nombreux, portent des ornemens d'or & des habits de peaux préparées. Le roi est très-puissant, & met sur pied de grandes armées; leur pays confine à celui des mines d'or, la terre en est couverte. Lorsque les marchands s'y rendent, on tire une ligne; d'un côté les habitans mettent leur or, & de l'autre, les marchands placent ce qu'ils veulent échanger; on se retire de part & d'autre, & on ne revient que le lendemain matin: alors si l'on est content du troc on l'enlève, mais si l'on tarde plus long-temps, les habitans y mettent le feu, reprennent leur or, & massacrent ceux qui se révoltent contr'eux. On trouve dans ce pays un arbre que l'on appelle *bois de serpent*, parce qu'il a la propriété d'adoucir tellement ces animaux, qu'on peut les prendre sans crainte avec la main.

ESM AL-OVARDI,

دهدم Dahdam, pays où l'on se rend par celui de Karkar, il est à l'occident, sur le bord de la mer; il contient plusieurs royaumes, dont les rois sont soumis à celui de Dahdam, qui a de nombreuses armées. Ces peuples sont barbares, antropophages, & adorent la statue d'une femme, vers laquelle ils vont en pèlerinage.

غانه Ghana, pays situé au nord de Maghrara. La ville qui porte le même nom, est une des plus grandes du pays des Noirs; elle est divisée en deux parties placées sur les deux bords du Nil. Tous les marchands des autres contrées s'y rendent pour y avoir de l'or que l'on trouve sur la terre; ceux de Ségelmessé y vont en douze jours, à travers des déserts où il n'y a point d'eau: on y porte des figues, du sel, du cuivre, de l'*ouada*, & on n'en retire que de l'or. Les habitans ont sur le Nil des bateaux; le roi a de nombreuses armées, plusieurs rois voisins lui sont soumis; son palais est sur le Nil, & l'on y voit un morceau d'or naturel qui est gros comme un rocher: on dit que ce prince est musulman.

BEN AL-QUARDI,

قمدونية

Camdounia, pays situé au nord de Maghrara

près de l'Océan. À l'orient, sont des déserts où l'on trouve des serpens d'une grosseur & d'une longueur prodigieuses; les Noirs vont à la chasse de ces animaux, les saient & les mangent. Il y a dans ce pays une montagne appelée *Caboun*, qui se perd dans les nuées; elle ne produit rien, & les rochers sont si brillans, qu'on ne peut les regarder lorsque le soleil y darde ses rayons.

كانم

Konem, grand pays situé le long du Nil; les habitans sont presque tous musulmans, de la secte de l'Imam Malik.

نوبة

Nouba; ce vaste pays a trois mois de chemin d'étendue, & commence aux frontières de l'Égypte; plusieurs fois les Égyptiens y ont fait la guerre: on y trouve des mines d'or & d'argent. On dit que le philosophe Lokman étoit originaire de cette contrée, & que les habitans qui sont Noirs, sont chrétiens, & divisés en deux parties: l'une appelée علوة *Aloua*, ceux-ci demeurent dans une grande ville nommée *Ouailoula*; l'autre *Nouba*, leur ville est *Dounkala*, qui, comme la première, est sur le bord occidental du Nil. Ces Noirs sont les plus beaux & les plus estimés qu'on connoisse; les femmes sont belles, agréables, & ont beaucoup de talens, ce qui est cause qu'on les vend jusqu'à trois cents dinars & plus. La ville de *Nouba* est située à quatre journées du Nil, ses habitans boivent de l'eau de puits; on trouve dans le pays des éléphans, des giraffes, des singes & des gazelles.

طبري

Tharmi ou *Tarka*, grande ville située sur un lac formé par les eaux du Nil; sur le bord, il y a une statue de pierre, que l'on suppose être celle d'un homme, qui, à cause de sa méchanceté, a été ainsi pétrifié.

ولايق *Ouailac*, autre grande ville où se rendent les EDH AL-OUARDI.
marchands Nubiens & Abyssins; de-là à la montagne
Dgianadel, il y a six journées de chemin; c'est-là que les
vaisseaux des Égyptiens & des Noirs arrivent.

حبشة *Habaschah*; l'*Abyssinie*, grand pays situé
vis-à-vis de l'*Hedgiaz*, dont il est séparé par la mer; il
s'étend depuis l'orient de la Nubie jusqu'à son midi. Les
Abyssins qui sont chrétiens, se sont emparés de l'Yémen,
avant Mahomet. On estime beaucoup les eunuques de ce
pays, & les femmes esclaves sont très-belles.

كعب *Kaabar* est une grande ville où demeure
le Nadgiaschi (empereur d'Éthiopie). On trouve beaucoup
d'arbres appelés *mouza* (*bananniers*); mais les habitans ne
mangent point son fruit, ils s'abstiennent aussi de poules.

زيلة *Zaila* (t), pays au midi de l'Éthiopie; ses
habitans sont nombreux, & suivent la religion musulmane.

بادجا *Badgia*, pays situé entre l'Éthiopie
& la Nubie; ses habitans livrés à l'idolâtrie, sont braves,
& honnêtes envers les marchands; ils ont beaucoup d'or
qu'ils tirent des sables en le lavant: plusieurs Arabes vivent
avec eux.

عديب *Aidab* est une ville environnée de déserts,
où les marchands se rendent par terre & par mer (la Mer
rouge); il y a un officier de la part du roi de Badgia, &
un de la part du sulthan d'Égypte.

بليون *Balioun*, sont des peuples qui habitent sur
le bord de la mer, vis-à-vis l'*Hedgiaz*, entre la mer & le

(t) Ou Zala.

ESW AL-OUARDI.

pays de Badgia; ils sont braves, & incommodent beaucoup leurs voisins; ils sont chrétiens, de la secte des Jacobites.

بربارا *Barbara*; ce pays situé sur le bord de la mer, vis-à-vis l'Yémen, confine à la Nubie, il est très-peuplé; on y voit une montagne appelée *Canouni*, qui a sept sommets, & s'étend à quarante milles dans la mer; sur un de ces sommets, il y a une petite ville qu'on nomme *Haouia*. Les peuples de Barbara mangent des grenouilles, & vont en mer à la pêche.

زنج *Zindge*. Le pays des Zindges est situé vis-à-vis de l'Inde, dont il est séparé par la grande mer; ses habitans qui sont les plus braves d'entre les Nègres, font la guerre sur des bœufs, parce qu'ils n'ont ni chevaux, ni mulets, ni chameaux: leur roi peut mettre sur pied une armée de trois cents mille hommes. Leur pays qui est très-grand & très-peuplé, s'étend jusqu'à *Sophala d'or*, & à celui de *Ouacouac*. Les Zindges n'ont point de vaisseaux; les habitans d'Oman vont chez eux acheter des enfans, pour les vendre ailleurs. Le commerce qu'on y fait consiste en dents d'éléphants, en peaux de tigres, en soie, & en *ouada*, qu'ils tirent des îles qui sont dans leur voisinage. Au-dessus de leur pays est une montagne où le Nil se divise.

دامادم *Damadem*, pays situé sur le Nil, dans le voisinage des Zindges; ses habitans, qui sont les Tartares des Soudans ou Noirs, ne cessent de faire la guerre à leurs voisins & de ravager le pays. C'est chez eux que le Nil se sépare pour aller d'un côté en Égypte, & de l'autre dans le pays des Zindges.

سفلة الذهب *Sophala eddhab* ou *Sophala d'or*; ce pays est voisin de celui des Zindges, du côté de l'orient; il est vaste, & dans ses montagnes, on trouve des mines de

de fer, que les habitans exploitent, & que les Indiens viennent acheter; il est excellent, & on en fait des armès: il y a aussi beaucoup d'or qu'on ramasse sur la terre, mais ces peuples lui préfèrent le cuivre; ils sont voisins du pays de Ouacouac.

BEN AL-OUARDI.

Telle est la courte description que l'auteur fait de l'Afrique; ces détails, quoique trop abrégés, réunis à ceux qui se rencontreront dans d'autres ouvrages géographiques, formeront insensiblement un ensemble intéressant & curieux. Nous nous bornons dans ces notices, à présenter chaque auteur en particulier.

Quant à l'Arabie, quoique, depuis le voyage des Danois, ce pays nous soit plus connu qu'il ne l'étoit auparavant, on ne sera pas fâché de voir ce qu'un géographe de l'Orient en dit: Ben al-ouardi commence par l'Hedglaz, province située le long de la Mer-rouge, vis-à-vis l'Abyssinie.

مكة Mekka, la Mecque est la principale de ses villes. Les savans sont partagés sur la construction de son temple; l'auteur entre à ce sujet dans des détails fabuleux, & par conséquent inutiles: je me borne à dire que, suivant quelques-uns, il n'a point été bâti par des hommes, mais que Dieu lui-même l'édifia avant la création; selon d'autres, qu'il l'a été par les anges; il y en a qui soutiennent que ce sont les enfans mêmes d'Adam, & la plupart, que ce fut Abraham & Ismaël son fils. L'auteur donne un plan du temple, mais si mal dessiné, qu'il est inutile de le copier.

يتريب Yatrib est la ville de Médine, où Mahomet se réfugia en quittant la Mecque; ses murs sont anciens, & elle est environnée de beaucoup de palmiers & d'arbres fruitiers; son territoire est plein de villages, de forteresses & de champs très-fertiles.

Tome II.

F

BON AL-OUARDA.

وادي العقيق *Ouadi al-Akik* est une vallée ou canton, plein de palmiers & de terres ensemencées.

وادي الصفق *Ouadi al-Sophra*, autre vallée, pareillement cultivée.

وادي القري *Ouadi al-Coura*; il y a dans les montagnes de ce canton un château, & on y trouve beaucoup de pierres; les maisons des habitans sont creusées dans le roc: c'est-là qu'anciennement la tribu de Thamoud demouroit, & il existe encore un puits qui porte le nom de puits de Thamoud, & un château fortifié, appelé *Doumat al-Dgiandal*.

تبوك *Tabouk* est un village assez joli, avec un château. *Madlan*, autre place, où demouroit Schoaïb (Jethro).

نجاد *Nadgid*, grand pays très-arrosé & très-fertile, situé entre l'Hedgiaz & l'Yémen.

يمن *Yémen*; ce pays est situé vis-à-vis ceux de Barbara & des Zindges, dont il est séparé par la mer. Entre l'Yémen & la mer, il y a une montagne, qu'un roi du pays coupa anciennement pour faire un canal; mais dans la suite, un de ses ennemis ayant ruiné ce travail, la mer entra dans l'Yémen, & submergea un très-grand terrain.

صناع *Senaa*, ville située dans un lieu fertile, en bon air, & dans une des meilleures contrées de l'Arabie; sur une petite rivière qui vient des montagnes, il y a le palais de Gamlan (ou Amdan); au nord de Senaa, la montagne *Al-Moudakhkhar*, offre sur son plateau élevé, une plaine de soixante milles, remplie de villages, & une campagne

couverte d'arbres fruitiers; on y trouve du safran excellent, & la plante *ouars* (qui sert à la teinture). Ebn. AL-OUARSI.

Aden, jolie ville, qui est l'abord des vaisseaux de l'Inde & de la Chine, & où l'on trouve toutes les productions des pays Orientaux, qui y sont apportées de divers endroits, de la soie, des armes, du *kaimoukt* *كيموكت* (sorte de cuir), du musc, du *aoud* (bois odoriférant), des housses, des myrobolans, & autres aromates; de l'ivoire, de l'ébène, des habits faits d'herbes, plus estimés que ceux de soie, de l'étain, du plomb, des perles & des pierres précieuses, du *zoubad* (civette) & de l'ambre. Au nord, il y a une montagne qui va en tournant d'une mer à l'autre, & laisse deux ouvertures par lesquelles les vaisseaux passent; cette ville est à quatre journées de celle des Zindges.

Téhama est une portion de l'Yémen, du côté de l'Hedgiaz; c'est un pays montagneux, borné à l'occident par la mer de Kolzoum, à l'orient, au midi & au nord, par une suite de montagnes; il est habité par des tribus d'Arabes, entr'autres villes qu'on y trouve, est celle d'Hadgiar.

Hadhramout, pays situé à l'orient de l'Yémen, c'est celui des *Ashâb ar-rass* ou des maîtres de Rass; il y a une ville qui porte aussi le même nom, qu'elle tire du fleuve Rass.

Saba, ville ancienne de la même contrée, ainsi nommée de *Saba*; ancien roi du pays; elle est grande, & occupée par des Arabes de l'Yémen. Autrefois il y avoit une levée ou digue, que des pluies considérables renversèrent, ce qui causa une grande inondation dans le pays;

BEN AL-OUARDI,

on dit que cette digue avoit été construite par Lokman le grand, fils d'Ad, elle fermoit un bassin bâti avec des rochers & du plomb. Je supprime ici plusieurs fables concernant cette digue.

مارب *Mareb*, contrée & ville de l'Yémen, dont les environs sont fertiles & pleins de jardins; on n'y voit ni hibous, ni scorpions, ni araignées, ni autres animaux de cette espèce; on visite même à cette occasion les étrangers, de peur qu'ils n'en apportent dans leur bagage: on trouve dans ce pays du *khamth*, du *ath*, qui est le *tharfa* (espèce de tamarice), l'*arak*, sorte d'arbre. Saba est à présent ruinée; c'est dans cette ville qu'on avoit construit le château de Salomon & de la reine Balkis; dans les environs, il y a une montagne très-élevée, d'un accès difficile qui renferme des mines d'*akik*, de *hamschat* & de *dgiaza*, sortes de pierres précieuses.

أحقاف *Ahkâf*, ce sont des monceaux ou collines de sable, entre Hadhramont & Oman: l'auteur parle de palais & de jardins enchantés, situés dans ces déserts, & bâtis, à ce que l'on prétend, par Schaddad, fils d'Ad, ancien roi des Arabes; mais je ne m'arrête point sur ces fables.

عمان *Oman* est un pays voisin de ce désert; du côté du nord, il est très-fertile & très-peuplé; on y trouve une espèce de serpens, dont on raconte des fables; dans les montagnes de ce pays, il y a beaucoup de singes qui sont très-incommodes aux habitans; sur la côte, on pêche des perles, & dans la mer, on voit l'île de Kis, qui a douze milles de longueur sur autant de largeur: le maître de cette île envoie des vaisseaux dans les Indes.

يما *Yémama* est le pays des anciennes tribus de Thesm & de Dgiodaïs; à cette occasion, l'auteur raconte

les guerres que ces tribus ont eu à soutenir; après quoi il passe à l'Inde, en commençant par le pays que les Arabes nomment *Sind*; mais en général, il s'arrête peu sur cette contrée.

EDN AL-OUARDI.

سند Le *Sind* est le pays voisin du fleuve du même nom (ou de l'Indus), il est grand, & confine à celui qu'on appelle *Hind*. Le *Sind* est divisé en deux parties; la première, à côté de la mer, est appelée *Al-lan*, les Musulmans s'en sont emparés, & c'est-là que la ville de *Mansoura*, qui a un mille de longueur sur autant de largeur, est située; elle est très-peuplée, & on y fait un grand commerce: les drachmes de ce pays pèsent cinq drachmes ordinaires; la chaleur y est considérable. On nomme cette ville *Mansoura*, parce qu'elle a été bâtie du temps du khalif Abou-Dgiafar al-Mansour, qui en fit construire ainsi quatre, *Mansoura*, *Baghdad*, *Massiffa* sur la mer de Syrie, & *Réfaca* dans le *Dgeziré*.

ملتان *Moultan*, pays voisin de l'*Hind*, sous la domination de celui de *Mansoura*. Mohammed, fils d'Yousouf al-Hedgiadge, trouva dans le temple du *Moultan* quarante *bouhar* d'or; le *bouhar* est de trois cents trente *mann* (u). Il y avoit une idole très-grande, que tous les peuples du *Sind* & de l'*Hind* venoient adorer; ils prétendent qu'elle a deux cents mille ans d'antiquité: ce temple très-riche, étoit dans la partie de l'Inde qui porte le même nom que le pays, c'est-à-dire, *Moultan*.

هند *Hind*, ce grand pays qui s'étend du nord au sud, est situé en partie vis-à-vis la côte d'Afrique où demeurent les *Zindges*; c'est le pays du *Mehradge*, titre du roi des

(u) Sorte de poids, de trois cents livres, selon les uns; selon d'autres, de six cents, & même de mille; le *mana* est de deux livres.

Indes (Maharaja) ; les habitans ne choisissent point de roi qu'il n'ait quarante ans. Leur pays renferme plusieurs royaumes, entr'autres, ceux de Mankir, de Bahlour (le Balhara) & de Kanoudge; ce dernier est très-vaste, & ses habitans adorent des idoles qu'ils tiennent de leurs ancêtres, & qu'ils disent avoir, comme la précédente, deux cents mille ans d'antiquité; le souverain est le plus puissant des monarques de l'Inde, il a un grand nombre de soldats & d'éléphans.

Comar, grande contrée, d'où l'on tire le *aoud al-comari* (sorte de bois odoriférant); elle renferme douze royaumes, entre lesquels est celui de Saimour (peut-être Samorin). On voit par ce court détail, que Ben al-ouardi divise tout ce que nous appelons aujourd'hui *Inde*, en partie septentrionale, qui comprend le Sind & le Moultan; en partie intermédiaire, qui s'étend depuis le Guzarate jusque par de-là le Ganges, c'est proprement l'Hind; & en partie méridionale, qu'il appelle *Comar* du nom du cap Comorin, c'est une étendue considérable de la presqu'île de l'Inde.

Suivant sa marche ordinaire, cet écrivain revient à l'occident, & prend la partie septentrionale du globe, commençant par le pays des Franks; il parle de la Sicile, de l'île de Chypre, de la France, dont la capitale, dit-il, est la demeure des rois, & où les grands & les officiers de justice tiennent leurs assemblées; c'est, ajoute-t-il, un pays très-peuplé: il fait aussi mention de la Galice, & remarque que ses habitans ne lavent jamais leurs habits, & qu'ils ne les quittent que quand ils sont usés; il nomme le pays de *Baschcara*, qu'il dit être celui des Allemands, puis celui des Kurdgès, celui de Roum & de Constantinople, de Roumia (Rome), qu'il appelle la *grande*, des Slaves; de Gènes & de Venise. Comme nous sommes mieux instruits que lui de toutes ces contrées, & que ses détails très-abrégés n'offrent rien d'intéressant, je ne m'y arrête point.

Il passe ensuite vers l'est, & fait mention de Bab-al-abouab

ou du Derbend, de la montagne *كيق Kik* ou *كبق Kibk*, BEN AL-OUARDI

qui en est voisine. Dans la notice que j'ai donnée de Masoudi, j'avois cru que ce mot étoit altéré, & qu'il falloit lire *فتح Phath*, ce qui signifie *montagne de l'ouverture* ou *de la victoire*, nom qu'elle porte aussi en effet; mais il est dit que ce dernier nom est celui qu'on lui donne dans les livres, d'où il résulte que le premier est le nom vulgaire: dans Masoudi, on lit *Kik*, & dans les manuscrits de Ben al-ouardi, *Kibk* ou *Kabk*. Cet auteur nomme toutes les forteresses & les différens royaumes situés dans cette vaste montagne, & parle d'un volcan qui s'y trouve (*).

Ben al-ouardi s'étend encore sur plusieurs pays du Nord & de la Tartarie, mais les noms sous lesquels il les désigne nous sont peu connus, il cite à cette occasion Masoudi; ces peuples sont les Russes, les Khozars, dans le pays desquels est la ville de Semandar, les Bulgars, les peuples qui habitent le pays du *Trône d'or*, où est la ville d'Atel (ou la ville du Volga), les Bartas, les Ghos (Uzes), les Adkasch, les pays de Sahrat, de Kharkhir, de Kaimak, de Khalkhi, de Khazaldgi, de Moutana, ce qui le conduit jusqu'au pays de Yadgioudge & Madgioudge (Gog & Magog), où l'on trouve une grande muraille qui est celle de la Chine; il en parle d'après un voyageur nommé *Salam at Tardgiouman*, qui y alla par le nord de la mer Caspienne, sous le règne de Ouathec Billah; ce voyageur employa deux ans quatre mois à parcourir ces contrées. Comme j'aurai occasion dans la suite de donner des détails plus étendus sur tous ces différens pays, il me suffit de les indiquer ici.

Voilà tout ce qui concerne les grands pays, dont l'auteur donne une idée succincte; j'abrège également ce qu'il

(*) Voyez ce qui en est dit dans la notice de Masoudi, t. I, p. 16 & 17.

BEN AL-OUARDI.

dit des mers, des détroits, des îles & des fleuves. Ben al-ouardi parle d'abord de la grande mer qui environne toute la terre, & qui, pour cette raison, est appelée *mouhith* (qui environne), dont on ne connoît ni l'étendue ni la profondeur; c'est de cette vaste mer que toutes les autres dérivent. Il suppose qu'elle renferme des villes habitées par des génies, & que, dans un de ses coins, est le trône d'Iblis ou du Diable; mais laissons ces fables aux Orientaux. Le Khalidge al-akhdar ou le *canal vert* est la mer de Perse, celui de Colzoum est la mer rouge; le Canal occidental est la Méditerranée, que l'on appelle encore la mer du *Zecao* ou du *détroit*, la mer de Roum, la mer de Syrie; il fait aussi mention du golfe de Venise & de celui de Corinthe; la mer du Dgiordgian ou du Dilem ou de Khozar (la mer Caspienne), ne tient à aucune autre; mais Hocaïli pense qu'elle communique par-dessous terre à celle de Pont.

La mer ténébreuse, Al-moudhlîm, ainsi nommée, à cause des dangers qu'on y éprouve, est l'océan occidental; on ne fait que côtoyer les bords, & on ignore ce qui est au-delà (c'est l'océan Atlantique). Il dit que cette mer contient beaucoup d'îles, dont quelques-unes sont habitées & les autres désertes, & qu'on n'en connoît que dix-sept: s'il indiquoit leur distance respective, nous serions plus en état de juger de l'étendue de la navigation des Arabes & du voyage de ces navigateurs de Lisbonne, dont j'ai parlé plus haut; mais tout ce récit est mêlé de fables, & je renvoie ce qui concerne les îles des différentes mers, à la fin de cette notice.

La mer de Sin, qu'il appelle encore *mer de Senef*, d'*Herkend* & de *Séphadgi*, renferme douze mille îles, dont trois cents sont habitées: il ne faut pas oublier que les Arabes donnent aussi le nom d'*îles*, à ce qui n'est que presqu'îles. Dans le récit que Ben al-ouardi fait de toutes ces mers, il parle des poissons les plus remarquables, des productions du sol, & en général des fleuves, des arbres,

des

des plantes, des pierres, des animaux; j'ai cru devoir, pour éviter les trop fréquentes répétitions, en faire autant de petites collections, où l'on trouvera réuni ce qui est épars dans différens auteurs. Cazvini qui a écrit sur l'histoire naturelle, & dont je donnerai dans la suite la notice, servira de base à ce travail.

BEN AL-OUARDI.

Ben al-ouardi s'arrête également sur la mer Méditerranée, & dit qu'après la ruine des Pharaons, sous les rois descendus de Dalouka, dont la domination s'étendoit jusqu'au détroit de Gibraltar, ce détroit s'ouvrit, & que l'eau se répandit avec impétuosité sur tous les pays jusqu'à la Syrie, renversa tout, & qu'il n'y eut que quelques parties qui ne furent pas inondées, ce qui forma les îles qui existent. Il parle de la mer des Indes, de celle de Perse, de celles d'Oman, des Zindges, de Colzoum & de Khozar ou Caspienne, qui a de circuit quinze cents parasanges, huit cents de longueur & six cents de largeur.

Il indique les principaux fleuves & rivières, les fontaines, les puits les plus singuliers; passe ensuite aux pierres, & à différens objets d'histoire naturelle, dont, comme je l'ai dit, je formerai des listes particulières. J'observe seulement ici, que l'agriculture chez les Orientaux n'étoit pas bornée au labourage ni à la simple plantation, qu'ils avoient fait des réflexions sur les moyens de multiplier les espèces, & d'augmenter la bonté & la beauté des fruits. L'auteur raconte, d'après Masoudi, qu'Adam, sortant du paradis terrestre, en apporta trente espèces de fruits, dix avec écorce ou enveloppe, dix sans enveloppe, mais avec noyau, & dix sans enveloppe & sans noyau. Il s'étend sur le palmier, qu'il regarde comme le plus bel arbre qui existe, & dit qu'il faut planter les palmiers mâles & les palmiers femelles, à côté les uns des autres, si l'on veut qu'ils produisent des fruits. D'après un Traité d'agriculture, il dit que, si on les arrose avec de l'eau salée, les fruits sont plus beaux; si l'on fait infuser le noyau de palmier dans de l'urine de chameau, il en résulte des palmiers

Tome II.

G

mâles; il parle aussi de le faire tremper dans de l'urine de bœuf: on employoit les mêmes moyens pour les pommiers, qu'on greffoit sur l'oranger. Il entre sur la couleur que l'on vouloit donner aux fruits, dans des détails qui nous paroissent minutieux, ou plutôt imaginaires; il suppose qu'on pouvoit y parvenir, en insérant dans l'amende des couleurs différentes, du cinabre, de la céruse, &c. Il distingue deux sortes de *khoukh* ou pêcheurs, l'*aschari* & le *zahri*; si l'on fait tremper une branche de *khoukh* ou pêcher, dans de l'urine d'homme, pendant sept jours, & qu'ensuite on perce le tronc de l'arbre *siphfaph* (saule), & que l'on y insère cette branche, de manière qu'elle sorte des deux côtés, qu'on enduise le trou avec de la boue, & qu'on coupe l'excédant de la branche, cet arbre produira des pêches sans noyau. On prétend encore que, pour donner en général plus de douceur aux fruits, il faut percer la racine, & y insérer une portion de canne à sucre.

L'auteur appelle certains arbres, *frères*, tels sont l'*idgias* & le *kerasia*, le *meschmesch* & le *khoukh*: l'*idgias* est une prune; il y en a de deux espèces, l'une qui sert en médecine, & l'autre que l'on mange; il y a aussi deux sortes de *kerasia*, l'une surnommée *barkouki* (abricotée), elle est grise, l'autre est noire & amère. On faisoit venir des pays les plus éloignés, des graines de melons, qu'il distingue en ceux de jardins & en ceux de champs; les premiers étoient de trois espèces, l'Indien qui est vert, le Khorasannien ou *abdali*, & le Chinois qui est jaune; parmi les jaunes, il y en avoit aussi de trois espèces, le Chinois, le Halepin, & celui de Samarcande: en faisant tremper les graines dans du miel ou dans du lait, on obtenoit des fruits doux ou sucrés; dans de l'eau-rose, ils sentoient la rose. Mais en voilà assez sur cette agriculture, d'autant plus qu'on a donné une traduction de ce chapitre, sous le titre: *Ex opere cosmographico Ibn el-ouardi, particulam latinè versam & illustratam notis publ. exam. subj. Carolus Aurivillius & Ephraïmus Axelsson. Ups. 1752*. Je n'ai jamais vu cet ouvrage, & je

n'en parle que d'après M. Koehler, qui en fait mention dans les tables de la Syrie par Aboulfedha, dont j'ai parlé plus haut, & qui, dans sa préface, renvoie au compte qui en a été rendu dans un Journal de Gottingen en 1762; 103 S.^t p. 1025.

BEN AL-OUERDI.

Après les détails sur les plantes & les arbres, Ben al-ouardi indique les animaux domestiques & sauvages, les oiseaux, &c. Sur tous ces objets, comme sur les pierres, les arbres & les plantes, il rapporte avec soin leurs propriétés, & l'usage qu'on en fait en médecine pour la guérison des différentes maladies; je renvoie pour ces détails trop peu considérables à la notice de Cazvini.

L'auteur finit par quelques extraits de Ben al-dgiouzi, qui raconte une ambassade du roi de Roum à Khosro Anouschirouan, roi de Perse; cite des lettres du roi de la Chine, & de celui des Indes, au même prince; quelques détails sur Alexandre, qui sont très-suspects. La suite est une conversation entre un personnage nommé *Ben Selam*, & Mahomet; le premier fait des demandes, auxquelles le second répond; mais elles méritent peu que nous les rapportions. Par exemple, Ben Selam demande à Mahomet s'il est prophète ou envoyé de Dieu? Mahomet répond, qu'il est l'un & l'autre? ensuite combien il y a eu d'Envoyés chez les Arabes? & Mahomet répond sept; qu'est-ce que c'est que l'islamisme & la foi; combien il y a de religions; combien Dieu a envoyé de livres aux hommes? quelles sont les cinq choses qu'il a créées? quelle quantité de fruits de l'arbre défendu Eve a mangé? comment les hommes seront au jour de la résurrection, & plusieurs autres questions de cette espèce.

À ce chapitre qui est assez étendu, il en succède un autre, concernant ce qui existoit avant Adam, la durée du monde, la vie des patriarches, le retour du Mahadi, l'apparition du Dadgial ou Antechrist, & ce qui doit se passer à la fin du monde; tous ces récits pleins d'ignorance & de super-

tion, seroient dans cette notice aussi inutiles qu'ennuyeux. L'ouvrage est terminé par un article, dans lequel l'auteur indique en peu de mots les singularités de certains pays, sujet traité plus en détail par Cazvini, & auquel, par conséquent, je renvoie.

Sur la carte géographique de Ben al-ouardi.

Ben al-ouardi commence l'explication de sa carte par la montagne de *Kaf*, qui environne toute la terre & les mers. Cette montagne est d'émeraude, & le ciel est appuyé dessus comme une tente; on suppose qu'il part de-là des veines qui répondent à toutes les parties de la terre; de sorte que, lorsque Dieu ordonne à cette montagne d'agiter ses nerfs d'un côté, il arrive aussitôt un tremblement de terre dans l'endroit qui correspond à ces nerfs: une vaste mer qu'il appelle *Bahr al-mohith*, est répandue sur les bords intérieurs de cette montagne, & environne toute la terre. Dans cette montagne, entre le midi & l'occident, est la fontaine de vie; & entre l'orient & le midi, est le trône du diable, vis-à-vis les parties les plus désertes de la terre. Il est nécessaire de connoître ces fables pour l'intelligence des livres Orientaux, & c'est uniquement ce qui m'engage à les rapporter ici.

Cette vaste mer environne toute la terre; au-delà sont les ténèbres; de cette mer partent d'autres mers ou grands canaux (*khalidge*); ils sont au nombre de trois; le premier qui est le plus mauvais & le plus difficile pour la navigation, est la mer de Perse qui vient de la grande mer du côté de l'orient, depuis la Chine jusqu'à la mer de Kolzoum ou la Mer-rouge.

Ensuite la mer de Roum, qui part de la grande mer du côté de l'occident, par l'Espagne, se mêle avec le canal de Constantinople, & s'étend vers la Syrie.

De l'isthme de Suez ou de la Mer-rouge, jusqu'à la Chine, il y a, en ligne droite, deux cents jours.

De la même mer, en ligne droite, jusqu'à Hadgiar dans le Mogreb, cent quatre-vingts jours.

De Kolzoum, aux frontières de l'Éraque, par le désert, environ un mois, & de l'Éraque jusqu'au fleuve de Balkh, environ deux mois; du fleuve de Balkh par le pays de Ferghana, jusqu'à l'extrémité des pays Musulmans, environ vingt jours; de ce lieu à la grande mer, à l'extrémité de la Chine, environ deux mois par

terre: on ne peut l'évaluer par mer à cause des retards occasionnés par les vents & les tempêtes. Ebn AL-OVARDI.

La mer de Roum est beaucoup plus tranquille; elle commence au détroit où elle tient à la grande mer.

La mer de Khozar; elle ne tient point à la grande mer ni à aucune autre; elle suit les bords du pays des Khozar, du Dilem, du Thabaristan & du Dgiorgian.

Le lac du Kharisme est de même, sinon qu'il ne se rend point dans la grande mer: voilà les grandes mers qui sont sur la surface de la terre. Dans le pays des Zindges, il y a encore deux golfes qui viennent de la grande mer, de même au-delà du pays de Roum, il y en a deux autres; mais l'auteur n'en dit rien ici, parce qu'ils ne sont pas comparables aux premiers.

Il divise les Roum en Roum qui habitent le pays des Francs de Rome, de l'Espagne jusqu'à Constantinople, & en Roum al-Mahdd ou Purs, depuis les frontières de Rome jusqu'au pays des Slaves.

La Chine commence à la mer, & s'étend jusqu'aux frontières des pays Musulmans, vers le Maouarennahar; elle s'étend dans le pays de Tagazgaz, de Kharkhir, vers celui de Kaimak, où l'on parle différentes langues. Les Turcs de Tagazgaz, de Kharkhir, de Kaimak, de Gazia, de Khazaldgia, ont tous la même langue; les Gaziat sont entre les Khozars, les Kaimak, les Khazaldgi & les Bulgar.

Gog & Magog, dans le nord, vers les Kaimak & les Slaves; on ne va point dans ce pays, & il est inconnu.

Kharkhir est entre Tagazgaz, Kaimak, la grande mer, la terre de Khazaldgia & Ghazia.

Tagazgaz, entre le Tibet, les Khazaldgites, Karkhir & la Chine.

Sin ou la Chine, entre la grande mer, Tagazgaz, le Tibet & la mer de Perse.

L'Esclavonie, Seclab, grand pays qui a environ deux mois de longueur, & autant en largeur.

Bulgar, petite ville qui n'a pas un grand territoire, mais qui est célèbre à cause de son port; l'an 358 de l'hégire, de J. C. 968, elle a été pillée par les Rous, les Atelites & les Semandar. (Nous voyons en effet, en 967 & 968, une expédition de Sviatoslaf, grand duc de Russie, contre les Bulgars.)

Les Rous, sur les frontières des Bulgars; des Turcs se sont établis dans leur pays entre les Khozars & les Roum; on les appelle *Badgianiki* (ce sont les Petchenegui ou Patfinaces).

Les Khozars sont une race de Turcs, parmi lesquels il y en a

BEN AL-OUARDI.

qu'on appelle *Atelites*, parce qu'ils demeurent le long du fleuve Atel (Volga) qui se jette dans la mer de Khozar. Ces Atelites sont entre les Khozars, les Badgianiki, & le Serir-ed-dahab (ou le pays du roi du trône d'or).

Le Tibet est entre la Chine, l'Inde, le pays de Tagazgaz, de Kazaldgia & la mer de Perse; on dit que le roi du Tibet descend des anciens rois ou Tobba de l'Yémen.

À l'égard de la partie méridionale de la terre, elle commence au pays des Soudans ou des Noirs, qui s'étend jusqu'à l'extrémité du Mogrèb ou de l'Afrique, vers la grande mer; il y a beaucoup de déserts où l'on ne trouve ni hommes ni animaux.

La Nubie (Nouba) s'étend depuis l'Égypte jusqu'à des déserts.

Badgia, c'est un petit pays entre Habascha (l'Abyssinie), la Nubie & les déserts.

Habascha (l'Abyssinie), est le long de la mer de Kolzoum; elle s'étend jusqu'au pays des Zindges & des déserts.

Les Zindges; leur pays est le plus grand que les Noirs occupent; il tient d'un côté à l'Abyssinie,

L'Hind est un grand pays, qui commence à la province de Mekran, comprend la terre de Mansoura, de Bendaha, & les autres contrées du Sind, jusqu'à Kanoudge & au Tibet.

Les pays Musulmans commencent vers Ferghana, & comprennent le Khorasan, le Dgehal, l'Arabie, la Syrie, la Perse, jusqu'à l'Inde.

L'auteur, après cet exposé qui n'est pas bien intéressant, mais qui est nécessaire pour l'intelligence des géographes Orientaux, traite de la figure de la Terre, ce qui se borne à rapporter les différentes opinions des savans Musulmans, les uns la regardent comme une surface unie, ou comme une table; d'autres, comme une boule dont la moitié est coupée; plusieurs, comme une boule entière qui tourne; quelques-uns pensent qu'elle est creuse intérieurement; suivant certains philosophes, il y a plusieurs soleils & plusieurs lunes, un pour chaque partie. D'après Coutada, l'auteur dit que la terre est de vingt-quatre mille parasanges, que les Noirs en occupent douze mille, les Roum huit mille, les Perses & les Turcs trois mille, & les Arabes mille. Il rapporte ensuite la mesure de la Terre & des détails sur les mesures; mais je les ai déjà indiquées dans l'extrait de Masoudi, au tome I.

Ben al-ouardi parle aussi de la mer, des eaux & des fleuves, de la salure qu'on attribue à l'ardeur du soleil, du flux & reflux *madd* & *dgizr*: il cite à ce sujet Aristote, qui pense que cela vient du soleil & des vents; Timé, qui croit que c'est des fleuves; des astronomes qui soutiennent que c'est la lune qui produit cet effet;

& quelques historiens, qui racontent que Dieu a mis un roi pour commander aux mers, que lorsqu'il étend ses pieds sur la mer, elle monte, & qu'elle baisse lorsqu'il les ôte; il commande aussi aux vents qui ont part à ce phénomène vers la pleine-lune.

BEN AL-OUARDI.

Enfin, pour terminer cet article, qui prouve combien les Orientaux étoient peu avancés dans la physique, nous ajouterons que l'auteur traite des montagnes, de ce qui est sous la terre & autour d'elle.

Isles dont il est fait mention dans Ben al-ouardi.

Je ne m'arrête ici que sur les îles qui ne sont pas indiquées dans Yakouï ou dans Cazvini, ou sur celles sur lesquelles Ben al-ouardi paroît donner quelques détails particuliers: il faut rassembler plusieurs de ces géographes, & les comparer, pour parvenir à connoître la situation de toutes ces îles, sur lesquelles ils racontent beaucoup de fables, & dont plusieurs doivent être dans le continent, & n'être appelées *îles*, que parce qu'elles sont environnées de fleuves.

1.° Isles de l'Océan à l'occident de l'Afrique & de l'Europe.

1. Les îles Khalidat ou fortunées (les Canaries). Voyez Yakouï & Cazvini, premier climat.

Ben al-ouardi ne parle que de deux îles, auxquelles il paroît en joindre deux autres, celle de Laous & celle de Saali; cette dernière est grande, les hommes y sont comme des femmes, & on ne peut les distinguer; ils ont de longues dents, des yeux très-brillans, parlent une langue qu'on n'entend point; leurs habits sont de feuilles d'arbres, & ils vivent de poisson. Le manuscrit n.° 956, en parle de même; l'auteur fait aussi mention d'une autre île que

je ne vois point ici, il la nomme l'île de *سيفان*

Sëifhan, au milieu de laquelle est une montagne, & sur son sommet une statue élevée par Saad Aboukarb l'Hémiarite, le même que Dhoulcarnain.

2. L'île de Hafsarat est fort étendue; il y a une montagne très-haute, au pied de laquelle habitent des hommes de couleur jaunâtre, dont la barbe tombe jusqu'aux genoux; ils ont le visage large & de grandes oreilles; ils vivent d'herbes: on trouve chez eux une petite rivière, dont l'eau est bonne.

3. L'île de Aour; elle est très-longue & très-large, & remplie d'arbres & de fruits.

4. L'île de Moustafchkin, autrement l'île des Tinnin ou des Serpens, grande, bien arrosée & pleine de fruits. Il y a une ville,

BEN AL-OUARDI.

où l'on voit un serpent tué, à ce que l'on dit, par Alexandre; l'auteur du manuscrit, n.° 956, en parle.

5. L'île de Calhat; elle est grande, & le visage de ses habitans ressemble à la face des animaux.

6. L'île Al-akhouaïn Al-faherin ou l'île des deux frères sorciers, dont l'un étoit appelé *Scharham*, & l'autre *Schabram*. Ils arrêtoient les navigateurs; mais dans la suite, ils ont été changés en rochers, avec lesquels on a bâti une ville.

7. L'île de Thouiour ou des Oiseaux; on y trouve des oiseaux qui ressemblent à des aigles rouges; ils ont des griffes, & chassent dans la mer. Il y a dans cette île un fruit qui ressemble à une figue, & qui est un excellent contre-poison. Houcaïli rapporte qu'un roi des Francs y envoya un vaisseau, pour avoir de ce fruit, & de ces oiseaux; mais que le vaisseau fit naufrage.

8. L'île de Sasil ou Dadhil; elle a quinze journées de longueur sur dix de largeur; il y a trois villes qui sont grandes, & qui étoient bien peuplées, mais les guerres civiles ont fait périr une partie de leurs habitans; d'autres se sont retirés dans le pays de Roum, & il en resta peu. Les marchands y vont acheter des moutons, & des pierres de différentes couleurs.

9. L'île de Laca ou Aca, grande, & autrefois très-peuplée, mais à présent déserte, à cause des prodigieux serpens dont elle est infestée. On y trouve du *aoud*, espèce de bois. L'auteur du manuscrit, n.° 956, la confond avec l'île des Oiseaux.

10. Île des Nouzia ou Nouria; il y a des bois & des rivières, mais point d'habitans.

2.° Isles de la mer de Sin.

1. Île de Zanedge. Voyez Cazvini & Yakouti, premier climat.

2. Île de Rami. Voyez Cazvini. L'auteur du manuscrit, n.° 956, en parle.

3. Île du Rokh; c'est un oiseau monstrueux, dont on rapporte beaucoup de fables.

4. Île des Singes; elle est grande & remplie de singes, que les gens de l'Yémen vont y chercher; on prétend que ces singes ont entr'eux un roi.

5. Île de Taiman; ses habitans sont braves; on y trouve toutes sortes de fruits, du bois de bacam ou de bresil, des khaizaran (roseau), & des cannes à sucre. L'auteur du manuscrit, n.° 956, la nomme *Baiman*, & dit qu'il y a une grande ville.

6. Île de Ouacouac. Voyez Cazvini & Yacouti, premier climat. Ben al-ouardi dit que, dans le voisinage, il y a une autre île, appelée

appelée *al-Nebat*, dont les habitans sont nus & anthropophages, ces deux îles sont voisines (ou vis-à-vis) de celle de Zanedge; il y en a beaucoup d'autres aux environs, & pour y aller, on se guide par les étoiles; elles sont gouvernées par une femme nommée *Damhara*: il y a beaucoup d'or; on y suit la religion des Madgiours.

BENAL-OUARDI.

L'auteur du
manuscrit, n.
956, en parle.

7. Île de Dgialous, habitée par des anthropophages, qui n'ont ni roi ni religion; ils mangent du mouza, du nardgil (cocos) & des cannes à sucre; il y a chez eux une montagne, où l'on trouve une poudre qui est un très-bel argent.

L'auteur du
manuscrit, n.
956, en parle.

8. Île de Moudgé, qui est grande & contient plusieurs royaumes; ses habitans sont d'un blanc-rouge, ont les oreilles comme les Chinois; ils ont des chevaux qu'ils montent, l'animal qui porte le musc, & le zebad ou la civette: leurs femmes sont très-belles.

L'auteur du
manuscrit,
n.
956, la
nomme *Mard-
gian*.

(Il faut toujours se rappeler que des parties de continent, environnées d'eau de plusieurs côtés, sont appelées des îles).

9. Île de Sihab ou des Nuées, ainsi nommée, à cause d'une nuée blanche qui s'élève en mer au-dessus des vaisseaux, & d'où il s'élance une espèce de langue avec un vent impétueux qui forme des tempêtes. Il y a dans cette île des collines, d'où il coule un argent très-pur lorsqu'on y met le feu.

10. Île de Halathi, une des plus grandes de cette mer, très-peuplée, où il y a toutes sortes d'aromates précieux, des mouz, du ardz (ris), des cocos, des cannes à sucre, des mines d'or, des éléphans blancs, & des rhinocéros. Le roi de ce pays a de grandes armées.

11. Île de Camar ou de la Lune, très-longue & très-large, on lui donne quatre mois de chemin, d'orient en occident; il y a une ville nommée *Han*, où le roi fait sa résidence. Cette île produit des nardgil ou cocotiers, des cannes à sucre; on y fait des habits d'herbes aussi beaux que ceux de soie; on y construit des vaisseaux de soixante coudées qui portent deux cents combattans.

L'auteur du
manuscrit, n.
956, en parle.

12. Île de Schaphala, grande & habitée par des espèces de monstres qui dévorent ceux qui tombent entre leurs mains; on croit que ce sont de mauvais génies.

13. Île de Tamsih; les habitans ont les oreilles comme celles des Chinois.

14. Île d'Athouran; elle est grande, & il y a des singes & des rhinocéros. *Voyez* hist. nat. de Cazvini.

15. Île de Nisâ ou des Femmes, elle est grande. *Voyez* Yakouti, premier climat.

16. Île de Serendib. *Voyez* Yacouti. Ben al-ouardi, appelle
Tome II. H

SEN AL-OUARDI.

Rehouan, la montagne où Adam est descendu; c'est, dit-il, l'île où il y a le plus de pierres précieuses, le yakout, le sonbagedge, le mas (diamant), le belour, des aromates, une pêche de très-belles perles; les gens de l'Éraque & de la Perse s'y rendent, (c'est l'île de Ceilan).

3.^o *Isles de la mer des Indes; où on compte plus de vingt mille îles.*

1. Isle de Koula, grande, remplie de bois, de fruits, & bien arrosée; elle est habitée par les descendans du roi de Dgiaba; il y a des mines d'étain, des khaizaran (roséaux), & du camphre, arbre qui ressemble au saule, & qui peut couvrir de son ombre une centaine de personnes & plus.

2. Isle de Dgiaba. *Voyez Yakouti.*

3. Isle de Hazladge: il y a dans cette île un trou qui a environ dix milles de circuit; on ignore sa profondeur.

4. Isle de Salahit. *Voyez Cazvini.*

5. Isle de Barathil. *Voyez Cazvini, Barthail, hist. nat. & Yacout Benthail.*

6. Isle de Cafr. *Voyez hist. nat. de Cazvini.*

7. Isle de Ouard ou de la Rose; on y trouve des roses rouges, sur lesquelles est écrit: *il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, & Mahomet est son Prophète.*

8. Isle de Thelath. *Voyez Cazvini, hist. nat.*

9. Isle de Saidoun-le-forcier; elle a un mois d'étendue en longueur & autant en largeur; au milieu est un grand palais de marbre, dont on raconte beaucoup de fables.

4.^o *Isles de la mer de Perse, ou mer verte.*

1. L'île de Kaikaous ou Kaidgialous, grande & très-peuplée; ses habitans sont blancs, vont nus, mais les femmes se couvrent avec des feuilles d'arbres; ils vivent de poisson, de cocos, de mouz; leurs richesses consistent en fer, qu'ils travaillent, comme ailleurs on travaille l'or. Les marchands tirent de chez eux l'ambre, qu'ils échangent pour du fer.

2. L'île des Hommes, dont on ne rapporte que des fables.

3. L'île de Thabrbaran, elle est très-fertile; ses habitans ressemblent, par le visage, à des animaux: il y a un fleuve, sur le bord duquel est un grand arbre qui, de son ombre, peut couvrir cinq cents hommes.

4. L'île d'Ébad, qui est grande.

5. L'île des Sages; l'auteur ne raconte que des fables sur ces deux îles.

5.^o *Isles de la mer d'Oman, branche de celle de Perse.* BEN AL-OUARDI.

1. Isle de Kharek, grande & très-peuplée, où l'on pêche les perles.
2. Isle de Khanik ou Khafschik. *Voyez* Cazvini, hist. nat.
3. Isle de Salathi; elle est grande, & ses habitans sont hospitaliers.
4. Isle de Dahlan, habitée par des génies.
5. Isle de Sariph, qui semble fuir ceux qui veulent y aborder.
6. Isle de Cadah, où il y a une idole.
7. Isle de Saridoufa, grande, peuplée & très-fertile; tous les ustensiles des habitans sont d'or; on y trouve de l'ambre très-pur.

6.^o *Isles de la mer de Colzoum, ou mer rouge.*

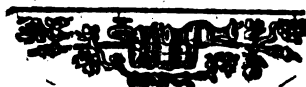
1. Isle de Tarat ou Tazat. *Voyez* Cazvini, hist. nat. ses habitans ne sèment point, & ne vivent que de poissons; cet endroit est dangereux à cause des vents, & on prétend que c'est-là où Pharaon a été noyé; on appelle les habitans les *Beni ahzab*.
2. Isle de Dgiafafa, dont on ne raconte que des fables.

7.^o *Isles de la mer des Zinges, ou du Zanguebar.*

On n'y voit plus les benât naasch ou l'ourse, ses flots sont comme des montagnes.

1. Isle Mohtaraka. *Voyez* hist. nat. de Cazvini.
2. Isle de Dhoudha. *Voyez* hist. nat. de Cazvini.
3. Isle de Mamoura, c'est un amas d'îles.
4. Isle de Sakfar. *Voyez* Cazvini, hist. nat.

Je ne parle pas ici des îles de la Méditerranée, sur lesquelles l'auteur ne nous apprend rien de nouveau. J'ai réuni ce qui concerne les fleuves, les montagnes, les plantes, les arbres & les pierres, dont Ben al-ouardi parle, à ce que Cazvini en dit, parce que le premier paroît le copier, ou dit la même chose; ce qui seroit ici une répétition inutile, comme je l'ai déjà annoncé.



CONFÉRENCE DE CALAIS

En 1521.

BIBLIOTHÈQUE DU ROI.

*Manuscrits de Bèthune , n.° 8478, 9726, 8491, 8492, in-folio.**Manuscrits de Brienne , n.° 67 , in-folio.*

Par M. GAILLARD.

Nous joignons ensemble tous ces différens numéros, parce qu'ils roulent sur un même sujet; ce sujet est la fameuse conférence de Calais, tenue en 1521. Les divers manuscrits dont nous allons rendre compte, contiennent sur cette conférence des particularités qui ne paroissent pas avoir été connues des historiens, & qu'on ne trouve point dans les histoires imprimées; j'ai rapporté quelques-unes de ces particularités dans l'histoire de François I.^{er}; je les avois tirées pour la plupart des numéros 8491 & 8492 que je viens de citer dans le titre. Les deux premiers numéros, quoiqu'ils soient distingués par des titres différens dans la bibliothèque historique de la France, édition de M. de Fontette, tome III, page 43, colonne 1.^{re}, ne sont cependant que la même chose; ou l'un est la copie de l'autre, ou plutôt ce sont deux copies du même ouvrage; car ces deux copies sont très-modernes, & ne paroissent point être du temps: nous les avons collationnées exactement; il n'y a entr'elles de différence que celle qui résulte des fautes de copiste plus ou moins nombreuses.

Les deux volumes sont aussi parfaitement conformes à l'extérieur, tous deux reliés en maroquin rouge, tous

deux *in-folio* ; toute la différence est que l'un a cent quarante-cinq feuillets, & que l'autre n'en a que quatre-vingt-treize, parce que l'écriture de ce dernier est plus fine.

CONFÉRENCE
DE CALAIS.

Le premier, rapporté dans la bibliothèque historique de la France, sous le numéro 29876, y est intitulé : *Actes de la conférence de Calais, entre les ambassadeurs du Pape, de l'Empereur, du roi de France & du roi d'Angleterre.*

L'autre, sous le numéro 29877, est intitulé : *Histoire de la conférence de Calais, par Nicolas Mande.*

D'après ces deux titres, on croiroit qu'il s'agit de deux différens ouvrages ; c'est absolument le même, & l'un n'est que le double de l'autre.

Nous ignorons par où l'auteur de la bibliothèque historique de la France a vu que l'auteur de la prétendue histoire de la conférence de Calais, est Nicolas Mande ; nous ignorons quel est ce Nicolas Mande ; il n'est ni nommé ni désigné dans tout l'ouvrage, & cet ouvrage mérite bien plus le titre d'*actes* que celui d'*histoire*. Ce sont les personnages mêmes qui parlent & qui disputent dans dix conférences consécutives ; & pour nous servir des propres termes de l'auteur, « toutes & chacune des communications & parlemens eus & tenus en la dessusdite assemblée, y ont été mis, rédigés & compilés par escrit en forme de dialogue, où non-seulement la vérité de la substance des choses dites & proposées, est gardée sans fleschir, ains quasy les propres mots & paroles des colloctions sont retenus & rapportés ».

L'auteur donne à entendre, que ces discours ont été recueillis de la bouche même des plénipotentiaires & des ministres assemblés à Calais ; mais ce sont les plénipotentiaires & les ministres de l'empereur, & ce qu'on a pu leur répondre, l'auteur ne l'a su que par eux : aussi le chancelier Mercurin de Gattinara, chef des ministres de Charles-Quint, « personnage, en vérité, dit l'auteur, sage, savant, expérimenté, &c. » est-il celui qui joue le plus beau rôle,

les objections sont fortes, les réponses du chancelier Duprat sont foibles; l'auteur parle en sujet de Charles-Quint, il accuse hautement les François, d'avoir seuls violé les traités, d'être seuls les agresseurs, il décide contre eux tous les points litigieux qui furent débattus dans les conférences; à l'en croire, les François ont toujours tort, les Espagnols toujours raison. Les autres volumes que nous avons joints à ces deux premiers, en sont le contre-poids nécessaire; on y trouve une multitude d'actes & de lettres des plénipotentiaires François, qui combattent les assertions des ministres Espagnols & de l'auteur.

L'ouvrage attribué à Nicolas Mande, n'est ici qu'une traduction. L'original étoit en latin, & l'auteur de l'original & de la traduction n'est pas le même; car le traducteur dit: « j'ai procuré que ledit dialogue compilé & composé en langue latine, a été mis en mes mains ».

Nous ignorons si cet original latin existe, & quel en est l'auteur.

« Possible n'a été, ajoute le traducteur, me abstenir de le translater en langue wallonne ou françoise ».

Le traducteur se dit Bourguignon, c'est-à-dire, Franc-Comtois, & à ce titre sujet de la maison d'Autriche; il craint qu'on n'ait peine à « supporter son gros lourd, mal agencé & savouré langage bourguignon ».

L'ouvrage est dédié à la princesse Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien, sœur de Philippe-le-Beau, roi d'Espagne, & tante de Charles-Quint. C'étoit elle qui, en 1508, avoit négocié la ligue de Cambray; ce fut-elle qui, dans la même ville de Cambrai, conclut, en 1529, avec la duchesse d'Angoulême, entre François I.^{er} & Charles-Quint, le traité qu'on nomma *la paix des dames*. « C'est à vous, lui dit le traducteur, que sur tous & tels » affaires, raison doit être rendue méritoirement, comme vraie zélatrice & instauratrice de paix ».

Cet éloge eût mieux convenu à celle qui, dans la suite, par la paix des dames, termina heureusement les contestations.

tations qui n'avoient pu être terminées à Calais, qu'à celle qui, par la ligue de Cambrai, avoit mis l'Europe en feu. Les premiers mots de l'épître dédicatoire, « *comme n'aguères pendant l'assemblée de Calais* », annoncent assez que la relation parut peu de temps après l'assemblée; on voit d'ailleurs par l'esprit qui règne dans cette épître dédicatoire, que les François & les Autrichiens étoient alors en guerre; que par conséquent l'ouvrage fut fait & présenté dans l'intervalle de la ligue de Cambrai, à la paix des dames.

CONFÉRENCE
DE CALAIS.

Voyons quel étoit l'état des affaires au temps des conférences de Calais, en 1521.

C'étoit l'année où la guerre commençoit entre Charles-Quint & François I.^{er}, & où se déclaroit cette rivalité funeste qui devoit produire tant de maux. Ferdinand le Catholique étant mort le 22 février 1516, l'archiduc Charles, devenu héritier des royaumes d'Espagne, n'en rechercha que plus ardemment l'alliance de François I.^{er}, afin que sa prise de possession ne fût point troublée par ce voisin redoutable, placé entre l'Espagne & les Pays-bas. Ces deux princes avoient ensemble de grands intérêts à régler; Charles venoit d'hériter des droits de la maison d'Arragon sur le royaume de Naples, & François I.^{er} brûloit de reconquérir ce royaume. François I.^{er} ne prétendoit point d'ailleurs, abandonner la cause du roi de Navarre son allié, à qui Ferdinand le Catholique avoit enlevé ce royaume en 1512, par surprise & par violence. Charles trouvoit cette portion de l'Espagne trop précieuse, pour consentir à la restituer; mais son intérêt le plus pressant étoit alors d'être sans ennemis, & sur-tout d'avoir la France pour amie. Il pressa donc François I.^{er} de nommer des plénipotentiaires, & de choisir un lieu pour les conférences; François I.^{er} choisit Noyon, & mit à la tête de ses plénipotentiaires, le grand-maître Gouffier-Boisy; Charles mit à la tête des siens; Guillaume de Croüy-Chièvres, ami particulier de Boisy: ainsi les deux gouverneurs eurent entre leurs mains les intérêts des deux princes leurs élèves.

CONFÉRENCE DE CALAIS. qu'ils tâchèrent de rendre amis, comme ils l'étoient eux-mêmes.

Le traité fut conclu le 13 août 1516.

On convint que Charles, aussitôt qu'il seroit arrivé en Espagne, & qu'il auroit pris connoissance de l'affaire de la Navarre, satisferoit Henri d'Albret, qui, par la mort du roi Jean son père, arrivée le 17 juin précédent, avoit hérité des droits sur la Navarre.

Quant au royaume de Naples, on prit pour base, des traités de partage qui avoient donné la moitié de ce royaume à la maison d'Arragon, & l'autre moitié aux rois de France. François I.^{er} céda la sienne au roi d'Espagne, en considération du mariage, qui, par ce traité de Noyon, fut arrêté entre le même roi d'Espagne & une fille de François I.^{er}

Depuis le traité de Noyon, Charles & François furent ou parurent pendant trois ans amis.

L'empereur Maximilien mourut le 15 janvier 1519; les deux princes se disputèrent l'Empire, Charles l'emporta: dès-lors la guerre parut inévitable entre les deux rivaux, tous deux la desiroient presque également; ils n'attendirent que le temps nécessaire pour faire leurs préparatifs, & pour trouver des conjonctures favorables. François I.^{er} vouloit faire rougir les électeurs, de la préférence qu'ils avoient donnée à son rival; Charles-Quint vouloit justifier ce choix, & montrer à l'Europe, que, déjà supérieur à son rival dans les intrigues du cabinet, il étoit encore au moins son égal dans l'art de la guerre. Mais l'apparence de la modération étoit nécessaire à leurs vues; les Puissances neutres ne pouvoient être attirées qu'au parti qui s'annonceroit comme le plus juste. Parmi ces Puissances, il y en avoit sur-tout une redoutable, c'étoit l'Angleterre: elle prétendoit que rien ne se fit sans elle, elle affectoit de tenir la balance dans l'Europe. Henri VIII, jeune roi plein d'orgueil, de passions & de caprices, vouloit sur-tout être l'arbitre de ses voisins; il avoit pris pour devise un archer;

archer, tendant son arc, avec ces mots : *qui je défends est maître*. Dans l'entrevue du *camp du drap d'or*, en 1520, François I.^{er} fit avec Henri VIII, le 6 juin, un traité, dont il ne put tirer aucun avantage pour ses desseins; Henri déclara qu'il vouloit être neutre, c'est-à-dire, qu'il vouloit attendre les événemens pour prendre parti; il se piqua toujours de tenir la balance entre les deux puissances rivales, & de la faire pencher à son gré: des médailles le représentent, conformément à cette idée, tenant une balance dans la main droite, & un poids dans la main gauche.

CONFÉRENCE
DE CALAIS.

Charles-Quint fut tirer parti de la neutralité que ce prince avoit promise, il le pria lui-même d'être arbitre entre lui & son rival, & de se déclarer contre celui des deux qui refuseroit de se soumettre à son arbitrage. Cette proposition étoit trop conforme aux vœux de Henri, pour n'être pas acceptée avec joie: Charles avoit de bonnes raisons pour la faire, il étoit en possession de tout, & de la Navarre & du royaume de Naples; son rival alloit nécessairement paroître l'agresseur, & fournir à Charles un moyen facile de le représenter comme le perturbateur du repos de l'Europe.

On évitoit les hostilités directes, mais on cherchoit indirectement tous les moyens de se nuire; la haine hasardoit des insultes, que la politique désavouoit. Il s'éleva en Espagne des troubles que les François furent soupçonnés d'entretenir; on fit des tentatives en faveur du roi de Navarre; Lesparre, frère des maréchaux de Lautrec & de Foix, & de la comtesse de Château-briant, dont la faveur étoit alors dans tout son éclat, fut chargé de rétablir le roi de Navarre dans ses États; & à cette occasion, il pénétra en Castille, & fit le siège de Logrogno, qu'il fut obligé de lever. Le duc de Bouillon, Robert de la Marck, pour quelque atteinte portée à la souveraineté de son duché de Bouillon, défia publiquement l'Empereur, & lui déclara la guerre; on crut qu'un si foible ennemi ne se feroit jamais

CONFÉRENCE
DE CALAIS.

porté à une démarche si téméraire, s'il ne s'étoit senti appuyé par la France.

D'un autre côté, Charles-Quint usant de représailles, fut entraîné par la guerre de Bouillon, aussi loin que François I.^{er} l'avoit été par la guerre de Navarre; le comte de Nassau, son général, après avoir écrasé les la Marck; pénétra aussi en Champagne, & fit le siège de Mouzon & de Mézières. On se plaignit de part & d'autre à Henri VIII, de ces infractions aux traités, nommément à celui de Noyon; sur toutes ces plaintes respectives, le roi d'Angleterre proposa aux deux rivaux d'envoyer des plénipotentiaires à Calais, où, dans des conférences, dont le cardinal Volsey son premier ministre, seroit l'arbitre, on discuteroit tous les objets de contestation, & on régleroit les droits des contendans.

La proposition fut acceptée : Volsey, fils d'un boucher de la ville d'Ipswich, alla juger à Calais les Empereurs & les Rois; il y représentoit à la fois, & le roi médiateur, dont il étoit le ministre, & le pape Léon X, dont il étoit le légat; ce pontife avoit cependant aussi un nonce aux conférences de Calais, mais ce nonce (Jérôme Ginutio, évêque d'Ascoli), étoit sans pouvoirs. Charles & François envoyèrent des plénipotentiaires, à la tête desquels étoient les chanceliers de France & d'Espagne. Les François, outre Duprat, étoient le premier président de Selve, le maréchal de Chabannes & Robert Gédoyen, secrétaire des finances, nommés suivant cet ordre dans le pouvoir du 18 juillet 1521, (*manuscrits de Béthune, n.º 8492, fol. 122*). Les Espagnols, suivant une lettre d'Olivier de la Vernade, à François I.^{er}, en date du 2 août 1521 (*manuscrits de Béthune, n.º 8491, fol. 168*), étoient, outre le chancelier Gattinara, le prince de Bergues, l'abbé de Saint-Bertin son frère, un nommé Joffe, légiste de Toulouse, un Aragonnois nommé May. On voit par une lettre du même Olivier de la Vernade, à l'amiral Bonnivet, que le cardinal Volsey auroit beaucoup mieux aimé avoir à traiter

avec cet amiral, qui, trois ans auparavant, avoit négocié à Londres la restitution de Tournai, qu'avec le chancelier Duprat qu'il n'aimoit pas, & dont il redoutoit peut-être l'ascendant & les lumières.

Les trois grands objets qui furent principalement agités dans les conférences, regardoient la restitution de la Navarre, la restitution du royaume de Naples, les droits sur le duché de Bourgogne; car Charles-Quint, dans l'impuissance de laver les rois d'Espagne du crime de l'usurpation, à l'égard de la Navarre & du royaume de Naples, récriminoit à son tour, & réclamoit le duché de Bourgogne, comme usurpé par Louis XI, sur Marie de Bourgogne son aïeule. Sa nouvelle dignité d'empereur lui donnoit aussi des prétentions sur le Milanès, pour lequel François I.^{er} n'avoit point daigné prendre d'investiture; il prétendoit même que cette dignité, la première de toutes, devoit l'affranchir de l'hommage dû pour les comtés de Flandre & d'Artois, parce qu'il eût été indécent, selon lui, qu'un empereur fût vassal d'un autre prince. Il croyoit encore avoir à se plaindre de la protection que François I.^{er} accordoit à ses ennemis, & des troubles qu'il excitoit ou fomentoit dans ses États; mais sur ce dernier article, les plaintes étoient réciproques, & elles étoient presque également fondées de part & d'autre.

Quant aux droits litigieux sur les différens États, le savant Dupuy les a discutés d'après les actes & les titres, dans son *Traité des droits du Roi*, & nous les avons nous-mêmes discutés amplement dans l'histoire de François I.^{er}, soit dans l'introduction, soit dans des dissertations placées à la fin de chaque volume, d'après le même Dupuy, d'après les meilleurs publicistes, tant nationaux qu'étrangers, d'après les pièces qui nous ont été fournies par les manuscrits : ces droits d'ailleurs sont foiblement discutés dans le procès-verbal des conférences de Calais. Ils sont allégués, & voilà tout; & comme il a plu au rédacteur de faire dire très-peu de choses, & des choses très-foibles par le chan-

celier de France, qui ne manquoit cependant ni de savoir, ni d'éloquence, on peut dire que les raisons des François sont presque entièrement dissimulées.

Le grand objet, auquel on revient toujours, concerne les infractions au traité de Noyon, dont on s'accusoit de part & d'autre, quoique de part & d'autre aussi, on se plaignît de ce traité.

Les François disoient que dans les conférences de Noyon, Chièvres s'étoit montré plus habile que Boisy; que celui-ci n'avoit pas assez profité de l'avantage des circonstances; que le nouveau roi d'Espagne auroit alors subi la loi qu'on auroit voulu lui imposer; qu'on ne pouvoit jamais retrouver une si belle occasion de l'obliger à rendre la Navarre & le royaume de Naples. En effet, Charles avoit tout à craindre; l'Arragon & la Castille pouvoient lui préférer le jeune Ferdinand son frère; la Castille pouvoit au moins refuser de le reconnoître pendant la vie de sa mère; la France pouvoit entretenir ces troubles; elle pouvoit, pendant qu'elle occuperait ainsi Charles en Espagne, mettre la main sur les Pays-bas, toujours assez François dans le cœur. C'étoit donc le moment de tout obtenir du roi d'Espagne: la France n'obtint rien, & accorda tout; tel est le langage de presque tous les historiens François.

L'Empereur, au contraire, prétendoit que dans le traité de Noyon, on avoit abusé de l'ignorance où il étoit encore, des affaires concernant l'Espagne; & dans la dixième & dernière conférence tenue à Calais, le chancelier de l'Empereur déclare formellement, que ceux qui avoient travaillé à ce traité au nom de son maître, n'y avoient pas *procédé mûrement & par bon conseil*, qu'ils n'avoient pas une connoissance suffisante des droits de l'Empereur & que sa très-sacrée Majesté avoit depuis trouvé & connu, que tout avoit été fait à son grand dommage & préjudice, & qu'on l'avoit obligée à indues & iniques conditions.

Cependant, il prétendoit avoir toujours inviolablement

observé ce traité, tout onéreux qu'il le trouvoit, & il reprochoit à François I.^{er} de l'avoir violé sur tous les points essentiels.

CONFÉRENCE
DE CALAIS.

On objectoit à Charles-Quint, qu'il manquoit à la première clause du traité de Noyon, qui étoit d'épouser la fille de François I.^{er}, & qu'on savoit, par des lettres venues de Rome, qu'il avoit fait demander au pape des dispenses pour un autre mariage.

Le chancelier de France appelle Charlotte, cette fille de François I.^{er}, que Charles-Quint devoit épouser; ce qui étonne d'abord, parce que le traité ne nomme point Charlotte, qui n'étoit pas née dans le temps de ce traité de Noyon; mais Louise qui avoit à peu-près un an alors, étant née le 19 août 1515, & le traité de Noyon étant du 13 août 1516. Charlotte naquit plus de deux mois après ce traité le 23 octobre 1516, & Louise mourut le 21 septembre 1517. Ainsi Charles-Quint n'étant point engagé avec Charlotte, & ses nœuds étant rompus avec Louise, le chancelier impérial prétendoit qu'il étoit libre; Duprat insistoit, & soutenoit que Charles-Quint étoit engagé avec la princesse Charlotte; en effet, dans le traité de Noyon, le cas de la mort de Louise avoit été prévu, & on lui avoit subrogé la première fille à naître de François I.^{er}, nommément l'enfant dont la reine étoit grosse alors, si cet enfant étoit une fille; ce fut la princesse Charlotte, & on voit comment, aux termes du traité, Charles-Quint étoit engagé avec elle, quoiqu'elle n'y fût pas nommée. Le chancelier de l'Empereur incidente trop sur ce qu'on ne peut être engagé, sur-tout pour un mariage avec une personne qui n'est pas même nommée; le nom n'est toujours qu'une désignation, & quand la désignation est parfaite d'ailleurs, le nom cesse d'être nécessaire. D'ailleurs, si Charles étoit libre, il falloit donc qu'il rendit la moitié du royaume de Naples, qui, dans le traité de Noyon, ne lui étoit laissée qu'à titre de dot de la princesse Françoise, & pour laquelle le traité de Noyon

l'astreignoit à payer une somme annuelle, jusqu'au temps du mariage.

Mais le chancelier de l'Empereur nioit absolument que Charles-Quint eût demandé des dispenses pour un autre mariage, & le nonce se joignoit à lui, pour affirmer au nom du pape, que le fait étoit faux. Les François alléguoient des lettres du comte de Carpy, ambassadeur du roi de France à Rome, lettres où ce fait étoit positivement attesté.

Ici le cardinal médiateur prend la parole, & déclare ce qu'il fait de l'affaire :

« Je puis, dit-il, mieux démêler la vérité de ces affaires, »
 » que nul autre, car aussitôt qu'il me fut escript de la cour »
 » du roi de France, l'on y disoit le dict Empereur avoir »
 » fait requérir dispense pour un autre mariage, je rescris à »
 » notre saint Père, qu'il me voulsist advertir de la vérité, »
 » & pourrois ici monstrier le bref que sa Sainteté m'escrivit »
 » sur ce contenu expressément, que jamais ne lui a esté »
 » parlé de la dicte dispense; mais qu'un certain secrétaire »
 » suborné par argent d'aucuns François, pour tirer de lui »
 » quelque secret, l'avoit inventé & controuvé à l'exemple »
 » du jouvencel Romain, lequel sa mère pressa de lui dire ce »
 » qui avoit été fait au sénat de Rome, & pour n'en desplaire »
 » à sa dicte mère, ne déclarer le secret du dict sénat, con- »
 » trouve & feint qu'il avoit été conclu, que permis seroit »
 » à un homme d'avoir deux femmes; ainsi a fait ledict »
 » secrétaire, qui, pour gagner argent, & faire accroire qu'il »
 » révéloît quelque secret, a inventé & controuvé que l'on pour- »
 » suivoit la dite dispense que n'est aucunement véritable ».

La comparaison entre le mensonge intéressé du secrétaire, & le mensonge généreux du jeune Papyrius, est plaisante; ces deux actions se ressemblent en effet, comme un Italien du seizième siècle, ressembloit à un Romain des bons temps de la république.

Quoi qu'il en soit, on se rendit à cette allégation du cardinal arbitre, & l'on passa de suite à d'autres objets.

Un des griefs de Charles-Quint contre François I.^{er}, & une des preuves alléguées par les ministres impériaux, de l'infraction au traité de Noyon, qu'ils imputoient à ce prince, est que l'Esparre ou Asparot son général, n'auroit point pénétré en Castille, & n'auroit point entrepris le siège de Logrogno, s'il n'y avoit pas été autorisé par le roi de France. Cette idée étoit naturelle; aussi le P. Daniel dit-il, qu'on trouva dans les papiers de l'Esparre, « après sa prise, des lettres, par lesquelles les Espagnols connurent que la protection que le Roi donnoit à Henri d'Albret, n'étoit qu'un prétexte pour commencer la guerre contre l'Empereur; qu'il approuvoit le dessein de ce général, d'entrer en Castille, l'exhortoit à y pénétrer le plus avant qu'il pourroit, & l'assuroit d'un grand renfort de troupes qu'il lui préparoit ». Le P. Daniel cite en marge la sept cent vingt-septième lettre de Pierre d'Anglerie ou d'Anghiéra, dit : *Pierre Martyr*. L'éditeur du P. Daniel, observe dans une note, que la lettre sept cent vingt-septième de Pierre d'Anglerie, marque seulement que l'on connut par ces lettres, les intentions du Roi, sans les expliquer. L'éditeur a tort, & n'avoit pas apparemment lu cette cent vingt-septième lettre de Pierre Martyr; en voici les termes :

Ex eorum Ducis primarii Asparrofi scriniis litteræ repertæ, manifestè fatentes Christianissimum regem, ipsum regem suum, à quo missæ sunt, suo, non regis Joannis filiorum nomine rem gerere; placuisseque sibi Christianissimus rex in literis ait impetum factum intra Castellæ fines, supplementaque se propediem cum pecuniarum ingenti copiâ missurum pollicetur. Laudatque summo perè expugnationem Lucronii, fore ut oppugnaret existimans.

Le P. Daniel a donc cité juste, mais le fait rapporté par Pierre Martyr, est faux. On trouve dans les manuscrits de Béthune, n.^o 8469, fol. 305, une lettre de François I.^{er} à l'Esparre, du mois de juin 1521, lettre qui paroît avoir été inconnue également au P. Daniel & à son éditeur; on voit dans cette lettre, que François I.^{er} n'apprit

CONFÉRENCE
DE CALAIS.

l'entrée de l'Esparre en Castille, & le siège de Logrogno, qu'en apprenant que ce siège étoit levé, & que l'Esparre avoit été forcé de se retirer dans la Navarre. *Je vois bien,* lui dit-il, *par le contenu de votre lettre, du 13 de ce mois, qu'il y a eu quelque poste perdue; car je n'ai jamais eu lettres de vous, faisant mention de l'essai que vous avez fait d'assiéger Logrogne, & du lieu où vous êtes retiré;* plus bas, il ajoute: *je vous prie vous informer de la perte de ladite poste, & comme il en est allé, & m'envoyez le double desdites lettres, afin que je voie & entende ce que me mandiez, & vous me ferez plaisir.* Au reste, il ne paroît ni approuver, ni blâmer cette expédition, & il est vraisemblable qu'il l'auroit approuvée, si elle eut réussi.

Il étoit encore bien naturel de soupçonner que le plus vif ressentiment & la plus aveugle colère, n'auroient pu déterminer le duc de Bouillon à braver la puissance de l'Empereur, s'il ne s'étoit senti appuyé par une puissance à peu-près égale; & les ministres de l'Empereur croyoient avoir acquis la preuve par écrit, de la connivence de François I.^{er} avec le duc de Bouillon: aussi cette accusation d'une connivence, contraire aux engagements pris par le traité de Noyon, revient-elle à tout moment dans les plaintes des ministres impériaux aux conférences de Calais. Cependant, soit que François I.^{er} n'eût réellement point pris de part à l'entreprise de Robert de la Marck, & que celui-ci eût compté sur lui trop légèrement d'après les dispositions & les intérêts du moment, soit que François I.^{er} crût avoir pris de sages mesures pour faire disparaître toutes les traces de cette connivence avec le duc de Bouillon, les ministres François prirent sur eux de la nier absolument, & le chancelier de France osa dire expressément, qu'il consentoit de perdre la tête, si on lui faisoit voir que le roi son maître, eût secouru Robert de la Marck, dans son expédition contre l'Empereur. Le chancelier de l'Empereur dit: « je demande la tête du chancelier de France, car j'ai » ici des lettres qui prouvent la connivence de François I.^{er} avec

avec Robert de la Marck. Vous n'aurez point ma tête, «
répondit Duprat, car j'ai ici les originaux des lettres, «
dont vous parlez, & elles ne signifient point du tout ce «
que vous dites ». Il paroît que ces deux fameux ministres
des deux plus puissans monarques de l'Europe, en traitant
des plus grands intérêts, se permettoient d'égayer la dispute
par de petites plaisanteries diplomatiques qui n'étoient pas
toujours de fort bon goût, & qu'on ne se permet plus
depuis long-temps. Nous oferions à peine rapporter la
replique du chancelier de l'Empereur, & nous croirions
qu'on la lui a imputée pour le rendre ridicule, si nous ne
considérons que, selon toutes les apparences, il étoit fort
content de cette replique, & qu'il s'en étoit vanté lui-
même au rédacteur de ce procès-verbal. La voici donc en
toutes lettres, telle qu'on la trouve dans cet écrit.

*Jà qu'il advint que vostre teste me fust adjudée, je ne la
voudrois, mais plusloft la teste d'un porc qui seroit meilleure
pour manger.*

Il ne tint pas au chancelier de l'Empereur, qu'on ne
regardât comme autant d'infractions au traité de Noyon,
les mouvemens que François I.^{er} s'étoit donnés pour ob-
tenir l'Empire, & traverser l'élection de Charles; il accusoit
François d'avoir décrié son rival dans toute l'Europe, ce
qui étoit, disoit-il, contraire aux traités, par lesquels nul
des contractans ne devoit directement, ni indirectement,
blesser l'honneur ni la réputation de l'autre. « Que l'on
me die pour l'amour de Dieu, quelle chose ledit roi de
France s'est abstenu de faire pour déprimer & abaisser, &
s'il lui eust été possible du tout estreindre, & convertir les
dignité, bon renom, fame & estat dudit Empereur? C'est
certes abomination & horreur d'y penser, même des choses
effrénées & détestables, que icelui roi de France a fait
porter & dire dudit Empereur par ses ambassadeurs, au
temps que l'on devoit procéder à l'élection de l'Empire,
tant envers les électeurs dudit Saint-Empire, les Suisses
que ailleurs, & tant de bouche que par écrit, que l'on ne

CONFÉRENCE
DE CALAIS.

» diroit d'un monstre, d'une bête brute, ou d'un homme
» n'ayant sens, le blasonnant de tous vices en lieu des vertus
» estans en sa personne, & faisant tous efforts afin qu'il ne
» fust élu & élevé en la dignité d'Empereur, ains plutôt le fust
ledit roi de France ou un autre tiers ».

On conçoit aisément que, puisque François I.^{er} vouloit être élu Empereur, il fit & dit tout ce qui pouvoit détourner les électeurs de préférer son rival, qui, sans doute, ne le ménagea pas davantage; au reste, c'étoit un procès que Charles-Quint avoit gagné, & sur lequel il ne lui restoit plus de plaintes à faire.

Dans ce procès-verbal des conférences de Calais, le cardinal Volsey, fidèle au caractère de médiateur & de pacificateur, ne montre pas la moindre impartialité; on le voit toujours adoucir les esprits, proposer des moyens de conciliation & d'accommodement, se plaindre de ce qu'on demande de tous côtés les secours de son maître pour la guerre, & de ce que personne ne se prête à ses vues pour la paix.

Les ministres de l'Empereur n'avoient point de pouvoirs pour traiter; ils n'étoient venus en effet, que pour se plaindre des infractions faites, selon eux, au traité de Noyon, par François I.^{er}, & demander en conséquence que le roi d'Angleterre joignît ses armes aux leurs. « La
» juste & raisonnable indignation, disent-ils, que l'Empereur
» notre maître, a conçue à l'encontre du roi de France, est
» telle, que non-seulement il nous a défendu de non traiter
» avec les ambassadeurs dudit roi de France, ains par exprès
» de non les voir ou parler avec eux, toutefois pour vous
» complaire, excédant ses commandemens, nous avons mi-
» tigé cette rigueur, & nous sommes trouvés avec eux en
» ce lieu; de passer plus avant, nous n'oserions »: & sur les
» propositions de paix, ils renvoient le cardinal Volsey à
l'Empereur même, pour traiter directement avec lui.

L'Empereur étoit alors à Bruges; la distance n'étoit pas grande: le cardinal, jaloux de remporter dans son île le

titre de pacificateur, offrit d'aller lui-même avec le nonce & les ministres Impériaux, trouver l'Empereur, pour lui inspirer des sentimens pacifiques, & tirer de lui les pouvoirs nécessaires. Cette proposition dut sans doute être suspecte aux ministres François; les historiens disent qu'elle le fut, qu'ils trouvèrent cette déférence bien extraordinaire, bien excessive de la part d'un médiateur; qu'ils craignirent tout ce qui, dans cette entrevue, pourroit être tramé au préjudice de la France, entre l'Empereur & le cardinal, qu'ils menacèrent de se retirer; qu'ils ne cédèrent enfin, qu'à la crainte de désobliger le roi d'Angleterre, & qu'à la déclaration que leur fit le cardinal, qu'il regarderoit leur départ comme un aveu de la justice des plaintes de l'Empereur, & comme une offense faite à Henri VIII. Le procès-verbal ne fait aucune mention de cette résistance & de ces plaintes des ministres François, ce qui ne prouve nullement qu'elles n'aient pas eu lieu; & il seroit en effet fort extraordinaire que ce voyage de Bruges leur eût paru une chose indifférente. *À en croire le procès-verbal, ce voyage se fit de concert & sans exciter aucune réclamation; « par l'espace de trois jours, ledit cardinal entretint lesdits ambassadeurs de la majesté Impériale & très-chrétienne, avec lesquels il s'accorda d'aller devers l'Empereur, « qui pour lors estoit à Bruges, pour induire sa très-sacrée « Majesté à paix, prendre abstinence de guerre, & renvoyer « lesdits ambassadeurs avec pouvoirs suffisans; & cependant « lesdits ambassadeurs de France attendirent son retour à « Calais ».*

Mais nous voyons par une lettre du 5 août 1521, écrite à François I.^{er} par ces mêmes ambassadeurs, & qui se trouve en original au volume 8491, des manuscrits de Béthune, qu'ils délibérèrent s'ils resteroient ou s'ils retourneroient vers le Roi, & qu'ils lui demandèrent ses ordres sur ce point.

Le cardinal, à son retour, avoua qu'il avoit trouvé l'Empereur fort irrité contre la France, & peu disposé à

CONFÉRENCE
DE CALAIS.

la paix; mais il ajouta que ses représentations & ses instances avoient paru toucher ce prince, & qu'il avoit enfin consenti de renvoyer ses ambassadeurs avec les pouvoirs qu'on desiroit. Mais quand il fallut faire la lecture de ces pouvoirs, le cardinal Volfey fut le premier à remarquer, avec étonnement, que ni le roi d'Angleterre médiateur, ni le roi de France avec lequel il s'agissoit de traiter, n'y étoient nommés. Le chancelier de l'Empereur leva comme il put la difficulté, en disant que ce silence étoit relatif à l'engagement pris par son maître, de ne point traiter de paix avec le roi de France, sans le consentement du Pape; voilà pourquoi on s'étoit contenté de l'expression générale, *de traiter avec quelques Rois*, sans spécifier quels rois; mais les ministres savoient aussi-bien que l'Empereur, de quels rois il s'agissoit.

La réponse étoit foible; la procuration auroit dû nommer les rois, & contenir une défense expresse de traiter avec eux sans le consentement du Pape. Voilà comme on procède, quand on est de bonne foi, & qu'on ne cherche point à se ménager de loin des moyens d'éluder les traités. Quoi qu'il en soit, après quelques débats sur la teneur & la forme des pouvoirs respectifs, le cardinal prit tout sur lui, & dit qu'au pis-aller, on feroit venir d'autres pouvoirs quand le traité seroit près d'être conclu. On continua donc les conférences, mais elles se passèrent en débats, & on ne put convenir de rien.

Si le cardinal Volfey paroît toujours impartial dans le procès-verbal, diverses pièces rassemblées dans les volumes 8491 & 8492, nous le représentent au contraire comme donnant à tout moment des marques de la plus grande partialité. Charles-Quint lui avoit, dit-on, promis, dans l'entrevue de Bruges, d'employer tout son crédit pour le faire élire pape à la première vacance; depuis ce temps, les François eurent lieu de s'apercevoir qu'ils n'avoient dans Volfey qu'un juge prévenu, & vendu à Charles-Quint. On avoit proposé une suspension d'armes pendant

les conférences de Calais; au mépris de cette proposition, l'Empereur commettoit toute sorte d'hostilités, & excitoit sous main des troubles dans le Milanois & ailleurs; quand les ambassadeurs de France s'en plaignoient, Volsey répondoit en souriant: *il est piqué des pertes qu'il a faites, il cherche à s'en venger, mais ses intentions sont bonnes, & ne tendent qu'à la paix.*

Pendant ces mêmes conférences, on eut lieu de soupçonner les Impériaux d'avoir formé une entreprise sur la ville d'Ardres; Duprat en parla au cardinal, qui lui répondit: *ils n'ont garde d'y toucher.* Cependant l'entreprise éclata; les Impériaux vinrent pour surprendre la ville pendant la nuit, ils furent repoussés avec honte & avec perte, grâce à la vigilance & au courage des François. Duprat se plaignit au cardinal de cette infidélité; le cardinal se contenta de répondre froidement: *ils n'y retourneront plus.* Ils y retournèrent; quelques jours après, Ardres fut pris & rasé par les Impériaux; beaucoup d'Anglois eurent part à cette expédition. Théroienne pensa aussi être surpris, sans que tant d'infractions de la trêve parussent émouvoir Volsey.

Nous tirons ces détails d'une lettre écrite au Roi par ses plénipotentiaires, à Calais le 7 septembre 1521. Cette lettre se trouve en original au folio 56 & suivans du volume, coté 8492, & elle est signée du chancelier Duprat, du Premier président de Selve & de Robert Gedoy.

Une autre lettre signée des mêmes, & de plus, du maréchal de Chabannes, & qui se trouve au volume 8491, folio 8 & suivans, en date du 5 août 1521, nous montre dans les Anglois un effet assez ridicule de ces défiances excessives & injurieuses, qui n'entrent que dans des cœurs prévenus & mal disposés. Le cardinal Volsey dit un jour aux plénipotentiaires François, de l'air & du ton d'un homme qui annonce une nouvelle considérable, & un grand sujet de plainte: « on a cru devoir arrêter

CONFÉRENCE
DE CALAIS.

» un homme qu'on a trouvé sur les murailles, muni d'un
» plomb & d'une corde, avec lesquels il les mesuroit &
» les nivelait : il seroit affreux que, tandis que nous sommes
» ici occupés à défendre vos intérêts, à concilier vos dif-
» férens, vous eussiez l'ingratitude de former des entre-
» prises contre une place qui appartient au roi d'Angleterre;
» je vous en crois très-incapables, cependant l'homme
qu'on vient d'arrêter est un domestique de M. de la Bastie ». La Bastie étoit l'ambassadeur de France en Angleterre, il avoit suivi le cardinal Volsey à Calais. Il répondit avec la plus grande ingénuité : « il est vrai, cet homme est à
» moi, mais il n'y est que depuis huit jours; je ne le con-
» nois point, je sais seulement qu'il est Irlandois; il m'a été
» donné par un gentilhomme du roi d'Angleterre: puisqu'il
» est entre vos mains, qu'il y reste, je ne le réclame point,
» vous pouvez le faire mettre à la question; je serai fort
» aisé que l'on constate légalement, si c'est moi qui lui ai
ordonné de mesurer vos murailles ».

Cependant les Anglois s'échauffoient, le bruit se répandoit dans la ville que les François avoient voulu la surprendre; enfin, quand on eut bien approfondi l'affaire, on trouva que cet homme, quand il avoit été pris, s'amusoit à pêcher à la ligne, & qu'il avoit mis un petit morceau de plomb au bout de sa ficelle, pour faire entrer l'hameçon dans l'eau.

Moins le chancelier Duprat se sentoît agréable au cardinal Volsey, plus il s'empressoit à lui plaire à force de soins, d'attentions & de prévenances; nous en avons rapporté dans l'histoire de François I.^{er}, des particularités tirées de ces mêmes volumes 8491 & 8492: ce sont de petites circonstances, à la vérité, mais elles peignent Duprat & Volsey; on y voit la dextérité, la souplesse de l'un; on y voit combien l'autre étoit sensible aux attentions, accessible aux présens, capable de se laisser entraîner à de grands effets par de petites causes; on y apprend que rien n'est à négliger dans la politique. *Vous connoissez le personnage.*

& voyez le temps qui court, écrivoit Duprat à François I.^{er}, elle ne seroit pas perdue; & de quoi s'agissoit-il? d'envoyer une litière au cardinal, qui avoit de la peine à se tenir à cheval.

CONFÉRENCE
DE CALAIS.

Les autres circonstances sont à peu près du même genre.

La discussion des droits litigieux, plusieurs fois interrompue & reprise, n'ayant fait qu'éloigner les esprits au lieu de les rapprocher, le cardinal arbitre proposa de laisser toutes ces questions indécises, & de faire une trêve de six, de sept, de huit, de dix ans. Cette proposition parut captieuse aux ministres François, qui la crurent même suggérée par les Espagnols, & qui la rejetèrent, comme tendant évidemment à laisser l'Empereur en possession des royaumes de Navarre & de Naples, & à lui faire acquérir par laps de temps, une espèce de droit qu'il n'avoit point encore. *Nous ne serons jamais assez malheureux, pour vous conseiller d'y souscrire*, écrivoient au Roi, le 9 août 1521, les plénipotentiaires à Calais, (n.^o 8491, fol. 17).

Le cardinal, avant de retourner dans son île, fit un dernier effort en faveur de la paix; il imagina de traiter directement & sans l'entremise d'aucuns plénipotentiaires, avec Charles-Quint & François I.^{er}; il leur fit proposer la paix aux conditions suivantes: que les Impériaux leveroient le siège de Tournai, qu'ils retireroient leurs troupes du Milanois; que les François, de leur côté, rappelleroient celles qu'ils avoient dans les Pays-bas & sur les frontières de l'Espagne; que les autres différends qui restoit entre les deux Monarques, seroient toujours soumis à l'arbitrage du roi d'Angleterre, qui rendroit sa décision, lorsque les divers points auroient été suffisamment éclaircis, sans autre fixation de temps. Cette nouvelle proposition fut encore rejetée; on jugea que ce n'étoit que la première mal déguisée, que c'étoit sous le nom de paix une trêve indéfinie, qui avoit toujours l'inconvénient de laisser l'Empereur en possession des royaumes contestés.

CONFÉRENCE
DE CALAIS,

On se sépara enfin, & la guerre commença ou continua; les Anglois se déclarèrent contre la France, en prenant pour prétexte, le refus que François I.^{er} avoit fait de souscrire à la paix proposée par le cardinal Volséy.

Le traducteur du procès-verbal des conférences, finit par ces mots triomphans:

« Le lendemain de l'arrivée des ambassadeurs de l'Empereur en sa cour, deux postes y arrivèrent quasi tous deux ensemble, desquels l'un apporta la nouvelle de la prise de Milan, & fuite des François qui estoient à cette part; & l'autre, la reddition de la cité de Tournai pour ledit Empereur, qui est une partie de la dépouille & fruit que lesdits François ont eu & rapporté de leur agression & invasion, infraction & rupture de foi, & des traités de paix ».

Mais il ne dit pas que vers le même temps, l'amiral de Bonnivet prit Fontarabie du côté de l'Espagne, & François I.^{er} Hesdin, du côté des Pays-bas.

Le pape Léon X mourut de joie, dit-on, de nos mauvais succès en Italie; & Charles-Quint, au lieu de tenir parole à Volséy, fit élire Adrien VI, son précepteur.

Il nous reste à faire la désignation matérielle des deux volumes 8491 & 8492, que nous avons quelquefois opposés au procès-verbal des conférences. Ces deux volumes sont reliés en maroquin rouge doré sur tranches, comme les deux copies du procès-verbal des conférences; ils sont intitulés au dos: *Mémoires du règne du roi François I.^{er}*; le premier a deux cent six feuillets, le second cent trente. La plupart des pièces qu'ils contiennent sont relatives aux conférences de Calais; ce sont des lettres des plénipotentiaires françois au Roi, des réponses du Roi, des mémoires, instructions, projets de traités, &c. On y trouve pourtant quelques lettres des princes du sang, des principaux capitaines & ministres du temps, qui roulent sur d'autres objets, mais qui toutes concernent les premières années du règne de François I.^{er}.

François I.^{er} Comme ces pièces n'indiquent que des événemens connus, & n'ajoutent ou ne changent rien au récit de tous les historiens, nous n'avons pas de mention plus particulière à en faire.

CONFÉRENCE
DE CALAIS.

Quant au numéro 67 des manuscrits de Brienne, que nous avons aussi annoncé dans le titre de ce Mémoire, il contient deux pièces; la première est encore une copie assez moderne du procès-verbal des conférences de Calais, & c'est la raison qui a fait donner place ici à ce volume.

La seconde pièce, absolument étrangère à l'objet de ce Mémoire, contient les instructions & négociations de M. de Fresne-Forget, envoyé par le roi Henri III en Espagne, en 1589; elle pourra être l'objet d'une notice particulière.



N É G O C I A T I O N
DE FORGET DE FRESNE, EN ESPAGNE,
En 1589.

Manuscrits de Brienne, n.° 67.

Par M. G A I L L A R D.

C E volume est *in-folio*, relié en maroquin rouge; il contient, en deux cents quatre-vingt-quatorze pages, deux pièces principales; l'une est le procès-verbal de la conférence de Calais, dont nous avons rendu compte dans la notice précédente; l'autre, dont nous allons rendre compte, a pour titre: *Instruction & négociation du sieur de Fresne-Forget, envoyé par le roi en Espagne, l'an 1589.* Cette dernière pièce commence à la page 171, & termine le volume.

Le roi qui envoyoit Fresne-Forget, ou plutôt Forget de Fresne, en Espagne, étoit Henri III; l'instruction est datée du 3 avril 1589, temps de troubles, & c'étoit au sujet de ces troubles mêmes, qu'il s'agissoit de négocier avec le roi d'Espagne Philippe II, qui en étoit un des principaux auteurs.

Henri III venoit de faire massacrer les Guises, les 23 & 24 décembre 1588; leur mort fut vengée. La ligue devenue plus puissante, par le désespoir que lui inspiroit la perte de ses chefs, souleva une grande partie de la nation, & proscrivit son roi; les prédicateurs tonnoient contre lui en chaire, des prêtres fanatiques & superstitieux l'envoûtoient sur l'autel, le peuple ne l'appeloit que *le tyran, le massacreur & Henri le dévalé*, c'est-à-dire, *le déchu, le dégradé*. La Sorbonne délia les sujets du serment de fidélité; le Parlement, pour n'avoir pas voulu confirmer ce décret, fut

traîné à la bastille par Buffy-le-clerc, maître en fait d'armes, puis procureur au parlement, l'un des seize. Henri III, affoibli, abandonné, ayant à peine un parti, pressé par Mayenne & par les autres nouveaux chefs de la ligue, fut trop heureux de s'unir enfin avec le roi de Navarre, dont il avoit toujours voulu être l'ennemi.

Ce fut avant de prendre ce dernier parti, qui lui paroissoit un parti extrême, qu'il tenta tous les moyens possibles d'arrêter par lui-même les progrès de la ligue, & d'obtenir contre ses sujets rebelles, des secours d'hommes & d'argent des Puissances étrangères.

Mais, pour engager ces différentes Puissances dans ses intérêts, il se crut obligé de faire auprès d'elles l'apologie de sa conduite à l'égard des Guises, & de s'excuser sur la nécessité, qui l'avoit forcé à ce qu'il avoit fait, pour prévenir leurs mauvais desseins.

Il envoya le sieur de Barradat négocier avec quelques princes d'Allemagne, le sieur de la Clielle Brochard, traiter avec diverses Puissances d'Italie.

M. de Maïsse, auprès du duc de Ferrare, en particulier.

Claude d'Angennes, évêque du Mans, fut envoyé auprès du pape Sixte-Quint, pour demander l'absolution du meurtre du cardinal de Guise, & fut chargé d'agir de concert avec le cardinal de Joyeuse, protecteur (puisque c'est ainsi que cela s'appelle), des affaires de France à la cour de Rome.

M. de Sanci fut chargé aussi de disculper le Roi auprès des Suisses, sur le meurtre des Guises, & de faire chez eux une levée considérable d'hommes. Ce fut de tous ces négociateurs, celui qui réussit le mieux; mais Henri III n'eut pas le temps de profiter de son succès; le secours de dix mille hommes que Sanci amena de Suisse en France, ne fut utile qu'à Henri IV.

Les négociations les plus délicates & les plus difficiles, étoient celles qui concernoient la cour de Rome & la

cour d'Espagne, deux Puissances amies des Guises, & disposées à les venger.

C'est de l'ambassade d'Espagne, que Forget de Fresne fut chargé.

L'auteur de la bibliothèque historique de la France dit que ce négociateur étoit Jean de Fresne-Forget, mort président à mortier, en 1611. Il se trompe, c'étoit Pierre Forget de Fresne son frère, secrétaire d'état sous Henri III. & Henri IV; il suffit, pour s'en convaincre, de lire le titre particulier de l'instruction qui lui fut donnée le 3 avril 1589.

Instruction au sieur de Fresne-Forget, conseiller du Roi & secrétaire d'état, allant à présent de la part du Roi vers le roi Catholique, de ce que sa Majesté lui a donné charge de traiter avec lui pour le bien commun des affaires de leurs Majestés.

Ce titre de secrétaire d'état, chargé de l'administration des affaires du royaume, & honoré de la confiance particulière du roi de France, est même une circonstance que l'ambassadeur fait valoir auprès du roi d'Espagne, comme propre à lui attirer aussi la confiance de ce monarque, & à faciliter les arrangements proposés.

« Le roi mon maître, ayant estimé, dit-il, que pour l'honneur que j'ai de l'approcher, & d'avoir connoissance & maniement de ses affaires, votre Majesté auroit autant de créance en moi qu'en nul autre. »

Voilà certainement ce que ne pouvoit pas dire Jean Forget, homme de robe, reçu conseiller au parlement en 1567, président aux enquêtes en 1574, & qui jamais n'avoit quitté le parlement pour la cour, quoiqu'il eût été aussi employé par le roi Henri III, dans quelques négociations particulières.

Tous deux étoient fils de Pierre Forget, conseiller & secrétaire des rois François I.^{er} & Henri II, & de Françoise Fortia. Tous deux furent des hommes de mérite, des citoyens utiles, zélés, fidèles, attachés au parti des rois

dans le temps de la ligue, instruits, laborieux, amis des lettres. Lorsqu'en 1589, Henri III transféra le parlement de Paris à Tours, le président Forget obéit à l'édit de translation, & suivit le Roi à Tours. Henri IV, pour reconnoître ses services, lui donna, en 1590, une charge de président à mortier, vacante par la mort du président Faye d'Espeisses; il le fit dans la suite chef du conseil des princes de Vendôme ses fils.

NÉGOCIATION
DE FORGET.

Pierre Forget, frère puîné du président & plus connu que lui, est celui dont il s'agit, & qui fut chargé de la négociation d'Espagne. Henri III le fit secrétaire d'état; il prêta serment entre ses mains, le 22 février 1589, & partit peu de temps après pour son ambassade; il fut employé dans beaucoup d'autres affaires importantes: ce fut lui qui dressa l'édit de Nantes; il est parlé de lui avec éloge dans les mémoires de Chiverni, on y loue sur-tout, ainsi que dans les mémoires de Sully, la beauté de ses dépêches & le talent qu'il avoit pour écrire. Ce fut lui qui fut chargé de répondre au manifeste que le duc de Mayenne publia, en 1592, contre Henri IV. M. de Sully, dans ses mémoires, dit tantôt du bien, tantôt du mal de Forget de Fresne, suivant la conformité ou l'opposition de leurs vues, de leurs intérêts, de leurs principes dans les différentes affaires qu'ils eurent à traiter ensemble. En 1594, Forget de Fresne fut du conseil de finances, qu'on établit alors pour tenir lieu du sur-intendant. M. de Sully le représente comme le protégé & la créature de Gabrielle d'Éstrées, & comme vendu en conséquence aux intérêts de cette favorite & de ses enfans; il l'accuse d'avoir soutenu contre lui les financiers malverfateurs, & d'avoir été trop favorable au fameux partisan Robin de Tours, parce que celui-ci avoit eu l'art d'intéresser, par des présens, madame de Deuilly, maîtresse de de Fresne; il l'accuse encore d'avoir été dévoué aux Jésuites, d'avoir donné de son chef & de concert avec Ruzé de Beaulieu, autre secrétaire d'état, sans en avoir prévenu le Roi, des lettres pour autoriser le P. Seguiran, jésuite, qui

fut dans la suite confesseur de Louis XIII, à prêcher & enseigner la religion catholique à la Rochelle, ville toute protestante, qui ne vouloit point de prédicateurs catholiques, encore moins Jésuites, & qui ferma ses portes au P. Seguiran. Sully ajoute que le Roi parut en public fort mécontent de la conduite des Rochelois; mais qu'en particulier, il lui avoua que les Rochelois n'avoient pas tort; qu'il n'avoit jamais entendu parler de ces lettres, qu'il falloit cependant arranger l'affaire, de manière que les secrétaires d'état ne fussent point défavoués, parce que cela tireroit à conséquence pour toutes leurs autres dépêches: enfin Sully, dans l'énumération qu'il fait des ennemis qui avoient voulu le perdre, & des différens motifs qui les animoient contre lui, range de Fresne & le président Forget son frère, dans deux classes qui lui étoient également contraires; l'une, des gens dévoués aux maîtresses du Roi & à leurs enfans; l'autre, des partisans secrets ou avoués, de l'Espagne, de la ligue & des Jésuites. Dans d'autres endroits, M. de Sully loue de Fresne, & paroît se louer de lui; or il faut observer qu'en général, M. de Sully mérite beaucoup plus de confiance, quand il loue que quand il blâme; on fait que s'il a toujours bien servi l'État, il n'a pas toujours rendu exactement justice à ceux qui l'ont le mieux servi après lui, tels que Villeroi, Jeannin, d'Ossat, Sancy, & même dans sa propre secte, Duplessis-Mornai, & quelques autres: les Forget nous paroissent avoir été du nombre de ces personnages vertueux, de ces sages ministres, à l'égard desquels, ou la rivalité de crédit, ou l'opposition de principes, n'a pas permis à Sully d'être parfaitement juste. Forget de Fresne se démit de sa charge de secrétaire d'état, le 21 avril 1610; il mourut la même année.

Revenons à l'ambassade d'Espagne, en 1589.

Après celle de Rome, où l'assassinat d'un cardinal, & d'un cardinal chef de la ligue, laissoit peu d'espérance de réussir, & où le cardinal de Joyeuse eut cependant le courage

d'entreprendre hautement la justification de Henri III, la plus délicate étoit sans doute celle d'Espagne. Philippe II, malgré les liens qui l'avoient uni avec Henri III, dont il avoit épousé la sœur, étoit même peut-être plus mal disposé encore dans le fond du cœur, que Sixte-Quint, à l'égard du meurtrier des Guises.

Le grand objet de cette ambassade, étoit d'obtenir de Philippe un secours de trois ou quatre cents mille écus, ou de s'assurer du moins qu'il n'en fourniroit point à la ligue.

Catherine de Médicis étoit morte le 5 janvier 1589; c'étoit une perte commune à la France & à l'Espagne; si elle étoit mère de Henri III, elle étoit belle-mère de Philippe II, & aïeule de l'Infante Isabelle-Claire-Eugénie. On tire parti de cette circonstance dans les instructions; Forget y paroît envoyé pour complimenter le roi d'Espagne & sa fille sur cette perte, & leur représenter en même-temps que le vœu le plus cher de cette princesse, avoit toujours été d'unir la France & l'Espagne par les liens les plus intimes; que le meilleur moyen d'honorer sa mémoire, étoit d'entrer dans ces vues pacifiques, & de resserrer encore ces liens; & comme on n'ignoroit pas en France l'ascendant que l'Infante Isabelle-Claire-Eugénie, alors âgée de vingt-deux ans, prenoit sur l'esprit de Philippe II, l'ambassadeur est expressément chargé de la voir, de lui demander ses bons offices auprès du roi son père, *comme ayant intérêt & obligation de desirer plutôt le bien & la prospérité du roi son oncle, & en pouvant espérer plus certaine amitié, que du duc de Mayenne & autres de sa faction, qui ont juré l'extinction de toute la race & maison royale.*

Un autre parti qu'on tiroit de la mort de Catherine de Médicis, étoit de rejeter sur elle, en paroissant ne l'accuser qu'à regret, & cependant ne l'excuser que par décence, tous les sujets de plainte que Philippe II pouvoit avoir contre la France.

Par exemple, Henri III demandoit à Philippe II du secours contre les Guises, en alléguant l'intérêt commun

NÉGOCIATION
DE FORGET.

qu'ont tous les rois de s'entre-secourir contre leurs sujets factieux & rebelles; cependant on n'ignoroit pas combien Philippe II avoit à cœur de soumettre les Pays-bas révoltés; & bien loin de l'avoir secouru contre eux, on les avoit défendus contre lui, & on avoit accepté la souveraineté qu'ils avoient déferée au duc d'Alençon ou d'Anjou, frère puîné de Henri III. On sentoît bien que cette conduite, & la demande qu'on faisoit alors, étoient contradictoires; on avoit prévu cette objection, & voici ce qu'on répondoit.

Les Flamands avoient offert cette souveraineté à Henri III lui-même, qui l'avoit hautement rejetée, ne voulant point appuyer des rebelles, ni agir contre l'intérêt commun des souverains; mais il n'avoit pu empêcher une mère de s'occuper plus qu'elle ne l'auroit dû sans doute, de l'élévation de son fils; il n'avoit pu du moins exiger d'elle qu'elle renonçât à une souveraineté qu'on venoit lui offrir pour le duc d'Anjou, le seul de ses fils qui n'eût point porté la couronne; Henri s'étoit cependant opposé, tant qu'il avoit pu, à l'acceptation de ces offres dont il avoit senti l'injustice. Indépendamment de ce que son intérêt lui faisoit alléguer dans ces instructions, il est très-vrai qu'Henri III, soit par haine pour son frère, soit par égard pour le roi d'Espagne, engagé dans la même cause que lui contre les protestans, n'avoit pas approuvé que le duc d'Anjou se mêlât des affaires des Pays-bas, qu'il l'avoit même fait arrêter pour rompre le cours de ces négociations; mais le duc d'Anjou s'étant sauvé de sa prison, s'étoit retiré en Flandre où il étoit attendu, & où il avoit enfin été solennellement élu souverain, au mois de février 1582, du consentement de la reine Élisabeth d'Angleterre, avec laquelle Catherine de Médicis traitoit alors du mariage du duc d'Anjou. Mais comme cette ardeur d'une mère, pour l'élévation d'un fils, pouvoit n'être pas aux yeux de Philippe II, une excuse suffisante de l'acceptation des Pays-bas, & de la déference de Henri III pour Catherine en
cette

cette occasion, Henri III y ajoutoit le ressentiment que conservoit Catherine, du peu d'égard qu'on avoit eu pour la réclamation qu'elle avoit faite du Portugal, après la mort de don Sébastien en 1578, & du cardinal Henri en 1580; mais cette réclamation ne méritoit en effet aucun égard, elle étoit fondée sur une fable. Catherine de Médicis, qui savoit combien son alliance avec la maison de France, avoit paru disproportionnée, voulut faire voir que la maison de Médicis pouvoit aussi, de son chef, prétendre à des trônes; elle voulut sur-tout rappeler qu'elle étoit héritière par sa mère, de la maison de Boulogne. Elle remontoit jusqu'au roi de Portugal, Alphonse III, vers le milieu du treizième siècle. Alphonse avoit épousé Mathilde, comtesse de Boulogne; il en avoit eu, selon Catherine, un fils nommé *Robert*, tige des comtes de Boulogne, dont Catherine étoit descendue: Alphonse, s'étant dégoûté de Mathilde, l'avoit répudiée pour épouser une femme plus jeune, aux enfans de laquelle il avoit fait passer la couronne de Portugal au préjudice de Robert, son fils du premier lit. D'après ce système, tous les rois de Portugal, depuis Alphonse III, avoient été autant de bâtards & d'usurpateurs.

Mais on fit voir que Mathilde n'avoit point eu d'enfans d'Alphonse III; que Robert, tige des comtes de Boulogne, étoit né d'une sœur de Mathilde, & n'avoit rien de commun avec la maison de Portugal. Ainsi la prétention de Catherine de Médicis fut reléguée avec celles du Pape & de l'abbé de Clervaux, qui prouvoient par de vieux titres, que la couronne de Portugal relevoit d'eux, & devoit être réunie à leur domaine, faute d'héritiers mâles.

Il n'y eut de contestation sérieuse qu'entre les descendans d'Émanuel le Grand, mort en 1521.

Le prieur de Crato en descendoit de mâle en mâle; il fut proclamé, mais ayant été battu & chassé, il se retira en France, où Catherine de Médicis l'appeloit, pour traiter avec lui de ses droits: il servit du moins à couvrir le

ridicule d'entreprendre une guerre, pour des prétentions aussi chimériques que celles de Catherine de Médicis; on parut s'armer pour le roi, que le Portugal même avoit adopté en le proclamant. Cette guerre ne fut point heureuse; le prieur de Crato, battu de nouveau, eut beaucoup de peine à regagner la France, où il fut moins accueilli que la première fois; il y traîna jusqu'à sa mort, ainsi que ses fils, le titre de roi de Portugal. La couronne de Portugal passa dans des maisons qui ne descendoient d'Émanuel que par femmes. La duchesse de Bragance eut pour elle l'autorité des jurisconsultes, & Philippe II, celle des armes. Le Portugal resta uni à l'Espagne jusqu'à la révolution de 1640, qui remplaça la maison de Bragance sur le trône de Portugal.

Henri III disoit donc à Philippe II, « vous l'avez emporté » sur ma mère, dans la concurrence à la couronne de Portugal; le dépit qu'elle en a eu, joint à l'ambition naturelle d'une mère pour son fils, l'a déterminée à l'acceptation des Pays-bas. Voilà ses motifs, mais je ne les approuvai point; ce fut sa faute & non la mienne ».

Philippe II étoit le Roi catholique par excellence, il montrait le plus grand zèle pour la religion catholique, il avoit au moins la haine la plus sincère pour les protestans; des protestans se soulevoient contre lui dans les Pays-bas, l'Angleterre protestante prenoit leur défense. Henri III, dans ses instructions à son ambassadeur, témoigne le plus ardent desir d'exterminer les protestans dans ses États, par la voie des armes; il paroît regarder leur ruine comme un devoir de son rang & de sa religion; il avoue de bonne foi, que tous les traités qu'il avoit faits avec eux, étoient de mauvaise foi, & n'avoient pour objet que de les surprendre & de les écraser plus à loisir: mais tout le zèle qu'il étale pour flatter celui qu'il suppose à Philippe II, ne pouvoit balancer dans l'opinion publique, l'avantage que donnoit à cet égard aux Guises, la ligue dont ils étoient & les auteurs & les chefs, & le meurtre des

Guises, si utile aux protestans, avoit trop l'air d'un acte de protestantisme. Le roi d'Espagne avoit entretenu des correspondances avec les Guises; on en avoit trouvé des preuves, dans les papiers de ceux-ci après leur mort, & Henri III ne le dissimule point à Philippe II; mais il prétend que les Guises l'avoient trompé (lui Philippe) par un faux zèle pour la religion catholique; il entreprend de le faire revenir de son erreur, & de lui prouver que les Guises, très-indifférens pour la religion, n'étoient touchés que des intérêts de leur ambition; que loin d'être ennemis des protestans, ils les ménageoient en toute occasion, & travailloient sous main à les attirer à leur parti, dont l'unique objet étoit de faire dans l'État une révolution qui les plaçât sur le trône; que loin qu'ils l'eussent secondé dans le dessein constant qu'il avoit toujours eu d'extirper l'hérésie, c'étoit toujours d'eux qu'étoient venus tous les obstacles qui avoient retardé & traversé l'exécution de ce dessein.

Comme c'étoit le duc de Mayenne que Henri III avoit alors à combattre, & sur lequel il lui importoit sur-tout de prévenir ou de détromper Philippe II, c'est aussi celui qu'il s'attache le plus à décrier, & dont il veut rendre suspectes les dispositions à l'égard des hérétiques. Voici quelques-unes des preuves qu'il rapporte des intelligences secrètes du duc avec eux. « Témoin en est, dit-il, entre autres choses, l'abolition qu'il procura pour Vivans, l'un des principaux chefs desdits hérétiques, de plusieurs grands crimes qu'il avoit commis, & ce, pour parvenir par le moyen dudit Vivans, au mariage d'un de ses fils avec l'héritière de Caumont, qui étoit avec sa mère au pouvoir dudit Vivans, toutes deux hérétiques; témoins en sont aussi les sauvegardes, qu'il auroit données en grand nombre à ceux dudit parti ».

En 1586, il alla commander en Guyenne une armée catholique contre les huguenots, & tout-à-coup il abandonna cette armée pour revenir à Paris, tramer des

NÉGOCIATION
DE FORCET.

complots contre le Roi, de concert avec ses frères, « rapportant pour principal fruit de son dit voyage en Guyenne, la prise de Castillon, qui est à lui de par sa femme, où il avoit consommé beaucoup de temps & de moyens; & néanmoins y laissa un homme des siens, qui y fit si mauvaise garde, que dans peu de temps après, les ennemis y rentrèrent par surprise, pendant le séjour qu'il fit audit Paris ». En 1588, après l'accommodement qui suivit les barricades, on l'envoie avec une bonne armée faire la guerre aux hérétiques du Dauphiné; *au lieu de s'y rendre, il s'arrête à Lyon pour faire des pratiques, pour se saisir de ladite ville, ayant cependant laissé ladite armée inutile, & consommé les moyens qui étoient ordonnés pour faire la guerre aux hérétiques.*

Henri observe que depuis trois ou quatre ans, c'est-à-dire, depuis l'établissement de la ligue, les hérétiques se sont plus fortifiés de nombre, de places, & de moyens, qu'ils n'étoient de tout le temps passé, & il fait entendre que c'étoit l'effet de la connivence secrète des Guises.

Il se plaint des moyens pleins d'artifice qu'employoient les Guises, & des calomnies qu'ils répandoient en France & ailleurs, pour lui faire perdre l'affection de ses sujets & l'estime des étrangers; & nous devons observer que ce qu'il dit à cet égard, est parfaitement conforme à ce qui est rapporté dans un ouvrage composé en italien l'an 1590, par le célèbre d'Ossat, depuis cardinal, ouvrage traduit en François par l'auteur de la vie du cardinal d'Ossat, qui a paru en 1771. D'Ossat y fait connoître le véritable esprit de la ligue, y développe les ressorts de la politique des Guises, & suit pas à pas la marche de leur ambition. Il conclut comme Henri III, que la ligue, soit qu'on l'envisage relativement à l'intention de ses auteurs, ou relativement à ses effets, n'a rien qui puisse lui servir d'excuse ni consoler des maux qu'elle a causés. L'intention de ses auteurs étoit visiblement criminelle & pernicieuse; ses effets ont été de renverser ses propres auteurs, après avoir ébranlé

l'État, d'affaiblir en France la religion catholique, de fortifier, de multiplier, d'agrandir, d'élever les protestans.

NÉGOCIATION
DE FORCET.

Mais toutes ces imputations faites aux Guises, pouvoient toucher assez peu Philippe II leur allié & leur complice; la proposition de le seconder dans une entreprise contre l'Angleterre, pouvoit être plus séduisante pour lui: Henri III ne va pas jusqu'à le lui offrir, il avoit trop à craindre dans la situation où il étoit, de se faire de nouveaux ennemis; mais si Philippe paroît le désirer, & s'il accorde les secours qu'on lui demande, voici ce que Henri III autorise son ambassadeur à lui promettre. « Et où traitant de cette amitié, ledit sieur Roi y voudroit entre-mêler quelque chose de l'*entreprise d'Angleterre*, pour y obliger Sa Majesté avec lui, comme y ayant même intérêt pour le fait de la religion catholique, ledit sieur de Fresne lui dira que Sa Majesté ne desire moins l'exaltation d'icelle que lui, & que, ayant les preuves de son amitié qu'elle en desire, suivant ce qui est contenu ci-devant, Elle aidera volontiers ladite entreprise de la commodité de ses ports & autres moyens de son royaume, qui pourront servir à l'avancement & exécution d'icelle ».

Mais quelle est cette *entreprise d'Angleterre*, dont l'instruction parle comme d'une chose connue, & qui n'a pas besoin d'une autre désignation? Il sembleroit d'abord que ce seroit la fameuse expédition de la flotte *Invincible*, qui fut si parfaitement vaincue & par les vents & par le vice-amiral Drake, mais l'instruction est du 3 avril 1589; l'*Invincible* avoit été détruite dès 1588; & en 1589, loin que l'Espagne menaçât encore l'Angleterre, elle étoit elle-même menacée & insultée dans ses ports par les Anglois; le vice-amiral Drake étoit à la Corogne, d'où il tenoit toute l'Espagne en alarmes. Il est vraisemblable cependant, & c'est l'instruction qui nous l'apprend, que l'Espagne, pour réparer l'échec de l'*Invincible*, faisoit alors un nouvel armement, & c'étoit peut-être pour observer & traverser, s'il le pouvoit, ces nouveaux préparatifs que le vice-amiral

Drake étoit à la Corogne; il en partit pendant le séjour de de Fresne en Espagne. De Fresne, dans une de ses lettres écrites d'Espagne, mande au Roi cette nouvelle, & dit: « *l'on fait divers jugemens de l'occasion de son reculement;* » & dans une autre lettre: l'allégresse que l'on faisoit ici » du partement du Drake, de devant la Corogne, est convertie en une appréhension qu'ils ont maintenant, que » ç'ait été pour leur faire pis, comme il y en a grande apparence ».

Une autre proposition que de Fresne étoit chargé de faire à Philippe II, & qui ne pouvoit qu'être fort agréable à ce prince, c'étoit de le remettre en possession de la ville de Cambrai. Le duc d'Anjou, lorsqu'il avoit été appelé dans les Pays-bas par les Flamands, s'étoit emparé de cette place par un artifice peu digne d'un grand prince, & qui annonçoit déjà l'infidélité dont il se rendit coupable deux ans après (en 1583); & qui le fit chasser de la Flandre. Le gouverneur de Cambrai, pour les Provinces-unies, Charles de Gaure, sieur d'Inchy, recevant le duc d'Anjou dans sa citadelle, & lui donnant un grand repas, où il avoit invité tous les officiers François de sa suite, on vint lui dire que des gardes du duc d'Anjou demandoient à entrer pour jouir du spectacle de la fête. D'Inchy donna ordre qu'on fit entrer tout ce qui viendrait de la part du duc d'Anjou, qui étoit, disoit-il, le seul maître dans le château. Il disoit plus vrai qu'il ne pensoit; dit le duc de Sully, qui étoit présent à cette expédition. Les gardes du duc d'Anjou entrèrent en si grand nombre, que se trouvant les plus forts, ils désarmèrent ceux de d'Inchy; celui-ci ayant fait au duc d'Anjou des plaintes amères sur cette perfidie, n'en reçut pour toute réponse qu'une plaisanterie insultante sur son accent Picard que le prince s'abaisa jusqu'à contrefaire; il le fit sortir du château, & en donna le gouvernement à Jean de Montluc Balagny, fils naturel de Jean de Montluc, évêque de Valence. Il voulut donner pour dédommagement, la ville & le duché

de Château-Thierry, à d'Inchy, qui désespéré de la trahison qu'il avoit éprouvée, se fit tuer à la première escarmouche.

NÉGOCIATION
DE FORGET,

Henri III ne pouvoit pas mieux prouver qu'il n'avoit point approuvé l'expédition de son frère dans les Pays-bas, qu'en offrant de rendre Cambrai au roi d'Espagne; c'est ce que de Fresne étoit expressément chargé de faire.

« Et afin qu'il ne demeure rien entre leurs Majestés, qui puisse empêcher l'effet susdit, icelui sieur de Fresne, au nom de Sa Majesté très-Chrétienne, quittera audit sieur Roi la ville & estat de Cambrai, l'assurant que Sa Majesté, pour son regard a été toujours en cette volonté & opinion, & n'eût attendu jusqu'à présent à le lui faire reconnoître, sans le respect de la feue Royne sa mère, qui prétendoit avoir quelque juste droit de la retenir, comme pour gage & représaille de ses prétentions susdites au royaume de Portugal ».

Mais Balagny, dans ce temps de trouble & de rébellion, pourra vouloir désobéir au Roi, & conserver sa place que même il ne tient pas de lui. Henri prévoit que Philippe pourra faire cette objection, & il y répond qu'il n'a aucune raison d'avoir pour suspectes, la soumission & la fidélité de Balagny; mais que si Balagny s'oublioit, jusqu'à devenir capable de cette désobéissance, il joindroit ses armes à celles de l'Espagne pour le faire rentrer dans le devoir, & qu'il seroit impossible que Balagny résistât aux forces de la France & de l'Espagne réunies. Henri III ajoute:

« Et si pour les grandes affaires qui sont maintenant en France, le sieur Roi ne veut faire grand estat de secours qu'il puisse avoir de Sa Majesté au recouvrement par force de ladite place, lui sera offert, au cas qu'il veuille lui seul l'entreprendre, de lui fournir dès-à-présent du désaveu qu'il fera dudit Balagny, & de toute la déclaration qu'il estimera estre pour ce propre & nécessaire ».

Mais le duc de Guise avoit prévenu Henri III, & avoit promis de faire remettre Cambrai au roi d'Espagne.

Henri III avertit Philippe, que le duc de Guise l'avoit trompé par cette promesse, qu'il n'avoit eu nulle intention de lui remettre Cambrai, & pour preuve, il offre à Philippe II de lui faire voir la copie d'un traité, que le duc de Guise avoit fait à ce sujet avec Balagny, & qui avoit été trouvé parmi les papiers du duc après sa mort. Ce traité excluait toute idée de restitution de Cambrai au roi d'Espagne.

La proposition de Henri III étant restée sans effet par les raisons que nous dirons bientôt, Balagny resta gouverneur de Cambrai, pour le parti de la ligue qu'il avoit embrassé; & sentant de quelle importance cette place, par sa situation, étoit pour Henri IV, il osa, en faisant son accommodement avec ce prince, en 1594, & en remettant Cambrai sous sa protection, demander que le gouvernement de cette place fût changé pour lui en principauté souveraine. Il l'obtint, mais l'année suivante (1595), les Espagnols reprirent Cambrai, & détruisirent cette principauté naissante; on accusa même Balagny de ne l'avoir pas défendue avec assez de valeur & de constance. On oppoia à la lâcheté qu'il fit, dit-on, paroître en cette occasion, le courage de Renée de Clermont sa femme, sœur du brave Buffly-d'Amboise, laquelle, après avoir fait inutilement tous ses efforts, pour engager son mari & la garnison à tenir encore du moins quelque temps, ne voulut pas survivre à la perte de sa principauté, ni à l'honneur de son mari, & se laissa mourir de faim & de douleur. Les mémoires de Sully nous représentent Balagny, ayant perdu gouvernement, principauté, biens, femme & honneur, mais au lieu de rougir & de se cacher, se produisant à la cour, parlant haut, & réclamant les égards dûs aux souverains malheureux,

Un autre grand objet de la négociation de de Fresne, étoit de se plaindre des procédés de l'ambassadeur d'Espagne, don Bernardin de Mendoce, qui, publiquement vendu à la ligue, n'avoit cessé d'avoir des intelligences

avec

avec le duc de Guise, & les continuoit avec le duc de Mayenne, & qui, comme s'il eût été ambassadeur auprès des princes Lorrains, & non auprès du roi de France, s'étoit retiré de Blois après le meurtre des Guises, sans prendre congé du Roi, & s'étoit retiré à Paris, *qui est, disent les instructions, la première & principale ville, qui s'est tournée contre Sa Majesté, & en laquelle sont les chefs & le principal conseil de leur faction.* Henri déclare qu'il ne lui est plus possible de prendre aucune confiance dans un pareil ministre, qu'il ne peut plus le regarder que comme un ennemi, qui chercheroit en toute occasion à éloigner le roi d'Espagne de toutes les propositions de paix, de conciliation & d'alliance; en conséquence, il supplie Philippe de le révoquer, de lui en envoyer un autre, & d'envoyer, en attendant, un agent, avec lequel Henri pût traiter, *ce que Sa Majesté proteste ne pouvoir plus faire avec ledit don Bernardin, comme ledit sieur Roi peut lui-même juger qu'elle en a trop d'occasions.*

Mendoce sentoit bien qu'il y avoit, pour le moins, de l'irrégularité dans sa conduite: quand il vit qu'on envoyoit de Fresne, ambassadeur extraordinaire en Espagne, il jugea bien que cet ambassadeur seroit chargé de se plaindre de lui à Philippe; il crut devoir écrire au roi de France, pour lui faire une excuse déguisée sous la forme d'une plainte, mais qui n'étoit au fond qu'une défaite, dont, comme dit de Fresne, *il ne se seroit souvenu que plus de deux mois après son partement.* Il avoua qu'il étoit parti mécontent de ce que, pendant le séjour de la cour à Blois, pour la tenue des États, il n'avoit été logé que dans un village, & que d'autres ambassadeurs étoient logés dans la ville.

Voici la réponse que fait sur cette plainte l'ambassadeur de Fresne, en s'adressant au roi d'Espagne: « c'est un ordre, Sire, observé de tout temps, & qui peut être certifié par » aucuns de vos ambassadeurs qui ont précédé en cette » charge ledit sieur don Bernardin, que lorsque Sa Majesté » se trouve à Blois, & y fait quelque grande assemblée, »

Tome II.

N

NÉGOCIATION
DE FORGET.

» comme de tenue d'États, ou autre semblable, d'autant
» que la ville est petite, les ambassadeurs qui sont lors près
» d'Elle, sont tous logés en une autre petite ville, nommée
» *Saint-Dié*, qui n'en est qu'à deux petites lieues, qui leur
» est toute réservée; ce qui a été fait à cette dernière tenue
» des États faite audit Blois, y étant ledit sieur don Ber-
» nardin mieux accommodé qu'aucun autre, comme il est
» toujours par-tout ailleurs, selon son rang & ordre; & n'a
» pu dire qu'aucun des autres ambassadeurs ait été logé plus
» près, si ce n'est le légat, qui, sur la fin, fut logé dans ladite
» ville (de Blois), & non pas pour le respect de sa charge de
» nonce, mais parce qu'il avoit la procuration du grand duc
» de Toscane, pour contracter le mariage de la princesse de
» Lorraine (nièce du Roi); ayant été nécessaire, lorsqu'il
» fut question de résoudre ledit contrat, de le faire appro-
» cher de Sa Majesté, avec laquelle, pour cette raison, il
» falloit souvent entrer en conférence, & dont, à cette oc-
» casion, ledit don Bernardin n'a point de sujet de prendre
» aucune jalousie; aussi n'eût-il pas attendu de se servir de
» cette excuse, s'il y en eût eu quelque fondement, & ne
» l'eût pas oubliée à son partement, duquel il ne donna
» jamais à Sa Majesté autre raison, sinon qu'il avoit des
» affaires à Paris pour le service de Votre Majesté ».

Le discours de de Fresne au roi d'Espagne, dans l'au-
dience qu'il eut de ce prince, est, selon le devoir d'un
ambassadeur, parfaitement conforme à ses instructions, &
contient seulement de plus les développemens nécessaires;
c'est-à-dire, que tel article qui n'est qu'indiqué dans les
instructions, est exposé avec plus d'étendue dans le dis-
cours.

Mais depuis le départ de de Fresne pour l'Espagne, il
étoit arrivé un événement qui sembloit démentir les pro-
testations que cet ambassadeur avoit faites au nom de son
maître, de son zèle pour les progrès de la religion catho-
lique, & pour l'extirpation de l'hérésie; Henri III, pressé
d'un côté par les forces du duc de Mayenne, qui augmen-

toient de jour en jour, de l'autre par celles du roi de Navarre, avoit pris le parti de traiter avec ce dernier. De Fresne, instruit par les lettres de Henri III, prévient le roi d'Espagne sur ce fait, avant que Mendoce & les ligueurs aient pu le revêtir de couleurs odieuses; il ne parle que d'une trêve, il impute à la seule violence des ligueurs un parti si contraire à l'inclination de son maître; c'est pour arrêter les progrès que le roi de Navarre faisoit tous les jours à la faveur des attentats de la ligue, & au préjudice de la religion catholique, que le roi de France réduit à l'impuissance de le combattre, avoit voulu le désarmer par cette trêve; mais il n'a prétendu lui donner aucun avantage en ce qui touche « l'honneur & service de Dieu, & la conservation de la sainte église, au soutienement de laquelle « & de la religion catholique, apostolique & romaine, Sa « Majesté demeure plus résolue que jamais, m'ayant com- « mandé d'avertir Votre Majesté de la force & contrainte « qu'Elle a eue de faire cette résolution, afin qu'Elle ne se « laisse prévenir aux fausses impressions que ses sujets rebelles « lui en pourroient donner, ni moins entrer en opinion qu'il « y ait prince au monde plus ennemi de l'hérésie que lui, « dont il a la même intention qu'il eut jamais de purger « son royaume, comme il eût déjà fait sans les empêchemens « qui lui en ont été donnés par ceux qui, se disant attachés « à la religion catholique, ne craignent point de l'exposer « en proie aux ennemis d'icelle, pour satisfaire à leur aveugle « passion ».

De Fresne prie enfin le roi d'Espagne, de vouloir bien donner ses ordres, pour que des navires François arrêtés mal-à-propos & contre les traités, dans le port de Saint-Sébastien, soient promptement relâchés.

Mais la promptitude n'étoit, ni dans le caractère Espagnol, ni dans les dispositions du roi d'Espagne: plus les divers objets de l'ambassade de de Fresne, requéroient célérité, plus Philippe affecta de mettre de lenteur dans l'expédition, en retardant d'abord l'audience, en ne répon-

NÉGOCIATION
DE FORGET.

dant rien que de vague; en renvoyant l'ambassadeur à ses divers ministres, qui demandoient des mémoires, & ne décidoient rien non plus que lui; en retardant encore l'audience de congé, en déclarant enfin, qu'il feroit partir incessamment pour la France le duc de Medina-Celi, non pas, comme on le demandoit, en qualité d'ambassadeur ordinaire, à la place de Mendoza, mais en qualité d'ambassadeur extraordinaire, pour traiter directement avec le roi de France, sur tous les points que de Fresne avoit discutés en Espagne.

C'est ce qui résulte des diverses lettres & dépêches de de Fresne, qu'on trouve ici à la suite de son discours d'audience & de ses instructions.

Son retour en France, fut aussi difficile & aussi périlleux que sa négociation en Espagne avoit été délicate. Il ne restoit plus à Henri III qu'un petit nombre de places, toutes les autres étoient au pouvoir de ses ennemis; toutes les routes étoient infestées de soldats & de brigades. Poigny, qui avoit été envoyé en ambassade auprès du duc de Savoie, & que le Roi avoit voulu envoyer en Espagne au lieu de de Fresne, avoit été enlevé par les ligueurs à son retour du Piémont. De Fresne craignoit le même sort; il étoit obligé de croiser continuellement les routes, & de s'arrêter souvent & long-temps dans chaque endroit. À Bordeaux, on lui avoit conseillé de prendre le chemin du Bas-Poitou pour la sûreté du passage; « ce chemin, dit-il dans une de ses lettres, n'est pas maintenant moins périlleux que l'autre, car
» au moyen de quelques châteaux que les ennemis y ont surpris, ils y font autant de courses que s'ils y tenoient les
» meilleures villes, & prennent ordinairement des prisonniers
» jusques aux portes de Niort & Parthenay, parce que les
» gouverneurs n'ont point de cavalerie pour s'opposer aux
» dites courses: toutefois avec l'aide de Dieu, & non sans
» grande peine, je les ai évitées, & me suis rendu en sûreté
jusques ici, où j'arrivai samedi au soir ».

Cette lettre qui n'est, comme les autres, qu'une copie,

ne portant point d'autre date, on ne peut savoir bien certainement, ni d'où ni quand elle est écrite; il paroît seulement que c'est de Tours, car l'auteur dit qu'il a rencontré à Chinon, la Reine, qui alloit faire une neuvaine à Fontevault, & il ajoute: *je me rendrai à Beaugency le plus tôt que je pourrai*. Il finit par dire, qu'il espère être bientôt à portée de rendre compte au Roi en personne, des particularités de son ambassade d'Espagne. Il paroît par les époques, qu'il n'eut point cette satisfaction; en effet, il étoit encore à Bordeaux le 9 juillet, étant parti de Madrid le 23 juin. Dans la lettre que nous supposons écrite de Tours, & dont nous ignorons la date, qui ne peut qu'être bien avant dans le mois de juillet, il parle, comme on l'a vu, des peines & des difficultés qu'il a éprouvées par-tout, & qui ont retardé sa marche; il ajoute: *Messeigneurs de votre conseil qui sont ici* (ce qui prouve encore qu'il s'agit de Tours, où le Roi étoit depuis long-temps, & où il avoit laissé son conseil en allant assiéger Paris), « messeigneurs de votre conseil qui sont ici, disent que le péril d'ici « à l'armée, est encore plus grand que celui que j'ai échappé. « Je me suis résolu, avec leur commandement & avis, d'at- « tendre qu'il passe ici près quelques troupes qui aillent à « ladite armée, pour aller avec elles, afin de ne me perdre « pas inconsidérément, comme ils jugent tous que le péril « en seroit extrême, si je me voulois hasarder de passer « autrement. Je me rendrai à Beaugency le plus tôt que je « pourrai, pour être plus près de prendre la commodité du « passage qui s'offrira; suppliant très-humblement Votre « Majesté de ne m'imputer à faute cette longueur que je « porte plus impatiemment que toutes les peines & difficultés « que j'ai eues en tout le reste de mon voyage, n'ayant autre « plus grand desir que de me rendre auprès d'Elle, pour lui « rendre compte de ma légation ».

Tout ceci donne l'idée de fort longs délais, qui doi-
vent avoir consumé tout le mois de juillet & par-delà; &

NÉGOCIATION
DE FORGET.

Henri III fut assassiné à Saint-Cloud, le 1.^{er} août, il expira la nuit du 2 au 3.

L'instruction donnée au sieur de Fresne, est imprimée au troisième tome des Mémoires d'État, à la suite des Mémoires de Villeroi, pages 132 & suivantes; mais la relation du voyage du sieur de Fresne en Espagne, les détails de sa négociation, les lettres relatives à cette ambassade, la plupart des pièces en un mot dont cette notice rend compte, & qui complètent l'histoire de cette négociation, sont restées manuscrites. Observons ici que l'indication de l'*Instruction* dans la *Bibliothèque historique de la France*, pourroit induire en erreur; on y lit, tome III, page 66, colonne 1.^{re}, ce titre d'un manuscrit: *Instructions & négociations de M. de Fresne Forget, envoyé par le roi Henri III en Espagne*, avec l'indication du n.^o 67, des manuscrits de Brienne, dont nous venons de donner la notice; & à la page suivante, colonne 1.^{re}, sous le règne de Henri IV, on trouve ce titre d'un ouvrage imprimé: *Instruction au sieur de Fresne, envoyé en Espagne*, avec l'indication des *Mémoires d'État*, où elle se trouve imprimée. Il y a là deux fautes:

1.^o Il falloit dire que l'instruction imprimée dans les *Mémoires d'État*, est la même que celle qui se trouve dans le n.^o 67 des manuscrits de Brienne.

2.^o Il ne falloit pas par conséquent renvoyer cette instruction au règne de Henri IV, puisqu'elle est de Henri III. C'est faire croire que Forget de Fresne fut envoyé deux fois en Espagne, l'une par Henri III, l'autre par Henri IV; ce qui n'est pas.



N É G O C I A T I O N
DE MONSIEUR DE LOMÉNIE,
lors Secrétaire d'Estat de Navarre, envoyé par le Roy
vers la Roynie d'Angleterre, l'an 1595.

Manuscr. de Brienne, n.° 37, volume in-fol. maroquin rouge, doré sur tranches, portant au dos Négociation d'Angleterre, 1595, 1596.

Par M. G A I L L A R D.

Pour faire connoître l'objet de cette négociation, il faut rappeler en peu de mots l'état des affaires de la France, & les principales opérations politiques & militaires de Henri IV, depuis son avènement jusque vers la fin de 1595, époque du voyage de M. de Loménie en Angleterre. L'Espagne étoit l'ennemie commune de la France & de l'Angleterre; Henri IV avoit dans la reine Élisabeth une alliée utile: leur intérêt général étoit de se réunir contre Philippe II, & de combattre la ligue & l'Espagne; mais quant à l'ordre à mettre dans les opérations, soit par rapport au temps, soit par rapport aux lieux, il y avoit quelquefois de la différence, & même de l'opposition entre les intérêts particuliers d'Élisabeth & de Henri. En effet, l'intérêt de Henri étoit de soumettre d'abord la capitale, & de pousser ses ennemis du centre du royaume vers la frontière; celui d'Élisabeth, au contraire, étoit que l'on commençât par chasser les ligueurs & les Espagnols des provinces maritimes, voisines de l'Angleterre, d'où ils pouvoient faire des courses & des descentes dans cette île, entr'autres de la Normandie, dont ils possédoient une partie, & sur-tout de la Bretagne, dont le duc de Mercœur, prince Lorrain, beau-frère de Henri III, s'étoit emparé avec le

secours des Espagnols. Aussi dans tous les traités qu'Élisabeth faisoit avec Henri IV, elle avoit grand soin d'exiger que la première opération fût de purger ces provinces, des troupes Espagnoles qui s'y étoient établies; aussi la première démarche où Henri IV se trouva forcé à la mort de son Prédécesseur, fut de lever le siège de Paris, & de passer en Normandie pour s'approcher des secours qu'il attendoit d'Angleterre; ce fut alors qu'il gagna la bataille d'Arques, & il la gagna sans les Anglois, qui n'arrivèrent qu'après la bataille. Avec leur secours & le titre de vainqueur de Mayenne, il se crut assez fort pour reparoître devant Paris, il força quelques faubourgs; content d'avoir alarmé cette capitale, & d'avoir vu l'effroi de ses habitans du haut des clochers de l'abbaye de Saint Germain-des-Prez, il rentre dans la Normandie, pour satisfaire aux vœux & aux instances d'Élisabeth. Après quelques légères expéditions dans cette province, les Anglois repassèrent dans leur île, & ce fut encore sans leur secours que Henri IV remporta l'année suivante (1590), la victoire d'Ivri.

Henri, deux fois vainqueur sans le secours des Anglois, arrivés après la bataille d'Arques, & repartis avant celle d'Ivri, reparut encore devant la capitale, & cette seconde fois sans les Anglois. L'arrivée du prince de Parme l'ayant forcé de se retirer, il sollicita de nouveaux secours d'Angleterre; & comme il falloit toujours présenter à Élisabeth un objet d'utilité qui fût pour elle, il proposa le siège de Rouen.

Élisabeth envoya, pour cette expédition spécialement, quatre mille hommes commandés par le comte d'Essex; & suivant toujours le projet de chasser les Espagnols des provinces de France, opposées aux côtes de l'Angleterre ou voisines des Pays-bas, elle envoya d'autres corps de troupes en Bretagne & en Picardie.

Henri toujours dépendant & des amis & des ennemis, & des personnes & des événemens, ne pouvoit répondre d'aucune

d'aucune de ses opérations. Le comte d'Essex, à son arrivée, le trouva occupé d'expéditions plus pressées que le siège de Rouen; il reçut ses excuses, mais Élisabeth, contente d'avoir un prétexte de se refuser aux instances perpétuelles de Henri pour de nouveaux secours, se plaignit amèrement de son manque de foi, & menaça de rappeler les Anglois. Henri, effrayé de cette menace, se hâta d'investir Rouen, & les Anglois lui furent très-utiles à ce siège; le duc de Sully leur rend même le témoignage, qu'il n'y avoit qu'eux alors qui servissent de bonne foi Henri IV. Élisabeth qui aimoit à se plaindre de ses alliés, & qui cherchoit toujours un prétexte de leur refuser des secours, reprocha encore à Henri IV de ménager peu ses Anglois, & de leur donner la préférence pour les occasions périlleuses; elle leur faisoit injure, c'étoient eux qui s'exposoient volontairement pour sa gloire & pour la leur.

Henri IV ne put entrer dans Paris & dans Rouen, que par la voie de la négociation & des traités, & ces traités, il fallut que son abjuration les préparât & les facilitât: cette abjuration refroidit encore le zèle déjà un peu froid d'Élisabeth; les succès de Henri IV la refroidirent encore davantage. À mesure que ce prince conquéroit son royaume & s'affermissoit sur son trône, il échappoit à la protection d'Élisabeth, & s'affranchissoit de sa dépendance.

Cependant Élisabeth voyoit toujours avec inquiétude la Bretagne entre les mains du duc de Mercœur, des ligueurs & des Espagnols; elle craignoit que l'Espagne, qui avoit toujours, plus que la France, tourné ses vues & ses efforts du côté de la mer, étant en possession des ports de cette province, ne voulût y fonder une marine, rivale de la marine Angloise, & qui serrant de près l'Angleterre dans ses ports, eût pu gêner son commerce. Elle engageoit toujours Henri IV à réduire, avant tout, cette province, elle l'en chargeoit expressément dans tous les traités qu'elle faisoit avec lui; mais il eut long-temps des affaires plus pressées, les Espagnols lui en suscitoient dans toutes les

Tome II.

.O

provinces de son royaume; jusque-là, ils n'avoient été qu'auxiliaires de la ligue, ils devinrent bientôt ennemis directs. Au commencement de l'année 1595, Henri leur déclara la guerre, & comptant peut-être un peu trop sur l'intérêt qu'auroit Élisabeth, d'arrêter leurs progrès en Picardie, où le comte de Fuente étoit entré avec des forces considérables, il s'engagea dans la Bourgogne, où les progrès de la ligue demandoient sa présence. Il y fut vainqueur au combat de Fontaine-Françoise, il réduisit sous son obéissance cette province toute entière, & quelques provinces voisines; il obligea le duc de Mayenne de lui demander une trêve: mais les Espagnols prirent leur revanche en Picardie; d'Humières fut tué devant la ville de Ham, au moment où il introduisoit les François dans cette place; le comte de Fuente s'empara du Catelet, de la Capelle, de Dourlens & de Cambrai; l'amiral de Villars qui avoit remis Rouen à Henri IV, fut tué de sang-froid devant Dourlens, & les Espagnols passèrent au fil de l'épée dans cette place, jusqu'aux femmes & aux enfans.

Un reste de ressentiment, de ce que Henri IV ne s'occupoit pas encore en personne de la Bretagne, empêcha Élisabeth de le secourir assez promptement pour prévenir ces pertes. Les Espagnols avoient en effet justifié en partie les craintes de cette reine; des vaisseaux équipés dans les ports de la Bretagne, étoient venus faire une descente en Angleterre, & les troupes de débarquement avoient brûlé quelques villages dans le comté de Cornouailles. Le maréchal d'Aumont, que Henri IV avoit laissé en Bretagne pour y entretenir la guerre, avoit été blessé à mort devant le bourg de Comper.

Sur tous ces événemens, la Reine dépêche à Henri IV, un sieur Roger Willems ou Williams, dont l'instruction, à laquelle répond celle qui fut donnée le 5 octobre 1595, au sieur de Loménie, est la seconde pièce de ce volume, & devoit être la première. Cette instruction de Williams commence par des plaintes; « vous ferez fidèlement entendre

au Roi, combien il nous fâche, de le voir tant engagé « toujours ez quartiers éloignés, laissant une si grande « partie de son État à l'invasion des plus grandes forces de « ses ennemis . . . les Espagnols que son absence de tant « plus encourage ».

NÉGOCIATION
DE LOMÉNIE.

Le Roi, dans une lettre adressée à la reine d'Angleterre, & dans l'instruction donnée au sieur de Loménie, annonce que le sieur Williams l'a rencontré sur la grande route de Lyon à Paris, accourant au secours de Cambrai, qui n'étoit point encore rendu, mais qui étoit vivement pressé par les Anglois; il déclare que son voyage en Bourgogne étoit absolument nécessaire, il s'applaudit des succès qu'il vient d'y avoir, il croit par ces succès avoir bien servi la cause commune, & il ne tient pas à lui qu'Élisabeth ne lui en fâche gré; « ladite Dame considérera s'il lui plaît, que les forces & favorables secours dont elle a ci-devant assisté Sa « Majesté, ayant été employés contre les Espagnols & leurs « adhérens, ennemis communs de leurs royaumes, ladite « Dame ne peut qu'elle n'ait participé au fruit qui en est « provenu, ayant été les progrès & desseings desdits en- « nemis, divertis & interrompus par le moyen desdites « forces ».

Élisabeth lui reproche avec assez d'amertume dans l'instruction de Williams, que jamais les ennemis n'ont été plus puissans dans les provinces auxquelles le voisinage lui fait prendre le plus grand intérêt; elle lui redemande le sang de ses sujets, elle lui demande du moins où en est le prix, puisque de nouvelles instances pour de nouveaux secours se succèdent sans fin & sans interruption; elle craint de lasser la patience de ses sujets, elle veut garder pour la défense de ses États menacés, les troupes qu'elle se reproche d'avoir trop souvent & trop légèrement accordées au roi de France pour conquérir les siens; elle ne veut plus que ses sujets aient à se plaindre qu'on prodigue leur sang pour des intérêts étrangers, tandis qu'on néglige les vrais intérêts de la nation; « car, dit-elle, quoique nous ne parlions

O ij

NÉGOCIATION
DE LOMÉNIE.

» pas comme un prince, qui est contraint de rendre
» compte à ses sujets, toutesfois puisque tous princes &
» le Roi même rapporte la plus grande part de ses actions à
» la considération du contentement de ses subjects, nous qui
» ne sommes inférieurs à aucun prince en la possession des
» cœurs & volontés de nos subjects, ne pouvons mépriser
ces penfers ».

Ce témoignage que se rend Élisabeth, de n'être inférieure à aucun prince dans la possession des cœurs, est très-remarquable, non-seulement parce que c'est un sentiment vertueux & respectable dans une souveraine, mais encore parce qu'il est vrai, & que ce desir de plaire à sa nation, fut en effet le sentiment qui domina dans son âme, & qui régla toute sa conduite. On voit encore par le même discours, qu'elle se piquoit d'être aussi absolue qu'aucun souverain de l'Europe, & elle l'étoit en effet par ce desir & cet art de plaire.

Henri IV répond en prince qui doit des remerciemens pour le passé, & qui se prépare à faire des demandes pour l'avenir; c'est non-seulement un Roi qui parle de politique à une souveraine, c'est encore un homme galant qui parle à une femme; il met dans ses dépêches un ton plus affectueux, que le ton ordinaire de la politique; il s'alarme du refroidissement qu'il croit remarquer dans l'amitié d'Élisabeth, & le refus qu'elle a fait à ses instances d'un secours dont il avoit un extrême besoin, paroît l'affliger moins par le tort que ce refus a fait à ses affaires, que parce qu'il est la preuve du refroidissement dont il se plaint.

« Il faut que je vous dise, Madame, que j'estime avoir
» reconnu quelque refroidissement à votre bonne volonté
» accoustumée envers moi, sans que je sache vous en avoir
» donné occasion. Le secours duquel vous avez été requise
» pour les affaires de mon pays de Picardie par ceux de
» mon conseil, que j'avois établi en cette ville durant mon
» absence, & pour lequel je vous ai depuis priée par la
» dépêche que le sieur de la Baroderie vous a portée, étoit

si nécessaire, que ne l'ayant accordé, j'ai jugé quelque «
 diminution de vos favorables offices d'amitié accoutumés «
 en mon endroit; en quoi je ne puis reconnoître si peu «
 d'altération, que je n'en reçoive un extrême regret & des- «
 plaisir, n'y ayant rien en ce monde que je desire davantage «
 que la conservation de vos bonnes grâces & bienveillance «
 qui me sont si chères, que je rechercherai de les conserver «
 par tous les moyens & bons offices qui seront en ma puis- «
 sance. Il faut aussi, Madame, que je vous confesse que je «
 ne manquerois de jalousie, si votre bonne volonté en mon «
 endroit n'étoit réciproque; l'inclination nous conduit à «
 cette correspondance, &c. »

NÉGOCIATION
 DE LOMÉNIE,

Quant à sa conduite, il la justifie, en disant qu'il a fait ce qu'il a pu; que, s'il n'a *pas entièrement netoyé les provinces les plus proches de l'Angleterre*, il a fait au moins une partie de cet ouvrage; qu'il a soumis la Normandie, laquelle est une de ces provinces; qu'il espéroit en faire autant de la Bretagne, si, *après les conquêtes & heureux succès, qu'en fit monsieur le maréchal d'Aumont l'année dernière, en la Basse-Bretagne, ladite dame n'eût révoqué ses forces, qui fut cause d'arrêter le cours du progrès que prenoient les affaires de Sa Majesté audit pays*; en conséquence, il demande qu'elle y renvoie ces mêmes forces qu'elle en a rappelées.

Il demande aussi du secours pour la Picardie, où il se proposoit de reprendre tout ce que les Espagnols y avoient pris cette année à la faveur de son éloignement.

Mais à l'égard de cette province, l'instruction de Williams finissoit par une proposition, qui étoit le grand objet de la politique d'Élisabeth, & le grand motif de l'envoi de Williams en France. Élisabeth regrettoit Calais, perdu sous le règne de sa sœur, elle vouloit rendre à l'Angleterre, ou cette clef de la France, ou telle autre qui seroit également à sa bienséance; elle ne donnoit point ses secours, elle les vendoit. Lorsqu'au commencement des guerres civiles de France sous le règne de Charles IX, les pro-

testans avoient imploré l'appui de l'Angleterre, Élisabeth s'étoit fait remettre par eux le Havre-de-Grâce, & ne s'étoit engagée qu'à ce prix, de les aider à défendre le reste de la province. Le traité conclu entre les deux partis devant Orléans, en 1563, portoit que les Anglois évacueroient le Havre, & retourneroient dans leur île; mais il falloit les y faire consentir; on fit proposer à Élisabeth de restituer le Havre, & on offrit de lui rendre Calais; elle répondit qu'il ne pouvoit y avoir de compensation entre une place telle que le Havre, & une retraite de pêcheurs telle que Calais; qu'il étoit d'ailleurs plus simple que chacun gardât ce qu'il avoit. On lui déclara la guerre, on assiégea le Havre: catholiques, protestans, tous s'empresèrent à l'envi de chasser l'ennemi commun. Les protestans montroient même plus d'ardeur, parce qu'ils avoient à effacer le crime de l'avoir introduit. Le Havre fut repris, Élisabeth se repentit alors d'avoir refusé Calais. En 1595, elle crut l'occasion favorable pour le redemander, en mettant ce prix aux secours qu'elle consentoit d'accorder à Henri IV, pour la défense de la Picardie contre les Espagnols.

Sur cette proposition, Henri ne répond pas un seul mot dans sa lettre; mais dans l'instruction du sieur de Loménie, il quitte le ton affectueux & galant, pour répondre assez sèchement & avec une sorte d'indignation, *qu'il ne se peut persuader qu'il soit tombé en son esprit de demander ladite ville de Calais, laquelle Sa Majesté n'aura moins de soin de conserver, que les autres places de son royaume.*

En un mot, il lui demande de nouveaux secours, mais il veut qu'elle les lui accorde, en considération seulement de l'intérêt commun, qu'il croit devoir être assez puissant sur son ame, & sans aucunes vues d'intérêt particulier, qui ne feroient que relâcher des nœuds qu'il importe de resserrer. Il lui fait entendre que, comptant sur ces secours & sur son zèle pour la cause commune, il s'est refusé à des propositions de paix & d'alliance, où les intérêts de l'Angleterre n'étoient pas assez ménagés. Il propose à Élisabeth d'envoyer

des « députés en quelque lieu commode où se trouveront aussi ceux de Sa Majesté, pour conférer des affaires communes des deux royaumes »; il lui donne le choix de Calais, d'Abbeville, de Dieppe, de Saint-Valery ou du Crotoy, il préfère Abbeville, « parce qu'en étant proche, il pourra plus commodément faire entendre à ses députés sa volonté ».

Il comptoit être plus près d'Abbeville, parce qu'il partoit pour secourir Cambrai; cette instruction est du 5 octobre, Cambrai se rendit le 9, & le Roi, qui s'étoit mis en route, reçut cette nouvelle avant son arrivée.

On voit par une autre lettre de Henri IV, à la reine Élisabeth, qui fut portée par Williams, à son retour en Angleterre, que la Reine trouvoit mauvais qu'il eût accordé une trêve au duc de Mayenne, & qu'il traitât avec lui & avec d'autres ligueurs qui vouloient rentrer sous son obéissance. « J'ai donné charge au sieur Williams, dit-il, de vous déclarer . . . les raisons qui me disposent à ouvrir les bras au duc de Mayenne, & autres mes sujets qui recherchent ma bonne grâce, & ont volonté de revenir à mon service ».

Loménie, outre ses instructions & sa lettre de créance, portoit avec lui différentes lettres du Roi, adressées au comte d'Essex, au grand trésorier & au grand amiral d'Angleterre, au sieur de la Fontaine, chargé des affaires de France en Angleterre; on trouve ici toutes ces lettres, dont l'objet est d'ordonner au sieur de la Fontaine de se concerter avec Loménie, & de prier les Anglois d'appuyer ses demandes auprès de la Reine. Le comte d'Essex étoit dans les intérêts de la France; mais comme la négociation ne laissoit pas de devenir délicate, au moyen du refus que faisoit le Roi, de satisfaire Élisabeth sur l'article de Calais, on voit par une lettre du comte d'Essex à M. de Loménie, qu'il ne veut traiter avec lui que mystérieusement & par l'entremise d'un tiers, *pour éviter, dit-il, les jalousies de notre cour.*

Le sieur de Loménie parti de Paris le 7 octobre pour son voyage d'Angleterre, quitta Londres le 23 du même mois, sans avoir rien obtenu.

Différentes lettres qui lui furent adressées à Douvres par le sieur de la Fontaine, dans l'espérance que les vents auroient pu l'y retenir quelque temps, font voir que la cour d'Angleterre fut en effet fort agitée & fort irrésolue au sujet des propositions de Henri IV; tantôt le comte d'Essex l'emportoit en faveur de la France, tantôt le parti contraire triomphoit. « Je vois, dit le sieur de la Fontaine, » dans une de ces lettres, de l'étonnement & de l'ébranlement en cette cour; à quoi j'ai adjouſté ce que j'ai pu de » nouvelles machines. Or aurois-je bien désiré que ce retardement vous fût porteur de meilleures nouvelles ».

Dans une autre, du 30 octobre, il dit: « Toutes choses » sont changées en cette cour, & en somme, il n'y a rien » de tout ce que nous avons demandé qu'on ne veuille faire. » M. le comte d'Essex dépêche exprès & par commandement ce gentilhomme; je pense que si vous tardez encore » deux jours, on vous dépêchera quelqu'un pour vous faire » participant & porteur d'un meilleur message. Si ma charge » ne m'astreignoit (apparemment à rester ici), je courrois » jusques devers vous, pour vous expliquer ce que la brièveté du temps ne me permet pas d'écrire ».

Dans une autre lettre du 8 novembre suivant, « les » affaires de cette cour, dit le sieur de la Fontaine, ne sont pas » l'évangile, car il y a souvent *oui* & *non*. à présent il ne » se parle plus que de la conférence, encore à demie bouche & avec beaucoup de mystère ». Enfin cette négociation de M. de Loménie n'eut pour lors aucun effet.

Un journal de son voyage, qui termine le recueil de ces instructions & dépêches, ne nous apprend rien, sinon qu'étant arrivé à Douvres, le 24 octobre, s'y étant embarqué le 27, il fut obligé, par les vents contraires, de relâcher jusqu'à deux fois différentes, au lieu nommé la *Rye*, d'y séjourner chaque fois assez long-temps, & qu'il ne

ne put en partir définitivement, que le 17 novembre, avec un vent favorable, qui le fit arriver le même jour à Dieppe.

NÉGOCIATION
DE LOMÉNIE.

Voilà tout ce qui concerne la négociation de M. de Loménie, en l'année 1595; le reste du volume est rempli par un *Discours de la négociation de Messieurs de Bouillon & de Sancy, en Angleterre, pour le fait de la ligue offensive & défensive contre le roi d'Espagne, en l'année 1596, fait par M. Duvair*. Ce sera la matière d'une notice particulière.

Nous terminerons celle-ci, en disant un mot sur la personne du sieur de Loménie; il se nommoit *Antoine de Loménie*, seigneur de la Ville-aux-Clercs; Martial de Loménie son père, seigneur de Versailles, avoit été tué à la Saint-Barthélemi; Antoine fut fait prisonnier par les ligueurs en 1591. Dans le temps de son ambassade extraordinaire en Angleterre, en 1595, il étoit secrétaire d'état pour la Navarre, il le fut pour la France en 1606; il obtint en 1615, la survivance de cette charge pour son fils Henri-Auguste de Loménie, comte de Brienne, par son mariage avec Louise de Luxembourg-Brienne; ce dernier est celui de qui nous avons des Mémoires sur les règnes de Louis XIII & de Louis XIV. Antoine de Loménie mourut le 17 janvier 1638; Henri-Louis de Loménie de Brienne, son petit-fils & fils d'Henri-Auguste, fut aussi secrétaire d'état.



N É G O C I A T I O N
DE M.^{rs} DE BOUILLON ET DE SANCY,
*En Angleterre, en 1596, pour une ligue offensive
& défensive contre l'Espagne.*

Manuscrits de Brienne, vol. 37, in-folio.

Par M. G A I L L A R D.

CETTE négociation occupe la seconde partie du volume : la première partie est remplie par la négociation de M. de Loménie, dont nous avons rendu un compte détaillé dans la notice précédente. Il y a entre ces deux négociations une liaison assez marquée ; il s'agit dans l'une & dans l'autre, du même objet, c'est-à-dire, d'obtenir du secours de l'Angleterre contre l'Espagne ; & on peut dire, que la négociation de M. de Loménie, quoiqu'elle n'eût pas réussi, avoit préparé celle de messieurs de Bouillon & de Sancy, qui eut plus de succès ; il fut d'ailleurs renvoyé quelquefois en Angleterre pendant le cours de cette dernière négociation, pour seconder les nouveaux négociateurs & presser le secours qu'ils sollicitoient. Nous ne répéterons point ce que nous avons dit dans la précédente notice, de l'intérêt commun qu'avoient Henri IV & la reine Élisabeth, de réunir leurs forces contre Philippe II, ni de la différence de leurs intérêts particuliers qui les empêchoit de suivre avec assez de concert, ce qu'exigeoit l'intérêt général, Élisabeth voulant qu'on s'occupât toujours avant tout, de purger de ligueurs & d'Espagnols les provinces maritimes de France, voisines de l'Angleterre, & d'où les escantes & les excursions dans cette île pouvoient être à craindre, & Henri IV promettant tout ce qu'on vouloit,

& ne faisant que ce qu'il pouvoit, appelé tour-à-tour dans toutes les provinces de son royaume, par la fatalité des conjonctures, par la nécessité de courir où le péril étoit le plus pressant, & de se livrer aux opérations les plus urgentes. L'année précédente (1595), l'Angleterre avoit vu avec assez d'indifférence les Espagnols s'emparer de la Capelle, du Catelet, de Cambrai, même de Dourlens; cette partie de la Picardie étoit trop éloignée de l'Angleterre, pour l'intéresser beaucoup: mais en 1596, les Espagnols, sous la conduite de l'archiduc Albert d'Autriche, étant venus faire le siège de Calais, Élisabeth sentit que l'honneur & l'intérêt ne lui permettoient pas de laisser ainsi ses ennemis s'emparer des possessions que les Anglois avoient eu si long-temps en France; possessions d'ailleurs, qui plus voisines qu'aucune autre, de l'Angleterre, fournissoient des moyens faciles d'insulter cette île, & qui, par leur situation entre l'Angleterre & les Pays-bas, étoient propres à troubler le commerce, alors très-actif & très-utile entre ces deux Puissances. Henri IV, de son côté, sentit les nouveaux droits que ses besoins, ses malheurs, & sur-tout les justes alarmes de l'Angleterre, lui donnoient à ces secours qu'Élisabeth lui avoit refusés l'année précédente; il envoya donc en Angleterre Sancy, de la maison de Harlay, auquel il joignit bientôt le maréchal de Bouillon, pour solliciter de nouveau ces secours, & en accélérer la marche. Sancy trouva, en arrivant, l'Angleterre agitée & incertaine; il y avoit des troupes à Douvres toutes prêtes à s'embarquer, tantôt on donnoit l'ordre pour l'embarquement, tantôt on le révoquoit; on faisoit à la hâte des levées dans Londres, & on les licentioit; on craignoit d'arriver trop tard pour secourir Calais, & on attendoit qu'il fût pris. Il le fut, & le bruit courut dans Londres, que tout étoit pris, & ville & citadelle; en conséquence, l'indignation fut grande, & le cri public violent contre les François; on leur reprochoit d'avoir négligé tout ce qui étoit nécessaire pour la conservation d'une place si importante; plus on se plaignoit

NÉGOCIATION EN
ANGLETERRE.

d'eux, moins on étoit disposé à les secourir. Sancy qui n'avoit aucunes nouvelles concernant Calais, prit sur lui, à ce que porte la relation que nous avons sous les yeux, de publier qu'il avoit *nouvelles certaines, que la citadelle tenoit encore, & avoit promis au Roi d'attendre le secours de l'Angleterre*; ce qui produisit, pour le moment, l'effet de faire donner l'ordre d'embarquer les troupes. Sur le soir du même jour (samedi 20 avril) « arriva le sieur de » Champeron, qui avoit laissé le Roi le jeudi à Saint-Valery, » & apporta la capitulation de la citadelle de Calais, qui » estoit une trêve de six jours, pendant laquelle, il ne se » feroit aucun acte d'hostilité de part ni d'autre; de sorte » que ce que ledit seigneur de Sancy avoit assuré sans en avoir » advis, se trouva vrai: l'on en advertit la Royne, & ren- » voya l'on ledit sieur de Champeron, le lendemain matin, pour porter advis au Roi, que le secours marchoit ».

Ce menfonge hardi, adroit & heureux, est une de ces ruses dont un négociateur s'applaudit en pareil cas, & nous sommes étonnés que Sancy lui-même n'en parle pas dans un mémoire qu'il présenta sous la régence de Marie de Médicis, pour être remboursé d'avances qu'il avoit faites pour le gouvernement. Ce mémoire, où il prend le ton d'un ministre déchu de son ancienne faveur, renonçant aux récompenses, & se bornant à demander justice, & où, par conséquent, il exagère plutôt que de diminuer, encore moins d'oublier jusqu'au moindre service qu'il a pu rendre, est imprimé dans le troisième tome des *Mémoires d'état, ensuite de ceux de Villeroy*, sous ce titre:

Discours fait par messire Nicolas de Harlay, chevalier, seigneur de Sancy, &c. conseiller du Roi en ses conseils d'estat & privé, sur l'occurrence de ses affaires.

Ce discours contient des détails assez curieux sur son ambassade d'Angleterre, & sur la négociation dont il s'agit; mais il n'y est rien dit du fait dont on lui fait honneur dans la relation.

Le secours ne put arriver à temps, la politique Angloise

fit passer la vivacité Françoisé par un long circuit de délais, de reproches, de refus, de menaces & de promesses; la Reine ne portoit que des paroles de paix & d'amitié; mais les ministres se chargeoient de faire naître des difficultés, que la Reine paroïssoit toujours s'empresse à lever, mais qu'elle ne levoit pas toutes.

Tous ces incidens sont très-bien exposés dans la relation dont il s'agit; les progrès de la négociation y sont marqués jour par jour. L'auteur de cette relation est un homme qui assistoit à toutes les délibérations, & que les deux négociateurs s'étoient associé, *prévoyant que ledit seigneur de Sancy pourroit être contraint de partir avant que le traité fut achevé, & qu'alors il pourroit soulager ledit seigneur de Bouillon*: c'étoit le fameux Guillaume du Vair, depuis évêque de Lisieux, deux fois Garde des sceaux sous le règne de Louis XIII, & mort en 1621, revêtu de cette dignité; il étoit alors conseiller d'état, & les deux ambassadeurs le qualifient *serviteur confident du Roi*.

Nous ne nous arrêterons point à analyser cette relation, parce que nous la trouvons imprimée à la fin du recueil *in-folio*, des œuvres de Guillaume du Vair, avec toutes les autres pièces relatives à cette négociation, qui se trouvent aussi dans ce manuscrit, à la réserve d'une seule que nous transcrirons ici toute entière; c'est une lettre de Henri IV à la reine Élisabeth, écrite pendant le cours de cette négociation, & sur un incident important, que nous exposerons d'autant plus volontiers, qu'il nous fournit encore l'occasion de relever une différence assez marquée entre le récit de du Vair & celui de Sancy, sur un même fait.

Nous avons dit dans la précédente notice, combien Élisabeth regrettoit la possession de Calais, perdu par les Anglois sous le règne de Marie sa sœur; elle avoit manqué elle-même une occasion de le recouvrer, lorsque s'étant fait remettre, en 1562, le Havre-de-Grâce par les protestans de France, & la paix s'étant faite en 1563, entre les catholiques & les protestans, on lui avoit proposé

NÉGOCIATION EN
ANGLETERRE.

d'accepter Calais en échange, ce qu'elle avoit refusé; en conséquence, elle n'avoit eu ni le Havre ni Calais, car les François réunis lui avoient enlevé de force le Havre. Dans la suite, elle avoit voulu tirer parti du besoin continuel que Henri IV avoit eu de son secours, & nous avons vu dans l'exposé de la négociation de Loménie, en 1595, qu'elle demandoit Calais, pour prix des secours qu'elle consentoit à continuer au Roi. Le Roi, dans une lettre qu'il avoit écrite à Élisabeth, en lui envoyant Loménie, n'avoit rien répondu sur cet article; mais il avoit chargé Loménie, par ses instructions, de repousser vigoureusement cette demande, si elle étoit hasardée de nouveau, & ce fut sans doute ce refus, qui laissa sans effet, pour le moment, la négociation de Loménie. En 1596, Élisabeth voyant Calais assiégé par les Espagnols, conçut de nouvelles espérances; elle crut qu'on ne pourroit se dispenser de lui abandonner cette place, quand elle offriroit ou de la défendre tandis qu'elle n'étoit encore qu'attaquée, ou de la reprendre si elle étoit prise par les Espagnols; elle ne parla & ne fit parler de rien à Sancy, lorsqu'il pressa auprès du conseil le départ du secours; on promit d'ordonner ce départ, & la Reine envoya visiter Sancy par Sidney; c'étoit toujours le samedi 20 avril: la nuit suivante, elle fait partir ce même Sidney pour la France. Sancy instruit le lendemain matin par ses amis, du départ de Sidney, *estimoit que ce n'estoit que pour advertir le Roi du secours, & faire entendre à Sa Majesté, que ledit secours estoit préparé avant la venue dudit sieur de Sancy, afin que le Roi en fût plus de gré à ladite Dame.* C'étoit sans doute ce qu'elle vouloit que Sancy pût croire, s'il apprenoit le départ précipité de Sidney; elle vouloit que Henri, en recevant par Sidney la proposition d'abandonner Calais à l'Angleterre, fut encore incertain d'obtenir le secours qu'il demandoit, afin que cette incertitude même le déterminât. Le lendemain, dimanche 21, Sancy eut audience de la Reine; elle ne lui parla point de Sidney, mais elle lui dit négli-

gemment un mot sur Calais; *lorsque j'avois désiré*, lui dit-elle, *d'avoir cette place, ce n'étoit que pour la conserver, voyant bien que le Roi étant empêché ailleurs, la pourroit laisser perdre.*

NEGOCIATION EN
ANGLETERRE.

Le Roi reçut fort mal la proposition de Sidney, il lui tourna le dos, en disant qu'il aimoit autant *être mordu par un lion que par une lionne*, & dépouillé par ses ennemis, que par ses alliés. Le mercredi 24, Sancy reparut devant la Reine, pour presser le départ du secours: Sidney étoit revenu avec la réponse du Roi, qui est la lettre que nous avons promise. Nous la rapportons en preuve de ce mélange de ton ferme & de ton affectueux, de refus courageux & de supplications tendres, de reproches & de remerciemens, de politique & de galanterie qui nous paroît caractériser cette correspondance de Henri IV, avec Élisabeth; nous en avons déjà donné des exemples dans la notice précédente.

« Madame, j'ai reçu votre lettre par le sieur de Sidney, & entendu de lui la proposition qu'il dit avoir eu charge « de me faire de votre part, que j'ai trouvée si peu convenable à la sincérité de cette parfaite affection que j'ai « toujours trouvée en votre bonté, que je crois plutôt qu'elle « ait été persuadée par ceux qui ne savent pas quel est « l'intérieur de votre ame, que non pas qu'elle soit née & « conçue en icelle, qui a toujours été envers moi trop « candide & favorable, pour vouloir maintenant gâter une « vertu que vous avez mise en si grande perfection, qui est « l'intégrité de votre amitié, qui n'a, jusques ici, même « en ce qui a été de mon particulier, reçu comparaison ni « exemple. »

« Permettez-moi donc, Madame, que, quoique m'ait « dit le sieur de Sidney, je sois jusques-ici incrédule, que « vous vouliez mesurer votre amitié à l'utilité qui vous en « peut revenir, même en cette occasion qui est si importante « & pressante, qu'elle ne comporte point le temps qu'il »

NEGOCIATION EN
ANGLETERRE.

» faudroit pour délibérer sur une proposition de telle con-
» séquence. Les nécessités, Madame, sont les preuves
» (ou épreuves) des bonnes ou feintes affections; je m'as-
» sure que la vôtre se justifiera en cette occasion, telle qu'elle
» a toujours été; je le pense ainsi mériter, Madame, par
» l'ardeur du zèle que j'ai à votre service & contentement,
» pour lequel nul ne portera jamais la vie plus librement
» que moi, qui vous prie croire qu'ainsi que je reconnois
» que je suis ce que je suis principalement par vous, que
» je suis & serai éternellement & entièrement pour vous &
» pour votre service; vous suppliant, très-humblement, que
» cette occasion que je suis venu rechercher sous l'espérance
» de votre protection, ne m'échappe point, faute d'icelle, avec
» honte pour moi, & quelque note en votre amitié, que vous
» ne doutez point que tout le monde ne regarde en cet accident
» plus qu'en nul autre qui se soit jamais offert, & ai eu
» agréable que le sieur de Sancy que j'ai près de vous s'ex-
» plique davantage sur les particularités de cette affaire; à
» quoi me remettant, je finirai en vous baissant bien hum-
» blement les belles & heureuses mains qui tiennent les clefs
» de ma bonne ou mauvaise fortune; je ne la désirerai
» jamais meilleure, que d'être toujours reconnu, Madame,
» &c. »

Sancy trouva la Reine *fort mal contente, & résolue de ne point faire passer le secours, sinon, à condition que l'on lui bailleroit Calais*. Sancy envoya le sieur de Saint-Aubin son frère, faire part au Roi de cette résolution, & l'après-dîné, il écrivit à la Reine, *la suppliant, selon le récit & les termes de du Vair, de hâter le secours, & se réserver, lorsque son armée seroit passée à Bologne, de demander au Roi ce qu'elle desiroit*.

Ç'auroit pu être une adresse d'ambassadeur, de tâcher de persuader à la Reine, que Henri IV, généreux & reconnoissant comme il l'étoit, pourroit, en voyant arriver le secours demandé, accorder librement & volontairement ce qu'il croyoit de son honneur de refuser, quand on l'exigeoit

l'exigeoit de lui impérieusement, & sous peine d'être privé d'un secours nécessaire; mais il est certain que les termes de du Vair excluent toute idée d'une contestation entre la Reine & Sancy, sur la proposition concernant Calais: or Sancy, dans le Mémoire que nous avons cité, a rendu célèbre la contestation avec la Reine sur cet objet, & s'est vanté de lui avoir dit à ce sujet des vérités fortes.

Voici quel est son récit: il remonte à un temps antérieur où Sancy traitoit avec le prince Casimir, fils de l'électeur Palatin, pour procurer à Henri IV les secours de l'Allemagne, & engager Casimir à faire la guerre au duc de Lorraine. Le prince Casimir y consentoit, mais il demandoit qu'on lui livrât la ville & la citadelle de Metz; sur le refus de Sancy, aimez-vous mieux, lui dit Casimir, voir tomber cette place dans les mains du duc de Lorraine? oui, répondit Sancy, *il vaut mieux, pour le service du Roi, que le duc de Lorraine prenne la place par force, que si le Roi l'engageoit à un prince étranger, quel qu'il fût, parce que le Roi est obligé de conserver, autant qu'il est en lui, la monarchie en son entier.* « M. de Révol, à qui je mandai tout ce discours, ajoute Sancy, m'écrivit qu'ils avoient tous grandement approuvé la réponse que j'avois faite au duc Casimir, & s'en serviroient envers la royne d'Angleterre, qui leur faisoit pareille demande, & qui, pour sûreté du secours qu'à toute heure on lui demandoit, pressoit d'avoir Calais & Boulogne ». Ainsi, lorsque la Reine, dans la négociation de 1596, fit la même proposition à Sancy, elle le trouva tout préparé à lui répondre, comme il avoit répondu au prince Casimir. « Je lui dis donc qu'il étoit plus expédient pour le Roi, que l'Espagnol prît Calais par force, que si le Roi le lui quittoit pour les raisons susdites; & ajoutai que si les Espagnols le prenoient, nous espérions le reprendre sur eux, & si nous le lui avions quitté, nous ne saurions par quel moyen le lui redemander; & quand nous le voudrions, nous l'offenserions, & au lieu d'un ennemi, nous en aurions deux. »

Tome II.

Q

NÉGOCIATIONS
ANGLAISES.

NÉGOCIATION EN
ANGLAIS

» Elle ne me sut dire autre chose, sinon qu'elle ne croyoit
» pas que le Roi eût donné charge de lui faire telle ré-
» ponse, ce que je lui advouai, parce que le Roi n'eût jamais
» pensé qu'elle lui dût en son affliction faire une telle de-
» mande ».

Si l'on veut savoir à présent qui mérite le plus de foi
de la relation de du Vair, ou du mémoire de Sancy, je
répondrai que, sur cet article, c'est le mémoire de Sancy;
& c'est du Vair lui-même qui m'en fournit la preuve. À
la suite de sa relation, il rapporte la lettre que Sancy
écrivit à la Reine le jour même, & ce qu'on y trouve est
parfaitement conforme à ce qu'il se vante d'avoir dit :

« Madame, pour ne vous point abuser, je vous dirai
» franchement, que le Roi mon maître ne se pourra persuader
» que cette proposition parte de votre volonté; il connoît
» trop votre bonté & votre sincérité, laquelle il a trop éprouvée
» pour croire que vous vouliez tirer profit de sa nécessité,
» aux dépens de son honneur. Madame, ce n'est point mé-
» connoissance des faveurs que vous lui avez faites, & sais
» qu'il n'y a rien au monde en sa puissance, que vous ne
» deviez espérer de sa générosité; mais aussi est-il trop cou-
» rageux, pour se laisser ranger par la nécessité à chose
» indigne de sa magnanimité. . . . Que si les mauvaises for-
» tunes le forçoient à endurer quelque injure, il la suppor-
» teroit bien plus patiemment de ses ennemis, qu'il ne feroit
» de ses amis, & pour ce, Madame, je vous supplie & con-
» jure au nom de Dieu, de ne vous plus arrêter à telles
» propositions entièrement hors de propos à cette heure ».

Pendant tous ces débats, la citadelle de Calais fut em-
portée d'assaut par les Espagnols, le vendredi 26 avril;
le gouverneur (Vidossan) fut tué sur la brèche: Ardres
fut pris aussi quelque temps après, mais ces désastres même
contribuèrent au succès de la négociation de messieurs de
Bouillon & de Sancy, & le dimanche, 26 mai, ils con-
clurent un traité de ligue offensive & défensive, entre

DES MANUSCRITS DU ROI. 123

la France & l'Angleterre, contre l'Espagne. L'armement d'Angleterre, commandé par le comte d'Essex, n'ayant pu arriver assez tôt pour sauver Calais & Ardres, servit du moins à enlever Cadix aux Espagnols. Ainsi, tandis que les Espagnols acquéroient en France une clef qui avoit été long-temps entre les mains des Anglois, les Anglois acquéroient en Espagne une clef encore plus importante,

NÉGOCIATION EN
ANGLETERRE



Il est à remarquer que le comte d'Essex, qui étoit le chef de l'expédition, étoit un homme de bien, mais qui n'avoit pas le talent de commander en chef. Il étoit d'ailleurs un homme de bien, mais qui n'avoit pas le talent de commander en chef. Il étoit d'ailleurs un homme de bien, mais qui n'avoit pas le talent de commander en chef.

* كتاب الجمان من مختصر اخبار الزمان

Le livre des Perles, recueillies de l'abrégé de l'histoire des siècles, ou Abrégé de l'histoire universelle.

Par Schéhabeddin Ahmed almokri alfassi.

Manuscrits Arabes, 762 & 769.

Par M. SILVESTRE DE SACY.

CET ouvrage est divisé en trois parties, ainsi que l'auteur l'annonce dans la préface. La première est consacrée à l'histoire ancienne, depuis la création du monde jusqu'à Mahomet; la seconde, n'a pour objet, que la vie de ce législateur, & finit à sa mort; la troisième, contient l'histoire des temps postérieurs, jusqu'à son de la dernière trompette, suivant l'expression de l'auteur, qui, en effet, termine son ouvrage par un court traité des signes de la fin du monde.

Il y en a deux exemplaires dans la bibliothèque du Roi; le premier, coté 762, de format in-4.^o contient cent soixante feuillets, & porte pour date l'année 1051 (1641-2). Le copiste nommé *Mohammed*, étoit attaché à la grande mosquée du Caire.

Ce manuscrit n'est pas à beaucoup près complet, quoique tous les feuillets aient été numérotés de suite & sans aucune interruption, par un Européen, & que la note qui est à la tête du manuscrit, & la notice insérée dans le catalogue, n'en fassent aucune mention. Il y a une lacune très-considérable entre le trente-huitième & le trente-neuvième feuillet; pour la cacher, on a effacé la réclame du trente-huitième feuillet, & on y a substitué le premier mot du trente-neuvième, ce qu'il est facile de reconnoître: ce qui

* Kitab aldjuman min mokhtassar akhbar alzman.

manque en cet endroit, forme presque la moitié de l'ouvrage. Il paroît que cet exemplaire a dû être divisé en deux tomes; le premier tome contenoit sans doute la première partie de l'ouvrage, & les deux dernières étoient renfermées dans le second. Cette conjecture est fondée sur la différence que je remarque entre les trente-huit premiers feuillets & le reste du manuscrit; quoique le tout paroisse être de la même main, cependant, dans les trente-huit feuillets du commencement, l'écriture est plus lâche & les lignes plus écartées que dans le reste du volume. Dans cette première partie, il n'y a que dix-sept lignes par page; il y en a vingt-trois dans toutes les pages suivantes.

Le commencement des paragraphes, & tout ce qui est écrit en encre rouge, à commencer du *folio 19 verso*, jusqu'à la fin du trente-huitième ou de la première partie, & du *folio 93 recto*, jusqu'à la fin de l'ouvrage, n'a été écrit qu'après coup, & n'est pas de la même main que le corps du manuscrit. Le copiste avoit laissé en blanc ce qui devoit être rempli avec de l'encre rouge, & s'étoit contenté de l'écrire sur la marge extérieure, & si près de l'extrémité du papier, que cette écriture devoit nécessairement être enlevée par le relieur, pour peu que la marge eût été rognée. Ces intervalles ont été remplis après coup par un copiste ignorant, qui y a souvent commis des fautes grossières, & dont l'écriture est très-mauvaise (a).

Le deuxième exemplaire de cet ouvrage, que possède la bibliothèque du Roi, est numéroté 769; il est indiqué dans le catalogue imprimé, & dans les notices qui sont à la tête du manuscrit, sous le titre de *Chronique d'Ebn Khaldoun*, Africain, natif d'Adrumette, qui étoit Cadhi d'Alep, lorsque cette ville fut prise par Tamerlan, & mourut en l'année 808, à Samarcande. Je ne comprends pas ce qui

(a) Il y a encore dans ce manuscrit plusieurs transpositions, dont voici la note: il faut passer du 97 *folio*, au 102 *folio*, du 105 au 98, & du 101 au 106.

ERAS ALDUMAN.

a pu donner lieu à cette erreur; ce qu'il y a de certain, c'est que ce manuscrit n'est autre chose qu'un exemplaire de l'histoire universelle de Schéhabeddin almokri alfassi. Il a été apporté d'Afrique en 1683, par M. Pétis de la Croix, & est passé de la bibliothèque de Colbert dans celle du Roi; on n'y trouve aucune indication du nom de l'auteur, ni de celui du copiste, & de l'année dans laquelle il a été écrit; il manque quatre feuillets au commencement, & après celui qui est coté 151, & qui est aujourd'hui le 147.^e du manuscrit, il y a quinze feuillets d'une autre encre & d'une autre écriture, qui y ont été insérés pour remplir une lacune qui se trouvoit en cet endroit. Le manuscrit est de format in-4.^o & contient cent soixante-quinze feuillets; il est écrit en caractère Africain, & d'une très-belle main, à l'exception des quinze feuillets dont on vient de parler, qui ont aussi été copiés par un Africain, mais dont l'écriture est très-mauvaise. Au moyen de ce supplément, l'ouvrage de Schéhabeddin est complet, à la réserve des quatre premiers feuillets; le commencement & la fin de chaque partie de l'ouvrage y sont très-bien distingués, & il est fort supérieur, pour l'exactitude à l'exemplaire numéroté 762.

Schéhabeddin Ahmed, auteur de cet ouvrage, étoit natif de la ville de Fez; son surnom *Almokri*, signifie un docteur, qui enseigne à lire l'Alcoran. M. d'Herbelot qui en fait mention dans sa bibliothèque Orientale, traduit ainsi le titre de cet ouvrage (b): *Perles recueillies de l'abrégé des histoires*; dans le catalogue imprimé des manuscrits de la bibliothèque du Roi, il est rendu par ces mots: *Liber cumulatè quamvis compendiosè res gestas omnium temporum complectens*. La diversité de ces deux traductions vient du second mot du titre Arabe, qui a deux sens fort différens selon la prononciation qu'on lui donne: si l'on prononce *ald-jamman*, comme l'auteur de la notice imprimée dans le catalogue, il signifie une mesure comble (*mensura cumulum*

(b) Voyez Bibliothèque Orientale, aux mots *Fassi* & *Giuman*.

Superfusum habens. Gol.); si on prononce *aldjaman*, c'est un nom collectif, qui signifie des perles, & c'est certainement le sens qu'il a dans cet endroit. Il n'est fait aucune mention de cet ouvrage dans la bibliothèque des livres Arabes, Turcs & Persans, de Hadji Khalfa (c). Quoiqu'il ne soit pas possible de déterminer avec précision le temps où il a été composé, deux textes de l'auteur en fixent à peu-près l'époque au milieu du neuvième siècle de l'hégire.

KITAS ALDJAMAN

Dans l'un de ces textes, l'auteur s'exprime ainsi: « la ville de Fez demeura sans chef pendant vingt années, depuis l'an 618 (1221-2), jusqu'en 638 (1240-1). Alors les Mérinites s'emparèrent du gouvernement, & ils ont conservé la souveraineté jusqu'à ce jour ».

La dynastie des Mérinites, qui avoit commencé à s'élever sur les ruines de celle des Almohades, dans les premières années du septième siècle de l'hégire, ne fut entièrement éteinte qu'en la personne de *Mohammed alouattaz Merini*, qui fut dépouillé de ses États par les Schérifs en l'année 957 (1550). Ce passage prouve que cet ouvrage ne peut être plus moderne que l'année 1550 de J. C. époque de l'extinction de la dynastie des Mérinites; j'en joins un autre, qui donne lieu de penser qu'il est antérieur de cent ans environ à cette révolution.

Après avoir traité de l'histoire des Khalifes Abbassides, dont l'empire fut détruit par les Tartares, en l'année 655 (1257-8), l'auteur passe à la seconde branche de cette dynastie, qui commença trois ans après la ruine de la première, en la personne d'*Ahmed*, fils de *Dhaher-billah*, que le sultan d'Égypte déclara successeur légitime des Khalifes, & fit reconnoître en cette qualité dans ses États. Cette seconde branche subsista jusqu'à la conquête de l'Égypte, par Sélim I.^{er}, en l'année 923 (1517-8). Or le dernier de ces Khalifes, dont il soit fait mention dans l'histoire de Schéhabeddin, est *Moslacfi-billah*, qui fut

(c) Voyez les manuscrits Arabes de la bibliothèque du Roi, 733 & 875.

proclamé, dit notre auteur, en l'année 845 (1441); il ne parle point de sa mort arrivée au mois de moharram 855 (1451-2), ce qui me porte à croire, que lorsqu'il écrivoit, ce prince étoit encore vivant.

Il est temps de parler du contenu de l'ouvrage, & je suivrai pour cela la division que l'auteur a adoptée.

La première partie contient, comme je l'ai déjà dit, les traditions qui ont cours parmi les Musulmans sur l'histoire du monde, depuis son origine jusqu'à la naissance de Mahomet. Il suffira d'indiquer ici les principaux objets dont il est fait mention dans cette partie de l'ouvrage; j'y joindrai un petit nombre d'extraits.

La création du monde & des différens ordres d'esprits célestes, celle des substances corporelles & des monstres, dont le nom & l'idée ont passé des Rabbins chez les Musulmans; l'histoire des mondes créés successivement pendant une longue suite de siècles, & anéantis par la vengeance divine avec les peuples qui les habitoient, avant la création de cet univers: tels sont les premiers objets dont traite l'auteur. Il parle ensuite de la lumière prophétique de Mahomet, qui, créée avant l'origine du monde, étoit destinée à se reposer un jour sur sa tête, & devoit être le signe de son élection, & de la dignité à laquelle Dieu l'avoit destiné; de la création du trône de Dieu, & de la formation de l'homme. Dans les paragraphes suivans, il raconte la tentation d'Adam, sa chute dans l'île de Sérendib, celle d'Eve sur le rivage de la mer dans le territoire de la Mecque, & du serpent à Aïela; la rencontre d'Adam & d'Eve sur le mont Arafat, les premiers travaux d'Adam pour l'agriculture, & l'invention des instrumens du labourage & des arts mécaniques; les changemens causés par le péché de l'homme dans les productions de la Nature, la naissance des premiers enfans d'Adam, leur sacrifice, le meurtre d'Abel, la mort d'Adam & d'Eve; les commencemens de l'idolâtrie, la construction de la Caaba avant le déluge, & son enlèvement au ciel pendant la
durée

durée de cette catastrophe. L'auteur parle ensuite d'Edris, de Noé, de Lokman, de Houd, d'Abraham, de Scheddad, & de ses ouvrages merveilleux; de l'antiquité du monde, & des principales époques de la chronologie. Il passe après cela à l'histoire de Jacob, de Joseph, d'Ismaël, & des descendans d'Abraham, de Samuël, Saül, Goliath, Jonas, Ézéchiël, auquel il donne le nom de *Roi*, & qu'il paroît faire ainsi que Jonas, contemporain de Saül, de David & de Salomon; des guerres de ce dernier contre les génies, & de son entrevue avec la reine Balkhis. Dans tout ce qui concerne l'histoire des Juifs, il ne fait que copier les rêveries & les anachronismes des commentateurs de l'Alcoran. Nézar, père des quatre chefs, auxquels les Arabes rapportent leur origine, vivoit, selon notre auteur, du temps de Salomon & de Balkhis. Après avoir parlé de Nézar, il traite des conquêtes de Dhoulcarnain, de Khedher, & de leurs guerres contre les peuples de Gog & de Magog, dont il raconte une multitude de fables. Il revient ensuite à David & à Salomon, & au pouvoir souverain que celui-ci exerçoit sur les génies; enfin, il passe à l'histoire des Tobbas ou rois de l'Arabie avant Mahomet, de la conquête de ce pays par les Éthiopiens, & de leur expulsion sous le règne de Nouschirwan. Il donne aussi quelques détails sur les ancêtres de Mahomet, & sur les antiquités sacrées de la Mecque. Je ne donnerai de toute cette première partie, que quelques extraits qui renferment des détails peu connus, & qui, quoique fabuleux, peuvent cependant n'être pas sans utilité.

Voici ce que notre auteur raconte de l'origine de l'idolâtrie.

Adam & Eve étant morts, & ayant été enterrés près l'un de l'autre, Seth & ses enfans, ainsi que toute leur postérité, à l'exception de la famille de Caïn, honoroient leur mémoire, & réclamoient leur intercession par des pèlerinages & des actes religieux. Cinq des enfans de Seth qui s'étoient distingués durant leur vie, furent inhumés

Tome II.

R

auprès des auteurs communs du genre humain ; on les associa aux honneurs qu'on rendoit à leur mémoire ; leurs tombeaux devinrent aussi l'objet d'un pèlerinage très-fréquenté. Satan séduisit alors les enfans de Caïn, qui étoient exclus des pèlerinages religieux, par lesquels la postérité de Seth honoroit le souvenir des vertus de ses ancêtres, & s'engagea à leur donner des statues parfaitement ressemblantes à ces cinq enfans de Seth, s'ils vouloient leur rendre les mêmes hommages. En effet, il accomplit sa promesse, & donna à ces statues les noms des cinq hommes illustres de la famille de Seth qu'elles représentoient ; c'étoient Wadd, Sawâ, Yagouth, Yaouf & Nesr. Ce sont-là les premières idoles auxquelles on ait rendu un culte religieux, & cette idolâtrie commença du temps de Mahaléel, fils de Caïnan, fils d'Enos, fils de Seth. En honorant ces statues, les hommes ne se proposèrent d'abord, que de témoigner leur respect pour la mémoire de ceux qu'elles représentoient, & de réclamer leur protection ; mais ces honneurs dégénérèrent bientôt en une superstition impie, & ces idoles furent adorées au lieu du Créateur. Elles se conservèrent jusqu'au déluge ; les eaux les ayant entraînées sur le rivage de la mer, au lieu où est la ville de Djidda, elles y demeurèrent ensevelies dans le sable, sans qu'aucun homme fût ce qu'elles étoient devenues.

Dieu ayant conservé Noé & ses trois enfans, Sém, Cham & Japhet, ils repeuplèrent la terre, & leurs descendans se livrèrent à toutes sortes de crimes & d'injustices. Ils élevèrent des idoles, & substituèrent leur culte à celui de Dieu ; ils adoroient aussi les astres, & ayant remarqué les mouvemens périodiques qui les ramenoient sur l'horizon, & les faisoient disparaître, ils firent des statues destinées à les représenter ; telles étoient les idoles qui furent mises en pièces par Abraham. Il est dit dans l'Alcoran, qu'*Abraham étoit un peuple*, ce qui signifie, suivant l'explication des commentateurs, que lui seul faisoit profession d'adorer le vrai Dieu, tandis que tout le reste des

hommes étoit livré à l'idolâtrie; en sorte qu'il formoit seul le peuple des fidèles, opposé au peuple des infidèles.

KITAB ALDIWÂN.

Azar, père d'Abraham, avoit fait sept idoles, pour représenter les sept planètes; car il étoit le plus habile sculpteur de son temps. Le Soleil étoit représenté sous la figure d'une femme, assise sur un trône d'or; elle avoit sur la tête une couronne d'or, & devant elle étoit un lion. Une femme d'une beauté parfaite représentoit l'astre de Vénus; elle avoit la tête nue, & sa chevelure pendoit librement; elle tenoit dans sa main un instrument de musique; devant elle étoient des balances, & derrière elle un taureau. Mercure avoit la forme d'un jeune homme, de couleur brune; dans ses mains étoient plusieurs machines à ressorts, & il paroissoit occupé à différens ouvrages de mécanique. Il avoit devant lui un épi (*d*), & derrière lui deux enfans qui se tenoient embrassés, comme deux jumeaux dans le sein de leur mère; on dit qu'ils représentoient les deux étoiles, connues sous le nom commun de *Schari*, dont l'une porte le nom distinctif de *Schari alobour* (*Canis major*), & l'autre celui de *Schari alyamania* (*Canis minor*); on les nomme aussi les deux sœurs de *Sohail* (*Canopus*). Azar avoit figuré la Lune, sous la forme d'un homme, qui portoit sur la tête une tiare blanche, & étoit entouré d'une mer d'eau; devant lui étoit une écrevisse qu'il paroissoit vouloir tirer à lui. Saturne étoit représenté par un vieillard qui avoit une jambe coupée, & qui s'appuyoit sur une béquille pour marcher; il portoit au cou une coignée, de laquelle pendoit derrière lui unealebasse remplie de vin; devant lui étoit un seau (*e*), & derrière lui un chevreau; il marchoit lentement pour se rendre à ses travaux rustiques. Un homme vêtu d'étoffe de soie, de couleur verte, représentoit Jupiter; il étoit assis sur un

(*d*) C'est ainsi que les Arabes nomment le signe du zodiaque, que nous appelons la *Vierge*.

(*e*) C'est ainsi que les Arabes nomment le signe du Verseau.

trône, & tenoit un arc à la main; devant lui étoit un poisson qu'il perçoit d'une flèche. Mars paroissoit sous la figure d'un homme revêtu de ses armes, & qui avoit une ceinture autour des reins; il tenoit une épée, dont il frappoit la tête d'un bélier; derrière lui étoit un scorpion. Telles étoient les idoles que les hommes adoroient au lieu de Dieu, & auxquelles ils donnoient les noms des astres.

Abraham les ayant brisées & jetées au feu, fut amené devant Nemrod, qui le condamna à périr dans les flammes d'un bûcher ardent; mais Dieu envoya à son secours l'ange Gabriel, & changea l'ardeur des flammes en un parterre délicieux. Lorsqu'il eut reçu de Dieu l'ordre de sortir de son pays avec tous ceux qu'il avoit convertis, Nemrod le poursuivit à la tête d'une nombreuse armée. Ce prince considéroit avec une orgueilleuse complaisance le grand nombre de ses troupes. Dieu, pour punir son orgueil, envoya une nuée de moucheron: le premier jour ces moucheron mangèrent les yeux de toutes les bêtes de charge, & les firent périr; le second jour, les hommes éprouvèrent le même châtement; enfin, le troisième jour, Dieu qui avoit réservé Nemrod jusqu'à ce moment, pour le rendre témoin des effets de sa vengeance, envoya contre lui un moucheron aveugle, qui entra dans son cerveau, & lui donna la mort.

Suivant une tradition, dont l'origine remonte jusqu'à Abou Horeïra, Mahomet a dit: le premier qui a corrompu la religion d'Abraham & d'Ismaël (f), est Amrou ben Yahya. Il établit le culte des idoles, & introduisit les différentes coutumes superstitieuses, que les Arabes pratiquoient dans le temps du paganisme, & qui consistoient à regarder certains animaux comme sacrés, & à leur accorder une entière liberté & l'exemption de tout travail.

(f) Ceci ne doit s'entendre que de l'introduction de l'idolâtrie, à la Mecque; car on voit par la suite, que les idoles ou des pierres, étoient adorées dans plusieurs lieux de l'Arabie, avant Amrou ben Yahya.

Amrou ben Yahya, suivant le récit d'Ebn Ishac, étoit parti de la Mecque pour les affaires de son commerce, & dirigeoit sa route vers la Syrie. Lorsqu'il passa par la contrée nommée *Albalca*, & qui étoit alors occupée par les Amalécites, descendans d'Amlac fils de Loud, fils de Sem, fils de Noé, il vit que ces peuples adoroient les idoles. Les ayant interrogés sur le motif du culte qu'ils leur rendoient, il reçut d'eux cette réponse : « lorsque nous avons besoin de pluie, nous leur adressons notre prière, & elles exaucent nos vœux, & quand nous réclamons leur assistance, elles viennent à notre secours, & nous accordent la victoire sur nos ennemis ». Amrou leur demanda une de leurs idoles, & ayant reçu d'eux celle qu'ils nommoient *Hobal*, il l'apporta à la Mecque, la plaça dans la Caaba, & invita les Arabes à l'adorer. Ils s'empresèrent de lui obéir; les génies lui apparurent, & les démons lui manifestèrent les choses secrètes.

À mesure que les enfans d'Ismaël s'étoient multipliés à la Mecque, ils avoient été obligés de se répandre dans diverses contrées, le terrain renfermé entre les deux montagnes qui environnent cette ville, étant trop resserré pour les contenir. Chaque colonie, en quittant la Mecque, avoit emporté une pierre de cette ville, & cette pierre étoit devenue l'objet de leur culte dans les lieux où elles avoient établi leur séjour. Elles pratiquoient autour de ces pierres les processions & les autres cérémonies religieuses, par lesquelles elles avoient coutume d'honorer la Caaba; ce culte subsistoit encore du temps d'Amrou. Les Arabes ayant oublié les vraies institutions d'Abraham, rendoient à ces pierres le culte d'adoration qui n'est dû qu'à Dieu; quelques-uns avoient conservé les institutions d'Abraham, mais ils y ajoutoient des nouveautés profanes, comme il est dit dans l'Alcoran; le plus grand nombre d'entr'eux adoroit Dieu sans reconnoître son unité. En effet, dans leurs prières, ils s'exprimoient ainsi : « je t'adore, ô Dieu! qui n'as point de compagnon; si ce n'est un seul, qui a reçu de toi, le »

» souverain domaine de tout ce qu'il possède (c'étoit Hobal qu'ils désignaient ainsi) ».

Lorsque les génies commencèrent à se manifester à Amrou, les cinq idoles que les hommes avoient adorées avant le déluge, étoient encore cachées, excepté celle de Wadd qui avoit été découverte depuis ce temps, & avoit été adorée par quelques Arabes, avant qu'ils eussent reçu le culte d'Hobal. Ils avoient ensuite, comme nous l'avons dit, honoré des pierres, qu'ils abandonnoient pour leur en substituer de nouvelles, sans autre règle que leurs caprices. Enfin les démons indiquèrent à Amrou, le lieu où étoient cachées les anciennes idoles, & lui ordonnèrent de les en retirer, & de les exposer à la vénération des Arabes. Amrou exécuta leurs ordres, & dans le temps où les habitans de l'Arabie se rendoient en pèlerinage à la Mecque, il exposa à leurs yeux les idoles qu'il avoit retrouvées, & les invita à leur rendre des hommages religieux. Les Arabes ne firent aucune difficulté de les adorer; ils portèrent l'idole de Wadd dans le canton de Wadilcora, & la placèrent à Doumataldjandal; c'étoit une statue de marbre, qui représentoit un homme à cheval, avec un vêtement ceint autour des reins, & un manteau; il portoit une épée suspendue à son cou, & tenoit une lance à la main. Cette idole demeura à Doumataldjandal, jusqu'au temps de Mahomet; elle fut brisée par Khaled ben Walid. La tribu de Hodheil emporta l'idole de Sawâ, & Yagouth demeura en la possession de la famille de Modhahhadj, qui la plaça sur une forteresse de l'Arabie heureuse. Les Arabes de la tribu de Hamadan prirent l'idole de Yaouf, & la placèrent dans un village nommé *Haïran*. Les descendants de Hemyar, emportèrent dans leur pays la statue de Nesr; ils continuèrent à l'adorer jusqu'au règne de Dhou-Nawas, qui les contraignit à embrasser le Judaïsme. Le culte de ces idoles, ne fut entièrement aboli, que du temps de Mahomet, qui les fit brûler ou mettre en pièces.

Amrou, après avoir introduit dans sa patrie ce culte

profane, demeura à la Mecque, & la postérité y devint très-nombreuse. Ses descendants furent souvent en guerre avec les Amalécites qui y demeuroient, & ils étoient alternativement expulsés de cette ville. Dans ces émigrations, ils continuèrent, suivant l'ancienne coutume, à emporter des pierres de la Mecque, pour en faire l'objet de leur culte, & ils les regardoient comme le gage de leur bonheur. Amrou avoit aussi établi le culte de Ménât dans un lieu situé entre la Mecque & Médine, sur le bord de la mer; & il avoit introduit parmi les Arabes l'usage de se raser la tête en l'honneur de Ménât, lorsqu'ils s'acquittoient des cérémonies du pèlerinage. Mahomet fit briser l'idole de Ménât, lorsqu'il fit la conquête de la Mecque.

L'idole d'Allath est celle dont le culte étoit le plus récent parmi les Arabes; c'étoit originairement une grande pierre quarrée. Les Arabes de la famille de Thakef en firent une statue qu'ils adorèrent, & à laquelle ils bâtirent un temple à Taïef. Les Coreïschites & plusieurs autres familles l'honoroient d'un culte religieux, & le nom de cette idole entroit dans la composition des noms que plusieurs d'entreux portoient, comme *Zeïd-allath*, *Abd-allath*. Le temple d'Allath étoit situé au même lieu où est aujourd'hui la mosquée de Taïef: Walid ben Schaaba renversa cette idole par ordre de Mahomet. Ce qui donna lieu aux honneurs extraordinaires que l'on rendit à cette pierre, c'est qu'Amrou avoit coutume de s'en servir tous les ans au temps où les pèlerins se rendoient à la Mecque, & s'asseyoit sur cette pierre pendant qu'il pétrissoit la farine pour leur préparer à manger. Après sa mort, les Arabes prirent cette pierre pour en faire une statue d'Amrou, & le nom qu'elle portoit dériveroit de l'usage auquel elle avoit servi.

L'idole d'Uzza étoit un édifice semblable à la Caaba, mais sans porte, & du fond duquel une voix se faisoit entendre. Suivant Ebn Abbas, ce nom désignoit un esprit infernal, qui résidoit dans trois arbrisseaux épineux de la

vallée nommée *Batn-Nakhla*. Après la prise de la Mecque; Mahomet y envoya Khaled ben Walid, & lui ordonna de couper le premier de ces arbrisseaux, & s'il ne voyoit rien d'extraordinaire, d'en faire autant aux deux autres: Khaled coupa le premier & le second, sans rien voir; comme il approchoit du troisième, une femme semblable à une Éthiopienne, vint à lui, elle s'arrachoit les cheveux, se tordoit les mains derrière le cou, & grinçoit les dents. Khaled la maudit, & lui coupa la tête, qu'il suspendit à un arbre; il vint ensuite au troisième arbrisseau, & n'y ayant rien trouvé d'extraordinaire, il revint trouver Mahomet, qui lui dit que la femme qu'il avoit tuée, étoit Uzza.

Les Coreïschites adoroient encore plusieurs autres idoles qu'ils avoient placées dans la Caaba, mais la plus grande de toutes étoit Hobal; c'étoit une statue de figure humaine, faite de cornaline rouge; la main droite ayant été cassée, ils lui en firent une autre qui étoit d'or. Devant cette statue étoient neuf flèches, par le moyen desquelles ils consultoient le sort dans toutes les entreprises importantes; cette manière d'interroger le sort, se nommoit *kimar*, & ces flèches s'appeloient *azlam*: on ne consultoit point le sort sans offrir des victimes à Hobal. Parmi ces flèches, il y en avoit une qui servoit particulièrement lorsqu'on avoit des doutes sur la légitimité d'un enfant; elle portoit d'un côté le mot *sarih*, & de l'autre *lask*: si elle se présentoit du côté où étoit écrit le mot *sarih*, ils gardoient l'enfant; si c'étoit l'autre côté, ils le rejetoient. Ces flèches servoient aussi à tirer au sort pour faire les partages, & à prendre toutes sortes d'augures.

La famille de Coreïsch adoroit encore Assaf & Nabéla. Assaf ben Yali étoit venu du Yémen avec Nabéla fille de Zeïd, son amante, pour visiter la Caaba; lorsqu'ils y furent entrés, ils profanèrent la sainteté du temple, en y satisfaisant la passion dont ils brûloient l'un pour l'autre. Leur crime fut puni, & ils furent changés en pierres par la vengeance divine; on les plaça dans le temple, afin que leur

leur exemple servit d'instruction aux autres hommes; mais dans la suite, ils furent honorés d'un culte idolâtre. KITAS ALJUNAB.

Parmi les idoles de la Caaba, on voyoit encore Dhoulkhalsa; c'étoit un caillou blanc, orné de différentes sculptures & d'une couronne. L'idole de Nébala étoit placée dans un lieu situé entre la Mecque & Médine; elle fut détruite par un des compagnons de Mahomet, après qu'il eut défait les familles de Khotham & de Bahéla, qui s'opposoient à sa destruction. Les Arabes adoroient encore Dhoulkeffeïn & Dhoulschéra; Alokaisar étoit révéré dans les contrées orientales de la Syrie, Saïd à Auza, & Mofles à Taï. Outre ces idoles, chacun des habitans de la Mecque en avoit une chez lui, qu'il adoroit avec ses enfans & tous les gens de sa maison. Les Arabes pratiquoient dans les temples de leurs idoles, les mêmes cérémonies religieuses, qui sont en usage à la Mecque.

Les Mages construisoient aussi des temples, & y dépofoient le feu qui étoit l'objet de leur culte; ils le portoient en procession, & avoient grand soin qu'il ne s'éteignît jamais. Le roi Manoutchehr avoit construit dans la ville de Balkh, un de ces pyrées, qui fut renversé par les Musulmans. Il y en avoit un pareil à Sanaa dans le Yémen; c'étoit un ouvrage du roi Dhohak, qui lui avoit donné le nom de *l'étoile de Vénus*; il fut détruit par le khalife Othman. La ville de Fergana renfermoit aussi un pyrée, qui avoit été élevé par Cabous, & consacré au Soleil. Il y avoit aussi dans l'Inde un temple très-grand, où l'on adoroit le feu, & un grand nombre d'idoles; ce temple avoit été bâti par Djorham. La plus considérable de ces idoles, représentoit *Alhayouli*, c'est-à-dire, suivant les idolâtres, le Dieu suprême; cet édifice ne fut point détruit par Mahomet, ni par les premiers Khalifes. Du temps de Hedjadj ben Yousouf althakéfi, les Musulmans s'étant rendus maîtres de ce pays, vouloient le détruire; mais les idolâtres offrirent de payer trois fois la valeur des choses précieuses qu'il renfer-

Tome II.

§

SATAN ALDIUMEN.

moit pour en obtenir la conservation. Les Musulmans consultèrent le khalife Abdolmélit ben Merwan, qui accepta les offres des infidèles. Ce temple subsiste encore aujourd'hui, & les Indiens y viennent en pèlerinage, de deux mille parasanges; on ne s'y présente point, sans y offrir un don plus ou moins considérable. Chaque année, quand le temps de la fête est passé, on partage le produit de toutes ces offrandes en trois portions; un tiers est employé à la fortification & aux réparations de la ville, un autre au soulagement des pauvres & des infirmes, & le dernier est appliqué aux ministres du temple, aux prêtres des idoles, & à tous les besoins de l'édifice.

Parmi les antiquités fabuleuses de l'Arabie, il n'en est point de plus fameuses que le château & les jardins de Scheddad: l'auteur y joint le puits nommé *Bir almoattala*; ce puits appartenait aux Madianites, qui descendoient des anciennes tribus d'Ad & de Thémoud; les eaux de ce puits étoient conservées dans des réservoirs, & fournissoient aux besoins de tous les habitans de cette contrée. Un roi de ce peuple, nommé *Als*, étoit parvenu à une grande vieillesse, & desirant se garantir de toute altération & de corruption, il se frotta tout le corps d'un onguent composé de myrrhe, d'aloès & de miel. Lorsque la mort eut terminé ses jours, il demeura assis sur son trône, & il paroissoit encore vivant; cependant, les sujets étonnés du silence qu'il gardoit, étoient prêts à se révolter, lorsque Satan entra dans son corps, & leur persuada qu'il n'étoit pas mort, qu'il n'avoit gardé le silence que pour éprouver leur fidélité, & que, devenu participant des attributs de la Divinité, il étoit immortel & exempt de tous les besoins de la nature humaine; il les engagea donc à l'adorer; on le revêtit d'étoffes précieuses, & il rendoit des oracles. Dieu leur envoya un prophète nommé *Hantala*, pour leur faire connoître les ruses de Satan, mais ils le tuèrent & le jetèrent dans le puits; de ce moment, il cessa de leur fournir de l'eau, les animaux moururent de soif, leurs

jardins se desséchèrent, & ils périrent tous, sans qu'il en restât un seul.

KIVAS ALBUNAN.

Scheddad étoit fils d'Ad; Ad avoit laissé un grand nombre d'enfans dont trois, Mondar, Scheddad & Locman, montèrent sur le trône. Scheddad ayant succédé à son frère Mondar, fit de grandes conquêtes, & étendit sa domination dans l'Afrique jusqu'à l'Océan. Après une absence de deux cents ans, il revint dans le Yémen, & ne voulant pas établir sa demeure au château de Mareb, il acheva l'édifice nommé *Kasr almoschayad*, qui avoit été commencé par son frère Mondar; il y employa avec profusion l'or, l'argent & les pierres précieuses; les murs étoient ornés intérieurement des pierreries les plus rares, & le pavé étoit de marbres de différentes couleurs. Scheddad avoit reçu de la nature une force extraordinaire, il plioit le fer entre ses doigts, & le bruit de sa voix suffisoit pour faire mourir un lion. Il vécut très-long-temps, & vit sa postérité se multiplier prodigieusement sur la terre: voulant se garantir de la mort, il se renferma dans son palais, dont il fit revêtir les murailles extérieures de fer poli & de cristal; pendant le jour, le fer échauffé par les rayons du soleil, lançoit des étincelles ardentes, & après le coucher du soleil, ces cristaux produisoient le même effet; on ne pouvoit en approcher à la distance de quarante milles, sans en être brûlé. Il avoit pratiqué une entrée souterraine; des machines conduisoient une eau courante dans ces souterrains; lorsqu'il vouloit entrer ou sortir, il arrêtoit le jeu de ces machines, & ils étoient promptement à sec. Scheddad crut alors n'avoir plus rien à craindre, & être à l'abri de la mort; mais Dieu envoya un vent furieux qui le fit périr: on dit qu'il n'occupa pas plus de trois jours, le château qu'il avoit construit.

Le jardin nommé *Irem dhat alémad*, est encore un ouvrage de Scheddad. Ayant lû dans les livres révélés, la description magnifique du paradis, dont les colonnes sont d'or & d'argent, la poussière de musc & d'ambre, les

S ij

gazons de safran & d'iris, les cailloux d'hyacinthe, & de toutes sortes de pierres précieuses, il résolut de faire quelque chose qui égalât cette magnificence. Il envoya quarante hommes de chacune des mille tribus qui composoient le peuple d'Ad, pour chercher un lieu propre à l'exécution de son dessein. Après avoir parcouru toute la terre, ils revinrent au bout de cent ans, & indiquèrent à Scheddad une plaine délicieuse, coupée de mille ruisseaux, qui se confondoient les uns avec les autres. Scheddad s'y transporta, & y fit construire un bâtiment, dont les fondemens étoient d'or, d'argent, de perles, de diamans, & de toutes sortes de pierreries. Il y travailla pendant cent quatre-vingts ans, & y employa le produit de trois années des tributs de toute la terre, sans compter les trésors qu'avoient amassés les rois ses prédécesseurs. Lorsque cet ouvrage fut achevé, Dieu le fit disparaître, & l'abandonna aux génies pour en faire leur demeure. Personne ne pouvoit en approcher, à la distance de trois mois de chemin, sans être frappé de mort.

Je pourrois ajouter aux extraits que l'on vient de lire, de la première partie de l'ouvrage de Schéhabeddin, le récit qu'il fait de l'introduction de la religion d'Abraham, qu'il distingue du Judaïsme, dans le royaume du Yémen, sous le règne du dernier Tobba; de l'établissement du Judaïsme & des persécutions que les vrais croyans eurent à soutenir sous les princes qui lui succédèrent; de la conquête de l'Arabie par les Éthiopiens, & de leur expulsion par Seïf ben dhou Yézen. Mais comme ces faits se trouvent déjà dans les extraits d'historiens Arabes, publiés par M. Schultens, sous le titre de *Historia imperii Joctanidarum*, &c. je crois devoir les omettre ici, afin d'éviter des répétitions inutiles.

La seconde partie de l'ouvrage de Schéhabeddin est entièrement consacrée à l'histoire de Mahomet, depuis sa naissance jusqu'à sa mort; elle ne contient aucun fait important, qui ne se trouve dans les autres écrivains qui ont

traité le même sujet, & notamment dans les annales d'Aboulféda.

KITAB ALDJUMAH.

La troisième partie qui mérite un examen plus détaillé, contient l'histoire des Musulmans & de leurs conquêtes: celle des quatre premiers Khalifes, Aboubekr, Omar, Othman & Ali, est traitée d'une manière fort étendue; mais l'auteur ne s'est point appliqué à décrire les conquêtes & les grands événemens qui ont illustré leurs règnes; il n'en parle qu'en passant & très-superficiellement. Tous les faits qu'il a rassemblés tendent plutôt à faire connoître les mœurs & le caractère de ces princes, leur zèle pour la religion, & leur respect pour la mémoire du prophète; ses récits sont toujours entre-mêlés d'un grand nombre de traditions, qui contiennent des paroles attribuées à Mahomet, ou des particularités de sa vie. La méthode que l'auteur a suivie dans l'histoire de ces quatre premiers successeurs du prophète, est celle qu'il a constamment observée dans toute la suite de cette troisième partie, si ce n'est qu'il a traité beaucoup plus succinctement les vies des khalifes Ommiades & Abbassides. En général, il a négligé ce qui étoit véritablement important, pour s'attacher à des récits frivoles & sans intérêt. À peine trouve-t-on dans cette histoire les noms de ces dynasties puissantes qui déchirèrent l'empire des Khalifes, & réduisirent enfin la dignité souveraine à une ombre sans réalité. Malgré ces défauts, cet ouvrage ne seroit pas inutile à celui qui, écrivant l'histoire des Khalifes, voudroit faire connoître les mœurs de ces souverains: on y trouve aussi quelques observations & anecdotes qui ne sont pas à mépriser; je vais en extraire ici quelques-unes.

Le fameux Hedjadj, qui fut gouverneur de l'Irak, sous le khalifat d'Abdalmélic, étoit fils de Youssouf althakéfi; sa mère Alfaréga, fille de Hamam, avoit épousé Youssouf après avoir été répudiée par Alhareth ben Kelda, son premier mari. Lorsque Hedjadj vint au monde, il étoit d'une laideur insupportable, & refusoit de prendre la mamelle; le lendemain, sa mère, conformément à l'avis qui lui avoit

été donné en songe, lui fit boire le sang d'un jeune chevreau, & le jour d'après, celui d'un bouc: le quatrième jour, l'enfant commença à têter; mais lorsqu'il fut devenu grand, il ne pouvoit passer un seul jour sans répandre du sang, & il étoit d'un caractère violent & brutal. Sous le khalifat d'Abdolmélîc ben Merwan, Almahleb ben Sofra, qui étoit gouverneur de l'Irak, ne pouvant résister aux entreprises des rebelles qui troubloient cette province, écrivit au Khalife pour lui demander du secours, protestant que s'il ne lui en envoyoit pas, il se verroit obligé d'abandonner son gouvernement. À la lecture de cette lettre, le Khalife dit à ceux qui l'environnoient: « c'en est fait de l'Irak, il est perdu pour nous ». Tous gardoient le silence; Hedjadj se leva, & dit: « prince des fidèles, je défendrai cette province ». Le Khalife lui ordonna de s'asseoir, & répéta les mêmes paroles une seconde & une troisième fois. Hedjadj lui fit toujours la même réponse. Enfin le Khalife lui dit: « tu feras le frélon de cette province », & le fit partir pour l'Irak, avec les patentes de gouverneur, & une armée de vingt-quatre mille hommes. Lorsque Hedjadj fut près de Kadessia (g), il prit les devans, monté sur son chameau, & sans autre bagage que la selle sur laquelle il étoit assis, & ordonna à son armée de le suivre lentement. Il entra secrètement dans la ville, & fit appeler le peuple à la mosquée à l'heure de la prière. Les habitans ne l'eurent pas plutôt vu, qu'ils se dirent les uns aux autres: « que Dieu maudisse » les enfans d'Ommia; s'ils eussent trouvé un homme plus » méprisable que cet Arabe, ils nous l'auroient certainement envoyé ». Hedjadj, cependant, monta dans la chaire, & le peuple commença à lui jeter des pierres, malgré les avis d'un sage vieillard, qui leur représentoit qu'il étoit convenable de l'entendre avant de l'insulter. Hedjadj demouroit

(g) Kadessia, ville de l'Irak, célèbre par la victoire remportée par les Musulmans, contre Jezdedjerd, qui renversa l'empire des Perses.

B. Or. au mot *Cadessia*.

assis tranquillement, & paroïsoit insensible à leur insolence. Ses troupes cependant se répandoient autour de la mosquée, prêtes à faire main-basse sur le peuple, lorsqu'il leur en donneroit le signal en se découvrant la tête. Quand il vit que ses troupes avoient exécuté ses ordres, & que tout le peuple étoit rassemblé, & continuoît à lui jeter des pierres, comme pour le chasser, il commença tout d'un coup à parler, & sans prononcer aucune des formules (h) ordinaires en l'honneur de Dieu & du prophète, il s'écria: « je suis un homme généreux, & mon esprit ne conçoit que de nobles projets; lorsque je découvrirai ma tête, vous « connoîtrez qui je suis. O peuple de l'Irak! pourquoi ces « regards insolens? d'où vient que vous levez la tête avec « tant de fierté? le moment approche où ces têtes vont être « moissonnées: il me semble déjà voir le sang couler sur « votre visage. . . . Peuple de l'Irak! le prince des fidèles, « Abdolmélîc, a tiré ses flèches de son carquois, il n'en a « trouvé aucune dont la pointe fût plus aiguë & plus péné- « trante, que celle qu'il vous envoie aujourd'hui. Si votre « conduite est droite, vous serez heureux & tranquilles; « mais si vous marchez par des sentiers tortueux, vous me « trouverez toujours à l'extrémité de votre chemin; je ne « vous passerai aucune faute, & je ne recevrai point vos « excuses ».

Comme le peuple ne cessoit point de l'insulter, il leur parla encore avec plus de dureté, & joignant les menaces aux reproches, il leur dit: « vils esclaves, que l'on ne peut conduire qu'avec le bâton, enfans d'une mère assujettie au « joug de la servitude, je suis Hedjadj, fils de Youssouf; « jamais je ne fais de promesses que je ne les accomplisse, « & les projets que j'ai formés, je les mets à exécution. Ces « troupes nombreuses, ces voix confuses que j'entends, vous «

(h) Voyez Anciennes relations des Indes & de la Chine, &c. traduites de l'Arabe. Paris, 1718, page 148 & suiv.

B. Or. au mot *Khorrbah*.

» menacent; vous êtes semblables à ce peuple dont a parlé
 » le Tout-puissant, qui, comblé d'une abondance de toutes
 » sortes de biens, a méconnu la grâce du Très-haut. Dieu,
 » en punition de son ingratitude, l'a environné de la famine
 & de la terreur ». Après quelques autres paroles semblables,
 il ordonna à un esclave qui l'avoit accompagné, de faire
 lecture de la lettre que le Khalife adressoit aux habitans
 de l'Irak; cette lettre commençoit ainsi:

« Louange au Dieu clément & miséricordieux. Abdolmélîc
 » ben Merwan, serviteur de Dieu, prince des fidèles, à tous
 » les vrais croyans & Musulmans de l'Irak, salut. Je loue
 Dieu des biens dont il vous a comblés ».

A ces mots, Hedjadj s'écria: « impies, le Khalife vous
 » salue, & vous ne lui rendez point les mêmes vœux dont
 » il vous honore: je vous apprendrai à agir avec plus de
 respect ». En parlant ainsi, il ôta son bonnet, & le mit sur
 ses genoux. Ses soldats qui observoient attentivement tous
 ses mouvemens, n'eurent pas plutôt aperçu ce signal, qu'ils
 entrèrent dans la mosquée, l'épée à la main, & firent main-
 basse sur tous les assistans; le carnage fut si grand, que les
 rues de la ville furent inondées de sang, & que les hommes
 en avoient jusqu'à la moitié de la jambe. Il y périt, dit-on,
 en ce jour, soixante-dix mille personnes: ceci arriva la
 75.^e année de l'hégire (694-5). Hedjadj fit ensuite publier
 un ordre à tous les habitans de sortir de la ville dans trois
 jours, sous peine de mort; le quatrième jour, il fit couper
 la tête à un des premiers citoyens de Coufa, que ses gens
 avoient trouvé dans la ville; aussitôt tous les habitans s'en-
 fuirent & se retirèrent dans le canton nommé *Alfawad*.
 Hedjadj gouverna l'Irak pendant vingt ans.

B. Or. au mot
Souad.

Parmi les Arabes les plus illustres de son temps, étoit
 une femme nommée *Leïla alakhylia*; elle fut choisie par
 ses compatriotes pour porter leurs plaintes à Hedjadj de
 quelques injustices, & elle se rendit en effet auprès de lui:
 Hedjadj

Hedjadj en fut très-flatté, & la reçut avec la plus grande satisfaction. Cette femme avoit eu un cousin, nommé *Thouba ben Hemyar*, que la violence de son amour pour elle avoit conduit au tombeau, comme autrefois *Kaïs ben almélouh*, l'amant de *Leïla alâméria*, & *Modhadh*, l'amant d'*Ommia*. Hedjadj accorda à *Leïla* tout ce qu'elle desiroit, & fit cesser les vexations dont elle lui porta des plaintes; ensuite il lui dit : « j'ai appris que passant près du tombeau de *Thouba*, tu t'es détournée, & que tu ne lui as pas rendu le devoir que t'imposoit une juste reconnoissance. Les ames nobles se distinguent d'ordinaire, en rendant aux morts aussi-bien qu'aux vivans, ce qui leur est dû. Seigneur, lui répondit *Leïla*, j'ai une excuse légitime à vous proposer; j'avois d'autres femmes avec moi, & j'ai craint qu'elles ne l'accusassent de mensonge, à cause de ces paroles qu'il a dites de son vivant : *si ma chère Leïla souhaite un jour la paix à mes cendres, lorsqu'un tertre de poussière & des pierres sépulcrales les couvriront, je répéterai les mêmes vœux pour elle avec un transport de joie, ou une chouette s'élevant de mon tombeau, précipitera son vol vers elle en poussant des cris lugubres.* Je te conjure, dit alors Hedjadj à *Leïla*, par le respect que tu conserves pour la mémoire de ton amant, visite son tombeau, & souhaite-lui la paix ». *Leïla* ne put se refuser à son desir; elle vint au tombeau de *Thouba*; des larmes semblables à des perles couloient de ses yeux. « Salut, dit-elle, cher *Thouba* » : Elle avoit à peine prononcé ces mots, qu'une chouette sortant du tombeau, se précipita sur elle en volant, & lui frappa la poitrine; aussitôt elle tomba morte.

Les Arabes disent que la chouette naît des cendres de ceux qui sont péris d'une mort violente, & qu'elle ne cesse de pousser un cri lugubre, jusqu'à ce que le mort soit vengé, après quoi elle disparoit. C'est pour cela, que dans le temps du paganisme, les Arabes attachoient près

du sépulcre des morts, un cheval couvert d'une selle & d'une housse (i). Mahomet a pros crit ces superstitions.

Je laisse quelques autres traits de la vie de Hedjadj, rapportés par notre auteur, & qui pourroient servir à augmenter l'article de cet homme fameux, dans la bibliothèque Orientale, & je passe à une remarque qu'il fait en deux endroits différens, sur les divers personnages qui ont porté le nom de *Mahdi*. On sait que les Mahométans entendent sous ce nom, un descendant d'Ali, qui doit paroître peu de temps avant la fin du monde, & faire régner la justice & le bonheur parmi les hommes. C'est à la faveur de cette opinion, que plusieurs usurpateurs sont parvenus en diverses occasions à se former un parti puissant, en persuadant aux sectateurs ignorans de Mahomet, qu'ils étoient le Mahdi prédit par leur prophète.

« Les historiens, dit notre auteur, observent au sujet du » khalife Mohammed almahdi, père de Moufa alhadi & de » Haroun arraschid, que ce n'est point lui qui est le Mahdi » dont Mahomet a prédit l'avènement : on a donné le sur- » nom de *Mahdi* à Mohammed ben Hanéfiâ; c'est lui que » révèrent tous les schismatiques de l'Orient, & à qui ils » appliquent les prédictions du prophète. Ils croient que » Mohammed ben Hanéfiâ est encore vivant, & qu'il est » retiré dans quelqu'endroit du mont Radhwa (k), où Dieu » le tient caché aux yeux des mortels. L'origine de cette » opinion vient de ce que Mohammed ben Hanéfiâ se retira » dans ce lieu après le meurtre de Hosséin, fils du khalife » Ali, pour se soustraire à la persécution des Ommiades, & que depuis ce temps, on ne l'a plus vu ».

Mohammed ben Hanéfiâ étoit fils d'Ali & de Hanéfiâ, sa seconde femme. Ce passage de Schéhabeddin est remar-

(i) Il ne paroît pas qu'il y ait un rapport véritable entre cette opinion superstitieuse, & l'usage dont parle ici Schéhabeddin.

(k) Radhwa, montagne de la province de Hedjaz, près de la Mecque. Voyez Tab. Syriæ, page 222.

quable, en ce qu'il semble appliquer à ce Mohammed ben Hanéfiâ, ce qui, selon l'opinion des autres auteurs, convient à Mohammed Aboulkassém almahdi, douzième & dernier Imam. Au reste, M. d'Herbelot avoit déjà remarqué que, parmi les Schiites ou sectateurs d'Ali, il y a une secte qui suit le parti de Mohammed ben Hanéfiâ, mais il n'a dit nulle part, que ce personnage ait porté le surnom de Mahdi. Il est cependant d'autant plus vraisemblable qu'il a été regardé comme le véritable Mahdi, par une secte de Schiites, que nous voyons dans Aboulféda, que le premier auteur de la secte des Karmates, qui se faisoit passer pour le Mahdi, & s'en attribuoit les titres & les caractères distinctifs, prenoit entre autres noms celui de *Mohammed ben Hanéfiâ*.

« Le second qui a porté le nom de *Mahdi*, est, continue Schéhabeddin, Mohammed, fils d'Ali, fils de Hosséïn, fils du khalife Ali. Il se révolta dans Médine contre le khalife Almanzor, mais son entreprise n'eut point un heureux succès.

Le troisième est un descendant d'Ali, qui se forma un parti dans l'Arabie heureuse. Sa rébellion fut bientôt étouffée; on l'appeloit l'*Imam almahdi* ».

Ce Mahdi, au sujet duquel Schéhabeddin paroît peu instruit, est le douzième & le dernier Imam, Mohammed Aboulkassém almahdi. C'est lui que la plus grande partie des Schiites d'Asie regardent comme le Mahdi prédit par Mahomet, & dont ils attendent le retour vers la fin du monde,

« Le quatrième qui a été connu sous le nom de *Mahdi*, est Obeïdallah alschii, qui prit les armes, & se souleva dans Kaïrowan. Il bâtit depuis la ville de Mahdia, à laquelle il donna son nom; c'est lui que tous les Schiites reconnoissent pour le Mahdi (l'auteur qui étoit Africain, ne parle sans doute ici que des Schiites d'Afrique); ces Schiites sont ceux qui, dans la formule de convocation à la prière publique, disent: hâtez-vous de venir à l'œuvre excellente;

T ij

KITAS ALIUMAN.

B. Or. au mot
Schiah.

Annal. Moss.
p. 218.

B. Or. au
mot *Ali*.
« Elmacin,
« p. 102.
« Aboulféda.
« Ann. Moss.
« p. 146.

B. Or. au mot
Mohammed
Aboulkassém.
Ann. Moss.
p. 205.

KITAN ABDUMAH.

» au lieu de dire, hâtez-vous de venir à la prière. Ils of-
 » frent des poissons en sacrifice, & mangent la chair de la
 » femelle du porc; ils ont encore plusieurs pratiques con-
 » traaires à la Sunna. Les Schiites sont les descendants d'O-
 beïdallah ».

B. Or. au mot
Obeïdallah.
 Ib. au mot
Mahadi.

Hist. de l'Afr.
 t. II, p. 50.

Annal. Moss.
 p. 232, 252.
 Elmacin,

p. 187, 201.
 Hist. des Huns,
 t. I, p. 365.

L'opinion la plus commune est, selon M. d'Herbelot, que le surnom de *Mahdi* n'appartient point à cet Obeïdallah, qui jeta les premiers fondemens de l'empire des khalifes Fatimites, mais à son fils Mohammed Aboulkasssem; & c'est celle qu'a suivie M. Cardonne, dans son histoire d'Afrique. Cependant notre auteur donne ici le surnom de *Madhi* à Obeïdallah lui-même, & il est en cela d'accord avec Aboulféda & Elmacin. M. de Guignes a aussi adopté ce sentiment, sans doute d'après l'autorité des écrivains Orientaux qu'il a consultés. Je crois néanmoins qu'il est difficile de ne pas donner la préférence à la première opinion, & je me fonde principalement sur une tradition rapportée dans l'ouvrage que j'examine. Suivant cette tradition, Mahomet a prédit que le Mahdi, qui doit venir dans la suite des temps, porteroit le même nom que lui, & que son père auroit aussi le même nom, que le père du prophète. Or le fils de cet Obeïdallah portoit les noms de *Mohammed* & *Aboulkasssem*, qui sont ceux du prophète, & le nom de son père *Obeïdallah* est le diminutif d'*Abdallah*, nom du père de Mahomet. Nous voyons aussi que tous ceux qui ont entrepris en différens temps, de se faire passer pour le Madhi attendu par les Musulmans, portoient le nom de *Mohammed*. Quand même cette tradition n'auroit été inventée qu'après coup, & pour autoriser l'usurpation des khalifes Fatimites, elle seroit toujours une forte preuve en faveur de l'opinion des historiens qui refusent le surnom de *Mahdi* à Obeïdallah, & ne le donnent qu'à Mohammed, son fils & son successeur.

Ann. Moss.
 p. 236.
 Elmacin,
 p. 187.

B. Or. p. 531,
 au mot
Mahdia.

Si les historiens étoient d'accord sur l'année de la mort d'Obeïdallah, & sur celle de la fondation de la ville de *Mahdia*, ces circonstances pourroient servir à décider la

question, mais ils varient encore sur la date de ces événements.

« Le cinquième personnage qui a été surnommé *Mahdi* est Mohammed ben Abdoldjebbar, de la race des Ommiades, qui se révolta dans la ville de Cordoue.

Le sixième est Mohammed ben Edriff alhassani; c'est le Mahdi des Almohades. Il prit les armes de concert avec Abdolmoumen, dans la ville de Maroc, & il enleva le khalifat aux Almoravides de la tribu de Lemtoun. On prononce encore aujourd'hui son nom dans la prière publique en Afrique ».

Ce Mohammed, fondateur de la dynastie des Almohades, se faisoit passer pour un descendant d'Ali. On n'est point d'accord sur la véritable origine de cet usurpateur, & il se trouve désigné dans les écrivains Orientaux, sous des noms différens (1), ce dont il est facile de rendre raison. Il étoit naturel que, pour en imposer plus aisément au peuple, il prit le nom de *Mohammed fils d'Abdallah*, que doit porter le véritable Mahdi, suivant la tradition que j'ai rapportée. Mais ses ennemis, intéressés à démasquer son imposture, cherchèrent sans doute à découvrir son véritable nom & l'origine de sa famille, & il n'est pas étonnant que sur cet article, les historiens se soient partagés entre différentes opinions.

Je remarquerai à cette occasion, que l'article des Almohades, dans la bibliothèque Orientale, a besoin d'être réformé. Voici comme s'exprime M. d'Herbelot: « le pre-

(1) M. de Guignes le nomme *Abou Abdallah Mohammed*, fils de Tomrut. *Histoire des Huns*, tome I, p. 377. M. Cardonne l'appelle *Mohammed Abdallah*, fils de Tomrut, & le désigne plus souvent sous le nom de *Tomrut*. *Histoire d'Afrique*, tome II, p. 230. M. d'Herbelot le nomme *Mohammed Abdallah*, ou *ben Abdallah*, fils de Tomrut. B. Or. p. 607, au mot *Mohammed Abdallah*.

Notre auteur le nomme ici, *Mohammed ben Edriff*; & ailleurs, *Abdolaiz ben alafbag*, si son texte n'est pas fautive.

KITAS ALDUMAM

B. Or.
au mot
« *Hafham*,
« deuxième
« du nom.
« *Hafham*,
« Tome I,
« p. 364
« & juiv.

KITAB ALDJUMAN.

B. Or. au mot
Mohaédoun.

» mier fondateur de cette dynastie, fut Mohammed Abdol-
 » moumen fils de Tomrut, qui prit le surnom de *Mahadi* . . .
 » Ce nouveau prophète . . . se disoit descendu en droite
 ligne de Houssein fils d'Ali, &c. » Abdolmoumen ne prit
 jamais le surnom de *Mahdi*, il ne portoit point non plus
 le nom de *Mohammed* & de *fils de Tomrut*. Abdolmoumen
 s'étoit joint à Mahdi, & avoit partagé avec lui les dangers
 & la gloire de ses conquêtes. Mahdi étant mort sans enfans,
 Abdolmoumen lui succéda, ainsi qu'il l'avoit ordonné. Je
 reprends le texte de Schéhabeddin.

« Enfin, le septième Mahdi est celui dont tous les
 » savans attendent l'avénement . . . C'est à celui-là que se
 » rapportent toutes les traditions, comme cette parole de
 » Mahomet : *le Mahdi paraîtra au milieu de mon peuple ; il*
» comblera de biens ceux qui le suivront ; de son temps, le ciel
» versera ses pluies en abondance, la terre se couvrira de toutes
» sortes de plantes, & la félicité sera si grande, que les
» hommes qui vivront alors, désireront que les morts reviennent
au monde ».

C'est par-là que notre auteur termine cette observation.
 Il est bon de remarquer qu'il y a eu d'autres personnes
 qui ont porté le surnom de *Mahdi*, mais qui n'en ont
 point abusé pour se faire un parti, & pour exciter des
 révolutions.

Dans la vie du khalife Motamed, on trouve un dialo-
 gue entre ce prince & un fameux musicien de son temps,
 qui contient quelques détails sur les instrumens de mu-
 sique & les différens modes des Orientaux. Je me contente
 d'indiquer ce passage, que l'on ne peut entendre, qu'en le
 comparant avec les traités particuliers des auteurs qui ont
 écrit sur cette matière.

Sous l'année de l'hégire 322 (933-4), l'auteur rapporte
 l'anecdote suivante.

« Une caravane s'étant détournée du chemin ordinaire
 » pour éviter les courses des Arabes, vint en un lieu du

désert, dont les vents avoient enlevé tous les sables. On « y trouva les ruines d'une ville qui avoit été détruite, & « dans laquelle les hommes, les femmes, les enfans, les bêtes « de service, les oiseaux & les chiens, avoient été pétrifiés. « On y vit entr'autres une femme, qui tiroit du pain d'un « four; & la femme, ainsi que le pain & le four, avoient « été changés en pierres ».

KITAS ALDJUMAH.

Après avoir suivi l'histoire des Khalifes jusqu'à la prise de Bagdad, & la destruction de leur empire, l'auteur donne une notice imparfaite des princes de la seconde dynastie des Abbassides, qui conservèrent en Égypte un fantôme de souveraineté sous la protection des Sultans. Cette notice ne s'étend que jusqu'à l'année 845 de l'hégire (1441-2), & est suivie d'une esquisse légère de l'histoire des khalifes Fatimites, & des sultans de la dynastie des Ayoubites. L'auteur passe de-là à l'histoire de la Barbarie; j'en donnerai quelques extraits, dans lesquels je m'attacherai principalement à recueillir les faits qui sont moins connus, ou ce qui peut jeter un nouveau jour sur quelque partie de l'histoire de ce pays.

Les historiens, dit Schéhabeddin, rapportent que les enfans de Cham, ayant fait la guerre aux descendans de Sem, furent obligés de prendre la fuite, & se retirèrent dans la partie la plus reculée du Magreb, près des frontières du pays des Nègres. La partie maritime du Magreb étoit alors habitée par les Francs (m) & les Africains. Pour les descendans de Cham, ils demeuroient sous des tentes qu'ils transportoient d'un lieu dans un autre, & n'avoient point d'habitations fixes; cependant la plus grande partie de la postérité de Cham, étoit demeurée dans la Palestine, & elle y resta jusqu'au temps de David. David est le premier qui ait reçu de Dieu la royauté, la science & la sagesse, avec le don de prophétie. Les descendans de Cham étoient gouvernés par des rois, qui por-

(m) Alafrandj walafareka.

KITAB ALDJUMAH.

Voyez Géogr.
Nub.

toient tous le nom de *Goliath*, comme les rois de Perse portoient le nom de *Cosroës*, les rois des Romains, celui de *César*, & les rois des Arabes, ceux de *Kaïl* & *Hemyar*. Lorsque David eut tué *Goliath*, roi des Berbers (n), il fit sortir ces peuples de la Palestine & du pays de Chanaan, & ordonna qu'on les transférât dans l'île du Magreb (on verra dans la suite la raison de cette dénomination). Ils vinrent donc s'établir dans cette contrée, qui est connue aujourd'hui sous les noms d'*Afrikia* & de *Zab*; cette nouvelle colonie remplit tout le pays, les montagnes, les vallées & les sables; leur commerce consistoit en cuivre, qu'ils échangeoient pour des chameaux, & des tentes de poil. Les Francs ne purent jamais réussir à les chasser; les anciens habitans demeurèrent dans les villes, & les Berbers occupèrent le reste du pays: ils avoient différentes religions, & chacun d'eux adoroit les Dieux dont il avoit adopté le culte; dans la suite, les uns embrasèrent le Christianisme, d'autres firent profession du Judaïsme, ou suivirent la religion des Mages, ce qui dura jusqu'à l'établissement de la religion Musulmane. Ces peuples avoient des chefs, des rois & des prêtres, & ils soutinrent des guerres considérables.

Il n'y a point de doute, dit Tabari, que la nation des Berbers descend des Amalécites. Ce fut Afrikis, prince Hémyarite, qui les transféra par l'ordre du prophète David, dans les pays éloignés où ils sont établis aujourd'hui, & cette contrée prit le nom du chef sous la conduite duquel cette colonie étoit venue s'y fixer, & fut nommée *Afrikia*. Afrikis voyant qu'ils murmuroient contre lui, dit: « ces » Chananéens murmurent (*berberna*) de ce que je les ai » fait passer d'une terre stérile dans un lieu de fertilité & d'abondance » (c'est de-là que leur vint le nom de *Berbers*).

(n) Il semble que l'auteur leur donne ici par anticipation, le nom de *Berbers*, puisque, suivant ce qu'il dit ensuite, l'origine de ce nom ne remonte qu'à l'époque de leur établissement en Afrique.

Suivant

Suivant l'opinion d'Abdolbarr, dans son *Traité des généalogies*, les Berbers ont une origine commune avec les Égyptiens qui sont les descendans de Kibt, fils de Cham, fils de Noé. Kibt s'établit en Égypte, sa postérité y demeura, & c'est sur ses descendans que régnèrent les Pharaons. De ces Égyptiens, est sortie la nation des Berbers; quant à leur nom, voici quelle en est l'origine. Le royaume d'Égypte étant passé à Kaïs-Gaïlan, un de ses fils, nommé *Berr*, se sépara de lui pour quelque sujet de mécontentement qu'il avoit contre son père & contre ses frères, & il vint s'établir dans le Magreb; ce qui fit dire de lui *Berr berra*, c'est-à-dire, Berr s'est retiré dans le désert, & depuis ce temps, on lui donna le nom de *Berber*.

On rapporte une parole de Mahomet, dans laquelle il est fait mention de ces peuples, sous le nom de *Berbers*. « J'aurai, a dit ce prophète, de zélés défenseurs, qui prendront ma race sous leur protection; les Berbers donneront une retraite à mes descendans, & leur rendront toutes sortes d'honneurs ». On dit que la mission de Mahomet leur avoit été annoncée par plusieurs de leurs ancêtres. Après la conquête de l'Égypte par les Musulmans, sous le khalifat d'Omar, six hommes du pays des Berbers vinrent se présenter à Amrou ben Alas, qui gouvernoit cette province; ils avoient les cheveux & la barbe rasés. Amrou leur demanda quel étoit le sujet de leur voyage; ils lui répondirent que c'étoit le désir d'embrasser l'Islamisme, conformément aux avis qu'ils avoient reçus de leurs ayeux. Amrou les envoya à Omar, & l'informa de la réponse qu'ils lui avoient faite. Lorsqu'ils parurent devant Omar, il fut obligé de se servir d'un truchement pour leur parler, parce qu'ils ignoroient le langage des Arabes (n). Omar

(n) M. Carbone, *Histoire d'Afrique*, t. I, p. 5, note a, avance que l'on parloit arabe en Afrique, avant la conquête des Arabes Mahométans. J'ignore sur quoi est fondée cette assertion, qui est contraire à ce passage de notre auteur.

les interrogea sur leur origine; ils lui dirent qu'ils étoient les descendans de Mazig. Le Khalife s'informa de ceux qui étoient présens, s'ils avoient jamais ouï parler de cette famille. Alors un Scheïkh, de la famille de Coreïsch, lui répondit: « prince des fidèles, ce sont les Berbers qui descendent de Berr, fils de Kaïs-Gaïlan; Berr ayant quitté son père & ses frères, s'établit dans le Magreb, & on dit de lui, *Berr berra*, Berr s'est retiré dans le désert ». Omar leur demanda alors, quel étoit le caractère distinctif de leur nation; « c'est, lui dirent-ils, que nous faisons grand cas des chevaux, & que nous n'aimons point à bâtir. Avez-vous des villes, leur dit Omar? non, lui répondirent-ils? » le Khalife leur demanda encore, s'ils étoient dans l'usage de placer des signes sur les chemins, pour indiquer les routes aux voyageurs, & ils lui dirent qu'ils ne connoissoient point cet usage. Je me souviens, dit alors Omar, qu'étant un jour auprès du prophète de Dieu, dans une de ses expéditions, je considérois en pleurant, le petit nombre de troupes qui le suivoient, & que s'en étant aperçu, il me dit: *Omar, ne pleurez point, Dieu relèvera la gloire de cette religion, en associant à ses défenseurs un peuple qui habite le Magreb, qui n'a ni villes, ni places fortes, ni marchés, & qui ne place point des signes sur les chemins.* Louange à Dieu, ajouta le Khalife, qui m'a fait la grâce de voir des hommes de cette nation. Omar les combla d'honneurs & de présens, & leur donna le commandement de toutes les troupes de leur pays, qui viendroient se joindre à eux. Il écrivit en même temps à Amrou ben Alas, & lui ordonna de les mettre à la tête de l'armée des Musulmans.

Les Berbers étoient divisés en plusieurs branches ou lignées; ce peuple est toujours demeuré maître du Magreb depuis son premier établissement. Ce pays s'étend depuis la mer de Kolzom, qui borne l'Arabie heureuse, jusqu'à l'Océan occidental, & est borné des autres côtés par la

mer de Kharz (o) & les extrémités des déserts des Nègres. Selon plusieurs historiens, tels que Ebn aldjezar, Mefoudi & autres, le pays qu'habitent les Berbers, se nomme *Djézirat almagreb*, c'est-à-dire, l'île de l'Occident ou du Magreb, & est environné de mers de tous côtés; cette île n'a qu'une seule communication avec le continent du côté de l'orient, dont la largeur est d'environ deux journées de chemin, depuis la mer de Suès jusqu'à la Méditerranée. Le khalife Almamoun, fils de Haroun arraschid, avoit formé le projet de réunir ces deux mers; mais on lui représenta qu'il seroit bien plus difficile de défendre le Magreb contre les incursions des Francs, & il renonça à son dessein. Cette île est donc au milieu des mers, qui la baignent de toutes parts; au levant, elle est bornée par la mer de Kolzom, qui s'étend depuis le détroit de Babelmandel à l'extrémité de l'Arabie heureuse, jusqu'à Tor & Adjéroud; au midi & à l'occident, elle est baignée par l'océan, dont Dieu seul connoît l'étendue & les limites; au septentrion, elle a pour bornes la mer de Kharz, qui est celle par où les Francs viennent dans la Terre-Sainte, en abordant sur les côtes de la Syrie. Au milieu de l'île du Magreb, sont les déserts des Nègres, qui séparent le pays des Nègres de celui des Berbers. Dans cette île, est aussi la source de ce grand fleuve, qui n'a point de pareil sur la terre; il sort de la montagne de la Lune, qui est au-delà de l'équateur. Dans la première nuit du mois lunaire, cette montagne commence à se colorer, & elle prend toujours de nouvelles couleurs, jusqu'au milieu du mois, où la Lune étant dans son plein, les yeux ne peuvent

(o) Je n'ai point trouvé ailleurs ce nom *Bahr alkharz*. Il n'est point employé par l'auteur de la *Geographia Nubiensis*, ni par Aboulféda. ce dernier parle seulement d'un port de la côte de Barbarie, qu'il appelle *Marsa alkharz*, le port de Kharz, & qui peut avoir donné son nom à cette mer. Quoi qu'il en soit, il est certain par cette description, que l'auteur désigne sous ce nom, la partie de la Méditerranée qui baigne les côtes de la Barbarie.

Voyez Tab. Syr. page 222.

METAR ABUJUMAN.

V. Desc. Eg.
Abulfed.
p. 25 & 120.

plus soutenir l'éclat de cette montagne. Plusieurs sources sortent du pied de cette montagne, & se réunissent dans un grand lac, dont les eaux prennent les mêmes couleurs que la montagne; on ignore si ces couleurs sont réfléchies du lac sur la montagne, ou de la montagne sur le lac, ou si l'un & l'autre les reçoivent immédiatement de la Lune. De ce lac sort le Nil, le plus grand & le plus beau des fleuves de toute la terre. Plusieurs rivières dérivées de ce grand fleuve, arrosent la Nubie & le pays de Djénawa; il est très-remarquable que tous les autres fleuves ont leur direction au levant, au couchant ou au midi, & que le Nil seul coule vers le nord. Ce fleuve coupe horizontalement l'équateur, traverse l'Abyssinie, le pays de Coucou, vient à Syène, coupe l'Égypte dans toute sa longueur, & se jette dans la mer entre Tunis & Damiette. Lorsque tous les autres fleuves ont le moins d'eaux, c'est alors que le Nil grossit, se déborde, & couvre une étendue de pays de vingt milles de large, plus ou moins, selon que le terrain est bas ou élevé. La branche de ce fleuve qui coule dans le pays de Djénawa, ne vient point jusqu'à l'Océan (p); elle ne coule que jusqu'à l'extrémité de la partie de cette contrée qui est habitée.

Moawia, fils d'Abou Sofian, étant monté sur le trône des Khalifes, la trente-quatrième année de l'hégire (654-5), envoya Akba ben Naté alkarshi, dans l'Afrique (q), dont les Musulmans avoient fait la conquête, sous l'empire d'Othman. Quand Akba se crut suffisamment affermi dans son gouvernement, il ordonna au peuple de bâtir une ville, qui pût leur servir de lieu de refuge & de place forte, & qui fût en même temps le centre de la religion Musulmane.

(p) On voit bien qu'il est ici question du fleuve Niger, qui coule dans le pays des Nègres.

(q) Tous les fois que je me sers de ce terme, il y a dans l'original le mot *Afrikia*, qui désigne cette partie de la Barbarie où sont les royaumes d'Alger, de Tunis & de Tripoli.

dans cette contrée, pour la célébration des fêtes, & des assemblées publiques des vendredis. « Notre commerce, lui répondirent-ils, ne consiste qu'à élever des chameaux, & « il nous est inutile de nous établir sur les côtes où nous « serions exposés aux incursions des Francs. Choisissez donc, « avec le secours de Dieu, un lieu propre à la construction « de cette ville ». Le terrain où fut bâtie depuis la ville de Kaïrowan, étoit auparavant couvert d'épaisses forêts, & le repaire des bêtes sauvages & des reptiles mal-faisans : tous ces animaux dangereux étant disparus de ce lieu, en sorte que pendant quarante ans on n'y en aperçut pas un seul, Akba commença à y faire construire la ville de Kaïrowan. Il dit alors aux Africains : « voilà une demeure assez vaste pour vos chameaux, & dans laquelle vous serez à « l'abri des attaques des Grecs de Constantinople, & des « Francs d'Algérie » (r). Lorsque l'on bâtiſſoit la mosquée de cette ville, il s'éleva une contestation entre les Musulmans, au sujet du lieu où l'on devoit placer la Kebla. Akba leur raconta un songe qu'il avoit eu, & dans lequel le lieu lui avoit été désigné. Quand Akba eut achevé ces ouvrages, il s'occupa du projet d'étendre la domination des Musulmans, & poussa ses conquêtes jusqu'à Tanger, devant laquelle il mit le siège. Albelian (s), qui régnoit dans cette ville, se soumit à Akba, & lui fit de riches présens. Après cette conquête, Akba vouloit passer à Algérie, sur la côte de l'Andalousie; mais Albelian lui représenta qu'il n'étoit pas à propos qu'il laissât derrière lui une nation de Berbers qui étoient encore infidèles, & qu'il s'exposât à périr dans le pays des Francs, séparé par la mer des secours dont il pourroit avoir besoin. Akba s'informa quels étoient ces Berbers; « ce sont, lui dit Albelian, les habitans de Sous,

(r) Les Arabes appellent cette ville *Djézirat alkhadira* ou l'île Verte. V. Tab. Syr. p. 221.

(s) Il est nommé *Élias* dans l'Histoire d'Afrique, t. I, p. 35.

KITAB ALDURRAN.

» peuple sans religion ; ils mangent les cadavres des animaux, » boivent du vin, ne connoissent point Dieu, & vivent en tout comme des bêtes ». Akba se mit aussitôt en marche pour entrer dans leur pays ; la première ville qu'il attaqua fut Wélila ; c'étoit la ville la plus considérable de tout le Magreb ; elle est située entre les deux grands fleuves Sebwa & Wargha : Akba s'en étant rendu maître, marcha vers Darga & Sous. Une armée de Berbers vint à sa rencontre, & il se donna dans ce lieu une grande bataille ; les Berbers furent mis en déroute, & s'enfuirent dans le désert de Lemtouna. Les Musulmans les poursuivirent & renversèrent tout ce qui s'opposa à leurs armes ; un grand nombre de Berbers périt, tant dans l'action, que dans la fuite, & les Musulmans firent beaucoup de prisonniers ; ils poursuivirent l'ennemi jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus au bord de l'océan occidental, au pays d'Asfi. Akba fit avancer son cheval jusque sur le bord des eaux, & adressa sa prière à Dieu pour le succès de ses armes, protestant qu'il n'étoit animé que par le désir d'étendre sa religion. Après cette expédition, Akba revint sur ses pas sans trouver aucune résistance ; lorsqu'il fut près du mont Awraïf dans l'Afrique, Kussilé ben Awam alawrissi, le tua en un lieu nommé *Téhouda*, la soixante-troisième année de l'hégire (682-3).

Tab. Syr.
p. 222, l. 1.

Sous le khalifat d'Alwalid, fils d'Abdalmélic, de la race des Omniades, Moussa ben Nasser, qui étoit gouverneur de Kaïrowan, envoya Tarik son affranchi pour entreprendre la conquête de l'Espagne ; ceci arriva en l'année 92 (710-1).

Je ne m'arrête pas à extraire ce que notre auteur dit de l'Espagne, & de la conquête de ce royaume ; son récit est plein de confusion & très-imparfait : je ne rapporterai point non plus ce que l'on trouve dans son ouvrage sur l'origine de la dynastie des Édrissites, qui a régné dans une partie de la Barbarie, depuis l'année 172 (788-9), jusqu'aux conquêtes des Fatimites. Le peu de détails qu'il donne sur ces princes, se trouve déjà presque mot pour mot dans

l'histoire des Huns & dans celle de l'Afrique; je remarquerai seulement que, suivant le récit de Schéhabeddin, Edriſſ ben Edriſſ, qui bâtit la ville de Fès, en jeta les fondemens au commencement de Rebialewel, de l'année 193 (décembre 808); & que l'année suivante, à pareil jour, il commença à faire jeter les fondemens de l'autre partie de cette ville qui porte le nom de *Alkaroubin*, & qui est séparée de la première par le fleuve sur lequel la ville est bâtie.

Nous connoissons déjà deux dynasties de la famille des Zeïrides, l'une qui régna à Grenade & dans quelques autres villes de l'Espagne, l'autre qui posséda une partie du Magreb; celle-ci se divise en deux branches, dont la seconde porte le nom de *Bénou Hamad*: ces différentes branches des Zeïrides reconnoissent pour auteur Zeïri ben Mounad, auquel Schéhabeddin donne le surnom de *Teclani*. Mais il nous fait connoître une autre dynastie, qui paroît avoir régné principalement sur la ville de Fès, & qui peut-être a été confondue par plusieurs écrivains, avec quelqu'une des autres branches des Zeïrides; cette dernière avoit pour auteur, Zeïri ben Athia (t) almagrawi alkhédri: il est évident que ce Zeïri ne doit point être confondu avec le premier. Voici ce que je puis recueillir du récit de Schéhabeddin, sur l'histoire de cette dynastie.

Zeïri ben Athia almagrawi alkhédri régna dans la ville de Fès, & laissa en mourant sa couronne à son fils Moaz. Hamama (u), fils de Moaz, & Dhou-nawas, fils de Hamama, possédèrent cette même souveraineté jusqu'à la conquête des Almoravides. Ces princes étendirent même leur domination sur tout le Magreb, proprement dit, &

(t) M. de Guignes parle d'un Authia, qui pourroit bien être le père de Zeïri almagrawi. *Histoire des Huns*, t. I, p. 371.

(u) Schéhabeddin, en un endroit, place Hamama avant Moaz.

sur quelques villes de l'Afrique, comme Tahert (x), &c. Zeïri almagrawi joignit ses armes à celle de Djafar ben Ali, qui s'étoit formé un parti dans le Magreb, & l'aida à s'emparer de la souveraineté; mais ensuite Djafar fut assiégé dans Basra, ville ancienne qui étoit proche d'Affila, par Mohammed ben Abou amer almoaséri, surnommé Almanfor (y), & se trouvant trop foible pour lui résister, il s'enfuit, & passa en Espagne. Tout le Magreb étoit alors en combustion, & il n'y avoit point de lieu, où il n'y eût un usurpateur; tel fut l'état du Magreb, jusqu'à la mort d'Almanfor; en 399 (1008-9). Après sa mort, Abdorrahman ben Mohammed almerwan (z), dissipa les restes des Alides & des Edrissites, qui avoient déjà été chassés de Fès par Almanfor, fit plusieurs expéditions contre les Zénates, & mourut en 417 (1026-7).

Hamama ben Moaz, petit-fils de Zeïri almagrawi, régnoit alors dans le Magreb; il entreprit le siège de Ségelmessè, fut mis en fuite, revint à Fès, & mourut en l'année 433 (1041-2). Son fils Dhou-nawas régna à sa place; il fut assiégé dans Fès par Hamad son cousin, qui détourna les eaux du fleuve qui arrose cette ville, & fit faire une tranchée, revêtue d'une palissade qui porte encore aujourd'hui le nom de *Siadj Hamad*, la haie de Hamad. Ces divisions durèrent jusqu'à la conquête de Youssouf ben Tschfin, qui commença à soumettre le Magreb en l'année 464 (1071-2). Ce conquérant, le chef de la dynastie des

(x) Tahert, suivant notre auteur, avoit été fondée en l'année 144 (761-2), cinquante ans avant Fès, par Abdorrahman alayadhi alkharadjî.

(y) C'est le fameux Almanfor, ministre & général des armées de Hacham, khalife d'Espagne, qui fit de grandes conquêtes sur les chrétiens. Il semble que Schéhabeddin ait cru qu'il avoit lui-même régné en Espagne. Voyez *histoire d'Afrique*, tome I, p. 352 & suiv. *Histoire des Huns*, tome I, p. 358.

(z) Cet Abdorrahman ne m'est point connu autrement que par ce texte de Schéhabeddin.

Almoravides,

Almoravides, jeta les fondemens de Maroc en 475 (1082-3), & mourut en l'année 502 de l'hégire (1108-9).

KTAB ALBIRUM

On peut conjecturer, d'après ce récit, que Zeïri almagrawi commença à régner dans Fez, peu de temps après que cette ville, ainsi que celle de Ségelmessé, eurent secoué le joug de Zeïri ben Mounad, à qui Moëz le Fatimite avoit cédé la souveraineté du Magreb, en établissant sa résidence dans l'Égypte, dont il venoit de faire la conquête. Nous ne voyons point en effet dans l'histoire, quelle fut la dynastie qui posséda la ville de Fez, depuis ce moment jusqu'à la conquête des Almoravides. Pour faire voir que Schéhabeddin n'a point confondu Zeïri almagrawi avec Zeïri ben Mounad, je vais rapporter ce qu'il dit de ce dernier & de son fils Balkhin, dans le même endroit d'où j'ai extrait ce qui précède.

Hist. d'Afrique.
t. II, p. 70,
86 & 89.

Lorsque Djawhar arroumi eut ravagé la ville de Fez, vers le milieu du quatrième siècle de l'hégire, & qu'il se fut emparé de Ségelmessé, les Schiïtes ou Fatimites se virent maîtres de tout le Magreb. Après cette expédition, Djawhar revint trouver le khalife Moëz à Kaïrowan; Zeïri ben Mounad alteclani s'y trouva aussi, & Djawhar l'envoya contre Mohammed ben alkhaïr qui s'étoit révolté. Balkhin fils de Zeïri, surnommé *Aboufotouh*, marcha à la rencontre du rebelle, & lui livra bataille en l'année 360 (970-1); le combat fut très-opiniâtre; Mohammed, après avoir perdu dix des principaux Émirs de son armée, prit la fuite & se donna la mort. Zeïri entra ensuite sur le territoire de Messila où commandoit Ali ben Hamdoun: Ali s'enfuit à Mansouria; Zeïri se hâta de le suivre, mais son cheval ayant été tué sous lui, il mourut, & son armée fut mise en fuite. Balkhin son fils s'embarqua, & vint trouver le khalife Fatimite, qui lui donna de l'argent & des troupes; avec ce secours, il s'empara de Tahert, Messila, Tabna, Baga, Medjana, Baskera, Hawara, Nofra, & étendit sa domination jusque dans les deserts & les campagnes. Ensuite, Alhassan ben Kétoun se souleva dans la

Tome II.

X

citadelle de Hadjar, entre Ceuta & Affila. Le khalife Hakam qui régnoit à Cordoue, envoya des troupes contre lui, elles furent battues & mises en déroute; il y envoya une seconde armée plus nombreuse que la première, sous la conduite de Galeb & de Yahya. Alhassan fut obligé de rendre la place; Yahya soumit le pays à l'autorité de Hakam, & retourna en Espagne, après avoir donné le gouvernement des lieux qu'il venoit de soumettre à Balkhin, fils de Zeïri.

La dynastie des Almoravides, dont la puissance avoit été portée au plus haut point de grandeur par Youssouf ben Tatchfin, se vit dépouillée d'une partie de ses conquêtes sous le règne d'Ali, successeur de Youssouf, par Abdolmoumen & Mahdi, à la tête des Almohades. Schéhabeddin place la mort d'Ali à l'année 509 de l'hégire (1115-6), beaucoup plus tôt que les autres historiens. Voici comme il rapporte ce fait, & ce qu'il dit de la dynastie des Almohades.

Les Almoravides avoient soumis à leur domination tous les pays possédés par les Musulmans, tant en Espagne que dans le Magreb, lorsque Mahdi, à la tête des Almohades, vint assiéger Ali fils de Youssouf, dans Maroc. Ali sortit de cette ville, & prit la fuite. En l'année 509 (1115-6), il fut de nouveau assiégé dans une autre ville, & l'ennemi s'étant rendu maître de la place où étoit renfermé Ali, ce prince gagna à la hâte le sommet d'un rocher, & se précipita du haut du rocher avec son cheval.

Mahdi, dont le nom est Mohammed ben Abdallah, descendoit d'Ali par Hassan. Il avoit quitté le Magreb pour voyager dans l'Orient, & de retour dans sa patrie, il avoit fixé son séjour à Maroc. Ensuite il quitta cette ville, & s'étant joint à Abdolmoumen, chef des Almohades, il dépouilla les Almoravides de leurs États. La famille de Mahdi s'étoit établie dans le Magreb du temps d'Akba ben Nafé; Mahdi étant mort en 524 (1129-30), eut pour successeur Abdolmoumen, qui régna trente-quatre ans. Alwathek,

DES MANUSCRITS DU ROI. 163

le dernier des princes de cette dynastie, fut tué à Dakala en l'année 667 (1268-9); elle avoit duré cent cinquante-deux ans sous treize princes. La première perte que firent les Almohades, fut celle de l'Espagne. Mohammed ben Houd, surnommé *Algaleb-billah*, prit les armes à Grenade, en 629 (1231-2), & s'empara de toute l'Espagne, qu'il laissa à ses enfans. Lorsque la puissance des Almohades fut sur son déclin, les Bénou-hafs s'emparèrent de l'autorité à Tunis; Trémésen passa entre les mains des Bénou-abdolwari. La ville de Fez demeura sans chef pendant vingt ans, depuis l'année 618 (1221-2), jusqu'en 638 (1240-1); alors les Mérinites se mirent en possession de cette ville, & ils s'y sont maintenus jusqu'à ce jour.

C'est à cette époque que Schéhabeddin termine son histoire; il y joint seulement un court traité des signes du jugement dernier, & de l'avènement du Mahdi.



JOMSWICKINGE SAGA,
Sive historia Jonisburgensium seu Juliniensium,
ex antiquâ linguâ Islandicâ & Norvegicâ
in latinam translata.

Manuscrit de la bibliothèque du Roi, n.º 6242.

La même main qui a écrit le titre, y a joint cette note :

*Autor hujus versionis est Arngrimus Jonæ. Vid. Th. Barthol. Antiquit.
 Danicæ. cap. XI, p. 189.*

Par M. DE KÉRALIO.

CE manuscrit en papier, du dix-septième siècle, est de format *in-4.º* Il a quarante-quatre feuillets, y compris le titre. Les sept premiers chapitres, contenus en trente-un feuillets, sont d'une main, les treize derniers d'une autre; une troisième a écrit le titre. On lit au *verso* du dernier feuillet, le commencement d'une autre saga islandoise.

Cet ouvrage d'Arngrim Jonæ n'a point encore été imprimé; il ne faut pas le confondre avec l'histoire islandoise, intitulée *Jomswikinge saga*, de laquelle on trouve trois manuscrits *in-folio* dans la collection d'Arnas Magnœus, qui fait aujourd'hui partie de la bibliothèque de l'université de Coppenhague, six *in-4.º* dont l'un est sur vélin & très-ancien, & un *in-folio* à la bibliothèque du roi de Dannemarck, dans un très-grand manuscrit islandois, qui a pour titre *Frateyar Boken*, & qui contient plusieurs morceaux de l'ancienne histoire du Nord. Arngrim Jonæ n'a point fait une traduction exacte de cette histoire islandoise; il en a pris tout le fond, & il y a joint plusieurs circonstances tirées des anciennes sagas, dans lesquelles

il est parlé des Jonisburgiens. Ainsi l'ouvrage de ce savant peut être regardé en quelque manière, comme original (a).

HISTOIRE DES
JONISBURGIENS.

Les anciennes histoires septentrionales, écrites par des islandois, d'après les traditions, sont regardées par quelques auteurs, comme des narrations fabuleuses, destinées au seul amusement; & par d'autres, comme des récits fidèles, qui doivent servir de fondement à l'histoire de Dannemarck & à celle de Suède. Ces deux opinions ne sont peut-être, ni absolument vraies, ni absolument fausses; mais, soit qu'on embrasse l'une ou l'autre, ou qu'on prenne le milieu que je propose, on ne peut disconvenir que ces narrations ne peignent les mœurs, & que les mœurs ne soient une des parties les plus intéressantes de l'histoire. C'est dans cette vue que les historiens du Nord les plus estimés, ont principalement fait usage de leurs *sagur*, & que je vais donner de l'ouvrage d'Arngrim Jonæ, un extrait assez étendu pour le faire connoître.

Deux norvégiens, de la suite de Gormon, roi de Dannemarck (b), l'ayant accompagné à la chasse, restèrent après lui dans les bois jusqu'à la nuit. Comme ils revenoient le long du rivage, quelques vagissemens viennent frapper leur oreille; ils vont au lieu d'où partent ces cris, & y trouvent un bel enfant, enveloppé dans un linge de pourpre, la tête entourée d'une étoffe de soie, & portant au front un anneau d'or. Ils l'emportent & le présentent à leur prince; Gormon en fait prendre soin, s'y attache singulièrement, le nomme *Canut*, & l'adopte. Lorsqu'il se

L'an de J. C.
810.

(a) M. le chambellan de Suhm, savant très-versé dans les antiquités & l'histoire du Nord de l'Europe, se propose de publier l'*Oluf Tryggvassens Saga*, & d'y joindre l'*Joms-Wickinge Saga*, d'après tous les manuscrits de cette histoire, qui se trouvent dans les bibliothèques de Copenhague. C'est à M. Tresckow, professeur en l'université de cette ville, & membre de l'Académie royale des Sciences, que je dois tous les éclaircissemens qu'on vient de lire.

(b) Il étoit roi tributaire d'une partie de la Jutlande.

voit près de sa fin, il fait appeler ses parens & ses amis, exige d'eux qu'ils prêtent le serment de fidélité à celui qu'il désignera comme le plus digne de la couronne, & d'après leur acquiescement, il nomme *Canut* héritier du trône.

820.

Canut se concilia l'amour de son peuple par sa bienfaisance, & laissa un fils nommé *Gormon*, qui lui succéda du consentement général du peuple.

840.

Harald, roi d'Holface, avoit une fille célèbre par son esprit, & sur-tout par le talent de l'interprétation des songes. Le Roi son père avoit pour elle une si grande affection, qu'il la consultoit souvent sur l'administration de son royaume. Gormon, amoureux de Thyra (c'étoit le nom de la savante onéiroscope), se rendit en Holface pour la demander en mariage, & jura que, s'il ne l'obtenoit, il reviendrait dans ce royaume à la tête d'une armée. Harald ayant remis la décision de cette affaire à la prudence de sa fille, Thyra prescrivit à Gormon de retourner en Dannemarck, d'y faire élever un ample & magnifique palais, d'y dormir trois nuits de suite, d'écrire exactement les songes qu'il auroit faits, & de les lui envoyer. Elle ajouta qu'elle lui feroit savoir si les vœux qu'il formoit seroient exaucés, mais qu'ils ne pouvoient l'être, s'il ne voyoit point des objets extraordinaires.

Gormon exécuta fidèlement ce qui lui étoit prescrit, & fit informer Thyra de ce qu'il avoit vu en songe. Ses ambassadeurs furent accueillis avec les plus grands honneurs, & chargés d'apprendre à leur maître que ses vœux seroient remplis. Dès qu'il eut appris cette heureuse nouvelle, il partit pour l'Holface, accompagné d'un nombreux cortège, épousa la fille d'Harald, & les noces furent célébrées avec de grandes démonstrations de joie & plusieurs divertissemens, parmi lesquels le récit des songes du roi de Dannemarck, & l'explication qu'en donna Thyra, causèrent aux convives le plus grand plaisir.

Pendant la première nuit, Gormon vit les eaux de la mer se retirer de toutes parts, les détroits se découvrir, & les frontières de son royaume se reculer à une distance immense. Il vit ensuite trois bœufs blancs comme la neige, monter en paissant sur la terre où il étoit; ils disparurent, & trois autres bœufs de couleur pourpre, s'étant montrés à leur place, entrèrent dans les eaux de la mer; à ceux-ci succédèrent des bœufs noirs comme le charbon, ayant le front armé de longues cornes, qui se plongèrent aussi dans les flots. Aussitôt il entendit un grand bruit; la mer se sépara en deux parties, dont l'une baignoit les côtes septentrionales, & l'autre les côtes méridionales du Danemarck : celle-là portoit la tempête & les plus épaisses ténèbres; l'autre répandoit le jour & la lumière la plus éclatante, & la partie septentrionale de la mer parcouroit tout le Dannemarck.

Pendant la seconde nuit, Gormon crut être dans un bois d'arbres fruitiers; quelques fruits en étoient tombés, d'autres fruits encore suspendus aux branches, paroissoient prêts à les quitter. Ceux-ci parlèrent, & dirent: « ô fruits trop heureux qui avez touché la terre! & nous, malheureux trois & quatre fois, que chaque instant menace de « la chute »!

Dans la troisième nuit, il songea qu'il revenoit des pays étrangers dans son royaume, & que des chiens furieux, ouvrant leurs horribles gueules, paroissoient vouloir se jeter sur lui, tandis que de petits chiens, renfermés dans les plus grands, aboyoient après lui & ceux qui l'accompagnoient.

Thyra expliqua ainsi les trois songes: ces bœufs, de couleur blanche, sortis de la mer, signifient trois hivers extrêmement abondans en neige; les bœufs de couleur pourpre, trois autres hivers plus rudes que les précédens, & dont la rigueur détruira tous les fruits que porte la terre; les bœufs noirs, une cruelle famine, & les cornes qui armoient leur tête, l'orgueil & l'ambition de quelques

hommes opulens; le bruit & l'inondation de la mer du côté du Nord, une invasion d'une grande armée, conduite par des princes puissans, qui apporteront avec eux des idoles, dont les ténèbres sont le signe; la mer entr'ouverte au midi, plusieurs princes qui viendront de ce côté, portant une religion nouvelle, mais préférable aux superstitions précédentes; ceux-ci combattront ceux du Nord, sous de malheureux auspices.

Les fruits tombés des arbres représentent les hommes que la famine fera périr, & les fruits prêts à tomber, ceux qui, n'ayant plus qu'un reste de vie, désireront le sort de ceux dont la mort a fini les maux. Les petits chiens renfermés en d'autres chiens, annoncent que des hommes nés de bas lieu deviendront plus puissans que tous les grands du royaume.

Les noces étant finies, Gormon & la Reine, firent voile vers le Dannemarck. Le Roi, suivant le conseil de Thyra, fit rassembler une grande quantité de grains, & pourvut aux besoins de son peuple, pendant la famine qui survint.

Gormon eut de Thyra deux fils, qui furent nommés *Harald* & *Canut*; celui-ci, doué de grandes qualités, fut tendrement aimé de son père: lorsqu'ils furent parvenus à l'adolescence, ils reçurent du Roi six vaisseaux, & firent plusieurs courses en divers pays avec beaucoup de succès. Après avoir pris en Islande *Jelldun* & *Dublin*, ils revenoient chargés de butin & couverts de gloire.

Pendant un jour d'été, extrêmement chaud, les deux frères, & une partie de leurs soldats, s'exercèrent à nager. La plupart, fatigués de cet exercice, étoient revenus à terre; le seul *Canut* amusoit encore par son adresse les spectateurs qui le regardoient du rivage, lorsque d'une épaisse forêt voisine de la côte, il sortit une flèche qui perça *Canut*, & lui fit perdre la vie dans les flots.

Harald revint en Dannemarck, & n'osant pas apprendre à son père la mort prématurée de son fils chéri, parce qu'il avoit

avoit juré de faire mourir celui qui la lui annonçeroit, il envoya vers Thyra un des seigneurs de sa suite, nommé *Hakon*, & le chargea d'informer la Reine de ce funeste événement. Thyra lui dit: « présentez-vous demain au Roi, annoncez-lui que vous avez vu deux faucons, l'un blanc & l'autre bleu, dont l'un a été pris & déchiré à l'instant par une bête féroce, & jetez-vous à ses pieds. Le lendemain, au point du jour, elle fit mettre dans tout le palais une tenture bleue, signe d'un événement funeste ».

Hakon exécuta fidèlement les ordres de la Reine, & le Roi étant monté sur son trône, l'air triste & morne, chercha long-temps ce que signifioient ce discours & cette lugubre tenture. Enfin il dit à Thyra, qui étoit assise auprès de lui, *je ne doute point que ceci ne soit fait par votre conseil, pour m'apprendre la mort de mon fils*. La Reine ayant gardé le silence, Gormon en eut une douleur si vive, que s'appuyant contre le mur, il expira aussitôt.

Harald, héritier du trône, gouverna le royaume avec gloire. En ce temps, régnoit en Norwège Harald Grafeld & sa mère Gunilde, qui fut appelée *mère des rois*. Cet Harald, prince cruel & violent, avoit tué Sigward, baron des Yrnes, & s'étoit emparé de ses terres. Haquin, fils de Sigward, ayant en vain redemandé les possessions de son père, avoit armé dix vaisseaux, & porté en plusieurs lieux le fer & la flamme. A l'approche de l'hiver, il fit voile vers le Dannemarck, & y sollicita la faveur du Roi par de riches présens & d'instantes prières. Harald l'admit à sa cour avec soixante hommes de son équipage, & permit aux autres d'habiter dans son royaume.

Peu de jours après, Gullharald, ainsi nommé pour ses grandes richesses, & neveu d'Harald par son frère, arriva en Dannemarck avec dix vaisseaux. Le Roi lui donna un repas frugal, & permit avec peine qu'il passât l'hiver à sa cour.

Les fêtes, les jeux, les festins, tempérèrent l'ennui du lent cours de la saison rigoureuse; un jour que les convives

étoient échauffés par le vin, ils célébrèrent avec enthousiasme la munificence & la puissance du prince. Haquin seul garda le silence, & le Roi voulut en savoir la cause. « Puisque vous l'ordonnez, dit le baron, je parlerai avec franchise; je ne peux pas regarder comme supérieur à tous les rois, celui qui souffre qu'un prince qui lui est inférieur en pouvoir & en richesses, envahisse un pays dépendant & tributaire de sa couronne, qui n'ose pas s'élever contre le ravisseur, & ne pense pas à lui faire la guerre, & à le chasser de ses États ».

Le Roi garda long-temps le silence, & répondit enfin : « je sais que Harald Grafeld s'est emparé du royaume de Norwège, sur lequel nous avons des droits légitimes; mais je ne peux te compter au nombre de mes amis, & te donner le nom de sage, si tu ne m'enseignes comment je dois poursuivre mon droit & punir l'usurpateur ». Haquin lui répondit : « faites inviter Harald Grafeld à venir en Dannemarck, pour pacifier les différends qui sont depuis long-temps entre vous & lui, & déclarer à la reine Gunilde que vous avez dessein de l'épouser. Je pense qu'elle excitera elle-même son fils à ce voyage. Cependant Gulharald & moi, nous ferons les préparatifs de guerre nécessaires pour le recevoir. Si nous pouvons l'opprimer sans le secours de vos troupes, nous partagerons entre nous tout ce qu'il possède. Harald approuva le projet, lui fit espérer la possession de la Norwège, & Haquin promit que Gulharald & lui donneroient au Roi tous les trois ans cent marcs d'or & soixante faucons ».

Soixante envoyés allèrent déclarer ses volontés au roi de Norwège, & son amour supposé à la reine Gunilde; celle-ci, trop crédule, excita son fils à partir aussitôt pour le Dannemarck. Harald Grafeld prit deux vaisseaux montés de trois cents hommes, & mit à la voile.

Cependant Haquin & Gulharald, instruits de son départ, s'étoient embarqués au golfe Linnique, avec soixante vaisseaux. Lorsqu'ils virent venir leur ennemi si peu accompagné,

Haquin représenta à son compagnon qu'il seroit inutile de l'attaquer avec toutes leurs forces; & que, ne doutant pas que la plupart de ses parens étoient sur le même bord que Harald Grafeld, il lui cédoit l'honneur du combat & de la victoire. Gulharald attaqua seul le roi de Norwège, & celui-ci, après une vigoureuse défense, périt avec tous les siens.

Alors Haquin exhortant ses troupes à venger la mort de ses parens & des norwégiens qui venoient d'être immolés sous leurs yeux, marcha droit aux vaisseaux de Gulharald, & fit donner le signal du combat. Les soldats de celui-ci, étonnés d'une attaque aussi imprévue, en demandèrent le sujet; Haquin répondit, qu'ils eussent à se défendre, ou à livrer leur chef, pieds & mains liés: comme ils étoient hors d'état de résister, ils obéirent & livrèrent Gulharald. Haquin, l'ayant accablé de railleries & d'injures, le fit pendre à un arbre, prit tous ses trésors, & revint à la cour du roi de Dannemarck.

Harald déclara que, si ce que Haquin venoit de faire, étoit une injustice, il la lui pardonnoit, & lui donna le gouvernement de la Norwège, à condition que, lorsque le Roi auroit besoin de secours, Haquin assembleroit une armée de toutes les parties de la Norwège, & viendrait aussitôt le joindre; qu'il se rendroit de même auprès du Roi, dès qu'il seroit mandé pour donner son avis sur quelque affaire importante, & qu'il payeroit un tribut annuel. Haquin ayant accepté ces conditions, fit voile vers son royaume, avec l'or, l'argent, & les pierres précieuses qu'il avoit trouvés sur les vaisseaux de Gulharald; il y en avoit deux coffres si remplis, si grands & si pesans, que deux hommes pouvoient à peine les lever de terre.

Arrivé en Norwège, il se rend auprès de Gunilde, & pour diminuer sa douleur, lui raconte comment il a puni les meurtriers de son fils, lui dit qu'Harald a toujours le même amour pour elle, l'assure que ce prince veut l'épouser,

Y ij

& la presse avec instance d'aller à sa cour. La Reine ajoutant foi à ses paroles, passe en Dannemarck avec une suite de cent vingt hommes. Elle y est reçue avec pompe & respect par les officiers du Roi, qui la font monter sur un char, & lui disent qu'ils vont la conduire au lieu du banquet nuptial.

Après avoir marché tout le jour par des chemins difficiles, ils arrivent à un lieu sauvage, hérissé de rochers; là, saisissant cette malheureuse princesse, ils lui passent un lacet au cou, l'attachent à une ancre, & la jettent au fond d'un précipice qui a conservé le nom de *Gunilde*. Telle fut sa fin déplorable, mais digne de sa vie criminelle & de ses forfaits. Les ministres du Roi étant venus lui apprendre que ses ordres étoient remplis, il en eut une joie extrême. Harald & Haquin, parvenus au comble de leurs vœux, régnèrent quelque temps en paix; mais celui-ci ne tarda point à refuser le tribut annuel qu'il avoit promis de payer.

An. de J. C.
964.

Alors l'empereur Othon I, & deux barons nommés *Urguthriot* & *Brimisfiare*, gouvernoient la Saxe & le pays appelé *Peito*. Othon forma le projet d'employer toutes les forces durant trois années, à porter la foi chrétienne dans le Dannemarck, & rassembla pendant un an le plus de troupes qu'il lui fut possible. Harald alarmé envoya quarante ambassadeurs demander du secours au roi de Norwège. Haquin prévoyant que, si le christianisme s'établissoit en Dannemarck, la Norwège seroit bientôt obligée de renoncer à son ancienne religion, joignit cent vaisseaux à ceux d'Harald, & les deux princes informés de l'arrivée d'Othon, allèrent à sa rencontre: le combat fut opiniâtre, & l'armée de l'Empereur éprouva la plus grande perte. Trois jours après, Othon mit ses troupes à terre, & livra une seconde bataille qui lui fut plus défavantageuse que la première; il fut mis en fuite, & contraint à chercher un asyle dans ses vaisseaux. Honteux de sa défaite, il revint dans son

royaume, après avoir fait serment de convertir les Danois à la foi chrétienne, ou de périr en les combattant.

HISTOIRE DES
JANISBURIENS.

Il reparut bientôt à la tête d'une nouvelle armée; Harald rassembla ses troupes, & Haquin y joignit les siennes, après avoir exigé que le roi de Dannemarck lui remettoit tous les tributs que la Norwège lui devoit, & renonceroit à tous ses droits sur ce royaume.

Othon, s'étant avancé jusqu'au fameux retranchement (Danewerk) que Harald avoit fait construire par le conseil de Haquin, vit qu'il ne pouvoit être ni emporté ni ruiné par aucunes machines. Il remonta sur ses vaisseaux, & livra au roi de Dannemarck un combat naval, dont le succès fut douteux; il attaqua ensuite le roi de Norwège, eut d'abord quelques avantages, & fut enfin contraint à la fuite.

En se retirant vers un port voisin, il rencontra cinquante vaisseaux commandés par un Irlandois nommé *Olaüs*, qui étoit chrétien, & lui offrit ses services.

L'armée de l'Empereur, ayant ravagé le pays, manqua de vivres. Dans cette extrémité, il falloit abandonner l'entreprise, ou se nourrir des bêtes de somme. *Olaüs*, consulté par Othon, lui conseilla d'implorer la Puissance divine, de s'abstenir de la chair des chevaux & des mulets, interdites par Dieu-même, d'espérer le secours de la Providence contre la disette, de s'obliger lui & son armée à un jeûne de six jours, si son entreprise avoit un succès heureux, d'ordonner que chaque soldat coupât un faisceau de bois dans la forêt voisine, & de marcher au retranchement.

C'étoit un mur composé de grandes poutres jointes l'une à l'autre avec des chevilles, & défendu par des tours distantes entr'elles de cent toises; un fossé large & profond de dix toises en empêchoit l'approche. Les soldats d'Othon, ayant coupé des poutres & des solives dans la forêt, construisirent des ponts sur le fossé devant chaque tour;

ils remplirent ensuite de menus bois tous les vases qu'ils avoient, y mirent le feu, & les jetèrent contre le parapet & les tours. Un vent favorable s'étant élevé, tout le retranchement fut brûlé dans la nuit suivante; lorsque le jour parut, une pluie abondante éteignit les cendres encore enflammées. Harald & Haquin, témoins de cet événement, s'enfuirent vers leurs vaisseaux.

L'armée de l'Empereur passa sur les ponts que la violence du vent avoit conservés, s'avança vers les Danois, & les mit trois fois en fuite. Othon fit déclarer aux vaincus qu'il n'accorderoit la vie qu'à ceux qui embrasseroient la religion chrétienne; la plupart obéirent, quelques-uns préférèrent la mort. Le roi de Danemarck & celui de Norwège se soumirent, & firent annoncer à l'Empereur qu'ils étoient disposés à embrasser sa religion; on se rendit de part & d'autre en un lieu convenu, & Harald y déclara qu'il ne pouvoit, sur de simples paroles, se résoudre à abandonner la foi de ses pères, & recevoir la nouvelle religion, si elle ne lui étoit prouvée par quelques faits extraordinaires. Alors l'évêque Poppon, qui accompagnoit l'Empereur, demanda au roi de Danemarck, si lui & son peuple croiroient aux vérités qu'il leur annonçoit, lorsqu'ils le verroient toucher impunément un fer rouge. Tous s'écrièrent qu'ils se soumettoient; alors Poppon prit le fer, & l'ayant tenu quelque temps, au grand étonnement de tous les Danois, montra au Roi que sa main n'en avoit reçu aucun mal.

A la vue de ce miracle, Harald & son peuple abjurèrent les Dieux qu'ils avoient servis, & reçurent le baptême. Haquin se soumit moins volontiers à cette cérémonie; il promit cependant de répandre les lumières de la vraie religion dans tout son royaume, & partit avec quelques prêtres que lui donna l'Empereur.

Il descendit en Gothlande, y détruisit un temple magnifique consacré à Jupiter, non par zèle de religion, mais pour en enlever les trésors. A son arrivée en Norwège,

Urguthiot & Brimisfiare, qu'Othon y avoit envoyés pour convertir le peuple, s'enfuirent sur huit vaisseaux avec leurs profélytes. Haquin, apprenant qu'une grande partie de ses sujets avoient embrassé le christianisme, entra dans une fureur extraordinaire; il fit mourir dans les tourmens ceux qui refusèrent de sacrifier aux idoles. La plupart de ceux qui avoient reçu les saintes eaux du baptême, abjurèrent le christianisme; d'autres s'exilèrent volontairement. Le Roi, rejetant le culte du vrai Dieu, protégea les anciennes superstitions, fit relever les temples démolis par les envoyés de l'Empereur, & régna seul en Norwège.

Il y avoit alors dans l'île de Fionie, un homme nommé *Tokon*, père de trois fils; deux étoient nés de sa femme *Thorvore*; le troisième étoit illégitime. *Tokon*, accablé de vieillesse & de maladie, fit appeler les deux fils de *Thorvore*, *Akhon* & *Polner*, & leur donna tous ses biens. *Fiolner* (c'étoit le nom du troisième fils) se retira mécontent; il abandonna sa patrie, s'attacha au service du roi de *Dannemarck*, & en eut toute la faveur. C'étoit un homme excellent pour le conseil, mais fourbe & méchant; il rendit ses frères suspects au Roi, & sur-tout *Akhon*, en répétant souvent que, tant que celui-ci seroit en vie, les jours du prince seroient en danger. *Akhon* étoit le plus célèbre des pirates de son temps; en revenant d'une expédition, il entra dans un port de *Selande*, & s'y croyoit en sûreté, lorsque dix vaisseaux envoyés par le roi de *Dannemarck*, vinrent l'y surprendre; il périt dans le combat avec tous les siens. Son frère *Polner* fut d'autant plus affligé de sa perte, qu'il ne pouvoit pas espérer de tirer vengeance d'un ennemi plus puissant que lui.

Un de ses amis, nommé *Sigward*, l'ayant engagé à se marier, se rendit en *Gothlande* auprès du baron *Ottar*, & lui demanda sa fille *Inghiborg* pour son ami *Polner*, dont il lui vanta les richesses, les qualités & le courage. *Ottar* y consentit, & se rendit avec sa fille en *Fionie*, où les noces furent célébrées. Le festin fut prolongé fort avant

dans la nuit Inghiborg s'étant retirée, & s'abandonnant au sommeil, songea qu'elle s'occupoit à tisser une toile, & qu'elle voyoit des têtes humaines suspendues aux fils de la trame; elle agita son ouvrage avec force, & vit tomber une de ces têtes, qu'elle reconnut pour celle du roi Harald; aussitôt elle s'éveille, & encore toute épouvantée, fait part à Polner de ce qu'elle venoit de voir. Ce songe lui parut signifier qu'il naîtroit de lui un vengeur d'Akhon son frère, qui puniroit ses meurtriers Harald & Fiolner. Il eut bientôt d'Inghiborg un fils nommé *Palnatoko*, qui, surpassant en prudence tous les jeunes gens de son âge, eut la valeur & les qualités de son oncle Akhon. À peine sorti de l'adolescence, il perdit son père, & se vit héritier de ses biens. Alors, regardant comme ignominieux de vivre obscurément dans la maison paternelle, il équipa douze vaisseaux, & porta la guerre avec succès dans les pays étrangers.

Une tempête l'ayant jeté sur les terres d'un baron nommé *Stemner*, il se préparoit à les ravager, lorsqu'Oliva, fille du baron, aussi prudente & aussi sage que belle, essaya d'arrêter les hostilités de ce terrible ennemi, en l'invitant à un festin. *Palnatoko* s'y rendit; il fut touché de la modestie d'Oliva, de la sagesse de ses discours, & non-seulement lui rendit bienveillance pour bienveillance, en abandonnant ses premiers projets; mais il la demanda en mariage à ses parens, & elle lui fut accordée. Après un an de séjour en Bretland (Bretagne), il revint en Fionie, & se montra, par ses vertus civiles & militaires, supérieur aux guerriers illustres que le Dannemarck avoit alors en grand nombre.

Cependant le roi Harald, suivant l'usage des princes de son temps, employoit ses loisirs à des festins. *Palnatoko* le reçut en Fionie, & chargea une très-belle fille, nommée *Samæsa*, de préparer son lit & de lui rendre d'autres services. À l'approche de l'hiver, *Palnatoko* s'aperçut que *Samæsa* étoit enceinte; elle avoua que le roi Harald avoit
jouï

joui de ses embrassemens; &, peu de temps après, elle mit au monde un enfant qui fut nommé *Svénon*.

HISTOIRE DES
JONISBURGIENS.

Trois ans s'étant écoulés, Harald revint en Fionie. Samœsa, suivant le conseil de Palnatoko, se présenta au Roi avec son fils, & lui dit: « grand prince, j'atteste & j'avoue publiquement que vous êtes père de cet enfant ». Le Roi, indigné, lui demanda son nom, la traita d'impudente, & la menaça de punir son effronterie, si elle osoit encore tenir ce discours. « Prince, dit Palnatoko, cette femme n'a dit que ce qu'elle ne pouvoit taire. Sa vie & ses mœurs me sont connues; je ne peux douter de ce qu'elle affirme, & je l'ai nourrie elle & son fils pendant trois ans, croyant prendre un soin qui vous seroit agréable ». « Palnatoko, dit le Roi, je n'aurois jamais pensé que vous méditiez un tel projet contre moi ». « Je n'ai rien médité, répondit-il: cependant ne doutez pas que je n'agisse avec cet enfant, comme le croyant né de Harald fils de Gormon: Mais laissons-là ces propos, & buvons ensemble ». Quelque temps après, le Roi se retira très-irrité, & Palnatoko ne lui offrit point les dons de l'hospitalité. Celui-ci eut d'Oliva un fils nommé *Akhon*, qu'il fit élever avec Svénon, & instruire dans tous les arts que l'on estimoit alors. Lorsque Svénon eut quinze ans, Palnatoko lui dit: « revêts-toi de méchants habits, va trouver Harald, & affirme que tu es son fils ». Le jeune homme obéit, & reçut cette réponse: « il n'est pas douteux que tu es né d'une mère impudente, quoique le père soit incertain; car tu ne respire que la démente ». « Si vous ne me regardez pas comme votre fils, dit Svénon, si vous ne permettez pas que je reste ici plus long-temps, accordez-moi du moins trois vaisseaux armés; satisfait de ce don, je sortirai de vos États: cependant j'affirme toujours que vous êtes mon père ». Svénon obtint ce qu'il demandoit, mais à cette condition, qu'il ne paroîtroit jamais en présence du monarque. Il reçut donc trois vaisseaux avec cent soldats non choisis, & revint en Fionie.

Tome II.

. Z .

Palnatoko lui donna trois autres bâtimens plus grands & plus beaux, sur lesquels il distribua cent cinquante soldats choisis, & son élève alla, suivant son conseil, faire le ravage dans les Etats de son père. A l'approche de l'hiver, il revint en Fionie, après avoir perdu trois vaisseaux par la tempête : au printemps, il se rendit de nouveau à la cour d'Harald, & en obtint encore six longs vaisseaux aux mêmes conditions; il en reçut six autres de Palnatoko, & porta aussitôt le fer & le feu dans la Selande & l'Halland. Vers la fin de l'automne, il alla encore demander douze vaisseaux à son père; celui-ci les refusa, regardant comme injuste & cruel de lui donner des armes contre ses sujets. Alors Svénon menaça de lui déclarer la guerre, & Harald, ami de la paix, lui accorda ce qu'il demandoit.

Svénon étant revenu auprès de Palnatoko, celui-ci lui dit: « je vois avec joie tes affaires parvenues au point que » j'ai long-temps désiré; j'irai cet été en Bretland, chez » mon ami Semner. Ravage tout le Dannemarck, excepté » la Fionie : si quelqu'un t'ose résister, je viendrai à ton » secours; souviens-toi que tu ne fuiras jamais par mon conseil devant tes ennemis ».

Palnatoko fit voile vers le Bretland, & Svénon ravagea les îles danoises. Ceux des habitans qui lui échappèrent, s'enfuirent vers Harald, & les mains levées au Ciel, le supplièrent de remédier promptement à leurs maux, & de réprimer ou d'opprimer ce cruel ennemi, qui faisoit impunément le dégât dans ses terres, comme un loup parmi des brebis.

Le Roi, touché de leurs plaintes, prit malgré lui les armes contre son fils (chose horrible à raconter). Il partit avec cinquante vaisseaux choisis, & rencontra Svénon & ses vingt-quatre vaisseaux à Bornholm pendant une nuit obscure. Au point du jour, on courut aux armes, on combattit de part & d'autre avec la plus grande valeur, & la

nuît sépara les combattans. Harald occupoit l'entrée du port, il avoit jeté l'ancre auprès de la côte; il fermoit tous les passages, & se proposoit d'accabler le lendemain Svénon & ses compagnons.

Le même soir, Palnatoko mouilla près de la flotte danoise, avec vingt-quatre vaisseaux. Le casque en tête, une épée à son côté, l'arc & le carquois sur les épaules, il descendit sur le rivage. Harald, accompagné seulement de neuf soldats, avoit aussi mis à terre; il y avoit fait allumer du feu, pour rappeler la chaleur dans son corps glacé par une extrême vieillesse. Palnatoko, voyant ce feu, s'approche, reconnoît Harald, tend son arc, & perçant d'une flèche ce malheureux prince, lui ôte à l'instant la vie.

Fiolner, oncle de Palnatoko & conseiller du Roi, s'étant fait présenter la flèche, & voyant qu'elle étoit dorée, pensa que l'auteur de cette mort n'étoit point d'un rang obscur; ensuite, retournant à la flotte, il fit répandre que le Roi, blessé dans le combat, avoit expiré à terre.

Cependant Palnatoko revint à son bord, prit environ vingt soldats, se rendit auprès de Svénon, & le trouva dans une vive inquiétude. La flotte ennemie occupoit l'entrée du port dans toute sa largeur; la proue de chaque vaisseau étoit contre la poupe de celui qui le précédoit, & ceux de chaque extrémité touchoient presque le rivage: de plus, ils tenoient tous l'un à l'autre par de forts liens; aucun espoir d'échapper ne sembloit rester.

Palnatoko conseilla d'attacher fortement des ancres à la proue des vaisseaux de Svénon, & de les pousser à force de rames, espérant que, par ce moyen, les moindres vaisseaux de la flotte royale seroient brisés ou coulés bas. Aussitôt, tous les matelots applaudissant à ce conseil, & ramant de toutes leurs forces, coulèrent à fond trois vaisseaux ennemis, & ouvrirent un passage.

Le soleil éclairoit la ville de ses premiers rayons; lorsque le bruit de la mort du Roi se répandit dans les

deux flottes, & parvint jusqu'à Svénon. Alors Palnatoko fit proposer aux Danois, ou de combattre, ou de prêter au fils de leur prince la foi & l'hommage. Ceux-ci, se rappelant les cruels effets du courroux de Svénon, se soumirent aussitôt à lui, & ce prince fut élu Roi par tous les Ordres de l'État.

Le nouveau souverain, se proposant de rendre à son père les derniers devoirs, fit préparer un grand festin; mais Palnatoko ne pouvant s'y trouver, parce qu'il étoit passé en Bretland, après la mort de son beau-père, la solennité fut différée. Deux ans après, le festin ne pouvant plus être remis, (parce que, suivant la loi, le souverain ne pouvoit occuper le trône, si dans l'espace de trois ans, il ne célébroit les obsèques de son prédécesseur), Svénon envoya des ambassadeurs en Bretland, pour inviter Palnatoko. Ils revinrent, & annoncèrent qu'il arriveroit au jour marqué. Un festin magnifique fut préparé; des citoyens de tous les Ordres, invités par le monarque, se rassemblèrent en son palais; chacun eut sa place marquée, & on en réserva une pour Palnatoko & ses compagnons.

Celui-ci se rendit avec trois vaisseaux au port voisin de la ville où devoient se faire les funérailles; mais, avant de mettre à terre, il fit tourner les proues vers la mer, & ordonna aux matelots de ne pas quitter leurs rames; afin que, s'il étoit obligé de partir promptement, il n'éprouvât aucun retard. Ensuite il se rendit au palais, accompagné de cent cinquante hommes. Le Roi lui rendit les plus grands honneurs, & la joie, le vin, la conversation, animèrent le festin.

Cependant, Fiolner qui s'étoit insinué dans les bonnes grâces du prince, lui ayant parlé long-temps à voix basse, Svénon rougit excessivement, & attira sur lui tous les yeux.

Alors Fiolner remit une grande flèche entre les mains du jeune Arnod, en lui disant de la présenter à chacun des convives, & de lui demander s'il ne la reconnoissoit

pas. Arnod obéit, & lorsqu'il fut venu à Palnatoko, celui-ci dit la reconnoître. Il se fit un grand silence, que le Roi interrompit en ces mots : « où as-tu, dit-il à Palnatoko, lancé ce dernier trait ? C'est, répondit-il, si je ne me trompe, « dans le cœur du Roi, ton père ». Aussitôt Svénon ordonne, à grands cris, que le meurtrier périsse. On se lève, on court, on s'apprête à faire violence ; mais Palnatoko tirant son épée, fendit jusqu'au milieu du corps Fiolner, son beau-père, qui s'étoit avancé vers lui. « Sera-t-il donc permis aux Grands, dit-il, d'accuser impunément les gens de bien ? » il étoit si révééré de tous les courtisans, qu'ils le laissèrent sortir du palais sain & sauf, avec toute sa suite ; il se rendit promptement à ses vaisseaux, & s'éloigna à force de rames.

Il fit voile vers le Bretland ; mais, ayant perdu sa femme Oliva, l'habitation de ce pays lui devint insupportable. Il fit construire trente vaisseaux, les monta de soldats d'élite, & exerça la piraterie avec succès, tant en Écosse & en Irlande, que dans les îles méridionales. Ensuite il passa en Vandalie avec quarante vaisseaux, dans le dessein de ravager ce pays. Bunsleif y régnoit : instruit du courage de Palnatoko, & du bonheur qui l'accompagnait, il lui offrit son amitié, & la province nommée *Joni*, s'il vouloit s'abstenir de ravager ses Etats.

Palnatoko accepta cette offre ; il fit bâtir Jonisbourg dans la province que Bunsleif lui avoit donnée. Le port, environné d'un retranchement, pouvoit contenir trois cents vaisseaux ; l'entrée en étoit défendue par une digue construite en brique, sur laquelle étoit un réduit lié de toutes parts avec du fer, & muni de portes de fer.

Lorsque tous ces ouvrages furent achevés, Palnatoko fit des loix, & obligea tous ceux qui vouloient habiter sa ville, à faire serment de les observer.

Nul ne pouvoit être admis au droit de cité, s'il n'avoit plus de quinze ans, ou moins de cinquante.

Nul ne pouvoit être inscrit sur le rôle des Jonisburgiens, s'il n'avoit pas le courage de tenir tête à un adver-

faire égal en armes & en forces, ou même un peu supérieur à lui.

Chacun étoit tenu de venger la mort d'un de ses concitoyens, comme celle de son frère.

Il étoit défendu de semer la discorde & l'inimitié entre les citoyens.

Palnatoko devoit être instruit le premier de toutes les nouvelles.

Si quelque citoyen, ayant tué le père, le frère, ou le parent d'un autre citoyen, étoit découvert, l'esprit de vengeance ou de haine privée, devoit rester dans le silence & l'inaction; l'affaire être déferée à Palnatoko, & décidée par son jugement.

Une loi perpétuelle excluait de la cité toutes les femmes; tous les Jonisburgiens étoient tenus de garder le célibat.

Nul ne pouvoit être absent de la ville pendant trois jours ou plus de trois jours, sans que Palnatoko en fut informé.

Les dépouilles enlevées à l'ennemi devoient être vendues à l'encan, tirées au sort, & distribuées aux soldats.

Il n'étoit permis à personne d'en blesser un autre par des railleries, ni d'offenser dans la dispute par des propos injurieux.

Nul ne pouvoit obtenir le droit de cité, à raison de ses richesses, de la parenté, ou de l'amitié; ceux-là seuls en étoient dignes, que leur valeur avoit illustrés.

Quiconque violoit ces loix, ou les transgressoit opiniâtrément, devoit être chassé de la ville avec ignominie.

Tous les étés, les Jonisburgiens exerçoient la piraterie; & rendoient leur nom formidable à toutes les nations; de sorte qu'ils furent nommés *Jonis-wickingar*, c'est-à-dire, pirates Jonisburgiens.

Un homme riche & estimé, nommé *Véset*, gouvernoit Bornholm, il avoit eu de sa femme Hildegonde, trois enfans, savoir, Boo-le-gros, Sigward-Capu, & une fille nommée *Thorgune*. Celle-ci avoit épousé Ackon, fils de

Palatoko, & lui avoit donné un fils, nommé *Wagn*, jeune homme d'une belle figure, & très-vigoureux, mais d'un naturel cruel & féroce. **Boo-le-gros** étoit d'une force extraordinaire.

Il y avoit alors en Seelande un baron, nommé *Strutharald*, parce qu'il portoit un capuchon orné de dix marcs d'or. Il avoit eu de sa femme *Ingigherde*, deux fils, savoir, *Sigwald*, & *Thorkil*, surnommé *le grand*, tous deux robustes & spirituels, & une fille nommée *Torn*. *Sigwald* & *Thorkil*, ayant formé le dessein de se rendre à Jonisbourg, demandèrent à leur père les vivres nécessaires pour leur voyage. Le refus qu'ils essuyèrent ne les détourna point de leur projet; ils se mirent en mer avec deux vaisseaux, & cent hommes d'élite. Comme ils n'avoient point de vivres, ils prirent terre à Bornholm, & enlevèrent les troupeaux d'une des fermes de *Véset*; ensuite ils firent voile vers Jonisbourg; &, lorsqu'ils eurent déclaré leur naissance, ils furent reçus dans la ville. On fit ensuite la revue de leurs soldats, & cinquante furent exclus: *Sigwald*, *Torkil*, & les autres, furent inscrits au nombre des citoyens.

Cependant, *Véset* offensé implora la protection de *Svénon*, roi de Dannemarck. Ce prince la lui accorda, mais en lui prescrivant de demander d'abord à *Strutharald* la réparation du dommage. Celui-ci répondit qu'il n'avoit pas encore amassé la somme suffisante pour la compensation d'une pareille perte. Alors *Véset*, ayant fait part à ses fils de son dessein, équipa quatre vaisseaux, mit sur chacun cinquante hommes, alla en Seelande, ravagea trois fermes de *Strutharald*, & revint à Bornholm.

Strutharald, prévoyant de plus grands maux, fit supplier le roi *Svénon* d'apaiser ces troubles naissans; mais le monarque lui fit dire de prendre conseil de lui-même, puisqu'il avoit dit ne posséder que des biens de peu de valeur. *Strutharald* arma dix vaisseaux, &, passant à Bornholm, pilla trois fermes de *Véset*. Celui-ci aimoit la paix; il voyoit que cette querelle alloit dégénérer en guerre

ouverte, si on n'y remédioit promptement; il se rendit auprès de Svénon, & le supplia de pourvoir au salut de ses sujets. Le Roi le promit, indiqua une assemblée dans Ifore, à un jour marqué, & fit sommer Strutharald & Véset d'y comparoître. Ils se rendirent au port d'Ifore, le premier avec trois vaisseaux, & l'autre avec vingt; mais, peu de temps après qu'ils eurent tendu leurs tentes, on vit s'avancer dans le même port dix vaisseaux conduits par Boo & Sigward. Ils avoient fait une descente en Seelande après le départ d'Harald, enlevé deux cassettes, contenant chacune mille marcs d'or pur, des habits estimés vingt marcs, & le capuchon orné de dix marcs d'or. Ils marchèrent en ordre de bataille au camp de Strutharald, en lui montrant ces dépouilles, & l'invitant à les reprendre. Les deux partis en seroient venus aux mains si le Roi ne les eût contenus. Boo déclara qu'il soumettoit volontiers leur différend à la décision du prince, mais qu'il ne rendroit ni l'or ni les habits. Alors Svénon prononça ainsi : « que Boo garde l'or; qu'il paye à Strutharald le dommage » qu'il a fait dans ses possessions, & lui rende les habits » enlevés; que celui-ci donne sa fille en mariage à Sigward, » fils de Véset; qu'elle lui apporte en dot l'or enlevé par Boo, & que Véset cède à Sigward le tiers de ses biens ». Ils promirent tous d'exécuter cette sentence, se donnèrent mutuellement la main, en confirmation de leur promesse, & la remplirent ensuite.

Boo & Sigward, ayant équipé deux vaisseaux, & levé cent soldats, se rendirent à Jonisbourg. Sur la grande réputation qu'ils avoient acquise à la guerre, ils furent inscrits au nombre des citoyens, avec soixante-dix hommes de leur équipage; le reste fut renvoyé comme incapable de servir en de grandes entreprises.

Cependant Vagn, fils d'Akhon, s'étoit rendu si redoutable, que chacun évitoit sa société; il n'avoit pas encore douze ans, & avoit déjà tué trois hommes. Son père & son oncle maternel, ne pouvant plus le supporter dans
leurs

leurs maisons, lui donnèrent deux vaisseaux & des jeunes gens, dont aucun n'avoit moins de quinze ans, ni plus de vingt, & l'envoyèrent à Jonisbourg. Il demanda d'être inscrit au rôle; mais sa demande fut rejetée, parce que la loi ne le permettoit pas à son âge. De plus, Boo son oncle objecta son caractère féroce. Vagn répondit que la loi ne seroit point enfreinte, s'il remplissoit tous les devoirs aussi-bien que ceux qui avoient quinze ans, & s'adressant à Sigwald, lui demanda s'il vouloit consentir à ce qu'il fût reçu. Sigwald le refusa, objectant que Vagn n'avoit rien fait de mémorable. Alors celui-ci proposa un combat naval, aux conditions de se retirer avec les siens, s'il étoit vaincu, ou d'obtenir le rang de citoyen, s'il avoit l'avantage. Sigwald accepte: on sort du port; le combat s'engage; les vaisseaux de Sigwald cédoient, lorsque les ordres de Palnatoko firent cesser le combat. Aussitôt Vagn fut reçu avec de grands applaudissemens; sa conduite fut sage, ses mœurs s'adoucirent, & son courage surpassa celui de la plupart des Jonisbourgeois.

Trois ans après, Palnatoko tomba malade, & mourut, après avoir nommé Sigwald pour lui succéder, avec l'agrément du roi Burisleif. Soit mépris, soit négligence dans ce nouveau chef, peu-à-peu les loix furent éludées, enfreintes, & enfin violées; les femmes furent admises dans la ville, & l'on y commit ouvertement plusieurs autres choses défendues, qu'on n'avoit pas même tentées sous Palnatoko.

Burisleif, roi de Vandalie, avoit trois filles, dont l'aînée étoit nommée *Astride*, la seconde *Gunilde*, & la troisième *Geila*; celle-ci épousa ensuite Olaüs, fils de Tryggon.

La sagesse & la beauté d'Astride l'avoient rendue célèbre. Sigwald la demanda en mariage, en menaçant le Roi d'abandonner ses États, avec tous les Jonisbourgeois, s'il ne lui accorderoit sa demande. Burisleif consulta sa fille, & Astride répondit: « vous savez, mon père, que votre royaume, exposé à de fréquentes incursions, en est garanti »

Tome II.

A a

» par les armes des Jonisbourgeois. Si vous souffrez qu'ils
» se retirent, vous aurez à craindre leurs déprédations, &
» celles des autres pirates. Remplissez donc les vœux, à
» condition qu'il affranchisse nos États du tribut annuel
» que nous payons à Svénon, roi de Dannemarck, ou
» que, l'attirant par force ou par ruse, il le remette en
votre puissance ».

Sigwald, ayant accepté ces conditions avec joie, retourne à Jonisbourg, y prend trois vaisseaux, fait voile vers le Dannemarck, aborde en Séelande, & envoie à Svénon vingt députés chargés de lui dire, que Sigwald veut lui communiquer des secrets, qu'il ne seroit pas sûr de confier à d'autres; mais qu'étant malade, il ne peut aller le trouver, & le supplie de le venir voir. En même temps, il ordonne de tenir les proues de ses vaisseaux tournées vers l'entrée du port, les rames prêtes, les rameurs à leurs bancs, & de ne laisser entrer avec le Roi, dans le bâtiment qui devoit l'apporter, que dix hommes, ou moins, s'il étoit possible. Svénon s'étant rendu à l'invitation de Sigwald, celui-ci s'approcha de lui, comme pour lui parler bas, & l'ayant saisi par le milieu du corps, fit lever l'ancre & forcer de rames. Il arriva dans peu de jours à Jonisbourg, & dit à Svénon : « j'ai demandé pour vous à » Burisleif sa fille Gunilde, qui surpasse toutes celles de » son temps, en beauté comme en sagesse, & pour moi » sa fille Astride, qui ne peut être comparée en rien à » Gunilde. Je vais trouver ce prince, & conclure avec lui ces deux mariages ».

Il se rendit en effet auprès de Burisleif; « Svénon, lui » dit-il, est en mon pouvoir. Voyez ce que nous pouvons » faire de plus utile & de plus glorieux, pour vous & pour vos sujets ». Le Roi ayant remis cette affaire à sa décision, Sigwald revint à Jonisbourg, & dit à Svénon que Burisleif lui accorderoit sa fille, s'il vouloit remettre en entier le tribut annuel que l'Holface lui payoit; que l'alliance d'un grand Roi, exempt de tribut, lui seroit plus

honorable, & qu'à la mort de Burisleif, il réuniroit l'Holface avec le Dannemarck. Svénon accepta ces conditions, & les noces furent célébrées avec magnificence: les deux épousées y parurent voilées. Le lendemain, Svénon voyant que la femme de Sigwald étoit beaucoup plus belle que la sienne, s'aperçut qu'on l'avoit trompé; mais il dissimula son ressentiment, & revint en Dannemarck avec trente vaisseaux.

Peu de temps après, Strutharald mourut; Svénon lui fit des obsèques magnifiques, auxquelles il invita ses deux fils, Sigwald & Thorkil. Ceux à qui la foi du prince Danois étoit suspecte, dissuadoient Sigwald de s'y rendre; mais celui-ci, prenant cent trente vaisseaux & la fleur des Jonisbourgeois, fit voile vers le Dannemarck. Il y fut reçu par le Roi avec un appareil & un luxe vraiment royal: la place la plus voisine du trône lui fut réservée. Pendant le festin, les convives, & sur-tout les Jonisbourgeois, se livrèrent au plaisir de boire; lorsque l'abondance du vin eut affoibli le corps & le jugement, Svénon proposa de s'amuser mutuellement par des discours agréables, que le temps destructeur & l'envieuse vétusté ne pussent pas effacer de la mémoire des hommes. « Donnez l'exemple, lui dit Sigwald; faites le premier un vœu digne de passer à la postérité: nous y conformerons les nôtres. » J'y consens, répond le Roi; je fais vœu qu'avant trois ans, je chasserai de son royaume Adalrad, roi d'Angleterre, ou que je lui ôterai la vie, & ajouterai ses États aux miens. Et moi, dit Sigwald, je fais serment de traiter de même Haquin, gouverneur de Norwège ». Tous les compagnons jurèrent de l'aider dans l'exécution de ce projet.

Le lendemain, lorsque le sommeil eut dissipé les vapeurs du vin, Astride éveillant Sigwald, lui demanda s'il se rappeloit le vœu qu'il avoit fait la veille; &, comme il assuroit en avoir perdu la mémoire, « c'est maintenant, poursuivit-elle, que la force & le conseil te sont nécessaires. »

A a ij

« Hier, dans la chaleur du vin, tu as promis de si grandes choses, que je ne pense pas qu'elles soient dans ta puissance ». Elle lui apprit alors quel étoit son vœu: « ô! toi, lui » dit Sigwald, qui passe pour sage & prudente, ouvre-moi » quelqu'avis utile; dis-moi les moyens de me garantir de la risée & des railleries ». Je veux, répond Astride, que tu paroisse devant le Roi avec un front ouvert, & un visage serein. S'il te parle des propos tenus hier au festin, réponds que le vin ôte le jugement, & l'usage des pieds & des mains; de sorte que l'homme, plongé dans l'ivresse, est regardé, avec raison, comme transformé en un homme tout différent de ce qu'il étoit. Demande quel secours il te donnera, s'il est nécessaire de remplir tes vœux: s'il t'en promet, informe-toi quel sera le nombre des vaisseaux; ajoute qu'il en faut un grand nombre pour exécuter ton entreprise. Svénon sera facile, parce qu'il pensera que tu échoueras. Mais, si tu ne remplis ton vœu, tu imprimes à ton nom une tache ignominieuse, que tu n'effaceras point dans tout le cours de ta vie.

Sigwald, suivant le conseil d'Astride, obtint du Roi soixante vaisseaux, & demanda qu'ils fussent prêts, lorsque le festin finiroit. Ils le furent, & les Jonisbourgeois partirent avec soixante-dix voiles. Ils allèrent droit en Norwège, à dessein de surprendre Haquin, & de ne pas lui laisser le temps d'assembler ses troupes. Ils descendirent le second jour des vigiles de Noël, au bourg de Jadar, pillèrent le pays, & tuèrent entr'autres un gentilhomme nommé *Gheirmund*: mais, apprenant que Haquin étoit dans le voisinage, ils allèrent à Wick, surprirent la ville de Tunsberg pendant une nuit obscure, massacrèrent tous les habitans, & enlevèrent une grande quantité d'or & d'argent. Augmund, surnommé le *Bianc*, gentilhomme que Haquin estimoit singulièrement, commandoit dans cette ville. Il se retira au premier étage de sa maison, afin de se dérober à la fureur des pirates; mais ceux-ci ayant enfoncé le plancher, Augmund sauta dehors auprès

de Vagn, fils d'Ackon, qui lui coupa le bras. Ce malheureux, ainsi mutilé, s'enfuit dans la forêt voisine, d'où il entendit les propos des ennemis, & apprit le nom de celui qui lui avoit porté un coup si terrible. Il passa dans cette forêt cinq jours entiers, exposé aux injures du temps, avant de parvenir aux lieux habités. Il étoit si respecté dans tout le pays, qu'il n'y avoit personne qui ne le reçut avec bienveillance.

Augmund se rendit à une maison de campagne, dans laquelle Haquin & son fils Éric, accompagnés de cent hommes, étoient alors à table. Il fit part de l'invasion aux gens de la suite du Gouverneur, qui allèrent l'en instruire. Haquin, faisant aussitôt venir Augmund, lui demanda ce qu'il venoit lui apprendre : « je viens vous annoncer, lui dit-il, une guerre imprévue. Un nombre « incroyable d'ennemis, descendu à Wick, a ravagé les « fermes, les hameaux, les bourgs, avec une férocité sans « exemple, & ne cessera point ses ravages, si vous ne pre- « nez les armes pour les arrêter ». Haquin irrité, répondit : « on ne cessera pas de répandre de tels mensonges, si quelqu'un n'est traîné au supplice pour servir d'exemple ». Éric lui dit alors : « Prenez garde, mon père, de parler témérairement; cet homme est honnête & digne de foi; « si mes yeux ne me trompent, c'est Augmund, surnommé « le *Blanc*, votre parent & votre ami; nous l'avons sou- « vent reçu mieux que vous ne faites ». Haquin l'ayant fait approcher, lui demanda quel étoit le chef de cette armée : « elle est conduite, dit Augmund, par Sigwald, Boo & Vagn ». En même temps il montra son bras mutilé, & nomma celui qui l'avoit mis en cet état, en ajoutant : « tu as trouvé, ô Vagn, une bague précieuse à la main que tu as coupée ». Haquin dit que de tous les guerriers du monde, les Jonisbourgeois étoient ceux qu'il redoutoit le plus. Il fit donc rassembler autant de soldats qu'il en put trouver en Norwège; ensuite, avec ses deux fils, Éric & Svénon, tous les grands du pays, & trois

cents vaisseaux, il alla au golfe de Jorunga-vog, attendre les Jonisbourgeois.

Ceux-ci étant partis de Wik, allèrent sur les côtes septentrionales de Norwège, y firent d'affreux ravages, & passant le golfe du Loup, descendirent aux îles Militaires. Vagn étant allé dans l'île la plus voisine du continent, pour y chercher des vivres, rencontra un vieillard nommé *Ulf*, conduisant trois vaches & douze chèvres: le pirate lui ordonna de les conduire à son vaisseau. « Est-ce ainsi, » dit le berger, que les soldats de Joni, car je crois que » vous en êtes, est-ce ainsi qu'ils font la guerre? pensent-ils se faire un grand nom, en enlevant des vaches & » des chèvres à de malheureux paysans? Vous tenez en » ce moment dans vos mains un plus grand objet de » gloire, pour lequel je soupçonne que vous êtes venus » si loin. Haquin est dans le golfe voisin de cette île, » avec deux ou trois vaisseaux au plus, & vous pouvez l'écraser sans peine ». Vagn lui ordonna de l'accompagner, & de lui montrer le chemin du golfe. Il obéit à regret, & servit de guide à Sigwald & à sa flotte. À l'entrée du golfe, le berger sauta dans la mer, & nagea droit au continent, dans le dessein d'informer Haquin de la présence des ennemis; mais Vagn le perça d'un long javelot.

Cependant les Jonisbourgeois voyant le golfe couvert de vaisseaux, & la flotte ennemie s'avancer en ordre, se préparèrent au combat. Quatre Islandois accompagnoient Haquin & son fils Éric. L'un d'eux étoit un Skalde célèbre, connu sous le nom d'*Énar*. Quelques délateurs l'avoient faussement accusé de vouloir passer auprès de Sigwald; & comme il voyoit sa faveur diminuer de jour en jour, il méditoit en effet sa retraite. Haquin s'en aperçut, & le retint, en lui faisant don de balances d'argent doré avec deux poids, l'un d'or & l'autre d'argent, sur lesquels étoient l'image de Jupiter & celle de Pluton ou d'Odin, divinités que Haquin révéroit. Ces images avoient la vertu de paroître en mouvement, si le succès d'une entreprise devoit être

heureux, & immobiles dans le cas contraire : ce don fit donner à Énar le surnom de *Skalaglam*, c'est-à-dire, *bruit des balances*. Il resta près de Haquin; mais, toujours irrité, il le traitoit d'idolâtre. Un autre Islandois, nommé *Thorleif Skum*, Skalde renommé, suivoit le baron Éric; les deux autres étoient Wigfus & Thodore.

Les deux flottes s'approchèrent, & combattirent avec différens succès. Vagn attaqua vivement Éric; il entra dans son vaisseau avec Aslak le chauve, & prenant l'un à droite & l'autre à gauche, ils firent reculer tous ceux qui le défendoient. Éric animoit les siens: quelques-uns, s'élançant contre Aslak, frappoient sa tête chauve & nue avec l'épée ou la hache, sans parvenir à le blesser; lorsque l'Islandois Wigfus, saisissant une enclume, & l'élevant de ses bras nerveux, la fit tomber sur le crâne d'Aslak, & la cervelle rejaillit contre les bords du vaisseau. Vagn, atteint par Thorleif d'un coup de massue, fut obligé de se retirer; mais il attaqua bientôt un autre vaisseau d'Éric, & donna la mort à un grand nombre de Norwégiens.

Haquin craignant que les siens ne fussent vaincus, s'ils ne recevoient un secours extraordinaire, alla dans la forêt voisine; il s'y prosterna, tourné vers le nord, le visage contre terre, & implora en ces mots la déesse Thorgerde, surnommée *Holgatroll* ou *divin génie*.

« O! Thorgerde, prête à ma prière une oreille attentive, honore d'un regard de bonté celui qui t'immola « tant de victimes, qui t'adressa tant de prières, & jamais « en vain, qui te préféra toujours à tous les Dieux; que « tu as soustrait tant de fois aux malheurs qui le mena- « çoient, d'autant plus volontiers qu'ils étoient plus grands : « exauce-le dans l'extrémité à laquelle tu le vois réduit, « & accorde-lui la victoire. Ton empire éternel embrasse « tout ce qui existe à la surface & dans le sein de la terre. « Tu excites les vents, & tu les apaises; tu rassembles les « pluies & la grêle, les orages & les tempêtes: signale ta « puissance; que tout reconnoisse & redoute ton empire. »

» O ! trois & quatre fois heureux les hommes dignes à tes
» yeux de tes sublimes dons, & trois fois malheureux, ceux
» à qui tu es contraire. Que ta sagesse & ta force détournent l'effet de mon imprudence; reçois en grâce celui
» dont le cœur te fut toujours soumis, qui fut toujours fidèle à tes loix, & donne-lui la victoire ».

Après cette prière, Haquin s'endormit. Un songe lui présenta Thorgerde irritée, rejetant ses vœux, refusant ses sacrifices, & même une victime humaine, Il promit d'immoler toutes celles qu'elle voudroit demander, excepté ses deux fils Éric & Svénon; enfin il s'offrit lui-même; mais la Déesse demanda son fils Erling, âgé de sept ans, enfant de grande espérance. Il fut immolé aussitôt, l'autel arrosé de son sang; & Haquin revenant joyeux à sa flotte, anima les siens au combat, en leur annonçant une victoire certaine. Peu de temps après son retour, on aperçut vers le nord un petit nuage; le ciel avoit jusqu'alors été serein. Le nuage, s'élevant de plus en plus, produisit une tempête horrible, accompagnée d'un vent impétueux, d'un froid glacial, & d'une grêle extraordinairement grosse. Les Jonisbourgeois avoient le visage tourné vers le nord; la plupart fatigués par le combat & par la chaleur, avoient quitté leurs habits, & ne portoient que leur cuirasse: plusieurs perdirent la vie par le changement subit de température. Havard qui servoit sous Boo, & plusieurs autres à qui la Nature avoit donné une vue perçante, aperçurent à la partie la plus élevée du vaisseau d'Haquin, une femme, dont chaque doigt lançoit des traits mortels sur les Jonisbourgeois. Sigwald la voyant aussi, « ce ne sont » plus les hommes, dit-il, ce sont les génies qu'il nous faut combattre ».

Haquin voyant que la tempête s'apaisoit, invoqua de nouveau Thorgerde & sa sœur Yrpa, en représentant que, s'il obtenoit la victoire, il l'avoit payée d'un assez grand prix. Alors une seconde tempête beaucoup plus terrible, faisant pleuvoir sur les vaisseaux de Joni une grêle épouvantable,

épouvantable, leur ôta entièrement l'usage de la vue, & Havalld aperçut encore au même endroit deux femmes qui ne cessoient de lancer des traits. Cependant, malgré ces ravages, les Jonisbourgeois soutenoient leur désastre avec constance. Thorkil Midlangr, s'élançant dans le vaisseau de Boo, lui coupa, d'un coup d'épée, une partie du nez & du menton. « Certes; dit Boo, après cette blessure, les filles de Dannemarck nous refuseront leurs « baisers ». Ensuite il attaqua son adversaire, le coupa en deux, & prenant les deux cassettes remplies d'or, qu'il avoit enlevées à Strutharald, il sauta dans la mer. On dit qu'il habite encore ce golfe, & que, sous la forme d'un grand serpent, il y vit, couché sur son or.

Le chef des Jonisbourgeois, Sigwald, prit la fuite, & en donna le signal. Vagn indigné saisit sa pique, & la lança contre Sigwald; mais le coup ne l'atteignit pas. Alors, transporté de colère: « ô! le plus lâche des hommes, dit-il, chien efféminé, pourquoi fuis-tu le premier? « pourquoi abandonnes-tu de si braves soldats dans le plus « extrême danger? n'est-ce pas ta démenche effrénée qui les y « à précipités? est-ce donc par ce chemin que tu prétends « aller à la gloire? ce n'est pas ainsi que Palnatoko agiroit « avec nous, s'il vivoit encore: ô jour fineste, jour odieux, « où nous t'avons nommé notre chef ».

Ce discours n'arrêta point Sigwald; il s'enfuit, suivi de Thorkil & de Sigward, avec vingt vaisseaux.

La nuit approchoit; les chefs Norwégiens, ayant posé une garde pour empêcher la retraite du reste des Jonisbourgeois, descendirent au rivage. Haquin, voulant connaître la puissance de Thorgherde, fit peser un grain de la grêle qu'elle avoit lancée, & on le trouva du poids d'une once. Le reste de la nuit fut employé au pansement des blessés. Vagn & Biorn le Breton, restés seuls avec quatre-vingts soldats, se mirent à la mer sur un de leurs mâts, & tentèrent d'aller à la côte. Les flots les portèrent sur un rocher qui leur sembloit tenir au continent, mais qui:

en étoit à quelque distance : là, vingt d'entr'eux moururent de leurs blessures ; tous les autres furent pris & réservés au supplice. Haquin avoit fait allumer un feu, auprès duquel étoit, avec plusieurs autres, Gudbrand le Blanc, son parent & son ami intime. Une flèche, partie de mains inconnues, vint le frapper, & lui ôta la vie. Aussitôt Thorkil Leyr & Svénon visitèrent les vaisseaux abandonnés par les pirates ; ils y trouvèrent un soldat, nommé *Havard*, qui avoit les deux pieds coupés. Cet homme ayant avoué que la flèche étoit partie de ses mains, Thorkil le perça de son épée.

Les Jonisbourgeois captifs furent condamnés au dernier supplice : on vantoit alors en tous lieux la constance de ces pirates, à l'approche de la mort. Thorkil Leyr, faisant les fonctions d'exécuteur, voulut éprouver s'ils méritoient cette renommée.

Trois d'entr'eux furent amenés par des gardes, qui leur soutenoient la tête avec des baguettes passées dans leurs cheveux, afin qu'ils ne pussent pas éviter le coup en se baissant. Thorkil aussitôt leur coupa la tête, & se tournant vers Haquin ; « on prétend, lui dit-il, que celui qui » décolle trois hommes de suite, se sent ébranlé & timide : voyez-vous en moi rien de semblable ? » Haquin lui répondit, je ne m'en aperçois pas ; cependant la couleur de ton visage, un peu changée, ne me paroît pas d'un bon augure.

Thorkil demanda au quatrième de quel œil il voyoit la mort ? « D'un œil intrépide, répondit-il : mon père n'est-il pas mort ? je dois mourir comme lui ». Thorkil aussitôt lui coupa la tête.

Le cinquième répondit à la même demande, qu'il se souviendrait peu des loix de Palnatoko, s'il supportoit la mort avec faiblesse, & qu'on ne mouroit qu'une fois ; à l'instant la vie lui fut ôtée.

Le sixième dit qu'une mort glorieuse avoit toujours été ce qu'il desiroit, & qu'y étant parvenu, il présentait la tête sans crainte ; il reçut le coup mortel.

La mort, dit le septième, m'est plus chère que la vie; ne me la fais pas attendre. Cependant permets que je tiennne un couteau dans ma main: les Jonisbourgeois ont agité long-temps, si la tête séparée du tronc conserve quelque pensée. S'il est vrai, je jeterai le couteau par terre; autrement il tombera de mes mains: la tête fut coupée, & le couteau tomba.

Le huitième convint que la vie ne lui paroïssoit pas comme à ses compagnons, digne de mépris. « Cependant, dit-il à Thorkil, je ne te ferai que cette demande: coupe-moi la tête par-devant, & regarde bien si je fronce le « sourcil ». Thorkil l'ayant satisfait, il ne donna pas le moindre signe de crainte.

Le neuvième avoit la tête ornée des plus beaux cheveux. Lorsqu'il eut parlé de la constance qu'il opposeroit à la mort; « je demande seulement, dit-il, que les gardes ne me touchent pas, mais qu'un des Norwégiens les plus « braves me conduise au supplice, & tiennne mes cheveux « avec ses deux mains, afin qu'ils ne soient pas souillés « par le sang & la poussière ». Il obtint sa demande, & un des courtisans de Haquin fut chargé de soutenir sa tête. Au moment où le glaive alloit le frapper, il évita le coup, & Thorkil coupa les bras de celui qui tenoit les cheveux. Ce jeune homme se disoit âgé de dix-huit ans, & fils de Boo; Éric sollicita sa grâce, & ne l'obtint pas sans peine.

Le dixième dit que, s'il pouvoit accomplir le vœu qu'il avoit fait, il s'offriroit avec joie au coup de la mort. Éric lui ayant demandé quel étoit son nom & son vœu, il répondit qu'il se nommoit *Vagn*, & que son vœu étoit de violer la fille de Thorkil Leyr. « J'empêcherai, dit celui-ci, que tu ne l'accomplisses ». À l'instant il leva le glaive; mais Biorn le Breton poussa Vagn, qui avoit un pied libre, & l'autre attaché avec une corde, & le renversa; le glaive coupa la corde, & tomba des mains de Thorkil. Vagn, se relevant, saisit l'épée, & en perça l'exécuteur. Éric lui offrit la vie; mais il répondit qu'il y renonçoit.

B b ij

si tous les Jonisbourgeois qui vivoient encore, ne l'obtenoient avec lui, Éric le promit, & l'obtint difficilement de son père.

Quelque temps après ces événemens, Wagn épousa Inghiborg, fille de Thorkil, reçut du baron Éric de magnifiques présens, & revint dans l'île de Fionie, qu'il gouverna long-temps avec gloire. Les deux frères Thorkil & Sigwald se distinguèrent aussi en gouvernant la Séelande.

Haquin exerçant en Norwège un empire dur & injuste, n'y régna pas long-temps; il fut tué par un de ses domestiques, excité à cette action par les paysans.

Le skalde islandois Énar voulut revoir sa patrie, &, en y repassant, se noya dans le golfe d'Islande. Les balances qu'il avoit reçues d'Haquin, furent jetées par les flots à une île qui, depuis cet événement, fut nommée *Skal-ey*. L'Islandois Thodor fut surnommé *Scæva*, parce qu'il avoit perdu le bras droit dans le combat. Ce fut lui qui raconta fidèlement cette histoire à ses compatriotes, & ce sont eux qui l'ont fait passer à la postérité.

Jonisbourg, depuis cette guerre, ne recouvra point sa splendeur. Cette ville, qui étoit la demeure des plus célèbres guerriers, devint un réceptacle de marchands, tandis que Burisleif régnoit encore.



NOTICE DU MANUSCRIT DE LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI,

Coté 6003, parmi les Manuscrits Latins.

PREMIÈRE PARTIE,

*Contenant une Histoire de Bretagne, sous le titre
de Chronicon Briocense.*

Par M. DE BRÉQUIGNY.

CE manuscrit est en papier, de format petit *in-folio*; il renferme deux ouvrages, tous deux sur l'histoire de Bretagne, mais composés & transcrits en des temps fort différens. On les a ainsi réunis lorsqu'ils étoient dans la bibliothèque de Colbert (a), d'où ils ont passé dans celle du Roi. L'un & l'autre sont en latin: le premier, sous le titre de *Chronique de Saint-Brieu* (b); le second, sous celui d'*histoire des rois, ducs & princes de la Bretagne Armorique*, par Bertrand d'Argentré. Je ne m'occuperai ici que du premier de ces deux ouvrages; je réserve le second pour un article particulier.

La chronique de Saint-Brieu est d'une écriture du commencement du quinzième siècle (c); elle contient en tout cent quarante-sept feuillets; mais les quatre derniers sont remplis par quelques pièces d'une écriture bien moins ancienne. J'en parlerai à la fin de cette notice.

(a) Ils y étoient sous le n.^o 1823. Le volume qui les rassemble, est relié aux armes de Colbert.

(b) *Chronicon Briocense*.

(c) Après l'an 1415, dernière époque dont il soit fait mention dans le manuscrit.

On se tromperoit, si, sur la foi du titre de *Chronique de Saint-Brieu*, on croyoit qu'il ne s'agit que d'une chronique de l'église ou de la ville de ce nom; un second titre nous apprend que c'est l'histoire des Bretons Arémoriques: *de rebus gestis Britonum Arémoricorum*. On ne l'a désignée sous le nom de *Chronique de Saint-Brieu*, que parce qu'elle étoit conservée dans les archives de l'église principale de cette ville, comme on le lit dans une note (d) qui est à la tête du manuscrit du Roi: peut-être aussi parce que l'auteur, ou du moins le copiste, étoit attaché à cette église; & ce qui peut appuyer cette conjecture, c'est que le nom de Saint-Brieu se trouve inscrit (e) dans la première lettre initiale de notre manuscrit.

Au reste, ce manuscrit est ancien, & à peu-près du temps où l'ouvrage fut composé. Ce n'est cependant qu'une copie, comme le prouvent invinciblement divers espaces laissés en blanc, & qui se trouvent remplis dans d'autres manuscrits, particulièrement dans ceux dont se sont servis D. Lobineau & D. Morice, pour les extraits qu'ils ont fait imprimer parmi les preuves (f) de leur histoire de Bretagne: ainsi leur manuscrit n'étoit pas le même que celui du Roi, où d'ailleurs je ne trouve point une note de la main du P. du Paz, qu'ils disent avoir vue à la marge de leur exemplaire (g).

Nous ne serions pas incertains sur le nom de l'auteur de la chronique dont il s'agit, si nous pouvions, sur ce point, ajouter foi à ce qu'on lit dans le Catalogue des

(d) Cette note, d'une écriture du dix-septième siècle, s'exprime ainsi: *Chronicon... vulgò Briocense dictum, quòd in archivis monumentorum primarii templi Briocensis urbis repertum sit.*

(e) Dans les contours de la première lettre, qui est une S, on voit le monogramme de *Jésus*, l'abrégé de *Maria*, & tout au long, *Briocus*.

(f) A la suite de leurs histoires de Bretagne.

(g) D. Morice, preuves de l'histoire de Bretagne, tome I, col. 58; & manuscrit du Roi, fol. 11, verso.

manuscrits latins de la Bibliothèque du Roi (*h*), où cet auteur est nommé *Pierre le Baud*; c'est une méprise, & je crois en avoir découvert la cause vers le milieu du manuscrit, où cette chronique est suivie d'une histoire de Bretagne, en latin, par d'Argentré. On y lit une note très-moderne, conçue ainsi: *Obiit magister Petrus le Bauld, hujus chronici compositor, 29 Septembre 1505, &c.* Mais cette note se rapporte à l'histoire de d'Argentré, qu'on prétend en effet n'être qu'une traduction latine d'une histoire françoise de Bretagne (*i*), par Pierre le Baud. Or ce Pierre le Baud étant mort en 1505, n'a pu être l'auteur de la chronique de Saint-Brieux, écrite plus de cent dix ans auparavant, comme elle-même l'atteste (*k*). Une note qui est à la tête de la chronique, & que j'ai déjà citée, avoue avec raison, que l'auteur est encore inconnu (*l*); mais elle se trompe, quand elle suppose que la chronique ne commence qu'à l'an 366 de l'ère chrétienne (*m*). Cette chronique remonte jusqu'à l'an 1139 avant Jésus-Christ; & qu'on ne croie pas que c'est une addition faite par les copistes: l'auteur même de la chronique nous apprend, qu'une des choses qui l'ont déterminé à entreprendre cet ouvrage, est parce que jusqu'alors on avoit négligé dans les histoires des Gaules, de parler des rois qui avoient gouverné les deux Bretagnes avant l'ère chrétienne (*n*).

CHRONICON
BRIOCENSIS.

(*h*) N.^o 6003.

(*i*) J'examinerai ce point dans la notice particulière, que je donnerai de l'histoire de Bretagne, en latin, par d'Argentré, qui forme la seconde partie du manuscrit que j'ai sous les yeux.

(*k*) *Scribere incepí. . . anno Domini 1394. . . domino Clemente Papá VII, anno pontificatús sui XVI, indict. 11. Manuscrit, fol. 6, verso & 7, recto.*

(*l*) *Quis hunc librum ediderit, adhuc incópertum.*

(*m*) *Ab anno salutis, 366.*

(*n*) *Quòd historiographi qui chronicas Gallorum descripserunt. . . . minimè mentionem fecerunt de regibus Britonum quí, antè Incarn. Verbi, Britannia majorem & etiam minorem inhabitaverant, nec etiam de quámpuribus regibus, &c. Manuscrit, fol. 6, verso.*

CHRONICON
BRIOTENSE.

La chronique dont je rends compte, s'étend depuis l'an 1139 avant Jésus-Christ, jusqu'à l'an de notre ère 1315; mais on fait que les anciennes chroniques, qui se copient communément les unes les autres, ne sont de quelque poids, que pour les temps voisins de ceux où leur auteur a vécu. La chronique de Saint-Brieu, en particulier, au jugement des deux savans historiens de Bretagne, D. Lobineau & D. Morice, n'est, pour les temps anciens, qu'une compilation des fables de Geoffroy de Montmouth, parmi lesquelles on a inséré des légendes de Saints, des faits recueillis souvent sans ordre & sans discernement, & un assez grand nombre d'actes admis toujours sans critique, dont quelques-uns même sont faux (o).

La chronique de Saint-Brieu étoit restée long-temps manuscrite, lorsque D. Lobineau en publia plusieurs morceaux (p). D. Morice en fit imprimer ensuite de longs extraits (q), qui ne commencent qu'à l'an de notre ère 377.

D'après le jugement qu'on vient de voir que ces deux savans ont porté sur cette chronique, on ne pourroit regretter qu'ils y eussent fait des retranchemens; s'ils les avoient bornés aux fables anciennes, aux légendes apocryphes, & aux actes faux. Mais ils ont été plus loin, & ont négligé des choses qui n'étoient pas indignes d'être conservées. J'en vais citer quelques-unes des plus remarquables; c'est le principal objet que je dois me proposer, pour jeter quelque intérêt dans cette notice, & la rendre de quelque utilité.

Une des pièces les plus importantes, qu'ils aient omises

(o) D. Lobineau, *histoire de Bretagne*, t. II, col. 831. D. Morice, *preuves de l'histoire de Bretagne*, t. I, col. 9, note.

(p) En 1707. *Histoire de Bretagne*, t. II, col. 833 & suiv.

(q) En 1742. *Preuves de l'histoire de Bretagne*, t. I, col. 9 & suivantes.

dans

dans leurs extraits, est la liste des fiefs de Bretagne (f), qui, en 1394, devoient au duc le service militaire. Ces sortes de listes sont intéressantes, non-seulement, parce qu'elles constatent les droits du suzerain, mais aussi parce qu'elles procurent des renseignemens sur les généalogies de l'ancienne noblesse. Dans la liste dont il s'agit, on trouve les noms des fiefs & des possesseurs, avec le nombre de chevaliers ou d'écuyers, que chacun d'eux devoit fournir à son seigneur, en temps de guerre. La somme totale est de cent soixante-six chevaliers, & seulement de dix-sept écuyers. Pierre le Baud a publié cette liste en françois, à la fin de son histoire de Bretagne (t). Il nous apprend qu'elle existe en original, parmi les titres du Roi, & dans le château de Nantes; mais qu'il l'avoit traduite d'une ancienne chronique latine, manuscrite (u), finissant en 1415, tirée du chapitre de Saint-Brieux: c'est évidemment la même chronique dont je donne la notice. Au reste, D. Lobineau & D. Morice sont excusables d'avoir retranché cet acte de la chronique, l'ayant donné (x) d'après l'original du château de Nantes. Comme il diffère assez de l'acte latin, ils ont eu soin d'en marquer les différences.

Il seroit plus difficile de les excuser sur la suppression d'une lettre du duc de Bretagne Jean IV, au roi de France Charles V, insérée dans la chronique (y) sous l'an 1373. Le duc, au désespoir de voir ses États envahis par l'armée Françoisise, écrit au Roi, pour lui faire des reproches amers, de ce qu'au mépris des traités, & après avoir reçu son hommage, il exerçoit contre lui les plus violentes hostilités, séduisant ses sujets, & ravageant son pays. Il lui

(f) Manuscrit, fol. 99, recto & seqq.

(t) Chronique de Vitre, page 191.

(u) Ibid. page 189.

(x) D. Lobineau, histoire de Bretagne, t. II, D. Morice, preuves de l'histoire de Bretagne, t. I, col. 1110.

(y) Manuscrit, fol. 105 & seqq.

Tome II.

déclare qu'il se tient désormais quitte de tout hommage envers lui, qu'il le regarde comme son ennemi capital, qu'il le défie au combat (z), & le somme de venir en rase campagne, dans un délai fixe & court (a), essayer le fort des armes.

La lettre est écrite dans les termes les moins mesurés; on en peut juger par la seule adresse: *Jean duc de Bretagne, comte de Montfort & de Richemond, à Charles de Valois, occupant le royaume de France* (b). À cette lettre, D. Lobineau & D. Morice en ont substitué une (c), infiniment plus modérée: mais rien n'empêche de les admettre toutes deux. On peut supposer en effet, que celle qu'allèguent D. Lobineau & D. Morice, & qui est beaucoup plus courte, fut écrite d'abord; qu'ensuite le duc, de plus en plus irrité, écrivit celle qu'on lit dans la chronique, & qu'on peut regarder comme une espèce de manifeste, où l'on ne mesure plus les termes, & où les griefs sont exagérés. Nos deux historiens modernes n'auroient donc pas dû supprimer cette dernière lettre, ni la regarder comme une copie paraphrasée de celle qu'ils rapportent (d).

Une autre acte inséré dans la chronique (e), & supprimé par D. Lobineau & D. Morice, comme un acte supposé, (f) est un traité du 10 septembre 1231, entre le roi de France Louis IX, & le duc de Bretagne Pierre de Dreux, surnommé *Mauclerc*. Ce traité a été publié plusieurs fois (g).

(z) *Tenore hujusmodi litteræ diffidamus.*

(a) *Infra certum & brevem terminum, contra nos in campestri bello compareatis; & . . . qui fortior supervenerit, ferat quod habere exoptaverit.*

(b) *Karolo Valaisio, regnum Franciæ occupanti.*

(c) D. Lobineau, *histoire de Bretagne*, t. II, p. 408. D. Morice, *preuves de l'histoire de Bretagne*, tome I, col. 67.

(d) D. Lobineau, *ubi supra*, col. 839. D. Morice, *ubi supra*, col. 47.

(e) *Manuscrit du Roi*, fol. 96, recto, col. 2, & seq.

(f) Voyez D. Lobineau, t. II, col. 835, & D. Morice, t. I, de *l'Histoire*, note 57.

(g) En latin, *Offices de Joly*, t. II, addit. p. 1805; en françois, *Histoire de Bretagne*, par d'Argentré, page 291, &c.

soit en latin, soit en françois. On le conserve dans la Chambre des Comptes de Paris, & dans le château de Nantes, de l'aveu de D. Morice lui-même (*h*). Vignier, qui, le premier, l'a rejeté comme faux (*i*), l'avoit auparavant admis comme vrai; mais Vignier avoit en dernier lieu un système à défendre. D. Morice adopte la dernière opinion de Vignier, & se fonde, ce me semble, sur des raisons bien foibles. Il suppose que le duc de Bretagne étoit en Angleterre, le jour où le traité dont il s'agit, fut signé à Angers; mais il ne le prouve point. Il dit que ce traité n'a point été allégué en diverses occasions, où il sembloit qu'il auroit dû l'être; mais il y avoit une raison pour ne pas l'alléguer, c'est qu'il étoit nul, comme l'a remarqué d'Argentré (*k*). Mauclerc n'avoit pas eu le droit de le faire, ne possédant la Bretagne que comme *gardien & baillistre*, & en ayant même été privé par sentence des Pairs de France, au mois de juin 1230. Cependant, quoique nul, ce traité devoit être consigné dans l'histoire, parce qu'au moins, il constate ce qu'on pensoit sur l'indépendance de la Bretagne, dans le temps où il fut conclu. Au reste, il est si connu, que je ne dois pas m'y arrêter.

Souvent D. Lobineau & D. Morice ne retranchent de la chronique les actes qu'elle contient, que pour les rapporter à leur date parmi ceux qui forment les preuves de leur histoire; mais quelquefois, au lieu de les rapporter d'après la chronique, ils les tirent d'autres manuscrits, avec des différences essentielles qu'ils n'indiquent point. Par exemple, l'ordonnance par laquelle le duc Jean chasse les Juifs de la Bretagne, en 1239, est insérée toute entière dans la chronique. Ils l'en ont retranchée, & l'ont

(*h*) D. Morice, histoire de Bretagne, t. I, col. 994, note *hij*.

(*i*) Ancien état de la petite Bretagne.

(*k*) D'Argentré, histoire de Bretagne, page 294.

insérée dans les preuves, d'après un manuscrit de Saint-Mélaine ; mais ils n'ont point averti qu'une clause très-importante qui se lit dans l'acte du manuscrit de Saint-Mélaine, ne se trouve point dans ce même acte, tel qu'il est transcrit dans la chronique. Par cette clause, le duc s'oblige d'engager le roi de France, à confirmer par ses Lettres, l'ordonnance dont il s'agit : *præterea bonâ fide pro posse nostro rogabimus & inducemus dominum regem Francia, quòd istam ordinationem sive assisiam velit & confirmet per Litteras suas (l)*. Il n'y a pas un mot de cette obligation dans la chronique ; & une différence aussi considérable, relativement à la dépendance de la Bretagne, méritoit bien d'être remarquée. Il y a dans le même acte une autre différence, qui n'est pas non plus sans conséquence. Selon le manuscrit de Saint-Mélaine, le duc de Bretagne dit qu'il chasse les Juifs, eu égard à la volonté de ses sujets, *pensatâ voluntate totius terræ*. Selon la chronique, le duc ne rend cette ordonnance, que pour l'avantage de son pays, *pensatâ utilitate*.

Mon dessein n'est point d'indiquer tous les endroits de la chronique de Saint-Brieu, omis par D. Lobineau & D. Morice. Je me borne à en citer quelques-uns, qui puissent faire sentir l'utilité qu'on pourroit tirer d'une édition plus complète de cette chronique, ou du moins le besoin de recourir au manuscrit, au moins pour les événemens des XIII.^e & XIV.^e siècles. J'en donnerai pour exemple, les détails qu'on y trouve sur la campagne des Chrétiens contre les Turcs, en 1396, qui fut terminée par la fameuse bataille de Nicopoli. Les savans Bénédictins, auteurs de l'histoire de Bretagne (m), n'ont pas absolument négligé ce qu'en rapporte la chronique, mais ils ont

(l) Voyez D. Lobineau, t. II, col. 392 ; & D. Morice, t. I des preuves, col. 914. Voyez aussi le manuscrit du Roi, fol. 97, verso.

(m) Voyez D. Lobineau, col. 867 & suiv. D. Morice, preuves de l'histoire de Bretagne, t. I, col. 76 & suiv.

tronqué ce récit. Il méritoit cependant, d'autant plus, d'être conservé en entier, que cette même campagne se trouve aussi décrite dans Froissart *(n)*, & dans l'ancienne vie du maréchal de Boucicaut *(o)*, qui y joua un grand rôle; & que les deux récits ne s'accordent pas toujours avec la chronique, ni même entr'eux. On sera peut-être curieux de comparer ces trois témoignages contemporains; & pour qu'on soit à portée de faire cette comparaison, je vais traduire d'un bout à l'autre, le récit de la chronique *(p)*.

« Le roi de Hongrie (Sigismond), à la tête d'une armée nombreuse, & le comte de Nevers, fils aîné de « Philippe duc de Bourgogne, cousin-germain de Charles « roi de France, & neveu, par sa mère, de Jean duc de « Bretagne, à la tête d'une autre armée, marchèrent contre « les Sarrasins *(q)*. Ils s'avancèrent jusqu'à la ville & for- « teresse de Boudin, située sur le Danube, dans laquelle ils « entrèrent sans résistance, les Sarrasins l'ayant évacuée. « De-là, ils s'emparèrent de la ville & forteresse de Racou, « sur le même fleuve. Les Sarrasins qui la défendoient, « la rendirent, à condition qu'ils en sortiroient sains & « saufs, avec leurs femmes & leurs biens; mais le roi de « Hongrie fit couper la tête à tous les Sarrasins qui s'y « trouvèrent en âge de porter les armes *(r)*. »

Après cet acte d'inhumanité & de mauvaise foi, l'armée Chrétienne, fière de ses succès, & menant avec elle grand nombre de Sarrasins, se mit en marche le long du Danube, & vint investir la ville & forteresse de Galipoli *(s)*, dont elle forma le siège. Elle y ouvrit deux mines; mais le terrain étant sablonneux, ce travail devint

(n) Froissart, l. IV, page 230 & suiv.

(o) Idem.

(p) Manuscrit, fol. 121, recto & seqq.

(q) C'est ainsi que la chronique, nomme les Turcs.

(r) Je traduis ainsi, *majores natu Sarracenorum ibi existentium.*

(s) Lisez *Nicopoli.*

CHRONICON
BRIOCENSE.

» inutile. Le siège continua jusqu'au lundi 25 septembre
» (1396) (1); mais les Chrétiens ayant appris ce même
» jour, que les Sarrafins, au nombre de dix mille, n'étoient
» pas éloignés, ils résolurent de les combattre, & dans
» l'espoir de les vaincre, ils quittèrent le siège.

» L'armée du roi de Hongrie, formoit l'avant-garde;
» le reste, sous les ordres du duc de Nevers, de Henri
» de Bar, fils aîné du comte de Bar, du comte d'Eu,
» connétable de France, & du seigneur de Couci, devoit
» former l'arrière-garde. Mais la fierté des François, & sur-
» tout la maudite présomption (u) d'un certain maréchal
» de France, nommé *Boucicaut*, qui se trouva-là, ne leur
» permit pas de se soumettre à cet ordre, qui avoit été
» réglé devant le roi de Hongrie, en présence de ses
» principaux officiers & des François eux-mêmes. Ainsi,
» sans en prévenir ce prince, ni les troupes des autres
» nations, Bretons, Anglois, Allemands, Espagnols, les
» François, jaloux d'attaquer les premiers, prirent par un
» autre chemin, & tombèrent sur un corps de cinq mille
» Sarrafins, qu'ils tuèrent tous, à la réserve d'un très-petit
» nombre qui s'enfuirent.

» Alors Barlac (x), l'empereur des Turcs, sortant tout-
» à-coup d'une vallée, chargea les François, & les mena
» battant jusqu'au corps commandé par le duc de Nevers,
» qui étoit d'environ sept mille hommes, François, Bre-
» tons, Anglois, Allemands ou Espagnols. Il attaqua ensuite
» ce corps; & les troupes des diverses nations qui le com-

(1) En effet, le 25 septembre 1396, fut un lundi; la chronique remarque, que le schisme affligeoit encore l'Eglise: *Schismate protunc in ecclesiâ Dei, proh dolor! vigente*. Ce synchronisme, avec l'exclamation qui l'accompagne, se rencontre fréquemment dans cette chronique, ce qui donne lieu de croire que l'auteur,

ou du moins le copiste, étoit ecclésiastique.

(u) *Superbiâ Francorum & maximè cujusdam maledicti superbi, vocati Bouciquaut, marescalli Franciæ, protunc interveniente.*

(x) C'est celui que nous nommons *Bajazet*.

posoient, se défendirent avec courage. Mais celles que « conduisoit le roi de Hongrie, s'étoient retirées, dès « qu'elles avoient vu les François marcher seuls en avant. « La retraite du roi de Hongrie, & le nombre des Sarrafins, « sans cesse renforcés par des troupes fraîches, forcèrent « enfin les Chrétiens de prendre la fuite. »

Cette défaite eut deux causes: la première, fut la « témérité des François, qui ne voulurent pas se conformer « à l'ordre de bataille convenu; la seconde, la fureur désespérée à laquelle ils s'abandonnèrent. Ainsi Dieu permit « que les sept mille Chrétiens fussent tués: il ne se sauva « qu'un Anglois, six Normands, cent vingt Allemands, & « trois cents soixante François, du nombre desquels fut « Regnier Pot. Là, périrent Philippe de Bar, Jean de « Vienne, amiral de France, Odard Chaseron, Thomas « Karimel, Breton, tous chevaliers, & beaucoup d'autres. « Barfac, assez long-temps après, fit couper la tête à un « grand nombre de prisonniers. L'année suivante, vers la « nativité de la Vierge, le comte de Nevers fut mis en « liberté (y), avec quelques autres prisonniers qui vivoient « encore. Henri de Bar & le connétable de France, moururent dans l'île de Mathelin, en faisant leur retour. « De plus de cent vingt hommes d'armes Bretons, qui « furent de cette expédition, trois seuls échappèrent; le « vicomte du Fort & Jean d'Acigné, tous deux chevaliers, « & un écuyer, nommé Jean Lemanat. Tout ce qu'il y « avoit d'Anglois & d'Espagnols, y périrent en braves « guerriers & en bons chrétiens ».

Il y auroit bien des remarques à faire, tant sur ce récit, que sur ceux des deux autres auteurs contemporains, que j'ai cités; mais je m'écarterois trop de mon objet, & je reviens à la notice du manuscrit que j'examine.

(y) La chronique n'a point dit qu'il eût été fait prisonnier; mais on fait d'ailleurs qu'il fut pris en effet, dans cette journée.

J'ai jusqu'ici, parlé des omissions que se sont permises ceux qui ont publié les extraits de la chronique de Saint-Brieu; je vais maintenant dire quelque chose des variantes que notre manuscrit fournit, & qui peuvent servir à perfectionner le texte de ces extraits mêmes: il n'est ici question que d'alléguer quelques exemples, & il s'agit moins de les multiplier, que de les bien choisir. On me pardonnera donc de me borner à une seule variante; elle est assez importante, pour faire sentir le prix du manuscrit dont je m'occupe: j'y trouve une explication claire, & que je crois absolument neuve, d'un article de la fameuse assise du comte Géoffroi: article obscur, dont jusqu'ici, l'interprétation a souvent exercé les jurisconsultes, & même les tribunaux.

On fait que l'assise du comte Géoffroi, est un règlement qui fut fait en 1185, par Géoffroi duc de Bretagne & comte de Richemond, sur la succession aux baronies & fiefs de chevalier. On cite (z) six copies de ce règlement, qui furent délivrées à divers seigneurs Bretons. D'Argentré le rapporte aussi dans son *histoire de Bretagne* (a), en avançant que le texte en est corrompu en divers endroits. Voici la leçon commune de l'article dont il s'agit (b): *Si in terrâ majoris, maritagium aliquod decidere contigerit, quod juniori placeat, illud habebit; nec major alii conferre poterit, dum junior habere velit. Quod si habere noluerit, & alibi invenerit, major frater ei de rebus & catallis suis dando, pro posse suo, cum consilio propinquorum procuret amicorum.*

D. Lobineau & D. Morice pensent (c) que ce passage ne peut signifier autre chose, sinon que dans les maisons nobles, l'aîné étoit obligé de faire épouser à son cadet celle

(z) Voyez D. Morice, preuves de l'histoire de Bretagne, t. I, col. 705 & suiv.

(a) Page 318, dernière édition.

(b) D. Morice, preuves de l'histoire de Bretagne, t. I, col. 705.

(c) D. Morice, hist. de Bretagne, tome I, page 117. D. Lobineau, histoire de Bretagne, t. I, page 170.

de ses vassales à marier, que ce cadet desiroit d'avoir pour femme. Ils en tirent cette conséquence, qu'en Bretagne, les seigneurs dispoisoient à leur gré de la main de leurs vassales; & ils tâchent de justifier cette odieuse tyrannie. D. Lobineau, fondé sur cette interprétation, ne balance pas d'expliquer dans son glossaire des termes de la basse latinité, le mot *maritagium*, par celui d'héritière à marier (d). Mais, & ce droit révoltant du seigneur sur ses jeunes vassales, & cette obligation si peu vraisemblable de l'ainé envers ses cadets, s'évanouissent, en adoptant la leçon de notre manuscrit (e). Il ne change que le seul mot *maritagium*, en celui de *menagium* (f), & il explique ce dernier, de manière à lever toute équivoque, en ajoutant, *seu domus vacans*. Rapportons l'article entier (g).

Si in terrâ majoris, MENAGIUM, SEU DOMUS VACANS, aliquod accidere contigerit, quod juniori placeat, illud habebit; ne alii major conferre non poterit, dum minor velit habere. Quod si habere noluerit, & alibi invenerit, major frater ei de rebus suis & ejus castellis (h) dando, procurabit pro posse suo, cum consilio amicorum propinquorum; c'est-à-dire, en traduisant littéralement: « si, dans la terre de l'ainé, il échéoit un manoir, ou maison vacante (i), qui plaise au cadet, il l'aura, & l'ainé ne pourra céder ce manoir à d'autres, « tant que son cadet voudra l'avoir. Mais si le cadet n'en « veut point, & trouve un manoir ailleurs, le frère aîné « doit faire son possible pour le lui procurer, en lui don- « nant de ses effets & chetels, selon l'avis de ses amis « proches ».

(d) Tome II, col. 1806.

(e) Manuscrit, fol. 92, verso.

(f) Mesnil, manoir.

(g) Quelques autres légères différences, & qui ne changent rien au sens, ne méritent pas d'être remarquées.

(h) Il faut lire *catallis*, comme dans les autres manuscrits.

(i) Peut-être quelque manoir, échu par deshérence à l'ainé, seigneur du fief.

CHRONICON
BRIOCENSE.

On voit maintenant que, dans cet article, il est uniquement question de l'obligation imposée à l'aîné, non de marier son cadet, mais de l'apanager; non de lui faire épouser celle des vassales du fief, telle qu'il voudra la choisir, mais de lui céder par préférence un manoir, s'il s'en trouve dans les dépendances du fief, ou de lui en procurer un ailleurs. Dès-lors cet article n'offre rien que de clair & de raisonnable; & par conséquent, la leçon qui donne ce sens, doit être regardée comme la vraie leçon.

On objectera que D. Lobineau & D. Morice (*k*), qui citent les variantes des six anciennes copies de cet article, ne citent point cette leçon. Mais ils admettent au nombre de ces six copies, celle qui est insérée dans la chronique de Saint-Brieu: or c'est dans la chronique de Saint-Brieu, que je trouve cette leçon, altérée sans doute dans les autres copies; & il est aisé d'imaginer comment cette altération s'est introduite. Rien n'est si facile, que d'avoir confondu le mot *menagium* avec celui de *maritagium*; & l'erreur du copiste, en cet endroit, est d'autant moins surprenante, que le mot *maritagium* se trouve employé dans l'article précédent, en parlant du mariage des filles. Le copiste aura cru que, dans l'article suivant, il devoit être question du mariage des frères.

Il est vrai qu'il existe une ancienne traduction françoise de l'assise du comte Géoffroi, où le mot dont il est question est rendu en françois par le mot *mariage*. Cela prouve seulement que le traducteur avoit sous les yeux une copie latine, qui portoit *maritagium*. Mais si on fait réflexion, que D. Morice lui-même avoue que cet endroit est inintelligible, si l'on n'y fait des corrections, je crois qu'on n'en peut adopter de plus simple & de plus satisfaisante, que celle que notre manuscrit fournit.

(*k*) D. Lobineau, *histoire de Bretagne*, t. II, col. 317. D. Morice, *some I des preuves*, col. 705.

L'explication du mot contesté, qu'on interprète par l'expression *domus vacans*, ne laisse pas même lieu d'élever aucune difficulté sur la signification du mot *menagium*, substitué à celui de *maritagium*; & quand on voudroit objecter que cette expression interprétative a été ajoutée, il en résulteroit au moins la certitude que telle étoit au quatorzième siècle, l'interprétation du passage. Terminons ici cette longue discussion, à laquelle je n'ai pas cru devoir me refuser, vû l'importance de l'objet.

Je terminerois aussi cette notice, si je n'avois promis de parler de ce qui remplit les quatre derniers feuillets du manuscrit: ils ne m'arrêteront pas long-temps.

1.^o On y lit d'abord en vers élégiaques (1) latins, l'épithaphe d'un ancien roi de la Grande-Bretagne, nommé *Catwaldre*. Elle est, dit-on, gravée sur son tombeau, dans l'église de Saint-Pierre de Rome. Les historiens disent en effet que ce prince, après avoir quitté la Grande-Bretagne, s'étant retiré dans l'Armorique, en étoit parti en 689, pour aller se faire baptiser à Rome, par le pape Sergius I, où il mourut (m).

2.^o Une liste des ducs de Bretagne, depuis Conan jusqu'à François II, dont le règne commença en 1458, & sous lequel cette liste fut dressée.

3.^o Une liste des anciens rois d'Angleterre, jusqu'à Guillaume le Conquérant.

4.^o Une liste des ducs de Normandie, depuis Guillaume le Conquérant, jusqu'à l'an 1318, la vingtième année du règne d'Édouard II. Ces trois listes ne contiennent que des noms & des dates.

5.^o Le Catalogue des rois de France, depuis Mérovée, jusqu'à Philippe-Auguste; mais il est fait avec si peu d'exactitude, qu'on y a oublié les noms de Philippe I & de Louis VI.

(1) Le troisième vers y manque.

(m) Voyez D. Morice, t. I, de l'histoire de Bretagne, notes 34 & 36; & l'épithaphe dans le manuscrit du Roi, fol. 143, verso.

6.^o Quelques notes chronologiques sur l'histoire d'Angleterre, depuis Jules-César, jusqu'à l'an de notre ère 734. Elles ne contiennent pas deux pages : on y fait mention de trois éclipses de Soleil, sous les années 538, 540 & 733 ; & d'une éclipse de Lune, sous l'an 734. On marque avec précision le jour, l'heure & la durée de chacune de ces éclipses (n). Elles sont toutes mentionnées dans la *Chronologie des Éclipses*, qui est imprimée dans l'*Art de vérifier les Dates* ; mais avec quelques légères différences dans les dates du jour.

Le nom de d'Argentré, qui se trouve à la fin du manuscrit, peut faire soupçonner que ces dernières pages sont écrites de sa main ; car il y a quelque ressemblance entre cette signature & l'écriture de ces pages : au moins, peut-on croire que le manuscrit lui a autrefois appartenu.

Les Continuateurs de la collection des historiens de France, ont cru, avec raison, que la chronique de Saint-Brieu ne devoit pas être oubliée dans leur recueil ; mais ils n'ont commencé à en faire usage, que dans leur douzième volume (o). Ce qu'ils y en ont imprimé, occupe au plus trois pages, & ne s'étend que depuis l'an 1040, jusqu'à l'an 1168 ; ils ont omis ce qui précède ; d'ailleurs, ils se sont bornés à transcrire une partie des extraits publiés par D. Morice. Il est à souhaiter, que par la suite, ils aient recours au manuscrit que je viens de faire connoître.

(n) Eclips. Sol. 1.^o 14. kal. mart. ab horâ 1. ad tertiam, an. 538. 2.^o 12. kal. jul. an. 540, apparuerunt stellæ penè hor. dimid. ab horâ diei tertiâ. 3.^o an. 733, 18. kal. septembris, circa horam diei tertiam, ita ut penè totus solis orbis quàm nigerrimo & horrendo situ videretur esse cooperatus. Eclips. Lunæ. an. 734. Luna rubore perfusa quasi per horæ spatium 2 kal. febr. circa galli cantum apparuit ; dehinc nigredine subsequente, ad lucem propiam reversa est, &c.

(o) Page 565 & suivantes.



NOTICE DU MANUSCRIT DE LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI,

Coté 6271,

*Contenant une Chronique Latine, par GILLES
LE MUISIT.*

Par M. DE BRÉQUIGNY.

L CE manuscrit est en papier, de format *in-quarto*; l'écriture est du *xvi.^e* siècle: il contient cent soixante-cinq feuillets, non cotés; il faisoit partie des manuscrits de Colbert. C'est la copie d'un manuscrit en parchemin (*a*), de la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Martin de Tournai.

L.
Notice générale
du manuscrit.

Le catalogue imprimé de la Bibliothèque du Roi, l'annonce sous le titre de *Chroniques de Flandre*. Il y a cependant quelques parties qui n'appartiennent pas proprement à l'histoire de Flandre, comme on le verra par le compte que je vais en rendre; mais avant de donner la notice de l'ouvrage, je dirai quelque chose de l'auteur.

Dans le Catalogue des manuscrits du Roi, il est nommé *Gilles de Mufis*, sans doute sur la foi du titre qui est à la tête du manuscrit; mais ce titre est d'une écriture très-moderne, & on lit en plusieurs endroits du manuscrit même (*b*), que le nom de l'auteur étoit *Gilles le Muifit*.

(*a*) Voyez la note sur le *folio 1 recto*, du manuscrit du Roi.

(*b*) Voyez entr'autres, le catalogue des abbés de Saint-Martin de Tournai, où il est appelé en latin, *Ægidius le Muifit*, & en françois, *Gilles le Muifit*. J'aurai occasion de citer cet endroit ci-après.

CHRONIQUE
DE GILLES
LE MUISIT.

Quelques bibliographes (c) l'ont nommé en latin *Ægidius Mucidus* : c'est effectivement la traduction de notre ancien mot françois, *muist*, dont nous avons fait celui de *moisi*.

II.
Détails sur la
vie & les
ouvrages de
l'auteur.

II. Il étoit né à Tournai, vers l'an 1269; il entra en religion dans l'abbaye de Saint-Martin de cette ville, en 1288; il y devint prieur, & en fut élu ensuite abbé en 1331. Son élection, d'abord déclarée nulle par le pape Jean XXII, fut confirmée peu après. Il fit beaucoup de bien à son abbaye, qu'il gouverna près de vingt-trois ans. Il y mourut en 1352, dans la quatre-vingt-troisième année de son âge (d).

Il a composé beaucoup d'ouvrages en latin & en françois, en vers & en prose; mais aucun n'a encore été imprimé. Je n'en transcrirai point la liste, qu'on peut voir dans la bibliothèque Belgique de Valère André. Ce bibliographe, qui écrivoit il y a environ un siècle & demi, assure que de son temps, ils étoient tous conservés dans la bibliothèque de Saint-Martin de Tournai, & qu'ils formoient quatre volumes. Je ne parlerai que de la chronique renfermée dans le manuscrit que j'examine, & qu'il paroît avoir composée en 1348.

III.
Liste des abbés
de S.^t Martin
de Tournai.

III. Ce qu'on peut nommer proprement *chroniques de Flandre*, y est précédé de quelques préliminaires. On y trouve en premier lieu une liste des abbés de Saint-Martin de Tournai (e), depuis la restauration de l'abbaye en 1091, jusqu'à Gilles le Muist, inclusivement. Cette liste est assez singulièrement rédigée; chaque abbé y a son éloge, partie en prose latine rimée, partie en vers françois, de huit

(c) Valère André, *Biblioth. Belgica*. Fabricius, *Biblioth. infimæ latinæ*, &c. &c.

(d) Voyez Valère André, *Biblioth. Belgica*, page 29; *Gall. Christ.* édit. 2, t. III, col. 278; & dans notre manuscrit, le Catalogue des abbés de Saint-Martin de Tournai.

(e) Elle contient dix pages & demie.

syllabes. Il sembleroit que cet Écrit ne seroit pas de Gilles le Muisset, puisqu'on lit en tête le nombre des années de son administration; mais c'est une addition faite après sa mort. Je rapporterai presque en entier l'article qui le concerne; on y trouvera la preuve, qu'il fut composé de son vivant, & on y verra aussi quelques particularités de sa vie.

CHRONIQUE
DE GILLES
LE MUISSET.

Ægidius li Musis (f) abbas XVII.^{ms} prafuit annis XXIII.

*Inspirati divinitus ,
Per vias sancti Spiritus ,
Hunc Priorem Ægidium
Li Muisset monachum pium
Concorditer elegerunt ,
Et abbatem prafecerunt.
Mala multa sustinuit ,
Sed hoc fecit quod potuit.
Sibi fit cooperator (g)
Bonorum remunerator.*

La voie du S.^t-Esprit prirent
Li moines qui cest abbé firent.
Gilles li Muisset fut nommés;
Grant poor ot quant fu sommés
Si volroit le fait entreprendre.
Consentir, convenoit, ou rendre.....
Or fu Paistre dizeseptiemes.
Pape Jehan vinte deuziemes
Cassa pour voir l'élection;
Mais par la procuration
Dam Lambert puis le pronuncha
Abbé, qui tantost li nuncha.

(f) La façon d'écrire ce nom, suffit pour faire voir que ce titre a été ajouté par quelque copiste; car l'auteur se nomme lui-même, *li Muisset*, & non *li Musis*.

(g) Ce mot *cooperator*, prouve évidemment que Gilles le Muisset vivoit encore.

CHRONIQUE
DE GILLES
LE MUISIT,

Trestoutes les adversités;
Et toutes les prospérités
En ses livres seront trouvées;
Car il les a bien registrées (h).

Je dois observer que, dans cette liste des abbés de Saint-Martin de Tournai, il y a quelques dates différentes de celles qui sont employées dans le catalogue de ces abbés, au *tome III* de la nouvelle Gaule chrétienne (i).

IV.
Chronique
générale, an.
972 — 1274.

IV. La chronique qu'on lit ensuite, n'est point proprement une chronique de Flandre; c'est une chronique générale (k) & très-sommaire, depuis l'avènement de Hugues Capet à la couronne (fixé à l'an 972), jusqu'à l'an 1294, inclusivement. On n'y trouve guère que les dates du commencement des règnes de nos Rois, & des pontificats des papes. On y parle sous l'an 1263, de l'apparition d'une comète, qui n'a été citée par M. Pingré, que (l) sur des témoignages qu'il croit suspects; il n'a pas connu celui que notre chronique fournit.

L'auteur n'étoit pas né pour lors; mais il avoit vingt-quatre ans en 1293, lorsque la ville de Noyon fut presque entièrement réduite en cendres. Il nous instruit de la cause de cet affreux incendie: un homme, accompagnant au bain quelques femmes, avoit apporté du feu grégeois; les femmes l'engagèrent à s'en servir, sans doute pour chauffer le bain; mais quand il voulut l'éteindre, il ne put en venir à bout, & la plus grande partie de la ville fut brûlée.

V.
Anecdotes
du temps
de S.-Louis.

V. L'article qui suit (m), concerne encore l'histoire

(h) C'étoit sans doute l'objet d'un écrit cité par Valère André, sous ce titre: *De his quæ temporibus suis & post promotionem suam in cænobio Martiniano acciderunt*. Biblioth. Belgica, page 27.

(i) Col. 273.

(k) Elle contient environ dix pages.

(l) Cométographie, tome I, page 496.

(m) Il contient dix-huit pages.

générale.

générale; il est annoncé comme un recueil d'anecdotes, depuis le commencement du règne de Saint-Louis, jusqu'à l'an 1289: l'auteur dit les avoir apprises de personnes dignes de foi (n). Il rapporte entr'autres choses, que Vincent de Beauvais (o) ayant été chargé par ce Prince, de visiter les diverses bibliothèques de son royaume, lui avoit avoué à son retour, qu'il n'en avoit point trouvé qui rassemblât plus de bons livres en tout genre, que la bibliothèque de Saint-Martin de Tournai. Je n'ai pas dû oublier ce fait, en donnant la notice d'un manuscrit dont l'original s'est conservé dans cette même bibliothèque. On fait d'ailleurs (p), que dès les premières années du x.^eii siècle, la bibliothèque de Saint-Martin de Tournai étoit célèbre. Douze des plus jeunes religieux y étoient sans cesse occupés à transcrire les bons livres anciens ou modernes; & leurs copies n'étoient pas moins renommées par leur correction, que par la beauté des caractères.

Après un court éloge de Saint-Louis, notre auteur observe que ce Monarque ayant été canonisé, & mis au nombre des Saints, il ne seroit, ni convenable, ni même décent (q), qu'il se mêlât de parler des événemens de son règne. Voudroit-il faire entendre que son administration ne lui paroïssoit pas tout-à-fait à l'abri de la critique? il se contente de raconter le trait suivant, que je ne me souviens pas d'avoir vu ailleurs.

Tous les ans, le Vendredi-saint, ce Prince lisoit le Pseautier d'un bout à l'autre. Tandis qu'il étoit occupé à ce pieux exercice, des parens & amis d'un grand-seigneur;

(n) *Ad tempora S. Ludovici aliqua notabilia registranda, qualia audire à pluribus fide dignis personis recordari.*

(o) Auteur du *Speculum historiale*, & de divers autres ouvrages.

(p) Voyez *Histoire littéraire de la France*, tome VII, page 96.

(q) *Canonizatus & cum Sanctis reputatus, idcirco non est expediens neque decens quòd de temporibus suis me aliquatenus intromittam.*

détenu en prison pour crimes, vinrent demander la grâce; croyant avoir choisi le jour & la circonstance la plus favorable pour l'obtenir. Le Roi interrompant sa lecture, mit le doigt sur le verset qu'il alloit lire, & les écouta avec bonté. Sa réponse annonçoit la clémence; mais ayant levé le doigt, & jeté les yeux sur le verset, il y lut: *Beati qui custodiunt judicium, & faciunt justitiam omni tempore* (r). Après avoir réfléchi un moment, il envoya chercher le prévôt de Paris. On ne douta pas que ce ne fût pour délivrer le prisonnier: le prévôt arriva; & interrogé de quels crimes cet homme étoit accusé, il en cita plusieurs qui étoient énormes. Aussitôt le Roi ordonna qu'on pendît à l'instant le coupable, sans avoir égard à la sainteté du jour; il crut sans doute se conformer à l'ordre du Ciel, qu'il imaginait avoir lû dans le verset: *Beati qui faciunt justitiam omni tempore*.

Sous l'an 1265, la chronique parle des exploits de Charles d'Anjou, roi de Sicile, & de Robert, fils de Guy, comte de Flandre, qui l'avoit suivi. Elle n'en rapporte point les détails; mais elle assure qu'ils ont été célébrés en vers & en prose, principalement par Adam li Bochus (s), qui avoit écrit sur ce sujet un ouvrage entier. Elle ne nous apprend de cet auteur, autre chose, sinon qu'il étoit d'Arras. Il y a lieu de croire que c'est le même, dont Fauchet (t), la Croix du Maine & du Verdier, ont fait mention; mais ils ne citent de lui qu'un livre sur le jeu. Il y a un recueil de ses poésies dans la Bibliothèque du Roi: son ouvrage sur l'expédition du roi de Sicile, est un poëme en vers de six syllabes; on en peut voir des vers cités dans le III.^e volume de la nouvelle histoire de

(r) Heureux ceux qui observent les loix, & font justice en tout temps.

(s) Adam d'Arras, dit le Boffu.

(t) Fauchet, des poëtes François, page 196. La Croix du Maine & du Verdier, dans leur Bibliothèque Française.

Provence (u); & M. l'abbé Papon, auteur de cette histoire, m'a dit qu'il a vu ce poëme manuscrit dans la bibliothèque de feu M. le duc de la Vallière, & qu'il en a tiré copie.

VI. Notre auteur va dorénavant s'occuper particulièrement de l'histoire de Flandre; & l'article qui suit immédiatement celui dont je viens de rendre compte, offre une chronique sommaire (x) des évêques de Tournai, depuis l'épiscopat de Gautier de Marvis, élu en 1259, jusqu'à celui de Thibaud de Sansoire, qui fut sacré en 1334. Jean Cousin, dans son histoire de Tournai, & les auteurs de la nouvelle Gaule chrétienne, ont fait usage de ce que cette chronique dit de ces évêques; ainsi je ne m'y arrêterai point.

VII. L'article suivant (y), est intitulé: *Origine & généalogie des comtes & comtesses de Flandre & de Hainaut, depuis Thierry (z), jusqu'en 1347, avec quelques événements arrivés dans ce temps.* Je crois devoir en extraire ce qu'on y trouve de contraire à l'opinion commune, sur le mariage prétendu de Marguerite de Flandre, avec Bouchard d'Avesnes, au commencement du XIV.^e siècle.

On sait que Marguerite, sœur cadette de Jeanne, comtesse de Flandre & de Hainaut, fut mise en la garde de Bouchard d'Avesnes (a), n'ayant encore que dix ans. Jeanne sa sœur, beaucoup plus âgée qu'elle, étoit mariée, & jouissoit des deux comtés de Flandre & de Hainaut, que lui avoit laissés Baudouin, leur père commun, qui avoit été élu empereur de Constantinople, & avoit ensuite péri malheureusement.

Bouchard d'Avesnes, selon notre chronique, étoit chanoine de Lille, & avoit été ordonné diacre; mais selon

CHRONIQUE
DE GILLES
DE MUISTY,

VI.
Des évêques
de Tournai.

VII.
Des comtes
& comtesses
de Flandre.

(u) Pages 11 & 27.

(x) Environ dix-huit pages.

(y) Il contient quinze pages.

(z) Thierry d'Alsace, qui devint comte de Flandre, en 1128.

(a) En 1252.

des actes du temps (b), il étoit chanoine & chantre de l'église de Laon, & trésorier de la cathédrale de Tournai. « Sa pupille (dit la chronique, que je traduis ici littéralement) étoit jeune & belle, & d'un sexe aussi propre » à séduire, que facile à être séduit. Le diable tenta Bouchard; & sans employer la violence, il fit deux enfans » à Marguerite. Assez long-temps après, il sentit qu'elle » pouvoit un jour hériter des deux comtés que possédoit » la sœur aînée, qui n'avoit point d'enfans. Il partit pour » Rome, afin d'y solliciter les dispenses nécessaires pour » épouser Marguerite. Il y resta long-temps, mais sans » succès. Tandis qu'il y sollicitoit vainement, les parens » & amis de Marguerite la déterminèrent à épouser » Guillaume de Dampierre, dont elle eut aussi des enfans ».

Ainsi, cent vingt-cinq ans (c) après cet événement, on croyoit à Tournai, qu'il n'y avoit jamais eu de mariage, même illégal, entre Bouchard d'Avesnes & Marguerite. Cependant, on croit communément qu'il l'avoit abusée, par les apparences d'un mariage; cela semble résulter des lettres des papes Innocent III & Honoré III, qui parlent d'un prétendu mariage allégué par Bouchard (d), & le déclarent excommunié, s'il ne se sépare de Marguerite. Ce ne fut que sept ans après, qu'elle épousa Guillaume de Dampierre. Bouchard vivoit toujours, & vécut même encore long-temps (e). Les enfans qu'elle avoit eus de

(b) Voyez *Opera Diplom. Miræi*, t. I, pag. 205. *Epist. Innoc. III.*, par Baluze, t. II, *append.* pag. 591 & suiv. *Cousin, hist. de Tournai*, liv. IV, pag. 24; & les auteurs qui y sont cités.

(c) La chronique fut écrite vers 1348. Le mariage de Marguerite avec Dampierre, est de 1223.

(d) Ces lettres sont imprimées à la fin du Recueil des lettres d'Innocent III, par Baluze, t. II, pag. 591 & suiv.

(e) Il survécut à Dampierre, qui mourut en 1241. Bouchard ne mourut qu'en 1243.

lui, étoient donc regardés comme bâtards; & ils furent formellement déclarés tels par le pape Grégoire IX, en 1338 (f). Ils avoient cependant été admis à succéder un jour à leur mère avec les enfans de Dampierre, par une transaction de 1234 (g); & en 1246, leur sort avoit été réglé par une sentence arbitrale de Louis IX (h), qui avoit appelé les enfans des deux pères (i), au partage de la succession de la mère commune. Il est vrai que dans la sentence, on avoit eu soin d'ajouter qu'elle étoit rendue, non selon la rigueur du droit, mais selon l'équité naturelle; ce qui fait assez entendre que les fils de Bouchard n'étoient appelés à ce partage, que comme fils naturels. Deux ans après, une sentence du pape Innocent IV (k), ne laissa pas de les déclarer enfans légitimes: c'étoit déclarer les fils de Dampierre, bâtards adultérins. Au reste, la sentence de Louis IX n'en eut pas moins son plein & entier effet, & on parut n'avoir aucun égard à la sentence d'Innocent IV. Toutes ces contradictions, durent donner lieu à des opinions fort différentes sur le prétendu mariage de Bouchard & de ces opinions; il me semble qu'on doit préférer celle qui avoit enfin prévalu en Flandre même, dans le temps où Gilles li Muisset y écrivoit sa chronique.

VIII. Son témoignage devient encore d'un plus grand poids dans l'article qui suit: il y annonce qu'il parlera désormais en témoin oculaire des événemens qu'il va décrire.

Ces événemens s'étendent depuis 1294 jusqu'en 1337,

CHRONIQUE
DE GILLES
LE MUISSET.

VIII.
Guerre de
Philippe-
le-Bel, contre
le comte
de Flandre.

(f) Recueil des lettres d'Innocent, *ubi supra*.

(g) Imprimée, *ibid.* page 593.

(h) *Ibid.* page 595, voyez aussi l'acte d'acquiescement à la sentence de Louis IX, par les enfans de Dampierre, en 1246, dans les mélanges de Baluze, t. VII, page 280.

(i) Les deux pères étoient morts depuis plusieurs années.

(k) Il y eut d'abord une sentence rendue en 1249, par des juges que le Pape avoit délégués. Il la confirma en 1250. Voyez Recueil des lettres d'Innocent III, tome II, append. pag. 596.

& concernent principalement la guerre de Philippe-le-Bel contre Guy comte de Flandre (1). Quelqu'intéressants qu'ils soient, je me contenterai de renvoyer à l'histoire de Tournai, par Jean Cousin, parce qu'il a fait usage de la chronique dont je parle. Je ferai seulement mention d'une comète, qui parut en 1297. M. Pingré (m), qui ne l'a connue, comme celle qui est mentionnée ci-devant, que sur le rapport d'une autorité suspecte, trouvera dans notre chronique l'autorité d'un témoin contemporain.

Je citerai aussi ce qu'on lit sous l'an 1302, au sujet de la défaite des François à Courtrai. Notre auteur dit qu'on voyoit du haut des tours de son monastère, les vaincus dispersés dans la campagne, fuyant la plupart vers Tournai; il nomme un grand nombre des seigneurs qui périrent dans cette journée, si fatale à la Noblesse françoise. On fait que le Roi s'étant avancé à la tête d'une nouvelle armée, se retira tout-à-coup sans rien entreprendre. On attribue cette retraite subite, à un faux avis qui lui fut donné, d'un prétendu projet de trahison: voici comme ce fait est rapporté dans notre chronique.

« Le roi d'Angleterre cherchoit à servir les Flamands.
» Étant au lit avec la Reine sa femme, sœur du Roi de
» France, il affecta de soupirer tristement. La Reine lui
» en ayant demandé la cause; c'est, dit-il, que le Roi
» votre frère est trahi, & va être livré à ses ennemis;
» mais c'est un secret que je vous confie. La Reine se leva
» de grand matin, & écrivit au roi de France ce qu'elle
» venoit d'apprendre. Ce prince effrayé décampa sur le
» champ, abandonnant tentes & bagages ». L'auteur ajoute
qu'il ne garantit point la vérité de ce récit, mais que des
gens dignes de foi lui ont assuré que tel étoit le bruit
généralement répandu.

(1) Cet article contient soixante-seize pages.

(m) Cométographie, tome I, page 417.

C'est avec la même précaution, qu'il rapporte d'autres bruits publics, dont il ne se rend point garant. Il cite le prétendu empoisonnement de l'empereur Henri VII, par son confesseur, Bernard de Montepuliano, de l'Ordre des Frères-prêcheurs, qui avoit, dit-on, mis du poison dans le vin avec lequel il le communia. Il est certain que ce bruit s'accrédita tellement, que trente-trois ans après, Jean roi de Bohême, fils de Henri VII, crut devoir publier des lettres pour le démentir (n).

CHRONIQUE
DE GILLES
LE MUISIT.

Il rapporte aussi, mais comme peu fondés, les soupçons qui se répandirent sur la mort de Louis X, qu'on prétendoit de même avoir été empoisonné. On disoit qu'un chien étoit mort sur le champ, après avoir léché le sang sorti de son cadavre lorsqu'on en avoit fait l'ouverture. Mais notre auteur assure, que ce Prince mourut d'un excès de table (o), après s'être extrêmement échauffé à jouer à la paume. La chronique fixe cette mort au vendredi 4 juin 1316, vers minuit. Le 4 juin de cette année, fut en effet un vendredi, ce qui confirme cette date. Les historiens placent la mort de Louis X, les uns au 5, les autres au 6, au 7, & même au 8 de ce mois.

Ce n'est pas la seule date que notre chronique nous aide à déterminer. On y verra, que l'archevêque de Cambrai, Gui d'Auvergne, mourut le 2 novembre (p) 1335. La nouvelle Gaule chrétienne (q), se contente de dire, d'après Baluze, qu'il mourut avant le mois de septembre 1336.

(n) Elles sont imprimées dans les mélanges de Baluze, t. I, page 162 ; il les a tirées d'un manuscrit de la Bibliothèque du Roi.

(o) *Rex & milites bibebant quam plurimum & rex bibit ultra metas, de quo facto cepit infirmari, de qua infirmitate mortuus est, & in brevi.*

(p) *In die aninarum, le jour des Morts.*

(q) *Tom. III, col. 42.*

CHRONIQUE
DE GILLES
LE MUISIT.

IX.
Querelle
entre Philippe
de Valois,
& le roi
d'Angleterre.
Événemens
étrangers.

IX. L'article suivant (r) est destiné à développer l'origine de la fameuse querelle, qui s'éleva entre Philippe de Valois & le roi d'Angleterre. On n'y lit rien qui ne se trouve par-tout ailleurs, si ce n'est peut-être, un événement que l'auteur rapporte, quoiqu'étranger à son objet. Il s'agit de la députation du Khan des Tartares, vers le pape Benoît XII, qu'il place sous l'an 1338.

Cette députation est attestée par la plupart des historiens: mais notre auteur seul en raconte ainsi l'occasion. Le Khan qui n'étoit pas encore converti au christianisme, avoit pour esclave favorite, une chrétienne. Elle mit au monde un enfant, moitié blanc & moitié noir, ce qui déplut fort au Khan: il ordonna qu'on éloignât l'enfant de ses yeux. Sa mère le fit baptiser, & sur le champ, l'enfant devint parfaitement blanc. Le Khan n'hésita pas à embrasser une religion qui opéroit de tels prodiges, & députa vers le Pape, pour obtenir des missionnaires, qui pussent instruire ses sujets. On sait que les missionnaires furent envoyés, & furent choisis dans l'Ordre des Frères-prêcheurs. Quant au miracle, de la façon qu'il est raconté, il est assez naturel de n'y voir qu'une fraude pieuse de l'esclave chrétienne.

Gilles le Muist, quoiqu'il vécût dans un siècle de crédulité & de superstition, est d'ordinaire assez en garde contre les événemens miraculeux. Dans un autre article, sous l'an 1348, il parle d'un miracle arrivé la veille de l'Assomption, dans l'église même de son couvent. On prétendit qu'une statue de la Vierge, placée dans cette église, avoit pleuré. Le peuple étoit accouru, criant au miracle; l'évêque & les chanoines de Tournai en avoient dressé un procès-verbal. Cependant notre auteur avoue que plusieurs personnes révoquoient ce miracle en doute; sur quoi il

(r) Il ne contient que dix pages, & s'étend depuis l'an 1237 jusqu'en 1239, inclusivement.

fait cette réflexion, qui semble prouver qu'il y avoit lui-même peu de foi; *qu'au reste, il est pieux de croire que la Vierge peut, dans certaines occasions, manifester sa puissance (f).*

X. Un des articles les plus considérables de la chronique, est celui (t) qui a pour objet la guerre qui se fit presque sous ses yeux, depuis l'an 1340, jusqu'à l'an 1345, inclusivement. On ne peut guère désirer de mémoires plus exacts: on y suit jour par jour les marches & les campemens des armées; on y lit les noms des villes, des villages, des châteaux, des monastères pillés, brûlés ou détruits. On juge bien qu'on s'y étend au long sur le siège de Tournai, le lieu même où l'auteur écrivoit. Ce siège fut levé en conséquence d'un traité de trêve du 25 septembre 1340, que l'auteur transcrit en entier. Ce traité est imprimé (u), aussi-bien que quelques autres que notre auteur rapporte (x) en divers endroits; mais la prolongation de trêve, conclue le 9 janvier 1342, insérée aussi tout au long dans la chronique, me paroît n'avoir point été imprimée: du Tillet en a seulement donné l'analyse (y), & l'original est au Trésor des chartes (z).

XI. Les événemens de l'an 1346, occupent cinquante-deux pages, dont la plus grande partie est remplie par un poëme en vers françois, sur la malheureuse bataille de Créci; il contient plus de cinq cents vers. Le poëte y raconte un songe, qu'il suppose avoir fait: fiction assez commune

CHRONIQUE
DE GILLES
LE MUISIT.

X.
Guerre
de Flandre,
1340—1345.

XI.
Bataille
de Créci.

(f). *Tamen pium est credere, quòd in celo & in terrâ, & Mater & Virgo potens est virtutes exercere & demonstrare.*

(t) Il contient quarante pages.

(u) Il dit qu'il le traduit du françois en latin. Rymer l'a publié en latin & en françois.

(x) Il les traduit aussi du françois en latin.

(y) Du Tillet, au Recueil des Traités, page 90.

(z) *Ibid.* page 105.

Tome II.

Ff

CHRONIQUE
DE GILLES
LE MUISIT.

dans les poèmes de ce siècle. L'auteur de cette pièce n'est point Gilles le Muist; c'est un homme qui étoit attaché à Jean de Hainaut (*a*), seigneur de Beaumont, & qui se nommoit *Colmi*; car c'est lui, sans doute, dont il s'agit dans les vers suivans.

Il seroit bon que cette chose
Fût mise en rime, non en prose;
Et il y a ci un ménestriel....
Colmi a nom, de Hénaut né,
Qui, par plusieurs fois, s'est pené
Du bien des bons ramentevoir.

Ce nom ne me paroît point connu de ceux qui ont parlé des poètes du XIV.^e siècle.

On célèbre sur-tout dans ce poème, la mort du roi de Bohème, tué dans cette journée, & on y nomme un grand nombre des seigneurs qui y périrent.

L'auteur de la chronique entre dans peu de détails sur cette bataille, ne voulant, dit-il, écrire que les faits dont il est bien instruit. Il paroît attribuer la défaite des François, au peu de résistance que firent les arbalétriers Génois; parce qu'ayant laissé leurs armes défensives parmi les bagages qu'on ne voulut point attendre, ils ne purent soutenir la décharge des flèches des archers Anglois. Les autres historiens n'allèguent point cette raison. Il ne fait monter la perte des François, qu'à cinq mille hommes de pied, & sept cents hommes d'armes. Tout cela est assez différent du récit de Froissart, qu'on prend ordinairement pour guide, quoiqu'il n'ait écrit cet événement que long-temps après.

XII.
Siège
de Calais.

XII. L'article suivant (*b*), est consacré tout entier à l'an 1347. L'événement le plus mémorable de cette année,

(*a*) *Quidam familiaris Domino Johanni de Hannoniâ, domino de Beaumont.*

(*b*) Il contient vingt-six pages.

fut le siège de Calais. L'auteur en rapporte beaucoup de particularités; mais en parlant de la reddition de cette place, il ne dit pas un mot de la scène touchante racontée par Froissart, & si souvent célébrée depuis, des six bourgeois qui se dévouèrent pour obtenir le salut des autres. Il se contente de dire, que les habitans mourant de faim, prirent le parti de se rendre sous la seule condition d'avoir la vie sauve; & que le roi d'Angleterre, sachant l'extrémité où ils étoient réduits, leur envoya quatre tonneaux de vin, & deux pains à chaque habitant; qu'il retint prisonniers vingt-deux des plus considérables, qui étoient attachés à la France, & laissa sortir tous les autres, dont il confisqua les biens.

CHRONIQUE
DE GILLES
LE MUISIT.

Je ne prétends pas tirer du silence de notre chronique sur les six bourgeois de Calais, une conséquence bien formelle contre le récit de Froissart: mais si on se rappelle que notre auteur écrivoit dans le temps même de l'événement, & dans une ville peu éloignée du lieu où on prétend que se passoit la scène; qu'il recueilloit avec soin les faits mémorables, & qu'il n'auroit pu ignorer un fait aussi éclatant, que celui dont il s'agit; qu'aucun écrivain contemporain, Anglois ou François, n'en a parlé; que Froissart est le premier qui, assez long-temps après, l'a raconté; que cet historien se montre par-tout moins jaloux d'instruire par des récits véritables, que de plaire par des récits intéressans: si, dis-je, on fait ces réflexions, le silence de notre chroniqueur diminuera peut-être le poids du témoignage de Froissart (c).

Gilles le Muist, loin de négliger de rapporter les faits de quelque importance, lorsqu'ils lui paroissent constans, en raconte quelquefois, dont Froissart n'a fait aucune mention; en voici un du temps même dont nous parlons. Peu après

(c) J'ai traité au long ce sujet dans un Mémoire qui se trouve parmi ceux de l'Académie des Belles-Lettres, tome XLIII.

CHRONIQUE
DE GILLES
LE MUISIT.

la prise de Calais (*d*), tandis que le roi d'Angleterre y étoit encore, grand nombre de personnes, hommes & femmes, étoient partis d'Angleterre, pour venir voir leurs maris ou leurs amis, dans la ville nouvellement conquise. La flotille sur laquelle ils s'étoient embarqués, étoit composée de dix navires. Il y avoit en mer plusieurs navires François, qui étoient sortis du port de Calais, quand la ville s'étoit rendue; ils attaquèrent les dix navires Anglois, les prirent, en emmenèrent cinq sur lesquels étoient les femmes, & coulèrent bas les cinq autres après avoir coupé la tête à soixante-quinze Anglois qui s'y trouvèrent.

Dans ce même temps, commençoit l'affreuse mortalité qui régna durant plus d'un an sur presque toute la terre. Le continuateur de la chronique de Nangis en a parlé, mais sans détails. Notre chronique assure, qu'il y eut des villes, où de vingt mille habitans il en resta à peine deux mille; & des villages, où de quinze cents personnes à peine cent échappèrent à ce fléau.

XIII.
Troubles
des Gantois.

XIII. Le reste de notre manuscrit, ne contient que trente pages. Il s'y agit d'abord de l'avènement de Louis II.^e du nom, au comté de Flandre, après la mort de son père, tué à la bataille de Créci. On y parle des troubles qui s'ensuivirent, & on rapporte avec de grands détails ceux qui agitèrent les Gantois en 1347 & 1348. On ne trouvera, je crois, nulle part ailleurs, de secours plus sûrs & plus abondans, pour connoître ce qui se passa parmi eux à cette époque.

Les Flamands avoient réduit leur jeune comte à la nécessité de s'échapper de leurs mains, pour aller se marier en France à la fille du duc de Brabant, au lieu d'épouser la fille du roi d'Angleterre, à quoi ils vouloient le forcer. On sait que peu après, ils se soulevèrent tout-à-coup.

(*d*) La première semaine de septembre, de l'an 1347.

Cette pacification soudaine, semble, selon notre auteur, avoir été prédite par un savant astronome Flamand, Jean de Horlebeke (e), qu'il avoit, dit-il, connu long-temps auparavant; mais, ajoute-t-il, *je ne crois, ni aux astrologues, ni à la destinée*: déclaration qui justifie ce que j'ai déjà remarqué sur le bon esprit de Gilles le Muysit, qui vivoit dans un siècle où une façon de penser aussi sage n'étoit pas commune. En cet endroit, il s'avoue expressément l'auteur de tout ce qui précède, & se félicite d'avoir été témoin de la plupart des événemens qu'il a rapportés (f).

XIV. Je ne dirai rien d'une courte généalogie des comtes de Flandre, descendus de Marguerite, par laquelle il termine ce morceau; elle est parfaitement conforme à celle qui se trouve dans le second volume de l'Histoire généalogique de la Maison royale de France; mais je ferai mention d'une note chronologique, qui remplit le dernier feuillet de ce manuscrit. On y apprend, qu'en 1348, l'année, selon le style de la cour de Rome, commençoit à Noël, & qu'en France, en Flandre, & ailleurs, elle commençoit le Vendredi-Saint, après la messe. On y assigne ensuite tous les caractères chronologiques de l'an 1348, qu'on rapporte à l'an du monde 6547. Ces caractères chronologiques sont exactement les mêmes qui sont marqués dans la Table chronologique de l'Art de vérifier les dates; ainsi je ne les citerai point.

Il est temps de finir cette notice. L'ouvrage qui en fait l'objet, m'a paru digne d'être imprimé, & doit naturellement entrer dans le recueil des historiens de France. L'auteur a le mérite rare, sur-tout dans les temps où il a écrit, de marquer les degrés de certitude des faits qu'il rapporte,

CHRONIQUE
DE GILLES
LE MUISIT.

XIV.
Généalogie
des comtes
de Flandre.
Note chrono-
logique.

(e) Jean de Horlebeke est cité par Valère André, dans sa bibliothèque Belgique, comme auteur d'un livre intitulé: *de Horâ solidâ*, qui n'a point été imprimé, mais que Valère André dit se trouver parmi les manuscrits de l'église de Cambrai.

(f) *Gaudeo planè ego Egidius humilis abbas suprâ memoratus, hujus operis ac tractatûs ordinator, quòd videre merui accidentia, &c.*

distinguant ceux qui ne sont fondés que sur des bruits publics, ceux qui ont pour garans des gens dignes de foi, & ceux dont il a été lui-même témoin.

Quoique le manuscrit du Roi, que j'ai sous les yeux, paroisse une copie assez correcte, il se peut, cependant, qu'il s'y soit glissé quelques fautes, sur-tout dans les noms propres; j'ai cru même en apercevoir quelques-unes de ce genre. Je pense donc, qu'en le publiant, on ne doit pas se dispenser de recourir au manuscrit original, qui, sans doute, se conserve encore parmi les manuscrits de l'abbaye de Saint-Martin de Tournai.



N O T I C E

*Des différens Articles, qui sont contenus dans le
Manuscrit de la Bibliothèque du Roi,*

N.º 5696.

Par M. DE LA PORTE DU THEIL.

LE manuscrit de la Bibliothèque du Roi, coté n.º 5696, est un *in-folio*, relié en parchemin blanc, contenant cent trente-huit pages à deux colonnes. L'écriture, presque par-tout assez serrée, est en général assez belle; une partie paroît être du xiv.º siècle; une autre est incontestablement du xv.º. Il se trouve dans ce volume onze articles différens, dont on va rendre compte successivement.

A R T I C L E P R E M I E R.

Historia Trojana Guidonis de Columnis.

Le premier article, est un fragment d'un ouvrage qui a été déjà imprimé plus d'une fois, mais qui, cependant, est encore assez peu connu. Cet ouvrage est une Histoire de la guerre de Troie, écrite en latin, & divisée en trente-cinq livres. L'auteur, Sicilien de naissance, & qui vivoit encore vers la fin du xiii.º siècle, en latinisant lui-même son nom, au commencement de son Livre, s'est nommé *Guido de Columnis*. Dans la nouvelle édition de la Bibliothèque du moyen âge, de Fabricius, tome II, page 131, col. 2, il semble être dit qu'il y a eu trois éditions de cet ouvrage, une *in-quarto*, qui fut faite à Cologne, en 1477, & deux autres, *in-folio*, faites à Strasbourg, en 1486 &

GUIDO DE
COLUMNIS.

GUIDO DE
COLUMPNIS.

en 1489. Mais, peut-être, les expressions de l'éditeur de la Bibliothèque de Fabricius, *Argentorati, 1486 & 1489, in-folio*, ne doivent-elles s'entendre que d'une seule & même édition, qui, ayant été commencée en 1486, n'aurait été terminée qu'en 1489. De ces éditions, la Bibliothèque du Roi n'en possède qu'une, qui m'a été communiquée. Le format, qui est *in-folio*, me persuade que cette édition doit être une de celles que Fabricius dit avoir été faites à Strasbourg. Le volume ne présente aucun frontispice; on n'y trouve nulle part le nom de l'imprimeur, non plus que le lieu & la date de l'impression; mais il paroît complet.

Peut-être, l'ouvrage dont il est ici question, vu sa singularité, mériterait-il que j'en parlasse plus au long; mais, mon objet, aujourd'hui, ne doit être, ni de donner la notice, ni de discuter le mérite, d'un ouvrage imprimé. D'ailleurs, le manuscrit du Roi, que j'examine, contient une trop faible portion de cet ouvrage, pour que ce soit ici le lieu d'entamer & de suivre une pareille discussion: elle ne se trouveroit bien placée, qu'à la tête d'une notice de quelques-uns des exemplaires entiers, manuscrits, que renferme la Bibliothèque du Roi, & qui sont au nombre de seize. Je me propose de les examiner quelque jour, & je réserve pour cette occasion, tout ce que je pourrois dire sur la nature, le plan, la contexture, & le style de cet ouvrage extraordinaire en son genre. Aujourd'hui, je me bornerai à présenter le tableau des variantes qu'offre le fragment contenu dans le volume qui m'est tombé sous la main. Ce fragment commence vers le milieu du trente-deuxième livre, & contient le reste de l'ouvrage; il occupe les quatorze premières pages du manuscrit. Je l'ai collationné avec soin. Ce travail ennuyeux & fatigant sera toujours une peine épargnée à quiconque, dans la suite, pourroit avoir le dessein de donner une nouvelle édition de cette Histoire; &, pour dédommager un peu, dès-à-présent, les lecteurs, de la sécheresse de cet article, je

vais

vais joindre ici quelques détails relatifs à la personne de l'auteur, qui, jusqu'à cette heure, est resté aussi peu connu que son ouvrage.

GUIDO DE
COLUMNIS.

Je me trouverois vraisemblablement en état de ne rien laisser désirer à cet égard, s'il m'eût été possible de trouver le livre, qu'un des compatriotes de notre auteur, cité par les Biographes, sous le nom latin d'*Antoninus Mirellus & Mora* (a), avoit publié exprès pour instruire la postérité de tout ce qui le concernoit; je parle d'un *in-quarto*, imprimé à Venise, en 1665, *apud Guerilios*, & intitulé: *Vita di Guido delle Colonne, Messinese*. Mais, je n'ai pu rencontrer ce livre dans aucune bibliothèque. Il faut qu'il soit rare, même en Italie, car l'auteur du *Bibliotheca Sicula* (b), avoue que lui-même, quelques recherches qu'il eût faites, n'avoit pas réussi à s'en procurer la lecture. Je vais tâcher d'y suppléer, en rassemblant quelques particularités éparées dans différens auteurs.

Guido, surnommé *de Columnis*, étoit Sicilien. D'où lui vint le surnom *de Columnis*, & sa famille étoit-elle une branche de celle des Colonne, si anciennement connue, & si célèbre, dans l'histoire d'Italie? c'est ce qu'aucun monument ne nous a encore appris. Il naquit à Messine, sous le règne de Frédéric II (c), c'est-à-dire, vers le commencement du XIII.^e siècle.

La date précise de sa naissance, non plus que celle de sa mort, n'est marquée nulle part; celle de quelques événemens de sa vie, & de la composition de son prin-

(a) Antoninus Mirellus ou Mora, né à Messine, vers le milieu du XVII.^e siècle, fut peintre de profession, mais en même temps adonné à l'étude des belles-lettres. Il passe pour avoir été, sinon le fondateur, du moins un des plus célèbres membres des Académies des *Radicali* de Messine, & des *Otiosi* de Naples. Nous avons de lui plusieurs ouvrages, dont on peut voir le catalogue dans le *Bibliotheca Sicula* de Mongitore, tome I, page 50.

(b) Tome I, page 266.

(c) Fazel. *hist. Sic. dec. 1, lib. V, cap. II, pag. 105, édit. Ital.*

GUIDO DE
COLUMPNIS.

cipal ouvrage, est plus facile à fixer, comme on le verra bientôt.

Il paroît que son éducation fut très-soignée; & nous savons positivement que, également versé dans l'étude de la jurisprudence & dans celle des belles-lettres, des langues savantes & vulgaires, il tint un rang distingué parmi les magistrats, les écrivains solides, & les beaux esprits de son siècle. D'un côté, ses connoissances acquises en matière de jurisprudence, le mirent à portée de remplir dignement l'office ou l'emploi de *juge à Messine (d)*, & c'est ainsi qu'il s'est qualifié lui-même au commencement de son Histoire de la guerre de Troye; de l'autre, presque tous les auteurs de l'histoire littéraire d'Italie (e), le mettent au nombre des premiers fondateurs de la poésie Italienne, qui, comme on fait, furent des Siciliens. Ces mêmes auteurs, il est vrai, conviennent pareillement, que Guido, ainsi que ceux de ses contemporains & de ses compatriotes, qui cultivèrent les premiers les Muses Italiennes, ne méritèrent pas aussi-bien de la postérité par leurs productions en langue vulgaire, que par leurs écrits en langue latine. Du moins est-ce là le jugement qu'en porte Crescimbeni: *Apparisce altresì che i componimenti de' Siciliani . . . nel fine del detto secolo (XIII), erano rozzi, sciocchi, ed affatto incolti . . . Imperocchè, se s'ha aver fede al Bembo (f), de' poëti Siciliani de' primissimi tempi non è a noi rimasto testimonio di sorta alcuna. se non sono tali cose sciocche, e di niun prezzo, delle quali il Quattromani, nelle lettere (g), dice averne veduto un fascio nella Vaticana . . .*

(d) Vinc. Ferrarot. *de officio straticoti*. cap. XXIV, pag. 127.

(e) Crescimb. *comm. Poës. vulg.* t. I, lib. I, cap. 1, pag. 2; & cap. II, pag. 5.

Idem. *Hist. vulg. Poës. lib. III*, pag. 27.

Vincent. Aur. *Sicilia inventrice*, cap. IX, S. 5, pag. 31.

(f) Prof. lib. I.

(g) Serzot. *Quattrom. lett.* pag. 156.

Nè il Quattromani s'inganna nel suo giudizio, veggendo noi, che le Rime de' Siciliani a noi pervenute, sono debolissime, e scipite, e infelici, a segno che non possono leggerfi senza estrema noia e rincrescimento, ancorchè sieno de' più rinomati, cioè di Guido e d'Odo delle Colonne. Au reste, les amateurs de la poésie Italienne peuvent examiner eux-mêmes si ce jugement est fondé, car les productions de notre poète, ne sont pas toutes restées enfouies parmi les manuscrits des bibliothèques. Léo Allatius en a publié plusieurs pièces, citées par le Dante (*h*), ainsi que par le Trissin (*i*); & il y en a une qui se trouve insérée dans un recueil d'anciennes pièces de poésies (*k*), imprimé à Florence.

Quant à des compositions d'un genre plus sérieux, & écrites en latin, on lui attribue une Histoire universelle, divisée en xxxvi livres, sous le titre de *Chronicon magnum* (*l*); une Histoire particulière d'Angleterre, sous celui de *Chronicon Britannorum* (*m*); & un autre morceau, relatif également à ce pays, intitulé, *Historia de regibus & rebus Angliæ* (*n*). Mais, comme aucun des savans qui font honneur à Guido de la production de ces différens ouvrages, ne nous apprend où ils en ont vu les manuscrits, Fabricius, ainsi que le dernier éditeur du *Bibliotheca mediæ & infimæ latinitatis*, paroissent douter qu'ils existent encore (*o*).

(*h*) *In libro poetarum antiquorum*; Neapoli, typis Sebastiani de Alene, 1661, in-8.^o pag. 421.

(*i*) *De vulg. Eloqu. lib. II, cap. v.*

(*k*) *Poetic. pag. 24 & 36.*

(*l*) *Sonetti & Canzoni di diversi antichi autori Toscani. Florentiæ, apud hæredes Philippi Junta, 1527, in-8.^o pag. 111.*

(*m*) Vossius, *de histor. Lat. lib. II, cap. LX.*

(*n*) Theodor. Engelhus. Robert. Fabrian.

(*o*) Hoffm. *Lexic.*

(*p*) *Tom. II, pag. 131.*

GUIDO DE
COLUMPNIS.

Ce qui nous reste de plus important des productions littéraires de Guido, est donc son Histoire de la guerre de Troye.

Lui-même nous apprend, à la fin de cet ouvrage, qu'il l'avoit entrepris à la sollicitation de Matthieu de la Porte, *Matthai de Portâ*, archevêque de Salerne, prélat très-instruit, & amateur des lettres; puis, il ajoute, qu'il en avoit à peine achevé le premier livre, lorsque la mort enleva cet archevêque. Matthieu de la Porte, qui avoit été élu par son clergé, en 1263, & confirmé par le pape Urbain IV (q), la même année, le 15 des kalendes de décembre, ne siégea que neuf ans, & mourut le jour de Noël 1272, ainsi que l'atteste son épitaphe, qui se lit dans l'église de Salerne. C'est donc entre 1263 & 1272, qu'il faut placer la date du commencement de la composition de l'Histoire de la guerre de Troye. J'ajoute, que, très-vraisemblablement, au moment où Guido perdit son Mécène, il y avoit peu de temps qu'il avoit cédé aux instances qui lui avoient fait entreprendre cet ouvrage. Il dit, quelques lignes plus bas, qu'il le laissa long-temps interrompu, & que, quand il se fut résolu à le reprendre en 1287, il employa moins de trois mois (à savoir, depuis le 15 septembre jusqu'au 25 novembre de cette même année 1287), à le finir. Or, on doit présumer que l'auteur capable, dans un âge déjà assez avancé, de composer en deux mois & dix jours les trente-quatre derniers livres d'une histoire, n'auroit point, quinze ans auparavant, employé bien du temps à en écrire seulement le premier livre.

Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, est que, au commencement de l'année 1273, lorsque le roi d'Angleterre, Édouard I, nouvellement parvenu au trône, en revenant de sa croisade, après avoir traversé la Sicile, retourna dans ses États, Guido se mit à sa suite, & passa avec lui en Angleterre (r).

(q) Regest. Vatic. lib. III, epist. LVIII, fol. 17.

(r) Voss. de histor. Lat. lib. II, cap. LX, ex Bestono Burienfi. Hoffm. Lexic. Tom. I, pag. 721.

Le desir de donner à ces notions, sur la vie de notre auteur, quelles qu'elles soient, toute l'exactitude dont elles étoient susceptibles, m'a engagé à rechercher l'époque juste du retour d'Édouard en Angleterre, & cette recherche m'a fait rassembler quelques particularités, qui, bien qu'étrangères à mon principal objet, ne sont peut-être pas indignes d'être réunies ici sous les yeux du lecteur, d'autant qu'elles peuvent servir à rectifier quelques erreurs, & à relever quelques contradictions, qui se trouvent dans les récits des historiens de l'Angleterre les plus connus, soit anciens, soit modernes, tels que Matthieu Paris, Rapin Thoiras, & M. Hume.

Édouard I étoit absent, comme on sait, lorsque son père Henri III mourut; mais il étoit déjà en marche pour revenir en Angleterre, & la perte qu'il venoit de faire, dut lui être annoncée en Sicile.

Henri étoit mort le soir du mercredi, jour de la fête de Saint-Edmond, 16 ou 17 novembre de l'année 1272 (*f*), non 1273, comme l'affirme expressément Matthieu Paris (*t*); erreur bien frappante, mais qui n'a pourtant point été universellement remarquée par tous les chronologistes. Ce même jour, Jean de Kirkebi (qui étoit apparemment le chancelier du feu Roi) remit le sceau du prince défunt, dans une cassette scellée du sien propre, & de celui de P. de Winton, grand-maître de la garde-robe, entre les mains de Guillaume, archevêque d'Yorck, de R. d'Aguillon, & des autres conseillers de la régence.

J'ai dit qu'Édouard dut apprendre la mort du Roi son père, en Sicile (*u*). En effet, il est certain qu'il y étoit arrivé dès le commencement de novembre; car, le pape Grégoire X, dès

(*f*) Rymer. tom. I, pag. 124, col. 2.

(*t*) Matth. Par. Tom. II, pag. 1009.

(*u*) Rymer. Ibid. pag. ead. col. ead.

GUIDO DE
COLUMPNIS.

le 10 des kalendes de décembre, lui avoit écrit pour le féliciter de son heureuse arrivée à Trapani, & l'assurer que si, comme le bruit en couroit, il projetoit de venir le visiter à Rome, il seroit très-bien reçu. Le Pape, à cette époque, ignoroit la mort du roi d'Angleterre Henri, & sa lettre est adressée à Édouard, *fils aîné* du roi d'Angleterre.

Mais, le 5 des ides de janvier 1273, le Pape étoit instruit de l'événement, & Édouard étoit encore en Sicile. Nous avons une lettre que Grégoire écrivit ce jour-là à Aliénor (x), dans laquelle il la qualifie de *Reine, épouse d'Édouard, roi d'Angleterre*, & lui marque, entr'autres choses, qu'il s'attend à la voir à Rome avec le Roi son époux.

Apparemment, dans l'interrègne, ou pour parler plus exactement, dans l'absence du Roi, le Chancelier & les Régens du royaume agissoient, parloient, & expédioient des lettres en son nom.

Dès le 23 novembre 1272, c'est-à-dire, huit jours, au plus, après la mort du roi Henri, & très-certainement avant qu'Édouard eût pu avoir reçu la nouvelle de la mort de son père, il fut adressé aux Baillis de son royaume des lettres (y), intitulées du nom de ce prince, mais signées seulement de l'archevêque d'Yorck (conjointement avec les comtes de Cornouailles & de Glocestre), par lesquelles il étoit enjoint à ces magistrats de faire observer, ce qu'on appeloit alors *la paix du Roi*, par tout le royaume, chacun dans leur juridiction.

Cet exercice de l'autorité royale, de la part des Régens à qui le gouvernement avoit été dévolu, en l'absence du Monarque, n'a rien qui surprenne à un certain point. On ne s'étonne point non plus de les voir, à une époque où il ne pouvoit encore leur avoir donné lui-même au-

(x) Rymer, tom. I, page 125, col. 1.

(y) Ibid. page 129, col. 1.

un ordre direct, mettre son nom à la tête des actes qu'ils expédient & signent, seuls, à la vérité, mais en vertu d'un pouvoir qu'ils exercent à ce même nom, pouvoir qui étoit acquis essentiellement à Édouard, & dont il se trouvoit saisi, dès l'instant que le Roi son père avoit expiré. Eux-mêmes s'en expliquent clairement, dans une lettre commune, signée de tous les Grands du royaume, datée de Londres, du 29 novembre, *apud novum Templum*, par laquelle ils notifient à Édouard, la mort de Henri, & lui rendent compte, entr'autres choses, de l'usage qu'ils ont fait de sa propre autorité, pour proclamer & faire observer la paix du Roi; & on comprend comment de pareils actes, portant au bas la formule, *testibus, tali & tali*, pouvoient être regardés & reçus comme légitimes, & émanés de l'autorité souveraine.

Mais, ce qui ne s'explique pas aussi facilement, est, comment, à la même époque, il se trouve des lettres patentes, expédiées par un officier, qui paroîtroit avoir dû tenir son pouvoir uniquement du nouveau Roi, & conçues dans une forme qui sembleroit supposer nécessairement la présence du prince. Telles sont les lettres rapportées dans Rymer (2), par lesquelles Édouard commet les abbés de Dore & de Hagheman, du pays de Galles, pour recevoir en son nom le serment de fidélité de Levelin, prince de Galles. Elles sont également datées de Londres, du 29 novembre; le prince y parle absolument comme présent, & elles ne sont point signées, comme celles dont il vient d'être fait mention, des Régens du royaume; il est dit seulement, qu'elles ont été expédiées par le Chancelier du Roi, Gautier de Merton.

Dedimus dilectis nobis in Christo abbatibus de Dore & de Hagheman, potestatem recipiendi nomine nostro fidelitatem ipsius Levelini. . . . In cujus testimonium has litteras nostras

(2) Ibid. page 128.

GUIDO DE
COLUMPNIS.

fieri fecimus patentes Datas per manum Walteri Merton, Cancellarii nostri, apud novum Templum, London, 29 die novembris, anno regni nostri primo.

Telles sont encore d'autres lettres, expédiées en la même forme, huit jours plus tard, les unes, pour faire publier la paix du Roi dans toute l'Irlande, les autres, pour y faire prêter le serment de fidélité, par le clergé, la noblesse & le peuple.

Comme le nom de Gautier de Merton, ne paroît dans aucun des actes qui nous restent du règne de Henri III, & que d'ailleurs il est dit, comme je l'ai rapporté, que le sceau du roi défunt fut remis le jour même de sa mort, entre les mains de l'archevêque d'Yorck, il seroit naturel de penser que Gautier de Merton ne fut pourvu de l'office de Chancelier, qu'après le décès de Henri. Or, on ne conçoit pas bien comment les Régens se seroient permis de disposer d'une place aussi importante, avant d'avoir l'avis du Prince.

Cependant, il est certain, que, même à l'époque des dernières lettres que nous venons de citer, Édouard n'avoit envoyé aucun pouvoir, puisque la première lettre par laquelle on lui avoit notifié son avènement au trône, n'étoit que du 23 novembre.

Quoi qu'il en soit, si le Chancelier ne fut pas de son choix, Édouard n'en fut pas moins satisfait de la conduite de ce ministre, comme on verra bientôt, en suivant le récit succinct de ce que le Roi fit, dans les différens lieux où il séjourna dans sa route pour retourner en Angleterre.

On sait qu'Édouard se rendit à l'invitation du souverain Pontife, & que leur entrevue se fit au commencement de l'année 1273; mais, ni l'époque fixe, ni le lieu de cette entrevue, ne sont pas bien connus. Je penche à croire qu'Édouard ne vit point le Pape à Rome. Grégoire X pendant la courte durée de son pontificat, séjourna très-peu dans cette ville, comme il est prouvé par la date successive de ses lettres, dont, à mon retour d'Italie, j'ai rapporté

rapporté le registre presque complet. Dès le 12 juillet de l'an 1272, on le voit habiter Orviète. Parmi les lettres qui nous restent, depuis cette époque jusqu'à celle de son départ pour Lyon, il n'y en a aucune qui prouve, ou donne lieu de croire, qu'il soit retourné à Rome, & l'histoire nous apprend qu'il partit d'Orviète, quand il vint au Concile.

Après s'être abouché avec le Pape, Édouard prit le chemin de la France, passa par la Bourgogne, & se rendit à la cour de Philippe III.

Vraisemblablement, il n'avoit pas compté y séjourner long-temps, car nous avons des preuves, qu'il avoit donné ordre à plusieurs Prélats de ses États méridionaux en France, de se trouver à Bordeaux, le dimanche de la Passion (a); mais, apparemment, les plaisirs ou les affaires l'y retinrent plus qu'il n'avoit projeté. Le 9 août, il étoit encore à Melun-sur-Seine, car c'est de Melun-sur-Seine, & du 9 août, qu'est datée une lettre (b), par laquelle, après avoir remercié le Chancelier, dont nous venons de parler, Gauthier de Merton, du zèle & de la prudence qu'il avoit montrés dans sa conduite en Angleterre, depuis la mort de Henri, il l'exhorte à continuer, & promet de ratifier & de faire observer tout ce que cet officier aura ordonné en son absence. La lettre est adressée: *Waltero de Merton, dilecto Clerico & Cancellario suo.*

Ce dût être peu après cette époque, qu'Édouard se rendit en Guyenne & en Gascogne.

Le 24 septembre, il étoit à Saint-Sever (c), puisque c'est de ce lieu & de ce jour-là, que sont datées les lettres patentes, par lesquelles il accorde à la reine Aliénor sa mère, la jouissance de l'île d'Oleron, comme une dot, ou plutôt comme un douaire.

(a) Rymer, tom. I, pag. 130, col. 1. *Lett. episc. Aduens. excusator.*

(b) Ibid. pag. 131, col. 1. *Lett. reg. ad Walter. de Merton.*

(c) Ibid. pag. 134, col. 1. *De insul. Oleron. Alienoræ matri regis in dotem concessâ.*

GUIDO DE
COLUMPNIS.

Le 5 octobre, il étoit à Sordes (*d*), où il signa le contrat de mariage de sa fille aînée, avec le fils aîné de Pierre, infant d'Arragon.

Le 30 novembre, on le trouve à Bon-lieu (*e*), *apud hospitale de Bono-loco, Ordinis Rosidæ-vallis*. C'est-là qu'il se fit, entre le roi de Navarre & lui, une convention chirographe, au sujet du mariage futur du prince Henri, fils aîné d'Édouard, & Jeanne, fille du roi de Navarre.

Édouard passa en France tout le reste de l'année 1273, & plus de la moitié de 1274. Au commencement de mai de cette dernière année, il étoit à Limoges, & ce fut dans cette ville, lui présent, que ses différends avec Gaston de Moncade, vicomte de Béarn, furent terminés par le ministère d'Accurse (*f*), célèbre jurisconsulte de Boulogne, qui étoit alors à son service.

Sans doute, il devoit lui tarder de se rendre en Angleterre, où bien des circonstances devoient naturellement exiger sa présence. Cependant, il ne put se résoudre à quitter la France, sans avoir assisté à un tournoi, auquel le comte de Châlon l'avoit invité, avec un espèce de défi (*g*). Les lettres même que le pape lui écrivit pour l'en détourner, ne le retinrent pas. Il pensoit que c'eût été un déshonneur pour lui, de ne pas répondre à une pareille invitation. Nous avons deux lettres du Pontife, qui roulent sur ce sujet, & dont la dernière est datée du 15 de mai; ce qui prouve que Rapin Thoiras s'est trompé, en plaçant ce fait, qui ne laisse pas d'avoir la célébrité, sous l'année 1273.

Le 27 juin, Édouard fit déclarer en Angleterre (*h*),

(*d*) Ibid. *De nuptiis inter filiam E. regis primogenitam, & filium Petri infantis Aragoniæ primogenitum.*

(*e*) Ibid. pag. 135, col. 2. *Convent. chirographata, de matrimo. inter Henric. fil. regis Angliæ, & Johann. fil. regis Navarra.*

(*f*) Ibid. pag. 138, col. 1. *De processu coram rege Edwardo, inter senescalcum Gasconiæ, & Gastoneim de Bearn.*

(*g*) Ibid. pag. 139, col. 1 & 2. *Bullæ-regi, ne intersit torneamento.*

(*h*) Ibid. pag. 140, col. 1. *De provisione, pro coronatione regis faciendâ.*

par des lettres patentes, expédiées en son nom, mais émanées du Chancelier Gautier de Merton, que le jour de son couronnement étoit fixé au premier dimanche après l'Assomption.

GUIDO DE
COLUMPNIS.

Peu après, il prit la route de Picardie, & il étoit à Montreuil, le samedi d'après le 22 juillet, fête de la Magdeleine. Il signa pour lors un accommodement avec le Comte & la Comtesse douairière de Flandre, au sujet de quelques différends qui s'étoient élevés entre cette princesse, & Henri, père d'Édouard.

Ce fut le dernier acte de son séjour en France, où il étoit encore le 25 juillet.

Après cela, rien ne l'y retint plus; il s'embarqua, & le jeudi d'après la fête de Saint-Pierre-ès-liens, qui se célèbre le 1.^{er} août, il aborda en Angleterre, amenant à sa suite notre auteur Sicilien, auquel il est temps de revenir, & qu'on me reprochera peut-être d'avoir perdu de vue trop long-temps.

Ce fut vraisemblablement pendant son séjour en Angleterre, que Guido de Columpnis composa les ouvrages, dont il a été fait mention plus haut, & qui sont relatifs à l'histoire de ce pays.

Il paroît qu'il n'y demeura pas beaucoup d'années; car, en 1276, il étoit pourvu de cette charge de *juge à Messine*, qui devint son état, & constitua sa qualité, comme nous l'avons dit.

Nous avons vu, qu'en 1287, il acheva son histoire de la guerre de Troye.

Un chroniqueur Anglois (i), suivi par tous les biographes, assure que Guido fleurissoit encore sous le pontificat de Nicolas IV, qui siégea depuis 1288 jusqu'en 1292. Sa vie se prolongea-t-elle peu ou beaucoup au-delà de cette époque? c'est ce que nous ignorons.

Voilà tout ce que j'ai pu recueillir dans les ouvrages

(i) Theodor. Engelhus.

GUIDO DE
COLUMPNIS.

connus des biographes Italiens, touchant la personne de Guido de Columpnis.

J'ai dit que je remettois à une autre occasion, à parler en détail de son ouvrage sur la guerre de Troye; il me reste à présenter ici, comme je l'ai annoncé, au commencement de cet article, le Tableau des Variantes qui se rencontrent dans le manuscrit du Roi, que j'ai examiné.

COLLATION,

Du Fragment manuscrit de l'ouvrage de Guido de Columpnis (Manuscrit du Roi, 5696, folio 1, recto), avec l'édition de ce même Ouvrage, qui est à la Bibliothèque du Roi.

Ce Fragment commence vers la fin de la première page du Livre xxxii, aux mots: *Et cùm.*

Imprimé.

Postea.
In furore.
Velle.
Inscius.
Deest.
Erant suggesta.
Palamides fuit per eum adhuc imperio exercitûs reformatus.
Disposuissent.
Eorum fraudum.
Nocte se cùm.
Cùm.
Ad eorum temptoria.
In exercitu.
Remeandi.
Neceffe.
Intraverunt.
Suo.

Variantes du manuscrit.

Postmodum.
Firminus.
Deest.
Insons.
Ipsum.
Suggesta fuerunt.
Palamedis adhuc imperio exercitûs reformato.
Disposuerunt.
Fraudum.
Nocte cùm.
Cùm.
Ad ejusdem temptoria.
In ipso exercitu.
Redeundi.
Necessario.
Vitaverunt.
Deest.

Datis.

Et perveniens.

Clitemnestra.

Clitemnestra.

Matrimonii fœderis ipsius peccavit
in legem.

Amore.

Ex eo.

Regiæ prolis non esset oriundus.

Nec.

Cum appetunt cum aliquo.

Enim.

Vota.

Soporatus.

Gladio.

Sepulturæ, non post multos dies,
Clitemnestra Egistum duxit in
virum.

Clitemnestra.

Horestes.

Horesti.

Carostis.

Gratenti animo.

Quòd.

Ehumeam.

Effecta.

Ætes.

Clitemnestra.

Ducente.

Poilitinis.

Arginorum.

Pollitinis.

Pervenit.

Applicaret.

Ubi.

Dictis.

Perveniens.

Et Clitemnestra.

Clitemnestris.

Contra matrimonii fœdus peccavit
in legem.

Amorem.

Ex quo.

Regiæ non esset originis.

Aut.

Numquam appetunt cum aliquo.

Etiam.

Nota.

Separatus.

Jugulo.

Sepulturæ, Egistum duxit in re-
gium virum.

Clitemnestre.

Orestes.

Oresti.

Tarasis.

Gratis.

Quàm.

Nomine Climenam.

Affecta.

Æctus.

Clitemnestris.

Ducere.

Poliniciis.

Argivorum.

Poliniciis.

Provenit.

Applicarent.

Ibi.

GUIDO DE
COLUMPNIS.

Imprimé.

Suorum armatorum.
Telephi.
Que.
Assandrum.
Sororii.
Illud adduxit.
Fuit veritas.
Sibi assertum.
Extiterat.
Fieret dominus.
Cum non minus se fratrem suum
diligere, quæ maluisset sui regni
medietate carere.
Concepit.
Quod ob Œcti.
Tenere.
Qui quò vadat aut declinet.
Salaminam.
Thenter.
Thelamonii illius provinciæ do-
minus residebat, sed, audito jam
dudum, quòd in morte The-
lamonii, fratris sui, Diomedes.
Rege autem Demophon, rex Atha-
mas.
Carpagium.
Proposuerunt in eorum.
Factionis fuerant.
Ut nuncios eorum ad eorum.

Eorum reges.
Nitebantur.
Consulit.
Potuerat.
Auxilio.

Variantes du manuscrit.

Suorum militum armatorum.
Telaphi.
Quod.
Cassandrum.
Cognati.
Adduxit.
Fuit rei veritas.
Assertum.
Fuerat.
Fieret inter alios dominus.
Cum non minus se diligere Assan-
drum, fratrem suum, quæ ma-
luisset suâ medietate carere.
Excepit.
Quàm Œcti.
Manere.
Qui quo declinet.
Salaminam.
Theneter.
Fratris sui Diomedes.

Reges autem Demophon & Atha-
mas.
Cartacium.
Proposuerunt ibi.
Factionis ipsius fuerant.
Ut aliquos nuncios illorum ad
eorum.
Eos reges.
Intendebat.
Consuluit.
Potuit.
Exilio.

*Imprimé.**Variantes du manuscrit.*GUIDO DE
COLUMPNIS.

Ibidem inveniens inter quintà verò.	Ibidem, qui inter octavà verò.
Omnes.	Ipsos.
Verò.	Enim.
Cùm.	Tamen.
Maris exagitatus periculis.	Maris periculis.
Porrum.	Pontus.
Tamdiù peregrina.	Tamdiù per peregrina.
Rescribit.	Describit.
Æneydos.	Æneydis.
Conquisitis.	Acquisitis.
Arginis.	Argivis.
Suorum.	Ipsorum.
Solitâ.	Sollicitâ.
Reformare.	Instaurare.

Lib. XXXIII.

Honorare.	Honore.
Regis.	Necis.
Ubi.	Et.
Qui dùm fuerat.	Qui fuerat.
Mitteret.	Duceret.
Tauri.	Cancri.
A diis ut contra Egistum securè procederet, nam sibi contra eum est concessa victoria, & accep- tum est diis quod de matre.	A diis quod de matre.
Secursu civitatis coadunare pug- naces.	Succursu civitatis milites coadu- nare pugnaces.
Civitatem continuis.	Civitatem ipsam continuis.
Insilientes.	Insultantes.
Fidâ.	Fideli.
Celeraret.	Acceleraret.
Horestes.	Horestis.
Mandavit.	Decrevit.

GUIDO DE
COLUMPNIS.

Imprimé.

Nec non & de.
Suo nato in multis.
Et se ipsam naturam & morem mulierum nobilium non observans.
Cretam applicuit.
In regno non debere.
Potest.
Filiū regno.
Mathenarum dignus.
De regno matris.
Duce cui cum affectione associavit eundem.
Athenarum ab Horeste rex.
Uxorem, suam videlicet.
Erigona.
Et eo potius.
Quem cepit & quæcunque.
Ajacis dūm.
Et à manibus.
Evaferit.
Miratus est.
Seriatim.
Domine rex, quòd.
Pars infalibiliter magna fui.
Multum.
Commisi.
Discessi, & ferè per tres dies proximo sequentes.

Variantes du manuscrit.

Et de.
Nato in multis.
In se ipsa bonam naturam & morem mulieris non observans.
Cretæ terram applicant.
In regno patris non debere.
Potuit.
Filiū fore regno.
Mathenarum dominio dignus.
De regno sui patris.
Qui affectione coronavit eundem.
Athenarum rex.
Uxorem videlicet.
Egrigona.
Et potius.
Quem ipsa gens cepit & quæcunque.
Ajacis & dūm.
Et manibus.
Evasit.
Miratus.
Partim.
Domine, quòd.
Particeps fui infalibiliter.
Multis.
Submisi.
Discessi, &, aurâ mihi blandiente secundâ, portum qui dicitur Colostasages salvè perveni; ubi similiter cum meis per dies aliquos sum moratus. Cūque fallaces venti mihi tempus prosperum suaderent, à prædicto portu discessi, & ferè per tres dies proximo sequentes.

De sereno

Imprimé.

De sereno repente factus est.
Strigonem.
Et quidquid invenerunt in eis
asportaverunt ab eis, in eorum,
multitudine armatorum militum.
Et eo.

Factus est amens.
Captum.
Notitiam sui contristati.
Eolidem.
Domine que in arte.
Obliti.
Adeo quòd si quos.
Una, illa videlicet quæ.
A me.
Factus vir.
Irata persensit.
Et quia sic.
Resillire.
Navigando cum eis perveni.
Abiam.
Perflante ventus.
Enim in mare.
Pariantur.
Verò inferiùs circa formam piscis
observant.
Putantes.
Perveniunt.
Rapiuntur.
Deponuntur.
Navigare.
Animus.
Evulsus.
Pheniciam.
Trandinem.

*Tome II.**Variantes du manuscrit.*

De sereno factus est.
Stigona.
Et quidquid invenerunt in eis, in
eorum multitudine armatorum.
Et eo.

Factus est valdè amens.
Captivum.
Notitiam contristati.
Aulidem.
Domine in arte.
Oblitis.
Adeo quòd si quem.
Una quæ.
Ex me.
Factus est vir.
Irata, cum persensit.
Et sic.
Repellere.
Navigavi cum meis.
Aliam.
Perflante secundâ ventus.
Enim illud in mare.
Spatiantur.
Verò citrà omnem piscis formam
observant.
Putares.
Pervenerint.
Capiuntur.
Deponunt.
Navigatione.
Animis.
Avulsus.
Phemanciam.
Tyrannidem.

GUIDO DE
COLUMPNIS.

Ii

GUIDO DE
COLUMPNIS.

Imprimé.

Variantes du manuscrit.

Tunc mecum habebam.
Et quos.
Incluserunt. Tandem, volentibus
diis, liberaverunt me & illos
quos mecum incluserant, nichil.
Omnibus bonis.
Ab eis.
In regnum suum.
In suis fulgoribus.
Anxioso.
Encenia.
Regno. Intantum.

Tunc habebam.
Et qui.
Incluserunt; nichil.
Omnibus benè.
Ab eà.
In regno suo.
In sui fulgoris.
Anxia.
Exenia.
Regno suo. Intantum.

Lib. XXXIV.

Adventus.
Peleum patrem suum avum.
Dyadanna.
Habuerit Pirrus duos.
Proavus.
Describit.
Periculis.
Molosam.
Et etiam qualiter contra prædictum
Pirrum.
De ipso.
Menollipes.
Delicere.
Suo discrimini.
A Trojâ cum suis navibus.
Fortè.
Securus.
Incognitum.
Egreditur.
Pirrus verò refectis.

Eventus.
Peleum suum avum.
Dyademia.
Habuerat duos.
Proavi.
Declarat.
Insidiis.
Malosam.
Et qualiter contra Pirrum.
De se ipso.
Menelipes.
Delatere.
Suorum discriminum.
A Trojâ rediturum.
Ferè.
Securè.
Magnificum.
Egrediebatur.
Pirrus refectis.

Imprimé.

Et se ipsum ab ipso tueri.
 Prevenire.
 Dudum.
 Referunt quæ viderunt.
 Locum.
 Applicuit sepeliadim..
 Videre.
 Sua pandit discrimina tandem.
 Pirrus. Tacitus tamen.
 Et ad Pirrum accedit cum.
 Polistenes & Menalopus.
 Quæsit.
 Venit.
 Vadit.
 Suos avunculos.
 Dedit.
 Serio.
 Acasto sic respondit.
 Apparuit Thetis.
 Morte sit potius sibi quam de vita.
 Concedentibus omnibus eis.
 Alii.
 Cum.
 Meum.
 Fuit cupiditas.
 Puro corde.
 Regis.
 Idumerus.
 Merion.
 Leorta.
 Naufita.
 Et quomodo Pirrus dies suos clau-
 serit extremos. Rex igitur.
 Infidias a felicitatis.

Variantes du manuscrit.

Et se ipsum a se tueri.
 Reperire.
 Dicti.
 Referunt singula quæ viderunt.
 Portum.
 Applicuit vocatum sepeliadim.
 Inspicere.
 Sua sibi discrimina exponit.
 Pirrus. Tamen.
 Et ad naves suas Pirrus accedit cum.
 Pelistenes & Menalippus.
 Quæsit.
 Venerit.
 Vadat.
 Suos amiti avunculos.
 Tradit.
 Serie.
 Acasto respondit.
 Apparuit ibi Thetis.
 Morte sit potius sibi vita.
 Concedentibus eis.
 Hii.
 Cui.
 Omne.
 Fuit summa cupiditas.
 Pirro.
 Regni.
 Idumeneus.
 Metion.
 Latorta.
 Naufrica.
 Et quomodo. Rex igitur.
 Infidias, per quas a felicitatis.

GUIDO DE
COLUMPNIS.

GUIDO DE
COLUMPNIS.

Imprimé.

Variantes du manuscrit.

Theſſaliæ ipſe Pirrus latenter & furtivè.

Theſſaliæ furtim.

Conſervavit.

Conſervat.

Attinxit.

Accinxit.

Filio ſuo & ejusdem.

Filio ejusdem.

Laumedonta.

Lamedontra.

Amiſſo.

Emiſſo.

Andrometa puerum.

Andrometa ſubito puerum.

Plateis.

Plateas.

Ibique.

Ubique.

Inſequitur ad Menelaum.

Inſequitur Menelaum.

Copiâ.

Comitivâ.

Eandem inſulam.

Eadem inſulâ.

Thetis Andrometam ex Pirro prægnantem, & Laumedantam, ejus filium, a Theſſaliâ recedentes, in Molopſam deferunt civitatem, ibique Andrometa peperit filium, quem ex Pirro ſuſtulerat, & nomen.

Thetis puerum quem Andrometa ex Pirro ſuſceperat ſuſtulerunt, & nomen.

Regnum ipſum naturabilius.

Regnum naturabilius.

Libertate.

Liberalitate.

Ad cujus corporis recuperationem.

Ad cujus recuperationem.

Merion.

Memnon.

Inſtitit contra Achillem, ipſum proſtravit ad terram, & viriliter vulneravit ſic.

Inſtitit, ipſum ab equo proſtravit ab equo letaliter vulneratum ſic.

Quandam miræ.

Quandam ſuam miræ.

Lib. XXXV.

Enarrandâ.

De narrandâ.

Juvenilis formæ tantæ mirabilis ſpeciei, quòd imago non putaretur humana, ſed potius forma divina, pro nimîâ pulchritudine formæ ſuæ.

Juvenilis formæ ſuæ.

Quòd.
 O quantum.
 Nam ex tali conjunctione.
 Nostrum exindè moriatur.
 Curricula.
 Impii disjectionis.
 Multo.
 Morari.
 Secretariorum fidelissima.
 Vallavit enim locum ipsum muris
 altis & fortibus, ad quem non nisi
 per pontem quemdam voltitium
 haberi poterat ad ipsum accessus.
 Statuit enim quòd ad eum nullus
 accederet.
 Annorum viginti quinque.
 Cujus fuerit filius, & in quo loco
 moratur.
 Matrem super.
 Filialis filio pandit.
 Exardescit.
 Attinxit.
 Dietas.
 Negantes.
 Ac.
 Sibi nollet.
 Custodes impellendo.
 In uno.
 Clamoris.
 Aliquis de familiâ Telamoci detenti
 domesticos.
 Sic quòd percussus ex eo.
 Ceciderat Telagonus in Ulixem
 impetu.
 Consurgens.

Ut.
 Quantum.
 Quia cum ex conjunctione.
 Nostrum moriatur exindè.
 Cunicula.
 Impietatis & disjectionis.
 Multum.
 Manere.
 Secretariorum suorum fidelissima.
 Vallavit enim ipsum muris altis &
 fortibus ad quem non accederet.
 Annorum xv.
 Cujus fuerit filius, &, si vivit, in
 quo loco moratur.
 Matrem suam super.
 Filialis pandit.
 Exarsit.
 Accinxit.
 Dietates.
 Negant.
 At.
 Sibi pati nollet.
 Custodes ejus socios.
 In unum.
 Clamancium.
 Aliquis Telamoci detenti per do-
 mesticos.
 Sic quòd ipsum percussit.
 Ceciderat impetu.
 Refurgens.

GUIDO DE
COLUMPNIS.

Imprimé.

Variantes du manuscrit.

Contundit.
Vertice.
Post te vivere.
Vero agnovit.
Adviditus.
Prohibet.
Achayâ honore regio sepelitur.
Mortem Thelamocus.
Regni sui.
Suum multo fovet honori.
Recedit.
Reliqua autem sunt.
In captionem.
Verum tamen.
Operum suorum inventi sunt pro
majori parte.
Ingressum.
Per sceam.
Infixum de marmore quoddam.
Concordetur.
Et eis exinde.
Et in illud.
Etiam dares.
Æneum non solum.
In fine.
Et de græcis quidem venerunt.
Enim.
Regem Prothesilaum.
Regem Patrodum, regem Hume-
rum, regem Archilogum, regem
Merionem, regem Perthenorem,
Regem Orchimanum, regem
Palemonem, regem Epistropum,
Regem Cedium, regem Dorium,
Regem Polixenum, regem Phry-

Percutit.
Capite.
Post te me vivere.
Vero ex quo agnovit.
Avidus.
Inhibet.
Achayâ more regio & honore.
Mortem statim Thelamocus.
Regni fuit.
Suum in multo fovet honore.
Recessit.
Reliqua ergo sunt.
Captione.
Verum cum.
Operum pro majori parte.
Ingressos.
Per poram sceam.
Infixum quoddam.
Concordet.
Et ex eis exinde.
Et illud.
Etiam idem dares,
Æneam solum.
In finem.
Et de græcis venerunt.
Autem.
Regem Archilogum.
Regem Prothesilaum, regem Pa-
trodum, regem Menonem, regem
Parthenorem, regem Orthimerum,
regem Palemenonem, regem Epif-
tropum, regem Pheypum, regem
Antipum, regem Picium, regem
Xantipum,

pum, regem Antipum, regem
Leontum, regem Polibetem,
Regem Humorum, regem Finum,
Regem Xantipum.

Archilogum.

Hectoris sunt hæc & sufficeret.

Omnia in se comprehendens.
Troyam.

Defensor patris, juvenum fortissimus Hector,
Qui murus miseris civibus alter erat.
Occubuit telo violenti ictus Achillis,
Occubuere simul spesque salusque Frigum.
Hunc ferus Æacides circum sua mœnia traxit,
Quod juvenis manibus texerat ante suis.
O quantos Priamo lux attulit illa dolores
Quos fletus Hecubæ quos dedit Andromeræ!
Sed raptum pater infelix auroque repensum
Condidit ac mœrens accumulavit humo.

Epitaphium Achillis.

Conclusio actoris. Ego Guido.
Gircem.
Fragilitas.
Complenti.
Quòd infra tres.
Compleverim.
Nam ipse postmodum sublatus de
medio.
Ab ipsius operis prosecutione.
Non est.

Antilegum.

Hectoris & Achillis sunt ista. Hec-
toris enim sunt hæc & sufficeret.

Omnia comprehendens qui talis est.
Tyrum.

Defensor patris juvenum fortissimus Hector,
Occubuit stilo violenti ictus Achillis.
Hunc ferum Æacides circum sua mœnia traxit
O quantos Priamo lux attulit ista dolores.
Sed raptum pater infelix auroque repensum.
Sunt autem etiam isti alii de eodem:
Qui murus miseris civibus alter erat
Occubuere simul spesque salusque Frigum.
Quos juvenis manibus texerat ante suis.
Quos fletus Hecubæ, quos dedit Andrometæ.
Occidit & mœrens accumulavit humo.

*Les dix vers élégiaques de l'épi-
taphe d'Achille, sont les mêmes,
dans le manuscrit; mais les cinq
vers hexamètres sont écrits de suite,
et les cinq pentamètres, après,
comme dans l'épitaphe d'Hector.*

Ego autem Guido.
Græcum.
Fragilitatis.
Complementi.
Quòd in tres.
Composuerim.
Nam ipso postmodum sublato de
medio.
Ab ipsius prosecutioni.
Non esset.



N O T I C E

*Des différens Articles qui sont contenus dans
le Manuscrit de la Bibliothèque du Roi,*

N.º 5696.

Par M. DE LA PORTE DU THEIL.

A R T I C L E S E C O N D.

*Lettre du Pape Honorius III, à l'Empereur
Frédéric II.*

LE second article qui se rencontre dans le manuscrit du Roi, n.º 5696, est une longue lettre du pape Honorius III, à l'empereur Frédéric II.

Cette lettre est très-connue; elle est de l'année 1226; dixième du pontificat d'Honorius III. En ce temps, au rapport de Muratori (a), dont le témoignage, quand il n'est pas défavorable à la cour de Rome, ne peut être suspect, l'empereur Frédéric ne laissoit pas de donner des sujets de justes plaintes au Pape. Malgré les engagemens formels que ce Prince avoit pris, de passer incessamment dans l'Orient, le soin de secourir la Terre-Sainte étoit la dernière de ses pensées. Il n'étoit occupé que du dessein d'affervir la Lombardie, &c; pour parvenir à ce but, il aggravoit, non-seulement sur les Ecclésiastiques, mais même sur les Laïcs de tous les pays de sa domination, le poids des impositions, qu'il levoit uniquement, disoit-il, afin de se mettre en état de marcher au secours des Chrétiens de Jérusalem.

(a) Murator. *Annal. ital. tom. VII, part. 1, pag. 240.*

Ses projets, néanmoins, étoient visibles, & presque hautement annoncés. Il avoit assemblé ses troupes, & avoit voulu les grossir des sujets mêmes du Pape. Ceux-ci s'étoient plaints à leur souverain immédiat, de la violence que l'Empereur vouloit leur faire. Le Pape, en conséquence, lui avoit écrit; mais, Frédéric, loin d'avoir égard à ces remontrances, avoit répondu au Pontife avec beaucoup de hauteur. Honorius lui repliqua; & c'est cette réplique dont il s'agit ici. Rinaldi l'a insérée dans ses *Annales ecclésiastiques* (b), mais elle y est mutilée; & d'ailleurs le manuscrit du Roi offre plusieurs variantes, qui ne laissent pas de rendre le tissu de la lettre plus correct, & plus aisé à entendre. J'ai eu soin de relever ces variantes; & j'en joins ici le tableau, ainsi que la copie d'un passage, considérable pour la longueur, & intéressant pour les faits historiques, que l'Annaliste ecclésiastique a jugé à propos de supprimer. Tout ce qui peut ajouter à nos lumières sur l'histoire de ces temps orageux, ne sauroit être totalement indifférent. Les écrivains impartiaux conviennent, que, si l'humeur altière, & l'esprit impérieux des Pontifes, qui, vers cette époque, occupèrent le saint Siége, tels qu'Alexandre III, Innocent III, Grégoire IX & Innocent IV, leur firent outre-passer de beaucoup les limites de l'autorité spirituelle, de leur côté, les Empereurs, sur-tout Frédéric II, se laissèrent emporter trop loin par leur ambition, & que tous les torts ne furent pas toujours du côté des Papes. On accorde même particulièrement au pape Honorius III, qui siégea immédiatement après Innocent III, & avant Grégoire IX, des vertus pacifiques, une douceur & une modération, dont son prédécesseur & son successeur ne parurent jamais doués comme lui. On fera donc bien aise, & peut-être un jour ne sera-t-il pas inutile, d'avoir entière & correcte, la lettre qui fait le sujet de cet article. Ainsi, quoiqu'elle soit déjà,

LETTRE DU PAPE
HONORIUS III,

(b) Rin. *Annal. Eccles. tom. XIII, ad ann. 1226, f. 3.*

LETTRE DU PÂPE
HONORIUS III,

pour la très-grande partie, imprimée, nous avons cru devoir la faire réimprimer ici, avec les variantes & le supplément que fournit le manuscrit du Roi.

Il est à regretter que ce manuscrit, plus correct, à beaucoup d'égards, que l'original, d'après lequel l'annaliste des Papes a donné le tissu mutilé de cette lettre, n'en présente pas la date précise. Rinaldi, qui ne nous dit pas si c'est d'après les *Regeſtes* d'Honorius III, ou d'après quelque autre manuscrit moins authentique, qu'il publie cette pièce, ne marque d'autre date que, *Dat. Latera.* Et le manuscrit du Roi ne porte pas même cette date insuffisante.

FREDERICO, ROMANORUM IMPERATORI,

SEMPER AUGUSTO, ET REGI SICILIÆ.

MIRANDA tuis sensibus nostra venit epistola, ut scripsisti, sed mirabilior tua nostris. Sanè, si nostræ paginæ verba juxta librasſes examine, si litteram ad rivalem sensum, postposito conjuge, non traxisses, interpretis non suspecti judicio, invenisses in illis, undè spiritali patri tenereris, & matri.

Apud Rayn.

Sed de principibus non aliter.

Tuæ quidem tenor epistolæ continebat, quòd, præter omnium opinionem, & consilia Principum, ut tuis verbis utamur, te invenimus ad beneplacita nostra paratum, ita, ut nullus prædecessorum tuorum ullis retrò temporibus recolatur adedè Ecclesiæ fuisse devotus. *Sed, de Principibus aliis, non aliter,* ex his verbis, informabimus animum, quàm probabilis credulitas habeat facti experimento probata, de quibus Apostolicæ sedis constantia rectæ opinionis judicium sinistræ suggestionis instantiâ non mutabit, cum facta præferenda sint dictis, & certa præjudicent positivis. Ecce, de archivio Ecclesiæ munimenta publica prodeunt, quæ, sigillorum penè omnium Principum munita signaculis, opinionem repudiant, quam fortè videris

ingerere contra illos, eò quòd verisimilitudo non recipit, tantos & tales viros Excellentiae tuae dedisse consilium contrarium scripto tuo, & ipsorum signato sigillis. De praedecessoribus autem tuis, si aliquid certius major dedisset expressio, metiremur in illis, quid in te sperare possemus, quoniam, si ad proximos sanguinis scribentis referatur intentio, modicum devotionis sufficiet, ut eos comparatione praecedas: si tamen comparatio gradum inveniat, ubi vix pervenit positivus. Quòd si ad illos praedecessores intellectum patiaris extendi, qui, fide praeclari, charitate ferventes, devotione sinceri, sibi & subditiis proficientes, verbo pariter & exemplo Ecclesiam multis libertatum privilegiis munierunt, multarumque largitionum liberalitate ditaverunt, illis, si placet, in his se Magnificentia tua non praeferat, sed consideret potius, si affluentia talium illorum metas attingas. Discutiat, quaesumus, viri prudentis ingenium, si meritò titulum tibi multae devotionis assumis, dum beneficia matris Ecclesiae revocare conaris in dubium, tanquam si unius possint inficiatione celari, quae multorum notio publicat, & singularis assertio reddat ambigua, quae universalis notitia manifestat. Porro illa ingratitude species, quae beneficia percepta negantur, aliquidurbationis consuevit asferre; sed illa majoris doloris habet aculeos, quae in bono malum praesumitur, & odium in dilectione notatur.

Circa tutelam quoque tui, à clarae memoriae imperatrice, Constantia, regina Siciliae, Apostolicae sedis relictam, à beneficiorum gratia excipis, si tutelae sit debito satisfactum, eò quòd fas inducebat, ut fieret, & nefas, si deficeret, notaretur. Verum, cum nullus necessitatis articulus tunc urgeret Ecclesiam, ut in te, qui eras omni suffragio destitutus, onus non leve susciperet tutelae, susceptio quae à gratia sumpsit exordium, habere te debuit de prosecutionis debito non ingratum, saltem ut tutrici notam non solum susceptae, sed etiam frudentiae administrationis, non conare-

LETTERE DU PAPE
HONORIUS III.

Nitueris impingere, dicens quòd ecclesia nomine defensorum hostes iungerat Apulie.

Kk ij

LETTERE DU Pape
HONORIUS III.

Nutrici.

*Repudiat !
Veritatis.*

*Credulitate
scribentis.*

*Affectus.
Nutrix.*

*Quæ de tali
pupillo.
Si nutrix.*

Liberatitas.

*immiserat palliatos, qui ad perdendam animam parvuli festina-
rent, & pupilli sui eriperent regnum pariter & coronam. Habebat
præterea diffamationis adjectio, quòd quem tutrix Ecclesia
debuit promovere, dejecit, erigens in paternâ sede homi-
nem alienum, qui, non contentus imperio, ad regnum
nihilominus aspiravit. Et quidem, non id hætenus habuit
tua confessio, non id usque nunc continebat tuarum series
litterarum, quibus post Deum totum ascribebas matris
Ecclesiæ studio, totum attribuebas ejusdem *tutricis* laboribus
quicquid eras, & etiam quòd vivebas. Undè igitur istis
tam contrariâ, tam novella processit opinio? undè præ-
sumptio tam adversa, tam repentina prorupit? Si enim
frequens missio litterarum comitem conscientiam mittentis
habebat, cùm nulla subsecuta sit causa novæ scientiæ, cur
calumniosè impingitur, quod evidentia facti *non patitur!*
cur sub quodam involucro duplicitatis infertur quod *rei*
simplicitas non admittit? Quòd si scripta præmissa destituta
erant *credulitate mittentis, vel scribentis*, tua circumspèctio
colligat quæ de istis illatio subsequatur. Sunt-ne ista subsidia
quæ promittebas Ecclesiæ, si necessitas immineret? est hic
retributionis *articulus* quem offerebas, si gravamen occur-
reret? Non id mater expectavit à filio; non id *tutrix* sperare
debuit à pupillo. Ha, Deus! quæ in tali filio aliis spei
reliquiæ relinquuntur, si mater tam diligens desperare
cogatur? Ha, Deus! *quæ de tali pupillo fragmenta favoris*
cæteri colligent, si *tutrix* tam utilis jaculis detractionis
impetitur? Ha, Deus! quot & quantos labores amisit
Ecclesia, si palmes, quem multo sudore plantavit &
coluit, in amaritudinem vitis convertitur alienæ, cùm
sit minoris dispendii nullos fructus producere, quàm
nocivos. Oh, quàm uberes lacrymas, quàm amaras felicitis
recordationis prædecessor noster, Innocentius, pro te fudit!
Oh! quantâ sollicitudine laboravit, ut te à nocentium
eriperet manibus, insidiantium laqueis liberaret, & quasi
de mortis faucibus extorqueret! Ecce, quid retributionis
eidem imperialis *Excellentia* afferat; ecce, quid regalis Mag-*

nificentia recompenset, dum pupilli vitæ insidiator occultus dicitur, & bonorum tacitus spoliator. Recogita, recogita, fili charissime, ac infra claustra pectoris frequenti meditatione revolve, quàm parvum, quàmque depressum, te ille summus Pontifex post obitum matris accepit, & quàm grandem, quàmque promotum in suâ morte reliquit. Porro, ut credimus, *novellæ* infantiae nondum finem attingeras, cum impius Mercualdus, tui nominis detractor perfidus, avidusque tuorum inuasor, regni Siciliae metas aggressus, ultrâque manus invasionis extendens, montem Casinum obsedit, & insultibus multis impetiit, exercens sui robur exercitûs ad speratum exterminium captionis. Sed in hoc Ecclesiae sollicitudo non defuit, quæ per duos Cardinales, cum multis militibus & expensis non modicis, efficacem manum auxilii porrexisset obsessis, vires invasoris debilitans, & conatus obsidentis elidens. Cumque obsidionis exitus exultantis non responderet affectui, &, prorogata spe defensionis, ad alios resistendi animum resumerent convicini, se iniquus ille in Siciliam transtulit, ut ibi, si de personâ regis desiderii sui finem attingeret, ad regni fastigium sine difficultatis obstaculo perveniret. Sed, nec ibi protectionis solitæ dexteram subtraxit Ecclesia, mittens illuc bonæ memoriæ Cynthium, tituli S. Laurentii presbyterum Cardinalem, nobili viro comite Jacobo, consobrino prædicti prædecessoris nostri, multis associato militibus, in tui subsidium nihilominus destinato. Alius etiam Cardinalis tibi postmodum extitit deputatus, qui, tuis utilitatibus non remissus, ibi diem clausit extremum; consequenter alio substituto, ut solitudinis debitæ plenitudo circa tuæ personæ custodiam non deesset. Interea, Diopuldi malitia, longè latèque diffusa, sic se per partes Apuliæ, ac Terræ-laboris intenderat, tantumque receperat incrementi, quod obtentâ de P. . . . quondam comite Celanensi, victoriâ, pro majori ferè parte homines regionis suo applicabat arbitrio, suoque dominio addicebat, in aliquos sicut poterant resistentes eò crudeliùs debacchando, quod minùs de

LETTRE DU PÂPE
HONORIUS III.

Tenella.

LETTRE DU PAPE
HONORIUS III,

paucorum & humilium timebat repagulo, qui de multorum & sublimium viribus triumphârat. Cumque in partibus illis non haberet Ecclesia quem erigeret contra illum, multosque sumptus amiserit in hominibus regionis, quæ pro te jam fecit expensas multorum millium unciarum, recepto ad opus tui à G. . . . comite quondam Brenensi, fidelitatis publicè juramento, ipsum misit in regnum, ut per eum elati confringeret cornua inimici. Numquid hoc fuit commissum perdere puerum? numquid hoc fuit creditum spoliare pupillum? De throno Dei sententia prodeat, & virtus Altissimi rectum judicium operetur, si adversus Ecclesiam tuam Excellentiam decuit talia credere, si debuit ex his concepta credulitas in partum prodere hujusmodi, ut verbis & scriptis exposita in publico compareret. Sed forsan hoc divina Providentia voluit, ut habeatur in posterum cautela securior ex proviso.

Circà hominem siquidem alienum, quem in sede patris tui, si tamen patris sedes dici debebat, quæ non successionis, sed electionis jure defertur, erectum fuisse prædixeras, tua prudenter adversus Ecclesiam substitisset invectio, eò quòd veritas negata de publicis, minùs relinquit fidei de occultis. Nullum enim angulum latet imperii, quòd, imperatore Henrico defuncto, quidam olim Philippo, quondam duci Sueviæ, ac Othoni postmodum imperatori, divisim voluntatibus, adhæserunt. Et, licet idem Philippus nomen tuum primò prætenderit, ad se postea convertit negotium, sic illud, succedentibus prosperis, suis utilitatibus applicans, quòd non jam de jure dubitabat imperii, sed spem ad occupationem regni Siciliæ prorogabat, L. . . . quondam Wormaciensem episcopum, ad hoc mittens. In his etiam tuo subsidio Apostolicæ sedis providentia non defecit, sic illi per memoratum C. . . . Cardinalem, & nonnullos vassallos Ecclesiæ, resistens in Marchiâ, quòd conatus contrivit adversos, & interdictus est hostibus etiam ad primos regni fines accessus. Philippo tandem sublato de medio, Othoni, quem omnia principum roborata consensibus

præsentabat electio, nec expedit, nec licuit diadema imperii denegari, qui, procul dubio, ut scripsisti, subito factus ingratus, tergum, non faciem, vertit Ecclesiæ, immemor receptorum. Sed, quamvis eam multis provocârit offensis, dissimulabat illas utcunque misericordis Ecclesiæ patientia consueta. Sed postquàm ad tuam prorupit injuriam, in te, quasi in pupillâ oculi, tactum contrarium ferre non potuit, multas vias excogitans, quibus pleno remedio suo posset subvenire minori. O, quàm proximus eras periculis! o, quàm paratus ad casum! Quapropter, invocavit Ecclesia illius auxilium, qui superbis resistit, & dat humilibus gratiam, qui imperat mari & ventis, & cessat tempestas, qui deponit potentes de sede, ac ponit humiles in sublimi. Invocavit etiam Principum corda fidelium, pusillos & magnos sollicitans, ut ei, ad tui relevationem collapsi, manum porrigerent adjutricem. Obstitit tandem divina potentia ingrati conatibus, faciens in te cum Ecclesiâ signum in bonum, ut, elato cadente, tu surgeres, &, potente debilitato, tu posses. Arguit enim illum sua malitia, suaque aversio increpavit, quoniam, justo Dei judicio, propria perdidit, qui avarè cupierat aliena; & tu, cui regni tui vix extrema remanserant, illius omninò imperium obtineres.

Hæc utique salutis remedia, cum auxilio principum, divinæ Providentiæ virtute præambulâ, tibi providit mater Ecclesia; talia beneficia puero contulit & adulto. Quid ultra tibi facere potuit, & non fecit, de contingentibus nil omittens, & ea etiâ, ad quæ non tenebatur, adjiciens? Miramur autem quòd in his tuos labores commemoras, dicens te dubii casûs facta secutum, qui vocatus ad certa, laborantibus aliis, in labores alterius introisti, metens quæ non seminasti, & colligens procul dubio quæ non sparsisti.

Denique, defuncti fatigatâ personâ, nostram tua non præterivit invectio, minùs diligenter considerans, quòd Nos, qui, prædecessori prædicto, quoad utilitates tuas, affectione plenariâ succedentes, ad tui consummationem honoris

LETTERE DU PÂPE
HONORIUS III.

patenter astitimus & potenter, nostro in multis detraximus, ut tuo adjiceremus honori, facti quodammodo famæ nostræ prodigi, tuæ parci. Sed, pro istis, & aliis, hæc nobis retributione respondes, quia dicis jus Regibus Siciliæ in electionibus Prælatorum, sicut asseris, debitum ex antiquo, nostris constitutionibus minorari.

Verum, si scripta tua, & genitricis tuæ, manu sollicitudinis revolvisses, si sanctorum etiam patrum constitutiones adverteres, non culpare Ecclesiam circa defensionem ecclesiasticæ libertatis, cum non debeat de prosecutione mordere justitiæ, qui contendere nititur de abusu.

Asseris insuper, Nos, præter formam communiter requisitam, te inconsulto, quibusdam Ecclesiis regni vacantibus præfecisse personas. Sed, quæ sit illa forma nescimus, quæ pro certo nimis esset informis, per quam Apostolicæ sedis judicium ex tuæ voluntatis arbitrio dependeret. Non tamen intendimus promovere suspectos, dummodo non ultra notam suspicionis extendas, quàm rationis tramites patiantur.

Hæc defunt,
apud
Rinaldum.

« Tarentinum post hæc archiepiscopum, quem apud te
» quasi à summo gratiæ in profundo odii casus repentini
» mutatio sic dejecit, ut qui paulò antè quasi cor unum &
» anima una cum Principe censebatur, subitò fur, subitò
» perditor, subitò tui nominis dictus sit obrectator, non
» excludimus à responso; mirantes, quòd in illum expetis
» ultionis, quem per subtractionem suorum, & interdictum
» suæ sedis accessum, contrà fas & licitum, tui prosecutor
» arbitrii, jam punisti, poenâ præveniente judicium, &
» executione non expectante libellum. Sed, forsitan est qui
» dicat, quòd dum, placuisse credimus, ipse displicuisse
» videtur.

» Cathanensem episcopum non duximus admittendum,
» ejus prodigalitate totum regnum dicis esse corrosum. Si
» tamen in tantum sua processit corrosio, undè tibi tot re-
» manserunt reliquiæ corrodendæ? Huic si merces laboribus,
» si fructus servitiis, si meritis præmium, redderetur, aliud
» pro

pro certo persolvatur, pro quo quid fratribus nostris apud «
sanctum Germanum, quid Nobis apud Ferentinum tua «
Magnificentia promissit, non ignoras. «

LETTRE DU PAPE
HONORIUS III.

Deindè, Cephaludensis Episcopi, contraquem sanguinem «
occisorum ad nos asseris clamare de terrâ, nec vita, nec spo- «
liatio sub nubetegatur, ut de ipso, post restitutionis debitum, «
justitiæ satisfiat. Non miramur si propter hoc ad lacrymas «
& querelas tuorum fidelium fortè, sicut asseris, movearis, «
dùm nec in illum, qui suo domino stat aut cadit, non pro- «
cesserit ad vindictam (a). Primò, in claustrum Ecclesiæ ac «
bona ejus manu occupationis extantâ, quantam querelam «
delatio justa proferet ad examen judicis competentis! Qua- «
propter, non inferas, ut apud nos ille meruerit, undè apud «
te demeruisse videtur. Si tamèn pro justitiâ stetit Ecclesiæ, «
licet apud te demeruisse credatur, apud nos, qui sumus & «
esse debemus justitiæ zelatores, sibi meritum comparavit. «

Tandem, concussis columnis Ecclesiæ, Prælati videlicet, «
inferioris gradûs & ordinis Clericos rigor tui gravaminis «
atterit; &, quasi aliorum velis supplere defectum, prætendis «
negligentiam Prælatorum, licet Superioris sedis non desit «
autoritas, quæ examina diligenti examinata judicio, & «
judiciali examine congesta, tantâ censurâ percellit, quòd «
pœnæ inflictio culpæ interdicat exemplum, & vindictæ «
severitas esse possit aliis times offensæ ».

Quia verò Dei causæ deesse non possumus, nec debemus, «
super omnibus istis, & aliis contingentibus ecclesiasticam «
libertatem, sic, divinâ suffulti potentiâ, debitum nostri «
prosequemur officii, quòd, Deo pro posse satisfaciētes, «
& homini, in hoc geremus utiliter negotium nostræ salutis «
& tuæ, cùm deferre homini contrà Deum, præsertim in «
talibus, sit nocere, ac parcere, sit sævire: manus enim «
mulierum misericordium filios decoxerunt; sed *habet* vera «
dilectio plagas suas, quæ dulciores sunt, cùm amariùs in- «
feruntur.

Hæc rursus
apud Raynal-
dum.

Habeat.

(a) Sic legitur in manuscripto Regio, sed aliquid deesse videtur.

LETTERE DU PAPE
HONORIUS III.

Dispersis, exclusis rebellibus, Ecclesia, contra matris officium, suspectos filios receperat.

Adjecisti præterea, quòd, post reditum tuum in regnum Siciliae, redintegratis viribus tuis pro temporum varietate, *dispersis, & exclusis rebellibus, dicis ecclesiam contra matris officium suspectos filios receptasse.* Et quidem, de virium redintegratione gaudemus: & utinam redintegrantis affectio sic debitis fuisset contenta limitibus, quòd à justitiâ recuperationis in suis, in alienis ad usurpationis injuriam non transisset! quia, præter id, quòd in die novissimo districti judicis ultione reddetur, consummari felicibus substantia non consuevit eventibus, augmentis non aggregata legitimis; quinimò, grandis acervus inficitur partis adjectione corruptæ.

Super exclusis responso, superfedere possemus, nisi alicujus judicio crederetur retardatum silentium repetitam justificare querelam. Sed ut videmus, quòd hætenus respondentis dissimulatio distulit, nunc extorquet instantia conquerentis.

Supersecuri. A memoriâ quoque tuâ excidisse non credimus, quòd comiti Thomasio, Raynaldo de Aversâ, & fautoribus eorumdem, antequàm castra, quæ viribus obtinere nequiveras, resignarent, inter alia, quæ publicâ & autenticâ sunt conventionem notata, venit expressius personarum securitas in promissum; &, ut id robur firmitatis haberet, Nos & universos fratres nostros rogasti per nuncios, & litteras speciales, in testimonium reservatas, ut Romana Ecclesia *super se securè* ac confidenter reciperet, quòd inviolabiliter promissa prædictis attenderes, & plenariè conservares: sed, utrùm verbis facta responderent, fidesque promissis, plùs quàm deceat sedis Apostolicæ, ac Excellentie imperialis honorem, afflictionibus publicis, & pœnis manifestis, exponunt non nulli de fautoribus Comitum memorati, quorum multos post speratam de securitate fiduciam dedisti exilio, & quosdam ignominiosâ morte damnasti; proindè possumus non immeritò formidare, ne nostra patientia in prædictis veræ patientiæ nomen amiserit & effectum. Quarè, non credas id oblivioni esse relictum, licet sit hætenus dissimulatione *suspensum; sed, quod in*

similibus inferiores pro te promittere debeant, de speculâ poterunt eminenti recipere speculum & exemplar (d). In quo quantum auctoritati sedis Apostolicæ sit detractum, quæ ipsos ad precum tuarum instantiam sub suâ securitate recepit; satis intelligunt qui rem sciunt.

LETTRE DU PAPE
HONORIUS III.

De comite verò Matthæo, quem apud te in subtractione suorum Terræ sanctæ servitium, crucis & crucifixi reverentia non defendit, comiteque Rogerio quondam capto, ut nosti, & postmodum liberato, ut scimus, nec non & quibusdam aliis, qui ad urbem, & loca confinia, à persequentis facie confugerunt, conquiescat de cætero conquestio Principis excellentis, ne siccam stipulam persequi, & contra folium, quod à vento rapitur, suam monstrare potentiam videatur. Hæc quippe à Julii-Cæsaris gestis non elicis, qui Domitium poenæ avidum, & veniæ contemptorem, vitæ servavit invitum; & Metellum se gladiis offerentem irâ tanti Principis reputavit indignum. Certè, in Israelitico populo civitates erant refugii, & urbem ad refugium Christianus populus non habebit? David recursus erat oppressis, & summus Pontifex, David magni vicarius, avertet faciem ab afflictis? & utique non, cum nulla molestia tibi per illos inferatur & tuis; nisi velis id dumtaxat ferre molestè, quod vivunt.

Ad hæc, de viro egregio focero tuo, si ad nostram pervenisset notitiam, quod de iis, quæ tibi facere debuit, omisisset, nostra eum non præteriret monitio, quem tibi desideramus acceptum, & te illi potissimè gratiosum. In quo movet multorum corda miratio, quod, cum consueverint alii crescere ex affinitate majorum, iste, non sine multorum scandalo, non sine Terræ sanctæ dispendio, non sine tui nominis læsione, decrevisse videtur.

Et quidem, his similia magnificorum Principum gesta non continent, sublimium mores ignorant, liberalium largitas non acceptat. Non sic illius Terræ procuratur utilitas, non sic ad ejus subsidium bellatores strenui advocantur. Super quo

(b) Hæc desunt in manuscripto Regio.

LETTERE DU PAPE
HONORIUS. III.

tibi onera gravia, & importabilia nos asseris alligare, quæ digito nostro movere nolimus; non attendens, quòd, jam pluribus annis elapsis, ultrò te istis oneribus subjecisti, spontaneus in Theutoniâ signum Crucis assumens; non attendens quòd, Crucifixi gerendo negotium, onus non leve tulit Ecclesia in Ecclesiasticorum decimatione proven- tum; non attendens, quòd, per fratres nostros, & alios prædicatores, multi potentes & nobiles, magni & parvi, se Crucis obsequio devoverunt.

Pro mercatoribus autem Romanis, Excellentiae tuæ fre- quenter scripsisse meminimus, sicut dicis. Sed, cùm per hoc jus suum non assequantur, ut asserunt, non debet illis in suâ justitiâ ecclesiastica censura deesse.

De vassallis quoque Patrimonii, de quibus, prout pla- cuit, rescripsisti, quòd juris imperialis Excellentiae com- petat, tuorum & prædecessoris tui privilegiorum inspectio protestatur. Quòd si, præter debitum à nobis in illis, aliud pro Terræ sanctæ subsidio petiisses, sicut decuerat, formata petitio ad exauditionis gratiam introisset.

Effectum.

*Ostendisse
videris.*

Offers.

Provideas tamen, ut Advocatiæ vocabulum frequenter tuis litteris repetitum, tua, si placet, non protrahat inter- pretatio in abusum; quoniam, cùm Advocatus Ecclesiæ idem intelligi debeat quod defensor, si defensoris omittis *officium*, nomen improprie retines Advocati. Quod satis in Arcuatâ, & castris aliis quorundam nostrorum fidelium *ostendisti*, quæ detines contra justitiam occupata, post illatam violentiam, post commodum possessionis adeptum, factus de petitore possessor, *offerens* conquerentibus, te jus in tuâ curiâ redditurum. Super quo si qua nova jura sint condita, in publicum prodeant, cùm id non patiantur antiqua.

*Viri tam.
Nunquam sic ad
examinationem
deducet oblivio,
ut omnino.*

Quia verò non est abbreviata manus Domini, ut non possit sublimitatem incurvare hominum, & altitudinem hu- miliare virorum, nunc, cùm felicium tuis votis successuum splendor illuxerit, in sereno humilitatem non deseras, quam in nubilo prætendebas. Speramus itaque quòd *prin- cipis tam* discreti memoriam, *nunquam ad oblivionem sic*

deducet oblivio, quod omninò in vitium ingratitude incidat, quod reprehendit in æmulo, & culpam, quam damnat in hoste, committat. Non ergò seducant te prospera, quem instruxisse debuerunt adverſa, cùm fuerit Pharaonis Pincerna notatus, eò quòd, ſuccedentibus proſperis, ſui eſt oblitus interpretis; & lex nobilitatis id habeat, ut nobilium mentes excelsa non elevent, & infirma non demittant.

Quapropter, fili chariſſime, probatis Apoſtolicæ ſedis affectibus, nullius ſuggeſtio te ſubducatur, quæ, niſi obſtaculum nimie indevotionis impediatur, à te dexteram beneficiorum non ſubtrahet, & dulcedinis ubera non abſcondet, cùm non ſit veriſimile, quòd animi ferventis affectum ab illo de facili velit avertere, quem *multo ſudore* fovit impuberem, multâque ſollicitudine præmovit adu-
tum. *Dat. Later. (c).*

LETTRE DU PAPE
HONORIUS III.

Multo labore,

(c) Hæc deſunt in manuſcripto Regio.



N O T I C E

*Des différens Articles, qui sont contenus dans le
Manuscrit de la Bibliothèque du Roi,*

N.º 5696.

Par M. DE LA PORTE DU THEIL.

ARTICLE TROISIÈME.

Lettre du Pape Boniface VIII, au Clergé de France.

APRÈS la lettre d'Honorius III, dont il vient d'être rendu compte, on trouve dans le manuscrit du Roi, une lettre du pape Boniface VIII, adressée au clergé de France. C'est celle qui commence par les mots *Verba delirantis*; elle est très-connue, & a été imprimée plusieurs fois (a), mais toujours avec inexactitude. Pour ne rien négliger de ce qui peut intéresser les véritables amateurs de l'histoire, & de ce qui peut devenir utile dans des recherches exactes & profondes, j'ai collationné le manuscrit du Roi, avec le texte qui se lit dans les *Preuves de l'histoire du différend de Boniface VIII & Philippe-le-Bel* (b); &, comme le manuscrit offre quelques variantes assez bonnes, j'ai pensé qu'on me sauroit gré de reproduire ici le tissu de cette lettre, je ne dis point parfaitement exact (car les leçons du manuscrit n'aplanissent pas toutes les difficultés), mais un peu plus correct qu'il ne se trouve ailleurs.

LETTRE DU PAPE
BONIFACE VIII.

BONIFACIUS, Episcopus, servus servorum Dei, venerabilibus fratribus, Archiepiscopis, Episcopis, ac dilectis filiis, Electis, & Capitulis Ecclesiarum cathedralium regni Franciæ, ac Doctoribus in theologiâ, & Magistris in jure canonico

(a) Raynald. *Annal. Eccles. tom. XIV*, ad an. 1312. S. 12.

(b) Page 65.

& civili, de regno natis eodem, salutem & apostolicam benedictionem.

Verba delirantis filiæ, quantumcunque desideriiis maternis infesta, *quantâque* sint enormitate fœdata, *nequeunt tamen puritatem* inficere piæ matris, & affectum in filiationis odium provocare maternum, *cum, in ipsâ natorum miseratione, quid diligat amor inveniat maternalis*, qui, licet miseratione doleat, *naturæ legibus, filiali, compatiendo filiis*, in ipsâ tamen miseriâ consolatur. Sanè, conturbata sunt nuper universa Ecclesiæ pia præcordia in auditu verborum, quæ, sub fictæ *consolationis* pallio recitando, quodammodo composita sunt, ut credimus, nomine prædilectæ filiæ, Ecclesiæ Gallicanæ, in matris immaculatæ opprobrium, *grandeque malum*, quasi quis ab amico causam quæreretur recedendi. Sed legitur, quòd Frustrâ rete jacitur ante oculos pennatorum. Ecce, collectis ex parlamento Parisiis congregato mendicatis suffragiis, ne ad vocationem sedis Apostolicæ vocati venirent, eorundem verborum compositores necessariò concludere voluerunt, damna rerum, & ruinas corporum præcipuè prætendendo. Scimus equidem, multorum relatione fidelium, nec latet sedis Apostolicæ notitiam, quæ & quanta fuerint in eâdem concione narrata, & præcipuè quæ Belial ille, Petrus Flota, semividens corpore, menteque totaliter excæcatus, ac quidam alii prædicaverint, sanguinem sitientes populi Christiani, qui carissimum filium, Philippum, regem Franciæ illustrem, trahere conantur in *devia*, proh dolor! *per iniquum*; cum tantæ Christianitatis sublimitas erroneo ducatu *subigitur*, cui ducatus à cæcis miserabiliter ad mentis interitum, nisi ex alto *divina succurrat* pietas, propinatur: quod amarè illuget mater Ecclesia, circâ salutem ejus quærens remedium, & meditatione sollicitâ contrâ tantæ Majestatis naufragium quærit portum. Verùm, vos, fratres, & filii, juxta professionis vestræ debitum, circumspèctis considerationibus *attendatis*, cujus venenosæ fictionis suggesto videmini, in contemptum tantæ matris, obedientiæ filialis nervum *contundere*, aut debitum pervertere statum Ordinis clericalis; videmini siquidem, secundùm dicta

LETTERE DU PAPE
BONIFACE VIII.
Leçons du
texte imprimé.

Quantâvis.
Nequeunt
puritatem.
Cum in ipsâ mi-
seratione quam
diligat amor in-
veniat mater-
nalis.
Naturæ legibus
compatiendo.
Consolationis.

Grande malum.

Devium.
Propinquum.
Submergitur.
Divina sibi
succurret.

Attenditis.

Contendere.

LETTRE DU PÈPE
BONIFACE VIII.

*Domini.
Debebantur.
In vestram
tamen.*

*Verum præcipui
in momento tem-
poris responderunt
manna dulce-
dinis. Quæ qui-
dem lectio me-
lior videtur.
Nec digni sunt
regere, non
immerito corri-
gendi.*

*Vosque contra
nos.*

Deficiunt.

*Sis.
Exhortantes.
Ascendatis.*

Datum, &c.

eorum, spem ponere in terrenis, si timore terrenorum contemnitis cœlestia, vel seponitis, propter timorem iudicium, Christi jugum. Multa præterea superba, iniqua & schismatica, in eâdem infideli concione profanata fuerunt per oratores huiusmodi, per quæ velle videbantur diffuere unitatem Ecclesiæ, inconsutilem tunicam *Dei* nostri, quæ per vos *debebant* rejici, vel rectè potius non audiri, nec etiam recitari, *quia nomen recitator non effugit vanitatis. In vestram verumtamen* excusationem advertimus, qualiter detractores præfati, ut præconceptum venenum festinanter evomerent, in corde & corde loquentes aliqui, vix inter se moras loquendi gerebant. *Vestri præcipue in momento temporis responderunt, manna dulcedinis,* & venenum aspidis effundentes in ecclesiæ matris opprobrium, universale scandalum, & statûs detrimentum eorum; quia, si verba eorum iusto examinarentur examine, eos esse Prælatos non indicant, sed indignos quibuscumque Prælaturis, *nec digni sunt regere, verum meritò corrigendi.* Restat, uti colligamus ex verbis eorum, quæ gesta fuerunt absque nostrâ scientiâ, machinationibus venenosis, ut & vos fictis coloribus ab unione universalis ecclesiæ abducerent nequiter, *Nosque contra vos,* quos vellent iniquitatis eorum habere complices, provocarent. Sed in vanum laborant & *ædificant,* iniquo scrutantes scrutinio, sequaces tantæ superbîæ exquirendo, disponentes ab aquilone sedem erigere contra vicarium Jesu-Christi; quoniam, ut primus Lucifer, cui non fuit hucusque secundus, cecidit cum suis sequacibus, corruet, quantâcunque fulciatur potentiâ, & secundus. Nonne duo principia nituntur ponere, qui dicunt temporalia spiritualibus non subesse? *Hic jam dictis finem imponimus, fraternitates vestras in Domino exorantes,* ut, spretis temporalibus, & contemptis iudicum minis, nobiscum *accedatis* ad cor altum; & exaltabitur Deus, qui dissipat consilia principum, & cogitationes reprobât populorum, pro firmo scientes quòd obediens gratiosè videbimus, & contumaces pro qualitate inobedienciæ puniemus. *Sine datâ.*

NOTICE

N O T I C E

*Des différens Articles qui sont contenus dans le
Manuscrit de la Bibliothèque du Roi,*

N.º 5696.

Par M. DE LA PORTE DU THEIL.

ARTICLE QUATRIÈME.

Lettre des Romains, au Pape Jean XXII.

Cette lettre est de l'année 1327.

LOUIS DE BAVIÈRE étoit entré en Italie (a), & après avoir fait son entrée à Milan, où il reçut la couronne de fer, il se préparoit à pousser jusqu'à Rome, qui, pour lors, étoit en proie aux troubles domestiques. Les Romains, indignés de l'absence du souverain Pontife, voyoient avec rage la splendeur de leur ville éclipsee, le nombre de ses habitans diminué, ses richesses épuisées, & ses monumens presque ruinés. Ils avoient d'abord adressé à Jean XXII de respectueuses prières (b), afin de l'engager à reporter le saint Siège d'Avignon à Rome. Le Pape, cherchant à les retenir dans la soumission, leur avoit promis (c) d'avoir égard à leur desir, dès que les circonstances le permettroient. Cette promesse n'étoit pas suffisante pour les calmer. A mesure que Louis approcha de Rome, les esprits devinrent plus inquiets & plus échauffés. Les administrateurs, à qui le roi de Sicile, qui gouvernoit Rome, en l'absence & au nom du Pape, avoit confié la conduite des affaires, joignirent alors de nouvelles instances (d), à celles que les citoyens

(a) Raynald. ann. Eccles. tom. XV. ad ann. 1327, f. 1, & seq. Murator. annal. Ital. tom. VIII, part. 1, pag. 186.

(b) Raynald. Ibid. f. 4. (c) Id. ibid. (d) Id. ibid. f. 5.

avoient faites précédemment. Le Pape répondit aux lettres de ces administrateurs, à peu-près dans le même sens qu'il avoit répondu à celles des citoyens (e).

Mais, dans l'intervalle de temps, qui s'étoit écoulé entre le départ du messager des administrateurs, & l'arrivée de la réponse du Pontife, il s'étoit passé bien des choses qui avoient changé la face des affaires. La crainte d'exposer la ville au pillage ayant, de plus en plus, fait pencher les Romains vers le parti de Louis de Bavière, ils députèrent en commun un nouvel ambassadeur au Pape, pour lui signifier que, si décidément il ne hâtoit son retour, ils se soumettroient à ce prince (f). A ce nouveau message, même réponse fut faite de la part de la cour d'Avignon : promesse de complaire incessamment aux Romains ; exhortations à demeurer fidèles & obéissans au souverain Pontife (g). Cependant, à peine ce dernier ambassadeur s'étoit-il mis en route pour Avignon, que l'esprit de faction avoit fait de nouveaux progrès ; les partisans du Pape avoient été chassés de la ville ; on avoit décidé de n'y plus recevoir le roi de Sicile, quoiqu'il fût encore pourvu de la dignité de sénateur. Sciarra Colonna, de la faction Gibelline, avec quatre élus de chacun des treize quartiers de Rome, ce qui composoit une espèce de Sénat de cinquante-deux personnes, avoit été revêtu d'une autorité presque suprême (h), & ce fut de ce Sénat qu'émana la lettre qui fait le sujet de cet article.

Raynaldi l'a publiée (i), d'après les Regestes, plus exacte & plus correcte, comme il est naturel, qu'elle ne se lit dans le manuscrit du Roi. Cependant, comme parmi les variantes que présente le manuscrit, il y en a quelques-unes qui tombent sur les noms propres des personnages dont il est fait mention dans la lettre, j'ai cru ne devoir pas me dispenser d'en offrir ici le tableau.

(e) Raynald. *ibid.* (f) *Id. ibid.* s. 6. (g) *Id. ibid.* s. 7.
(h) *Id. ibid.* s. 8. (i) *Id. ibid.* s. 9.

*SANCTISSIMO IN CHRISTO PATRI,
ET DOMINO EORUM,*

LETTERE
DES ROMAINS,

*Domino Johanni, divinâ providentiâ sacro-sanctæ Romanæ
Ecclesiæ ac universalis summo Pontifici, quinquaginta
duo electi viri per Romanum populum, super pacifico
statu urbis omnis, consules arcium, totusque populus
Romanus, devota pedum oscula beatorum.*

Apud Raynal-
dam deest
inscriptio.

NEXUM universi debiti, quo parentibus filii alligantur, insufficientes totaliter ad solvendum, in hoc solum retribuant, quod gaudent in ipsorum honoribus & opprobria detestantur. Hâc certè meditatione continuâ, nos, veri filii Ecclesiæ sanctæ Dei, modernis temporibus audientes iniquos flare ventos, pro Petri naviculâ tempestatibus conquassandâ, turbamur in intimis, & lethaliter vulneramur, præsertim, quia cum Ecclesiâ sanctâ matre nostrâ, cum quâ & vivere & mori unanimiter sumus dispositi, ab eâ tam longævo spatio separati, præsentialiter & continuè non manemus. Ea propter, vestræ Beatitudini flexis poplitibus supplicamus, quatenus Sedem vestram primævam, & verum Ecclesiæ fundamentum, quam oblivioni videmini tradidisse, abjectis moribus & exceptionibus, præsentialiter visitetis. In suâ enim sede, omnium adversantium repulso turbine, pater & filii, conflati in unum, poterunt, Deo propitio, pacis pulchritudine nuptialiter delectari. Alioquin, ex nunc apud Deum, totamque cœlestem Curiam, & Ecclesiam ipsam, ac omnis mundi Christicolas excusamus, si quid sinistrum accidat vel contingat, & filii, patris præsentia destituti, tanquam acephali, declinent ad dexteram vel sinistram. Et ecce, pro his seriøsius enarrandis oraculo vivæ vocis, nobiles & sapientes viros dominos, Petrum Vignam, & Petrum de Magistris, Lucæ judices, & Gotium Gentilis de Insulâ, dilectos cives &

Immensi.
Saltem.
Illorum.

Quia deest.

Moribus & ex-
ceptionibus con-
suetis præsentia-
liter visitetis :
in quâ omnium.
Propitio, in pacem
Omnes.

Ecce quod pro
his.
Vaiani.

Gotium gentilis
dilectos,

M m ij

LETTERE
DES ROMAINS.

Saltem.

*Data Romæ,
apud Ecclesiam
S. Maria in
arâ cali, die VI
mensis junii, x.
indictione.*

ambaxatores nostros, ad vestram præsentiam destinamus; eisdem districtiùs injungentes, quòd, quia facto opus est, non verbis, ultrà tres dies apud Romanam, immò Avinionicam Curiam non morentur; sed cum festinantiâ retrocedant, ut, eorum auditâ relatione, *solum* nostræ indemnitati cautiùs consulere valeamus. *Sine datâ.*



N O T I C E

*Des différens Articles qui sont contenus dans le
Manuscrit de la Bibliothèque du Roi,*

N.º 5696.

Par M. DE LA PORTE DU THEIL.

ARTICLE CINQUIÈME.

Sallas Malespina. Libri VI rerum Sicularum.

CET article du manuscrit du Roi, 5696, ne m'arrêtera pas long-temps. C'est une histoire de ce qui s'est passé dans le royaume des deux Siciles, depuis 1250 jusqu'en 1276, écrite en latin par *Salla*, ou plutôt *Saba*, de *Malespine*. Comme cet ouvrage est imprimé, & que notre manuscrit est précisément celui d'après lequel Baluze a donné son édition, il ne me reste absolument rien à en dire. Seulement, sans vouloir rien diminuer de l'estime si légitimement due à ce savant éditeur, je ne dissimulerai point que, dans le cas où il s'agiroit de donner une nouvelle édition de cet ouvrage, intéressant pour l'histoire de ces temps-là, il seroit peut-être nécessaire de collationner de nouveau le manuscrit du Roi. Soit que Baluze n'ait pu veiller lui-même à l'exactitude de l'édition, lorsqu'il a fait insérer ce morceau dans ses *Mélanges*; soit que ce grand littérateur, occupé alors d'ouvrages plus intéressans, n'ait pas mis à la collation de la copie du manuscrit tout le soin, & le temps, qu'il a si bien employés dans d'autres occasions; soit, enfin, qu'il ait mal lû en quelques endroits; il est certain que le manuscrit ne laisse pas d'offrir quelques variantes, qui m'ont paru préférables aux leçons de l'imprimé: mais elles ne sont pas assez importantes pour en joindre ici le relevé.



NOTICE

*Des différens Articles qui sont contenus dans le
Manuscrit de la Bibliothèque du Roi,*

N.º 5696.

Par M. DE LA PORTE DU THEIL.

ARTICLE SIXIÈME.

Diatribes contre Louis de Bavière.

CE morceau est ce qui, dans tout le manuscrit du Roi, 5696, mérite le moins d'attention. C'est une suite d'invectives en latin, contre Louis de Bavière, une déclamation contre l'irréligion de ce Prince & de quelques-uns de ses partisans. La pièce paroît écrite en vers, dont il n'est pas facile de déterminer l'espèce ni la mesure. Il y en a cent trente-deux, divisés en trente-trois quatrains. Les vers de chaque quatrain sont rimés entr'eux, de manière que, dans chaque quatrain, à la moitié de chaque vers, se trouve une rime, & à la fin, une autre. Je crois pouvoir assurer qu'il n'y a aucune sorte d'utilité à tirer de cette lecture, sous quelque aspect que ce puisse être; &, pour justifier auprès des lecteurs ce jugement, je transcris ici les deux premiers quatrains :

*Bavari apostasia, & eorum malignitas
Qui hunc ducunt per devia, patet per clausas subditas;
Qui pro sua perfidia penas reportant * debitas,
Et in sanctâ Ecclesiâ pacis habundet unitas !*

*Sub vicesimo secundo Johanne summo presule,
Omni virtute secundo, & omnis artis consule,
Vase hauserunt immundo figuli nove regule,
Et perfidie profundo potum horrendæ fabule.*



* Sic; verum
legendum vi-
detur, reportent.

N O T I C E

*Des différens Articles qui sont contenus dans le
Manuscrit de la Bibliothèque du Roi,*

N.º 5696.

Par M. DE LA PORTE DU THEIL.

ARTICLES SEPTIÈME ET HUITIÈME.

Lettres du Pape Innocent III.

APRÈS le morceau, dont il vient d'être rendu compte, on trouve, dans le manuscrit du Roi, 5696, deux lettres du pape Innocent III, que je crois être restées jusqu'à présent anecdotes; du moins, ne se rencontrent-elles point dans le Recueil publié par Baluze, ni dans ses Mélanges, & ne sont-elles, ni rapportées, ni même citées, dans les Annales de Raynaldi; elles ne sont point non plus dans le Spicilege de d'Acheri, ni dans les deux collections de Martenne.

La première s'adresse au roi de France, Philippe-Auguste; elle est datée du palais de Latran, le jour des kalendes de février, de l'année 13 du pontificat d'Innocent III, c'est-à-dire, le 1.^{er} février 1211. Le sujet en est intéressant, & le contenu remarquable. ARTICLE VII.

Le Pape s'y plaint amèrement des entreprises de l'empereur Othon, contre les possessions de l'Église, & celles du roi des deux Siciles, qui fut depuis l'empereur Frédéric second. On sait que, après les longs débats qui avoient désolé l'Allemagne, à l'occasion de la double élection d'un Roi des Romains, au moment où tout paroissoit disposé à s'arranger en faveur de Philippe de Souabe, ce Prince

LETTRES DU PAPE
INNOCENT III.

fut assassiné à Bamberg, le 21 juin 1208. Son compétiteur Othon, sans avoir eu aucune part à ce crime, en recueillit le fruit. Les suffrages, qui avoient été si longtemps partagés, se réunirent alors en sa faveur, & dans une diète, tenue à Halberstadt, il fut unanimement élu & reconnu Roi des Romains. Innocent III, soit qu'il conservât encore les sentimens qui l'avoient porté originairement à soutenir la cause d'Othon, soit que les circonstances lui fissent une loi de concourir avec toute l'Allemagne & l'Italie, qui, soupirant après la paix, se rangeoient à l'envi sous l'obéissance de ce Prince, redoubla de zèle, au moins en apparence, pour soutenir ses intérêts; il se montra prêt à le décorer de la couronne impériale, & se crut heureux de profiter de la circonstance, pour tirer du nouvel Empereur la confirmation la plus authentique, & la restitution la plus ample, de toutes les possessions que l'Eglise Romaine réclamoit, & qui lui étoient encore disputées. Othon, qui desiroit ardemment d'être couronné de la main du Pape, promit tout. Le couronnement se fit en effet à Rome, vers la fin de l'an 1209. Mais, à peine le Pontife & l'Empereur furent-ils réunis, que la discorde se mêla entre eux, & qu'ils devinrent ennemis irréconciliables. Quelles furent les véritables causes de cette brouillerie, & de quelle part vinrent les premiers torts? c'est ce qui n'est pas facile de déterminer. L'histoire fournit moins de secours pour cette époque, que pour des temps antérieurs & postérieurs; ce qui rend plus précieux les monumens anecdotes qu'on peut rencontrer, tels que sont, à ce que je crois, les deux lettres d'Innocent III, que renferme notre manuscrit.

On voit, par la date de la première, que j'ai déjà citée; avec quelle promptitude les esprits avoient changé. En effet, il y avoit, environ seize mois que le Pape avoit couronné l'Empereur, & déjà l'Empereur avoit mis le Pape dans le cas de se plaindre amèrement de lui. On peut, aussi, juger de la chaleur du ressentiment du Pontife, par l'aveu qui lui

lui échappe. Philippe-Auguste, avoit toujours été contraire à Othon, & n'avoit cessé de remontrer au Pape qu'il devoit s'en défier. Le Pape, tout habile qu'il étoit, s'engageant sur ce point dans la politique, avoit cru peut-être devoir s'attacher d'autant plus à Othon, que le roi de France étoit contraire à ce prince; & voilà, que, peu après avoir couronné cet Empereur, l'œuvre, si on peut parler ainsi, de ses mains, le fier Innocent est contraint de reconnoître son erreur; il lui faut recourir à celui même, qui lui avoit reproché si souvent de favoriser obstinément une mauvaise cause, & de soutenir un ambitieux. Il sent combien il a eu tort de ne pas déférer à de pareils avis; il avoue qu'il voudroit défaire son ouvrage : Othon n'est déjà plus pour lui le véritable Empereur.

LETTRES DU PAPE
INNOCENT III.

« Plût au Ciel, s'écrie-t-il, plût au Ciel, mon cher fils, que j'eusse connu aussi-bien que vous, le caractère & le cœur de cet Othon, qui se donne aujourd'hui pour « Empereur! que d'embarras cruels je me serois épargnés.... » Ce n'est pas sans quelque pudeur, que je vous écris, à « vous, qui m'aviez si bien prophétisé ce que j'éprouve « aujourd'hui; mais, je dois me consoler, quand je lis « dans la Bible, ce que Dieu disoit de lui-même : *Je me repens d'avoir établi Saül roi d'Israël* ».

Le Pape, dans le cours de la lettre, expose ses griefs, annonce que, si Othon ne vient point à résipiscence, il l'excommuniera, & dispensera ses sujets de la fidélité au serment d'obéissance. Enfin, pour animer davantage Philippe, il lui rend compte de la manière hautaine & dédaigneuse, dont Othon avoit reçu les propositions que le Pontife avoit fait faire, relativement à la paix entre l'Empire & la France.

La seconde lettre, qui suit, adressée aux princes d'Allemagne, roule sur le même sujet, & est du même style. Le manuscrit ne présente point la date précise; il n'y a que ces mots, *Data Laterani*; mais, il est presque évident qu'elle

ART. VIII.

Tome II.

N n

est de la même date que la précédente ; le sujet, la forme, même une partie des mots, sont les mêmes.

Je n'entrerai pas ici dans plus de détail ; & je me contente de transcrire les deux lettres. J'aurai lieu de montrer plus clairement le parti qu'on peut en tirer pour l'éclaircissement de cette époque de l'histoire, dans une dissertation que je prépare sur le règne d'Innocent III, & dans les notes dont seront accompagnées les lettres, jusqu'à présent anecdotes, de ce Pontife, que j'ai rapportées de Rome, & qui s'impriment actuellement par les ordres & sous la direction de M. le Garde des Sceaux. L'édition qui formera deux volumes *in-folio*, & qui servira de supplément, ou plutôt de complément au recueil que Baluze a déjà publié, paroîtra vraisemblablement dans le courant de l'année prochaine : elle est presque achevée, &, à l'instant où j'écris ceci (a), il ne reste plus que la préface & les tables à livrer à l'impression.

INNOCENTIUS, &c. FRANCORUM, REGI, &c. Utinam, fili carissime, mores Othonis, qui dicitur imperator, & a nobis noti fuissent, sicut à vobis noti fuerant ! quòd non essemus ab eo tam impiè circumventi, quamvis se ipsum potius circumvenerit, scilicet in unum & famam & conscientiam maculando ; dùm, beneficiorum ingratus, & promissionum suarum immemor, retribuit nobis mala pro bonis ; à persecutione piæ matris incipiens, tanquam filius indevotus, qui, quod debet iniquum & impium ab omnibus reputari, ad occupandum regnum Siciliae manus extendit, quod carissimus in Christo filius noster, rex Fredericus, orphanus & pupillus, obtinet ex successione maternâ, tanquam sibi nequaquam sufficiat, quòd ejus patrimonium injustè detinet occupatum. Quis ergò de cætero sibi credat, aut de ipso confidat ! quandoquidem nobis fidem non servat, qui, sicut indigni, locum Christi

(a) Le 6 de novembre 1788.

in terrâ tenemus , & qui tot ac tanta sibi contulimus beneficia , qui ab eo , per munimenta & instrumenta , omnimodas recepimus cautiones. Ubi veritas? ubi fides? ubi fas? ubi lex? ubi reverentia? ubi devotio? ubi confidentia? ubi spes? ubi benevolentia? ubi amor? ubi denique jus naturæ? ad imum sunt per ipsum & in ipso confusa. Videat tamen ipse , ne , intentione perversâ , illam commiserit deceptorie pravitatem , propter quam quod factum est circa ipsum , haberi debeat pro infecto; maximè , cum ingratitude vitium omninò se reddat indignum. Præterea , parùm attendit , ac pro nihilo ducit , sæpè monitus ac rogatus a nobis , ne majorem perturbationem ducat in seculo , quod ejus hætenus occasione valdè extitit perturbatum; ne impediat sanctæ Terræ succursum , qui propter ejus negotium fuit hucusque impeditus , cum ad hoc totus inhiat & aspiret , ut aliena sibi quælibet usurpet , veritate & justitiâ penitè abdicatis. Nam , absque omni judicio non solùm præfatum Regem , verùm etiam Nosmetipsos , quantum potuit , spoliare præsumpsit , paratos eidem plenitudinem justitiæ exhibere. Cùm igitur pacem mundi perturbet , Terræ sanctæ succursum impediat , & ordinem juris pervertat , cur igitur non totum attenditur ab illo , qui sibi soli totus intendit? Nam , *sua res agitur paries cum proximus ardet* ; & , si hoc facit in viridi , in arido quid non est facturus? In tantam enim arrogantiam jam transcendit , ut publicè protestetur quòd apparebit omnes seculi Reges ipsius jugo submitti , licet hoc tibi cum pudore scribamus , qui de ipso nobis propheta fuisti. Sed in hiis tamen hos consolatur Deus , qui legitur de se ipso dixisse , *Pœnitete me quòd constitui Saül regem super Israel* , dolens quod fecerat , juxta morem hominis pœnitentis. Et Nos quidem , nolentes mercenario comparari , qui videt lupum venientem & dimittit oves & fugit , interdiximus ei , sub poenâ excommunicationis , ex parte Dei omnipotentis , & sancti Petri & Pauli , & Nostrâ , ne contra Nos & Romanam Ecclesiam , & Regem & regnum Siciliæ , tantam persecutionem exerceat , sed , ab eâ omninò desistens , satisfaciat de offensis. Quòd si se in sen-

N n ij

LETTERE DU PAPE
INNOCENT III.

tentiam excommunicationis injecerit, universos a fidelitate suâ noverit absolutos, quia, juxta sanctorum Patrum sanctiones canonicas, ei qui Deo & Ecclesiæ fidem non servat, fides servanda non est, a communione hominum separato. Cæterum, scire te volumus, quod, cum vivâ voce super pace inter te & ipsum reformandâ eum convenimus, sic inflatè nobis respondit, quod, quamdiù detineres terram avunculi sui, præ nimîâ confusione non posset faciem levare, quàmvis simulatione velit tecum pacem tractare, usquè Nos significaremus eidem, quod id faciendum juxta nostræ arbitriûm voluntatis tam juramento quàm scripto adstrictus respondit, quod cartam servaremus in archâ. Sed Nos propositum nostrum patenter expressimus, quod nunquàm deficeremus regno Francorum, cum ipsum Romanæ Ecclesiæ nunquàm defuerit in prosperis vel adversis. Quocircâ, Serenitatem regiam duximus rogandam & monendam, quatenus devotionis affectum, quem quasi jure hereditario erga Romanam Ecclesiam contraxisti, prompto animo persequaris. Rescribas nobis super his tuæ beneplacitum voluntatis. *Datum Laterani, kal. Februar. anno Pontificatûs nostri XIII.*°

INNOCENTIUS, &c. UNIVERSIS PRINCIPIBUS ALEMANNIÆ, Salutem, &c.

Insolentiam & nequitiam Othonis dicti imperatoris, quam contra Nos & Romanam Ecclesiam, quam contra Regem Siciliæ, orphanum & pupillum, exercet, omnes qui audiunt admirantur: maximè propter horrendæ ingratitudinis vitium, nephandæ infidelitatis perpetuum, & abhorrendæ impietatis excessum. Namque, præter alia pericula multa, quæ propter ipsum eveniunt, pacis tranquillitas perturbatur, juris ordo. pervertitur, ac Terræ sanctæ subsidium impeditur. Nos multimodo laboravimus eum a suo iniquo proposito revocare; sed omninò incorrigibilem vidimus cum dolore cordis; &, in

fortitudine spiritus, post diligentes ammonitiones & dilationes frequentes, excommunicavimus & anathematizavimus ipsum, ex parte omnipotentis Patris, & Filii, & Spiritus sancti, autoritate quorum, Petri ac Pauli apostolorum, & Nostrâ, pro eo, quod, beneficiorum nostrorum ingratus, & promissionum suarum oblitus, malignè persequitur præfatum Regem Siciliæ, orphanum & pupillum, apostolicæ protectioni relictum, nequiter invadendo regnum ipsius, & Romanæ Ecclesiæ patrimonium, contra sacramenta & scripta sua, & contra jura & monumenta nostra, cum semper parati fuerimus, & sæpè obtulerimus ei, justitiæ plenitudinem exhibere, coram arbitris communiter eligendis. Undè, cum, juxta sanctorum Patrum canonicas sanctiones, ei qui Dei & ecclesiæ fidem non servat, fides servanda non sit, a communione fidelium separato, Nos ab ipsius fidelitate absolvimus universos, vel potius decrevimus absolutos; excommunicantes & anathematizantes omnes, qui ei ad impugnandum vel *occurrendum* regnum Siciliæ, vel ad Romanæ Ecclesiæ patrimonium, præstant auxilium aut præstabunt. Imputet ergo sibi, si intentione perversâ istam commiserit deceptorie pravitatem, per quam quod factum est circa ipsum, haberi debeat pro infecto. Ceterum, quales & quantos vos habeat, ex eo potestis perpendere manifestè, quod, vestro irrequisito consilio, tam gravem & arduam videlicet persecutionem adversus Romanam Ecclesiam, & regnum Siciliæ, suæ tantum voluntatis arbitrio incoepit. In quâ profecto si possit proficere, & suum propositum adimplere, ad eam vos conditionem rediget, ad quam avus & avunculus ejus barones Angliæ redegerunt. In quâ cum nutritus fuerit a patruo, consuetudines ejus, pro viribus ejus, in Imperium subducere attentabit. Nam, si hoc fecit in viridi, quid in arido est factururus? *Vestraque res agitur, paries cum proximus ardet.* Nec nobis obijciatur a quoque, quod toto conamine procuravimus promotionem ejus; quia non credebamus eum quod subito est effectus, immò qualem ipse se subito demon-

LATRES DU Pape
INNOCENT III.

Sic legitur in
manuscripto.
Deest aliquid.

LETTRES DU PAPE
INNOCENT III.

Deest aliquid.

travit. Nam Deus, qui omnia noverat antequàm fierent; promoveri fecit Saulem, staturâ procerum, in regem, quem ipse, ipsius culpâ, postea reprobavit, & ei pium substituit juniorem, qui regnum optinuit & possedit: quæ res instantis temporis est figura. Et, si Nos circa ejus promotionem fortè per ignorantiam deliquimus, citò pro ipso delicto pœnam primi pertulimus, Deo misericorditer providente, ut à nobis inciperet, quatenùs ejus malitia fieret omnibus manifesta, sibi que ab ejus dolis & fraudibus sibi cæteri præcaverent. Igitur, attendentes diligenter, ne cùm potestis nolueritis, cùm volueritis nequeatis. Dolemus & pro Ecclesiâ; dolemus & pro Imperio; dolemus etiam pro toto populo Christiano; &, ad vos, tanquam filios devotissimos, & catholicos principes, recurrentes, per Apostolica scripta mandamus, & in remissionem peccatorum injungimus, quatenùs festinetis super hujuscemodi providere, dum temporis opportunitatem habetis; quia *Nocuit sapè differre paratis*, scientes, quòd Nos, quòcumque res ista deveniat, illos efficaciter adjuvabimus, qui nostris acquieverint monitis & mandatis. *Datum Laterani, &c.*



N O T I C E

*Des différens Articles qui sont contenus dans le
Manuscrit de la Bibliothèque du Roi.*

N.º 5696.

Par M. DE LA PORTE DU THEIL.

ARTICLE NEUVIÈME.

*Lettre du Pape Innocent III, au Roi d'Angleterre
Jean sans-terre.*

A la suite des deux lettres du pape Innocent III, qui ont fait le sujet des deux articles précédens, il se trouve dans le manuscrit du Roi, 5696, une troisième lettre du même Pape, adressée au roi d'Angleterre, Jean-sans-terre. Innocent III s'y plaint amèrement de l'obstination, avec laquelle le Roi refusoit de reconnoître pour archevêque de Cantorbéri, Étienne de Langton, Cardinal-Prêtre du titre de Saint-Chrysogone, que le Pontife avoit, de sa propre autorité, élevé au siège primate d'Angleterre, sans égard aux deux élections qui avoient été faites par les moines de Saint-Augustin, partagés entr'eux, & dont les uns avoient élu Reginald, leur sous-prieur, les autres, l'évêque de Norwick. Innocent termine ses plaintes & ses remontrances, par la menace formelle, qui ne fut que trop bien & trop tôt exécutée, d'excommunier le Roi, & de mettre son royaume en interdit, si, dans l'espace de trois mois, ce Prince ne reçoit point le Prélat, & ne le met pas en possession de son archevêché.

Cette lettre ne se trouve point dans le recueil publié

LETTRES DU PAPE
INNOCENT III.

par Baluze, mais elle est insérée toute entière dans le 1.^{er} volume du *Theaurus Anecdotorum*, de D. Martenne (a), qui annonce avoir tiré cette pièce d'un manuscrit du monastère de Saint-Julien de Tours. Je suis donc dispensé d'entrer dans aucun détail à l'égard de cette pièce; je dirai seulement que, dans le cours de la lettre, le manuscrit du Roi offre quelques leçons différentes de celles que présente l'édition de D. Martenne, mais qui ne méritent pas d'être relevées. Il est à regretter que la pièce n'ait pas été copiée toute entière dans le manuscrit du Roi; peut-être y eût-on trouvé la date, qui manque dans l'édition de D. Martenne. Ce savant religieux l'a rapportée à l'année 1209, douzième du pontificat d'Innocent III; mais la suite des faits historiques, prouve qu'il faut la placer sous l'année 1208, onzième du pontificat de ce Pape, puisqu'évidemment elle a dû être écrite à l'époque, où l'on vit fulminer la sentence d'interdiction sur le royaume d'Angleterre, & que cette interdiction, selon le témoignage de Mathieu Paris (b), & de presque tous les Historiens, unanimes sur ce fait, fut lancée en 1208.

Qu'il me soit permis, à cette occasion, de relever une erreur, dans laquelle il est assez surprenant que Panvinus & Ciaconius (c) soient tombés, & dont il est sur-tout étonnant que le dernier éditeur de Ciaconius, Oldoinus, ne se soit pas aperçu. Panvinus & Ciaconius ont compté Étienne de Langton, parmi les Cardinaux de la huitième promotion, que Panvinus place sous l'année 1212, quinzième du pontificat d'Innocent III. Mais, il est certain qu'Étienne de Langton étoit déjà décoré de la pourpre Romaine, lorsque le Pape le nomma archevêque de Cantorbéri; Oldoinus lui-même en convient dans l'article relatif à ce Prélat (d),

(a) *Theaur. anecdot. Tom. I, col. 810.*

(b) *Tom. I, pag. 226.*

(c) *Ciaconius, Vit. Pontif. & Card. Tom. II, col. 31.*

(d) *Oldoinus, ad Ciacon. ibid.*

& cette nomination incontestablement eut lieu , au plus tard, en 1207. Peut-être mon observation paroîtra peu importante; mais, comme l'ouvrage de Ciaconius, avec les commentaires d'Oldoinus, qui en soi-même est d'une grande utilité, souvent sert d'autorité, sur-tout aux écrivains, qui, ne travaillant pas *ex professo* sur l'histoire ecclésiastique, se croient, avec raison, autorisés à y recourir, quand il s'agit seulement de consulter, il n'est pas absolument inutile de rectifier, lorsque l'occasion s'en présente, les méprises, qui ne laissent pas d'y rester en grand nombre. De pareilles remarques, d'ailleurs, sont pour nous une sorte de compensation du regret que nous devons naturellement ressentir, lorsque, après avoir consacré un temps & un soin, quelquefois assez considérables, pour nous mettre en état de rendre compte du contenu d'un manuscrit, nous nous trouvons, comme il n'arrive malheureusement que trop souvent, forcés d'avouer que le résultat de nos recherches n'ajoute guère à la somme des connoissances précédemment acquises. Après un travail pénible, lorsque les fruits qu'on en recueille, sont, si on peut s'exprimer ainsi, d'une utilité plutôt négative que positive, on a besoin de quelque consolation: c'en est une, que de consigner au moins la preuve de son exactitude & de son attention.

LETTRES DU PAPE
INNOCENT III.



N O T I C E

*Des différens Articles qui sont contenus dans le
Manuscrit de la Bibliothèque du Roi,*

N.º 5696.

Par M. DE LA PORTE DU THEIL.

ARTICLE DIXIÈME.

*Lettre d'Édouard III, roi d'Angleterre, au Pape
Benoît XII.*

CETTE lettre d'Édouard III, au pape Benoît XII, est celle par laquelle le roi d'Angleterre cherche à s'excuser d'avoir pris le titre de Roi, & les armes, de France. Raynaldi (a), qui fait mention de cette lettre sous l'an 1340, mais sans la rapporter, pas même par extrait, note en marge qu'elle se trouve dans l'ouvrage de Walsingham; elle se rencontre aussi dans le Recueil de Rymer (b). Le manuscrit du Roi n'offre aucune variante digne de remarque.

(a) Raynald. *Annal. Eccles.* tom. XVI, ad an. 1340, S. 4.

(b) Tom. II, part. 1V, pag. 64, ad an. 1340.



N O T I C E

*Des différens Articles qui sont contenus dans le
Manuscrit de la Bibliothèque du Roi,*

N.º 5696.

Par M. DE LA PORTE DU THEIL.

ARTICLE ONZIÈME.

CHRONIQUE FRANÇOISE.

LE dernier article qui se présente dans le manuscrit du Roi 5696, & qui paroît le plus important, est une Chronique Françoisse, qui s'étend depuis les temps les plus reculés, avant l'établissement de notre monarchie, jusqu'à l'année 1469. *Fol. 42, verso.*

Cette chronique est composée de plusieurs parties qui ne sont ni du même auteur, ni de la même écriture.

La première & la plus grande portion, s'annonce comme ayant été composée par Guillaume de Nangis; elle commence par la courte préface que voici :

« Pour ce que moult de gens, & meismement li haut homme & noble, qui souvent viennent en l'église mon-segnour Saint Dyonise de France, où partie de vallans roys de France gissent en sepulture, desirent cognoistre & savoer la naissance & la descendue de lour très-haute génération, e les mervelloux fais qui sont raconté & publié par maintes terres des devandis roys de France; je, frere Guillaume, dit de Nangis, Moine de la devant dite église de Saint Dionyse, ay translaté du latin en franceys, à la requeste de bonnes gens, pour ce que cil qui latin n'entendent, puissent savoer e cognoistre dont

O o ij

CHRONIQUE
FRANÇOISE.

» si noble gens, e si beneureux descendit e vint premierement ».

Immédiatement après, le chroniqueur entre en matière.
» Après ce que Troye, &c.

La Dissertation que M. de la Curne a faite, *Sur la vie & les ouvrages de Guillaume de Nangis & de ses continuatens*, dissertation qui est imprimée en entier dans le Recueil des Mémoires de l'Académie (a), me dispense d'entrer ici dans aucun détail sur la personne & les écrits de cet auteur. Je ne dois parler que de ce qui peut concerner celui de ses ouvrages, dont le manuscrit que j'ai examiné semble contenir un exemplaire.

Ibid. pag. 565. M. de la Curne a établi, que, indépendamment des grands ouvrages connus, la Vie de S.^t-Louis & celle de Philippe-le-Hardi, ainsi que la grande chronique publiée par D. Luc d'Acheri (b), Guillaume de Nangis avoit encore composé en latin une chronique, qui doit avoir été moins considérable, qui étoit proprement une chronique des rois de France, & qui n'a jamais été imprimée. Le savant académicien dit, que, quelques recherches qu'il ait faites, il n'a jamais pu découvrir aucun manuscrit de cette chronique latine : mais il ajoute, qu'il n'en est pas de même d'une traduction en françois, faite par Guillaume de Nangis lui-même, de cette chronique latine; qu'il en a vu un exemplaire à la Bibliothèque du Roi, & plusieurs dans celle de Saint-Germain-des-Prés; enfin, c'est d'après un de ces derniers exemplaires, qu'il rend compte de la traduction dont il s'agit.

M. de la Curne a omis de citer le n.^o du manuscrit de la Bibliothèque du Roi, dans lequel se trouve l'exemplaire dont il parle; mais il y a lieu de croire que le manuscrit dont je vais rendre compte, n'est pas celui qu'il a examiné.

(a) Tome VIII, Mémoires, page 560.

On verra dans la suite de cette notice sur quoi je fonde ma conjecture.

CHRONIQUE
FRANÇOISE.

Je n'ai point non plus collationné le manuscrit du Roi, dont je rends compte aujourd'hui au Comité, avec celui de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, qu'a vu M. de la Curne. Comme la chronique, en elle-même, est de médiocre importance, j'ai cru qu'il suffiroit de faire bien connoître l'exemplaire du Roi. Mais, en comparant ce que j'en dirai, d'après un examen attentif & par un rapport fidèle, avec ce que M. de la Curne a dit du même ouvrage, d'après le manuscrit de Saint-Germain-des-Prés, on se persuadera aisément que ce manuscrit de Saint-Germain-des-Prés doit différer en beaucoup de choses de celui du Roi que j'ai eu entre les mains.

La préface que j'ai rapportée plus haut, semble, il est vrai, ne laisser aucune incertitude sur l'identité de la chronique dont je donne la notice, avec celle dont M. de la Curne a parlé. Beaucoup moins cette préface paroît-elle laisser aucun lieu de douter, quel est l'écrivain de qui la chronique auroit été originairement l'ouvrage. D'après les termes dans lesquels la préface est conçue, il paroît certain que l'écrivain, à qui on doit la chronique, est Guillaume de Nangis; &, comme on fait d'ailleurs que Guillaume de Nangis a écrit en latin une grande chronique, lorsqu'il annonce qu'il a traduit celle qu'on va lire du latin en françois, il est naturel de penser qu'il n'aura traduit & abrégé, que son propre ouvrage; ou que, s'il y a mis quelque différence, cette différence n'aura pu consister que dans le plus ou moins d'étendue, non dans la variété, encore moins dans la contradiction, des détails. Cependant, après une comparaison attentive de cette traduction (qui s'annonce comme faite par Guillaume de Nangis), avec la grande chronique latine du même auteur, on est tenté de prononcer que les deux ouvrages ne peuvent pas avoir été faits par la même personne.

Je n'oserois, il est vrai, former aucune assertion positive à cet égard. Je n'ai point encore été à portée de consulter

tous les manuscrits de la grande chronique de Guillaume de Nangis. Dans l'édition qu'a donnée de cette grande chronique, D. Luc d'Acheri, ce savant littérateur n'a fait imprimer que la partie de cette chronique qui est postérieure à l'an 1112 ; pour tout ce qui est antérieur , il nous renvoie à l'ouvrage de Sigebert de Gemblours , dont Guillaume de Nangis lui-même , dans la préface de sa grande chronique , avoue avoir été simplement le copiste.

Mais , en supposant , comme il est probable , qu'en effet , dans tous les manuscrits de cette grande chronique de Guillaume de Nangis , rien ne diffère de ce qui se lit dans Sigebert , on peut s'étonner que l'auteur , qui en composant son principal & plus grand ouvrage , n'auroit fait autre chose que copier un de ses devanciers , se fût écarté ensuite des récits de ce même devancier , dans un second & moindre ouvrage , qui n'auroit été que l'abrégé du premier. Or , en conférant les éditions de l'ouvrage de Sigebert , avec notre chronique françoise manuscrite , on ne laisse pas de trouver des différences remarquables dans la manière dont les mêmes faits y sont énoncés. Ces différences s'aperçoivent même dans le début : comme elles roulent sur des faits fabuleux , concernant l'origine de la monarchie Françoise , dès le temps du siège & de la prise de Troye , je crois superflu de les rapporter ici. Je me contente de les indiquer , & de dire qu'en général la chronique françoise , dont je donne ici la notice , m'a paru toujours avoir un rapport plus exact & plus fidèle avec les grandes chroniques de Saint-Denys , & l'ouvrage d'Aimoin , qu'avec la chronique de Sigebert de Gemblours , dont pourtant il seroit si naturel , comme je viens de l'expliquer , qu'une traduction , faite par Guillaume de Nangis lui-même , d'un abrégé de son propre ouvrage , ne se fût jamais écartée. Cette remarque préliminaire , & quelques autres d'un genre différent , qu'on verra dans la suite , m'ont donné lieu de former une conjecture sur le véritable auteur de notre chronique ; conjecture , dont l'exposition ne sera bien placée que vers la fin de la notice.

Parcourons auparavant l'ouvrage même, & rapportons le peu de particularités, je ne puis malheureusement dire intéressantes, ni même peut-être absolument nouvelles, mais je dirai peu connues, que j'en ai tirées.

CHRONIQUE
FRANÇOISE.

Quoique notre chroniqueur commence son récit dès la prise de Troye, c'est seulement au règne de Clotaire I, qu'on trouve, & même encore à peiné, quelque particularité qui puisse faire le sujet d'une citation; mais, là, j'ai cru devoir noter ce qu'il dit des enfans de ce prince.

« Tinst-il toute la monarchie du royaume de France tout seul; & puis la départirent siens IIII fils, Chilperic, « Karibert, Gontrant, & Sygebert, en IIII parties. Chilperic regna à Soissons; Karibert à Paris; Gontrant à « Orléans; Sygebert à Mets en la Lorraine. Une fille eut « aussi le roy Clotaire, qui fut mariée à Haubert, un « sénateur d'Austrasie, de laquelle dame, Pepin, qui fut puy « roy, descendi, si comme nous dirons en l'ystoire qui « s'ensuiet, & iceste dame eut à nom Bletilde ».

Fol. 45, recto,
col. 1.

Comme une grande obscurité, malgré les efforts que plusieurs savans ont fait pour la dissiper, couvre encore le berceau de la race Carlovingienne, j'ai cru ne devoir pas négliger d'ajouter le témoignage, quel qu'il soit, de notre chroniqueur, à ceux qui attribuent à cette famille une ancienneté, & une descendance que d'autres lui contestent.

Autre remarque plus légère peut-être encore, mais du même genre. Notre chroniqueur est du sentiment de ceux qui ont affirmé que Karibert mourut en Aquitaine.

Ibid. recto,
col. 2.

« Ly roys Karibert fut enterré en l'église S.^t Romain. »

Un peu plus bas (pour ne rien omettre de ce qui, dans l'ouvrage que j'examinais, diffère du récit de nos auteurs connus), j'ai noté la manière dont il raconte la mort du fils de Chilperic I, Théodebert. On sait que ce jeune prince, ayant été pris dans une guerre contre Sigebert, fut relâché sur la promesse de ne plus porter les armes contre lui; qu'il ne tint point cet engagement, & que, ayant de nouveau attaqué le Roi son oncle, il périt dans une bataille.

CHRONIQUE
FRANÇOISE.

Notre auteur semble affirmer qu'il fut pris une seconde fois, & qu'on le fit mourir de sang-froid, en punition de ce qu'il avoit violé son serment.

Fol. 45, recto,
col. 2.

« Son frere Chilpéric qui regnoit à Soissons, qui estoit » entré en armes ès terres de son royaume, chassa hors, » & print Theodebert son fis; & après ce, le rendi pour » ce qui li jura que jamais ne servoit ne ne vendroit en » bataille contre lui; & de ce se parjura, ques il fut prins une autre fois, & pour ce fut-il ocis ».

Enfin, pour la plus grande exactitude, j'ai marqué également la façon inintelligible, dont il indique, plutôt qu'il ne rapporte, la mort de Sigebert.

Ibid. verso,
col. 1.

« La royne Frédégonde, fame le roy Chisperc, qui » douta mout le roy Sigebert, envoya puis 11 de ces » valles, lesquieux il fist ocire. A S.^t Medaart de Soissons fu enterrés de les son pere ».

Il paroît dans le manuscrit, que le copiste a reconnu lui-même quelque lacune avant cette phrase.

A l'article du roi Childebert III, dont le règne, selon notre chroniqueur, commence en 698, on trouve en marge une note, écrite d'un caractère à peu-près semblable à celui du texte, mais visiblement d'une main différente. Voici les termes :

Fol. 47, verso
col. 1.

« En temps d'icest roy Childebert, l'an de grace VII; » VIII, fut faite la révélation de Saint-Michiel en Monte- » tumbe, qui ores est dit en peril de la mer, à Saint- » Aubert, évesque de Avrenches, par trois fois; &, parce » que il cuidoit que ce fust songe, Saint-Michiel li fist un pertus en la teste, qui encore i appeirt ».

Cette note a fixé mon attention, non pas précisément à cause de la particularité qui y est rapportée d'un trou fait à la tête de Saint-Aubert, particularité qui semble avoir été inconnue tant à le Cointe (a) qu'à Mabillon (b); non

(a) Annal. Ecclesiast. tom. IV, ad an. 706, n.° 1.

(b) Annal. Benedict. ad eumd. ann.

pas

pas même encore, à cause que l'époque de la fondation de l'église du mont Saint-Michel, y est fixée deux ans plus tard que ne la rapportent ces deux annalistes, & d'après eux les auteurs du *Gallia Christiana* (c); mais parce qu'elle peut appuyer la conjecture que j'ai formée, & que j'exposerai plus bas, sur les véritables rédacteurs, ou collecteurs, des différentes parties de notre chronique, qui au commencement nous est annoncée, ainsi qu'on l'a vu, comme étant l'ouvrage de Guillaume de Nangis.

A l'article du roi Pepin, le chroniqueur assure de nouveau & avec un détail circonstancié, ce qu'il avoit déjà dit plus haut, savoir, que ce prince descendoit d'une fille de Clotaire I. La même raison qui m'a fait ne pas négliger la première remarque, m'engage à rapporter ici ce second passage tout entier.

« Et pour ce que la descendue du lignage aux roys de France, falli ci endroit en Pepin qui riens n'estoit « au roi Chideric par affinité de lignage, nous dirons ci- « après dont li roy Pepin descendi, pour ce que l'en sache « que il fu de la generacion de France qui descendirent « des Troyens, avant que nous racontons les faits. Nous « avons dit par-dessus que le premier Clotaire de France, « fiuz Clovis le premier roy Crestien, eut une fille qui « avoit non Bitilde. Icestre dame fu mariée à un haut « homme qui sénateur estoit au royaume d'Austrasie, qui « estoit apelés Haubert. Icestui Aubert engendra en ceste « dame un vaillant Prince qui eut non Arnoul, & cestui « Arnoul engendra Saint-Arnoul qui puis fu evesque « de Mes. »

Fol. 48, recto,
col. 1.

Arnoul, fil le prince Arnoul, quent il fut evesque de « Mes, gouverna & ordena les besoingnes du royaume « d'Austrasie, avecques Pepin, le fiuz Charles-Martel. Au «

(c) Tom. XI, col. 511.

CHRONIQUE
FRANÇOISE.

» temps le segont Clotaire roy de France, lors estoit
» Arnoul mariez ; & engendra en sa fame, qui avoit non
» Doda, un vaillant baron, qui fu apelez Ansegise, Clo-
» dulphe (*ainsi*), qui puis fu evesque de Mes, aussi
» comme son pere avoist été. Icil Saint-Arnoul testa puis
» son evesquié, & devint solitaire, & sa fame Doda fut
» recluse à Dreuez.

» Ansegise, le fil Saint Ernoul, engendra Pepin-le-Brief,
» qui fut pere Charles - Martel. & fu puis occis d'un
» homme qui avoit non Godemer, lequiel il avoit tenu
en leve sus fons, e lavoit en grant henour effauciez ».

Fol. 49, verso,
col. 2.

Lorsqu'on est arrivé, dans le manuscrit, à l'article du règne de Charles-le-Chauve, on trouve de nouveau à la marge une longue note, de la même écriture que celle dont j'ai fait la citation. Celle-ci est beaucoup plus étendue, & règne au bas de cinq ou six pages ; c'est un récit abrégé des ravages que les Normands exercèrent dans les différentes parties de la France. On y trouve rapportée cette particularité romanesque, concernant la prise de Luna, en Italie, par Hasting, qui est détaillée dans Guillaume de Jumieges (*d*), Dudon (*e*), & autres. Il y est fait mention de la succession généalogique des ducs de Normandie, depuis Rollon jusqu'au temps du roi d'Angleterre, Jean-sans-terre. On ne peut suivre complètement le fil de cette note ; il y en a eu plusieurs lignes rognées par le relieur, qui aura voulu égaliser les feuillets du volume. La perte est légère ; la note ne contient absolument rien qui ne soit déjà connu, & bien mieux raconté ailleurs : seulement, il n'est pas inutile, pour mon objet, de remarquer, que presque tout ce qui est rapporté des actions particulières des ducs de Normandie, dont le rédacteur passe en revue tous les noms, est relatif à des donations ou confirmations de biens, en faveur du monastère du mont S.^t Michel.

(*d*) Hist. Norm. lib. I, cap. IX, ap. Chesn. pag. 220.

(*e*) De Mor. & ac. Normann. lib. I, *ibid.* pag. 64.

Je reviens au texte même de la chronique.

M. de la Curne (f) dit, que, dans le manuscrit de Saint-Germain-des-Prés, sous l'année 929, il est rapporté un fait concernant la manière dont Louis-d'Outre-mer fit mourir Heribert, comte de Vermandois, pour venger Charles-le-Simple son père, que ce comte avoit enfermé dans une prison à Péronne, où il avoit fini ses jours misérablement : fait, ajoute M. de la Curne, qui n'est appuyé d'aucune autorité que de celle de Nangis, & qui paroît un peu fabuleux. Il eût été à désirer que M. de la Curne eût détaillé le fait même dont il parle. Quel qu'il soit, d'abord on ne comprend pas aisément comment c'est sous l'année 929 que le chroniqueur l'a placé. Quelque calcul chronologique que l'écrivain, dont l'ouvrage se trouve dans le manuscrit de Saint-Germain-des-Prés, ait adopté, relativement à l'époque des règnes des Rois de la deuxième race, il n'a point pu placer le commencement du règne de Louis d'Outre-mer sous l'an 929 ; il ne peut l'avoir placé que plusieurs années plus tard. Ensuite, il est certain qu'il n'est fait aucune mention du trait historique dont il s'agit, dans le manuscrit que j'examine. Dans tout l'article du règne de Louis d'Outre-mer, je ne trouve aucune particularité différente des récits communs à tous les historiens, sinon que le fils de Louis Carloman fut pris avec son père, après la bataille perdue contre les Normands.

« Tant fist icel comte de Paris, Huc le garant, que le roy Loos e Charlement ses fis furent prins par la *race* » (ce mot se lit difficilement) des Normans, & morut « icel Charlement à Roen en prison ».

Fol. 51, recto,
col. 1.

Si ce que je viens de dire, semble établir que la chronique contenue dans le manuscrit du Roi, n'est point la même que celle dont M. de la Curne a rendu compte d'après le manuscrit de Saint-Germain-des-Prés, on ne

(f) Acad. Inscript. vol. VIII, Mém. page 576.

CHRONIQUE
FRANÇOISE.

peut tirer un argument semblable du passage, que le savant Académicien dit avoir remarqué, comme ne s'accordant pas totalement avec les récits des auteurs connus, concernant l'élection de Hugues Capet, ainsi que la guerre que lui fit Charles, duc de Lorraine, qui prétendoit devoir emporter la couronne par le droit de sa naissance. Ici, le récit de notre chronique contient également des particularités que n'offrent point nos historiens modernes; & je crois, par cette raison, devoir transcrire le passage en entier.

Fol. 51, verso,
col. 1.

« Quant li roy Looyz fut enterré, si envoierent les
» barons querre Charle le duc de Lohorraine, qui estoit son
» ocle, frere son pere le roi Lothaire. Mes cil, qui n'estoit
» pas mout chevalerous, & vivoit priveement, si comme
» nous avons dit, repondit qu'il se conseleroit de ceste
» chose. Ainssi comme il se conselloit, & pourlonguoit ceste
» besongne, li baron de France firent e eslurent roy de
» France Huc Chapet, le comte de Paris, si comme au-
» cunes gens dient. Mes comment qu'il fust roy, dient tous
» ceux qui les gestes ont escrites, ou les croniques des
» roys de France, qu'il print le royaume e tint par sa
» force.

» L'an de l'Incarnacion nostre Seigner ix cent iiii vins
» & viii, commença a regner Huc, dit droit Chapet, e
» regna xi ans. Ne n'estoit pas du lignage des roys de
» France, mais du lignage à ceux de Seffonne, si comme
» il apert pardevant. Quant li duc Charles de Lehorraine
» entendit que le roi Huc avoit prins le royaume de
» France que il devoit aver, si entra en France o tout
» grant ost & print Rayns, Laon & Seffons, & retourna
» o tout grant proye à Laon, e mist son siege illecques.
» Après ce, assembla le roi Huc grant gent, & assega le
» duc Charles à Laon; e fust tant vers l'evesque de la cité
» Ancel-le-viel, que il ouvrit de nuit la ville e print le
» duc Charles & le mist en prison à Orlens où il morut.
» Icel Charles eut 11 fiz e 11 filles. Mes des 111 nous vœs

l'effons a parler, & dirons d'une des filles que eut non « Ermengart ».

CHRONIQUE
FRANÇOISE.

Au reste, soit que la partie qui, dans le manuscrit du Roi, s'annonce comme l'ouvrage même de Nangis, se trouve être la même chose que cette chronique de Nangis, renfermée dans le manuscrit de Saint-Germain-des-Prés, soit qu'elle se trouve être différente, ce que je pencherai à croire jusqu'à ce que j'aie le loisir de le vérifier: d'après l'exposé de M. de la Curne, il est démontré que, pour les parties, qui, concernant des temps postérieurs à Guillaume de Nangis, ne peuvent être que des Continuations de l'ouvrage de ce chroniqueur, les deux manuscrits n'ont rien de commun. Aucune des particularités que M. de la Curne a ou indiquées ou citées, comme se trouvant dans le manuscrit de Saint-Germain, relativement à la dernière époque dont il y est traité, c'est-à-dire depuis 1286 jusqu'en 1380, ne se rencontrent dans le manuscrit du Roi; d'ailleurs, le manuscrit du Roi, comme j'ai dit & comme on va voir, s'étend jusqu'à une époque postérieure. Parcourons-le rapidement.

Dans tout le reste de ce qui pourroit avoir été effectivement écrit par Guillaume de Nangis, on ne rencontre absolument rien qui puisse être remarqué, si ce n'est tout au plus peut-être le passage, où le chroniqueur revient encore, & insiste de nouveau, sur ce qu'il a dit de la descendance de la troisième race, qu'il affirme venir, mais par les femmes, de la race de Charlemagne; c'est à propos de l'avènement de Louis VIII au trône.

« Lequel Looys descendi de la ligniée Charlemaine-le-grant, de par sa mere, si comme nous avons dessus dit, « & par ce voulon-nous dire, se il ne despleet à aucuns, « que la ligniée Charlemaine-le-grant, laquelle failli au « roi Huc Chapet, fut recommencée (ce mot se lit diffi- « lement) en cest roy Looys ».

Fol. 54. verso.
col. 1.

Quoique ce qui, dans notre manuscrit, peut être en effet l'abrégé de Guillaume de Nangis, fait par lui-même,

CHRONIQUE
FRANÇOISE.

Fol. 56, recto,
col. 1.

Ibid. col. 2.

dût se terminer à la première partie du règne de Philippe-le-Bel, & en l'année 1301, au-delà de laquelle, comme M. de la Curne l'a solidement établi, Guillaume de Nangis n'a pu rien écrire; cependant, la narration conçue sur le même plan, écrite de la même main & du même caractère, continue, sans la moindre interruption, sans que rien avertisse qu'elle soit l'ouvrage d'un auteur différent, jusqu'au règne de Charles-le-Bel. Là, le caractère de l'écriture, & aussi un peu la forme de la narration, changent visiblement.

La forme de cette première mutation ne se soutient que jusqu'au règne de Philippe de Valois, règne sous lequel le chroniqueur fait simplement mention du mariage du Roi avec Jeanne, sœur du duc de Bourgogne, de la naissance de Jean, duc de Normandie & du Maine, de la guerre que le Roi fit aux Flamands, de la victoire remportée à Cassel, enfin, du bannissement de Robert d'Artois, comte de Beaumont, *lequel avoit esposée la soror d'iceli mons Phelippe, roi de France.*

Après ces mots qui terminent le *recto* de la deuxième colonne du folio 56, se trouve une lacune de deux pages entières; de sorte que le *verso* du folio 56, & le *recto* du folio 57, sont entièrement vides.

Au *verso* du folio 57, commence une autre suite de chronique; elle continue le règne de Philippe de Valois, à dater de 1343. Quelqu'un de ceux qui ont ou possédé, ou simplement examiné, ce manuscrit, a écrit à la marge en cet endroit : *Continuation de la chronique de Guillaume de Nangis, par les religieux de son Ordre*; avertissement qui, d'après ce que j'ai fait observer, il y a un moment, eût été mieux placé à l'endroit où il est parlé de Philippe-le-Bel; puisque, en supposant que la première partie de notre chronique, fût en effet l'abrégé que Guillaume de Nangis auroit composé en latin, & traduit lui-même en françois, ce qui seroit proprement de cet auteur, ne pourroit s'étendre au-delà de 1301, & que, dès cette époque, tout ce qui

est relatif à des temps postérieurs, doit être réputé, *Continuation de Guillaume de Nangis.*

CHRONIQUE
FRANÇOISE.

Quoi qu'il en soit, dans le texte même du manuscrit, il n'y a aucune préface, ni aucune note, qui avertisse que cette reprise, après la lacune dont j'ai parlé, est d'un autre auteur que ce qui précède; mais, la différence du caractère, de la distribution des faits, & du style dont ils sont racontés, le démontre suffisamment.

Ici, l'écriture est plus moderne, plus difficile à lire, tenant plus de l'écriture de chicane, que celle de toute la partie qui précède.

Jusque à cet endroit, notre chronique présente seulement un sommaire de l'histoire de chaque règne, sans autres dates que celles du commencement de ces règnes; ici, au contraire, la date de l'année précède la mention de chacun des faits. En voici quelques-uns que j'ai notés, comme étant énoncés d'une manière qui n'est pas parfaitement conforme aux récits adoptés par les historiens connus.

Sous l'année 1355, les auteurs, ainsi qu'on a observé dans la nouvelle histoire de France, ne sont pas d'accord sur le lieu de la détention du roi de Navarre. Notre chronique s'exprime ainsi :

Tome IX,
page 154.

« *Et la sexima^m* de devant Pasques, le duc de Normandie donna à dîner au roy de Navarre & à grant foison de « Chevaliers; & là, le Roy vint & fist prendre ledit roy « de Navarre, & plusieurs autres, dont aucuns furent « mors, & les autres menés au chastelet, dont monsieur Jean « de Friquans se partit sans congié, & s'en alla devers « le roy d'Angleterre; & le roy de Navarre fut mené en « Picardie, & gardé en ung chastel longuement ».

Fol. 57, verso
col. 2.

1356. Il nomme *Cocherel*, le lieu de la bataille où fut pris le roi Jean (a) :

(a) Il y a eu, en 1364, le 6 Mai, une bataille de Cocherel (lieu situé entre Évreux & Vernon), gagnée par du Guesclin, contre le roi de Navarre.

« En l'an mil III.^c LXVI, fut la bataille de Cocherel, &
» deux lieues de Poitiers. — Quant le Roy fut prins, la
terre trembla ».

1356, 1357. Ce qu'il dit sur la délivrance du roi de Navarre, mérite peut-être attention : le récit de cet événement est encore confus dans nos histoires.

« En ce temps fut délivré par les *trois estats* le roy
» de Navarre, & s'en vint à Maure, e d'ilec à Paris, &
» parla au roy Charle, qui encore estoit duc de Normandie, & roygent le royaume ».

1359. Au sujet de la paix avec le roi de Navarre, j'ai remarqué une circonstance qui n'est pas mentionnée par-tout.

« Le roy de Navarre fist la paix avecques le roygent, & se départit d'Anet mons.^r Thomas de Hollande, Anglois ».

1360. Le chroniqueur rapporte, mais très-obscurément, un fait, sur lequel je n'ai rien rencontré, ailleurs, qui m'ait éclairci son récit.

« En l'an mil III.^c LX, le roy d'Angleterre Édouart, le
» prince de Gales, & le duc de Lencastre, chevauchèrent
» jusque devant Paris ; & à donc fut la grant famine, &
» s'en retourna ledit Roy par le Neuf bourt, là où le roy
» de Navarre parla à luy, & par Honefleu s'en alla en
» Angleterre, & le roy de Navarre à Cherbourg. *Les Anglois demourerent en Costentin, qui prindrent un hostel nommé*
» *Arondeville, & un autre appelé Guernetot, celui où*
» *Navarrois misrent le siège à Arondeville, & la prindrent ».*

Ce ne seroit pas donner une grande idée de l'exactitude de notre chroniqueur en fait de chronologie, que de remarquer qu'il place sous l'année 1366, le départ du pape Gregoire XI, pour Rome.

« En l'an mil III.^c LXVI, le pape Gregoire alla à Rome ;
» & là mourut, & lors commença la division de l'Eglise ;
» & disent aucuns que ce fut par le cardinal d'Amiens ; &
» fut esleu ung archeveque du Bar, & fut nommé Urbain ;
» &

& après ly, fut esleu le cardinal de Geniéve, & fut nommé « Clément ».

CHRONIQUE
FRANÇOISE.

Mais, il devient évident, par la suite de la narration, que c'est une faute du copiste; il faut lire 1376: à dater de cet endroit jusqu'à celui où il est fait mention de l'avènement de Charles VI au trône, tous les faits que rapporte le chroniqueur sont placés dix ans plus tard qu'ils ne doivent l'être; ce n'est qu'à l'année 1480, que l'écrivain recommence à assigner les véritables époques de chaque fait.

La cause de cette méprise n'est peut-être pas difficile à trouver. Il est certain qu'à cet endroit il se présente une lacune: de la mention d'un événement arrivé en 1364, on passe au récit, d'abord d'un événement constamment arrivé en 1376, &, successivement, de plusieurs autres faits relatifs aux années 1377, 1378, 1379, &c. Ainsi, reste un espace de douze ans, pendant lesquels la chronique se tait; tandis que, dans les temps antérieurs & postérieurs à cet espace de douze ans, elle ne laisse passer presque aucune année sans citer quelque événement. Je crois donc que cet endroit peut être regardé, comme la fin de cette première Continuation (dont j'ai parlé il n'y a qu'un instant) de la petite chronique de Guillaume de Nangis. Ici, commence une autre Continuation, qui ne prend la narration qu'en 1376. Le copiste, voyant que le dernier fait dont la partie précédente fait mention, est de 1364, a cru que les premiers faits dont parle la nouvelle narration, devoient être d'une époque rapprochée, & les aura datés de 1366, au lieu de 1376.

Quoi qu'il en soit, cette nouvelle Continuation, ou, si on n'admet pas ma conjecture, cette suite de la première Continuation, écrite du même caractère que ce qui précède, nous mène jusqu'à l'an 1462. Voici ce que j'ai remarqué dans cet espace.

Sous l'an 1410, le chroniqueur a grand soin de parler

Tome II.

Q q

CHRONIQUE
FRANÇOISE.

de la mort de l'abbé du mont Saint-Michel, Pierre le Roi; qui en effet est mort le 11 février 1410, vieux style, ou 1411, selon notre manière de compter.

Sous l'an 1415, après avoir parlé de la journée d'Azincourt, laquelle journée, ou pour parler comme notre chroniqueur, *laquelle déconfiture, fut nommée la mauvaise journée*, il change, pour ainsi dire, de manière de raconter, & dit, que ce qui concerne cette bataille, ainsi que ses suites, pourroit s'exprimer en vers, dans lesquels les lettres qui font nombre, enseignent en quelle année les événemens arrivèrent. « Laquelle journée de Gincourt, & plusieurs » autres choses qui sont advenues depuys, l'on pourroit » savoir aisément par certains vers, faisant mention de » chacune chose particulièrement, mes il est à noter que » les lettres qui font nombre, enseignent en quel an telle » chose advint.

« In mense octobri Gallos confregit Agincourt. »

« C'est pour sayer en quel an ladite journée fut, ce fut l'an mil 1111^cxv ».

J'avoue que je ne suis pas en état de marquer précisément celles des lettres de ce vers, qui formeroient effectivement la date de 1415. Je dirai la même chose de quelques autres vers, que je vais citer, parce qu'ils indiquent des faits, ou fixent des époques, que les historiens paroissent avoir négligés.

Tel est, sous 1417, le vers qui indique la prise de Caën:

« Inricus Pardus Cadomi loca, Virgine, ledit. »

1418. Prise de Rouen:

« Sub Jano, calcat vi Rothomagi loca Pardus. »

» Il y mourit bien xxx mille personnes de faim, tant tiendrent longuement pour garder leur loyauté ».

1419. Sur le meurtre du duc de Bourgogne:

« Sic Duce, Burgundi, septembri duce, caretis. »

Et sur la prise du duc de Bretagne, la même année :

CHRONIQUE
FRANÇOISE.

« *Flent oculis , medio februi , Britones Duce capto. »*

1420. Défaite & mort du duc de Clarens :

« *Mors apud Andegavis vos inficit , Anglice Clarens. »*

1422. Mort de Charles VI :

« *Sextus obiit Karolus , october , pectore clemens. »*

Leg. octobri

Sous l'année 1421 , le chroniqueur ne manqué point de marquer l'accident arrivé à l'église du mont Saint-Michel, &, ce qui est particulier , il le raconte en latin :

« *Anno Domini M.^o 1111^e. XXI , ecclesia ista , cunctis illeis , cecidit , in octavâ Sancti-Matthei. »*

Sous la même année 1421 (mais ceci paroît transposé , & venir après 1422) :

« En cel an Mons.^r d'Aulmale déconfits le sire de la Pole, & viron mil v^e Anglois en sa compagnie à la Gravelle :

Anglorum pullos contrivit Libra Gravelle. »

Puis, il note soigneusement l'expédition que les Anglois firent au Mont, vers le commencement de 1422.

« En cel an , les Anglois vindrent a Tumbelaine, le XXI.^e de février , & le fortifierent mervolleusement pour tenir « les gens du Mont en subjecion. Mes les gens de la gar- « nison du Mont leur firent plus de dommage e à mer e « à terre , comme à gaigner leurs vesseaux, affondrer les « autres , & aultrement, qu'ils ne firent à ceulx du Mont ».

Sous l'an 1424 :

« Le xxii.^e jour d'aout , les Anglois gaignerent la journée de Verneul , là où fut pris Mons.^r d'Arlenson & plusieurs « autres , & fut le jour des octaves Saint-Lorens. Mons.^r le « Connetable, c'est assaver le comte de Bontan, Mons.^r d'Aul- « malle, & moult d'autres de France & d'Écosse, y mourirent : «

Fit prope Vernolium lanx Anglica cauda leonis. »

Qq ii

CHRONIQUE
FRANÇOISE.

Sous la même année sont rangés beaucoup de petits faits concernant le mont Saint-Michel, de même que sous l'an 1425.

Il y a de plus, sous l'an 1426, ce vers latin,

« Despicit Armoricos Bevro sub Piscibus Artus ; »

pour exprimer la défaite des Bretons par les Anglois ; à Saint-James-de-Bevron, où étoit le connétable Artur.

Sous 1429, il désigne la défaite des Anglois à Montargis :

« Circa Montargis volvens Leo lilia juit. »

* 1428 : Il fixe au 6 de mars, l'entrevue de la Pucelle avec le Roi.

« 6 mars, la Pucelle vint au Roi.

Plausa subit Francos sub Piscibus alma Puella. »

Plusieurs des événemens auxquels elle eut part, sont également exprimés en vers.

Tels, en 1429, la levée du siège d'Orléans :

« Ecce Puella valens Geminis juvat Aurelianos. »

Le sacre du Roi :

*« Grata Puella (scio), Karoli sexti bone nate,
Remis ad sacra te sistit & in Julio. »*

Sa prise, en 1430 :

« Nunc cadit in Geminis Burgundo vincita Puella. »

Et, sous la même année, il fixe la défaite du prince d'Orange, au jour de Saint-Barnabé :

« Les Francoys gagnerent une grande journée en Languedoc, sur le prince d'Orange & autres Bourgoignons, viron le jour Saint-Barnabé. »

Et celle des Anglois, devant Compiègne, au xxv octobre :

« Le comte de Vaudesme & le mareschal de Bouflec »

leverent & deconfirent le siege que tenoient Anglois & «
Bourgoignons devant Compaigne :

CHRONIQUE
FRANÇOISE.

Juxta Compendos octobri hilia vincunt. »

Ce vers est le dernier de ces vers historiques qu'il rapporte : dans la suite, les faits sont cités simplement en françois. En voici quelques-uns que j'ai notés, soit à cause d'une date précise, soit parce qu'ils ne se trouvent pas racontés par-tout.

Sous 1431, il marque le jour du supplice de l'héroïne Françoisse :

« Le penultieme jour de mai : Pucelle brulée ».

Sous 1434, il s'étend longuement sur ce qui concerne le mont Saint-Michel :

« Le lundi de Quasimodo, une grande partie de cette ville du Mont fut arse. »

L'an dessus dit, le sieur de Serralles, à compaignie de « bien VIII mille Anglois & autres, mist le siege devant le « mont Saint-Michel; il amena de plus divers abillemens qui « eussent été de tout le temps de cette guerre, & batit la « ville & le fenil de canons, bombardes & autres traits ».

La narration de ce siège, incorrecte pour l'écriture & la construction, est très-détaillée.

A la fin, l'auteur ajoute :

« En celui an fut le plus grand yver qui fust de memoire d'homme, que il mourut tant d'oyseaulx, de bestes & de « poissons, que ce fust mervueilleuse chose ».

1435. Environ ce temps, vint nouvelles que la Pucelle « estoit encore vive, & qu'elle estoit mariée a un chevalier « nommé Mons.^r Robert de *Cahemaifes* ».

1437. « Tantôt après (la Saint-Martin d'yver), Montargis fut recouvert & acheté par argent, de François « l'Arragonois, nepveu de Perrinet Grasset. »

« En cel an, accort de ce Perrinet, qui tenoit la Chérité-sur-Loire. »

1444. « Mort de l'abbé Robert, du Mont, qui donna

CHRONIQUE
FRANÇOISE.

» moult de beaulx ornemens & raretés, & aultres choses
audit lieu du Mont.»

1447. « Pélerinage de la Reine au Mont, le xx.^e jour
de juin. »

1449. Samedi 6 septembre, venue de François, duc
de Bretagne, au mont Saint-Michel.

« Louys d'Estouteville, capitaine du mont Saint-Michel,
pour lors y estoit. »

Ce n'est point sans objet que je me suis permis de multiplier les citations relatives au mont Saint-Michel. L'attention soutenue du chroniqueur à noter ce qui a rapport à ce monastère, est précisément ce qui a fondé la conjecture que j'ai dit plus haut avoir formée sur le véritable, ou, plutôt, les véritables auteurs, de la chronique dont je donne la notice; & voici le lieu d'expliquer mon sentiment. Je penche à croire que cette chronique n'est point en effet la véritable traduction françoise, faite par Guillaume de Nangis, de la petite chronique latine que nous savons avoir été composée par cet auteur. Je penche encore à croire que cette chronique, & celle qui se trouve dans le manuscrit de Saint-Germain-des-Prés, dont M. de la Curne a parlé, sont deux ouvrages différens. La petite chronique latine, composée par Guillaume de Nangis, & la traduction françoise (faite par lui-même) de cette petite chronique latine, ne pourroient nulle part différer essentiellement de la grande chronique; & j'ai observé, que notre chronique françoise différerait assez visiblement en plusieurs endroits, de la grande chronique de Nangis, du moins de l'ouvrage de Sigebert de Gemblours, qui nous représente cette grande chronique. De plus, des deux citations faites par M. de la Curne, d'après la traduction françoise de la petite chronique de Guillaume de Nangis, contenue dans le manuscrit de Saint-Germain-des-Prés, il y en a une qui très-certainement ne se retrouve pas dans notre chronique.

Enfin, d'après le soin que le rédacteur, ou les rédacteurs, de notre chronique, ont eu, de marquer tant de petits faits

relatifs au monastère du mont Saint-Michel, je penche, aussi, à croire que cette suite de chroniques, est simplement une compilation faite par des religieux de ce monastère, & qu'il n'y a guère que le début, qui ait été pris chez Guillaume de Nangis.

CHRONIQUE
FRANÇOISE.

Quoi qu'il en soit, il est temps de terminer cette notice : parcourons la dernière Continuation de la chronique.

1462. A cette année, commence une nouvelle Continuation, écrite d'une autre main, & d'un autre caractère, que ce qui précède ; &, dans ce qui suit, on ne trouve plus aucune particularité relative au mont Saint-Michel. Il n'est pas même parlé du pèlerinage que le roi Louis XI fit en ce lieu, après la reprise entière de la Normandie, en 1465. Une pareille omission, jointe à l'observation que je viens de faire sur le changement d'écriture & de caractère, démontre presque évidemment que cette dernière partie de la chronique dont je donne ici la notice, est l'ouvrage d'un rédacteur, différent de celui à qui on doit la partie qui embrasse depuis 1366 jusqu'en 1462, & même, que ce nouveau rédacteur, n'étoit pas, comme l'autre, un religieux du monastère du mont Saint-Michel. Mais, vraisemblablement il étoit établi en Normandie ou en Bretagne, car il paroît n'avoir été instruit, du moins ne s'être occupé, que de ce qui se passa dans ces deux provinces.

Cette nouvelle Continuation, qui va jusqu'en 1465 ; offre quelques détails assez étendus, & suivis presque mois par mois, relativement aux deux provinces dont je viens de parler.

Comme les particularités généalogiques peuvent n'être pas indifférentes, j'ai observé celle qui est relative à la maison d'Estouteville. Notre chroniqueur fixe à l'année 1464 la mort de Louis d'Estouteville, grand-sénéchal de Normandie, que le P. Anselme (b) a fixée avant 1463, & il le qualifie seigneur de plusieurs lieux, que

(b) Tome VIII, page 581.

le même P. Anselme ne nomme point dans les titres de ce seigneur.

« Audit an mil IIIII^e, LXIV, le XXI.^e jour d'aout, » mouryt Mifs.^r Louys d'Estouteville, seigneur d'Estouteville, de Hambye, Bricquebec, Moyon, Chantelou, » Gassé & Apille, grant senechal de Normandie, & gouverneur-capitaine de Rouen, & du mont Saint-Michel ».

On peut remarquer, en même temps, que notre chroniqueur ne fait aucune mention du titre de grand-bouteillier de France; on sait cependant que Louis d'Estouteville possédoit cette charge en 1443. Peut-être, avoit-il cessé de l'exercer avant sa mort; & c'est ce qu'on pourroit presque inférer du silence du chroniqueur sur cet article; mais, d'un autre côté, la suite des grands-bouteilliers de France, donnée par le P. Anselme, ne présente aucun intermédiaire entre Louis d'Estouteville & Antoine de Châteauneuf, seigneur & baron du Leu en Armagnac.

Sous l'an 1465, il y a des détails assez étendus, du moins des dates très-précises, sur l'expédition faite en Bourbonnois.

Le récit de la bataille de Monthéri offre aussi quelques circonstances, qui peuvent paroître nouvelles à bien des lecteurs.

Autre observation : notre chroniqueur assure, que, si Louis XI n'eût pas été trahi par ceux en qui il mettoit alors sa confiance, il n'eût pas été forcé de conclure les traités de Conflans & de Saint-Maur; selon lui, il étoit facile de réduire les Princes alliés à une telle disette, qu'ils eussent été bientôt obligés de dissoudre leur armée.

« Lescdits Bourgoignons & Bretons venus entour Paris, » le Roy se partit de Paris & vint à Rouën pour assembler les Normans à lui venir ainder contre les dessus dits, » qui puy s'en retourna à Paris. Les Normans après o si » grant nombre qu'ils requirent au Roy de donner bataille » aux Bourgoignons, & mist le Roy garnisons en ses villes » au-dessoubz & au-dessus des Bourgoignons & Bretons, & » par

par toutes les pons & passages, en telle maniere que les « vivres leur faillirent ; & , si n'eût esté que le Roy étoit « trahy de cieulx en qui il se fiet , & que lesdits ducs de « Berry, & de Bretagne, & Charoleys, avoient attiré a eulx « toute la plus grant part des nobles du royaume, ils leur « eût convenu s'enfuir villainement. Mez, par les bons « ouvriers qui conduysoient l'œuvre, fut trouvé maniere « de faire treves entre le Roy & lesdits seigneurs, durant « lesquelles lesdits ducs & seigneurs s'avitaillèrent, & trou- « vèrent alliance, &c.».

Dans le récit de la trahison qui livra la ville de Rouen au duc de Bourbon (ce qui décida plus que tout le reste le Roi Louis XI à céder la Normandie à son frère), le chroniqueur dit que cette trame fut autant l'ouvrage de l'évêque de Bayeux (Louis d'Harcourt), que de la dame veuve Brezé. Notons aussi, qu'il qualifie cette veuve, de Dame de Mauny, avec plus de raison que M. de Villaret ne la nomme (c), la Dame de Varenne. En effet, Pierre de Brezé étoit bien seigneur de la Varenne, mais Jeanne Crespin, sa femme, dont il est ici question, & qui recueillit toute la succession de sa propre famille après le décès de Jean Crespin, seigneur de Mauny, son frère, mort sans enfans vers 1453, possédoit la terre de Mauny, de son chef (d).

Les conditions du traité de Saint-Maur sont assez bien détaillées; ce qui n'est pas absolument à négliger, parce que tout ce qui regarde ce traité singulier, n'a pas encore été parfaitement éclairci par nos historiens modernes, & que l'acte original n'est pas connu.

Il y a peut-être aussi quelques particularités à recueillir, touchant la manière dont Louis se retrouva promptement maître de toute la Normandie, révolution qui fut complètement terminée le 6 de février 1466 (ou 1465;

(c) Villaret, tome XVII, page 132.

(d) Anselme, tome VI, page 635.

selon le vieux style que suit notre chroniqueur), par la reddition de Granville, après un siège de vingt-cinq semaines.

Ici, paroît se faire remarquer une lacune. L'écriture change, &, du mois de février 1465, selon la manière de compter du chroniqueur, on passe tout de suite au mois d'octobre 1467, sous laquelle date est placée l'irruption des Bretons en Normandie.

Ce dernier fragment de Continuation, quel qu'en soit l'auteur, est de la plus médiocre importance; il n'y est question que de quelques petits faits de guerre déjà connus, qui eurent lieu dans le cours de l'année 1468. L'auteur semble dater de cette même année l'accommodement de Louis XI avec son frère, accommodement qui ne fut néanmoins conclu qu'en 1469; & là, finit le manuscrit.



HISTOIRE DES ROIS DE PERSE,

DES KHALIFES,

DE PLUSIEURS DYNASTIES, ET DE GENGHIZKHAN,

Par NIKBI BEN MASSOUD.

*MANUSCRIT PERSAN, n.º 61, sans titre & sans date.**Vol. in-folio de 640 feuillets.*

Par M. SILVESTRE DE SACY.

LE manuscrit Persan dont on va donner la notice, a été mutilé au commencement, en sorte qu'il ne reste qu'un seul feuillet de la préface. L'auteur de cet ouvrage, ainsi qu'on l'apprend par ce fragment de la préface, se nommoit Nikbi, & étoit fils de Massoud ben Mohammed ben Massoud. Il observe dans sa préface qu'il n'y a point de trésor plus précieux & de richesses plus désirables que la science & l'instruction, & il ajoute que de toutes les sciences, l'histoire est sans contredit celle dont l'utilité est la plus grande & la plus générale. Après avoir employé, dit-il, la plus grande partie de ma vie à la lecture des livres d'histoire, & m'y être consacré sans réserve, j'ai reconnu qu'il n'existe aucun ouvrage où l'histoire des temps anciens se trouve réunie à celle des siècles modernes, & par la lecture duquel on puisse acquérir la connoissance des événemens qui se sont succédés depuis le commencement du monde jusqu'à notre temps. L'auteur exposoit sans doute; après ces considérations générales, le plan de cette histoire; mais l'imperfection du manuscrit nous prive de ces détails: nous ignorons même le titre de l'ouvrage, & le temps auquel il a été composé. On voit seulement en différens endroits, le nom de quelques écrivains que l'auteur a

Rr ij

NIKBI BEN
MASSOUD.

consultés, ce qui peut faire connoître à peu-près l'époque à laquelle il écrivoit.

Entre les ouvrages cités dans celui-ci, les principaux, outre l'histoire de Tabari, mort, suivant la Bibliothèque de Hadji Khalfa, en l'année 310 de l'hégire (922-3), sont la collection historique d'Ebn-Djouzi, & le livre intitulé, *Nédham altawarikh*. Le premier de ces deux ouvrages est sans doute celui que l'on connoît sous le nom de *Montadham* (a), & dont l'auteur est Aboulfaradj Abdarrahan ben Ali aldjouzi albagdâdi, mort en l'année 597 de l'hégire (1200-1 de J. C.). Le *Nédham altawarikh* est encore d'une date plus récente (b); c'est une histoire écrite en persan par le cadhi Nassereddin Abdallah ben Omar albeïdhawi, mort en l'année 679 (1299-1300).

Il résulte de ces citations & de quelques autres indices que l'on observera dans la suite de cette notice, que notre auteur a écrit au plus tôt vers le commencement du huitième siècle de l'hégire, quoique son histoire ne s'étende pas au-delà de la conquête de Bagdad par Holagou-Khan, arrivée en l'année 656 de cette ère (1258 de J. C.).

Après le fragment de la préface, on trouve une table des chapitres, mais elle est aussi incomplète, & ne commence qu'au troisième livre.

Cet ouvrage est divisé en quatre parties, & la quatrième renferme plusieurs autres subdivisions.

La première partie contient l'histoire des anciens rois de Perse, c'est-à-dire, des Pischdadiens & des Kéaniens, jusqu'à l'époque des conquêtes d'Alexandre-le-Grand.

(a) Le titre entier de cet ouvrage est : *Montadham fi tarikh alomam*; c'est un recueil historique très-étendu, où les faits sont rangés année par année, & qui s'étend jusqu'au khalifat de Mostadhi, qui monta sur le trône en l'année 566 (1170-1), & mourut en 575 (1179-80.)

(b) Cet ouvrage renferme l'histoire des Prophètes, des Khalifes des différentes familles, & celle des Soffarides, des Samanides, des Gaznévides, des Bouïdes, des Seldjoukides, des Salgariens ou Atabecs de Perse, des Sultans du Khowarezm & des Mogols.

La seconde, renferme l'histoire de la dernière dynastie des rois de Perse, de la famille de Sassan. L'auteur passe subitement d'Alexandre-le-Grand à Ardschir, fils de Babec, premier des Sassanides, sans rien dire des dynasties intermédiaires, connues sous le nom de *Molouc altawaief*.

NIKBI BEN
MASSOUD.

Dans le troisième livre, l'auteur raconte d'abord quelques événemens antérieurs à la mission de Mahomet, qui appartiennent à l'histoire de l'Arabie; il passe de-là à l'histoire de ce législateur & à celle des khalifes ses successeurs, jusqu'à la destruction totale de leur empire par les Tartares.

Le quatrième livre renferme l'histoire de quelques-unes des dynasties qui se sont élevées dans l'empire des khalifes Abbassides. Ces dynasties sont celles des Soffarides, des Samanides, des Gaznévides, des Bouïdes, & des sultans du Khowarezm. Elles sont suivies de l'histoire de Genghizkhan, qui termine le volume.

Pour donner un extrait détaillé d'un ouvrage aussi volumineux, il faudroit suivre dans toutes les époques l'histoire qu'il renferme, & comparer les récits de notre auteur avec ceux des autres écrivains. Comme notre objet n'est pas de discuter les faits, mais de faire connoître la nature & l'utilité des ouvrages dont nous publions les notices, nous nous bornerons à parcourir chacune des parties dont cet ouvrage est composé, & à indiquer la manière dont l'auteur a traité son sujet. Nous joindrons à cette notice quelques extraits des endroits qui nous paroîtront mériter d'être connus, soit par l'importance des faits, soit par l'exactitude des détails.

La première partie comprend, comme on l'a déjà dit, l'histoire de tous les rois de Perse, depuis Cayoumarath jusqu'à Alexandre-le-Grand. Ces rois sont Cayoumarath, Siamec son fils, Houschenk, fils de Siamec, Tahmourath-Divebend, Djamschid, Dhohâk, Féridoun, Ménoutchehr, contemporain de Moÿse, Afrasiab qui enleva la couronne à Naudar, fils de Ménoutchehr; Zab placé sur le trône à

LIVRE I.

NIKBI BEN
MASSOUD.

l'âge de quatre-vingts ans, par Zal, après que ce héros eut défait l'armée d'Afrasiab & ruiné son parti; Gherfchasp, Caicobad, Caicaouff, Caikhofrou, fils de Siavesch & petit-fils de Caicaouff, Lohrasp, Gheshchtasp, fils de Lohrasp, sous le règne duquel vivoit Zoroastre; Bahman, fils d'Asfendiar, Daraï - Acbar, enfin Daraï - Asgar vaincu par Alexandre (c).

La manière dont ce premier livre est écrit, le rend peu susceptible d'extraits: le style ressemble plus à une déclamation dans le genre Oriental, qu'à un récit historique. Il est mêlé de prose rimée & de vers, de passages de l'Alcoran, de proverbes & de sentences arabes, & il faut souvent lire plusieurs pages avant de trouver la fin d'une phrase & d'en connoître l'objet. Au reste l'histoire des anciens rois de Perse est couverte de si épaisses ténèbres, qu'il est difficile, pour ne rien dire de plus, de distinguer le point où finit la fable & où commence la vérité dans les récits emphatiques des écrivains Orientaux, qui ignorent les règles d'une sage critique. On trouve dans la Bibliothèque Orientale la plus grande partie de ce que nous pourrions extraire de cet écrivain, & ce travail seroit aussi inutile que long & fastidieux. On peut juger du style de ce premier livre par cette peinture du règne de Cayoumarath.

« Un des caractères qui distinguent Cayoumarath entre
 » tous les rois, & une des plus belles qualités de ce prince,
 » c'est que lorsqu'il eut réussi à assujettir sous le joug de
 » l'obéissance ceux qui retiroient leur cou avec fierté, & à
 » les captiver dans le collier de la soumission à l'autorité
 » souveraine, il étendit l'ombre de sa bienfaisance sur les
 » grands & les petits, & il déploya les ailes de sa justice
 » sur les vieillards & les jeunes gens. Il s'appliqua avec
 » ardeur à rendre la lumière à ceux qui étoient enveloppés
 » des ténèbres de la tyrannie, & à remédier aux peines des
 » malheureux, & il déploya au loin le tapis du respect &

(c) Il n'est point question dans notre auteur de la reine Homai.

de la crainte qu'inspireroit sa bravoure ; de telle sorte « que dans les jours de son gouvernement & pendant « toute la durée de son règne, la justice & l'équité joui- « rent d'un pouvoir si étendu que l'aimant cessa de dérober « le fer , & que l'ambre perdit la faculté d'enlever la « paille ».

NIKBI BEN
MASSOUD.

Voici ce que notre auteur dit de Zoroastre , dans l'histoire du règne de Gheschtasp :

« Ce fut, dit-on, sous le règne de Gheschtasp que parut Zerdoucht; il commença par être au nombre des disciples du prophète Jérémie (d). Lorsqu'il eut passé quelque temps auprès de ce prophète & qu'il eut reçu ses instructions, il voulut, pour les mettre en pratique, se consacrer tout entier au culte de la Divinité, mais il tomba dans l'illusion & s'abandonna à Satan; il desira acquérir la connoissance des choses cachées, & il alluma dans son cœur le feu de l'amour des vanités mondaines. Ayant été convaincu d'imposture, il s'enfuit à la faveur des ténèbres, & parcourut en une nuit une route de trois jours, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'Aderbidjan: ce fut-là qu'il établit les fondemens de sa religion; & comme il se trouve toujours des hommes amis des révolutions & des nouveautés, dont la tête est déjà prise d'ivresse quand le raisin n'est encore que verjus, il se rassembla autour de lui une troupe de gens de cette espèce. Zerdoucht leur dit alors: « Je suis prophète; l'Esprit-saint me dévoile les choses cachées & m'apporte, de la part du Tout-puissant, des prophéties & des révélations. Cette nouvelle se répandit, chacun parloit de Zerdoucht & du livre Zend; & le Roi frappé des grandes choses qu'il en avoit entendu »

(d) C'est une fable fondée, peut-être, sur la ressemblance du nom de ce prophète, dans l'écriture & la prononciation des Orientaux, avec celui d'Urmî, ville où naquit Zoroastre, suivant les traditions des Perses (*Zend-avesta*, tome II, page 5; *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tome XXXI, page 370 & suivantes). Presque tous les écrivains Mahométans font le législateur des Perses, disciple de Jérémie, ou d'un disciple de ce prophète: quelques-uns veulent qu'il soit le même que Baruch.

NIKBI BEN
MASSOUD.

» raconter, désira de voir le nouveau prophète. Zerdoucht
 » sentit combien cette démarche étoit importante pour lui ;
 » il sortit de Balkh avec un nombreux cortège & un train
 » magnifique, & lorsqu'il fut en présence de Gheschtasp,
 » ce prince devint sa proie, comme le fer qui est attiré
 » par l'aimant, & embrassa sa loi & sa religion. Depuis
 » ce temps, Gheschtasp s'occupoit sans interruption à lire
 » le Zend & le Pazend. Il fit préparer douze mille peaux
 » de bœufs, sur lesquelles il fit écrire, avec des ornemens
 » d'or & d'argent, les rêveries de ce vil imposteur. Comme
 » ce prince résidoit souvent à Estakhar, il y fit construire
 » un dakhmeh (e) & y fit placer le Zend avec toutes sortes
 » d'honneurs. Il en confia la garde à des personnes qu'il
 » établit en cet endroit, & défendit qu'on l'enseignât au
 » peuple ; il invita les grands de sa cour à s'instruire de
 » cette loi & à l'embrasser : on punissoit des plus grands
 » supplices quiconque la maudissoit ou en parloit avec
 » mépris. De-là vint que sous le règne de Gheschtasp, tous les
 » hommes embrasèrent la religion des Mages, & plièrent
 » le cou sous le joug de cette loi ; ils furent ainsi engloutis
 » dans le gouffre de l'impiété & dans l'abyme de l'illusion,
 » & crurent faire des œuvres méritoires en se lavant le
 » visage avec l'urine des animaux à quatre pieds, & en
 » épousant leurs mères & leurs sœurs. Cet imposteur,
 » entr'autres rêveries, disoit que le Dieu très-haut avoit long-
 » temps existé seul, qu'ensuite il avoit conçu de l'ennui de
 » cette solitude, que le chagrin & l'anxiété s'étoient comparés
 » de son esprit, & que cet ennui avoit produit le diable ;
 » que choqué de sa laideur & de sa difformité Dieu avoit
 » voulu l'anéantir, mais qu'il avoit pris la fuite & avoit
 » été banni de la présence de Dieu ».

(e) C'est le nom que les Perses donnent au lieu où ils déposent les morts. On en peut voir la description & le plan dans le *troisième tome du Zend-avesta*, page 188 & suivantes. Sans doute notre auteur entend ici un *atesch-khaneh*, ou temple du feu, qu'il confond mal-à-propos avec le *dakhmeh*.

Le

Le second livre commence au règne d'Ardſchir, fils de Babec, qui détrôna Ardevan, dernier roi des Parthes ou Arſacides, vers l'an 223 de J. C. & fut le premier prince de la dynastie des Saffanides; & s'étend jusqu'à la mort de Yezdedjerd, dernier roi de Perſe de cette même dynastie, qui fut tué en l'année 652 de J. C. L'auteur remarque qu'il y a peu d'accord entre les historiens, sur la durée du règne de chacun des princes de cette dynastie, & dit que c'est ce qui l'a déterminé à rapporter leurs différentes opinions. Il y a plusieurs de ces rois dont il trace deux fois l'histoire, d'après les récits de Tabari & de l'auteur du Nédham-altawarikh. Comme ce morceau peut paroître intéressant, nous allons suivre l'histoire de ces princes, règne par règne, en évitant autant qu'il sera possible de répéter, ce que l'on trouve déjà dans la Bibliothèque Orientale. Nous suivrons les récits de notre auteur, même dans les endroits où ils paroissent fabuleux ou exagérés, laissant aux écrivains qui voudront employer ces matériaux, le soin de les juger par les règles d'une saine critique.

Ardſchir, fils de Babec. (Artaxerxès I.)

Ardſchir étoit fils de Babec, (*f*) fils de Bahman, fils d'Affendiar, fils de Gheſchtasp; il doit, suivant le récit des historiens les plus célèbres, être compté parmi les rois qui ont régné sur toute la terre. Il s'empara d'Estakhar, du temps du roi Ardevan, & y établit son trône, parce que cette ville avoit été le siège de l'empire de ses ancêtres. Babec son père ayant consulté les Mages sur la signification d'un songe qu'il avoit eu, ils lui répondirent que ce songe lui annonçoit la naissance d'un fils, dont l'autorité s'étendrait sur toute la terre, & qui mériterait par la grandeur de son courage d'être comparé à Saffan, dont il tiroit son

(*f*) Cela ne peut signifier que *descendant*, puisqu'il y a plusieurs siècles entre Bahman fils d'Affendiar, de la dynastie des Kéaniens, & Ardſchir, premier des Saffanides.

NIKBI BEN
MASSOUD.

origine. Ardschir combattant un jour à la porte d'Estakhar, jura de faire périr tous les descendants des rois successeurs d'Alexandre, sans en épargner un seul. Cependant après la défaite d'Ardevan, la fille de ce malheureux prince fut prise & conduite dans le palais d'Ardschir au nombre de ses esclaves, sans être reconnue de personne. Ardschir l'ayant aperçue, fut frappé de sa beauté & de ses charmes; il en devint amoureux & lui fit partager sa couche. La fille d'Ardevan ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle étoit enceinte, & profitant d'un instant où le Roi conversoit familièrement avec elle, elle lui dit : *La fille d'Ardevan est aujourd'hui une coquille qui renferme la perte d'Ardschir.* A cette parole, Ardschir sentit se réveiller toute la haine qu'il portoit à la maison d'Ardevan, & le dégoût prenant dans son cœur la place de l'amour, il commanda à un de ses vizirs de faire périr cette infortunée en la précipitant dans le fleuve. Le vizir se disposoit à exécuter cet ordre cruel, lorsque la princesse effrayée du malheur qui la menaçoit, lui découvrit son origine & sa grossesse. Il fut ému de compassion, & faisant réflexion que le repentir & les remords suivent ordinairement un attentat précipité contre la vie de l'homme qui est l'ouvrage de la Divinité, il cacha la princesse dans son sérail, & trompa Ardschir en lui assurant que ses ordres étoient exécutés. La princesse cependant accoucha d'un fils, dont la beauté égaloit celle des astres, & elle le nomma Schabour (Sapor.) Le roi n'en fut point informé & demeura long-temps dans l'ignorance de ce qui s'étoit passé. Un jour enfin, comme il témoignoit à ce vizir l'inquiétude dont il étoit tourmenté en considérant qu'il n'avoit point d'enfans auxquels il put laisser, après lui, la couronne qu'il portoit, le vizir lui découvrit ce qu'il avoit tenu jusque-là dans le secret. Ardschir comblé de joie se fit amener Schabour; il ne pouvoit se lasser de le considérer. Néanmoins pour s'assurer si cet enfant étoit véritablement sorti de son sang, il se fit apporter une boule & un mail; il mit le mail dans la main de

Schabour, & l'on porta la boule dans l'appartement d'Ardschir. Le Roi l'ayant jetée au milieu de l'appartement des femmes, aucun des jeunes enfans qui y étoient ne se mit en devoir de la ramasser, mais Schabour alla hardiment la prendre & l'emporta. Ardschir convaincu que Schabour étoit véritablement son fils, assembla les grands de sa cour & le nomma en leur présence pour lui succéder. Dès ce moment il commença à le former au gouvernement. Les preuves qu'il donnoit en toute occasion de sa sagacité & de son courage, engagèrent Ardschir à lui confier peu-à-peu les affaires les plus importantes. Enfin, il ôta la couronne de dessus sa tête & la mit sur celle de Schabour; il lui abandonna entièrement la conduite du royaume, & renonçant aux honneurs & aux soins de la souveraineté, il se consacra tout entier à l'exercice des devoirs de la religion & de la piété.

Ardschir étoit un prince plein d'esprit & de sagesse; ses paroles ont été recueillies avec soin & conservées dans plusieurs livres. C'est lui qui a dit: «un roi juste vaut mieux qu'une nuée abondante en pluie: l'empire & la religion sont deux enfans jumeaux, l'un ne peut subsister sans l'autre».

On dit que le lieu nommé *Coureh Ardschir*, qui fait partie de la province de Fars, est un ouvrage de ce prince. On nommoit anciennement ce lieu la ville de Khour; aujourd'hui il dépend de Firouzabad. Il y avoit eu, dit-on, autrefois, dans le voisinage de Khour, une grande ville défendue par de fortes murailles & des fossés très-profonds. Quand Alexandre, fils de Philippe, vint dans ce pays, il tenta inutilement de prendre cette ville; mais il imagina un autre moyen pour la détruire, ce fut de la submerger sous les eaux d'un torrent qui la traversoit. Ayant donc fermé toute issue à ce torrent, il se forma une mer immense sous les eaux de laquelle la ville demeura engloutie. Ce pays resta dans cet état jusqu'au règne d'Ardschir. Ce prince passant dans cet endroit, apprit des habitans des lieux

Sf ij

NIKBI BEN
MASSOUD.

Voyez la Bi-
blioth. orient.
au mot
Kerman.

voisins, comment il avoit été inondé par Alexandre. Aussitôt il conçut le dessein de dessécher le terrain & de le rendre habitable ; il y envoya des ingénieurs & des ouvriers pour reconnoître de quel côté on pourroit plus facilement procurer aux eaux l'écoulement nécessaire, & leur ouvrir un passage en coupant une partie des montagnes. Par ce moyen les eaux du lac s'écoulèrent dans les vallées, où elles formèrent des fleuves considérables ; le lac fut desséché en peu de temps, & on commença à y construire une nouvelle ville : cet ouvrage d'Ardschir est devenu très-célèbre par les relations des voyageurs, & on le regarde comme une merveille. Causchir dans le Kerman, Ahwaz dans le Khouzistan, & une île du district de Mossoul, sont encore des établissemens qui doivent leur origine à Ard-schir. C'est aussi lui qui a creusé le canal (g) qui est dans le territoire de Schouster : son règne fut de trente ans.

Schabour, fils d'Ardschir. (Sapor I.)

Schabour rendit son règne illustre par son exacte justice, & sa vigilance pour le bonheur de ses sujets. L'abondance de ses bienfaits & de ses libéralités, ayant un jour été taxée de prodigalité par quelques-uns de ses officiers d'un esprit bas & intéressé, le Roi informé de leurs discours, entra en colère & dit : « Celui-là seul est noble & respectable, aux » yeux duquel l'or n'a pas plus de prix que les pierres ; » l'argent ne doit pas plus rester dans la main des hommes » bien nés, que la patience dans un cœur tourmenté par les fureurs de l'amour, ou l'eau dans un crible ».

Schabour ayant formé le projet de se rendre maître d'une place forte, située entre le Tigre & l'Euphrate, qui appartenait à un prince puissant, & renfermoit de grands trésors, il assembla une armée plus nombreuse que les astres du ciel, ou les grains de sable d'une montagne, & assiégea

(g) C'est le canal de Mésercan. Voyez la carte du Tigre & de l'Euphrate, de M. d'Anville.

pendant près de quatre ans, sans aucun succès, cette place qui étoit très-bien fortifiée (h). Le commandant de cette place avoit une fille d'une beauté qui surpassoit toute expression. Elle aperçut un jour Schabour du haut de la citadelle & se sentit aussitôt éprise d'amour pour lui. Le Roi qui la vit, éprouva aussi les mêmes sentimens. La nuit suivante elle fit demander à Schabour quelle récompense il lui accorderoit si elle le rendoit maître de la place : le Roi s'engagea à l'épouser & à lui accorder tout ce qu'elle demanderoit. Séduite par ces promesses, elle lui envoya un papier sur lequel elle avoit tracé des caractères intelligibles, avec le sang des purgations périodiques d'une fille vierge ; c'étoit un charme dont elle avoit, disoit-elle, éprouvé l'efficacité dans les circonstances les plus difficiles. Elle manda en même temps à Schabour, qu'il falloit faire chercher une colombe dont les plumes formassent comme un collier autour de son cou, lui attacher ce talisman aux ailes, & lui faire prendre son vol vers la citadelle. Le Roi exécuta ses instructions, & la colombe s'étant reposée sur une des tours de la citadelle, les murailles de la place tombèrent au même instant. L'armée de Schabour entra dans la place ; tout fut pris & livré au pillage : cette même nuit la fille du commandant entra dans la couche du Roi & devint mère. Elle se plaignoit amèrement de la dureté du lit sur lequel elle reposoit ; & ce qui donnoit lieu à ces plaintes étoit une feuille de rose desséchée qui s'étoit attachée à son corps. Une délicatesse si extrême étonna le Roi, qui lui demanda quelle avoit été jusque-là sa nourriture ordinaire ? Elle lui répondit qu'elle n'avoit jamais été nourrie que de sucre candi & de moëlle d'agneau ; que sa boisson avoit toujours été de l'eau de rose, & qu'elle n'avoit jamais employé d'autre parfum que le baume d'Égypte. Schabour

(h) Entychius, dans ses Annales, rapporte ce fait avec quelques différences, & l'attribue à Ardschir, fils de Babec, qu'il nomme par erreur Azdaschir. *Entych. Annal. Tome I, page 369.*

NIKBI BEN
MASSOUD.

fut piqué de cette réponse & se dit à lui-même : quelle fidélité peut-on attendre d'une épouse qui a pu oublier ce qu'elle devoit à un père dont elle avoit reçu des marques de tendresse & d'amour si extraordinaires ? Aussitôt il la fit traîner hors de son palais & la fit attacher par les cheveux à la queue d'un cheval indompté. Elle perdit ainsi la vie au milieu des pierres & des cailloux , & reçut la peine que méritoit son ingratitude & sa trahison.

On rapporte de Schabour plusieurs paroles pleines de sagesse & de sens, qui ont été transmises par écrit à la postérité. La ville de Nischabour est un des monumens du règne de ce prince. Elle avoit d'abord été fondée par Tahmourath-Divebend. Alexandre la ruina de fond en comble, en sorte qu'il en demeura à peine quelques vestiges. Schabour passant près de ses ruines, considéra avec regret la désolation d'un lieu qui avoit été autrefois le séjour des Rois; des larmes coulèrent de ses yeux, & il donna les ordres nécessaires pour y construire une nouvelle ville. Bélad-Schabour dans les montagnes de la province de Fars, Djondischabour dans le Khouzistan, & Schadischabour, ville très-célèbre, doivent aussi leur origine à ce prince. Schabour fit construire deux ponts sur le Tigre, au lieu où est aujourd'hui Bagdad, l'un pour ceux qui venoient en ce lieu, l'autre pour en sortir. Il fit faire cet ouvrage, parce que tandis qu'il étoit dans ce pays, il apprit que le passage sur le Tigre étoit trop étroit, & qu'un grand nombre de personnes s'empressant pour y passer en même temps, plusieurs étoient périés dans le fleuve.

C'est-là ce que l'on fait des sages établissemens de Schabour : il régna plus de cent ans, & laissa après lui une grande réputation.

Hormuz, fils de Schabour. (Hormisdas.)

Hormuz succéda à son père Schabour; il ne régna qu'un an & six mois : quelques historiens cependant lui donnent

dix années de règne. C'est lui qui a bâti la ville d'Hormuz dans le Khouzistan, & c'étoit-là qu'il faisoit sa résidence.

NIKI BEN
MASSOUD.

Hormuz se voyant près de mourir, nomma pour lui succéder son fils Bahram. Le gouvernement d'Hormuz fut sage & équitable.

Bahram, fils d'Hormuz. (Vararane I.)

Ce fut sous le règne de Bahram que parut le peintre Manès, qui se rendit célèbre par ses peintures magiques. Bahram, dans les premiers temps de son règne, lui témoignoit beaucoup d'affection & respectoit ses dogmes : il s'affermist ainsi auprès du Roi, l'environna de ses partisans & de ceux qui avoient embrassé sa religion. Le nombre de ses sectateurs s'étant considérablement accru, Bahram les fit tous assembler ; il convoqua aussi tous les docteurs de la religion qu'il professoit, afin qu'ils entraissent en conférence avec Manès. Le Roi s'engagea à suivre sa doctrine s'il demeurait victorieux, & exigea de lui la promesse de renoncer à ses dogmes s'il étoit vaincu. Manès confondu par les raisonnemens de ses adversaires, fut réduit au silence. Bahram revenu de l'admiration qu'il avoit eue pour lui, exigea de lui la rétractation de ses erreurs, & sur son refus obstiné, il le fit écorcher tout vif & fit remplir sa peau de paille ; il fit aussi périr tous ses sectateurs : on dit néanmoins que cette secte subsiste encore à la Chine.

Bahram régna trois ans trois mois & quelques jours : on dit qu'il étoit très-instruit dans la connoissance & le traitement des maladies des chevaux & des autres animaux. « De même, disoit-il, que la médecine qui s'occupe de la guérison des maladies de l'homme, est mise au nombre des sciences & des arts dont on ne peut se passer, on ne sauroit aussi faire trop de cas de la connoissance des maladies des chevaux & de l'art de les guérir ; car après l'homme, il n'est point d'animal dont la beauté soit comparable à celle du cheval. Il les surpasse tous par la noblesse naturelle de sa forme, par les grâces de son port majestueux, »

NIKBI BEN
MASSOUD.

» par la vitesse avec laquelle il parcourt les plaines, il gravit
» les montagnes ou se précipite de leurs sommets. Avec lui
» les rois conquèrent des empires, franchissent des chemins
» difficiles, se transportent dans des pays lointains. J'aime
» mieux, disoit-il encore, être assis sur le dos d'un coursier,
que sur la voûte des cieux». Ce prince disoit aussi qu'il n'y
a point de joie sans la tranquillité de l'ame, & point de
véritables plaisirs sans la santé.

Bahram, fils de Bahram, fils d'Hormuz. (Vararane II.)

Bahram II succéda à son père Bahram, fils d'Hormuz, qui lui avoit donné son nom à cause de l'extrême affection qu'il avoit pour lui; il tint toujours une conduite digne d'éloges. Il résidoit à Djondischabour: on ne trouve aucun monument de son règne, qui fut de dix-sept ans.

Bahram-Afchkanfchah, fils de Bahram II. (Vararane III.)

Bahram III, fils & successeur de Bahram II, portoit le surnom de Afchkanfchah. Il avoit eu du vivant de son père le gouvernement du Ségistan & du Zabulestan: son règne fut de treize ans.

Narfi, fils de Bahram III. (Narsès.)

Narfi, fils de Bahram III, étant monté sur le trône; partagea son empire en plusieurs gouvernemens, à la tête desquels il mit des gens sûrs & instruits. Il s'attacha les grands par les honneurs qu'il leur accorda, & révoqua les commissions de tous ceux qui, sous le règne de son père, avoient pris à ferme les revenus du fisc. Il prit soin de tout ce qui pouvoit contribuer au bonheur de ses sujets, & s'occupa tellement de leurs intérêts, que tous s'accordoient à bénir son gouvernement & à lui souhaiter une longue durée de règne. Il occupa le trône pendant trente-six ans. On rapporte de ce prince plusieurs belles paroles; il disoit qu'il n'est point de trésor plus précieux que la
bienfaisance,

bienfaisance, de plus grandes richesses que de savoir se contenter de son sort, ni de degré de parenté plus prochain que l'amitié. Narfi nomma pour successeur à l'empire, son fils Hormuz.

NIKBI BEN
MASSOUD.

Hormuz, fils de Narfi. (Hormisdas II.)

Tous les historiens conviennent qu'Hormuz, fils de Narfi, étoit un prince d'un naturel méchant; néanmoins il étoit juste & libéral envers les pauvres & les malheureux : il ne faisoit pas plus de cas de l'or & des pierres précieuses que de la poussière & des cailloux. Il aimoit à bâtir, il rétablit les édifices ruinés, par-tout où il porta son attention; & dans tous les lieux où il passoit, il y laissoit des marques de sa présence en relevant les ruines. Après six ans de règne, ou selon d'autres, après sept ans & sept mois, il tomba malade & mourut, ayant languï quelques jours.

Schabour, fils de Narfi. (Sapor II.)

Lorsque Narfi mourut, la Reine étoit enceinte, & les astrologues annoncèrent qu'elle mettroit au monde un prince destiné à commander à l'univers, qui réuniroit l'orient & l'occident sous sa domination, & qui joindroit au droit de la succession celui des conquêtes. Les émirs & les grands de l'empire s'étant assemblés, suspendirent la couronne au-dessus de la tête de la princesse, & lui rendirent tous les honneurs qu'ils auroient rendus à un roi. Elle mit au monde un prince qui fut nommé Schabour, & le bruit de sa naissance répandit la joie dans tout l'empire. La jeunesse du Roi donna lieu à plusieurs des ennemis de l'État, de s'emparer de quelque portion du royaume, & ce désordre dura jusqu'à ce que Schabour étant sorti de l'enfance, & donnant tous les jours des marques de son intelligence & de son habileté, les émirs l'informèrent de ces injustes invasions. Ils lui apprirent, entr'autres choses, qu'une troupe d'Arabes s'étoit établie sur les frontières de l'empire, & y avoit porté la désolation & le ravage.

Tome II.

T t

NIKBI BEN
MASSOUD.

Schabour feignit de n'y faire aucune attention, & leur répondit : « Sous mon règne, les liens de l'amitié unissent » l'étranger & le citoyen, le loup vit familièrement avec la » brebis ; comment donc ce dont vous vous plaignez pour- » roit-il paroître injuste ou répréhensible ? L'ennemi trompé par cette indifférence affectée demeura parfaitement tranquille. Mais tandis qu'il s'abandonnoit à une entière sécurité, Schabour leva tout d'un coup une armée plus nombreuse que le sable des déserts, ou les feuilles des arbres, il marcha vers le lieu où s'étoient établis les Arabes, & en tua un grand nombre. Il fit percer les épaules à ceux auxquels il laissa la vie, & passa par les trous des courroies pour les attacher ensemble. C'est de-là que lui est venu le surnom de *Dhou'lactaf*, c'est-à-dire, Schabour aux épaules. Quelques tribus qui n'avoient point pris les armes contre lui, vinrent réclamer sa protection. Il les prit sous sa sauvegarde, & assigna à chacune d'elles un canton pour s'y établir. Les enfans de Becr, fils de Wayel, & la tribu de Hantala, leur alliée, s'établirent dans le territoire de Basra & d'Ahwaz (i). Schabour leur accorda ce canton pour y dresser leurs tentes & y faire paître leurs troupeaux. Il assigna la province de Bahreïn & le Téhama aux enfans de Thaleb, & ordonna aux tribus de Kais & de Témim de s'établir sur les côtes de l'Oman & du Yémen, & d'y transporter leur bagage & tous leurs troupeaux. Après avoir terminé cette guerre, comblé tous les puits que les Arabes avoient

(i) Suivant le récit du Nédham-altawarikh, rapporté par notre auteur, Schabour envoya les enfans de Thaleb vers la province de Bahreïn ; il assigna pour demeure à la tribu de Témim, Bahreïn & le Téhama ; aux enfans de Becr, l'Oman & les frontières du Kerman ; & à la tribu de Hantala, le territoire de Basra & d'Ahwaz. Cette distribution des provinces de l'Arabie donneroit lieu de supposer que toute l'Arabie au-

roit été soumise par Schabour, ce qui n'est pas vraisemblable ; mais en retranchant de ce récit ce qu'il a d'exagéré, il fournit une preuve en faveur de l'opinion que j'ai proposée ailleurs sur la fondation du royaume de Hira, que j'ai cru pouvoir rapporter au règne de Schabour-Dhou'lactaf. Le savant auteur de l'Art de vérifier les dates a mal-à-propos attribué le surnom de Dhou'lactaf à Sapor I.

creusés, & ruiné toutes leurs habitations, il s'occupa du projet qu'il avoit formé d'attaquer l'empereur Grec & de le réduire à la soumission. Il prit la route de ses états avec quelques guerriers d'élite, & donna pour rendez-vous général à ses troupes Akseraï, ville de l'empire Grec & la résidence de l'empereur. Schabour arrivé dans cette ville, se fit passer pour un député du roi de Perse, mais quand il fut admis à l'audience de l'empereur, l'empereur qui le reconnut, le fit arrêter : il fut conduit dans une place forte & enveloppé d'un cuir que l'on coufit autour de lui ; il demeura une année entière dans cet état. L'empereur s'étant mis en marche pour faire la conquête de l'Irak & de la province de Fars, le fit tirer de prison, & lui mettant une selle sur le dos, il s'en servoit en guise d'étrier pour monter à cheval ; rien ne fut oublié de tout ce qui pouvoit aggraver son infortune. Lorsqu'il fut arrivé dans l'Irak, la négligence de ses gardes lui procura le moyen de se sauver (k). Quelques amis qui attendoient depuis long-temps l'occasion de lui procurer la liberté, saisirent l'instant favorable ; ils amollirent & détachèrent, avec de l'huile chaude, le cuir qui s'étoit collé & desséché sur son corps, & le délivrèrent ainsi de cette cruelle captivité. Schabour s'enfuit à pied, à la faveur de la nuit, avec la rapidité d'un torrent qui se précipite du sommet des montagnes, & poursuivit sa route sans prendre de repos jusqu'à Djondischabour, ville du Khouzistan, qui avoit été le séjour de ses ancêtres. Son retour répandit la joie dans toute la province ; les troupes dispersées se rassemblèrent près de lui, & il se trouva tout d'un coup à la tête d'une armée de cinquante mille hommes, avec lesquels il marcha contre les Grecs. Ayant fait, en deux jours, une marche de cinq jours, il enveloppa leur armée de tous côtés. Ses troupes firent des prodiges de valeur & tout ce que l'on pouvoit attendre de la bravoure la plus distinguée ; enfin,

NIKBI BEN
MASSOUD.

(k) Voyez les Annales d'Eutychius, tome I, page 418.

NIKBI BEN
MASSOUD.

l'empereur fut fait prisonnier, & tout ce qui l'entouroit livré au pillage. L'empereur demeura un an dans sa captivité, & n'obtint sa liberté qu'après beaucoup d'instances, en payant une grosse rançon & en laissant son fils prisonnier en sa place. Lorsque l'empereur fut de retour dans ses états, un homme de Constantinople, qui faisoit profession de la religion chrétienne, & étoit gouverneur de cette ville & de toute la province, rassembla des troupes nombreuses; & étant informé que les Arabes n'attendoient qu'une occasion favorable pour se venger de Schabour, il fit alliance avec eux. Leurs troupes réunies formèrent une armée de cent soixante-dix mille cavaliers, qui se mirent en marche pour entrer dans les états de Schabour. Le Roi informé de leur marche, n'ayant pas assez de troupes pour leur faire face, reconnut que le parti le plus sage qu'il pût prendre, étoit de se retirer à l'extrémité de son royaume, en attendant qu'il eût rassemblé les troupes dont il avoit besoin. Il écrivit en même temps à tous les princes voisins pour leur demander du secours. Quand il eut réuni près de lui toute son armée & les troupes qui lui furent envoyées par les princes voisins de ses états, il partit pour aller chercher l'ennemi. La première rencontre ne lui fut pas favorable; ses troupes furent battues, & lui-même, obligé de prendre la fuite avec un petit nombre de personnes, erra pendant quelque temps à pied au milieu de ses états. Cependant un sort plus heureux succéda à ces revers; son armée dispersée se réunit sous ses étendards, la fortune lui procura des trésors inattendus, & il se vit à la tête d'une armée innombrable. Alors il envoya un ambassadeur à Constantinople, & fit dire à l'empereur : « Vous avez fait périr un grand nombre de mes sujets, & » beaucoup d'autres ont été mis dans les fers. Si vous con- » sentez à me rendre, comme il est juste, les biens de ceux » qui ont été tués, & l'équivalent de tout le dommage fait » par vos troupes, & à m'abandonner la ville de Nisibe qui » a fait autrefois partie de mon empire, je suis prêt à

remettre mon épée dans le fourreau; mais si vous le refusez « j'effacerai le nom des Grecs de dessus la terre ». Constantin (1) craignant le dégât qu'auroit pu occasionner la marche d'une armée, accepta les propositions de Schabour, & en fit dresser un écrit auquel il fit apposer son sceau. Il remit aussi Nisibe entre les mains des lieutenans du Roi. Schabour y envoya douze mille hommes d'Ispahan & de l'Irak, pour s'y établir & cultiver le territoire de cette ville. Les Grecs envoyèrent en présent à Schabour des chariots, des esclaves Turcs & du Kiptchak, des armes, des meubles, des vêtemens & des tapis. Schabour accepta ces présens & rentra dans l'Irak : il bâtit dans cette province la ville de Madâin, & l'acheva entièrement dans le cours d'une année; il y établit sa résidence & en fit le siège de son empire. Suivant le Nédham-altawarikh, Firouz-Schabour qu'on nomme aussi Anbar, doit son origine à ce prince, ainsi que Aker & Taïfoun dans le district de Bagdad, Schadervan, Schousteran, Nischabour dans le Khorassan, & plusieurs villes de l'Indoustan.

Schabour régna soixante-douze ans, & eut pour successeur son fils Schabour (m).

Schabour, fils de Schabour. (Sapor III.)

Schabour, fils de Schabour, fut un prince juste & équitable; il fit fleurir la religion, veilla au bonheur des peuples & ne négligea rien de ce qui pouvoit y contribuer. Après avoir établi par-tout le bon ordre, il voulut parcourir les plaines & les déserts de son empire, pour se procurer

(1) Il paroît que notre auteur peu instruit dans l'histoire étrangère à sa patrie, désigne ici par le nom de Constantin, l'empereur Grec, comme si ce nom eût été commun à tous les souverains de Constantinople. C'est sans doute du traité de Sapor avec l'empereur Jovien dont il est ici question.

(m) Notre auteur ne parle point d'Ardschir, fils ou proche parent de Sapor II, (Artaxercès II) qui lui succéda immédiatement; peut-être est-ce une faute de copiste. Au reste le règne de ce prince fut de peu d'années.

NIKBI BEN
MASSOUD.

le divertissement de la chasse. Un jour, tandis qu'il étoit dans la tente, un vent impétueux s'éleva tout d'un coup, brisa les cordages & la renversa, le Roi y périt; cette tente étoit si considérable, qu'un nombre incroyable de chameaux étoient employés à la transporter avec tous les meubles qui en dépendoient.

Bahram, fils de Schabour. (Vararane IV.) (n)

Bahram, fils de Schabour, succéda à son frère. On le surnomme Kermanschah, parce que sous le règne de son père & de son frère, il avoit eu le gouvernement du Kerman. Il négligea absolument les soins de l'administration & ne s'occupa que de ses plaisirs. Sa négligence produisit de grands désordres, & donna lieu aux entreprises des ennemis du royaume. Il régna onze ans.

Yezdedjerd - Athim. (Isdégérde I.)

Yezdedjerd lui succéda: parmi les historiens, les uns le font fils & les autres frère de Bahram. Sa mauvaise conduite lui mérita le surnom d'*Athim* (o), c'est-à-dire, impie. Ses sujets fatigués de son gouvernement injuste & tyrannique, adressoient des vœux au Ciel pour en être délivrés; leurs prières furent exaucées: un jour que Yezdedjerd étoit à la chasse avec toute son armée, un cheval d'une beauté & d'une grandeur extraordinaires, parut tout-à-coup dans le lieu où le Roi chassoit. Ce prince le fit entourer par ses troupes, mais on tenta inutilement de lui mettre un frein & un mors. Yezdedjerd s'approcha de lui, lui mit la main sur la crinière, & réussit à le brider & à le seller; mais lorsqu'il voulut mettre le pied dans l'étrier, le cheval

(n) Il y a ici une faute dans l'Art de vérifier les dates; ce prince y est nommé Vararane III. Le troisième prince de ce nom succéda immédiatement à Vararane II, comme l'auteur de ce savant ouvrage l'a lui-même dit, tome I, page 382.

(o) Notre auteur exprime aussi ce nom par le mot *Péjécar*, qui signifie la même chose en persan qu'*Athim* en arabe.

se cabrant le jeta par terre , & le foula tellement aux pieds qu'il demeura mort sur la place.

NIKBI BEN
MASSOUD.

Après sa mort , de grands troubles agitèrent le royaume : quoiqu'il eût nommé pour son successeur son fils Bahram-gour, en présence des grands du royaume , & de Noman , fils de Mondar , fils d'Amrou , fils d'Adi , il s'éleva à ce sujet des divisions qui durèrent quelque temps. Yezdedjerd avoit régné vingt-deux ans & cinq mois. Quelques historiens donnent moins de durée à son règne.

Bahram-gour , fils de Yezdedjerd. (Vararane V.) (p)

Notre auteur raconte toute l'histoire de ce prince d'après Tabari. Il rapporte les raisons qui engagèrent Yezdedjerd à confier l'éducation de son fils Bahram à Noman , roi des Arabes ; comment Bahram fut élevé par ce prince & par son fils Mondar , dans un château construit exprès par Sinmar , le plus habile architecte de ce temps , & la mort tragique de cet ingénieux architecte , que le Roi fit précipiter du haut des tours de ce château , parce qu'il se vantoit de pouvoir faire quelque chose de plus beau. Il raconte ensuite plusieurs traits de la force & de l'intrépidité du jeune Bahram ; les désagréments qu'il éprouva à la cour de son père où il étoit revenu , & qui l'obligèrent à se retirer de nouveau auprès de Mondar ; comment , après la mort de Yezdedjerd , les peuples du royaume appréhendant de retrouver dans Bahram les mêmes vices qui leur avoient rendu le gouvernement de son père insupportable , déférèrent la couronne à Kefra , prince de la famille royale. On voit ensuite la manière dont Bahram parvint à éloigner son rival , & à se faire rendre la couronne ; la victoire signalée qu'il remporta quelques années après sur le Khacan , ou roi du Turquestan , son

(p) C'est le cinquième prince de ce nom , & c'est mal-à-propos qu'il est appelé Vararane IV , par l'auteur de l'Art de vérifier les dates , qui a admis Vararane III dans la suite des rois Sassanides.

NIKBI BEN
MASSOUD.

voyage aux Indes, les actions extraordinaires de force & de valeur par lesquelles il s'y distingua; enfin, la guerre qu'il fit aux Grecs, & sa fin tragique.

Comme tous ces faits sont rapportés dans la Bibliothèque orientale, au mot BAHRAM-GOUR, & que le récit de notre auteur n'en diffère que par quelques détails peu importants, il seroit superflu de tracer ici l'histoire de ce prince; nous nous contenterons seulement de rapporter le trait suivant.

Bahram-gour s'étoit fait une grande réputation dans l'Indoustan, par son habileté, sa bravoure, & singulièrement par la victoire qu'il avoit remportée sur un éléphant que personne n'avoit pu réduire. Un prince ennemi étant entré à la tête d'une nombreuse armée dans les états du souverain de l'Indoustan, Bahram-gour fut choisi pour marcher à sa rencontre. Il triompha de cet ennemi, & lorsqu'il fut de retour, le Roi lui offrit de riches présens & sa fille en mariage. Bahram-gour s'étant fait connoître, le Roi fut saisi de crainte: Bahram le rassura en lui disant qu'il n'étoit point venu pour lui ravir sa couronne, mais dans l'intention de parcourir ses états. Il lui demanda seulement quelques villes de l'Indoustan qui touchoient aux frontières de la Perse. Ce roi lui donna le Mecran, le Sind & toutes les villes de l'Indoustan qui étoient limitrophes de la Perse. Bahram-gour les lui rendit en disant: « Recevez le gouvernement de ces provinces, & commandez-y en mon nom, pendant que je marcherai contre les Grecs ».

Firouz, fils de Bahram-gour. (Perosis.) (q).

Bahram laissa en mourant deux fils, Hormuz & Firouz; le premier, du vivant de son père, avoit eu le gouvernement du Ségestan. Après la mort de Bahram, des gens

(q) Il y a ici erreur dans notre auteur, mais elle peut n'être qu'une faute de copiste. Firouz & son frère Hormuz étoient fils de Jezdedjerd (Isdegerde), surnommé Sipahdost, fils de Bahram-gour, & qui lui succéda. Jezdedjerd avoit nommé Hormuz pour lui succéder, mais Firouz s'empara du trône à son préjudice.

mal

mal intentionnés semèrent la division entre les deux frères. Firouz entreprit d'éloigner entièrement son frère Hormuz, afin de demeurer seul maître du trône & des trésors de leur père; pour l'exécution de ce projet, il alla trouver le roi des Hayathélites (r), & implora son assistance. Ce prince lui donna une nombreuse armée avec laquelle il parvint à se rendre maître du trône en en dépouillant son frère Hormuz. Lorsqu'il eut affermi son autorité, il se conduisit d'une manière si tyrannique, & administra si mal les affaires du gouvernement, qu'en peu d'années, l'État fut dans le désordre, le trésor épuisé, la confiance des peuples ruinée & l'armée dispersée. Sa mauvaise conduite aliéna de lui le roi des Hayathélites, qui l'attaqua avec une grande armée. Firouz, dans l'impuissance de lui tenir tête, prit la fuite, & tomba dans un fossé où il périt.

Suivant le récit de Tabari, Firouz, dans les premières années de son règne, gouverna avec justice; il régna en tout vingt-six ans. Il y avoit sept ans qu'il étoit sur le trône, lorsque ses états furent affligés d'une sécheresse

NIKBI BEN
MASSOUD.

(r) Ou Euthalites, c'est-à-dire, suivant quelques auteurs, les Hongrois; selon d'autres, les Huns blancs. L'historien Procope les nomme Εφθαλίται, & dit que c'est une nation de Huns que l'on appelle blancs : τὸ ὀννῶν ἢ Εφθαλίτων ἔθνος ὡς ἀπὸ λευκοῦ ὀνομάζουσι. « Les Ephthalites, » dit cet historien, sont une nation » de Huns & en portent le nom, » quoiqu'il n'y ait aucun rapport entre eux & les Huns que nous connoissons; ils ne demeurent ni avec eux, ni dans leur voisinage: leur pays est au nord de celui des Perses, du côté de la ville de Gorgo qui est à l'extrémité des frontières de la Perse. C'est - là qu'ils combattent souvent ensemble au sujet des limites respectives de leur pays. Les Ephthalites ne mènent point une vie errante &

nomade comme les autres Huns; « ils occupent depuis très-long-temps « la même contrée sous un heureux « climat: ils ne sont jamais entrés « sur les terres de l'empire Romain, « que conjointement avec les Mèdes. « Ce sont de tous les Huns les seuls « qui aient la peau blanche, & dont « le visage n'ait rien de désagréable. « Leurs mœurs sont aussi bien différentes de celles du reste des Huns, « car ils ne mènent point comme eux « une vie sauvage, semblable à celle « des bêtes. Ils vivent sous l'autorité « d'un roi, & ont une police & des « loix; ils gardent la justice & l'équité dans les engagements qu'ils contractent, soit entre eux, soit avec leurs voisins, & leur conduite à cet égard ne diffère en rien de celle des Romains ou de tout autre peuple. *Procop. de bel. Pers. c. 3.* »

Tome II.

U u.

NIKBI BEN
MASSOUD.

épouvantable qui fut suivie d'une famine. Firouz donna ordre d'ouvrir les trésors, d'acheter des vivres par-tout où l'on pourroit en trouver & de les lui envoyer. Il écrivit à cet effet des lettres de tous côtés & dans toutes les provinces; il ordonna de prendre des vivres chez les riches pour nourrir les pauvres, & fit publier que si dans quelques-unes des villes de son empire, un pauvre venoit à mourir de faim, il feroit mourir, par forme de représailles, un riche de la même ville. Il ôta tous les impôts, & fit distribuer tous les trésors aux pauvres & à tous ceux qui méritoient d'avoir part à ses libéralités. Cette famine dura sept ans; mais par la sagesse & la prévoyance de Firouz, aucun de ses sujets ne périt de faim. Enfin, le Roi s'étant engagé, par un serment solennel, à se conduire dorénavant par les règles de la justice la plus exacte, le Tout-puissant fit cesser ce fléau en envoyant des pluies abondantes. Du temps de Firouz, tous les impôts étoient réduits au dixième des productions de la terre. Il fit réparer tous les lieux qui étoient ruinés, & construisit trois villes, dont deux portèrent le nom de *Ram-Firouz*, & la troisième fut nommée *Rouschen-Firouz*. Des deux premières, il y en avoit une dans le Kerman; Rouschen-Firouz étoit dans l'Aderbidjan. Ce prince étant entré sur les terres des Turcs, leur roi fit creuser sur sa route un fossé qu'il fit couvrir avec soin; Firouz tomba dans ce fossé, & y périt.

Balafsch, fils de Firouz. (Balascès.)

Balafsch, fils de Firouz, succéda à son père. Il avoit un frère nommé *Cobad*, qui se retira chez le roi du Turkestan. Le gouvernement de Balafsch fut juste & sage; il régna quatre ans. C'est lui qui a fait construire un édifice très-élevé, qui dépend de la ville de Mâdâïn, & qu'on nomme *Sanat* (f). Cobad, à la tête d'une armée nombreuse que

(f) Ou *Sobat*. L'absence des points diacritiques ne permet pas de déterminer la véritable prononciation de ce nom.

lui avoit donnée le roi du Turquestan, étoit entré dans les états de Balasch, & s'étoit déjà avancé jusqu'à Nischabour, lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de Balasch.

NIKBI BEN
MASSOUD.

Cobad, fils de Firouz. (Cavadès.)

Cobad ayant appris la mort de son frère, congédia son armée & prit possession du royaume. Le même jour, il apprit aussi la naissance de son fils Nouschirvan. Ce fut sous le règne de Cobad que parut l'imposteur Mazdak, adorateur du feu, qui prêchoit la communauté des biens & des femmes. Cette doctrine attira auprès de lui un grand nombre de scélérats qui se servoient de ce prétexte pour s'emparer des biens & de la fortune des riches, & en disposer à leur gré. Cobad lui-même donna dans le piège, & regardant ce séducteur comme un homme inspiré du ciel, il embrassa sa doctrine. Cobad se rendit odieux par cette conduite : une conjuration se forma contre lui, il fut déposé, & son frère Djamasp couronné à sa place; mais sa sœur le cacha dans les montagnes, & peu après il réussit, avec le secours du roi des Turcs, à chasser Djamasp, & remonta sur le trône. Ayant formé le projet de marcher contre les Grecs, il nomma pour son successeur & pour lieutenant pendant son absence, son fils Nouschirvan. Cobad périt dans cette expédition. Suivant le récit de l'auteur du Nédham-altawarikh, il en revint triomphant, & ce ne fut qu'à son retour qu'il abandonna la couronne à Nouschirvan. Cobad régna quarante ans, & quarante-trois suivant quelques historiens.

Schahkoureh, dans la province de Fars, Holvan dans l'Irak, Djavaar dans le territoire de Mossoul, Amel dans le Mazendéran, Schehrabad dans le Djirdjan, & Djendnahit dans le Tabaristan, doivent leur origine à ce prince.

Khosrou Nouschirvan, fils de Cobad. (Chosroës I.)

Lorsque Nouschirvan fut monté sur le trône, il éleva
U u ij

NIKBI BEN
MASSOUD.

à la dignité de vizir Buzurdjmihir , le plus distingué de tous les sages de son temps, & lui confia l'administration de toutes les affaires de l'État & de la religion. Le premier soin de Nouschirvan fut de délivrer son royaume de l'impie Mazdak. Il eut recours à la ruse pour le faire périr avec tous ses partisans; & ayant fait creuser, dans une vaste plaine, des puits profonds, il y fit préparer un grand festin auquel il invita Mazdak & tous ceux qui faisoient profession de sa doctrine: au milieu du repas, il les fit jeter dans ces puits. Il tua Mazdak de sa propre main en le perçant de son épée.

Nouschirvan délivré de ce sujet d'inquiétude, marcha contre les Grecs: il mit leur armée en fuite, se rendit maître de la personne de l'Empereur & de ses trésors, & lui imposa un tribut annuel de trois millions de pièces d'or. Il marcha ensuite vers Derbend, parcourut le Kiptchak, & y laissa un officier avec un corps de troupes pour la défense du pays.

Nouschirvan ayant rétabli Seïf - Dhouljezen sur le trône de l'Arabie heureuse, & chassé les Éthiopiens de ce royaume, desiroit aussi réunir la Syrie à son empire, afin que tout le pays qui est depuis l'Irak jusqu'au Yémen, ne reconnût point d'autre domination que la sienne. Dans la partie de cette province qui dépendoit de l'empire Grec, régnoit alors un prince nommé *Djabala*, descendant des rois de Gassan, dont les ancêtres avoient autrefois été maîtres de la Syrie. Nouschirvan avoit donné le gouvernement des Arabes, dont le territoire dépendoit des Perses, à Mondar. Ce gouvernement comprenoit Mossoul, Djéziré, l'Oman, Yémama, Taïef, & tout le reste de l'Arabie jusqu'aux frontières du Yémen. Djabala étant mort, eut pour successeur son fils Khaled, qui commença bientôt à lever des troupes & à porter ses armes sur les états de Mondar. Celui-ci en porta ses plaintes à Nouschirvan, & lui demanda la permission de repousser Khaled. Nouschirvan écrivit à l'Empereur, lui rendit compte des dégâts que

Khaled avoit commis, lui marqua qu'il ne doutoit nullement que Khaled n'eût agi par ses ordres, & le menaça en conséquence de lui déclarer la guerre s'il ne rendoit tout ce que Khaled avoit pris & pillé, & s'il ne payoit en outre une amende pour le sang de ceux qu'il avoit tués. L'Empereur n'ayant eu aucun égard à cette lettre, le Roi sortit de l'Irak avec cent mille hommes, & Mondar de Djéziré avec une armée de cinquante mille; ils se joignirent à Mossoul, entrèrent ensemble dans la Syrie, y firent un grand dégât & prirent plusieurs villes. L'Empereur contraint à demander la paix, soutint que Khaled n'avoit point agi par son ordre, que son intention étoit d'exiger de lui la réparation de tous les dommages qu'il avoit causés, & se plaignit de la précipitation de Nouschirvan. Les conditions de la paix furent, que Nouschirvan demeureroit maître des villes de Syrie qu'il avoit conquises, & que l'Empereur racheteroit de lui toutes celles qu'il n'avoit point encore attaquées. Le traité ayant été conclu à ces conditions, Nouschirvan retourna à Madâin, après avoir ainsi réuni à son empire la Syrie jusqu'à Mossoul, Djéziré, les déserts de l'Arabie, le Hedjaz, Taïef, Bahreïn, & l'Oman jusqu'à l'Arabie heureuse. Il voulut aussi étendre sa domination du côté de l'Indoustan, & envoya un de ses officiers, à la tête d'une grande armée, dans ce pays & à Sérendib (1) qui en est la capitale. Le roi de l'Indoustan informé de sa marche, envoya des députés à Nouschirvan & fit la paix avec lui. Le Khacan attaqué par ce prince, fit aussi alliance avec lui & lui donna sa fille en mariage. Ce fut d'elle que naquit Hormuz qui succéda à Nouschirvan.

Nouschirvan voulant régler les impôts de l'Irak, reprit l'exécution des ordres que Cobad avoit donnés pour faire

NIKBI BEN
MASSOUD.]

(1) Cette faute grossière de notre auteur, montre combien la plupart des écrivains Orientaux sont peu instruits sur tout ce qui est étranger à leur pays.

NIKBI BEN
MASSOUD.

mesurer toutes les terres de cette province ; car, du temps de Cobad, parmi les villes de l'Irak, les unes payoient dix, les autres cinq ou six pour cent. Ce prince desirant les ramener toutes à une imposition uniforme, avoit ordonné un mesurage général de toutes les terres de l'Irak & de la province de Fars, afin de n'établir les impositions qu'à raison des terres qui étoient en valeur, & de n'y point comprendre les déserts & celles qui ne rapportoient rien. Sa mort avoit prévenu l'exécution de ces ordres ; Nouschirvan les renouvela, & lorsqu'on eut levé la mesure de toutes les terres, il imposa chaque journal de terre à une drachme de redevance, & à un boisseau de l'espèce de grains qu'on y récoltoit : dans les terrains plantés de vignes ou d'oliviers, chaque pied d'arbre fut imposé à une certaine redevance. Tous les habitans du royaume qui professoient une religion étrangère, comme les Juifs ou les Chrétiens, & tous ceux qui n'exerçoient point une profession assujettie au paiement de quelque imposition, furent taxés à une capitation plus ou moins considérable, à proportion de leurs facultés, depuis six jusqu'à douze drachmes. Toutes les possessions des femmes furent déclarées exemptes de toute imposition. Il fut dressé des rôles de ces impositions, divisés ville par ville, terre par terre, arpent par arpent, arbre par arbre ; & il en fut aussi dressé de semblables pour ceux qui étoient assujettis à la capitation personnelle, sur lesquels ils furent inscrits, maison par maison & tête par tête. Ensuite chaque classe des habitans de l'Irak, les gens nobles, les artisans, les officiers du corps militaire, les soldats, les écrivains publics, envoyèrent des députés pour se trouver à une assemblée générale convoquée par Nouschirvan, à l'effet d'y faire la lecture des rôles, & d'arrêter les impositions de chaque classe.

Au jour indiqué, Nouschirvan manda le grand Mobed, & s'assit sur son trône, la couronne sur la tête ; après avoir invoqué le Tout-puissant, & rappelé les noms & la gloire de ses ancêtres, il adressa ces paroles à l'assemblée : « J'ai

considéré, leur dit-il, que les devoirs respectifs du prince «
 & des sujets ne pouvoient être remplis, sans l'établissement «
 d'un trésor public, dont les fonds servissent à la défense du «
 royaume, à assurer la tranquillité des citoyens & à repousser «
 les ennemis de l'État; il est nécessaire que ces fonds soient «
 fournis par les sujets de l'État. Si l'on attendoit, pour re- «
 cueillir la contribution de chaque citoyen, le moment «
 où il faut lever une armée, elle leur deviendrait à tous «
 extrêmement onéreuse. On ne peut donc se dispenser d'avoir «
 recours à une imposition annuelle, afin que, versée dans «
 le trésor, elle produise des fonds toujours prêts lorsqu'il «
 en sera besoin, & que nous nous trouvions toujours en «
 état de défendre le royaume & les possessions des particu- «
 liers. C'est pour cela qu'après avoir fait mesurer toutes les «
 terres, nous avons établi un impôt sur chaque journal de «
 terre, & que nous avons taxé à une capitation personnelle «
 les infidèles qui habitent notre royaume & font profession «
 d'une religion étrangère, moyennant le paiement de laquelle, «
 nous les prenons eux & leurs biens sous notre protec- «
 tion. Nous avons fait dresser en conséquence les rôles né- «
 cessaires, & nous établissons en chaque ville un officier «
 intègre, chargé d'en percevoir chaque année les imposi- «
 tions, en trois payemens, de quatre en quatre mois, afin «
 qu'elles soient moins onéreuses aux contribuables. Que «
 pensez-vous de ces dispositions, & quel est votre avis »?

NIKBI BEN
MASSOUD.

Toute l'assemblée demeura dans le silence. Nouschirvan
 ayant laissé passer deux ou trois heures, demanda de nou-
 veau l'avis de l'assemblée, protestant qu'il ne vouloit rien
 arrêter que du consentement des citoyens. Alors un homme
 des moins considérables de l'assemblée, & qui n'étoit connu
 de personne, se leva & dit: « Prince, l'impôt que vous éta-
 blissez est une chose durable & sans fin, & l'homme est un «
 être fragile & de peu de durée. Comment pouvez-vous «
 exiger quelque chose de durable d'un être qui ne fait que «
 passer & disparaître? Tu es un insensé & un ignorant, lui «
 répondit le Roi, & tu tiens des discours dépourvus de sens. »

NIKBI BEN
MASSOUD.

» Ne t'ai-je pas dit qu'après avoir fait mesurer les terres ;
 » j'avois exempté d'impositions toutes celles qui étoient
 » incultes & en friches, ou qui n'avoient point de proprié-
 » taires? » Il s'informa ensuite de quelle classe étoit cet homme,
 & ayant appris qu'il étoit de la classe des écrivains, il dit :
 « Tous les écrivains sont des insensés qui s'occupent de ce
 qui ne les regarde pas » ; & ordonna que l'on frappât cet
 homme sur la tête jusqu'à ce qu'il mourût. Toute l'assemblée
 protesta n'avoir aucune part au discours de cet homme, &
 approuva la conduite du Roi. Nouschirvan se fit apporter
 les rôles, dont il fit faire lecture ; & tous les ayant approuvés,
 il envoya dans chaque ville un officier pour percevoir les
 impositions & les verser chaque année dans son trésor.
 Ces réglemens demeurèrent en vigueur jusqu'à la destruction
 du royaume de Perse. Quand le khalife Omar eut fait la
 conquête de ce royaume, & que les habitans eurent embrassé
 l'Islamisme, il ne trouva point de meilleur règlement pour
 la fixation des impôts, & continua à les y faire observer.

Après avoir réglé tout ce qui concernoit la fixation & la
 perception des impôts, Nouschirvan voulut aussi en
 régler l'emploi, afin que l'usage qu'il en feroit fût
 aussi connu de ses sujets, que la manière dont ils étoient
 répartis. Il chargea de cette commission un officier nommé
 Babec, auquel il ordonna de faire la revue des troupes &
 de leur payer leurs appointemens. « Il y a, lui dit-il, dans
 » mon armée des gens qui touchent la paye d'un cavalier ou
 » d'un archer sans en remplir les fonctions ; vous vous infor-
 » merez exactement de ces abus, & vous aurez attention de
 » donner à chaque particulier des appointemens proportionnés
 » à son mérite. Celui qui sera muni d'une armure complète,
 » & en qui vous reconnoîtrez la bravoure & les talens néces-
 » saires, vous l'inscrirez & vous tiendrez un état de ses
 » armes ; si au jour où il passera en revue devant vous, il lui
 » manque une ou plusieurs de ses armes, vous retiendrez ses
 » appointemens. Ordonnez à tous les cavaliers de paroître
 » devant vous sur la place publique, & d'y manéger leur
 cheval ;

cheval; qu'ils descendent de cheval avec leurs armes, & « qu'ils y remontent devant vous, qu'ils lui fassent faire l'exer- « cice, afin que vous connoissiez l'état de leur armure & que « vous puissiez apprécier leurs talens; qu'ils manient chacune « de leurs armes séparément en votre présence, & après que « vous aurez connu leur habileté, fixez leur salaire suivant le « mérite de chacun d'eux, depuis cent jusqu'à quatre cents, « & même jusqu'à quatre mille drachmes; que le fantassin ne « reçoive pas moins de cent drachmes, & que la paye du « meilleur cavalier n'excède pas quatre mille. »

NIKBI BEN
MASSOUD.

Après lui avoir donné ces instructions, le Roi fit préparer une vaste place dans le palais; il y fit dresser une tribune, que l'on couvrit des tapis royaux, & sur le devant de cette tribune, il fit placer un coussin pour Babec, afin que de ce lieu il fit passer les troupes en revue devant lui: Nou-schirvan fit ensuite publier cet ordre par un hérault: que toutes les troupes se disposent à passer en revue devant Babec, afin qu'il assigne à chaque particulier une paye proportionnée à ses talens. Le lendemain, le Roi s'assit sur son trône, & annonça lui-même que quiconque voudroit être inscrit sur le rôle des troupes soudoyées par le Roi, n'auroit qu'à se présenter au lieu où se devoit faire la revue, comme s'il s'agissoit de partir pour la guerre, avec son cheval & toutes les armes dont il savoit faire usage. Il leur donna trois jours pour se préparer, afin que ceux qui n'avoient point d'armes, pussent s'en procurer, & que ceux dont l'armure n'étoit pas complète, eussent le temps de la compléter. Le quatrième jour, toutes les troupes s'étant rendues sur la place destinée à la revue, Babec leur dit: « Retirez-vous, celui qui doit vous accompagner n'est point avec « vous ». Nou-schirvan informé de ce discours de Babec, crut qu'il regardoit quelqu'un des principaux officiers de l'armée. Le lendemain, Babec congédia l'armée de la même manière, sans que le Roi comprît le sens de cette parole. Mais Babec fit publier cet ordre par un hérault: « Que toutes les troupes se présentent demain devant moi, pour y passer «

Tome II.

X x

NIKBI BEN
MASSOUD.

» en revue , & que celui à qui appartient la couronne , le
 » trône & l'empire , comparoisse avec l'armée , parce qu'il est
 » un des membres du corps militaire , & qu'il convient de
 lui assigner un traitement sur les fonds du trésor public ».
 Nouschirvan reconnut la justice de cet ordre , & le len-
 demain il mit son casque sur sa tête , se revêtit de toutes
 ses armes & parut devant Babec. Il oublia seulement de
 suspendre sur son dos l'étui (u) de son arc , suivant l'ordre
 qui en avoit été donné. Babec le voyant , se leva & lui
 dit « : Prince , faites tourner votre cheval en passant devant
 » moi , afin que je voie votre cheval & vos armes ». Nou-
 schirvan obéit , & Babec voyant qu'il lui manquoit l'étui
 de son arc , lui dit « : Prince , quoique vous soyez revêtu
 » de l'autorité souveraine , dans ce tribunal qui est celui de
 » la justice , il ne doit y avoir aucune acception de per-
 » sonnes ; je ne dois donc point souffrir qu'il manque quel-
 que chose à votre armure ». Que me manque-t-il ? lui dit
 le Roi. C'est à vous , répondit Babec , de le savoir. Nou-
 schirvan considérant attentivement toute son armure , vit
 qu'il avoit oublié l'étui de son arc ; il l'envoya chercher ,
 & le suspendit derrière son dos. Alors Babec écrivit en
 tête du rôle : le roi Nouschirvan ; puis il lui dit « : Sei-
 » gneur , je n'assigne point plus de quatre mille drachmes
 » au guerrier le plus habile , & dont l'armure est complète :
 » mais vous êtes mon Maître , & le diadème royal orne
 » votre tête ; il est juste que le traitement du Roi , soit dis-
 » tingué de celui des autres guerriers : quelle taxe extraor-
 dinaire voulez-vous que je vous assigne » ? Celle que vous
 jugerez convenable , répondit le Roi. Babec lui dit « : Je vous
 » donne une drachme de plus , afin de conserver les droits
 » de la couronne , sans faire tort au trésor public ». Écrivez
 donc , lui dit Nouschirvan , quatre mille une drachmes.
 Le Roi retourna ensuite dans son palais. Cette conduite de

(u) Il y a dans le texte *douzechkémán* ; je ne trouve le mot *douzeh* dans
 aucun dictionnaire , & ce n'est que par conjecture que je traduis ainsi.

Babec le fit craindre & respecter , & prévint tous les murmures. Toute l'armée passa devant lui , & il assigna à chaque soldat une paye proportionnée à son habileté. Le lendemain il se présenta devant le Roi , & lui dit « : Prince , j'ai usé de rigueur envers vous , afin qu'aucun autre ne pût se flatter de me trouver assez complaisant pour fermer les yeux sur les défauts de son armure , & je ne vous ai accordé qu'une drachme au-delà du traitement ordinaire , pour que personne ne pût espérer une paye plus forte que celle qui a été fixée ». Nouschirvan approuva sa conduite , le combla d'honneurs & de bienfaits , & lui assura la conservation de cet emploi pour toute sa vie.

Cette même année il parut dans la Perse un grand nombre de ces animaux qu'on nomme *schakkal* ou *ben-awi*. Jamais on n'en avoit vu en Perse ; ils étoient très-communs dans le Turquestan , & ce fut de-là qu'ils passèrent dans la Perse & jusque dans l'Irak. Les cris de ces animaux s'étant fait entendre dans les villes & dans les villages , les habitans en furent épouvantés ; car ces cris , semblables à des hurlemens , ne se faisoient entendre que durant la nuit , & on n'apercevoit point les *schakkals* pendant le jour. On en informa Nouschirvan , qui ayant lui-même entendu ces cris , en fut effrayé , & fit chercher d'où ils provenoient. Mais ces recherches furent inutiles , & l'on crut que ces cris étoient ceux de quelques génies malfaisans. Nouschirvan fit consulter le grand Mobed , pour savoir ce que ce pouvoit être que ces cris qui paroissent s'élever de dessus la terre pendant la nuit , sans qu'on vît durant le jour ce qui pouvoit les produire. « J'ai lû quelque part , répondit le pontife , que quand le prince s'abandonne à la tyrannie & à l'injustice , le ciel envoie une voix qui se fait entendre des peuples , sans qu'ils aperçoivent ce qui la produit. Je ne vois point en quoi le Roi a manqué à la justice , & j'ignore d'où proviennent ces cris. Tout ce que je sai , c'est que les receveurs des impositions commettent des exactions , & perçoivent des droits plus forts que ceux »

que le Roi a établis ». Il conseilla en même temps à Nourschirvan d'envoyer dans chaque ville un inspecteur chargé des rôles qui avoient été dressés, afin de veiller à ce que le receveur n'exigeât rien au-delà de la taxe légitime. Le Roi suivit son conseil. Ensuite on tendit des pièges durant la nuit, & l'on prit quelques-uns de ces schakkals, qu'on apporta à Nourschirvan. Ce prince fut étonné qu'un animal si petit eût une voix aussi forte. Depuis ce temps on continua à entendre les cris de ces animaux, mais ils ne causèrent plus aucune frayeur.

Ce fut du temps de Nourschirvan que naquit le Prophète, en la quarante ou quarante-deuxième année de son règne, & sans contredit en l'année de l'éléphant. Nourschirvan régna quarante-huit ans; quelques historiens cependant ne lui donnent que quarante-deux ans de règne.

Hormuz, fils de Nourschirvan. (Hormisdas III.)

Hormuz succéda à son père Nourschirvan; il avoit pour mère la fille du Khacan des Turcs. Ce prince traita toujours le peuple avec bonté, mais il s'attacha à affaiblir les grands & les hommes puissans : on dit qu'il en fit périr seize mille pendant la durée de son règne. Une exacte & sévère justice fut toujours le caractère de ce prince; & le seul reproche qu'on peut lui faire, c'est d'avoir trop abaissé les grands, & de n'avoir pas assez proportionné la rigueur des peines à la qualité des fautes. Sa sévérité ayant jeté le découragement parmi les troupes qui gardoient les frontières de l'empire, les peuples voisins y firent des incursions, mirent les armées en fuite, & s'emparèrent de plusieurs provinces. Le roi du Turkestan, nommé Sassan, fils du Khacan précédent, passa le Gihon à la tête d'une armée de six cents mille hommes, & se rendit maître de Balkh & de toute cette province. L'empereur Grec entra aussi sur les terres de Perse avec cent mille hommes, & s'empara de la Syrie. Le roi des Khozars, sorti de l'Arménie, s'établit dans les provinces voisines de ses états. Ainsi

tout le royaume se trouva en même temps dans le trouble
 & la confusion. Cependant Hormuz, qui jusqu'alors étoit
 demeuré tranquille dans Madâin, fit assembler les premiers
 officiers de l'empire & de l'armée, sans qu'aucun d'eux osât
 donner son avis dans des conjonctures aussi difficiles. Hor-
 muz s'adressa au grand Mobed, & lui demanda ce qu'il lui
 conseilloit de faire. « Prince, lui dit-il, parmi tous les
 ennemis qui vous attaquent, vous n'en avez point de plus »
 redoutables que les Turcs. L'empereur Grec ne redemande »
 qu'une province qui lui appartient, & dont votre père »
 Nouschirvan l'a dépouillé : si vous la lui restituez, il fera »
 volontiers la paix avec vous. Ces Arabes, sortis de leurs »
 déserts, sont des hommes pauvres & sans ressources ; en- »
 voyez-leur des vivres, de l'argent, & tout ce dont ils »
 ont besoin, & ils se retireront de dessus vos terres, car »
 c'est la faim qui leur a fait prendre les armes contre vous. »
 Pour les Khozars, ce sont des brigands, ils ne se sont »
 avancés que pour voler : maintenant qu'ils ont entre les »
 mains un riche butin, donnez ordre aux commandans de »
 vos troupes de faire des dispositions pour les attaquer ; la »
 crainte de se voir enlever leur butin, les déterminera promp- »
 tement à prendre la fuite. Mettez-vous alors à la tête de »
 votre armée, & marchez en personne contre les Turcs, »
 ou donnez la conduite de cette guerre à un général habile »
 & expérimenté ; car vous n'avez point d'ennemis plus dan- »
 gereux ». Le Roi goûta ce conseil, & le suivit. Après avoir
 ainsi écarté tous ses autres ennemis, il nomma pour général
 de ses troupes, de l'avis de tous ses principaux officiers,
 Bahram Tchoubin. Bahram étoit de Rey, issu du sang royal,
 & le plus brave des guerriers de son temps. Il étoit de cou-
 leur noirâtre, & on le surnommoit Tchoubin, à cause de
 la grandeur de sa taille (x). Hormuz le fit venir pour
 lui déclarer ses intentions ; & Bahram ayant accepté le
 commandement de l'armée, le Roi lui permit de choisir

(x) Tchoubin signifie semblable à un bâton.

NIKBI BEN.
MASSOUD.

autant de troupes qu'il voudroit, & de prendre dans son trésor tout l'argent dont il auroit besoin. Bahram se contenta de prendre avec lui douze mille hommes, & marcha contre les Turcs. Le Khacan, informé de sa marche, se disposa à aller à sa rencontre. Il avoit avec lui deux cents éléphants & cent lions qu'il fit placer sur une ligne devant ses troupes. Bahram ordonna à toute son armée de faire pleuvoir en même temps une grêle de traits sur ces animaux, & fit ensuite lancer sur eux des matières inflammables. Ces animaux, blessés & furieux, tournèrent le dos, & se précipitant sur l'armée des Turcs, ils la renversèrent. Trois cents mille hommes périrent sous les pieds des éléphants, ou furent consumés par les flammes. Bahram profita de ce désordre, & fondant sur les Turcs avec toute son armée, il acheva de les mettre en déroute. Le fils du Khacan voulant prendre la fuite, Bahram lui tira une flèche qui le renversa sur la place. Le vainqueur poursuivit les fuyards jusqu'à la nuit, & en fit un grand carnage. Après être revenu sur le champ de bataille, il pillait tout le bagage de l'ennemi, & s'empara d'un magnifique trône d'or. Il demeura un mois dans la ville de Balkh, envoya à Hormuz la portion de butin qui devoit lui appartenir, & distribua le reste à son armée.

Bahram ayant appris ensuite que le fils du roi des Turcs (y) avoit levé une nouvelle armée, & marchoit contre lui pour venger la mort de son père & la défaite de ses troupes, l'attendit de pied-ferme; & aussitôt qu'il fut informé de l'approche de l'ennemi, dont l'armée étoit de cinq cents mille hommes, il fit sortir ses troupes & les rangea en bataille. Les troupes de Bahram encouragées par les exhortations & par le souvenir de leurs premiers succès, donnèrent toutes ensemble & mirent en fuite l'armée des Turcs.

(y) C'étoit apparemment un petit-fils du Khacan, dont Nouschirvan avoit épousé la fille, & un fils de celui qui avoit été tué par Bahram dans la première bataille.

Le fils du Khacan tint bon avec sept mille hommes; mais après s'être généreusement défendu jusqu'à la nuit, il se rendit, & pria Bahram de le faire conduire vers Hormuz avec les autres prisonniers. Bahram l'envoya au Roi avec six mille prisonniers, sous la conduite d'un officier nommé Mardanschah. Trois mille chameaux portoient aussi l'or, l'argent, les armes, la couronne, & le trône d'or qui s'étoit trouvé parmi le butin.

NIKBI BEN
MASSOUD.

Hormuz considérant que le prince Turc étoit son proche parent, le reçut avec toutes sortes de marques de distinction & d'amitié; il fit la paix avec lui, lui laissa la souveraineté du Turquestan, & le renvoya à Bahram, avec ordre de le faire reconduire sûrement dans ses états. Le Roi ayant ensuite vu le butin que Bahram lui envoyoit, & faisant admirer à toute sa cour la fidélité & le désintéressement de Bahram, Yezdanbakhsh, le premier de ses vizirs, lui fit entendre que Bahram ne lui avoit envoyé que la moindre partie du butin. Ce discours fit impression sur l'esprit d'Hormuz, il entra en colère contre Bahram, & chargea Mardanschah de lui remettre de sa part des chaînes, une boîte à fuseaux, un fuseau, & les autres instrumens dont les femmes se servent pour filer, avec du coton, & une lettre conçue en ces termes « : Vous m'avez trompé en ne m'envoyant que la partie du butin dont vous ne vous êtes point soucié, & vous avez oublié la reconnoissance qu'exigeoient mes bienfaits. Je vous envoie ces chaînes, mettez-les à votre cou, & qu'elles soient la peine de votre infidélité; attachez ces fuseaux & ce coton devant vous, à la manière des femmes, car le vol & la fraude sont l'apanage des femmes, & vous vous êtes rendu plus méprisable qu'une femme ».

Bahram ayant lû cette lettre, mit les chaînes à son cou, & suspendit devant lui le coton & les fuseaux; il fit ensuite assembler ses troupes, qui furent étrangement surprises de le voir dans cet ajustement. « Ce sont-là, leur dit Bahram, les témoignages de la reconnoissance d'Hormuz; voilà la récompense de mes services. Qu'avons-nous à espérer? »

NIKBI BEN
MASSOUD.

» s'écrièrent tous les soldats , notre sort sans doute ne sera pas plus heureux que le vôtre. » Aussitôt toute l'armée se révolta contre Hormuz , & Bahram revint à Rey , sa patrie.

Hormuz avoit un fils nommé Parviz , qu'il avoit désigné pour son successeur. Bahram s'occupa des moyens de semer la division entre Hormuz & son fils ; il fit frapper pour cela cent mille drachmes au nom de Parviz , & les donna à des marchands , pour les distribuer dans Madâin , en paiement des marchandises qu'ils y acheteroient. Cet artifice eut tout le succès qu'il desiroit. Hormuz informé de l'exposition de ces pièces , ne douta point que Parviz ne fût d'intelligence avec Bahram ; il le manda , & lui en fit de vifs reproches. Parviz soutint son innocence , mais craignant les suites de la colère d'Hormuz , il prit la fuite la nuit suivante , & se retira dans l'Aderbidjan. Sa fuite confirma les soupçons d'Hormuz , & Bahram , satisfait d'avoir réussi à éloigner Parviz , se mit à la tête de son armée , & s'avança vers Madâin. Alors le Roi , saisi d'effroi , & convaincu de l'innocence de Bahram , qu'il avoit insulté sans sujet , fit venir Yezdanbakhsh , & lui reprochant qu'il étoit l'auteur de cette injustice , il exigea de lui qu'il allât trouver Bahram , & lui demandât le pardon de sa faute. Le vizir se soumit à l'ordre du Roi , & partit , accompagné d'un de ses proches parens. Celui-ci voulant gagner les bonnes grâces de Bahram , tua Yezdanbakhsh , & porta sa tête au général ennemi. Bahram , qui se proposoit de pardonner au vizir , fut indigné de cette action , & fit couper la tête au meurtrier. La fin tragique de Yezdanbakhsh excita l'indignation des grands dans Madâin ; ils s'écrièrent : « Jusqu'à quand » supporterons-nous ce fléau de l'État , ce rejeton du sang impur des Turcs » ? C'étoit ainsi qu'ils appeloient Hormuz , dont la mère étoit fille du Khacan. Ils se rendirent au palais , se saisirent d'Hormuz , & après lui avoir crevé les yeux , & l'avoir jeté dans une prison , ils reconnurent Parviz pour leur souverain , & lui envoyèrent la couronne.

Khofrou

*Khosrou Parviz, fils d'Hormuz. (Chosroès II.)*NIKBI BEN
MASSOUD.

Parviz étoit dans l'Aderbidjan lorsqu'on lui apporta la couronne; il partit aussitôt, & se rendit à Madâin, où il reçut les hommages des grands & du peuple. Son premier soin, lorsqu'il eut congédié l'assemblée, fut de se rendre auprès de son père; il l'assura qu'il n'avoit eu aucune part à la révolution qui l'avoit précipité du trône, & protesta qu'il étoit innocent du crime dont Hormuz l'avoit injustement supposé. Hormuz demeura parfaitement convaincu de son innocence, & consentit que Parviz gardât la couronne, à condition qu'il tireroit vengeance des insultes & de la violence de ses ennemis. Parviz s'engagea à satisfaire la juste colère d'Hormuz, dès qu'il verroit son autorité suffisamment affermie. La nouvelle de cette révolution déterminâ Bahram à marcher contre le nouveau roi. Son intention avoit toujours été de faire la paix avec Hormuz, & il redoutoit le ressentiment de Parviz. Parviz alla à sa rencontre; mais toutes ses troupes l'abandonnèrent durant la nuit, & passèrent dans le camp de Bahram; il ne resta auprès de lui que dix personnes, du nombre desquelles étoient deux de ses oncles, Bendouï (ز) & Bostam.

On peut voir dans la Bibliothèque orientale, de quelle manière Parviz échappa aux troupes que Bahram envoya à sa poursuite, & la mort tragique d'Hormuz. Le récit de notre auteur est conforme à ce qu'on lit dans cet ouvrage, mais il ajoute quelques circonstances dont il convient de rendre compte.

Siavesch, qui avoit été chargé par Bahram de poursuivre Parviz, ayant été trompé par l'adresse de Bendouï, qui demeura prisonnier au lieu du Roi, Bahram lui confia le soin de garder Bendouï. Siavesch, de concert avec son prisonnier, forma le projet de tuer Bahram; mais leurs

(ز) M. d'Herbelot le nomme *Hendouich*, c'est une faute. Les historiens Grecs le nomment Bindoë.

NIKBI BEN
MASSOUD.

entretiens secrets furent entendus par une femme qui demeuroit dans la maison de Siavesch ; & Bahram en ayant été averti , se tint sur ses gardes contre leurs mauvais desseins. Siavesch , qui ne savoit pas que la conspiration étoit découverte , donna la liberté à Bendouï , lui fournit un cheval & des armes , & se rendit , à l'instant dont ils étoient convenus , à la place publique , où se trouvoit alors Bahram. Ce prince tenoit une verge à la main , & frappoit avec cette verge sur le dos de tous ceux qui l'abordoient , pour s'assurer s'ils n'avoient point des armes cachées sous leurs vêtemens. Siavesch s'approchant de Bahram , celui-ci le frappa sur le dos , & reconnut qu'il étoit armé ; aussitôt il tira son épée & le tua (a). Bendouï apprenant cette nouvelle , se hâta de prendre la fuite , & se retira dans l'Aderbidjan , où vingt mille hommes se rangèrent sous ses étendards.

Cependant Parviz , échappé aux troupes qui le poursuivoient , marcha trois jours & trois nuits avec les compagnons de sa fuite , & se trouva dans une plaine sur le bord de l'Euphrate. Comme ils étoient très-pressés de la faim , & qu'ils sortoient de cette plaine sans avoir rien trouvé pour l'appaiser , ils rencontrèrent un Arabe monté sur un chameau. Le Roi lui demanda son nom & celui de sa tribu , lui fit connoître qui il étoit , & le besoin pressant auquel il se trouvoit réduit. Cet Arabe étoit de la tribu de Taï , & se nommoit Ayyaz. Il conduisit Parviz & ceux qui l'accompagnoient au lieu où étoit la résidence de sa tribu , & après les avoir retenus chez lui pendant trois jours , il leur donna dix chameaux chargés de toutes sortes de provisions , & un guide pour les conduire. Parviz arrivé sur les frontières des Grecs , entra dans un monastère , & se présenta comme un ambassadeur envoyé vers l'Empereur par le roi de Perse. Mais un moine de ce monastère lui dit qui il étoit , & lui prédit que l'Empereur lui

(a) Voyez *Annal. Eutych.* tom. II, pag. 205.

donneroit sa fille en mariage , que dans dix-sept mois il seroit rétabli sur le trône par le secours des Grecs , & qu'il règneroit trente-sept ans. Il ajouta que tous ces événemens avoient été prédits par le prophète Daniel , qui avoit annoncé tout ce qui devoit arriver aux rois de Perse. Il finit par prédire la destruction de la race royale , & la conquête de la Perse par les Arabes.

L'Empereur informé de l'arrivée de Parviz , alla au-devant de lui , & le reçut avec toute la dignité qui convenoit à son rang. Il lui donna en mariage sa fille Marie , & lui accorda une armée de soixante-dix mille hommes , dont il donna la conduite à son fils (b). Parviz partit avec cette armée , & étant entré dans l'Aderbidjan , il y fut joint par son oncle Bendouï , qui vint à sa rencontre avec vingt mille hommes , & lui rendit compte de ce qui lui étoit arrivé. Bahram informé que Parviz s'avançoit vers Madâïn , en sortit avec son armée. Le lendemain , les deux armées se trouvèrent en présence avec des forces égales. Bahram provoqua Parviz à un combat singulier , qui devoit décider leur querelle. Parviz accepta le défi , & les deux combattans s'approchèrent : mais bientôt Parviz , prêt à succomber sous les efforts de Bahram qui cherchoit à lui porter un coup mortel , prit la fuite ; & Bahram lui ayant coupé le chemin , pour l'empêcher de regagner son armée , il sortit du champ de bataille , & s'enfuit vers une montagne voisine. Bahram le poursuivit , & banda son arc pour lui

NIKBI BEN
MASSOUD.

(b) C'étoit Maurice qui régnoit alors , notre auteur nomme le fils de ce prince Baïadous ; mais ce nom est corrompu par la faute des copistes qui ont mal placé les points diacritiques : il faut lire *Thaïadous* , c'est-à-dire , Théodose ; c'étoit le nom du fils aîné de Maurice. Cependant les historiens Grecs ne disent pas que Maurice donna le commandement de l'armée à son fils , mais à Comen-tiole , à qui fut substitué dans la suite

Narsès. Eutychius, dans ses Annales, tome II, page 206, dit comme notre auteur , que l'empereur Maurice donna en mariage sa fille Marie à Khosrou Parviz , & que ce prince se fit Chrétien , malgré l'opposition des grands de son royaume , parce que Maurice ne voulut lui accorder la main de la princesse qu'à cette condition. *Eutych. loc. cit. Id. tom. II, p. 211 & 252.*

NIKBI BEN
MASSOUD.

tirer une flèche. Parviz leva les yeux au ciel, & implora le secours du Tout-puissant; aussitôt un ange l'enleva & le plaça sur le sommet de la montagne. Bahram voyant qu'il ne pouvoit l'y suivre, rejoignit son armée, & Parviz profita de sa retraite pour rentrer dans son camp. Le lendemain les deux armées en vinrent aux mains; il y eut beaucoup de sang répandu de part & d'autre, & la nuit seule mit fin au combat. Bendouï s'approcha alors, du consentement du Roi, près du camp de Bahram, & promit une amnistie à tous les rebelles qui quitteroient son parti, pour se ranger sous les drapeaux de Parviz. Bahram sortit de son camp, & le poursuivit sans pouvoir l'atteindre; toutes ses troupes l'abandonnèrent, à la réserve de quatre mille hommes, & il fut obligé de prendre la fuite. Parviz entra triomphant dans Madâin, & envoya huit mille hommes à la poursuite de Bahram; mais Bahram les défit, & passa dans le Turquestan, où il fut accueilli favorablement par le Khacan. Parviz congédia le fils de l'Empereur avec ses troupes, après lui avoir fait de riches présents, tant pour lui, que pour son père, & il le reconduisit jusqu'au premier campement (c). Il envoya ses deux oncles, Bostam & Bendouï, dans l'Aderbidjan, & leur donna les villes de Kirkan & de Rey.

Bahram s'étant rendu à la cour du Khacan, fut très-bien reçu de ce prince, qui le combla d'honneurs & de bienfaits. Le Khacan avoit un frère, nommé Peïgou, qui lui donnoit de grands sujets d'inquiétude. Il ne se passoit point de jour que Peïgou ne l'insultât, & il n'oublioit rien pour se former un parti. Bahram promit au Khacan qu'il le délivreroit de ce rival. Dès le lendemain, Peïgou ayant renouvelé ses propos injurieux, Bahram lui en fit de vifs reproches. Peïgou lui répondit par une insulte, le traitant de lâche & de fuyard. Bahram ne fut pas plus modéré dans ses discours, & comme il vit que Peïgou s'avançoit

(c) Les historiens Grecs lui reprochent, au contraire, son ingratitude.

pour le frapper, il lui proposa de monter à cheval, & de vider cette querelle par les armes : Peïgou accepta le défi. Ils sortirent ensemble, & Peïgou ayant porté un coup à Bahram sans le blesser, celui-ci saisit cet instant pour lui enfoncer son javelot dans le ventre, avec tant de violence qu'il sortit par le dos. Peïgou expira sur la place, & le Khacan empêcha que Bahram ne fût puni pour cette action.

NIRBI BEN
MASSOUD.

Bahram cherchoit aussi une occasion de mériter les bonnes grâces de la Reine, femme du Khacan ; car chez les Turcs ce sont les femmes qui disposent de tout. Elle se présenta bientôt ; un ours ayant enlevé une des filles du Khacan, l'emporta dans les montagnes, sans que personne pût la lui arracher : Bahram poursuivit l'animal, le tua, & délivra l'enfant qu'il rapporta à son père.

Parviz informé de la retraite de Bahram, envoya à la cour du Khacan un député qui avoit ordre de perdre Bahram dans l'esprit de ce prince. Cet envoyé s'acquitta fidèlement de cette commission ; mais voyant que le Khacan le repoussoit avec indignation, il s'adressa à la Reine, & l'engagea par des présens à faire périr Bahram. Elle y consentit, & chargea de l'exécution de ce projet un jeune Turc, auquel elle donna mille drachmes, & un poignard richement orné. L'assassin alla trouver Bahram de la part de la Reine, & tandis qu'il lui parloit, il lui donna un coup de poignard. Bahram, quoique blessé, se saisit du meurtrier, mais ayant appris de lui de qui il avoit reçu cet ordre, il le laissa aller, & mourut peu de temps après. Le Khacan fit mettre à mort l'assassin & tous ceux qui avoient eu part à ce complot.

Parviz régna trente-sept ans depuis la mort de Bahram : ce fut en la vingtième année de son règne, qu'arriva la fuite de Mahomet. Sa cruauté lui ayant attiré la haine de ses sujets, ils le détrônèrent, & mirent à sa place son fils Schirouyeh.

NIKBI BEN
MASSOUD.

Schirouyeh, fils de Parviz. (Siroës.)

Schirouyeh commença par ôter la vie à Parviz, pour satisfaire les rebelles qui l'avoient élevé sur le trône. Il fit aussi mourir les enfans mâles de Parviz, au nombre de treize, pour assurer la couronne à sa postérité; mais il n'en jouit pas long-temps, & mourut après sept mois de maladie.

Ardschir, fils de Schirouyeh. (Artaxerxès III.)

Son fils Ardschir qui n'avoit que sept ans, fut couronné à sa place; mais cette élection ayant été faite sans le consentement de Schehrizad, qui avoit le commandement général de l'armée, il en conçut une grande colère, marcha contre Ardschir, le tua & s'empara de la couronne (d). Tourandokht, fille de Parviz, se forma un parti, & fit tuer l'usurpateur. Ardschir n'avoit régné qu'un an & six mois.

Kefra, fils de Cobad. (e)

Kefra, fils de Cobad, & petit-fils d'Hormuz, fut nommé par les grands du royaume, au défaut d'héritiers plus prochains, pour succéder à Ardschir. Il ne survécut qu'un an & cinq mois à son couronnement. L'auteur du Nédham-altawa-rikkh ne lui donne que six mois de règne.

Tourandokht, fille de Parviz.

Tourandokht fut élue pour le remplacer, & donna la charge de vizir au meurtrier de Schehrizad. Elle régna un an & six mois, & se fit aimer par sa justice & la douceur

(d) C'est pour cela que plusieurs historiens le mettent au nombre des rois de Perse. On le nomme aussi Schehriar ou Sarbazas.

(e) La suite des princes qui succédèrent à Artaxerxès III, est peu certaine. Plusieurs historiens placent six règnes entre celui d'Artaxerxès III & d'Isdegerde III, qui tous furent de peu de durée. Tourandokht, Kofchanschadeh, Arzoumidokht, Khofrou ou Kefra, Fi-rouz & Ferrakhzad. Voyez la *Bibl. Orient. d'Assémani*, tome III, page 419; *Eutych. anal.* tome II, pages 253 & 254.

de son gouvernement. Ce fut sous son règne que mourut le Prophète, & que Aboubecr fut élu pour lui succéder.

NIKBI BEN
MASSOUD.

Azermidokht, fille de Parviz.

Azermidokht, sœur de Tourandokht, lui succéda; elle gouverna avec sagesse, & son administration lui concilia l'estime de ses sujets. Elle étoit d'une beauté extraordinaire, & ses charmes inspirèrent une passion violente à Rostam, gouverneur du Khorassan, fils de Ferrakhzad, qu'elle avoit élevé à la dignité de vizir; il osa même proposer à la Reine de le prendre pour époux. Elle dissimula son indignation, & lui donna ordre de se trouver à la porte de son palais à une certaine heure de la nuit. Rostam s'y trouva, & la Reine lui fit couper la tête, & ordonna que l'on exposât son cadavre à l'entrée du palais, & qu'on lui plaçât la tête sur le ventre, afin que chacun connût la punition que lui avoit attirée son impudence. Toute l'armée ayant vu ce cadavre, on connut la cause de sa mort & elle n'excita aucuns murmures. Rostam avoit un fils qui résolut de venger sa mort. Il partit du Khorassan, à la tête de sept mille hommes, & étant entré dans Madâin, sans qu'on fût averti de sa marche, il investit le palais, se saisit de la Reine, & après l'avoir abandonnée successivement à la brutalité de deux cents hommes, il ordonna qu'on lui coupât les pieds & les mains, lui fit crever les yeux, & la fit mettre à mort. Il fit aussi périr l'officier qui avoit tué son père.

Ferrakhzad, fils de Parviz.

Ferrakhzad, fils de Parviz, qui avoit échappé au massacre de ses frères, à la faveur de son bas âge, monta sur le trône; mais son imbécillité fut cause que ses sujets se révoltèrent contre lui, après un règne de six mois. On fit venir Yezdedjerd, fils de Schehriar, qui étoit alors dans la province de Fars, & on lui mit la couronne sur la tête.

NIKBI BEN
MASSOUD.

Yezdedjerd, fils de Schehriar. (Isdegerde III.)

Yezdedjerd n'avoit que quinze ans, lorsqu'il monta sur le trône. Il y avoit quatre ans qu'il régnoit lorsque le khalife Omar envoya une armée contre les Perses. Le royaume étoit alors attaqué de toutes parts par différens ennemis, & les Musulmans remportèrent une grande victoire près de Holvan. Yezdedjerd qui étoit alors dans cette ville, se réfugia à Rey avec les gens de sa maison. En chemin il eut un songe qui lui annonçoit la ruine prochaine de son empire. Il y avoit à Rey un feu sacré, plus ancien que tous ceux que l'on honoroit dans les autres pyrées. Lorsque Yezdedjerd quitta cette ville pour chercher ailleurs une retraite plus sûre, il enleva ce feu & le transporta successivement à Ispahan, dans le Kerman, à Nischabour, & enfin à Mérou. Le séjour de cette ville lui ayant plu, il écrivit de-là à toutes les provinces où les Arabes n'avoient point encore pénétré, & elles continuèrent à le reconnoître pour leur souverain. Il fit bâtir à Mérou un pyrée où il déposa ce feu, & fit faire près de-là des jardins, un moulin & un harem pour ses femmes; mais il n'y avoit pas encore un an qu'il y demouroit lorsqu'il périt dans un moulin.

On raconte de diverses manières l'histoire de la fuite & de la mort de Yezdedjerd. Suivant la tradition des Persans, & le récit de leurs historiens, les Musulmans furent obligés de réduire par la force des armes toutes les villes du Khorassan, que le khalife Omar avoit sommées tant par écrit que par ses ambassadeurs, de reconnoître son autorité, & il n'y en eut aucune dont la conquête ne leur coûtât du sang & les fatigues d'un siège. Omar avoit ordonné aux Musulmans d'étendre leurs conquêtes aussi loin qu'ils pourroient le faire. Yezdedjerd obligé de quitter la ville de Rey, se retira à Mérou, & y bâtit un pyrée; comme on l'a déjà dit : il avoit alors avec lui quatre mille personnes. Cette troupe étoit composée des gens de sa cour;
de

de ses femmes, de ses esclaves, de ses proches & de toute sa maison qui étoit sortie avec lui de Madâin. Yezdedjerd étoit dans l'impossibilité de fournir à leur subsistance. Toute cette partie du Khorassan, jusqu'au Gihon, étoit gouvernée par un roi nommé Mahou (*f*); l'autre rive de ce fleuve, dépendoit des états du Khacan. Mahou n'eut pas plutôt appris que Yezdedjerd avoit été obligé de sortir de Madâin, qu'il s'empressa de faire alliance avec le Khacan, & ils s'engagèrent réciproquement à se fournir, au besoin, des secours d'hommes & d'argent. Yezdedjerd s'étant réfugié près de Mahou, celui-ci fit demander des troupes au Khacan pour faire la guerre à Yezdedjerd. Le Khacan lui envoya sept mille hommes qui se rendirent à Mérou. Mahou, interrogé par le Roi sur la destination de ces troupes, lui fit accroire que c'étoit un secours que le Khacan lui envoyoit, & Yezdedjerd le chargea de veiller à leur approvisionnement & à leur entretien. Lorsque la nuit fut venue, Mahou plaça les troupes du Khacan à la porte du château qu'occupoit Yezdedjerd, & leur donna ordre d'y entrer le lendemain lorsqu'on ouvreroit les portes, & de se défaire de ce prince. Le Roi, informé de cette trahison, se fit descendre par-dessus les murs & s'enfuit revêtu d'un habit de drap d'or. Il sortit de la ville, & continua à marcher jusqu'à ce que la fatigue l'obligeant à prendre quelque repos, il entra dans un moulin & demanda au meunier un lieu pour s'y reposer. Cet homme qui entendit la voix sans voir celui qui lui parloit, étendit un tapis grossier dans son moulin, sur lequel le Roi s'endormit. Le jour étant venu, la richesse de son manteau frappa le meunier; il résolut de s'en emparer, déchargea un coup de hache sur la tête de ce malheureux prince, le dépouilla de son vêtement, & jeta le cadavre dans l'eau. Le len-

(*f*) C'étoit apparemment un gouverneur qui avoit profité des troubles du royaume, pour s'emparer de l'autorité souveraine dans cette province, sous les règnes précédens. Il paroît même que Yezdedjerd le regardoit encore comme un sujet fidèle.

NIKEÏ BEN
MASSOUD.

demain, Mahou instruit de l'évasion de Yezdedjerd, donna des ordres pour le faire chercher : son manteau trouvé entre les mains du meunier, fit connoître l'auteur de sa mort. Mahou fit périr l'assassin, & demeura paisible possesseur du Khorassan. Ensuite Ahnaf, envoyé par le khalife Omar, avec les troupes de Basra & de Coufa pour soumettre cette province, s'étant approché de Mérou, Mahou prit la fuite, passa le Gihon, & se retira dans les états du Khacan. Ahnaf soumit les villes de Balkh, Mérou, Hérat & Nischabour; & les Musulmans poussèrent leurs conquêtes jusqu'à la rive du Gihon. Ahnaf fit bâtir à Mérou-elroud un monastère qu'on nomme *Deïr-alahnaf* ou *Kafr-alahnaf*, & fit sa résidence dans cette ville. Telle est l'histoire de la fin de Yezdedjerd, suivant les écrivains Persans.

Tabari raconte cet événement d'une manière bien différente. Suivant cet historien, après que Yezdedjerd se fut retiré à Mérou, Omar envoya Ahnaf dans le Khorassan avec douze mille hommes des troupes de Basra & de Coufa, & lui ordonna de poursuivre Yezdedjerd en quelque lieu qu'il se retirât. Omar n'aimoit point à éloigner les troupes Musulmanes, & ce n'étoit qu'à regret qu'il se déterminoit à envoyer une armée dans le Khorassan. Hérat fut la première conquête d'Ahnaf; il marcha ensuite vers Mérou, & envoya des troupes contre Nischabour & une autre ville des plus considérables de la province, qui ouvrirent leurs portes aux Musulmans. Tandis que Ahnaf s'avançoit vers Mérou, Yezdedjerd qui étoit enfermé dans Mérou-elroud, envoyoit des députés au Khacan, au roi de Sogd & à l'empereur de la Chine, pour leur demander du secours. Ahnaf s'étant rendu maître de Mérou, reçut un renfort de quatre mille hommes de Basra & de Coufa, que lui envoya Omar, avec quatre des principaux officiers des Arabes. Ahnaf laissa le gouvernement de Mérou à Harétha ben Noman albahéli, & marcha avec son armée vers Mérou-elroud. Yezdedjerd en sortit & se réfugia à Balkh.

Ahnaf envoya les troupes de Coufa pour faire le siège de Balkh, & cette ville ayant été obligée de se soumettre aux Musulmans, Yezdedjerd s'enfuit & passa le Gihon. Le général Musulman se rendit à Balkh, après la réduction de cette ville, & envoya dans le Tokharestan, des troupes qui soumirent toutes les places de cette province. Ahnaf laissa un gouverneur dans Balkh, & étant revenu à Mérou-elroud, il informa le khalife de ses conquêtes, de la fuite de Yezdedjerd & de sa retraite chez les Turcs. Omar, en recevant cette nouvelle, témoigna un vif regret de la conquête de cette province, dont l'infidélité devoit être, par la suite, un sujet de guerre entre les Musulmans, & faire répandre beaucoup de sang. Il fit réponse à Ahnaf, lui défendit expressément de passer le Gihon, & lui ordonna, ainsi qu'à tous les Musulmans, de ne rien changer dans leurs usages, leur nourriture & leurs vêtemens, & de se bien garder d'adopter aucunes des coutumes des peuples conquis, de peur d'attirer sur eux la malédiction du Ciel.

Yezdedjerd s'étant enfui au-delà du Gihon, le roi de Sogd lui donna une grande armée; le Khacan se joignit aussi à lui: ils passèrent ensemble le fleuve, & vinrent à Balkh. Rébaï ben Amer, à qui Ahnaf avoit laissé le commandement de cette ville, en sortit avec ses troupes, & se rendit auprès de lui à Mérou-elroud. Yezdedjerd & le Khacan ayant réuni toutes les troupes des Turcs, de Balkh & du Tokharestan, se trouvèrent à la tête d'une armée de cinquante mille hommes; Ahnaf n'en avoit pas plus de vingt mille: les deux armées se rencontrèrent à Deïr-Ahnaf près de Mérou-elroud. On en vint aux mains tous les jours, matin & soir, pendant deux mois entiers, sans qu'aucun des deux partis pût fixer la victoire. Pendant ce temps, Yezdedjerd se tenoit dans Mérou-elroud. Une nuit qu'un des proches parens du Khacan commandoit la garde du camp des Turcs, Ahnaf informé de cette circonstance, se mit à la tête de la garde de son armée,

Z z ij

NIKBI BEN
MASSOUD.

& tua cet officier. Il avoit deux frères qui prirent successivement sa place, & furent tués l'un après l'autre par Ahnaf. La perte de ces trois officiers fut si sensible au Khacan, que dès le lendemain il se retira avec ses troupes, revint à Balkh, & repassa le Gihon.

Yezdedjerd se voyant abandonné du Khacan, se retira à Mérou, prit ses trésors qui étoient demeurés cachés dans cette ville, sans que personne en eût connoissance, & partit pour Balkh, dans l'intention de chercher un asyle dans les états du Khacan. Ce n'étoit pas l'avis des grands qui l'accompagnoient; ils lui représentèrent que les Turcs n'avoient ni bonne foi, ni religion, & lui conseillèrent de recourir plutôt à la générosité des Arabes, & de racheter sa vie & sa liberté par le sacrifice de ses trésors. Comme il persistoit dans son dessein, ils se saisirent de toutes ses richesses, le laissèrent seul avec ses femmes sur les frontières des états du Khacan, & portèrent ses trésors à Ahnaf. Ce général leur fit donner les provisions nécessaires pour retourner chacun en leur demeure, & partagea ce riche butin à son armée. Yezdedjerd dépouillé de tout ce qu'il possédoit, avoit pris la fuite; mais ceux qui lui avoient ravi ses trésors, pour les porter à Ahnaf, n'étoient point encore partis du lieu où ils avoient eu dispute avec lui, lorsqu'ils trouvèrent son cadavre dans l'eau d'un moulin.

Tabari qui raconte le fait de cette manière, le rapporte avec quelques circonstances différentes dans un autre endroit de son histoire. Il dit que Yezdedjerd, obligé de quitter Mérou, lorsque Ahnaf se rendit maître de cette ville, vint à Balkh, & passa de-là dans le Turquestan; qu'il rencontra dans les états du roi de Sogd, les ambassadeurs qu'il avoit envoyés à la Chine, & que la réponse de l'Empereur étoit conçue en ces termes : « Il est juste que les » rois s'aident réciproquement; mais vos envoyés m'ont » fait connoître quels sont ces Arabes qui se sont emparés » de vos états, leurs usages, leur religion, & les chefs qui

leur commandent. Des peuples qui professent une telle « religion, & qui sont soumis à un tel gouvernement, « envahiront le monde entier : tâchez donc de vous concilier leur faveur & de gagner leurs bonnes grâces ». Cette réponse détermina le Khacan à rentrer dans le Turkestan, & Yezdedjerd se retira à Fergana. Ce fut alors que Ahnaf revint de Balkh à Mérou-elroud, & informa Omar de ses conquêtes. Les peuples du Khorassan s'étant revoltés dans la troisième année du khalifat d'Omar, Yezdedjerd profita de cette circonstance pour sortir de Fergana, & rentrer dans le Khorassan, mais il y périt. Omar, instruit par une lettre d'Ahnaf, qu'il avoit entièrement chassé Yezdedjerd du Khorassan, en eut une grande joie ; il donna le gouvernement de cette province à Ahnaf. Cela arriva à la fin de la vingt-deuxième année de l'hégire (643 de J. C.) (g).

NIKBI BEN
MASSOUD.

Le troisième livre de notre historien renferme le récit de LIVRE III.
quelques événemens antérieurs à la naissance de Mahomet, & qui font partie de l'histoire ancienne de l'Arabie ; la vie du législateur des Arabes, & l'histoire des khalifes ses successeurs, jusqu'à la destruction de leur empire par les Tartares. Il seroit superflu d'entrer dans le détail des événemens dont l'histoire est contenue dans ce troisième livre. Notre auteur a travaillé d'après les écrivains Arabes, & en donnant un extrait de cette partie de son histoire, nous n'ajouterions rien à ce qui se trouve déjà dans un grand nombre d'ouvrages imprimés. La seule partie de ce troisième livre qui pourroit être susceptible d'extrait, est celle qui a pour objet l'histoire des révolutions de l'Arabie avant Mahomet, & nous nous étions proposés d'abord d'en donner ici la traduction ; mais comme notre écrivain Persan annonce lui-même qu'il n'a fait en cette partie que traduire le récit de

(g) Voyez les Annales d'Aboulfeda, à la 22.^e & la 32.^e année de l'hégire. Il met la fuite de Yezdedjerd à Fergana, à la première de ces deux époques, & sa mort à la seconde. Ceci peut servir à concilier les différences que l'on remarque entre les historiens, relativement à la date de la destruction du royaume des Perses.

NIKBI BEN
MASSOUD.

*Hist. Imp.
vetust. Joctani-
darum, &c.
Harderovici
Gelrorum.
1786.*

Tabari, & qu'il se trouve en effet conforme au texte arabe de cet auteur, que M. Schultens vient de publier avec plusieurs autres morceaux d'auteurs Arabes : nous croyons qu'il seroit inutile de surcharger cette notice d'un détail de faits qui se trouve déjà entre les mains des savans. Nous observerons même que le texte de notre manuscrit renferme un assez grand nombre de fautes, & est moins exact que le texte Arabe de Tabari, publié par M. Schultens. L'extrait de Tabari qui a été publié par M. Schultens, ne commence qu'au règne de Dhou Schénater, à qui Dhou Nawas enleva la couronne & la vie. Notre écrivain Persan prend de plus haut l'histoire des princes de l'Arabie heureuse; il commence au règne du prince Hemyarite, nommé *Assad*, & surnommé *Tobba Akher*, c'est-à-dire, le dernier des Tobbas. Comme ce qu'il raconte du règne de ce prince, ne se trouve pas dans les extraits publiés par M. Schultens, nous croyons devoir le faire connoître. On verra que suivant le récit de cet historien, l'introduction du judaïsme dans l'Arabie heureuse est plus ancienne que le règne de Dhou Nawas, nommé *Dunaan* par les historiens étrangers; & que cette religion avoit pris la place de l'idolâtrie, long-temps avant ce prince. On peut conjecturer que Dhou Nawas monté sur le trône, non par un droit héréditaire, mais par une révolution qui enleva la couronne aux princes légitimes, employa son autorité pour étendre le judaïsme, dont il se déclara le protecteur, soit parce que les Juifs l'avoient aidé à s'assurer la couronne, soit parce qu'il avoit été élevé dans cette religion. Suivant la lettre de l'évêque de Beth-Arsama, publiée par M. Assémani, ce prince étoit même Juif d'origine.

*Biblioth. orient.
Clem. Vaticana,
tom. I, p. 364
& seq.*

Assad, surnommé *Tobba Akher*, étoit de la race de Hemyar. Ce prince desirant étendre sa domination dans des contrées éloignées, sortit du Yémen, passa dans le Hedjaz & sur le territoire de la Mecque & de Médine. Il étoit alors idolâtre, ainsi que tous les habitans de ces contrées, à l'exception de quelques familles Juives qui étoient venues

de la Syrie , & s'étoient établies près de Médine , dans les districts de Khaïbar , Fadak , Koraidha & Wadilkora. Ces Juifs suivoient la loi de Moïse , quoique la véritable religion fût alors celle de Jésus ; mais elle n'avoit point été prêchée jusqu'à ce jour dans l'Arabie. Le Roi ne jugea point à propos de s'arrêter à la Mecque , dont le terrain sec & aride n'offroit qu'un aspect rebutant ; mais la situation de Médine lui plut ; il y entra , y laissa son fils & continua sa route. Pendant son séjour dans la Syrie , les habitans de Médine se révoltèrent & tuèrent son fils. Le Roi instruit de cette nouvelle , ramena son armée devant la ville , & en forma le siège. Tandis qu'il l'assiégeoit , un de ses soldats étant entré dans un jardin qui appartenoit à un Arabe du pays , pour y cueillir quelques dattes , le maître de l'enclos le tua , & jeta le cadavre dans un puits. Cette action enflamma la colère du Roi , & il pressa l'attaque. Cependant le siège traînoit en longueur , & toutes les nuits les assiégés faisoient passer dans le camp ennemi des ânes chargés de dattes. Cette conduite des assiégés rallentit l'ardeur des troupes du Roi. Alors deux docteurs Juifs de Koraidha , dont l'un se nommoit Caab , & l'autre Assad , vinrent trouver le Roi , & lui représentèrent qu'inutilement il continueroit plus long-temps le siège de cette ville ; que Médine étoit protégée du ciel , parce qu'elle devoit servir d'asyle à un prophète suscité de Dieu , & que les habitans de la Mecque chasseroient de leur ville. Ils ajoutèrent que ces événemens étoient prédits dans la loi de Moïse , & firent connoître au Roi la religion dont ils faisoient profession. Le Roi goûta leurs instructions , il renonça à l'idolâtrie , & embrassa , avec toute son armée , la religion des Juifs. Il engagea les docteurs Juifs à le suivre dans le Yémen , & partit avec toute son armée. Lorsqu'il fut près de la Mecque , quelques Arabes se présentèrent devant lui , & l'engagèrent à attaquer cette ville. Le Roi instruit par les deux docteurs Juifs que c'étoit un piège que les Arabes lui tendoient , pour l'engager dans une entreprise

NIKBI BEN
MASSOUD.

NIKB IBEN
MASSOUD.

qui causeroit indubitablement sa perte & celle de son armée, fit périr ces Arabes, & entra dans la Mecque avec un respect religieux. Il fit le tour de la Caaba, en enleva les idoles, la purifia & la couvrit d'une étoffe précieuse; c'est à lui que cet usage doit son origine. Le Roi sortit ensuite de la Mecque & continua sa route; mais lorsqu'il fut arrivé dans le Yémen, le peuple indigné de ce qu'il avoit renoncé à son ancienne religion, refusa de le reconnoître pour son souverain.

Il y avoit dans une caverne du territoire de Sanaa, un feu merveilleux dont le foyer étoit invisible, & qui servoit à distinguer le mensonge de la vérité. Toutes les fois qu'il survenoit une contestation, les deux partis s'approchoient de cette caverne, & le feu consumoit celui qui avoit tort. Le Roi engagea les adorateurs des idoles à s'en rapporter à la décision de ce feu. Ils apportèrent leurs idoles, & les docteurs Juifs s'en approchèrent avec le livre de la loi. Le feu parut avec plus de violence que d'ordinaire; il consuma les idoles & ceux qui les avoient apportées, sans faire aucun mal aux docteurs Juifs. Cette merveille déterminâ le peuple à renoncer au culte des idoles, & la religion des Juifs fut universellement reçue dans le Yémen. Le Roi persévéra dans cette religion jusqu'à sa mort. Il eut pour successeur son fils Hassan, nommé *Tobba asgar*, c'est-à-dire le petit Tobba.

Nous ne suivrons pas plus loin notre auteur. Il raconte ensuite l'histoire des successeurs de Tobba Hassan, jusqu'à Dhou Nawas, & les persécutions que ce prince, zélé du judaïsme, fit éprouver aux Chrétiens de Nedjeran; mais il y a ici une lacune que l'on doit imputer au copiste. On trouve après cela l'histoire de la conquête de l'Arabie heureuse par les Éthiopiens, & des révolutions arrivées dans ce pays jusqu'à la publication de la loi Musulmane. Toute cette partie du récit de notre auteur se trouve dans les extraits de Tabari, donnés par M. Schultens, à quelques circonstances près. Observons seulement ce trait singulier de

de la générosité d'Abdolmotalleb, l'un des ancêtres de Mahomet. Quand le vent du nord souffloit sur l'Arabie, il tuoit un chameau, distribuoit la chair aux pauvres & aux malheureux, portoit les entrailles sur les montagnes, pour servir à la nourriture des animaux sauvages, & brioit les os, qu'il donnoit aux chiens. Cette générosité compatissante lui avoit mérité le surnom de Nourricier des hommes & des bêtes, *Taamat alnâs walsibâa*.

NIKBI BEN
MASSOUD.

Dans le chapitre intitulé : *De la généalogie du Prophète*, l'auteur entre dans quelques détails sur les ancêtres de Mahomet, & particulièrement sur Nézar & le partage de sa succession entre ses quatre fils, Wabel, Kodhaa, Rébia & Modhar; & sur l'histoire de Kossâi, d'Abdménaf, de Hâchem & d'Abdolmotalleb. Ce qu'il dit de la guerre que Kossâi entreprit contre les Khozaïtes, pour leur enlever l'intendance de la Caaba, est succinct & peu exact. Le trait suivant paroît mériter plus d'attention, parce qu'il nous apprend quelque chose de nouveau sur les mœurs & les usages des anciens Arabes.

Lorsque le gouvernement de la Mecque, dit notre auteur, fut entre les mains d'Abdménaf & de ses successeurs Hâchem, Abdolmotalleb & Abou-taleb, ils ajoutèrent aux anciennes coutumes quatre nouvelles institutions qui n'avoient point eu lieu dans les temps antérieurs. Ces quatre nouvelles institutions sont connues sous les noms de *Rafada*, *Niran*, *Liwâ & Nedwa*, & l'observation en fut confiée depuis ce temps à ceux qui eurent le gouvernement de la Caaba,

Le mot *rafada* signifie donner à manger (*taam dadan*). Chaque année, ces gouverneurs de la famille des Coréïschites préparoient des vivres suffisans pour donner un repas à tous les pèlerins. Quand les pèlerins revenoient du mont Arafat, où ils avoient passé toute la journée, & qu'ils étoient pressés par la faim, ils trouvoient à Mozdélifa des vivres en abondance, que le gouverneur de la Mecque y avoit fait apporter pour leur nourriture. C'est-là ce qu'on entend par *rafada*. Il subsiste encore aujourd'hui quelques

Tome II,

A a a

NIKBI BEN
MASSOUD.

vestiges de cet ancien usage, dans la distribution des vivres que l'on fait aux pauvres. C'est ainsi que Khaïzeran, mère du khalife Haroun arraschid, donna un repas aux pèlerins à Mozdélifa: après elle Zobaïda, épouse de ce khalife, & mère de Djafar ben Mansour en usa de même, & son exemple a encore été imité depuis par la mère du khalife Moctader. Quant au mot *niran*, voici ce qu'il signifie; on entendoit par-là l'usage de faire allumer des feux sur la montagne, lorsque les pèlerins revenoient du mont Arafat, & que le jour commençoit à tomber, afin que, guidés par la lueur de ces feux, ils ne fussent pas en danger de s'égarer & de prendre une autre route que celle de Mozdélifa. Le mot *liwâ*, signifie l'usage introduit par Kossâï, qui attachoit toujours une pièce d'étoffe blanche au haut d'une lance, pour servir d'étendard aux détachemens de troupes qu'il envoyoit hors de la Mecque (*h*); cet usage a toujours subsisté depuis. Quant au mot *nedwa*, il veut dire *tenir conseil*. Quelque chose que Kossâï se proposât d'entreprendre, il rassembloit les chefs de la famille de Coreïsch, pour les consulter sur l'entreprise qu'il méditoit. Il acheta pour ces assemblées, une maison près de la Caaba, qu'il nomma *dar alnedwa*, c'est-à-dire, la maison d'assemblée.

Le trait suivant, tiré du chapitre qui a pour titre: *Du mariage du Prophète avec Khadidja*, me paroît d'autant plus remarquable, qu'il contient une expression dont le sens peut donner lieu à quelque incertitude, & qui sera peut-être expliquée dans la suite par le texte de quelqu'autre historien.

Abou-taleb avoit demandé à Khowaïled, père de Khadidja, de donner sa fille en mariage à Mahomet; mais Khowaïled qui l'avoit déjà refusée aux plus riches des habitans de la Mecque, n'avoit point voulu acquiescer à ses desirs. Abou-taleb, pour parvenir à ce qu'il souhaitoit,

(*h*) C'est pour cela que les historiens Arabes se servent de cette expression, *nouer l'étendard*, pour dire envoyer un détachement.

l'invita à un grand festin , avec les citoyens les plus distingués de cette ville , & lorsque Khowaïled fut pris de vin , Abou-taleb lui proposa de nouveau sa demande. Khowaïled y consentit sans savoir ce qu'il faisoit , & la nuit étant venue les convives se séparèrent. Khadidja voyant son père endormi , jeta sur lui du jus de *halwak* (i) , car il étoit d'usage que lorsqu'un homme donnoit sa fille en mariage , il mit sur lui du *halwak* & du safran. Le jour étant venu , Khowaïled vit avec surprise le *halwak* & le safran sur son corps , & demanda à sa fille s'il lui étoit arrivé quelque chose de nouveau ; on lui apprit alors qu'il avoit promis sa fille en mariage au neveu d'Abou-taleb.

Après avoir rendu compte des événemens dont la mémoire étoit encore récente parmi les Arabes , lorsque Mahomet commença à les ranger sous les étendards de sa nouvelle religion , l'auteur fait une histoire très-étendue de ce législateur , depuis l'instant de sa naissance jusqu'à celui de sa mort. Il entre dans le détail des succès & des revers qu'il éprouva , & des expéditions par lesquelles il parvint à établir sa doctrine & à faire reconnoître son

NIKBI BEN
MASSOUD.

(i) Il y a dans le texte *halwak bar weï kard* ; & ensuite : *halwak o zufran bar ran khisch did*. On trouve dans le dict. de Castet , une plante nommée *halk* : *arbor quædam* , dit-il , *viti similis cujus aqua ponitur in (herba sponsi Gig.) cnico. Cam.* Il y a lieu de croire que cette plante est une de celles qui portent , parmi les Arabes , le nom générique *sela* , & dont Forskal a fait un genre particulier dans la classe des tétrandries. Il lui a donné le nom de *sælanthus* , formé de l'Arabe *sela* , & il en distingue cinq espèces ; il désigne la troisième sous le nom de *sælanthus digitatus* , & dit qu'elle porte le nom de *halwak* , que l'on donne cependant aussi , quoique abusivement , à la seconde espèce qu'il distingue par le nom de *sælanthus glandulosus*.

Les trois premières espèces se trouvent ordinairement ensemble. Cette plante s'attache aux arbrisseaux par des ligamens. Forskal s'exprime ainsi sur la première espèce : *In silvis Arabiæ felicis vulgaris , scandens frutices & cirrhos se affigens. Facies in multis convenit cum elæagno , in pluribus discedit. Venenatum putant incolæ Morenses ; linguam manusque urente dolore afficit : sectus caulis aquam copiosè emittit.* Sur la seconde espèce , il dit : *Facies præcedenti similis radices tuberosæ , arabicè vocantur mimia : crudæ gustatæ , dulces. in principio , postea ardentem in linguâ saporem relinquunt.* Il dit de la troisième : *Folia cocta acida evadunt febri itantibus utiia.* Voyez *Flora Æg. Ar. Centur. II, p. 33 & seq.*

A a a ij

NIKBI BEN
MASSOUD.

autorité dans les différentes parties de l'Arabie. La vie de ce législateur conquérant est suivie de l'histoire de ses successeurs. Nikbi paroît avoir eu principalement pour guide l'ouvrage de Tabari; il le cite en quelques endroits, & on remarque que son histoire devient bien plus succincte vers la fin du troisième siècle de l'hégire où se termine l'ouvrage de Tabari: sous le règne d'Aboubecr, il rapporte les expéditions multipliées, pour lesquelles ce prince fut obligé d'envoyer onze armées en même temps sous la conduite des plus braves Musulmans. La mort du prophète avoit refroidi le zèle de ses sectateurs; de son vivant même une foule d'ambitieux s'étoient élevés de tous côtés, & en couvrant leurs projets du voile de la religion, & d'une mission divine, ils avoient obtenu des succès aussi rapides que funestes à l'autorité de Mahomet. Les taxes que Mahomet exigeoit de ses disciples, n'avoient pas peu contribué à les dégoûter de sa doctrine, & lorsqu'il mourut, la défection devint presque générale. Tel étoit l'état du nouvel empire des Arabes, lorsque les compagnons du prophète se réunirent pour remettre entre les mains d'Aboubecr les intérêts du royaume & de la religion. Il ne perdit point de temps, & envoya des armées dans l'Arabie déserte, dans le Téhama, dans l'Oman, à Hadjar, Mahara, Bahreïn, dans le Yémen, & dans tous les lieux dont les habitans avoient abandonné la doctrine du prophète. L'histoire de ces expéditions qui remplirent tout le règne d'Aboubecr, est rapportée ici dans un grand détail. Sous le règne d'Omar, l'Arabie ne fut plus le théâtre des guerres des Musulmans; ils portèrent les armes en même temps dans le royaume des Perses & dans l'empire des Grecs. L'histoire de ces conquêtes qui renferme celle des derniers souverains de la Perse, occupe tout le règne d'Omar; on y voit les Musulmans s'emparer successivement de la Syrie, de la Palestine, de l'Égypte, de la Mésopotamie. Toutes les provinces qui reconnoissoient l'autorité du roi de Perse, l'Ahwaz, le Khouzistan, le Ségestan, le Mecran, la Perse

proprement dite , le Kirkan (*k*) , le Tabarestan , le Curdistan , subissent le joug des vainqueurs. Un nombre incroyable de villes, Emesse, Césarée, Jérusalem, Alexandrie, Misr, Madâin, Holwan, Tecrit, Mossoul, Ispahan, Hamadan, Rey, Damavend, Coum, Néhavend, Dinahvar, & une multitude d'autres, ouvrent leurs portes aux armées du khalife, ou sont assiégées & prises d'assaut. Chacune de ces conquêtes forme ici un article séparé. Au sujet du Néhavend & de Dinahvar, l'auteur remarque que l'on appeloit la première de ces villes *Mah-al-Basra*, & l'autre *Mah-al-Coufa*, & qu'on les désignoit quelquefois conjointement sous le nom de *Mahain*. Il ajoute que le mot *mah*, en langue pehlvi, signifie un royaume : cette observation peut être de quelque utilité pour la géographie. Parmi les traits particuliers de la vie d'Omar, on remarque le célèbre jugement par lequel il déchargea Mogaira, accusé d'adultère, & qui eût pu paroître légitimement convaincu. Othman, succéda à Omar, & sous son règne, les Musulmans ajoutent à leurs conquêtes l'Afrique, & l'île de Chypre. Un parti puissant se forme contre ce khalife, & il en est la victime : cette révolution & les autres événemens du règne d'Othman, ne sont pas traités avec moins de détail que l'histoire des règnes précédens. Le règne d'Ali ne présente presque autre chose que le récit des guerres que ce khalife eut à soutenir ; pour soumettre les rebelles qui refusoient de reconnoître son autorité, & de la révolution qui, après avoir été préparée de longue main, par l'ambition de Moavia, soutenu du crédit & de la puissance d'Amrou ben alâs, précipita du trône les successeurs légitimes de Mahomet, & fut l'origine d'un schisme qui dure encore aujourd'hui. Il n'est pas difficile de reconnoître, dans le récit de l'auteur, son

NIKBI BEN
MASSOUD.

(*k*) Cette province est la même qui est plus ordinairement appelée Djordjan, & qui s'étend le long de la rive orientale de la mer Caspienne, à l'occident & au nord du Khorassan, depuis Estéradab, jusqu'aux frontières du Khowarezem.

NIKBI BEN
MASSOUD.

attachement à la famille d'Ali, ce qui ne doit pas surprendre dans un écrivain Persan. Depuis Moavia jusqu'à Aboul abbas, premier khalife Abbasside, notre historien continue à rapporter avec beaucoup d'étendue les principaux événemens de chaque règne; mais il s'attache principalement à l'histoire de l'Irak & du Khorassan. Sous les règnes de Moavia, Yézid, Mervan, Abdolmélis & Wélid, il rapporte la fin tragique des deux fils d'Ali, Hassan & Hosseïn; les exploits de Mahleb contre les Kharedjites, la guerre que Hedjadj, gouverneur des deux Iraks, eut à soutenir contre Mohammed ben Alaschhath; l'histoire du gouvernement glorieux mais cruel de Hedjadj & les conquêtes de Cotaïba ben Moslem albahéli, à qui Hedjadj avoit donné le gouvernement du Khorassan, après en avoir dépouillé Yézid, fils de Mahleb. Cette partie de l'histoire des Musulmans est très-intéressante. Cotaïba, aussi connu par un grand nombre d'ouvrages savans sur les antiquités des Arabes, que par ses exploits, ajoute aux conquêtes des Arabes, Bokhara, Nakhscheb, Samarcande, Fergana, & toute cette partie du Mawaralnahr; il entre dans le Khowarezm, & soumet toute cette province. La mort de Hedjadj arrivée en l'année 95 (713-4), à l'âge de cinquante-quatre ans, prépare une autre révolution dont l'auteur rend compte sous le règne de Soliman, successeur de Wélid. Hedjadj avoit gouverné pendant vingt ans les deux Iraks, avec une autorité presque absolue; il avoit ôté le gouvernement du Khorassan à Yézid, fils de Mahleb, pour le donner à Cotaïba, & retenoit Yézid dans les fers; mais celui-ci étoit parvenu à s'échapper du vivant même de Hedjadj. Après sa mort, Cotaïba, en vertu des ordres du khalife, avoit conservé son gouvernement, & continué ses conquêtes. Il s'étoit rendu maître de Caschgar, & auroit porté ses armes jusque dans la Chine, si le Fagfour (c'est ainsi que les Arabes nomment l'empereur de la Chine) n'eût en quelque sorte acheté la paix par l'accueil favorable qu'il fit à une ambassade composée de douze

Musulmans que Cotaïba lui avoit envoyée , & par les présens dont il les chargea pour ce gouverneur. Cotaïba qui croyoit, sans doute, avoir des droits à la reconnoissance du khalife , apprit avec chagrin que Soliman vouloit lui ôter son gouvernement; il résolut de le conserver à quelque prix que ce fût , & sa rébellion occasionna une guerre fâcheuse , qui se termina par la défaite de ce rebelle & par sa mort. Les règnes de Soliman , d'Omar fils d'Abdolziz , de Yézid fils d'Abdormélic , de Hescham , de Wélid , & de Mervan surnommé Hammar, présentent encore des guerres intestines & étrangères. Yézid, fils de Mahleb qui avoit succédé à Cotaïba dans le gouvernement du Khorassan , après avoir soumis quelques provinces révoltées , & avoir servi utilement l'État , tombe dans la disgrâce , & le malheur en fait un rebelle. Mosléma , général habile, est chargé de la conduite de cette guerre , il défait le parti de Yézid , & la mort de ce sujet rebelle met fin à sa révolte. Mosléma soumet à l'empire des khalifes l'Arménie & le pays des Khozars , & termine cette conquête où avoit échoué l'habileté des généraux qui l'avoient entreprise avant lui. Notre auteur rapporte avec soin les commencemens & les progrès de la révolution qui plaça sur le trône une nouvelle famille, celle des Abbassides. Il trace ensuite l'histoire des règnes d'Aboul-abbas , d'Almansour , de Mahdi , de Hadi , de Haroun-arraschid & de ses deux fils Alamin & Almamoun , s'arrêtant principalement aux grands événemens arrivés dans le Khorassan , & aux troubles occasionnés par l'insurrection du fameux Hakem, surnommé *Mocanna* , dont les sectateurs portoient le nom de *Sépid-djaméghan* , ou vêtus de blanc ; par la secte des Zendikites , & par les entreprises de quelques descendans d'Ali. Il rapporte aussi, sous le règne de Haroun , l'histoire des Barmékides, de leur grandeur , & de la chute de cette maison puissante. Le règne de Motasssem-billah , successeur d'Almamoun , renferme l'histoire de quelques conquêtes sur les Grecs , de la construction de la ville royale de

NIKBI BEN
MASSOUD.

NIKBI BEN
MASSOUD.

Samara, & des guerres que Affchin, général des troupes du khalife, fit avec succès à Aboubecr Horrami, le même que d'autres auteurs nomment Babec, & qui étoit parvenu à une puissance formidable.

Depuis le règne de Wathek-billah, jusqu'à celui de Mostafsem-billah, dernier khalife, le récit de notre auteur devient beaucoup plus succinct, & ne contient presque que l'histoire de l'élection des khalifes, de leurs vizirs, des troubles de Bagdad, & de leur succession rapide sur le trône. Sous le règne de Moctader-billah, il dit un mot de l'établissement des Fatiimites dans le Magreb & dans l'Égypte, & de l'extinction de cette dynastie; Il en fait autant pour les Bouïdes, sous le règne de Caher-billah. Il s'accorde avec la plupart des historiens pour donner au vingt-unième khalife de la maison des Abbassides, le surnom de *Mottaki-billah*, contre le récit d'Elmacin qui le nomme *Moctafi-billah*. Sous le règne de l'avant-dernier khalife Taher-biamrillah, il parle du manteau de Mahomet, dont les khalifes se revêtoient aux jours de fêtes, & rapporte que ce manteau fut donné par Mahomet au poète Caab ben Zohair, lorsqu'il lui récita le poème qui commence par ces mots : *Banet soâdo*, dans lequel il avoit inséré adroitement un éloge magnifique du prophète. Après la mort de Caab, il fut acheté trente mille dinars par Moavia, & passa successivement à tous les khalifes de cette maison : les Abbassides, en succédant à leur puissance, devinrent possesseurs de ce manteau, & comme il étoit alors très-usé, ils le doublèrent d'une autre étoffe. Lorsque Togrul-beg vint à Bagdad, à la prière du khalife Mostarsched-billah, son vizir Amidelmulc Kendéri demanda cette doublure au khalife, qui la lui accorda. Amidelmulc ayant été tué à Bagdad, fut enseveli dans cette étoffe. Le manteau demeura toujours entre les mains des khalifes, jusqu'à la destruction de leur empire & la conquête de Hologou : on ne fait pas ce qu'il devint alors; on dit cependant qu'il passa à la fille d'Aboul-abbas Ahmed fils de Mostafsem, ce qui n'est pas, ajoute notre auteur, impossible & sans

& sans vraisemblance. Le dernier paragraphe de ce livre, qui traite de la prise de Bagdad par Holagou, & de la fin tragique de Mostassém & de ses enfans, est tiré du livre intitulé *Djihan-kuscha*; c'est vraisemblablement le même dont Nikbi a extrait, ainsi que nous le dirons plus bas, l'histoire des sultans du Khowarezm. L'auteur cité ici par Nikbi assure que le récit de ces événemens est tiré d'un ouvrage du célèbre Nassiredin Mohammed Toussi, auteur des tables astronomiques dressées par l'ordre d'Holagou, & témoin oculaire de cette grande révolution. C'est ainsi que Nikbi termine le troisième livre de son histoire.

NIKBI BEN
MASSOUD.

Le quatrième a pour titre : *Histoire des princes & des rois qui se sont élevés à la souveraineté sous les khalifes Abbassides, ou depuis la destruction de leur empire*. Suivant la table des matières, ce livre doit contenir l'histoire de sept dynasties, qui forment autant de chapitres séparés, & ces dynasties sont celles des Soffarides, des Samanides, des Gaznévides, des Bouïdes, des Seldjoukides, des Khowarezmiens & de Genghiz-khan. Cependant on ne trouve point dans cet ouvrage l'histoire des Seldjoukides (1), en sorte que ce quatrième livre ne contient véritablement que six parties. Cela n'empêche pas que le chapitre qui traite de l'histoire des sultans du Khowarezm, ne soit intitulé *sixième partie*, & celui qui renferme le récit des conquêtes de Genghiz-khan, *septième partie*. On ne doit pas en inférer qu'il manque quelque chose dans ce volume, car la sixième partie commence sur la même page où finit la quatrième; il est vraisemblable que c'est une omission du copiste.

LIVRE IV.

(1) Ceci prouve, pour le dire en passant, avec combien peu d'attention ont été rédigées les notices qui sont à la tête des manuscrits; celui-ci en a trois, l'une de M. Galland; la seconde sans signature; la troisième de M. Armain: suivant toutes les trois, on doit y trouver l'histoire des Seldjoukides, & M. Armain dit même que l'on y trouve l'histoire des trois dynasties des Seldjoukides qui ont régné en Perse, dans le Kerman & dans la Natolie ou Asie mineure.

NIRBI BEN
MASSOUD.
1.^{re} Partie.
SOFFARIDES.

L'histoire de la dynastie des Soffarides n'occupe ici qu'une page, & est tirée du Nédham altawarikh. Yakoub ben Alleïth, fondateur de cette dynastie, après avoir vaincu les troupes du khalife Motamed-ala-allah, & soumis le Ségestan, le Kerman, le Khorassan, la province de Fars & le Khou-zistan, mourut à Djondischabour en l'année 265 (878-9). Il avoit commencé à jeter les fondemens de sa puissance en l'année 255 (868—9).

Amrou ben Alleïth, son frère, étendit encore ses conquêtes, & à Bagdad même on joignoit son nom à celui du khalife dans la khotba, chose qui jusque-là avoit été sans exemple. Il fut fait prisonnier à Balkh, dans le mois de Rébialakher 287 (*m*) (avril 899), par Ismaël Samani, qui l'envoya chargé de fers au khalife Motadhed-billah. Il mourut dans les prisons de Bagdad.

Taher ben Mohammed ben Amrou s'étant enfui dans le Ségestan lorsque Amrou fut fait prisonnier, rassembla des troupes & entra dans la Perse. Le khalife envoya contre lui une armée; Taher fut mis en fuite, & se retira dans le Ségestan où il finit ses jours : en lui finit la dynastie des Soffarides.

2.^e Partie.
SAMANIDES.

L'histoire de cette dynastie est suivie de celle des Samanides, dont la puissance dura, suivant notre auteur, cent deux ans & six mois. Il se contente de donner la liste de ces princes depuis Abou-Ibrahim Ismaël, leur premier auteur, jusqu'à l'émir Nouh, fils de Mansour, & surnommé *Ridha*; mais il rapporte dans un très-grand détail toute l'histoire du règne de Nouh & de ses successeurs jusqu'à l'entière destruction de l'empire des Samanides. Il seroit inutile d'en donner ici aucun extrait, parce que tout cet article est tiré, ainsi que l'auteur en avertit, de l'histoire du sultan Mahmoud Yémineddoula, fils de Sébectéghin, écrite par Aboulnafr Mohammed alotbi. Cet ouvrage, connu sous le

(*m*) Notre manuscrit porte 277; mais il faut lire 287. Motadhed n'étoit pas encore sur le trône en 277. Voyez la *Bibl. Or.* au mot Amrou ben Laïth.

nom de *Yémini*, a été écrit en arabe, mais Aboulschéref Nassih en a fait, en l'année 582 (1186 - 7), une traduction en persan qui se trouve dans la bibliothèque du Roi, & je me propose d'en donner incessamment une notice très-étendue. J'ai confronté le récit de Nikbi avec l'ouvrage d'Otbi, traduit par Aboulschéref, & j'ai reconnu que c'étoit absolument la même chose, à l'exception de l'ordre des chapitres. Le manuscrit de Nikbi est moins exact que celui du Yémini, néanmoins c'est toujours un avantage de pouvoir comparer deux textes ensemble.

NIKBI BEN
MASSOUD.

La dynastie des Gaznévides suit immédiatement celle des Samanides. C'est encore de l'ouvrage d'Otbi que Nikbi a extrait l'histoire de Sébestéghin, premier fondateur de la puissance des Gaznévides, & de Mahmoud Yémineddoula, son fils & son successeur. Otbi écrivoit, à ce qu'il paroît, du vivant même de Mahmoud, car il ne rapporte point la mort de ce sultan : aussi notre auteur ne donne, pour ainsi dire, qu'une liste des successeurs de Mahmoud. Voici ce qu'il nous apprend des sultans Gaznévides, depuis Mahmoud jusqu'à la destruction de cette famille puissante.

3.^e Partie.
GAZNÉVIDES

Mahmoud Yémineddoula étoit mort en l'année 428 (1036-7), après avoir partagé ses vastes états entre ses deux fils Massoud & Mohammed; il avoit laissé au premier le Khorassan & l'Irak, & au second le royaume de Gazna & l'Indoustan. Massoud ne tarda pas à manifester ses desseins ambitieux, il exigea que Mohammed fit joindre son nom au sien sur la monnoie & dans la khotba, & sur son refus, il s'avança avec une armée vers Gazna. Il n'étoit pas encore arrivé devant Gazna, qu'une autre révolution avoit déjà fait descendre du trône le malheureux Mohammed; Youffouf, fils de Pouschtéghin, s'étoit rendu maître de sa personne, & l'avoit fait renfermer dans une forteresse. Massoud arrivé à Gazna, fit prendre Youffouf, qu'il mit en prison, & demeura maître de tous les états de son père. Il se disposoit à faire la guerre à Schemsalmaâli Anouschirwan, fils de Ménoutchehr, & petit-fils

B b b ij

NIKBI BEN
MASSOUD.

de Cabous ⁽ⁿ⁾, lorsque Sourî ben Almotaz, gouverneur du Khorassan, le même qui a fait construire la coupole de Ali ben Moussa alridha, lui donna avis des entreprises que Togrulbeg' & Djofrabeg, tous deux fils de Mikail, fils de Seldjouk, formoient sur la province dont il étoit gouverneur. Cette nouvelle le détermina à envoyer des troupes dans le Khorassan ; mais elles furent défaites par l'armée des Seldjoukides, dans une plaine entre Mérou & Schehristan. Massoud qui vouloit porter ses armes dans l'Inde, fit la paix avec les Seldjoukides. A son retour de l'Inde, apprenant l'agrandissement de cette nouvelle puissance, il envoya contre eux une armée, qui fut encore mise en déroute. Togrulbeg vint à Nischabour, & de-là à Schadbakh, où il monta sur le trône. Massoud se mit lui-même en marche, & ayant appris que Togrulbeg étoit alors à Toufs, il résolut de l'y surprendre, sans lui laisser le temps de rejoindre son frère ; il prit donc la route de Toufs, dont il n'étoit éloigné que de vingt-cinq parasanges. Le sultan s'étant endormi sur son éléphant, aucun des conducteurs de cet animal n'osoit hâter sa marche, de crainte d'interrompre son sommeil. Le lendemain, il apprit que Togrulbeg étoit échappé, & fit châtier les conducteurs des éléphants. Cet événement ayant déconcerté son projet, il fut obligé de ranger ses troupes en bataille dans une plaine déserte, entre Mérou & Sérakhs. Ceci se passoit en l'année 429 (1037-8). L'ennemi avoit comblé quelques puits que l'on avoit creusés précédemment dans cette plaine ; ce qui fut cause que les troupes de Massoud, affaiblies par la soif, prirent la fuite après une légère résistance. Cette victoire augmenta beaucoup la puissance des Seldjoukides. Massoud s'enfuit sur un éléphant, mais lorsqu'il fut arrivé à Gazna, son frère Mohammed, qui pendant son absence étoit sorti de prison, & remonté sur

(n) Schemsalmaali Anouschirwan, ben Félekalmaali Ménoutchehr, ben Schemsalmaali Cabous, ben Waschméghir.

le trône, le fit prendre & renfermer dans une forteresse. Ahmed, fils de Mohammed, le fit mourir dans cette prison, en l'année 433 (1041-2.)

NIKBI BEN
MASSOUD.

Mohammed avoit été élevé avec le plus grand soin, par le sultan Mahmoud; il lui succéda sur le trône de Gazna, & régna quatorze ans. Massoud ayant été mis à mort, Mawdoud, fils de Massoud, prit les armes contre Mohammed, & le fit périr avec tous ses enfans.

Aboulfatah Mawdoud régna près de sept ans, & mourut en l'année 441 (1049-50.)

Massoud, fils de Mawdoud, qui étoit encore enfant, régna quelques jours après la mort de son père; mais les grands du royaume mirent bientôt à sa place son oncle Ali, fils de Massoud.

Ali, fils de Massoud, étant monté sur le trône, Abdorraschid, fils de Mahmoud, qui, depuis plusieurs années, étoit en prison, en sortit, le chassa du trône, & y monta à sa place.

Abdorraschid mourut en l'année 450 (1058-9), après un règne de sept ans ou environ.

Aboulmodhaffer Ibrahim ben Massoud qui lui succéda, occupa le trône jusqu'en l'année 492 (1098-9.)

Massoud ben Ibrahim régna après lui; il mourut en l'année 508 (1114-5) après seize ans de règne, & eut pour successeur son fils Arslanschah. Ce prince fut dépouillé de la couronne par son frère Bahramschah, qui emprunta contre lui le secours du sultan Sandjar, fils de Mélicschah. Il parvint cependant à chasser, à son tour, Bahramschah, & occupa de nouveau le trône des Gaznévides; mais Sandjar prit encore une fois le parti de son frère, & Bahramschah se rendit maître du trône & de la personne d'Arslanschah, & le fit périr en l'année 512 (1118-9.)

Bahramschah ben Massoud demeuré possesseur du trône, fut attaqué dans Gazna, par Alaëddin Hossain ben Hassan, premier sultan de la dynastie des Gaurides; il abandonna la ville & prit la fuite. Alaëddin maître de Gazna, en

NIKBI BEN
MASSOUD.

laissa le gouvernement à son frère Seïfeddin. Bahramschari profita de sa retraite pour rentrer dans Gazna ; il se rendit maître de Seïfeddin , & le fit promener honteusement par la ville , assis sur un bœuf. Alaëddin prit les armes pour venger cet affront ; mais Bahramschari étant mort dans cet intervalle , Khosrouschah son fils lui succéda.

Khosrouschah prit la fuite à l'approche d'Alaëddin , & se retira dans l'Indoustan. Alaëddin pilla la ville , & y laissa les deux fils de son frère , Gayatheddin Aboulfatah Mohammed & Schéhabeddin Aboulmodhaffer. Ils attirèrent Khosrouschah auprès d'eux , & abusant de sa crédulité , ils le firent renfermer dans une forteresse ; ainsi ils demeurèrent maîtres des états des Gaznévides , & établirent leur résidence à Dehli. Khosrouschah mourut en l'an 555 (1160.)

Gayatheddin mourut aussi peu après , & tout le royaume resta à son frère Schéhabeddin. Celui-ci ayant été tué à Hérat , du temps de Mohammed Takasch , Schemseddin Ithelmisch (o) l'un de ses serviteurs , lui succéda , & sa postérité est demeurée long-temps en possession du trône de l'Indoustan.

4.^e Partie.
BOUÏDES.

La quatrième dynastie dont parle notre historien , est celle des Bouïdes ; ce qu'il en dit est très-inexact , & la succession des différens princes de cette maison y est présentée d'une manière très-confuse. L'histoire de cette dynastie n'occupe que quatre feuillets , & le règne de Fakhreddoula est le seul sur lequel l'auteur entre dans quelques détails , encore n'est-ce qu'une répétition des faits qu'il avoit déjà rapportés dans l'histoire des Samanides , d'après le récit d'Otbi.

5.^e Partie.
Sultans du
Khowarezm
ou Kharizme.

Après la dynastie des Bouïdes , l'auteur passe à celle des sultans ou rois du Khowarezm. Il avertit que cette partie de son histoire est tirée d'un ouvrage intitulé : *Djihan-kuscha* , composé par Alaëddin Atalmulc aldjouïni. Alaëddin , fils

(o) Suivant d'autres historiens , il se nommoit Ietmisch.

de Bohaëddin, est mort, suivant Hadji Khalfa, en l'année 683 (1284-5) Son ouvrage contient l'histoire de Genghiz-khan, d'Holagou, des princes de la dynastie des Mogols & des rois qui ont été leurs contemporains.

NIKBI BEN
MASSOUD.

Cette dynastie est sans contredit l'une de celles dont l'histoire présente plus de faits intéressans, & de révolutions aussi subites que surprenantes. L'auteur de la Bibliothèque orientale, a rapporté dans un assez grand détail, les événemens particuliers du règne de chacun des princes de cette dynastie. En comparant le récit de Nikbi, ou plutôt d'Atalmulc, avec les articles de la Bibliothèque orientale qui concernent les princes du Khowarezm, j'ai reconnu par la date des événemens, par l'ordre de la narration, par les citations même des réflexions ou des vers de plusieurs poètes, que tous ces articles ont été faits ou d'après l'ouvrage même d'Atalmulc, ou d'après celui de quelque historien qui l'a fidèlement copié; c'est ce qui me dispense d'en donner un extrait. Il est vrai que l'on trouve ici un peu plus de détails, particulièrement sur le règne de Djéla-leddin Mankberni, & qu'un historien qui entreprendroit d'écrire l'histoire de cette dynastie, pourroit consulter avec fruit l'ouvrage de Nikbi; mais il seroit impossible de faire passer ces détails dans un extrait, & il faudroit traduire ce morceau en entier.

Le même motif m'empêche de donner une notice de l'histoire de Genghiz-khan qui termine ce volume. Quoique Nikbi ne dise pas d'où il l'a tirée, je soupçonne que ce pourroit bien être encore de l'ouvrage d'Atalmulc.

6.^e Partie.
GENGHIZ-
KHAN.

J'ai même remarqué qu'en parlant de la guerre que Genghiz fit à Mohammed Khowarezmschah, il renvoie à ce qu'il en a dit dans l'histoire des sultans du Khowarezm; il me paroît d'ailleurs vraisemblable que le *Tarikh Djihan-kuscha* contient l'histoire des Tartares, puisque Nikbi en a extrait le récit de la prise de Bagdad par Holagou, qui termine son troisième livre. L'auteur de cette histoire de Genghiz-khan, quel qu'il soit, paroît avoir

NIKBI BEN
MASSOUD.

été attaché à Mangou-caan : car il rapporte en quelques endroits, par forme de digression, des événemens arrivés du temps de ce prince Tartare, & parle de ceux qui y avoient eu part, comme de personnes encore vivantes. Par exemple, en parlant des khans de Cambaligh, d'Almaligh & de Foulad, qui reconnurent la souveraineté de Genghiz, il rapporte qu'en l'année 651 (1253-4), Mangou-caan récompensa par toutes sortes de bienfaits, en la personne de l'un des descendans du prince de Cambaligh, l'attachement que ce prince avoit témoigné aux intérêts de Genghiz son ayeul. Ailleurs, en parlant de la prise de Bokhara, il compare l'état dans lequel cette ville se trouvoit en l'année 658 (1259-60), avec celui de la province d'Irak à cette même époque; il dit que le nom de cette ville étoit autrefois Medjkent, & que *bokhara*, dans la langue des idolâtres du Khatai & de l'Igour, signifie un temple d'idoles.

Bokhara ayant été entièrement ruinée par Genghiz, un des habitans de cette ville à qui on demandoit le détail de cette expédition, fit cette réponse énergique : « Venir, » arracher, brûler, massacrer, piller, s'en aller; voilà ce qu'ils ont fait ». Sous le règne de Mangou-caan, Ilwadj reçut de ce prince l'ordre de relever cette ville; il la fit rebâtir, & y attira de tous côtés des habitans par sa justice & la sagesse de son administration. En l'année 636 (1238-9), un habitant de Bokhara ayant, sous l'habit de Dervisch, excité un soulèvement, l'Empereur ordonna d'en exterminer tous les habitans; mais Ilwadj obtint la révocation de cet ordre, & cette ville, ajoute l'historien, est aujourd'hui l'une des plus florissantes de l'univers, & a deux collèges très-célèbres. Parmi les villes du Khorassan dont Genghiz se rendit maître, je remarque Yazar, Djadjerm, Djouin, Peïhak, Khawaf & Sendjan, dont les noms sont d'ailleurs peu connus. Il paroît par le récit de l'auteur, que son père étoit un des compagnons du sultan Djélaleddin Mankberni, lorsqu'il vint à Nischabour, en l'année 617 (1220-1).

(1220 - 1), en fuyant devant les Tartares. Il renvoie ailleurs, pour la connoissance des différentes branches de la famille de Genghiz-khan, à un livre composé par Raschideddin le médecin, par les ordres de Gazan-khan (*p*). Raschideddin vivoit à la cour de Gazan-khan, & fut vizir d'Aldjaptou & d'Aboufaïd, qui succédèrent à Gazan-khan sur le trône des Mogols. Gazan-khan étant mort en l'année 703 (1303 - 4), ceci prouve que l'auteur de cette histoire de Genghiz vivoit dans le huitième siècle de l'hégire, & par conséquent que l'ouvrage de Nikbi ne peut être antérieur à cette époque.

NIKBI BEN
MASSOUD.

Après avoir rendu compte des différentes parties dont ce volume est composé, il me reste à observer que l'écriture n'est pas par-tout de la même main, que quelques morceaux sont plus soignés, & d'autres écrits plus négligemment, & qu'en beaucoup d'endroits il paroît y avoir quelques légères omissions qui troublent le sens du discours. J'en ai remarqué une assez importante dans l'extrait de Tabari qui précède la vie de Mahomet. Il y a aussi un assez grand nombre de fautes de copiste. Dans l'histoire du règne de Haroun arraschid, il se trouve une page & demie en blanc; néanmoins il ne paroît point y avoir de lacune dans le fil de la narration. Ailleurs on remarque un cahier dont toutes les pages sont réglées, ce qui n'est point observé dans le reste du volume. Tout cela me paroît prouver que ce manuscrit est l'ouvrage de plusieurs scribes. Les feuillets n'en sont point cotés, & l'ordre n'en est indiqué que par les réclames qui sont au bas des pages. Si on le fait relire, ce qui ne seroit pas hors de propos, il conviendra de coter les feuillets, de peur que le relieur ne confonde ceux qui sont détachés.

(*p*) Voyez *Bibl. Or.* aux mots Raschid-Tabib, Gazan-Khan, Aldjaptou &c.



(*) كتاب تلخيص الآثار وعجائب الملك القهار

EXPOSITION

DE CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE

(SUR LA TERRE)

ET DES MERVEILLES DU ROI TOUT-PUISSANT,

Par ABDORRASCHID, fils de Saleh, fils de Nouri,
surnommé YAKOUTI;

OUVRAGE DE GÉOGRAPHIE, composé dans le *xv.^e siècle.*

MANUSCRIT ARABE, n.^o 585, in-4.^o de 148 pages.

Par M. DE GUIGNES.

COMME dans cet ouvrage les articles sont très-courts, j'ai été arrêté sur la manière dont je devois le faire connoître : il auroit fallu, dans un simple extrait, me borner à un choix, & par-là supprimer un grand nombre de noms de lieux, une quantité de détails & de particularités que nous ne trouvons point ailleurs, sur les productions de chaque pays, sur les objets de commerce, sur les minéraux, & sur une infinité d'autres circonstances dont Golius, dans ses notes sur Alfragan, Schultens dans sa Table géographique, d'Herbelot dans sa Bibliothèque orientale, ne font aucune mention; & la plupart des voyageurs ne nous en instruisent pas davantage. Dans ces notices, loin de suivre notre goût particulier, nous ne devons négliger aucune des parties des sciences, la géographie, l'histoire, la physique, l'astronomie, les arts, le commerce, &c. Il m'a donc paru

(*) (Ketab talkhis al athar, ou adgiaïb malik alcahhar.)

qu'il seroit plus utile de rapporter tous ces détails, quoique très-abrégés, que de les retrancher, pour ne donner qu'une courte notice d'un plus grand nombre de manuscrits ; en conséquence je me suis déterminé à traduire presque en entier celui-ci, mais en prenant une certaine liberté, & en ne suivant pas littéralement le texte de l'auteur ; je n'ai omis aucun article, mais j'ai écarté les phrases inutiles, les fables & divers détails peu importans : en général ces retranchemens ne sont pas considérables. Je regarde cet ouvrage comme devant me servir de base & de fond pour tous les autres traités de géographie dont j'aurai occasion de rendre compte. Je supprimerai de ceux-ci tout ce qui sera exactement conforme au récit de notre auteur, pour ne m'arrêter que sur les différences, ou sur les additions que j'y remarquerai, afin d'éviter les répétitions inutiles ; mais j'aurai soin d'en avertir.

Cette géographie universelle n'est pas aussi complète ni aussi étendue que nous le désirerions, puisqu'elle ne contient que quatre cents soixante-quatre articles qui ne présentent chacun qu'une courte description de pays ou de villes ; mais telle est en général la méthode des Orientaux, qui ne donnent pas à ces descriptions tout le développement que nous exigeons dans celles que nous faisons : il faut rassembler plusieurs ouvrages pour les compléter. Golius & Schultens ont déjà travaillé sur ce sujet ; leurs ouvrages sont recherchés, ce qui me fait croire que celui-ci ne le sera pas moins, puisque tout ce qu'il renferme est nouveau pour nous, & n'a point encore été publié. On verra par-là en même temps que les Orientaux sont peu instruits de l'Europe, des parties du nord de l'Asie, & de celles qui sont au midi des Indes ou des Isles, & de certaines contrées fort éloignées, sur lesquelles, comme nos anciens voyageurs, ils ne racontent souvent que des fables : ils ont connu les côtes, & peu pénétré dans l'intérieur de ces contrées.

Dans ces notices, nous devons nous proposer deux

Ccc ij

BAKOU.

BAKOUÏ.

objets, celui d'acquérir de nouvelles connoissances utiles, & celui de nous instruire de l'état des sciences chez les Orientaux. En général, si l'on est curieux de voir comment ils parlent de l'Europe que nous connoissons mieux qu'eux, on ne sera pas fâché de s'instruire avec eux sur l'Asie qu'ils connoissent mieux que nous; mais nous serons sans doute un peu étonnés de trouver dans leurs écrits beaucoup de noms de pays, ou que nous altérons considérablement, ou dont nous n'avons jamais entendu parler. Pour perfectionner nos connoissances géographiques, il faut donc étudier dans chaque nation qui a écrit, les termes qu'elle emploie à cet égard; les Arabes, les Indiens, les Chinois, qui ont connu les mêmes pays, leur ont imposé chacun des noms différens, ce qui rend difficile l'étude de la géographie, quand on veut comparer & rapprocher ce qu'ils en disent avec ce que nous en savons. Ces notices faciliteront donc ce genre de recherches, & contribueront à nous donner de nouvelles connoissances; & quoique nous soyons persuadés que les Orientaux n'ont pas été fort habiles dans l'art de la navigation, nous verrons qu'ils ne se bornoient pas à suivre les côtes, que les différentes branches de leur commerce étoient infinies, & que sans la boussole ils ont fait de grands voyages par mer, & tenté des découvertes.

Notre auteur indique fréquemment les longitudes & les latitudes de différens lieux, & place le premier degré aux îles Canaries. Quoiqu'elles ne soient peut-être pas aussi exactes que nous pourrions le désirer, j'ai cru devoir les rapporter toutes.

L'auteur Arabe dont il s'agit, est appelé Yakouti dans le titre de l'ouvrage, mais dans la préface on lit Bakoufi. D'Herbelot, au mot *Talkhis*, lit d'après quelqu'autre manuscrit, Bakoui ou Bakeri, ce qui peut venir des fautes de copiste: quoi qu'il en soit, il est constant qu'il vivoit l'an 806 de l'hégire, de J. C. 1403; qu'il est originaire de la ville de Bakou, & que par conséquent son vrai

nom est Bakoui & non Yakouti. J'ai été arrêté long-temps sur le véritable auteur de cet ouvrage. Golius, dans ses notes sur Alphragan, & Schultens, dans son *Index geographicus*, ont beaucoup fait usage d'un dictionnaire géographique fait par Yakouti; M. Koehler s'en est aussi servi dans sa table de la Syrie. Est-ce le même ouvrage que celui dont il s'agit maintenant? Dans le titre, l'auteur est nommé Yakouti, mais ce nom diffère de celui de Yacouti, qui veut dire *bijoutier*, & qui est écrit par un kaf; celui de notre auteur l'est par un kiaf. Il est vrai que l'ouvrage de ce dernier doit être considéré également comme un dictionnaire, puisqu'il annonce lui-même qu'il a suivi l'ordre alphabétique, quoiqu'il l'ait distribué en sept parties qui sont relatives aux sept climats; dans chacune de ces parties, il a rangé par ordre alphabétique les noms des différens pays, villes, &c. ainsi chacune d'elles est véritablement dans la forme d'un dictionnaire: j'ai remarqué même, d'après quelques passages d'Yakouti, cités par Schultens, que notre auteur employoit exactement les mêmes expressions à l'occasion des mêmes lieux, ce qui feroit croire que c'est le même ouvrage. Mais Aboulfeda, mort en 1331, cite Yakouti, & le nôtre vivoit en 1403; ce ne seroit donc pas le même. Le premier paroît être originaire de Hama, ville de Syrie, le second l'est de Bakou, près de Derbend. Aboulfeda cite l'ouvrage d'Yakouti, sous le titre de *Mouschtarik*. Les manuscrits du même auteur qui sont à Leyde, sont intitulés *Ketab Marased*, &c. M. Koehler pense que le *Mouschtarik* est un abrégé de ce dernier, qu'il attribue, comme M. d'Herbelot, à un autre personnage nommé *Sephieddin-Abdoulmoumen*, fils d'Abdollahak; & il promet de faire connoître dans une dissertation particulière les différens personnages qui ont porté le surnom d'Yakouti.

Pour résoudre ces difficultés, il faudroit avoir plusieurs manuscrits, & nous n'en avons qu'un; il faudroit encore les comparer avec ceux dont M.^r Schultens & Koehler se

BAKOUÏ.

BAKOUÏ.

sont servis (a). Dans celui du Roi, on lit sur la dernière page : *Voilà la fin de ce que nous rapportons du livre de l'exposition des choses les plus remarquables que j'ai tirées des auteurs du temps. L'an de l'hégire 816 (de J. C. 1413), je l'ai faite pour moi, & pour ceux qui viendront après moi, moi Abdolphakirilallah ou le serviteur du pauvre en Dieu.* Dans la préface, l'auteur prend le même titre de serviteur du pauvre en Dieu, *Abderraschid, fils de Saleh, fils de Nouri al Bakoufi* (b). Ce livre est-il un abrégé de l'ouvrage de Yakouti de Hama, rédigé par un Yakouti de Bakou? M. Schultens ne nous fait pas assez connoître le premier : dans bien des circonstances, la forme de l'ouvrage, les expressions même (c) nous feroient croire, comme je l'ai déjà observé, que c'est un même traité, peut-être abrégé. J'observerai seulement que les écrivains Arabes sont dans l'usage de se copier les uns les autres, non-seulement pour les faits, mais encore pour les expressions. Cazvini, autre géographe plus ancien dont je donnerai dans la suite la notice, est mot pour mot conforme à celui dont il s'agit ici; dans quelques endroits il cite Bakeri, & les expressions de ce dernier, sont encore les mêmes que celles de notre Yakouti ou plutôt Bakouï. Nous ne pourrions éclaircir ces difficultés que lorsque nous aurons sous les yeux l'histoire de tous ces personnages.

Notre manuscrit a été copié à Laodicée, l'an 1023 de l'hégire (de J. C. 1614), d'après une copie du temps; la lecture en est quelquefois difficile.

Dans l'Orient, on avoit fait quelques corrections sur le manuscrit; mais elles y ont été coupées en le reliant, & il est venu dans cet état à la Bibliothèque du Roi, où il a été apporté par M. de la Croix, en 1683.

(a) Ils sont dans la Bibliothèque Bodléienne, n.ºs 131, 132, 151, 152, de Loyde, 1705. On pourra les comparer avec ce que nous en donnons ici.

(b) On lit ici Bakoufi.

(c) On peut consulter la Table de M. Schultens, aux mots *Arbel*, *Scheherzour*, *Maredin*, &c.

J'ai numéroté chacun de ces articles dans cette notice ; j'aurois pu y ajouter des notes , mais ce seroit un travail étranger à notre objet , & qui conduiroit trop loin.

BAKOUÏ.

Quoique chacun de ces articles en particulier ne présente pas des détails considérables , ils forment cependant un ensemble important pour la géographie , & sur-tout pour celle de l'Orient. Dans un autre volume je donnerai la notice de Cazvini , qui servira de supplément à celle de Bakouï son copiste ; & c'est ainsi qu'en réunissant plusieurs ouvrages de la même espèce , nous parviendrons à acquérir des connoissances plus exactes sur cette partie.

Dans une courte préface , l'auteur annonce qu'il doit parler des différentes contrées , de leurs productions , & de ce qu'on y trouve de plus remarquable ; il fait ensuite quelques observations sur les productions de la nature en général. Il dit que l'or ne se trouve que dans les déserts de sable & dans certaines montagnes ; l'argent , le cuivre & le fer dans les pierres terreuses , le soufre dans celles où il y a du feu , le vif-argent dans les terres aqueuses , le sel dans certaines terres de la mer , la poix & le naphth dans les terres grasses ; le palmier (*nakh*) & le mouza (ou bananier) dans les pays chauds , comme le citronnier , l'oranger & le laïmoun (ou limon) ; dans les pays froids , le dgiouz (le noyer) , l'amandier & le pistachier ; les roseaux sur les bords des eaux , le doulb (ou platanus) & le ghilan (sorte d'épine) dans les déserts ; le kronphol (le girofle) dans les îles de l'Inde ; le nardgil (cocos) , le phoulphol ou le poivre , & le zendgebil ou le gingembre , dans l'Inde ; le sadge (sorte d'arbre , *platanus indica*) , l'ébène & l'ouars (*d*) dans l'Yemen , le tourandgebin , ou la manne , dans le Khorasan ; le safran & certains roseaux , à Nehavend , l'éléphant , dans l'Inde ; la girafe , en Éthiopie , le buffle

(d) Ouars , sorte de plante propre à la teinture jaune. *Niebuhr* , tom. I , p. 212.

BAKOUÏ.

(dgiamous) dans les pays chauds près des eaux; le sam-mour (ou zibeline), le findgiar, & la gazelle qui porte le musc, dans les pays du nord-est; il finit par indiquer les sept climats & leur étendue. Il est fâcheux que nous n'ayons qu'un seul manuscrit de cet ouvrage, parce qu'en plusieurs endroits on est incertain sur la vraie leçon des noms de lieu.

DES CLIMATS.

L'Équateur divise la terre en deux parties, l'une qu'on appelle le Midi, & l'autre le Nord, l'auteur parle des différens cercles & des climats qui servent à partager la terre habitable en sept portions ou climats, dont la longueur s'étend d'orient en occident, & la largeur du midi au nord. Le premier climat a de longueur 3000 parasanges, & environ 150 de largeur; le septième climat 1500 sur 50: les autres diffèrent dans leur longueur & leur largeur. Ce qui est au-delà du septième climat, dans le nord, sous le cercle des *Benât naachs* (queue de la grande Ourse), est inhabitable, à cause du froid extrême; on n'y voit ni plantes, ni animaux. L'hiver, pendant lequel règnent d'épaisses ténèbres, & tout est glacé, dure six mois. Dans la partie opposée, ou le midi, sous le cercle de Sohaïl (Canope), il y a six mois d'été, pendant lequel l'air est brûlant & empoisonné; les plantes ne peuvent y croître & les animaux y vivre. Le côté du couchant est terminé par l'Océan, & celui de l'orient par des montagnes & des mers.

PREMIER CLIMAT.

Dans les lieux où ce climat commence, à midi, à l'équinoxe, l'ombre du soleil est d'un pied & demi un dixième & $\frac{10}{6}$, à la fin de deux pieds trois cinquièmes. Il commence à l'orient par la Chine, comprend l'île de Serendib, l'Inde, l'Arabie, la mer Rouge, l'Éthiopie, l'Égypte, l'Yemen, le Mogreb

le Mogreb (e) &c. La longueur du jour est de 12 heures & demie à son commencement, à son milieu de 13 heures, & à sa fin de 13 heures un quart.

BAKOUÏ.
1.^{er} Climat.

Sa longueur d'orient en occident est de 9772 milles, 41 minutes; sa largeur, de 442 milles, 22 minutes.

1. أرم ذات العماد *Iram dat el Emad.*

C'est-à-dire, *Iram à colonnes*, cette ville située entre Senaa & Hadhramout en Arabie, a été bâtie par Schaddad, fils de Ad, ancien roi des Arabes; elle avoit de longueur douze parasanges & autant de largeur, & elle renfermoit un prodigieux nombre de châteaux, sur lesquels l'auteur ne rapporte que des fables que nous supprimons.

2. البجة *Al-Badgia.*

Ou simplement Badgia, pays à l'ouest d'Adab, dont il est voisin; il est habité par des espèces d'Éthiopiens, & on y trouve des mines d'émeraudes que les marchands transportent dans les autres contrées; ces mines sont dans les montagnes. Les plus belles émeraudes que l'on en tire sont vertes, ce sont celles qu'on appelle *salaki*.

3. بلاد التبر *Belad al Tibri, pays de Tibr.*

Le pays de Tibr, c'est-à-dire, de l'or pur, est une partie de celui des *Soudans* ou des Noirs, dans le midi de l'Afrique. Il y fait si extraordinairement chaud, que pendant le jour les habitans restent dans des antres sous terre. On y voit l'or sortir du sable, comme ailleurs les plantes sortent de terre. Ces Noirs vivent de dorra (f) & de fèves, &

(e) *Mogreb* désigne tout l'occident, & particulièrement l'Afrique.

(f) *Dorra*, petit millet. Il en est souvent parlé dans le voyage de Niebuhr.

BAKOUI.

1.^{er} Climat.

s'habillent de peaux d'animaux, & sur-tout de celles de tigre. De Sedgelmessé à ce pays, on compte trois mois de chemin; les marchands qui s'y rendent, souffrent beaucoup de la chaleur, ils y portent du sel, du bois de Senoubar (g), des bracelets, des bagues, des colliers de cuivre; ils passent à travers des déserts arides où il y a quelques trous dans lesquels on trouve de mauvaises eaux. Lorsque ces marchands sont parvenus dans un certain endroit, ils battent du tambour pour annoncer leur arrivée, & quand ils sont assurés qu'on les a entendus, ils mettent leurs marchandises en petits tas séparés à terre, puis se retirent; alors les Noirs viennent, placent à côté de chaque tas l'or qu'ils ont, & s'en retournent; les marchands reviennent, prennent l'or, & battent du tambour pour annoncer leur départ; personne ne dit avoir vu aucun de ces habitants.

بلاد الحبشة *Belad al Habascha*, ou l'Éthiopie.

Longitude, 65.—5. Latitude, 9.—30.

Grand pays qui a au nord celui du Khalidge al Barbari, au midi celui de Tibr ou de l'or; à l'orient celui des Zinges. La chaleur y est très-grande; ses habitants; vêtus de peaux, sont noirs & brûlés par le Soleil; ils sont nombreux, la plupart Chrétiens, & quelques-uns Musulmans. Il y a dans ce pays, beaucoup de déserts & peu d'eau: il produit du mouza; du raisin, des grenades; on y trouve des éléphants, des girafes & des bœufs dont on se sert au lieu de chameaux pour traîner les chariots. La girafe est née d'une chamelle sauvage; sa tête ressemble à celle du ibl ou chameau, ses cornes à celles du cerf, sa peau à celle du tigre, ses jambes à celles du chameau (baïr), ses ongles à ceux du bœuf, sa queue à celle du chevreuil; elle a une longue

(g) *Senoubar*. Golius le rend par *pinus*; dans le voyage de Niebuhr il en est parlé.

crinière, les pieds de devant sont longs, & ceux de derrière courts. Il y a aussi dans ce pays, des hiènes & des bœufs sauvages.

BAKOUI.

1.^{er} Climat

١. بلاد الزنج. *Belad al Zinge, ou le Zanguebar, pays des Zinges.*

Ce pays a d'étendue deux mois de marche : au nord est l'Yemen; au midi la contrée nommée *Al-phiani*; à l'orient la Nubie, & à l'occident l'Éthiopie. Ses habitans sont noirs & brûlés par la grande ardeur du soleil. Ils descendent de Koufch, fils de Kanaan, & sont très-mauvais; ils diffèrent des autres hommes par la couleur noire, le nez écrasé, la grosseur des lèvres, l'épaisseur de la main, par le talon, par la puanteur, par la promptitude à la colère, par le peu d'esprit, par l'habitude de se manger les uns les autres, & par celle de manger leurs ennemis. Ils ont un roi qu'ils nomment *Aklim* : ils montent des bœufs pour faire la guerre, parce qu'ils n'ont point de chevaux. L'étoile de Sohaïl (Canope) paroît toutes les nuits chez eux. Ils ont beaucoup d'or, vont à la chasse des éléphants qui sont en grand nombre, & ils font commerce d'ivoire qu'ils ont en quantité & qui est le plus estimé; malgré leurs richesses, ils ne portent que des ornemens de fer.

٢. بلاد السودان. *Belad as Soudan, ou pays des Noirs.*

Longitude, 65.—9. Latitude, 9.—20.

Ce pays s'étend au nord jusqu'à celui des Berbers; au midi, à des déserts; à l'orient, à l'Éthiopie, & au couchant, à la mer Océane. Il est brûlé par le soleil qui y tombe à-plomb, & ses habitans sont nus; les uns sont Musulmans, les autres Infidèles. On trouve chez eux de l'or, des rhinocéros, des éléphants, des girafes, & de grands arbres, sur lesquels ils mettent leurs cabanes; &

D d d ij

BAKOUL.

1.^{er} Climat.

y renferment ce qu'ils ont, parce qu'à terre tout seroit gâté & corrompu.

7. النوبة *Al-Nouba*, ou *la Nubie*.

Vaste pays au midi de l'Égypte, à l'orient & à l'occident du Nil; ses habitans, qui sont en grand nombre, sont Chrétiens. Ils ont un roi qu'ils nomment *Kabil*, & qu'ils disent être descendu des anciens Hemiarites (*h*). Ils sont persuadés qu'il ne mange pas, parce qu'on lui porte en secret de quoi vivre; mais si l'on s'en apercevoit, on le feroit mourir sur le champ.

8. تڨاوه *Tephaouah*.

Ville au midi du Mogreb ou de l'occident, près l'Océan. Tout ce pays est si rempli de sel qu'on en bâtit les murs de la ville & les maisons; il y a beaucoup de mines de sel & d'alun.

9. تڨور *Takrour* ou *Takdour*.

Ville du pays des Soudans ou noirs, elle est grande & sans murailles. Ses habitans sont les uns Musulmans, les autres Infidèles; les premiers y dominant, & le roi est un Musulman: ils sont nus, hommes & femmes; mais les nobles, parmi les Musulmans, ont des tuniques qui ont vingt coudées de long. Les femmes des Infidèles portent un morceau d'étoffe attaché à la ceinture.

10. جبرسا *Dgiabarsa*.

Ville à l'extrémité du pays de l'orient; ses habitans descendent de la tribu Arabe nommée *Thamoud*.

(h) C'est une ancienne famille Arabe, qui a donné à l'Arabie une longue suite de rois.

A l'extrémité du Mogreb, ou du pays du couchant, il y a une autre ville nommée *Dgiabalca*, dont les habitans descendent des Arabes, appelés *Ad*. Les Juifs rapportent que les enfans de Moÿse, du temps de Nabuchodonosor, se sauvèrent à *Dgiabarfa*, où ils se sont fixés : personne n'a pénétré chez eux, & on ne connoît pas leur nombre.

BAKOUT.

1.^{er} Climat.

11. جاوه *Dgiaoua*.

Pays sur le bord de la mer de Sin, du côté de l'Inde ; les marchands en tirent le bois d'aloès, nommé *aoud el dgiaouai*, le kamphre, le sounboul (*spica nardi*), le crounphol ou girofle, le basbasa ou macis, & des vases de la Chine, dont on fait commerce.

12. جزيرت الجاليدات *Dgeziret al Dgialidat*, les îles

Dgialidat, les Canaries.

Ces îles (*i*) sont situées dans l'Océan, à l'extrémité du Mogreb ou de l'Afrique ; c'est-là que les savans ont fixé le premier degré des longitudes. Elles sont au nombre de six, voisines les unes des autres ; les plantes & les arbres y viennent naturellement sans culture, tout y est bon & agréable. Dans chaque île il y a une statue haute de cent coudées, qui est comme un fanal pour diriger les vaisseaux, & leur apprendre qu'il n'y a point de route au-delà.

13. جزيرة الرامني *Dgeziret ar Ramani*.

Île (*k*) située dans la mer de Sin ; les habitans y sont nus, & on n'entend point leur langue. Il y a dans ce

(i) D'autres les nomment *Khalidat*.

(k) Il est bon d'observer ici que les Arabes appellent île, ce qui n'est souvent que presqu'île ; ainsi, l'Espagne est appelée île ; c'est ce qu'il ne faut pas perdre de vue, autrement on chercheroit en mer des pays qui sont partie du continent.

BAKOUI.

1.^{er} Climat.

pays des rhinocéros, des buffles sans queue, beaucoup de perles & d'aromates.

14. جزين الزانج *Dgeziret al Zanedge, l'île de Zanedge.*

Cette île qui est grande, est située sur les frontières de la Chine, du côté de l'Inde. Ses productions sont étonnantes: c'est un royaume fort étendu, on y trouve le kamphre qui est un arbre si grand que cent hommes peuvent y être à l'ombre, & qui rend beaucoup de liqueur; on fait une ouverture au tronc & on en tire des morceaux de kamphre qui est une sorte de gomme. Il y a dans ce pays une espèce de chat (sinnaour) qui a des ailes comme celles du khouf-fasch ou chauve-souris, qui s'étendent d'une oreille à l'autre; des chèvres qui ressemblent à des bœufs de montagne, elles sont rouges marquées de blanc; le zébad ou civette; dans une montagne appelée *Nasban*, de grands serpens qui attaquent les bœufs & les buffles; des singes, des perroquets; les uns blancs, d'autres rouges ou jaunes, qui parlent très-bien, & de beaux paons.

15. جزير سفسار *Dgeziret-Siksar, ou l'île de Siksar.*

Elle est fort éloignée du continent, dans la mer du midi. Les habitans ressemblent, par le visage, à des chiens, & on n'entend point leur langue.

16. جزين القصار *Dgeziret al Cassar, l'île de Cassar.*

Elle est dans la mer de Chine; les hommes y sont très - petits.

17. جزين النساء *Dgeziret al Nisa, ou l'île des Femmes.*

Île dans le voisinage de la Chine; elle n'est habitée que

par des femmes. On dit qu'elles deviennent enceintes par le vent, ou en mangeant du fruit d'un certain arbre qui est dans le pays.

BAKOUÏ.

1.^{er} Climat.

18. جزيرة واقواق *Dgeziret Ouakouak, les îles d'Ouak.*

Elles sont situées dans la mer de la Chine, dans le voisinage des îles de Zanedge. On dit qu'elles sont au nombre de seize cents, & pour s'y rendre, on se dirige en observant les étoiles : on y trouve un arbre extraordinaire, auprès duquel on entend une voix qui semble dire *ouak ouak*. Il y a dans ce pays une si grande quantité d'or, que les habitans en font des chaînes pour leurs chiens, & des colliers pour leurs singes.

19. حضرموت *Hadhramout.*

Contrée de l'Yemen, dans laquelle il y a deux villes, l'une nommée *Scheban* & l'autre *Tartam*; celle-ci est proche de la mer, à l'orient d'Aden. On trouve, dans ce pays, un château qui a été bâti par Saïd, fils de Ad, & le tombeau du prophète Houd.

20. دنقلا *Dancala.*

Longitude, 43.—40. Latitude, 15.—30.

Grande ville de Nubie, qui s'étend le long du Nil, l'espace de huit milles; elle est la résidence du roi que l'on nomme *Kabil*. Ses habitans sont Chrétiens-Jacobites : le pays est brûlé par le soleil; mais malgré la chaleur extrême qu'il y fait, il y pousse du blé, de l'orge & du dorra ou du petit millet, des palmiers & des vignes. Parmi les habitans, les uns sont vêtus de peaux, d'autres sont nus, & ne portent qu'une peau à la ceinture. Il y a beaucoup de tigres, avec les peaux desquels plusieurs se couvrent, des girafes, & une espèce de petits chameaux que l'on appelle *ibl*.

BAKOUÏ.

1.^{er} Climat.

21. سبا Saba.

On compte, entre cette ville de l'Arabie & Senaa, trois jours de marche. Elle a été bâtie par Saba, fils d'Yafchhab, fils d'Yarab, fils de Cahthan; elle est fortifiée & très-peuplée; l'air y est bon & l'eau excellente. On y trouve beaucoup d'arbres & de fruits, & point de mouches, de moucherons, de serpens, de scorpions & autres animaux venimeux.

22. سجلماسة Sedgelmès.

Longitude, 37.—5. Latitude, 31.—30.

Ville dans le midi du Mogreb, sur le bord du pays des Soudans ou noirs, dans une ouverture de la montagne de Daran (1), au milieu des sables. Il y a un grand fleuve sur le bord duquel on a fait de beaux jardins dans l'espace de douze parasanges. Les habitans sont très-riches, parce que cette ville est le passage pour aller au pays de l'or; il y a du raisin & d'autres fruits; les femmes y sont très-adroites à filer de la laine, avec laquelle on fait de très-belles étoffes.

23. سرندیب Serendib.

Longitude, 130.—5. Latitude, 10.—5.

Ile de la mer d'Herkend, à l'extrémité de l'Inde; elle a quatre-vingts parasanges de largeur, sur autant de longueur: elle est gouvernée par trois rois; on y trouve toutes sortes d'aromates & de drogues, du bois d'aloès, des cocotiers, du musc, des pierres précieuses, des mines d'or; c'est-là où se fait la pêche des perles. On y voit une montagne où Adam est descendu. La plupart des habitans sont Mages, il y a cependant quelques Musulmans.

(1) C'est apparemment le mont Atlas.

24. سفاله *Sofala.*

BAKOU.

1.^{er} Climat.

C'est une des villes qui, dans le pays des Zinges, est connue à cause de ses mines d'or; l'or de ce pays est très-recherché par les marchands: il y a une espèce d'oiseau qui parle mieux que les perroquets.

25. سلوق *Salouk.*

Ville d'Yemen, où l'on trouve des restes de monumens anciens. Il y a des ouvriers en or, en argent, en bijoux & d'autres espèces; on vante les chiens de ce pays.

26. سمهر *Samhar.*

Contrée d'Éthiopie, où l'on fait des lances estimées; que l'on appelle *samhariennes*.

27. سندیل *Sandabil.*

C'est une des principales villes de la Chine, la résidence du Roi; on en raconte des merveilles que nous supprimons. Nous nous bornons à dire, avec notre auteur, que les jardins abondent en toutes sortes de fruits & de légumes; on y trouve du cronphol ou girofle, le dar fini (ou le cinnamome); il y a dans cet endroit beaucoup de perles, de diamans & d'or. Les habitans qui sont petits de taille & ont une grosse tête, portent des habits de soie, des bijoux d'ivoire & de corne de rhinocéros. Ils adorent les idoles, mais on trouve parmi eux des Manichéens & des Mages; ils croient à la métempsychose.

28. شجر *Schadgiar.*

Contrée entre Aden & Oman en Arabie, sur le bord

BACOU.

1.^{er} Climat.

de la mer (*m*). On y trouve l'ambre surnommé *asschadgiari*, parce qu'il vient de cet endroit; les jardins sont en grand nombre, & les campagnes sont agréables. Il y a dans ce pays un animal nommé *nafnas*, qui a la moitié du corps de l'homme: les habitans vont à la chasse de cet animal & le mangent.

29. شعب *Schaab*.

Montagne de l'Yémen. Abou Amrou Amar, fils de Scarahil Aschaabi, qui étoit très-savant & cadhi pour le khalife Abdolmalik, fils de Rouak, étoit de ce pays.

30. شيلة *Schila*.

Ville à l'extrémité de la Chine, située dans un endroit si sain que ses habitans n'ont point de maladies.

31. صناعا *Senaa*.

Longitude, 77-5. Latitude, 14-30.

C'est une des plus belles & des principales villes de l'Arabie, où l'on trouve peu de mauvais animaux & d'insectes; elle ressemble à Damas pour ses jardins qui sont remplis de toutes sortes de fruits. Il y a tous les ans deux étés & deux hivers. Lorsque le soleil arrive au commencement du bélier, il fait très-chaud; mais lorsqu'il entre dans l'écrevisse, & qu'il quitte le zénith de cet endroit, l'air devient froid. Ensuite à son entrée dans la balance, la chaleur revient une seconde fois, c'est un nouvel été; & lorsqu'il entre dans le dgedi ou capricorne, c'est un second hiver, mais qui n'est pas rude. Cette ville est la plus grande de l'Arabie; elle est près de l'équateur, &

(*m*) C'est ce que M. d'Anville appelle *Sahar*, d'autres la nomment *Schor*.

l'air y est égal, ainsi que les heures du jour & de la nuit. On trouve dans ce pays la montagne de Shabb, sur le sommet de laquelle est un fleuve qui se répand de tous côtés, & qui forme des pierres; c'est ce que l'on appelle l'alun, surnommé *el yemani* ou de l'Yémen, qui est blanc. On y trouve aussi le ouars (*n*), dont l'écorce est comme celle du sésame.

BAKOU.

1.^{er} Climat.32. الصين *Sin, ou la Chine.*

Longitude, 130—5. Latitude, 24—15.

Grand (*o*) pays situé à l'orient; il a deux mois d'étendue du premier au troisième climat: on y compte trois cents villes; il est bien arrosé & rempli d'arbres fruitiers. Ses habitants sont d'une belle figure, très-adroits dans les arts, & adorent les idoles; mais il y a parmi eux des Mages. A l'extrémité du pays, on voit un temple très-élevé, accompagné d'une tour dont le sommet est orné d'une pierre précieuse grosse comme la tête d'un veau, qui brille de tous côtés.

On fait dans ce pays, des vases qui ont des propriétés particulières; ils sont blancs & transparens; on dit qu'ils chassent le poison quand on y en met. Il y a du fer travaillé, qu'on appelle *talikoun*, l'animal qui porte le musc. (Le palais du Roi est dans une ville qu'on appelle *Gandgiou* (*p*)).

33. ظفار *Dhiphar.*

Ville d'Arabie près de Senaa, où demeuroient les rois

(*n*) Golius dit que c'est une plante qui ressemble au sésame, qu'on ne trouve qu'en Arabie: on en fait une espèce de pommade dont les femmes se fardent; elle sert aussi à la teinture jaune.

(*o*) En général les Arabes me paroissent peu instruits de l'intérieur de la Chine.

(*p*) Ceci est dans une note en marge, écrite en lettres rouges.

E e e ij.

BAKOU.

1.^{er} Climat.

Hémiarites ; ce n'est que dans ces montagnes qu'on trouve l'encens, surnommé pour cette raison *aldhifari* ; l'on en tire aussi le *dgiaza* ou l'onix.

34. عمان *Oman.*

Longitude, 84—5. Latitude, 14—20.

Contrée sur le bord de la mer d'Yémen, à l'orient d'Hadgiar ; elle renferme plusieurs grandes villes, la mer qui en est proche est appelée *la mer d'Oman*.

35. عدن *Aden.*

Longitude, 76—5. Latitude, 11—5.

Ville célèbre de l'Yémen, sur le bord de la mer de l'Inde ; elle est ainsi nommée d'Aden, fils d'Ismaël, fils d'Abraham. On n'y trouve ni eaux ni pâturages, & l'eau dont on se sert est prise d'une source qui en est à une journée de distance. Aden est située dans une plaine environnée de montagnes, où l'on ne peut pénétrer que par un escalier taillé dans le roc. Les vaisseaux de l'Inde se rendent dans le port d'Aden, où il y a un grand concours de marchands qui y apportent toutes les productions de l'Inde & du Sind, de la Chine & de l'Éthiopie. Il y a au milieu de la mer une montagne de feu qui est très-rouge, & qui vomit des flammes. On trouve aussi dans ce canton un puits abandonné.

36. غانا *Ghana.*

Grande ville dans la partie méridionale du Mogreb ou de l'Afrique, proche le pays de Tibr ou de l'or. Il y a beaucoup d'or, parce qu'elle est voisine des mines ; la plupart des habitans sont vêtus de peaux de tigre.

37. غدامس *Ghadamas.*

BAKOUT.

1.^{er} Climat.

Ville du Mogreb , vers le midi ; c'est le passage pour aller dans le pays des Soudans ou des noirs. On en tire des peaux de pharamia qui sont très-bien préparées. Il y a une fontaine dont on distribue l'eau avec une proportion marquée , & il n'est pas permis d'en prendre davantage.

38. قلعة الشرق *Calaat Affcharef.*

Château fortifié dans l'Yémen près de Zébid ; on ne peut le prendre de force , ni y aborder , parce qu'il est dans des montagnes , & que pour y parvenir il faut entrer dans un détroit d'un jour entier de marche , où il ne peut passer qu'un homme.

39. ككرمة *Kakrama.*

Ville du Mogreb , au midi ; elle est voisine du pays des Soudans ou des noirs. On y fabrique des armes, entr'autres, des lances & des boucliers ; il y a un animal qu'on nomme *lamth* , de l'espèce des (dhiba) gazelles , de la peau duquel on fait ces boucliers appelés pour cette raison *lamathiens*.

40. كاله *Kala.*

Ville de l'Inde , à la moitié du chemin entre Oman & la Chine ; elle est située dans le continent, sous l'équateur : tous les vaisseaux s'y rendent. On y trouve le *khazaran* , sorte de roseau.

41. بنجوية *Bandgouia.*

Grande île du pays des Zinges , où réside leur roi : tous les vaisseaux viennent y aborder. Il y a des vignes

BAKOUTI.
1.^{er} Climat.

qui produisent trois fois par an. On lit dans un manuscrit *Laikhouna*.

42. مارب *Marab.*

Contrée entre Hadhramout & Senaa; il n'y a d'habitans que dans trois villages qu'on appelle *Douroub* ou les gorges; chacun de ces *Douroub* est occupé par une tribu de l'Yémen. Les Arabes ensemencent leurs champs, & les arrosent avec l'eau qui vient du côté de la levée ou digue qui autrefois, en se rompant, a inondé tout le pays, de manière qu'il ne resta plus que la partie la plus élevée des montagnes.

43. مریاط *Marbath.*

Ville entre Hadhramout & Oman, c'est la station des vaisseaux pour Dhiphar, quoique l'ancre n'y soit pas bon. C'est - là qu'on achette l'encens (q).

44. مشور *Mischour.*

C'est un de ces villages de l'Yémen qu'on appelle *Mikhla*; il y a beaucoup de campagnes qui produisent du blé, de l'orge & du dorra ou petit millet.

45. میکداسق *Mikdaschq.*

Ville (r) à l'entrée du pays des Zinges, sur le bord

(q) Niebhur, description de l'Arabie, tome I, page 131, en parlant de Dhifar ou Daphar, dit que les Arabes vendent leur encens sans le nettoyer, c'est-à-dire, mêlé de sable & de pierres; c'est ce qu'on lui a rapporté. M. d'Anville place près de Dhifar ou Dhafar, une ville & un cap qu'il appelle *Merbat*; c'est le lieu dont il s'agit ici. Dans le texte d'Yakouti, il y a très-lisiblement *Mariath*.

(r) C'est sûrement ce que M. d'Anville, dans sa Mappemonde, nomme *Machidas*, au nord du Zanguebar,

de la mer, au midi de l'Yémen. On cesse d'y voir le pôle du nord, & on se dirige par celui du midi & l'étoile Sohail ou Canope. On tire de-là du sandal, de l'ébène, de l'ambre & de l'ivoire.

BAKOU.

1.^{er} Climat,

46. مقري Mikra.

Ville à une station de Senaa. On y trouve une mine de la pierre appelée *akik* (f); on y fait aussi d'excellentes flèches.

47. وبار Ouabar.

Ville d'Yémen, où demeuroient les Arabes Adites. Elle est ainsi nommée de Ouabar, fils d'Aram, fils de Sem, fils de Noé. Elle est située entre Schadgiar & Senaa, environ à trois cents parasanges de distance. Après la destruction des Arabes de la tribu de Ad, Dieu envoya dans ce pays, des monstres qu'on appelle *nafnas*, qui n'avoient qu'une moitié de visage, un œil, une main, un pied, & qui ravagèrent tout; dans la suite, les habitans du pays leur firent la chasse avec des chiens, & les détruisirent tous.

48. وروور Ouarour.

Château fortifié dans les montagnes de Senaa:

49. اليمن Yémen.

Longitude, 77— Latitude, 14—30.

Senaa en est la capitale. Cette contrée est grande;

(f) Niébuhr, description de l'Arabie, tome I, page 200, parle de cette pierre; elle est, dit-il, d'un rouge foncé, ou plutôt d'un brun-clair; on la tire de la montagne Hirran près de la ville de Damar. Les Arabes la font enchâsser & la portent au doigt, ou au bras au-dessus du coude, ou à la ceinture. Ils croient qu'elle arrête le sang quand on la met sur la plaie; c'est le *conchites ruber*.

BAKOUL.
1.^{er} Climat.

& s'étend depuis Oman jusqu'à Nadgeran; on la nomme *Khodhra* ou la verte, à cause de la multitude des arbres & des champs cultivés qu'elle renferme. On y sème quatre fois dans une année, & on récolte au bout de soixante jours; les arbres y portent deux fois. Ses habitans sont actifs. Il y a un lieu qu'on appelle les *Ahkâf*; ce sont des collines de sable entre Aden & Hadhramout; là, demouroient les Arabes de la tribu de Ad, que Dieu a détruit en envoyant contr'eux les vents & les sables. On voit encore dans l'Yémen des forteresses de ces Adites. Parmi ses montagnes on distingue la montagne d'Alun, celle de Schabam, grande, d'un accès difficile, & située à une journée de Senaa; la montagne de Koukban, sur laquelle on voit deux châteaux que l'on dit être de pierres précieuses. Ce pays produit toutes sortes de poires, le mouza & un arbre qui ressemble à la vigne; son écorce est un poison. Abderrahman-Thaous, fils de Kaïsan-al-Yemani, un des plus savans hommes dans la loi, mort à la Mecque l'an 102 de l'hégire (de J. C. 720), & Abouabdallah-Ouahab, fils de Mounbah ou Mounabbih, sont originaires de l'Yémen.

LE SECOND CLIMAT.

Le second climat a son commencement à midi à l'équinoxe, l'ombre est de deux pieds trois cinquièmes de pied.

A sa fin, l'ombre, à midi, est de trois pieds & demi & six dixièmes de pied. Il commence à l'orient, comprend la Chine, l'Inde, le Sind, la mer Verte, l'Arabie, Nadgiad, Tehama, Bahraïn, la mer de Colzoum, le Nil, le Mogreb.

La longueur du jour, à son commencement, est de treize heures & un quart; à sa fin, de treize heures & demie & un quart; à son milieu, de treize heures & demie.

Sa longueur d'orient en occident, est de trois cents douze milles, quarante-deux minutes.

Sa largeur quatre cents deux milles, cinquante-une minutes.
Al Ablac,

1. *حصن الشمول* *Al Ablac*,

BAKOUI.

2.^e Climat.ou *château de Schamoul*.

Schamoul étoit fils du juif Adia, qui fut frappé de peste. On nomme ce château *Ablac*, parce qu'il est bâti de pierres blanches & rouges; il est entre l'Hedgiaz & la Syrie, sur une colline, mais il n'en reste plus que des ruines.

2. *أجا et سالمي* *Adgia & Salmi*.

Ce sont deux montagnes dans l'Hedgiaz, où demeure la tribu de Thai; il y a beaucoup d'eaux & d'arbres.

C'est en cet endroit que sont nés Aboutamam Habib, fils d'Aous At-thai, poète célèbre, & Hatem At-thai, autre poète aussi très-estimé.

3. *أرام* *Aram*.

Ville de l'Inde, où est un temple dans lequel il y a une idole qui est couchée.

4. *البحرين* *Bahrain*.

Longitude, 74—5. Latitude, 23—30.

Contrée entre Basra ou Bassora & Oman, sur le bord de la mer. On y pêche de très-belles perles qui y sont en grand nombre; ce commerce est très-considérable.

5. *بدر* *Bedr*.

Lieu entre la Mecque & Médine, où se donna un combat du temps de Mahomet.

Tome II.

F f f

BAKOUL.

2.^e Climat.

6. تبت ou تبت Tebet, le Tibet.

Longitude, 110—5. Latitude, 40—5.

Ce pays qui confine d'un côté à la Chine, & de l'autre aux Indes, a d'étendue un mois de marche, & est rempli de villes & de villages; le sang y est vif, & le peuple débauché & livré au plaisir. On y trouve des mines de soufre rouge, l'animal qui produit le musc, il ressemble à la gazelle, mais il a deux dents comme celles du cochon; c'est le meilleur musc.

7. جاچا Dgiageli.

Ville de l'Inde très-fortifiée, située sur une haute montagne dont une partie est dans la mer, & l'autre en terre. Il y a un observatoire où l'on observe les étoiles. Les habitants respectent l'étoile appelée le *cœur-du-lion*. On y trouve l'arbre appelé *dar-sini* (le cinnamome); cette ville est libre & n'a point de roi.

8. جزيرہ برطایل Dgeziret barthabil ou Thail, île de Barthabil.

C'est une des îles voisine de celle de Zanedge. Ses habitants ont une face qui a la forme d'un bouclier, & des cheveux qui ressemblent à des queues de cheval. Il y a des rhinocéros & du girofle que l'on porte dans les autres pays.

9. جزيرہ دجاہ Dgeziret Dgiaba, l'île de Dgiaba.

Île de l'Inde, dont les habitants sont roux. On y voit une haute montagne qui pendant la nuit jette du feu, & de la fumée dans le jour. Il y a du bois d'aloès, des cocos, le mouz ou bananier, & des cannes de sucre.

10. جزيرة سقطر *Dgeziret Sacoutar, île de Zocorora.*

BAKOUÏ.

2.^e Climat.

Grande île de l'Inde, qui a quatre-vingts parasanges de longueur; il y a des villes & des villages. Elle est située vis-à-vis Aden. On en tire le sabr ou l'aloès, & le sang des deux frères (le sang-dragon).

11. جزيرة سلامط *Dgeziret Salamiuh, île de Salamiuh.*

Cette île d'où on tire le sandal, le sounboul (*spica nardi*) & le kamphre, est située dans la mer de l'Inde. On voit dans cette mer un poisson qui, lorsqu'il rencontre un camphrier (dans l'eau), monte dessus, le lèche, & il découle de-là une espèce de sucre que l'on recueille.

12. جزيرة سيلان *Dgeziret Sailan, île de Ceilan.*

Grande île située entre la Chine & l'Inde; elle a huit cents parasanges de tour, & renferme dans son intérieur Serendib. Elle est remplie de villes & de villages, & gouvernée par plusieurs rois. On en tire du sandal, du sounboul (*spica nardi*), du Bacam (bois de Brésil), & des aromates.

13. الحجاز *Hedgiaz, l'Hedgiaz.*

Pays situé entre l'Yémen & la Syrie, & qui les lie ensemble (c'est ce que signifie son nom). Il a d'étendue un mois de marche; sa principale ville est la Mecque. On y trouve beaucoup d'arbres, entr'autres, un qui est comme le doum & qui produit le makl (1), que l'on dit être le nardgil. Ses principales montagnes sont la montagne de Fer,

(1) C'est le dattier sauvage, dont le fruit s'appelle *macl*.

BAKOUÏ.

2.^e Climat.

dans les habitations des Badgil; celle de Redoua, qui est élevée, remplie de chemins & de vallées; celle de Sara, entre l'Yémen & le Téhama: il y a aussi des fontaines remarquables, celle de Dharedge, entre l'Yémen & l'Hedgiaz, & celle de Mouftakin, qui est le nom d'une vallée de l'Hedgiaz.

14. *الحجر* Hadgr, ou Hidgr.

En cet endroit étoient les habitations des Arabes de Thamoud, dans des vallées qui sont entre Medine & la Syrie. Hidgr est le nom d'une de ces habitations, dans les montagnes. Il y a le puits de Thamoud, qui sert au peuple & aux chameaux.

15. *خط* Khath.

Village de l'Yémen; on le nomme encore *Khatth al Hadgiar*: on y fabrique des lances très-estimées, qu'on appelle *lances khatthiennes*; elles sont légères, fortes & très-pointues.

16. *خيبر* Khaibar.

Château distant de Médine de huit *bard (u)*, sur la route de Syrie; il est environné de champs cultivés & des palmiers. Ses habitans sont Juifs.

17. *زويلة* Zaouila, ou Zavila.

Ville d'Afrique, sans murailles, à l'entrée du pays des Soudans. Ses habitans se vantent de pouvoir reconnoître les personnes à la trace des pieds, & juger si c'est un étranger ou un habitant, un homme ou une femme, un voleur ou un esclave.

(u) Sorte de mesure itinéraire que quelques-uns évaluent à deux parasanges, d'autres à trois, plusieurs la quatrième partie d'une journée de chemin; enfin, d'autres à douze milles.

18. زعر *Zaar, ou Zoar.*

BAKOUÏ.

2.^e Climat.

Village distant de Jérusalem de trois journées, sur le bord du lac Mantieh. Zaar est le nom de la fille de Loth qui demeura en cet endroit. Il y a une fontaine qui est renommée.

19. سند *Sind, ou le Sind.*

Longitude, 105—5. Latitude, 27—40.

Contrée de l'Inde. On dit que Hind & Sind étoient deux frères, de la postérité d'Yafan fils de Cathan. On parle d'un temple d'or, situé sur un rocher qui a quatre parasanges, & où il ne neige jamais que sur les côtés; il est accompagné d'un observatoire : les Indiens & les Mages ont beaucoup de respect pour ce lieu. Ce pays est arrosé par le Mehran ou l'Indus, aussi large que le Tigre, & même plus; il sort d'une montagne, d'où sort également le Gihon, ensuite il tourne du côté du Moultan, vers les frontières de Samandour (x), & de-là à Mansoura. Il y a dans ce fleuve des crocodiles comme dans le Nil.

20. سومنات *Soumenat.*

Longitude, 106—5. Latitude, 17—5.

Ville célèbre du Hind, sur le bord de la mer, qui de ses flots bat les murailles. Il y a un temple où l'on voit une idole qu'on appelle *Soumenat*; elle se tient en l'air au milieu du temple : le sulthan Yamin Eddoulet Mahmoud, fils de Sebekteghn, ayant conquis ce pays, se rendit maître du temple, en arracha le toit où étoit une pierre d'aimant, & aussitôt la statue tomba.

(x) Cazvini dit Samarcande.

BAKOUL.

2.^e Climat.21. صيمور *Saimour*.

Ville de l'Inde près du Sind; il y a un temple qu'on appelle *Beit-Saimour*, situé sur le sommet d'une montagne; dedans est une idole faite de bidgiadec (y) : il y a aussi dans cette ville, des mosquées, des églises & des pyrées. Ces Indiens ne mangent ni des animaux terrestres, ni des poissons.

22. الطائف *Thaïf*.

Longitude, 77.—30. Latitude, 21.—20.

Ville dans une vallée, entre laquelle & la Mecque qui est à l'orient, on compte douze parasanges; l'air y est bon, mais au nord il y fait froid & l'eau y gèle. La montagne de Gazouan est habitée par les tribus des Arabes Hodaïlites : dans cette contrée on trouve beaucoup d'eaux propres à préparer les peaux, la pierre appelée *lat*. Cet endroit est la patrie de Hedgiage, fils d'Yousfouph, & de Saïd, fils de Taïb.

23. فاس *Phas ou Phés*.

Longitude, 18—5. Latitude, 32—5.

Grande ville située dans le Mogreb des Berbers, dans la terre des Arabes, entre deux grandes collines. On y trouve des fontaines qui vont se rendre dans un fleuve que l'on nomme *Mafrousin*, & qui se divise en deux parties. Il y a deux villes entourées de murs; elles forment une des plus grandes villes de cette contrée qui est très-fertile; la plupart de ses habitants sont Juifs.

(y) Sorte de pierre précieuse, semblable au rubis.

24. فنصور *Phansour.*

BAKOUI.

2.° Climat.

Pays de l'Inde d'où l'on tire le kamphre surnommé *phanfour*, qui est le plus estimé. On dit que le camphre produit davantage dans les années où il y a beaucoup de tonnerres, d'éclairs & de tremblemens de terre.

25. قب *Kabb.*

Ville ou village à deux milles de Médine, où est la mosquée nommée *Takoua*, & celle qu'on appelle *Dhérar*; on y voit le puits de Garfch.

26. قشمبر *Kaschmir.*

Contrée de l'Inde, voisine du pays des Turcs qui se font mêlés avec les Indiens. Les hommes y sont grands & bien faits. On compte dans le Kaschmir environ soixante mille villes ou villages, & il n'y a qu'un seul chemin pour y entrer; tout le reste est environné de montagnes si élevées, qu'elles sont inaccessibles, même aux animaux. Cette entrée est fortifiée de portes de fer de la Chine, sur lequel le temps n'agit point. Les habitans adorent les Pléiades, ne tuent point d'animaux & ne mangent point d'œufs.

27. قمار *Komar.*

Ville célèbre de l'Inde; on n'y permet ni la débauche ni le vin, & le Roi punit les ivrognes. On en tire le bois d'aloès appelé *aoud alkomari*, qui est très-estimé.

28. كلبا *Kalba.*

Grande ville de l'Inde, située sur un lieu élevé & d'un accès difficile; il y a beaucoup de jardins, & c'est là où

BAKOUI.

1.^e Climat.

les brahmes, qui sont les sages du pays, s'assemblent. On y voit un château où l'on fabrique des sabres que l'on appelle calaïe ou du *château*, & hendie ou *indiens*; c'est le seul endroit où l'on en fait de cette espèce.

29. *كوكمر Koukam.*

Grande ville de l'Inde, ses habitans se choisissent un roi originaire de la Chine. Ils n'ont point d'idoles ni de temple, & on ne trouve dans l'Inde, de médecins qu'en cet endroit: les portiques des maisons sont faits de coquilles de poisson très-dures. Ces peuples ne mangent point de poisson & ne tuent point d'animaux, mais ils mangent la chair morte. On fait chez eux des vases que l'on vend ailleurs comme vases de la Chine, quoiqu'ils soient moins bons, parce que la terre de la Chine est plus dure que celle de Koukam, & résiste au feu. Les vases de Koukam sont d'une couleur qui tire sur le noir, ceux de la Chine sont bleus ou de différentes couleurs. Il y a à Koukam des plantations de l'arbre appelé *le grand sadge* (sorte de platane), le bacam ou bois de Brésil, le khaizaran, sorte de roseau; le cana, autre roseau; le raouend qui est une racine semblable à un rameau, poussé dans cet endroit; on y apporte des îles qui sont au-delà de la Ligne, le aoud (ز); mais personne (de nos Arabes) n'y a pénétré, & ne connoît pas cet arbre. A Koukam, l'eau vient du côté du nord: il y a des mines de cuivre, de la fumée desquelles on tire de l'excellente toutia.

30. *يثرب Yatrib, ou Médine.*

Longitude, 70—20. Latitude, 25—5.

C'est la ville du Prophète: elle est située dans un terrain mauvais; mais à la moitié du chemin de la Mecque, on y

(ز) Aoud signifie du bois; il désigne le bois d'aloès: il signifie aussi de l'écaille.

respire

respire un air frais & agréable. Les habitans sont bien faits : on y trouve le tamar-affini, qui n'est point ailleurs, & le grain d'encens. La ville est environnée de murs ; on y voit la mosquée du Prophète, pour la construction de laquelle le khalif Oualid, fils d'Abdolmelek, demanda au roi de Roum des ouvriers. Celui-ci en envoya quarante, accompagnés de quarante autres hommes, & avec eux quarante mille mithcal d'or ; ils jetèrent les fondemens de cet édifice, y mirent des colonnes, parmi lesquelles il y en a une de fer. On employa le plomb pour sceller ces colonnes ; le toit fut orné d'or : cette mosquée, en dedans, étoit garnie de marbre : c'est-là où est le tombeau du Prophète.

BAKOUR.
2.^e Climat.

31. مراکش *Marakefch, ou Maroc.*

C'est une des plus grandes villes du pays de Mogreb, à présent le trône des descendans d'Abdoulmoumen ; elle est dans une vaste contrée, distante de la mer de dix journées, au milieu du pays des Berbers. Il y a beaucoup de jardins qui sont arrosés par deux canaux ; on y distingue entr'autres le jardin d'Abdoulmoumen, qui a trois parasanges de longueur.

32. مكة *Mekka al Mouschrapha, la noble la Mecque.*

Longitude, 77-5. Latitude, 21-40.

Cette ville est dans une vallée, dominée par des montagnes de tous côtés ; elle est bâtie de pierres noires lisses ; il y fait très-chaud en été, mais les nuits y sont agréables : il n'y a point de puits, ni de rivière, & on n'a que l'eau du ciel ; on n'y voit point d'arbres utiles ; mais lorsqu'on a passé le territoire sacré, on trouve des fontaines, des puits, des champs ensemencés, des palmiers. Le temple qui y est a été augmenté par Omar, fils d'Alketab, ensuite

Tome II.

G g g

BAKOU.

2.^e Climat.

par Othman, par Abdallah, fils de Zobaïr, qui fit travailler à ses portes, par Abdolmalik, fils de Mérouan, qui a élevé plus haut les murs, & a fait venir d'Égypte des colonnes jusqu'à Dgedda, d'où on les a transportées à la Mecque. La mère d'Hedgiage l'a couvert d'une étoffe brodée; Ouahid, fils d'Abdolmelek, y a ajouté des bâtimens; Mansour & son fils Mahdi ont exhaussé la mosquée. A présent elle a de longueur trois cents soixante-dix coudées, & de largeur trois cents quinze; il y a quatre cents trente colonnes.

La Kaaba est dans la partie de la terre qui a été créée la première. Elle a été bâtie par Abraham & par Ismaël; elle est au milieu de la mosquée: elle a de longueur vingt-quatre coudées, & de largeur vingt-trois, elle est haute de vingt-sept. Il y a auprès de la Mecque la montagne d'Aboucabis, celles de Sapha & de Merouat, celle de Thour & quelques autres, & sur-tout celle de Cadcad, où il y a une mine de pierres de Baram. On y voit aussi le puits de Zemzem, qui est près de la Kaaba, & qui a de profondeur quarante coudées. Je supprime ici d'autres détails peu importants.

33. ملتان Moultan.

Longitude, 107—35. Latitude, 29—40.

Le Moultan est une grande ville de l'Hind, du côté de la Chine; elle est fortifiée, & possédée par les Musulmans. C'est-là où les Indiens vont en pèlerinage, & où est le chef-lieu de leur culte, comme chez nous la Mecque; ils s'y rendent de toutes les extrémités du pays: outre les Infidèles, il y a des Musulmans.

34. مليل Malibar.

Grande contrée de l'Hind, qui renferme plusieurs villes. Le phoulphal ou le poivre, arbre élevé, y croît; il y a toujours de l'eau dessous; son fruit ressemble à des grains

de raisin ; lorsque le soleil est haut , & que la chaleur est forte , les feuilles s'attachent aux grains , sans quoi ils seroient brûlés avant qu'on les récoltât.

BAROUT.

2.^e Climat.35. منا *Mana*.

Ville à une parasange de la Mecque ; elle a deux milles de longueur , elle est entre deux montagnes qui la couvrent , & on y trouve des citernes & des puits.

36. مندورقين *Mandourkin*.

Ville de l'Hind, où il y a des champs de canne où roseau ; c'est de ces roseaux que l'on tire le thabaschir (saccar bambou , sorte de sucre) ; lorsqu'ils sont secs & qu'il fait du vent , quelquefois en se frottant les uns contre les autres , ils s'enflamment , & ce feu s'étend à cinquante parasanges.

37. مندل *Mandel*.

Ville de l'Hind, d'où l'on tire le *aoud*, appelé *mandell* (l'aloès) ; on l'y apporte des îles qui sont au-delà de la Ligne , où personne ne va.

38. منصور *Manfoura*.

Longitude, 105-5. Latitude, 27-40.

Ville célèbre du Sind , bâtie par Almanfour Aboudgiar , second des khalifes Abbassides ; elle est la demeure du gouverneur du pays. Il y a un canal qui vient du fleuve Mérouan (c'est le Mehran ou l'Indus) , & qui environne la ville ; ce fleuve est aussi large que le Tigre , il vient de l'orient , & se jette dans la mer de Perse ; son eau est bonne.

G g ij

BAKOUÏ.

a.° Climat.

39. نجران *Nadgeran.*

Ville de l'Yémen, dans la contrée de la Mecque; elle a été bâtie par Nadgeran, fils de Zaidan, fils de Saba, fils d'Ischhab. On y voit la kaaba de Nadgeran, bâtie par Abdalmodan, fils de Mérian al Haréthi, semblable à celle de la Mecque.

40. هند *Hind, l'Inde.*

Longitude, 115—50. Latitude, 26—35.

C'est un très-grand pays, dont les rois font leur résidence à Canoudge; il a trois mois de longueur & deux de largeur: il renferme des montagnes & des fleuves; il est remarquable par ses productions, & on tire de toutes les parties des marchandises que l'on apporte par caravanes à nos marchands qui ne vont pas dans l'intérieur. Les Hindiens sont Infidèles; les uns adorent les idoles, d'autres la Lune, quelques-uns le feu: il y a des mines de pierres précieuses, des moutons dont la queue est très-grosse; on y voit un grand temple qu'on appelle *Baladri*, où sont des filles vouées à l'idole, pour tous ceux qui vont en pèlerinage.

A l'extrémité de l'Hind, la terre est mêlée d'or, & il y a une espèce de fourmis très-grandes, plus dangereuses que les chiens. Il fait très-chaud dans cette contrée, & lorsque le soleil est élevé, ces fourmis se retirent dans leurs trous sous terre; alors les Hindiens viennent avec des animaux de charge, & emportent le sable d'or avec précipitation, dans la crainte d'être dévorés par les fourmis, si elles venoient à sortir de leurs trous. Il y a une pierre qu'on ne trouve que dans la mer, & qu'on n'aperçoit point pendant le jour. Ce n'est que dans ce pays que croît le bîsch, plante qui est un poison.

Il y a un lac qui a dix parasanges de largeur & autant de longueur, où il ne se rend aucun fleuve.

41. *حجيرة* Hadgiar.BAKOUR.
2.^e Climat.

Longitude, 83—5. Latitude, 25—15.

Grande ville, la principale du pays de Bahraïn; elle abonde en palmiers, grenades, figues, citrons & couthn (coton).

42. *الياما* Yemama.

Longitude, 82—30. Latitude, 23—5.

Belle contrée entre l'Hedgiaz & l'Yémen, remplie de palmiers & d'autres arbres; elle étoit autrefois la demeure des Arabes de Thafin & de Dgiadis, descendus de Louz, fils d'Aram, fils de Louz, fils de Sem. Ils s'y multiplièrent, & eurent un roi nommé *Amlik*, qui étoit un Dgiabar (c'est-à-dire, un brave ou un géant). Ils firent des conquêtes autour de leur pays.

Dans cette province est né le faux prophète Moussima, du temps de Mahomet, & Rizk al Yemama, qui étoit une femme qui voyoit, le jour ou la nuit, une personne absente.

TROISIÈME CLIMAT.

Dans le pays où le troisième climat commence, à midi à l'équinoxe, l'ombre est de trois pieds & demi, un dixième & un sixième de pied; à la fin, de quatre pieds & demi & trois dixièmes de pied. Ce climat qui commence à l'orient, renferme le nord de la Chine, de l'Inde, du Sind, Kaboul, le Kerman, le Sedjestan, la Perse, l'Ahouaz, l'Éraque, la Syrie, l'Égypte, Alexandrie, Barca, Afrikia, & finit à l'Océan. La longueur du jour, à son commencement, est de treize heures & demie & un quart.

La longueur de ce climat, d'orient en occident, est de 874 milles, 45 minutes; sa largeur, de 374 milles.

BAKOUÏ.

3.^e Climat.1. أبرقوه *Abrcouh.*

Ville célèbre de Perse, où il pleut rarement. On ne s'y sert point de bœufs pour labourer la terre.

2. أبيار *Abiâr. (les Puits.)*

Lieu près d'Alexandrie, où il y a une mine de *nathroun*, dans laquelle tout ce qui tombe est changé en *nathroun*. Il y règne continuellement des vents impétueux.

3. اخميم *Akhmim.*

Petite ville située sur le bord oriental du Nil (a), dans un terrain fertile. Il y a des barabi (monumens) qui sont une des merveilles de l'Égypte. Elle est la patrie d'Aboul-phaid Dhouloun, surnommé *Al-mefri*, un des plus savans hommes de son siècle.

4. اردجان *Ardgian.*

Longitude, 86—30. Latitude, 35—30.

Ville de Perse bâtie par Cobad, fils de Phirouz, père d'Anouschirouan; elle a un pont d'une seule arche qui a quatre-vingts pas d'ouverture. Dans une de ses montagnes, est une caverne où l'on trouve de l'eau qui est comme une vapeur; elle sort des rochers, & on en fait le *moumiani* ou *moumiani blanc*, qui est très-bon.

5. اردن *Arden.*

Contrée de la Syrie à l'occident, & au nord de Ghoutha;

(a) Le P. Sicard dit que cette ville qui est très-jolie, est située au levant du Nil; c'est-là qu'on trouve le serpent haridî, sur lequel on raconte beaucoup de fables.

la principale ville est Thabaria , distante de trois milles de Jérusalem. Dans le voisinage , est le lac qu'on appelle *lac de Tibériade* , qui a de tour trois journées , il est environné de montagnes ; il ne naît point d'animaux dans cet endroit.

BAKOUR.

3.^e Climat.

6. *أريحا Ariha, Jéricho.*

Ville près de Jérusalem , dépendante de l'Arden ; il y a des palmiers , des mouz ou Bananiers , des cannes de sucre en quantité.

7. *أسكندرية Eskendaria, Alexandrie.*

Longitude , 61—55. Latitude , 30—58.

Ville célèbre d'Egypte , sur le bord de la mer , bâtie par Alexandre premier , le même qu'Aschek , fils de Séleucus ar Roumi , qui parcourut la terre ; d'autres disent par Alexandre fils de Dara & de la fille d'un philosophe Grec. Le premier étoit croyant , le second de la secte de son maître Aristote (*b*) ; il y a un long intervalle de temps entre deux. D'autres disent qu'elle a été bâtie par Schaddad , fils de Ad (*c*) . On y voit beaucoup de ruines de colonnes de bâtimens qui existoient avant Alexandre. Une de ses merveilles est la colonne du phare , où l'on a placé un miroir , auprès duquel est un homme qui veille , & qui , lorsqu'il arrive des vaisseaux du pays de Roum , ce qu'il aperçoit dans le miroir , en donne avis au peuple. Ce miroir a subsisté jusqu'au temps de Oualid , fils d'Abdolmalek , qu'on détruisit la moitié du phare , & alors on retira le miroir ; c'est un fait connu.

(*b*) On voit par-là que les Orientaux sont peu instruits de l'ancienne histoire.

(*c*) C'est un ancien roi des Arabes.

BAKOUÏ.

3.^e Climat.8. أسبوط *Afiouth.*

Ville à l'occident du Nil, dans le Saïd ou Thébaïde ; dans un bon terroir ; c'est de-là qu'on tire l'aphium ou opium d'Egypte, dont on fait un grand commerce ; il y a des bâtimens & des murs extraordinaires que l'on voit, mais que l'on ne peut décrire.

9. ابلا *Ibla.*

Longitude, 84—5. Latitude, 30—5.

Contrée agréable & remplie d'arbres fruitiers, de rivières, d'oiseaux, de jardins & de villages.

10. اصطخ *Efthekhar.*

Longitude, 88—30. Latitude, 30—5.

Ville ancienne de Perse ; on ignore quel est celui qui l'a fait bâtir. Il y a un grand pyrée ou temple des Mages, qui étoit, à ce que l'on dit, la mosquée de Salomon. On y voit des colonnes de pierre étonnantes, surmontées de statues. Il y a encore un autre temple.

Istikhari, auteur du livre des Climats, où il fait mention des pays, des villes & de leur distance, étoit de cette ville.

11. أفريقية *Afrikia.*

Grande ville du Mogreb, dans un terroir très-fertile, ensemencé, rempli de palmiers & d'oliviers ; c'étoit anciennement un grand pays, à présent tous les environs de la ville dans quarante jours de marche, ne présentent qu'un désert, où sont des tribus de Berbers qui ont des citernes. Il y a des

des mines d'argent, de fer, de cuivre, de refas (d),
d'antimoine & de marbre.

BAKOU.

3.^e Climat.12. *أنصنا* *Enfana.*

Grande ville ancienne, à l'orient du Nil en Égypte.
Les habitans ont été changés en pierres : on voit les hommes qui dorment avec les femmes, d'autres en différentes attitudes, suivant l'action dont ils étoient occupés.

13. *أهواز* *Ahouaz.*

Longitude, 85-5. Latitude, 31-5.

Contrée entre Basra & la Perse ; on l'appelle encore *Khouristan*. Elle est très-cultivée, bien arrosée, & abonde en toutes sortes de fruits, en cannes de sucre, en riz ; en été il y fait très-chaud. Il y a beaucoup de vipères & de scorpions, & autres animaux venimeux.

14. *إلا* *Ila, ou Elat.*

Ville sur le bord de la mer de Colzoum, dans le voisinage de la Syrie ; elle étoit très-jolie du temps de David. C'est le lieu où s'assembloient les pèlerins de Syrie & d'Égypte, & ceux qui viennent par mer.

15. *بشمور* *Baschmour.*

Contrée d'Égypte très-fertile. On y trouve des béliers, tels qu'on n'en voit point de semblables ailleurs pour la grandeur & la beauté.

(d) Le refas blanc est l'étain, & le refas noir est le plomb.

BAKOUÏ.

3.^e Climat.16. بعلبك *Baalbek.*

Longitude, 70—45. Latitude, 33—40.

Ville célèbre & ancienne près de Damas. Il y a beaucoup d'eaux, d'arbres & de fruits qu'on transporte de-là dans les autres pays de la Syrie. On y voit beaucoup d'édifices, des palais avec des colonnes de marbre. Elle étoit la dot de la reine Balkis, & il y avoit le palais de Salomon. Il y a en cet endroit le monastère d'Élias.

17. بلقا *Balca.*

Contrée entre la Syrie & Ouadi el coura. Le village des Géants & la ville de Schara étoient dans cet endroit.

18. بلينا *Belina.*

Ville du Saïd en Égypte, sur le bord du Nil. Il y avoit là un talisman pour empêcher les crocodiles de descendre plus bas. On remarque que si on retourne cet animal sur le dos, il ne peut plus se remettre sur le ventre, & il meurt ainsi.

19. بلرم *Balarm.*

Ville dans l'île de Sacalia (Sicile), dans la mer du Mogreb. Il y a une grande église où est, à ce que l'on dit, le tombeau de Socrate, que les Chrétiens respectent.

20. بيت لحم *Beitlehem.*

Petite ville à deux parasanges de Jérusalem; c'est le lieu de la naissance de Jésus.

1. بيت المقدس *Beït-el-Moucaddes. Jérusalem.*

BAKOUÏ.

3.^e Climat.

Longitude, 68—5. Latitude, 31—5.

Cette ville est dans un terrain pierreux, au milieu des montagnes qui l'environnent, cependant il y a des terres cultivées: on n'y boit que de l'eau de pluie qu'on rassemble dans des citernes.

La mosquée al acsa est du côté oriental; elle a de longueur sept cents quatre-vingt-quatre coudées, & de largeur quatre cents cinquante-cinq. Il y a six cents quatre-vingt-quatre colonnes de marbre de différentes couleurs, qu'on appelle *pasîphasa*, & qui ne se trouve point dans le pays. Au milieu de la mosquée, il y a une chambre qui est grande, où on monte par différens degrés. L'auteur parle de quelques autres bâtimens; mais je supprime ces détails trop abrégés.

22. بلاد البربر *Belad el Berber, pays des Berbers.*

Grand pays qui s'étend depuis Barca jusqu'à l'extrémité du Mogreb & à l'Océan. Il est habité par un peuple que l'on dit être descendu de Dgialout (Goliath). Lorsqu'il fut tué, ses gens se réfugièrent dans le Mogreb, & s'établirent dans les montagnes; ils sont très-méchans,

23. بابل *Babel.*

C'est le nom d'un endroit de l'Éraque, sur le bord de l'Euphrate. Les Juifs & les Chrétiens y vont, en certain temps de l'année, en pèlerinage. Il y a la fosse de Daniel.

24. البصرة *Basra, ou Bassora.*

Longitude, 84—5. Latitude, 30—5.

Ville célèbre, bâtie par les Musulmans, un an & demi

H h h ij

BAKOUÏ.
3.^e Climat.

avant Koufa, près de la mer. Il y a beaucoup de palmiers & d'autres arbres; mais la terre est mauvaise, parce que le flux remonte au-dessus de Basra, à trois journées d'étendue. L'eau du Tigre & de l'Euphrate se mêlent à celle de la mer, & il s'y forme du sel; le flux & le reflux sont une des singularités de cet endroit. Le Tigre & l'Euphrate se réunissent près de Basra, & ne font plus qu'un grand fleuve qui coule du nord vers le midi, c'est ce qu'on appelle le *Dgizr*; ensuite l'eau remonte du midi vers le nord, & c'est ce qu'on nomme *Madd*; cela arrive, dans un jour & une nuit, deux fois. On voit à Basra, le château blanc, bâti par Obeïd-allah, fils de Ziad; il est environné d'eau. Aboufaïd al hassan, fils d'Alhassan el basri, est né dans cette ville; il étoit célèbre; il mourut l'an 110 de l'hégire, & de J. C. 728, âgé de quatre-vingt-huit ans.

De même Aboubekr Mohammed, fils de Sirin, c'est lui qu'on nomme *Moula ans*, fils de Malik, qui savoit expliquer les visions.

Le cadi Aboubekr, fils de Thib el Baclani, imam très-savant.

25. بغداد *Bagdad.*

Longitude, 80—5. Latitude, 33—21.

Ville nommée la *Reine des villes*, la *ville de la paix*; tout y est plus excellent que par-tout ailleurs, l'air, l'eau & la terre. Elle a été bâtie par Almanfour aboudgiafar Abdallah, fils de Mohammed, au lever du sagittaire (*e*), le Soleil étant au premier degré de ce signe; il y fit construire son palais, & au milieu de la ville, est la mosquée, avec un cobba ou dôme porté sur des colonnes de quatre-vingts

(*e*) Les Orientaux observent exactement l'horoscope des villes, & les astres qui président à certains lieux, & ils en tirent des conséquences sur le caractère des habitans, le bonheur ou le malheur des villes. Cette superstition est répandue dans toute l'Asie.

coudées de haut. Il y avoit le cobba vert, sur le sommet duquel est un cavalier qui tient à sa main une lance; le sommet de ce dôme est tombé l'an 329 de l'hégire, & de J. C. 940; à présent, il n'en reste plus de vestiges.

BAKOUÏ.

3.^e Climat.

Anciennement, cet endroit n'étoit qu'un palais de Dgiafar, fils d'Yahia al Barmeki; on en a fait une très-grande ville, très-peuplée, dans un terroir fertile, où l'on apporte tout ce qui vient dans les autres contrées. L'auteur indique différens palais bâtis par les khalifes, mais ces détails ne sont pas assez développés: nous remarquerons seulement qu'il parle du collège bâti par Mostanser billah, qui étoit magnifique; il y avoit à l'entrée un portique soutenu par des colonnes; dans son intérieur, étoit un coffre ou *boîte des heures* (f), qui étoit une chose merveilleuse. L'an 656, de l'hégire, & de J. C. 1160, Houlakou se rendit maître de cette ville, sous le khalifat de Mostafem billah.

Les hommes illustres, originaires de cette ville, sont le cadhi Yahia, fils d'Aktam, qui y est né; c'étoit un homme très-savant.

Abou abdallah Ahmed, fils de Mohammed, fils d'Hanbal, qui tiroit son origine de Merou, vint dans cette ville, où il mourut l'an 241 de l'hégire, & de J. C. 857, âgé de soixante-dix-neuf ans.

Aboulhassan Aflari, fils d'Almoufallis Assoukthi, oncle d'Aboul cassimall Dgiounaïd, fils de Mohammed. Dgiounaïd tiroit son origine de Nehavend; Aboulhassan étoit né à Bagdad.

Aly, fils d'Helal al Khatthah, surnommé *Ibn al Bouab*, très-versé dans la mécanique.

26. البضا Baidha.

Grande ville de Perse, bâtie de pierres blanches par

(f) Sandouc essaat, c'est une horloge.

BAKOUR.

3.^e Climat.

Phaarit, pour Salomon. Il y a un (g) cahendar qui vient de loin; cette ville est dans un lieu fertile, en bon air; & rempli de bonnes eaux; on n'y voit ni serpens ni scorpions, on y trouve du raisin, dont les grappes pèsent dix mithcal, & des pommes qui ont de tour deux schibr (h).

Yahia, fils de Mansour al Halladge, auteur du livre intitulé: *al Keramat ou el Adjiaib*; qui vivoit du temps de Moctader billah, est de cette ville. Ce prince le fit mettre en prison, pendre & ensuite brûler, l'an 809 (i) de l'hégire, 1406 de J. C.

27. تاهريت *Tahira*.

Longitude, 35—30. Latitude, 29—30.

C'est le nom de deux villes situées vis-à-vis l'une de l'autre, dans le Mogreb; l'une est ancienne & l'autre nouvelle. Il y tombe beaucoup de pluies, qui y causent une grande humidité, & il y fait très-froid. Lorsque le Soleil paroît, ses habitans sont comme fous. Il y a beaucoup d'arbres & de fruits; les asperges y sont meilleures que par-tout ailleurs.

28. تدمر *Tadmor. Palmyre*.

Ville ancienne de Syrie, remplie de colonnes de marbre

(g) C'est un bâtiment, dont j'ignore la destination. On ne trouve ce mot dans aucun Dictionnaire, & c'est pour la première fois que je le vois.

(h) Schibr, l'intervalle entre le pouce & le petit doigt.

(i) Cette date est fautive, il n'y avoit plus de khalifes à Bagdad; il faut 309, temps où vivoit Moctader, c'est-à-dire, l'an de J. C. 921. Cet Halladge étoit un homme singulier, qui prétendoit savoir tout ce qui se passoit de plus secret dans l'intérieur des maisons, deviner les pensées, & faire des prodiges. Voyez d'Herbelot, au mot *Halladge*.

DES MANUSCRITS DU ROI. 431

& de statues. On pense que ce sont des génies qui l'ont bâtie pour Salomon.

BAKOUÏ.

3.° Climat.

29. تستر *Tester.*

Longitude, 84—30. Latitude, 31—30.

Ville célèbre, la principale de l'Ahouaz, dans un terroir fertile; elle est entourée d'eau. Il y a une fontaine qui est une merveille de l'art, elle vient d'environ un mille de la ville; les pierres sont liées avec du fer & du plomb. Elle a été bâtie par Sapor.

Cette ville est la patrie de Sahal, fils d'Abdallah al Testeri, auteur d'un livre *al Keramat atthahira*.

30. تنس *Tans.*

Ville d'Afrique fortifiée; on y voit un cahendar difficile à monter. Les eaux y sont mauvaises, & il y règne continuellement des fièvres; en outre, il y a des loups qui dévorent les hommes, & des araignées qui les incommode beaucoup.

31. تونس *Tounis.*

Longitude, manque. Latitude, 32—5.

Grande ville du Mogreb, sur le bord de la mer; c'est une des principales villes de l'Afrique: l'air y est sain, les eaux y sont bonnes; il y a des fruits qu'on ne trouve point ailleurs, & toutes sortes de poissons.

32. تيه *Tih.*

Est le lieu où errèrent les enfans d'Israël dans le désert; entre Ha, l'Égypte, la mer de Colzoum & les montagnes de Sara; ce qui fait quarante parasanges de longueur sur autant de largeur.

BAKOUL.

3.^e Climat.33. جزيرة تنيس *Dgéziret Tanis, île de Tanis.*

Île près de Pharma & de Damiette. Entre ces villes, est un lac (*k*) séparé de la grande mer; & entre ce lac & la mer, est une terre qui se prolonge: c'est-là l'île, dont le commencement est près de Pharma, où est l'embouchure par laquelle l'eau de la mer entre dans le lac, dans un lieu appelé *Carbadge*. Du côté de Damiette, est une autre ouverture par laquelle le Nil entre encore dans le lac; ce lac a environ une journée de longueur & une demi-journée de largeur; on y compte environ cent trente espèces d'oiseaux, & soixante dix-huit de poissons différens.

34. جزيرة الكنيسة *Dgéziret al Kanise, l'île de l'Eglise.*

Située dans la mer du Mogreb, du côté de l'Andalousie. Il y a une montagne sur laquelle est une église taillée dans le roc, & ornée d'un grand dôme, sur lequel est un corbeau extraordinaire, parce qu'on ne le voit point aller chercher de quoi se nourrir; vis-à-vis l'église est une mosquée.

35. جفار *Dgifar, ou Dgioufar.*

Terre de sept journées d'étendue, entre la Palestine & l'Égypte; ce ne sont que des sables blancs qui coulent; il y a cependant quelques endroits cultivés, où l'on trouve des palmiers. Ses habitants savent distinguer dans le sable, par les traces des pieds, les différentes personnes qui y passent.

(*k*) Ce lac est le lac Monzalé. M. Savari place l'île de Tanis dans le milieu du lac; ici l'auteur la met le long de la côte.

36. جناب *Dgianab*.

BAKOUÏ.

3.^e Climat.

Ville (1) sur le bord de la mer de Perse. L'air n'y est pas sain, l'eau y est saumâtre; on n'y sème pas, & la terre est mauvaise.

Cette ville est la patrie d'Aboul Hassan al Carcathi al Dgianabi, qui alla dans le Bahraïn, défit l'armée du Khalife, le tua & mit à sa place Soliman; il tua aussi Hedgiage, pillla la kaaba, & arracha la pierre noire.

37. جور *Dgiour (gour)*.

Ville de Perse, où il y a beaucoup d'eaux, des jardins & des palais; elle a été construite par Ardschir, fils de Babek. On estime les roses de ce pays à cause de leur odeur.

38. جيرفت *Dgirafi*.

Longitude, 98—5. Latitude, 27—30.

Grande ville du Kerman, remplie de fruits & de palmiers; les habitans font dans l'usage de ne point ramasser les fruits que le vent fait tomber, & de les abandonner aux pauvres & aux infirmes.

39. جينة *Dgizé*.

Contrée d'Égypte, où il y a des talismans contre les fables; on y voit une statue, derrière laquelle, du côté du couchant, sont les fables comme une mer impénétrable. Anciennement, à la place de ces fables, il y avoit des villes, des villages qui ont été abîmés. Au milieu, il paroît

(1) M. d'Anville la nomme *Giannaba*.

BAKOUÏ.

3.^e Climat.

une colonne de marbre, mais on ne peut y aller. Il y avoit la ville de Pharaon, qui a été engloutie; en cet endroit, est la prison de Joseph, & la porte d'un palais d'une structure admirable.

40. حلب Halep.

Longitude, 72—10. Latitude, 35—50.

Grande ville de Syrie, en bon air & dans un territoire fertile; elle est environnée de murs: on y sème du coton, du sésame, du mil (dakh); il y a de la vigne, des meschmesch ou abricots; on y boit de l'eau de pluie.

41. حمص Hémessé.

Longitude, 70—40. Latitude, 34—40.

Ville forte de Syrie, en bon air, dans un terroir plein d'eau & d'arbres fruitiers. Il y a à la porte de la mosquée une statue dont la partie supérieure représente un homme, & l'inférieure, la figure d'un scorpion.

42. حيرة Hira.

Ville ancienne près de Koufa; autrefois la mer y étoit; mais à présent, il ne reste plus de vestiges, ni de la mer, ni de la ville. Le Tigre en a pris la place.

Hira étoit la résidence des rois Beni-lakhem, qui étoient des Arabes; elle fut bâtie par Noman, fils d'Amraoul caïs, fils d'Amrou, fils d'Ada. Le château, appelé *Khouarnac*, est hors de la ville; il a été bâti par le Grec Sanmar.

43. الحضر Hadhar.

Ville entre Tekrit & Sandgiar; ses murailles sont garnies de soixante tours & d'autres fortifications. Hors de la ville

DES MANUSCRITS DU ROI. 435

est le fleuve Thirthar, qui est grand, & le long duquel sont des jardins construits par Dhizan, fils de Maouiah al cou-dhaï, par l'ordre de Sapor, fils d'Ardschir. Dhizan y avoit mis un talisman pour les conserver; mais ensuite s'étant révolté contre Sapor qui vint l'assiéger, sa propre fille facilita à ce prince l'entrée de la ville qui fut prise.

BAKOU.

3.^e Climat.

44. حويزة *Haouaiza.*

Contrée entre Basra & le Khouzistan, au milieu d'une plaine basse & pierreuse.

45. خليل *Khalil.*

Nom d'un village près de Jérusalem, où est le tombeau d'Abraham, dans une caverne que les pèlerins visitent; on y descend par soixante-dix degrés.

46. دارات جرد *Darat Dgiard.*

Ville de Perse, bâtie par Darat, fils de Fares; on y voit la caverne appelé *Moumiaï*; d'autres disent qu'elle est à Ardgian. Dans quelques-unes de ses montagnes, il y a du sel blanc, du vert & du noir. Il y a une mine de zaïbac ou de vif argent.

47. دمشق *Damas.*

Longitude, 70—5. Latitude, 33—20.

Ville de Syrie, grande & bien fortifiée, située dans un lieu très-fertile & bien arrosé, qu'on regarde comme le jardin de la terre; elle est très-belle & remplie de superbes bâtimens, entr'autres, d'une mosquée superbe. Aboubekr al Khaouaresmi, compte quatre jardins du monde, Goutha de Damas, Sogd de Samarcande, Schaab Bouan

Iii ij

BAROUI.
3.^e Climat.

& Oubla de Basra; mais le plus beau est Ghouta de Damas : à une parasange de distance, est la montagne de Reboua (m).

48. دمسیدان *Damsfidan.*

Grande ville du Kerman, où l'on trouve des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre, de nouschadir ou sel ammoniac, & de toutia.

49. دمیاط *Damiath.*

Longitude, 65—5. Latitude, 31—30.

Ville ancienne, entre Tanis & Mefr, en très-bon air : c'est-là que le Nil entre dans la mer; sa largeur, en cet endroit, est de cent coudées, & de chaque côté il y a une tour où l'on attache une chaîne de fer qui empêche que les vaisseaux entrent & sortent sans permission. La plupart des habitans mangent du poisson frais & salé.

50. دندن *Dendera.*

Jolie ville à l'occident du Nil, dans le Saïd. Il y a beaucoup d'eaux & d'arbres, des palmiers, de la vigne, des barabi (n), & autres bâtimens qui sont autant de talismans (o).

(m) Aboulfedha nomme cette montagne *Casioun*, & y place une caverne, qu'il appelle *Reboua*.

(n) Ce que l'on appelle des *Barabi*, sont d'anciens monumens Égyptiens, mais différens des pyramides.

(o) Je crois devoir observer ici, & cette remarque est applicable à tous les endroits où il y a d'anciens bâtimens, que, suivant les Orientaux, ces bâtimens renferment des

talismans qui servent à garantir le pays, ou des ennemis, ou des bêtes féroces, ou des eaux & des sables; c'est l'idée qu'on en a en Égypte, & c'est apparemment pour cette raison, que les habitans ne permettent pas aux étrangers d'y fouiller: nous avons cru jusqu'à présent que c'étoit dans la crainte qu'ils n'y trouvassent des trésors & qu'ils ne les emportassent; mais nous voyons par cet auteur & par plusieurs autres,

۵۱. دورقستان *Dour castan.*

BAKOUI.

3.^e Climat.

Isle entre la mer de Perse & le fleuve Askermoukarram; elle a cinq parasanges en largeur & autant en longueur. Les vaisseaux qui viennent de l'Inde y mouillent: il y a flux & reflux tous les jours deux fois.

۵۲. دبراتريت *Dir Atrit*, ou (*monastère d'Atrit*).

En Égypte, on le nomme encore *Marab mariam*. Il y a une fête que l'on célèbre tous les ans le 25 du mois ab. On dit qu'un pigeon blanc y vient ce jour-là & descend sur l'autel.

۵۳. دبرایوب *Dir Aïoub*, (*monastère de Job*).

Village de la contrée de Damas, où l'on dit que Job demeurait; il y a une fontaine.

۵۴. دبرشمعان *Dir Schimean*, (*monastère de Siméon*).

Dans la contrée de Damas, dans un lieu rempli de jardins & de bâtimens. Il y a un hermite célèbre qui ne se montre qu'une fois par an, & ceux qui l'aperçoivent sont guéris de leurs maladies.

۵۵. دبرطورسینا *Dir Thour Sina*, (*monastère du mont Sinaï*).

Monastère dans le château qui est sur le mont Sinaï; il est bâti de pierres noires.

que c'est parce qu'on suppose que ce sont des talismans. Le P. Sicard a vu à Dendera, un temple d'une grandeur & d'une hauteur surprenantes & près de la ville, une forêt de *doum* ou dattiers sauvages, dont il fait la description. *L. Ed. n. Ed. T. XV, p. 103.*

BAKOUÏ.

3.^e Climat.

56. دبر الطير *Dir-Atthir*, (monastère de l'Oiseau).

Il est situé en Égypte, sur le bord du Nil, près d'une montagne qu'on appelle *Dgiabal al Kahf*, montagne de la Caverne. Il y a dans cette montagne une ouverture sur laquelle, lorsque le jour de la fête du monastère arrive, une espèce d'oiseau vient chanter.

57. دبر نھيا *Dir-Nahia*, (monastère de Nahia).

Dans le pays de Dgizé en Égypte; c'est le plus beau de l'endroit: il est environné d'eau de tous côtés; il y a un canal où s'assemblent beaucoup d'oiseaux.

58. دبر خرقيل *Dir-Kharkil*, (monastère de Kharkil).

Entre Basra & le fleuve Askar moukarram bâti en l'honneur du prophète Kharkil. Dans cet endroit se sont rendus ceux de Daour qui ont abandonné leur province.

59. دبر القيان *Dir al Kiahra*.

Situé aux environs de Mouffoul, près du Tigre, dans la montagne au pied de laquelle il y a des sources dont on tire beaucoup de poix que l'on porte dans les autres contrées.

60. دورات *Dourat*.

Joli endroit du Khouzistan, où il y a des eaux chaudes qu'on a rassemblées dans deux bassins, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes; quelquefois il en sort une fumée qui est rouge, verte ou jaune.

61. رصافه *Resapha*.

BAKOUI.

3.^e Climat.

Ville dans le désert, près de Racca : ses murs ont été réparés par Hescham, fils d'Abdolmalik ; ils sont d'une pierre polie. Dans cet endroit il n'y a ni fontaines, ni rivières, & on n'y trouve que des puits profonds de cent vingt coudées qui sont salés. Les habitans ont des citernes qui en été sont à sec, ce qui les oblige d'aller chercher de l'eau à l'Euphrate, éloigné de quatre parasanges.

62. رفاده *Rephaouah* ou *Recada*.

Jolie ville près de Caïrouan. Il y a beaucoup de jardins : c'est le meilleur air de l'Afrique, il donne la santé aux malades qui s'y rendent.

63. ركندر *Rakendour*.

Ville du Mogreb, dans le pays des Berbers, à six journées de Marok ; elle est environnée de murs : il y a beaucoup de fruits. Ses habitans qui sont des Berbers, sont Musulmans. On y trouve des mines d'argent, dont l'exploitation est permise à quiconque veut l'entreprendre.

64. سابور *Sabour*.

Ville de Perse, bâtie par Sapour, fils de d'Ardschir. On y respire par-tout une odeur agréable, à cause des fleurs & des arbres qui y sont. C'est la patrie d'Abou Abdallah assabouri, personnage célèbre.

65. سبتة *Sebra*.

Ville de l'Afrique, sur le bord de la mer, dans la terre des Berbers. Il y a un rocher qui est remarquable.

BAKOURI.

3.^e Climat.66. ساباط *Sabath.*

Ville près de Madäin Kofri, on la nomme *Balasch abad*, c'est-à-dire, habitation de Balasch, ancien roi de Perse.

67. سامرا *Samara* ou (*Sarmanrai*).

Grande ville sur le bord oriental du Tigre, entre Bagdad & Tekrit. Elle a été bâtie par le khalif Motalsem billah, l'an 221 de l'hégire, & de J. C. 836. Il dépensa cinq cents mille pièces d'or pour la mosquée, à laquelle il joignit un minaret qui est une des merveilles du monde. Il y avoit de superbes palais dans cette ville, mais ensuite elle fut abandonnée, & elle est ruinée entièrement.

68. سجدستان *Sedgestan.*

Grande contrée, ainsi nommée de Sedgestan, fils de Phares; il y a dans ce pays beaucoup de sables, que les vents transportent d'un lieu à un autre, & ces vents y règnent toujours, ce qui est cause qu'on y a bâti des moulins à vent. On y trouve des palmiers & des grands fleuves; il y a beaucoup de vignes, de hérissons & de tortues. Le brave Roustam étoit de cette province.

69. سدوم *Sadoum* (*Sodôme*).

C'étoit la demeure de la famille de Lot, entre l'Hedgiaz & la Syrie: cet endroit étoit un beau pays, très-fertile; mais à présent, il est stérile, noir & couvert de pierres.

70. سرحدان *Serdgian.*

Longitude, 90—5. Latitude, 29—5.

Ville du Kerman. Il y a beaucoup de savans: on y trouve des jardins & des eaux en quantité, elle est à trois journées

jours de Schiras : c'est-là où est le palais d'Adhad eddoulet, qui est le plus beau de ces contrées. Amrou, fils de Laïth le Soffaride, y a fait faire deux canaux qui donnent de l'eau dans les maisons. On y trouve le phanid (p), & des cannes de sucre.

BAKOU.

3.^e Climat.71. سیراف *Siraph.*

Longitude, 88—5. Latitude, 29—5.

Belle ville près de la mer de Perse, dans un bon territoire; il y a des jardins, & des sources qui viennent des montagnes.

Aboulhassan Assiraphi, commentateur du Ketab Sabiouïa, est originaire de cette ville.

72. الشام *Scham. La Syrie.*

Cette contrée s'étend en longueur, depuis l'Euphrate jusqu'à Arisch, & en largeur, depuis la montagne Thai jusqu'à la mer de Roum. C'est une terre sainte, où les prophètes ont demeuré; l'air y est salubre, les eaux bonnes, & les habitans, les meilleurs des hommes. Il y a toutes sortes de fruits excellens : on porte dans l'Éraque les pommes & les olives de la Syrie.

Ses montagnes les plus célèbres sont celle de Samak, qui est dans le territoire d'Alep; elle renferme plusieurs villes & villages, avec des champs bien cultivés :

Le Thoursina, entre la Syrie & Ouadialcoura, près de Madian, autrement Ila, où est le Thour haroun.

Le mont Liban, du côté d'Hameffe, qui est rempli de toutes sortes de fruits & de champs ensemencés. Il y a le fleuve Dhahab, ou d'or : les habitans d'Alep pensent que c'est le Ouadi Bathnan.

(p) Golius rend ce mot par *saccharum penidium*.

BAKOU.

3.° Climat.

73. شعب بوان *Schaab bouan.*

Contrée de Perse, entre Ardgian & Noubendgian; c'est un des quatre jardins du monde : ce lieu est célèbre par sa beauté & par sa fertilité; il a vingt-six parasanges d'étendue. Les arbres & les fruits poussent jusques sur les rochers.

74. شیراز *Schiraz.*

Longitude, 88—5. Latitude, 29—36.

Ville de Perse, recommandable par la salubrité de l'air, la bonté de ses eaux, la fertilité de son terroir, & par les richesses de ses habitans. C'est une ville considérable, nommée ainsi de Schiraz, fils de Thamourat. Adhad eddoulet, qui y a demeuré, l'a fait réparer.

On y trouve des pommes, dont la moitié est douce & l'autre aigre, & beaucoup d'autres fruits. Ses habitans sont fort adroits à faire des étoffes de soie, des habits & des couteaux; on y fait aussi des essences & des parfums.

Elle est la patrie du cadhi Aboul abbas Ahmed, fils de Scharidge, un des plus zélés partisans de la doctrine de Schafai;

D'Abou abdallah Mohammed, fils de Khaphiph, un des plus célèbres personnages de son siècle;

Et de Cothbeddin Mahmoud, fils de Mafoud Esschirazi, très-versé dans les sciences; on lui donne le titre d'*Oustad el Alamat*. Il mourut à Tabriz, dans le mois ramodhan de l'an 716 de l'hégire, & de J. C. 1316.

75. الصعيد *Saïd, ou la Thébàide.*

Contrée de l'Égypte, au midi de Fosthath, bordée par deux montagnes, entre lesquelles coule le Nil, qui est garni des deux côtés de villes & de villages. On y voit

beaucoup de ruines anciennes, entr'autres dans les montagnes, des cavernes remplies de corps d'hommes, d'oiseaux, de chats, de chiens, tous enveloppés de bandes de lin, comme des enfans en maillot.

BAKOUÏ.
3.^e Climat.

76. صغیر Saphin.

Ville ancienne, bâtie par les Roum, près de Racca, sur le bord occidental de l'Euphrate. Il y a une fondrière qui a de longueur environ deux parasanges, & dans toute cette étendue on ne voit que de l'eau, à l'exception d'un endroit où est un lit de pierres.

77. صقلية Sacalia, la Sicile.

Longitude, 65—5. Latitude, 37—10.

Grande île du Mogreb, vis-à-vis l'Afrique : on y compte beaucoup de villes & de villages. Il y a des chevaux, des mulets, des ânes, des bœufs, des moutons & des animaux sauvages; des mines d'or, d'argent, de fer, de resas, de cuivre, de vif-argent, du sel ammoniac, de l'antimoine, du zadge (ou vitriol); des eaux, des arbres & des fruits, tant en été qu'en hiver: il y croît du safran. Il y a une haute montagne, sur laquelle est une grande ville, dont les environs sont des champs cultivés & des jardins; la Montagne de feu, où est un vaste trou, le plus horrible qui soit dans le monde. Lorsque le vent souffle, on entend un bruit semblable à celui du tonnerre qui éclate: on tire de ce trou d'excellent soufre.

78. صور Sour, (Tyr).

Longitude, 68—30. Latitude, 32—40.

Ville célèbre, sur le bord de la mer de Syrie; il y a un pont d'une seule arche, qui est une des merveilles du monde: on vante celui de Tolède en Andalousie, qui cependant lui est inférieur.

Kkk ij

BAKOUL.

3.^e Climat.79. طبرية *Thabaria*.

Longitude, 68—15. Latitude, 32—5.

Ville éloignée de Damas de trois jours de marche ; elle est bordée d'un côté par un lac, & de l'autre par la montagne de Thour qui la couvre ; elle s'étend le long de la mer, environ une parasange. Elle a été bâtie par Tibère, un des rois de Roum. Il y a des fontaines chaudes où l'on a construit de très-beaux bains. Le lac, qui a dix milles, est comme un grand bassin environné de montagnes ; plusieurs rivières s'y rendent : on y trouve du mirdgian ou corail. Au milieu du lac est un rocher creusé, dans lequel on croit qu'est le tombeau de Salomon.

Le philosophe Lokman a été enterré à Thibériade. Il y a un grand fleuve, dont la moitié de l'eau est chaude, & l'autre moitié froide.

C'est la patrie de Sofiman, fils d'Ahmed, fils d'Yousouphi al Thabarani, homme célèbre & auteur du livre intitulé : *El Mouadgem el kebir fi asma effohaba* ; il mourut l'an 665, de l'hégire, & de J. C. 1266, âgé de 100 ans.

80. طيب *Thaïb*.

Ville entre Vafeth & le Khouzistan, bâtie par Seth, fils d'Adam. Il y a un talisman pour chasser les scorpions, les serpens, & les guêpes qui en y entrant meurent aussitôt. On y voit des corbeaux, dont la couleur est mêlée de blanc & de noir.

81. العريش *Arischi*.

Jolie ville dépendante de l'Égypte ; l'air y est salubre & l'eau bonne. On dit que lorsque les frères de Joseph allèrent en Egypte pour y chercher des vivres, les gardes que Joseph avoit mis en cet endroit, les arrêterent & lui en donnèrent avis ; & comme ces frères dressèrent là leurs

tentes en attendant la permission d'aller plus loin, ce lieu a été nommé Arifsch, qui signifie *tente*. Il y a toutes sortes d'oiseaux de proie & de chasse, que l'on mange. Les grenades de cet endroit sont estimées, & on les porte dans les autres contrées.

BAKOURI.

3.^e Climat.82. عسقلان *Ascalon.*

Ville sur le bord de la mer de Syrie, dépendante de la Palestine; on l'appelle *arous effcham*, c'est-à-dire, l'épouse de la Syrie, à cause de sa beauté. Elle fut prise du temps d'Omar, fils de Khethab par Moavia. Il y a une chapelle d'Ali; c'est un grand bâtiment avec des colonnes de marbre: on s'y rend de tous côtés par dévotion.

83. عين الشمس *Ain effchams.*

Ville d'Égypte, où est le puits de Pharaon, au couchant du Nil; à présent le bâtiment de Pharaon est ruiné par les sables. Cette ville est près de Posthath: il y a deux colonnes longues chacune de cinquante coudées, & surmontées d'une figure d'homme qui a sur la tête un bonnet de cuivre; lorsque le Nil coule, elles suent, & l'eau tombe de ces figures. On y cultive le baume, & c'est le seul endroit du monde où il vienne. Il y a beaucoup de figures sculptées qui sont l'ouvrage des génies.

84. عانة *Ana.*

Longitude, 76—30. Latitude, 34—5.

Ville entre Haït & Racca, environnée par un canal qui vient de l'Euphrate, & qui en fait une île; elle a un château fortifié. Cet endroit est rempli d'arbres, de fruits, de vignes; on prétend que le vin en est originaire, à cause de l'abondance des vignes qu'on y voit.

BAKOUÏ.

3.^e Climat.85. عبادان *Abadan*.

Longitude, 84—30. Latitude, 29—20.

Île au-dessous de Basra, près de la mer salée. Lorsque le Tigre approche de la mer, il se divise en deux branches, l'une qui va du côté de Bahraïn, c'est la droite; la gauche va vers Abadan, Siraph & Khababa. Abadan est dans cette île qui a la forme d'un triangle. On n'y sème & on n'y récolte rien, parce que ses habitans ont confiance en Dieu qui leur envoie des provisions des différens endroits de la terre. Il y a des chapelles & des hermitages, où habitent des hommes qui ont abandonné le monde, & s'occupent de la prière.

86. العراق *Eraque*.

Contrée célèbre qui s'étend en longueur depuis Moussoul jusqu'à Abadan, & en largeur depuis Cadésie jusqu'à Houloan. C'est une terre fertile & pleine d'eaux. Ses habitans ont beaucoup d'industrie & sont fort adroits dans toutes fortes d'arts. Ils descendent de Nabath, méchant homme du temps de Salomon.

Dans ce pays, est le Tigre qui vient d'une montagne voisine d'Emed, d'un endroit qu'on appelle le château de *Dhoulcarnain*. Les eaux de ce fleuve passent dans les montagnes du Diarbekr, à Miafarekin, à l'extrémité de Dgeziret ben Omar, à Moussoul, à Tekrit; il devient alors considérable, & coule à Bagdad, à Vafeth, à Basra, à Abadan, & de-là dans la mer.

Il reçoit l'Euphrate qui vient d'Arménie à Calicala; où il passe & tourne dans les montagnes, entre dans le pays de Roum, se rend à Malathie, va à Samosath, à Racca, à Ana, à Haït, & se joint au Tigre, une partie au-dessus de Vafeth, & l'autre entre Vafeth & Basra; ce

DES MANUSCRITS DU ROI. 447

qui forme un très-grand fleuve qui se jette dans la mer de Perse.

BAKOU.

3.^e Climat.

87. غزنة Ghazna.

Longitude, 104—20. Latitude, 33—35.

Grande ville & principauté à l'extrémité du Khorasan (q): tout ce qui est entre ce pays & l'Inde, est dans un air salubre; il y a de bonnes eaux, une terre fertile; mais il fait très-froid dans une partie, & fort chaud dans l'autre. On y vit long-temps, & il y règne peu de maladies: on y trouve de l'or; on n'y voit point de serpents, de scorpions, ni d'animaux qui piquent.

C'est la patrie de Madgdoud, fils d'Adam Affanami, qui étoit très-savant.

88. غن غن Ghaza.

Ville entre la Syrie & l'Égypte; elle fut conquise par Moavia, fils d'Abousofian, du temps d'Omar, fils d'Alkethab. Elle est la patrie d'Abou abdallah Mohammed, fils d'Edris, qui mourut en Égypte l'an 240 de l'hégire, (& de J. C. 854) âgé de 54 ans.

89. الغوطه Ghoutha.

Contrée dont la capitale est Damas. C'est un pays rempli d'eaux, d'arbres, de fleurs de toute espèce, qui forment un jardin dont le circuit est de dix-huit milles; il est environné de montagnes, d'où il sort des eaux qui arrosent & fertilisent tout le canton.

90. فارس Phares, la Perse.

Contrée célèbre, bornée à l'orient par le Kerman, à

(q) En note, on a mis Zaboulestán.

BAKOUI.
3.^e Climat.

l'occident par le Khouzistan, au nord par une partie du Khorasan, & au midi par la mer. On la nomme ainsi de Phares, fils d'Asouad, fils de Sem, fils de Noé. Il y a des endroits où l'on ne peut rester à cause du froid ; tels sont les environs d'Esthekar ; d'autres comme le Ghoristan, où les oiseaux ne peuvent demeurer à cause de la chaleur. Les habitans demeurent dans ce qu'on appelle l'Iran, qui s'étend entre Balkh, jusqu'aux confins de l'Adherbidgiane & de l'Arménie ; ils sont robustes & ont beaucoup d'esprit. Ils disent que les Perses ont gouverné le monde pendant quatre mille ans ; leur premier roi est Kaïoumarat, & le dernier Jazdejerd, fils de Schariar. Ces peuples ont peuplé & construit des villes auxquelles ils ont donné des noms Persans ; eux & les Arabes ont écrit leur histoire. Ils pensent qu'il y a parmi eux dix personnages incomparables.

Le premier est Pheridoun, fils de Kaicobad, fils de Dgiamschid, roi de toute la terre : il y rétablit la justice, l'équité & la douceur, qui en avoient été bannies par Dhohak : quelques-uns prétendent qu'il est le même que Dhoulcarnain.

Le second est Iskender, fils de Dara, fils de Bahman ; il fut un grand roi, un sage versé dans les sciences, & disciple d'Aristote. Les rois de Roum, de Chine, de l'Inde & des Turcs lui étoient soumis.

Le troisième est Anouschirouan, fils de Cobad, fils de Phirouz, qui avoit de grandes armées & de vastes états. Les rois de Roum, de Chine, de l'Inde & de Khozar le respectoient.

Le quatrième est Bahram, fils de Jazdejerd, surnommé Bahram gour. Il étoit très-habile à lancer des flèches.

Le cinquième, Roustam, fils de Zal, le plus brave de tous les Persans.

Le sixième, Dgiamasp al Mounadgem, vizir de Kischtas, fils de Loharasp, habile dans l'histoire.

Le septième, Bourzoudgemilr, fils de Yahtekan ; vizir

vizir des Khosroës, personnage très-savant, & très-versé dans la sagesse Khathaïenne.

BAKOUI.

3.^e Climat.

Le huitième, Balhid al Moughni, ou le Chanteur. Il surpassoit, à cet égard, tous les contemporains; il fut musicien de Khosrou Perviz.

Le neuvième, Sani Schidrir, dont nous parlerons dans le quatrième climat.

Le dixième, Pharhad; on en parlera dans la suite.

91. فسطاط *Phosthath.*

Ville célèbre d'Égypte, construite par Amrou, fils d'Al-Afs, l'an 21 de l'hégire, de J. C. 642; il y bâtit une mosquée, fit écrire l'alcoran entier sur des tables de marbre blanc en lettres koufiques; les titres étoient en or & en azur. Dans la suite les Francs s'emparèrent de cette ville & la ruinèrent: il y avoit un talisman contre les crocodiles, qui ne pouvoient y nuire, au point que les enfans jouoient sur leurs dos. Ce talisman a été rompu.

92. فيوم *Phaïoum.*

Contrée à l'occident de Mefr, dans un endroit très-fertile & bordé par le Nil. Il y a un canal construit par Joseph, dans lequel les eaux du Saïd se rassemblent; ce patriarche a bâti, en même temps, trois cents soixante villes ou villages: les eaux du lac devoient suppléer lorsque l'inondation du Nil ne suffisoit pas.

93. فم الديك *Phoum ed Dik.*

Ville aux environs de Vafeth, sur le bord d'un des bras du Tigre. Ses habitans descendent de Rafic; ils sont les maîtres de cette contrée, & ils assistent les voyageurs.

BAKOUÏ.
3.^e Climat.

94. فيروزآباد *Phirouzabad.*

Longitude, 87—30. Latitude, 28—10.

Ville aux environs de Schiraz, bâtie par Phirouz, roi de Perse. Elle est la patrie de l'imam Abouishac al Phirouzabadi, personnage très-savant, auteur de plusieurs ouvrages sur la religion, entr'autres du Ketab attanabbi. Il mourut l'an 446 de l'hégire, & de J. C. 1054, âgé de quatre-vingt-fix ans.

95. القادسية *Cadefia.*

Ville près de Koufa, sur le courant du Hadge. Il s'y donna un combat entre les Musulmans & les Persans. On la nomme ainsi de Cadis, fils de Hara.

96. القاهرة *Cahira, le Caire.*

Ville célèbre & très-riche, à côté de Phosthath, à laquelle elle est réunie par un seul mur; c'est à présent une très-grande ville, où est le palais du roi, & une infinité de bâtimens, un collège de l'imam Schafi, où il est enterré.

97. قبرص *Coubros, Chypre.*

Isle près de Tarse, qui a de tour seize journées. On en tire de bonnes couleurs; le zadge de Chypre (ou vitriol) y est excellent.

98. قفط *Cophth.*

Ville d'Égypte, dans le haut Saïd. Il y a beaucoup de jardins, de terres cultivées, des palmiers, des citrons, des limons. On y voit un bâtiment extraordinaire, qui

DES MANUSCRITS DU ROI. 451

a trois cents soixante colonnes, chacune d'une seule pièce : sur le sommet de ces colonnes est une figure d'homme, ayant sur la tête une espèce de bonnet ou mitre (calanfoua). Le toit de ce bâtiment est de pierres, dont les extrémités posent sur les colonnes, & on n'y aperçoit aucunes jointures.

BAKOU.
3.° Climat.

99. قلعه النجم *Calaat el Nedgem, château de l'Étoile.*

Château fortifié près de l'Euphrate, avec un pont sur lequel passent les caravanes de Syrie & de l'Éraque (r) : auprès il y a un endroit où l'on observe les mutations de la lune.

100. قيروان *Cairouan (Cyrène).*

Longitude, 41 — 5. Latitude, 31 — 40.

Grande ville d'Afrique, bâtie par Acab, fils de Naphi-Alcourschi, du temps de Moavia. Il y a deux colonnes, qui tous les vendredis, avant le lever du soleil, sont en sueur.

101. کابل *Kaboul.*

Ville célèbre de l'Inde, où l'on trouve toutes sortes de fruits, à l'exception des palmiers. Il tombe de la neige dans tous les environs, excepté dans cet endroit ; il y a des Musulmans & des Infidèles. On en tire une espèce de chameaux appelés *nouc-al-nadgiati*, qui sont très-bons.

102. کرمان *Karban.*

Ville de Perse, dans laquelle il y a un grand pyrée ou

(r) M. Schultens, *Index geog.* vie de Saladin, en fait mention sous le même nom ; il est près de Mambedge.

NOTICES

452

BAKOUÏ.
3.^e Climat.

temple des mages, d'où l'on porte le feu dans les autres contrées : il y a aussi un château très-fort situé sur une montagne.

103. *کازرون* *Kazroun.*

Longitude, 87 — 5. Latitude, 29 — 15.

Ville de Perse, fortifiée & dans un terroir fertile ; on y voit des palais, des jardins & des palmiers, à droite & à gauche : on la nomme encore *Damiathal adjam* ou Damiette de Perse ; & on y fait des étoffes de lin, de fabrique de Cassab & de Chathoui. Il s'y fait un grand commerce au pied d'une colline où s'assemblent les marchands. On y trouve un fruit qui n'est point ailleurs, dont on fait des présens.

104. *کردفنا خسرو* *Kardfana Khofrou.*

Ville bâtie par Adhad eddoulet près de Schiraz (f) ; il y a fait conduire à grands frais un fleuve qui étoit distant d'une journée, & construire un jardin qui a une parasange d'étendue : après qu'il eut fini ces travaux, il établit une fête qu'on célèbre tous les ans.

105. *کرمان* *Kerman.*

Contrée célèbre, à l'orient de laquelle est le Mekran ; au couchant la Perse, au nord le Khorasan, & au midi la mer de Perse ; elle est très-riche & très-fertile en toutes sortes de fruits & en bestiaux. Il y a des mines de toutia dont on fait commerce, un bois incombustible ; & dans une de ses montagnes, des pierres qui font tomber la pluie, en les frottant l'une contre l'autre, ce qui est connu.

(f) C'est un prince des Bouïdes, qui vivoit dans le dixième siècle de l'ère chrétienne.

On y trouve une mine de zadge *addhahebi* ou zadge d'or (zadge signifie du vitriol) que les marchands viennent prendre. C'est la patrie du Scheikh Abouhamed Ahmed el Kermani, surnommé *Aouhad eddin*, auteur d'un ouvrage & d'un poëme persan, de ceux qu'on appelle *karamat*. Il mourut à Bagdad, l'an 635 de l'hégire, & de J. C. 1237.

BAKOUÏ.
3.^e Climat.

106. كَفَرْتَاب *Kafarthab.*

Ville entre Alep & al-Mara, dans le désert; on n'y boit que de l'eau de pluie que l'on rassemble avec soin.

107. كَرْكُوتِيَا *Karkouia.*

Ville ancienne du Sedgestan. Il y a deux grands cobba ou dômes que l'on croit être du temps du brave Rostam; sur leur sommet est une corne semblable à celle d'un bœuf: au-dessous de ces cobba il y a un pyrée où le feu ne s'éteint jamais; c'est un des plus grands pyrées des mages.

108. كَفَرْمُونْدَا *Kafarmonda.*

Ville de l'Erden, entre Akka & Tibériade; c'est - là qu'on voit le rocher d'où Moïse tiroit de l'eau pour abreuver les troupeaux de Jéthro.

109. كُوفَا *Koufa.*

Longitude, 79 — 30. Latitude, 31 — 30.

Ville célèbre, bâtie par les Musulmans, du temps d'Omar, fils d'Alkethab; elle est la patrie de l'imâm Abouhamfa al nooman, fils de Thabet, qui étoit très-savant, & qui mourut l'an 105 de l'hégire, & de J. C. 723, âgé

BAKOUÏ.

3.° Climat.

de soixante-douze ans, à Bagdad (1). Abouabdallah Saïd, fils de Sophian, qui fut tué l'an 354 de l'hégire, & de J. C. 965, personnage très-savant, étoit aussi de cette ville.

110. كرخ Karkh.

Ville à un mille au-dessus de Bagdad; ses habitans sont les uns Schites, les autres Juifs: il y a des marchands de papier.

C'est la patrie d'Abou Mahphoud, surnommé *ben Phirouz el Karkhi*.

111. كسكر Kaskar.

Contrée entre Vafeth & Basra, sur le bord d'un lac ou marais qui a environ trente parasanges de longueur & autant de largeur. Elle renfermoit des villages & des champs cultivés du temps des Khosroës; mais pendant les troubles qui suivirent, on cessa d'y habiter, & il s'y rassembla des eaux qui formèrent ce lac ou marais: à présent il y pousse des roseaux; on y pêche, & il y a des oiseaux aquatiques. On en tire d'excellens azr (u), du poisson qu'on nomme *schabouth*, des oies, des chevaux, des buffles & des bœufs.

112. كوثا Koutha.

Ville ancienne du territoire de l'Éraque; c'est la patrie d'Abraham, & où il fut jeté dans le feu.

113. لاذقية Ladikia (Laodicée).

Ville ancienne sur le bord de la mer de Syrie, où

(1) Voyez d'Herbelot, qui met sa mort à l'an 150.

(u) Azr signifie des racines, mais peut-être faut-il lire arz, du riz.

Il y a des ruines de bâtimens, & deux châteaux l'un près de l'autre sur une colline. Les Francs s'en emparèrent l'an 500 de l'hégire (de J. C. 1106); mais les Musulmans y conservèrent une mosquée, un Cadi & un Khatib. L'an 584 de l'hégire (de J. C. 1188), Saladin la reprit; elle est à présent entre les mains des Musulmans.

BAKOUÏ.
3.^e Climat.

114. مجاث *Madgiath.*

Ville d'Afrique, nommée *Calaat Baschar* ou *château de Baschar*, parce que Baschar, fils d'Artha, l'a prise. Ce pays est bon, il y vient du safran; on y trouve des mines d'argent, de fer, de mortak ou litharge, de plomb & d'antimoine.

115. مدين *Madian.*

Ville où demouroit le peuple de Jéthro; elle a été bâtie par Madian, fils d'Abraham; on y trouve le puits dont Moïse abreuvoit le troupeau de Jéthro.

116. مرسى الخنز *Mourfa al Khazar,*
l'Ancrage du détroit.

Ville sur le bord de la mer d'Afrique, où l'on pêche le mardgian ou corail; les marchands s'y rassemblent pour le faire tirer du fond de la mer.

117. مريسة *Marisa.*

Ville du Saïd en Égypte (x); on en tire des ânes qu'on surnomme *marisi* qui sont très-bons, mais qui ne peuvent vivre dans un pays froid.

(x) D'Herbelot nomme cette ville ou bourgade, *Maris*, & parle de *Balchar*. Voyez *Maris* & *Marissi*.

BAKOUÏ.

3.^e Climat.

C'est la patrie de Baschar al marîsi el moutazeli, qui vivoit du temps d'Almamoun, & qui prétendoit que l'Alcoran étoit créé.

118. مريوط *Mariouth.*

Ville d'Égypte près d'Alexandrie; les habitans ont la réputation de vivre très-long-temps.

119. مصر *Mesr, l'Égypte.*

Longitude, 6—5. Latitude, 30.

Contrée célèbre, de quarante milles d'étendue; sa longueur est depuis Arîsch jusqu'à Asouan, & sa largeur depuis Barca jusqu'à Ila; elle est ainsi nommée de *Mesr*, fils de Misraïm, fils de Kham. C'est le meilleur pays, & tant qu'il y aura des hommes, l'abondance y règnera : il n'y pleut que très-peu, où s'il y pleut, la pluie augmente ses richesses & sa fertilité; dans le temps où toutes les eaux diminuent à la fin de l'été, le Nil au contraire s'accroît de telle sorte, que toute la terre d'Égypte en est couverte, & lorsqu'il est parvenu à douze coudées on annonce cette crûe. Au milieu du Nil est une mosquée bâtie par Almamoun lorsqu'il alla en Égypte; & derrière cette mosquée est un canal au milieu duquel on a élevé une colonne de marbre blanc, haute de vingt-quatre coudées; chaque coudée y est marquée & divisée en vingt-quatre doigts, & chaque doigt en six portions, ce qui sert à faire connoître exactement l'augmentation du Nil. Ces eaux, ainsi débordées, restent sur la terre pendant quarante jours. Ce fleuve est celui qui a le plus long cours; on lui donne un mois d'étendue dans le pays des Musulmans, deux mois dans la Nubie, quatre mois dans les déserts, jusqu'à l'endroit où il sort du pays de la lune, au-delà de la ligne; il coule du midi au nord, dans les contrées les plus chaudes; & il

& il augmente & diminue dans une proportion réglée. Il y a dans ce fleuve des crocodiles, animaux qu'on ne trouve point ailleurs, si ce n'est dans le fleuve Sind dans l'Inde, où ils sont moins grands.

BAKOUÏ.
3.^e Climat.

Il y a dans l'Égypte un arbre qu'on appelle en grec *moukikous*, qui pendant la nuit est tout brillant & comme enflammé: une plante nommée *dis*, dont on fait des cordes: sur les montagnes de Saphan, des cothons qui s'allument & brûlent comme une chandelle, & s'éteignent ensuite; en sorte que lorsqu'on a besoin de lumière, on les prend par un bout, & ils s'allument d'eux-mêmes en les agitant pendant quelque temps. On vante une espèce de melons Indiens, dont deux font la charge d'un chameau, & qui sont très-bons; des ânes qui ressemblent à des mulets, on n'en trouve point ailleurs de semblables; un grand oiseau noir dont la tête est blanche: on l'appelle *oucabelnil*, l'*oucab* du Nil (y); il vit de poisson.

Un petit animal nommé *nams* (l'ichneumon); il est rouge & a le ventre blanc: s'il aperçoit de gros serpens, il s'éloigne; mais s'il est pris, ce petit animal répand dans sa gueule une odeur si infecte, que le serpent se déchire en voulant le rejeter.

Une des plus grandes merveilles de l'Égypte, sont les deux pyramides qui sont près de Fosthath, bâties l'une & l'autre de grandes pierres carrées, & hautes de trois cents dix-sept coudées. Les quatre faces qui vont en pointes sont égales, & elles ont en bas quatre cents soixante coudées; elles sont construites avec beaucoup d'art, & avec toutes les proportions nécessaires; elles ont résisté aux vents, aux tempêtes & aux tremblemens de terre. On prétend que sur ces pyramides qui étoient couvertes de sculpture, il y avoit une inscription en caractères mousnad (anciennes lettres hémiarites), par laquelle il étoit dit que leur construction étoit une preuve de la puissance

(y) C'est un oiseau de proie.

BAROUI.

3.^e Climat.

des Égyptiens, qu'il étoit plus facile de les détruire que de les élever.

On rapporte encore que l'on trouva dans un des tombeaux de ces pyramides, un livre qui fut lû par un vieillard du monastère de Calmoun: il étoit fait mention dans ce livre, des observations célestes faites pour la construction des pyramides & du rapport du ciel avec la terre; on y annonçoit que celle-ci seroit un jour entièrement ruinée. En conséquence, un roi d'Égypte nommé *Sourid*, fils de *Sahlouk*, fit construire un tombeau pour lui, & deux autres pour sa famille; son tombeau est dans la pyramide orientale, celui de son frère dans l'occidentale, & celui de ses neveux dans une troisième. Ces observations avoient été faites à la première minute de l'entrée du Soleil dans le cœur du lion venant de la tête de l'écrevisse, toutes les autres étoiles entrant dans ce signe, le Soleil & la Lune à la première minute du bélier, Saturne dans le même signe au 28 degré 1 minute, Mars dans le 29 degré 3 minutes des poissons, & Jupiter dans la balance. *Sourid*, après sa mort, fut enterré dans la pyramide orientale, son frère dans l'occidentale, & son neveu *Kouros* dans la troisième. On entroit dans ces pyramides par un édifice sous terre, long de cent cinquante coudées: la porte de la pyramide orientale étoit à l'orient, celle de l'occidentale à l'occident, & celle de la troisième, qu'on nomme *mouzer*, au nord; elles renfermoient beaucoup de richesses. On a traduit du cophte ou égyptien en arabe ce qu'on vient de rapporter; & après avoir examiné les époques, l'an 225 de l'hégire (de J. C. 839), on trouva qu'il s'étoit écoulé 4321 ans; ensuite on examina combien il s'étoit écoulé d'années depuis le déluge, & on trouva 3941; enfin on connut par ce livre, que les pyramides avoient été faites 395 ans avant le déluge (2). Dieu le fait, dit l'auteur.

(2) Il paroît qu'il y a dans ces calculs une erreur de quinze ans;

On voit encore en Égypte une figure appelée *aboul houl* (le sphinx), que l'on dit être un talisman pour empêcher que les sables ne pénétrant dans la contrée de Dgizé.

BAROUT.
3.^e Climat.

La fontaine de Nathoul, c'est le nom d'un lieu d'Égypte, où il y a une caverne de laquelle sort une fontaine remplie de boue, & de cette boue il se forme des souris.

L'auteur parle aussi du mont Mocattham, qui s'étend le long du Nil & de l'Égypte jusqu'à l'Éthiopie; il n'y a ni plantes ni sources d'eau, si ce n'est une petite fontaine dans un monastère des Chrétiens: on dit qu'il renferme une mine d'émeraudes; on y trouve beaucoup de corps morts (des momies).

120. مطرية *Matharia, la Matarée.*

Village d'Égypte, où est l'arbre qui produit le baume; cet arbre, en commençant à pousser, ressemble au grenadier & au hanna; on en tire le baume dans des vases de verre, il s'en fait un grand commerce; on compte qu'on en recueille par an deux cents livres d'Égypte: il y a là un Chrétien, qui seul a le secret de le préparer & de le purifier. Il y a aussi un puits où l'on dit que le Messie s'est lavé (a).

121. معرة النعمان *Mara al-noman.*

Ville entre Alep & Hama; il y a beaucoup de jardins & d'oliviers: c'est la patrie d'Aboulola ahmed, fils d'Abdallah al mari.

122. مشنان *Moumschanan.*

Village près de Bafra, plein de fruits & de bonnes

3941 & 395, font 4336, & non 4321; mais ces calculs méritent peu d'attention, ainsi que le prétendu livre & son traducteur.

(a) Thévenot, dans son voyage au Levant, 2.^e partie, chapitre VIII, parle de ce puits, & de la Vierge qui y lavait son linge.

M m m ij

BAKOUÏ.
3.^e Climat.

eaux ; c'est la patrie d'Aboumohammed al casim ; fils d'Ali al hariri , auteur du livre intitulé *Mocamat al hariria* (b).

123. میان *Mian* (c).

Contrée entre Basra & Vafeth ; il y a une mosquée célèbre.

124. مداین *Madâin*.

Longitude, 72—5. Latitude, 33—10.

Il y a sept villes de ce nom, qui ont été bâties sur le bord du Tigre, par les Khosroës ; celle-ci étoit la résidence des rois Sassanides, du temps d'Omar, fils d'Alkhethab ; ils avoient choisi cet endroit à cause de la salubrité de l'air, de la bonté des eaux & de la fertilité de la terre.

A présent Madâin n'est qu'un village ou petite ville, sur le bord occidental du Tigre ; ses habitans, de la secte des Schites, sont cultivateurs. C'est la coutume chez eux que leurs femmes ne sortent point pendant tout le jour. Sur le bord oriental du Tigre, il y a la chapelle de Soliman al Phaifi, celle de Khadipha, fils d'Yaman. Les Khosroës avoient, dans cette ville, un palais qui subsista jusqu'au temps de Moktaphi ; ce prince le fit abattre, & des matériaux il fit construire un bâtiment nommé *Tadge*, qui est dans le palais des khalifes de Bagdad. Le palais de Madâin a été bâti, à ce que l'on dit, par Anouschirouan ; il étoit très-grand & très-élevé, mais il n'en reste plus que des ruines, l'arcade d'un portique & deux ailes.

(b) M. d'Herbelot le fait originaire de Basra.

(c) On peut lire *Mijân*. Dans M. d'Anville, on trouve une ville, appelée *Masenia*, sur le Gyndes ; mais elle n'est pas bien directement entre Vafeth & Basra.

125. مكران *Mekran.*BAKOUÏ.
3,° Climat.

Contrée du Sind, qui contient beaucoup de villes & de villages. Il y a un grand fleuve sur lequel est un pont de pierres, d'un seul morceau : ceux qui passent sur ce pont vomissent tout ce qu'ils ont dans le corps (d).

126. منبج *Manbedge.*

Ville de Syrie, qui est grande & riche ; il y a des bâtimens & des collèges, dont les murs sont de pierres bien polies & fortes ; on y boit de l'eau d'un canal qui coule sur la terre.

C'est la patrie d'Abdolmalik, fils de Saleh al Hascemi, célèbre par son éloquence.

127. منف *Mounph, (Memphis).*

C'est la ville du Pharaon de Moïse : on dit qu'elle est la première qui ait été bâtie en Egypte après le déluge. Il y avoit quatre fleuves qui mêloient leurs eaux ensemble dans un lieu où étoit le trône de Pharaon ; c'est pourquoi il disoit quatre fleuves coulent sous mes pieds : on voit encore les ruines de cette ville.

128. مونا *Mouta.*

Dans le territoire de Balca, sur les frontières de la Syrie. On n'y reçoit point de Juifs, on ne souffre pas même qu'on y enterre, ni qu'une fille y accouche. Cette ville est célèbre par une fabrique de sabres qu'on nomme *mouschraphi*, qui sont les plus estimés de la Syrie.

(d) Ben al Ouardi dit la même chose.

BAKOUÏ.

3.^e Climat.129. مهادية *Mahadia*.

Longitude, 40—5. Latitude, 32—30.

Ville d'Afrique, près de Cairouan, bâtie l'an 300 de l'hégire (de J.C. 912) par Mahadi, qui en fit la capitale de son empire; il la fortifia de murs très-hauts, de portes de fer, & y fit construire un palais qui avoit trois cents soixante fenêtres, autant qu'il y a de jours dans l'année. Son port creusé dans un roc dur, peut contenir trente vaisseaux; il y a deux tours à l'entrée avec une chaîne de fer de l'une à l'autre pour le fermer. Cette ville est à présent sous la domination des descendants d'Abdolmoumen.

130. نهاروان *Naharouan*.

Grande contrée entre Bagdad & Vafeth, à l'orient du Tigre, & à l'extrémité de la contrée de Bagdad; elle est très-agréable. Il y a une fontaine nommée *ain-ezzaman*; ce pays a été dévasté par les guerres civiles des Seldjoucides, ce qui est cause que les habitans l'ont abandonné. C'est la patrie du cadhi Aboulfaradge, fils d'Almanpha, fils de Zakaria al Naharouani, qui étoit très-savant.

131. وادي الرمل *Ouadi arraml (e), torrent de sable.*

Dans le pays de Mogreb, au-delà de celui d'Andalous. Sous le règne d'Abouyafir (*f*), ce prince, en allant dans le Mogreb parvint à un endroit qui étoit un torrent de sable qu'il ne put traverser, parce que ces sables couloient comme de l'eau, il y fit élever une statue sous un dôme

(e) Ce qu'on appelle *Ouadi*, est un lieu bas, dans lequel coule un fleuve qui quelquefois est à sec; il signifie une vallée, un torrent.

(f) Ce nom est corrompu dans le texte.

d'airain, & y fit mettre une inscription qui annonçoit que c'étoit là l'endroit où il avoit été obligé de s'arrêter.

BAKOU.
3.^e Climat.

132. وادي موسى *Ouadi Moufa, torrent ou vallée de Moïse.*

Vallée près de Jérusalem. On y trouve beaucoup d'oliviers; c'est-là où Moïse fit sortir douze fontaines.

133. وادي النمل *Ouadi al-naml, le torrent ou vallée de la Fourmi.*

Vallée entre Hairaïn & Ascalon. On dit que dans le temps que Salomon alloit faire la conquête de la Syrie, toutes les fourmis s'étoient retirées pour ne point incommoder son armée.

134. ودان *Ouadan.*

Ville avec un château très-fortifié, située dans le midi de l'Afrique; elle renferme deux villes, dans chacune desquelles est une tribu d'Arabes, les Sahmioun & les Hadhramioun: auprès, il y a une statue de pierre, & aux environs sont des tribus de Berbers qui adorent cette statue.

135. واسط *Ouafeth (ou Vafeth).*

Longitude, 81—30. Latitude, 32—20.

Ville entre Koufa & Basra, sur le côté occidental. Elle est très-riche, abondante en fruits, & arrosée par le Tigre; mais il y a des lacs qui altèrent son bon air; elle est ornée de palais & de jardins. Elle a été bâtie par Hedgiadge, fils d'Yousouph-althakfi, l'an 84 de l'hégire (de J. C. 703). Il la finit deux ans après, & y demeura jusqu'à l'an 95 de l'hégire, de J. C. 713, qu'il mourut. Elle est la patrie de beaucoup de personnages célèbres, entr'autres Aboulazz al Calansî.

BAKOUL.
3.^e Climat.

136. هندابان *Hendaban.*

Contrée de la Perse, entre deux montagnes. Il y a un puits d'où il sort une fumée dont on ne peut approcher, & lorsqu'un oiseau passe au-dessus, il tombe brûlé.

137. هيت *Hait.*

Jolie ville sur l'Euphrate, dans la contrée de Bagdad; au-dessus d'Anbar. Il y a beaucoup de fruits & de palmiers; l'eau y est bonne & l'air salubre.

138. يزد *Yezd.*

Longitude, 89—5. Latitude, 32—5.

Ville de Perse, dans un territoire riche & abondant en toutes sortes de fruits. On y fabrique des étoffes de soie, *soundous*, très-estimées, dont on fait un grand commerce.

QUATRIÈME CLIMAT.

Dans les pays où ce climat commence, l'ombre du soleil, lorsque les jours sont égaux aux nuits, à midi est de quatre pieds & trois cinquièmes de pied, & la troisième partie d'un cinquième de pied; l'ombre est à midi, à l'équinoxe, de cinq pieds trois cinquièmes de pied, & un tiers de cinquième de pied, dans ceux où il finit. Il commence au pays de la Chine, du Tibet & de Khatan, s'étend aux montagnes de Kaschmir, vers Belour, Badakhschan, Kaboul, Ghour, le Khorasan, Cous, le Dgiordgian, le Thabarestan, le Couhestan, l'Adherbidgiane, l'Éraque adna, le Dgeziret, l'Andalous jusqu'à l'Océan.

La longueur des jours, dans ce quatrième climat, est de quatorze heures un quart, au milieu de quatorze heures & demie;

demie ; à la fin , de quatorze heures & demie & un quart : la longueur d'orient en occident est de 8214 milles 14 minutes ; la largeur , 299 milles 4 minutes.

BAKOU.

4.° Climat.

1. *أوقا* *Aoua*.

Longitude , 85—10. Latitude , 34—40.

Ville près de Saoua ; ses habitans sont Schites (g), & toujours en dispute avec ceux de Saoua, qui sont Sunnites. Entre ces deux villes il y a un fleuve qui , sur-tout au printemps, est très-large ; dessus est un pont extraordinaire qui a soixante-dix arches ; il a été bâti par l'Atabek Schirkout, & il n'y en a pas de pareil dans le monde.

2. *أذربيجان* *Aderbidgiane*.

Grande contrée bien peuplée, entre le Couhestan, l'Aran & l'Arménie ; il y a beaucoup de villes & de villages, des montagnes & des fleuves. Près d'Ardebil est le mont Soulan, qui est un des plus hauts du monde ; à son sommet on admire une grande fontaine dont l'eau se gèle à cause de la rigueur du froid. Il y a aussi le tombeau des prophètes, autour duquel sont des fontaines chaudes, où les malades se rendent. La neige ne cesse point d'être sur le sommet de cette montagne en été & en hiver.

Dans le même pays est la montagne Sahand, entre Tebriz & Maragha ; elle est très-haute. Il y a beaucoup d'eaux, des champs cultivés, & une fontaine d'eau chaude où l'on va en été. Il y a toujours aussi de la neige sur son sommet.

Dans cette contrée est le fleuve Ras qui est très-rapide ; il descend de la montagne d'Arzenerroum, & traverse plusieurs pays, jusqu'à ce qu'il passe près de Nacdgiouan, sous

(g) Les Schites sont les partisans d'Ali, les Sunnites, les autres Mufulmans. Voyez d'Herbelot, aux mots *Sounah* & *Schiaiah*.

BAKOU.

4.^e Climat.

un pont bâti par Dhialmouk, avec des pierres d'une grandeur extraordinaire.

Il y a encore un autre fleuve dont l'eau se pétrifie, des mines de cuivre, de fer, de dahnage (*h*), de zadge ou vitriol, & de lazour ou lapis-lazuli.

3. ایل II.

Ville célèbre du Thabarestan; ses habitans sont très-maigres, & même lorsqu'une brebis grasse y entre, elle maigrit également.

4. ابهر Abhar.

Longitude, 84—30. Latitude, 36—45.

Ville du Dgebal, près de Casvin; il y a beaucoup d'eaux & d'arbres. Elle a été bâtie par Sapour dhoulaktaf, dans une terre fertile & en bon air; on y voit de beaux jardins au dehors, un cahandar, & une fontaine qui sert à arroser; il y a une espèce de poire grosse & ronde comme une orange, dont on ne trouve point de semblable ailleurs.

C'est la patrie d'Aboubekr eddhaheri.

5. ابیورد Abiourd.

Ville du Khorasan, près de Sarkhas, bâtie par Baourd; fils de Goudarz; l'eau de cet endroit est mauvaise & excite la sueur. Abou ali alphadhil, fils d'Ayas, est né à Samarcande; il fut élevé à Abiourd, & il mourut à la Mecque l'an 187 de l'hégire (de J. C. 804).

(*h*) C'est une pierre verte que l'on trouve dans les mines de cuivre; on dit qu'elle ressemble à l'émeraude.

5. *أمد Emed.*

Longitude, 73—4 *. Latitude, 38—5.

Ville forte, bâtie en pierres, dans le Dgezire, sur un terrain élevé. Elle est environnée de trois côtés par le Tigre; au dedans on trouve des fontaines & des puits de deux coudées de profondeur. Il y a beaucoup d'arbres, des jardins, des champs cultivés, & des fruits de toute espèce. L'an 227 de l'hégire (de J. C. 841), Dgelaledin Khaouaresmschah qui fuyoit les Tartares, se retira à Emed, où on lui vint annoncer qu'ils arrivoient derrière lui; il crut que c'étoit le maître d'Emed qui vouloit le faire éloigner: mais le lendemain matin les Tartares parurent, les habitans d'Emed leur résistèrent de dessus leurs murailles; Dgelaledin fut tué dans ce combat. Après le départ des Tartares, Malek el kamel vint assiéger Emed, & s'en empara, & depuis il n'y eut plus de roi.

BAKOU1.

4.° Climat.

* Cette étoile indique un chiffre effacé.

7. *أربل Arbel.*

Longitude, 77—20. Latitude, 35—5.

Ville entre les deux Zab (i). Il y a un château fort que les Tartares n'ont pu prendre.

8. *أردبيل Ardebil.*

Longitude, 82—30. Latitude, 38—5.

Ville de l'Adherbidgiane, dans un terroir fertile, où l'on trouve des eaux excellentes, un air agréable; mais quoiqu'il

(i) M. Schultens, à l'occasion de cette ville, cite différens auteurs, entr'autres, Yakouti dans son *Mouschtarik*; & je vois que cet écrivain emploie les mêmes expressions que nous lisons ici, *ville entre les deux Zab*. Les autres géographes cités par M. Schultens, ne s'expriment pas ainsi.

BAKOUÏ.
4.° Climat.

y ait beaucoup de rivières, il n'y a point d'arbres fruitiers. Elle a été bâtie par Phirouz; elle est à deux journées de la mer. Ses habitans ont la réputation d'être grands mangeurs.

9. ارمية *Ourmia.*

Longitude, 79—45. Latitude, 37—5.

Ville forte de l'Adherbidgiane; elle abonde en fruits: auprès est un lac qui a une mauvaise odeur, & dans lequel il n'y a pas de poisson; il a cinquante parasanges de circuit. Il y a une île où l'on a bâti un village avec un château fortifié: sur ses bords, du côté de l'orient, près de Dadhgioukan, il y a une fontaine dont l'eau se pétrifie à l'air & devient marbre blanc. Ourmia est la patrie du Scheïkh-Houssain, fils d'Ali at Yazdaniar, qui mourut l'an 333 de l'hégire (& de J. C. 1429); il fut enterré dans cette ville. C'est aussi celle d'Abou Ahmed, surnommé *Tadgeddin al Ourmouï*, très-versé dans les loix & la philosophie. Il mourut l'an 354 de l'hégire (de J. C. 965).

10. التوناوند *Altounaouand.*

Château célèbre dans le territoire de Rei, bâti, à ce que l'on prétend, depuis trois mille ans, & on ne se rappelle pas qu'il ait jamais été pris, sinon par les Tartares, l'an 618 de l'hégire (de J. C. 1221).

11. اسفجين *Asphadgin.*

Ville où village près d'Hamadan. Il y a une caverne, dont la profondeur est de cinquante coudées, & le circuit de trente; elle est bouchée avec de la chaux & des pierres, & autour de son intérieur, sont des antres destinés à des bêtes sauvages; ils sont fermés avec des verroux. C'est Sapour, fils d'Ardschir, qui les a fait construire.

12. اسفراین *Ispharāin*.BAKOUÏ.
4.^e Climat.

Longitude, 81—5. Latitude, 36—55.

Ville célèbre du Khorasan; ses habitans aiment la paix. C'est la patrie d'Aboulphath, fils d'Alphadhî al Ispharāîni qui étoit très-savant; il y fut enterré à côté d'Abouyezid al Bosthami.

13. اصفهان *Isphahan*, ou *Ispaham*.

Longitude, 86—40. Latitude, 32—25.

Ville grande & célèbre de Perse, en bon air & dans un terroir fertile, & où il y a de bonnes eaux. Elle est formée de deux villes, l'ancienne nommée *Hai* (ou *Dgia*), qu'on dit avoir été bâtie par Alexandre; l'autre ville est appelée *Yahoudia*, parce que Bakhtnâsar ayant fait à Jérusalem beaucoup de prisonniers, parmi lesquels il y avoit des savans & des artisans, il les mena dans l'endroit où est Isphahan; ils le trouvèrent si agréable, qu'ils y bâtirent une ville semblable à Jérusalem, où ils s'établirent.

Les pommes d'Isphahan s'y gardent long-temps, & elles sont renommées pour leur odeur; le blé ne s'y gâte pas; la viande ne s'y corrompt point; il y a une espèce de poires surnommées *maldgi*, qu'on ne trouve point ailleurs; les Persans unissent le poirier à l'arbre nommé *khalaf*, ou le faule. Les habitans d'Isphahan sont fort adroits & fort ingénieux dans toutes sortes d'arts.

Le Zandroud, dont l'eau est très-bonne, coule dans cette ville; on arrose les jardins par le moyen des canaux creusés dans le sable; les eaux s'y rassemblent, vont ensuite dans le Kerman, à soixante parasanges, dans un endroit creusé exprès, & de-là elles coulent à la mer.

Isphahan est la patrie du savant Aboulfaradge al Ispha-

BAKOUÏ.

4.^e Climat.

hani, auteur du livre intitulé *al Aghani*, où il traite de l'histoire des Arabes;

De Haphedh abounaïm al Isphahani, auteur du livre *Hiliat al Aoulia*;

De Sadreddin abdollahif al Khodgendi, qui mourut l'an 523 de l'hégire (de J. C. 1226).

۱۴. افشنة *Afschana*.

Ville ou village du pays de Kharmin, dans le territoire de Bokhara.

Abouobeïd al Dgiourdgiani dit à cette occasion : « Mon » maître Abouali al Houssain, fils d'Abdallah, fils de Sina *(k)*, » m'a raconté que son père qui étoit de Balkh, se rendit à » Bokhara, du temps de Nouh, fils de Mansour essamani, » & qu'il se maria à Afschana. Je suis né *(l)*, dit Avi- » cène, dans cette ville, & mon horoscope est l'Écrevisse, » dans laquelle étoient Jupiter & Vénus, la Lune & Mercure » étant dans l'épi (la Vierge); Mars dans le Scorpion, le » Soleil dans le Lion, Jupiter dans l'Écrevisse au plus haut » degré, & Syrius avec sa tête commençoit à paroître, &c. » Lorsque je fus en âge convenable, on me donna un maître » qui m'apprit à lire, ensuite j'étudiai les belles-lettres, & » je n'ai jamais rien oublié de tout ce que j'ai lû. Parvenu à » dix ans, tout le monde à Bokhara admiroit ma science : » je me livrai alors à l'étude de la religion; à douze ans » j'étois très-versé dans la doctrine d'Abouhanifa. Je m'appli- » quai ensuite à la médecine; je n'avois que seize ans lorf- » que Nouh, fils de Nafr le Samanide, tomba malade : on » assembla les médecins, avec lesquels je me trouvai; comme » ils virent que mon traitement valoit mieux que celui qu'ils » propofoient, je traitai le prince. Alors sa bibliothèque

(k) C'est Avicène.

(l) D'Herbelot dit simplement qu'il naquit à Bokhara. Voyez ce qu'il en dit au mot *Sina*.

qui étoit nombreuse, me fut ouverte ; j'y lus, entr'autres, « les ouvrages d'Abounafr, fils de Tharkhan al Pharabi. « Parvenu à l'âge de vingt-quatre ans, comme j'avois beau- coup lû, j'avois acquis de grandes connoissances ». Lorsque la dynastie des Samanides fut détruite, le Maouarennahar passa sous la domination des enfans de Sebekteghin, & sous le règne du sulthan Mahmoud, Avicène, exposé à la jalousie de ses compatriotes, sortit de Bokhara, alla dans le Khorasan, ensuite dans le Thabarestan, & s'attacha au service de Schams el maali Cabous, fils de Valschamghir ; de-là il se transporta dans le Dgebal, & vint à Hamadan. On dit que Schamseddoulet qui en étoit roi, le fit son vizir ; après avoir occupé cette place pendant quelque temps, il passa auprès d'Alaeddoulet, maître d'Ispahan, & y resta jusqu'à sa mort arrivée l'an 428 de l'hégire (de J. C. 1036), âgé de 58 ans. Il fut enterré à Hamadan.

BAKOU.

4.° Climat.

15. الموت *Almout.*

Longitude, 85—37. Latitude, 36.—21.

Château fortifié, dans la contrée de Roudbar, entre Calvin & la mer de Khozar, sur le sommet d'une montagne inaccessible : c'est la résidence du roi des Ismaéliens.

Almout est la patrie de Haffan Sabagh, fondateur des Bathéniens (m). Il étoit versé dans la philosophie, la connoissance des astres, la géométrie & la sorcellerie. Nedhamelmoulk faisoit cas de lui à cause de ses talens.

16. ایدج *Idadge.*

Ville entre Ispahan & le Khouzistan ; il y arrive de fréquens tremblémens de terre ; il y a des mines. On

(m) Ils sont les mêmes que les Ismaéliens, ou Assassins.

BAKOUÏ.
4.^e Climat.

y voit un pont extraordinaire, qu'on appelle le pont de *Khorzade*, c'est le nom de la mère d'Ardschir : il est bâti dans un lieu bas, où il n'y a de l'eau que dans le temps des pluies ; alors tout ce terrain n'est qu'une vaste mer, qui a d'étendue plus de mille coudées, & cent cinquante de profondeur. Ce pont est d'une structure admirable.

17. ابراو Iraoua.

Ville sur le sommet d'une montagne, près de Thabs ; il y a beaucoup d'arbres, des jardins, des fruits & un château fortifié. C'est la patrie d'Abounafr al Iraoui, personnage célèbre.

18. انطاكية Anthakié, Antioche.

Longitude, 71—26. Latitude, 35—30.

Grande ville, une des principales de la Syrie, située sur le bord de la mer, dans un terrain agréable, en bon air, avec de bonnes eaux. Elle renferme des lieux cultivés & des jardins ; ses murs accompagnés de trois cents soixante tours s'étendent dans la plaine & sur les montagnes, & ont douze milles de circuit. Il y a un château très-élevé que l'on voit de fort loin ; il cache tellement le soleil, que cet astre ne paroît derrière qu'à la seconde heure. On y voit une église célèbre & le tombeau de Yahia, fils de Zakaria.

19. بدخشان Badakhfchan.

Longitude, 104—24. Latitude, 37—10.

Ville célèbre dans le haut Thokharestan. Il y a différentes mines, une de balkhafsch (n), pierre précieuse, une de

(n) Balkhafsch est une pierre dure & transparente, comme l'yakout, mais elle lui est inférieure.

lazour

lazour ou lapis-lazuli, une de badgiadhec (o), sorte de pierre, une de belour al khales, ou de cristal pur.

BAKOUTI.

4.° Climat.

20. برق‌عید *Barcaïd.*

Petite ville entre Mouffoul & Nésûbin, anciennement elle étoit grande; elle est connue par le brigandage de ses habitans, ce qui a fait dire en proverbe, *voleur de Barkaïd*. C'est la patrie d'Almougni al Barcaïdi, renommé par la difformité de son visage & le désagrément de sa voix, ce qui a passé en proverbe.

21. بردجرد *Bardgiard.*

Ville près d'Hamadan, située dans un lieu fertile & bien arrosé; on y trouve du safran. On raconte qu'anciennement une armée étant campée devant la porte de cette ville, le lendemain matin tous les soldats furent changés en pierres, & on en voit, à ce qu'on prétend, encore des vestiges.

22. بسطام *Bastham.*

Longitude, 89—30. Latitude, 36—10.

Grande ville, près de Damagan. On remarque que ceux qui boivent de son eau ne sont pas susceptibles d'amour, & que cette même eau guérit les maux d'yeux: on y trouve de petits serpens. C'est la patrie d'Abouyezid Thimour, fils d'Isa al Basthami, auteur du livre Koramat al Khazicat. Il mourut l'an 261 de l'hégire (de J. C. 874), à Bastham.

23. بامیان *Bamian.*

Longitude, 102—5. Latitude, 34—35.

Contrée entre le Khorasan & le pays de Ghour, remplie

(e) Golius croit que c'est le grenat.

BAKOUÏ.
4.^e Climat.

de villes, de villages & de montagnes. Les fleuves qui l'arrosent viennent du pays de Ghazna. On y voit un édifice très-élevé, avec des colonnes sur lesquelles sont gravées des figures d'oiseaux, deux grandes statues de pierre. Il y a des mines de zaïbac ou vif-argent. C'est la patrie d'Aphdhal al Bamiani, très-versé dans la philosophie, qui fut le maître de l'Atabek Perfan Saad, fils de Zenghi, auprès duquel il resta jusqu'à la mort.

24. *بەشور* *Baschour.*

Ville entre Herat & Merouerroud. C'est la patrie d'Aboul Houffin Ahmed, fils de Mohammed al nourî, qui mourut l'an 295 de l'hégire (de J. C. 907), & de l'imam Mohief-séné Abouomar al Houffain, fils d'Achmed, fils de Masoud al Phara al Bagoui.

25. *بلاد الديل* *Balad ed Dilem, pays de Dilem.*

Situé dans le Dgebal, près de Calvin. Il est rempli de montagnes & de vallées; ses habitans sont très-méchans & toujours en guerre entr'eux; ils portent la vengeance à un tel degré, qu'ils détruisent jusqu'au dernier de la famille de leur ennemi. C'est la patrie de Schams al Maali Cabous, fils de Vafchamghir, qui fut un roi sage & instruit.

26. *بلخ* *Balkh.*

Longitude, 101—5. Latitude, 36—41.

Grande ville qui est une des principales du Khourafan. Elle a été bâtie par Manoudgeher, fils d'Iradge, fils de Pheridoun; ses habitans sont connus par leur vanité: on y voit un noubhar, vaste temple d'idoles, qui a cent cou-dées de long sur autant de large, & plus de cent de hauteur. Il étoit sous la garde des Barameki, & les rois de

l'Inde & de la Chine venoient y adorer l'idole, & baïser en même temps la main du Barmek. Ce Barmek commandoit dans tout le pays, & un Barmek succédoit à un autre, ce qui subsista jusqu'au temps que le Khorasan fut pris sous Othman, fils d'Affan; alors la garde du temple passa à Barmek, fils de Khaled, qui desirant de se faire Musulman, se rendit auprès d'Othman, & racheta le pays. Ensuite Abdallah, fils d'Amer, fils de Kartar, fit la conquête de tout le Khorasan, & envoya Kis, fils de Haitham, qui ruina & renversa le noubar.

BAKOU.

4.^e Climat.

Balkh est la patrie d'Ibrahim, fils d'Adham al Adgeli, qui mourut l'an 161 de l'hégire (de J. C. 177);

D'Abouali Schaki, fils d'Ibrahim al Balkhi, un des plus célèbres docteurs du Khorasan. Il fut tué dans le combat de Koula, l'an 194 de l'hégire (de J. C. 809);

D'Abdol Khalil, fils de Mohammed, surnommé *Arraschid*, & connu sous le nom de *Ouathouath*, secrétaire du sultan Khaouaresm scheh: c'étoit un personnage célèbre,

27. بلور Belour.

Longitude, 108—5. Latitude, 37—5.

Contrée voisine du Kaschmir; dans un endroit de ce pays il ne cesse de pleuvoir & de neiger pendant trois mois de l'année, de manière qu'on n'y voit point le disque du soleil. Il y a dans le Kaschmir un temple dans lequel est une statue de femme, de sein de laquelle il découle trois gouttes que l'on mêle avec de l'eau, & ceux qui ont une maladie longue en boivent; le malade ou est guéri, ou en meurt sur le champ.

28. بوشنج Bouschandge.

Grande ville du Khorasan, dans un terrain très-fertile & bien cultivé. C'est la patrie de Mansour, fils d'Ammar, qui étoit fort éloquent.

Q o o ij

BAKOUÏ.

4.^e Climat.29. باخرز *Bakhras*.

Ville du Khorasan, qui est la patrie d'Aboul Houssain Aly al Bakhrasi, célèbre par ses poésies; c'est aussi celle du Scheikh Seifeddin Saïd Essouphi, qui mourut l'an 655 de l'hégire (de J. C. 1257).

30. بيهق *Bihac*.

Ville du Khorasan, la patrie de l'imam Aboubekr Ahmed al Bihaki, versé dans la théologie, dans les traditions, & dans les autres sciences.

31. تبريز *Tebriz, Tauris*.

Longitude, 82—5. Latitude, 38—5.

Ville très-peuplée, en bon air, dans un terrain fertile; avec d'excellentes eaux, & la principale de l'Adherbidgiane. Elle a des fortifications, de beaux édifices, & est environnée par un fleuve & par des jardins; elle a été bâtie, pour la troisième fois, par l'Emir soudan, fils de Mohammed Arroudi, l'an 434 de l'hégire (de J. C. 1042); il y a beaucoup de fruits. Ses habitants sont riches & s'occupent des arts. Dans les environs on trouve des bains sulfureux où les malades se rendent; ils sont dans le voisinage d'Aoudgian, village à huit parasanges de Tauris.

Le sulthan Khazan a fait élever dans cette ville un cobba. On y voit aussi des collèges & des édifices d'une grandeur extraordinaire; le scheheristan (*p*) de Raschideddin, au pied de la montagne de Serdgiab; du côté de l'orient, des

(*p*) *Scheheristan* désigne une ville, mais dans plusieurs circonstances, il ne désigne qu'un quartier particulier de ville; il y en avoit un ainsi nommé à *Casvin*.

mosquées & des palais. Elle est à présent la résidence des rois Ilkaniens.

A quatre parasanges de Tauris , est une fontaine dont l'eau est laxative ; beaucoup de malades y vont.

Il y a aussi une montagne de sel que l'on tire en pierre.

C'est la patrie d'Abouzakaria, auteur de plusieurs ouvrages.

BAKOU.

4.^e Climat.

32. تهران *Tahran.*

Grand village dans les environs de Rei ; il y a beaucoup de jardins , d'arbres & de fruits. Les habitans ont leurs maisons sous terre , dans la crainte des ennemis. Il y a dans cet endroit des grenades excellentes.

33. دجرجم *Dgiadgiarm.*

Ville du Khorasan , près d'Ispharaïn. Il y a une fontaine qui guérit ceux qui sont atteints de la gale , & qui s'y plongent.

34. دجبال *Dgebal.*

Contrée célèbre, qu'on appelle encore *Couhestan*.. Elle a à l'orient une partie du Khorasan , à l'occident l'Adherbidgiane , au nord la mer de Khozar , & au midi l'Éraque. C'est un pays admirable par ses eaux , son bon air , & la fertilité de son terrain ; c'est pourquoi les Khosroës en avoient fait le lieu de leur résidence. Les hommes y jouissent d'une bonne santé , & y sont bien faits.

Ses principales villes sont Ispahan , Rei , Hamadan & Calvin.

Dans cette province il y a diverses montagnes ; celle d'Arvand qui est très-agréable par sa verdure & qui couvre Hamadan ; la montagne Bitoun , entre Hamadan & Houlouan , elle est fort élevée , inaccessible & très-glissante depuis le haut jusqu'en bas : elle a trois journées de largeur ; au pied est un portique de pierres polies , au milieu

BAKOU.
4.^e Climat.

duquel est la statue de Khofrou Perouiz à cheval ; sur les murailles est Schirin, & auprès la statue de Couthros, fils de Sennar ; ce Sennar est celui qui a bâti les Khaouarics (q), hors de Hira. Cette montagne est celle que Pharhad entreprit de couper, travail qu'il ne put exécuter.

La montagne de Damaouand près de Rei, qui de son sommet heurte les étoiles ; elle est toujours couverte de neige, & on ne peut y parvenir : il y a dans cette montagne une source sulfureuse, & autour beaucoup de soufre en pierre.

On y voit encore la montagne de Saoua qui est fort élevée, celle de Karkaskouh, entre Rei & Com, celle de Nehavend sur laquelle est un talisman qui consiste en une figure de poisson & de taureau.

35. جردبادقان *Dgiardbadcan.*

Longitude, 85 — 25. Latitude, 24 — 5.

Ville du Couhestan, entre Ispahan & Hamadan, avec des murs & un cahendar : son roi ou chef n'étoit soumis à aucun prince, il faisoit faire bonne garde, & on le laissoit tranquille ; ce qui subsista jusqu'au temps que Khaouaresm-schah, fils de Mohammed, ravagea le Dgebal.

36. جرجان *Dgiordgian.*

Longitude, 90 — 5. Latitude, 36 — 50.

Grande ville célèbre près du Thabarestan ; entre cette ville & cette province, il y a un fleuve qui porte bateaux. Il y fait tantôt chaud & tantôt froid ; elle est entre la plaine & la montagne, entre la terre & la mer : on y trouve des palmiers, des oliviers, des grenades, des

(q) J'ignore la signification de ce mot ; il paroît devoir désigner des fossés.

citrons, des cannes de sucre, les fruits & les grains des plaines & ceux des montagnes, beaucoup d'oiseaux de mer & de terre; mais elle est en mauvais air.

BAKOU.

4.^e Climat.

Il y a une chapelle d'un des enfans d'Ali; les Perfes la nomment *koursarandge*. Elle est la patrie de Kazar, fils de Rahmetoullah, un des plus habiles lecteurs de l'Alcoran; celle d'Abdolcaher, très-versé dans le sens de l'Alcoran, & auteur d'un livre à ce sujet qui est très-estimé, intitulé: *Ketab fi idgiaz alcoran*.

37. جزين *Dgeziret, l'île (ou la Mésopotamie).*

Pays qui contient le Diarbekr & le Diar rabia; on le nomme ainsi, parce qu'il est entre le Tigre & l'Euphrate qui viennent du pays de Roum, & se rendent dans la mer de Perse. Les principales villes sont Moussoul, Harran, & celle qu'on appelle *Dgesiret* ou *Dgeziret ben omar*, qui est au-dessus de Moussoul, environnée de trois côtés par le Tigre. Il règne dans ce pays beaucoup de boutons ou tumeurs.

38. جرهسته *Dgiarhasta.*

Ville des environs d'Hamadan, où est le palais de Bahram gour; il est grand & bâti en pierres taillées dans le roc; les salles, les magasins, toutes les murailles sont de même: on avoit rassemblé dans un endroit particulier des livres Persans, qui contenoient l'histoire des anciens rois.

39. جوين *Dgiouin.*

Contrée entre le Khorasan & le Couhestan, qui abonde en fruits, & est remplie d'une quantité prodigieuse de villages les uns près des autres, avec des canaux: on y compte quatre cents villages. C'est la patrie d'Aboulmaali Abdolmalk, fils de Mohammed, personnage très-

BAKOUI.

4.^e Climat.

avant, qui a composé vingt volumes; il mourut l'an 488 de l'hégire (de J. C. 1095).

De Schamseddin Mohammed, fils de Mohammed, qui fut vifir; il fut tué l'an 683 de l'hégire (de J. C. 1284).

40. جیلان *Dgilan, ou Guilan.*

Pays rempli de bois, entre Calvin & la mer de Khozar, d'un accès difficile, à cause des eaux des montagnes, des vallées, des forêts; les eaux sont répandues dans les plaines, & il y pleut quelquefois pendant quarante jours. Les maisons sont de bois, les femmes sont belles, & elles ne portent point de voiles: il y a de beaux & d'excellens chevaux que ces peuples savent élever; il y vient de très-bon riz.

41. حصن الطاق *Houfn al Thac, château de Thac.*

C'est un château très-fortifié dans le Thabarestan; c'étoit anciennement le trésor des rois de Perse. Manoudgeher, fils d'Yradge, le fit creuser dans un lieu élevé sur une montagne d'un accès difficile; il n'y a dans cette excavation que deux portes étroites, & on marche environ un mille dans d'épaisses ténèbres; ensuite on parvient à un vaste lieu qui ressemble à une ville environnée de tous côtés de montagnes. Il y a autour des cavernes & des antres, & au milieu une fontaine abondante.

42. حلوان *Houlouan.*

Longitude, 82 — 15. Latitude, 34 — 5.

Ville entre Hamadan & Bagdad, qui étoit bien bâtie; mais à présent elle est en ruines. Autour, il y a plusieurs fontaines sulfureuses qui servent à différentes maladies.

43.

43. حيزان *Haizan.*

BAKOUT.

4.^e Climat.

Ville remplie de jardins & d'eaux abondantes dans le Diarbekr près d'Asaret; c'est le seul endroit du Dgeziret, de la Syrie & de l'Éraque, où l'on trouve le schah belouz, ou châtaignier; il y a aussi beaucoup d'amandiers.

44. خاوران *Khaouaran.*

Contrée du Khorasan, remplie de villages & très-fertile. C'est la patrie d'Aboufaïd, fils d'Aboulkhaïr, un des instituteurs des sophis, qui a bâti des khans remplis de vivres pour les voyageurs: le poète Arouri est aussi de cet endroit.

45. خراسان *Khorasan.*

Pays célèbre, à l'orient duquel est le Maouarennahar, à l'occident le Couhestan; ses principales villes sont Hérat, Mérou, Balkh & Nisabour: c'est, dit l'auteur, un pays de Dieu (r), très-riche & bien cultivé; les hommes y sont bien faits, spirituels & propres aux sciences.

On trouve dans ce pays la montagne de Koulistan, où est une caverne qui ressemble à un portique; on y voit un vestibule, & à l'extrémité une espèce de chambre dans laquelle est une fontaine qui pétrifie; là est un trou d'où il sort une odeur si forte qu'on ne peut y entrer.

Le fleuve Zarnac, dont les bords sont garnis de jardins, de terres cultivées & de moulins: c'est dans un de ces moulins que fut tué Jazdejerd, fils de Schariar, le dernier des Khosroës, du temps d'Othman, fils d'Affan.

Il y a dans le Khorasan des renards volans qui ont

(r) Expression dont il se sert fréquemment, quand il parle d'un pays très-fertile.

BAKOUI.

4.^e Climat.

deux ailes comme les oiseaux; un animal qui produit du musc, qui ressemble au chevreuil.

C'est la patrie du scheikh Habib al Adgemi, personnage très-savant;

D'Abou Abderrahman Hatem, fils d'Yousouf al Assam, qui mourut l'an 337 de l'hégire (de J. C. 948.)

46. خرفان *Khorcan.*

Ville près de Bastham, à quatre parasanges de distance; c'est la patrie d'Aboulcasem al Khorcani.

47. خوان *Kouaf.*

Ville du Khorasan près de Nisa. Il y a beaucoup de villages aux environs, des jardins & des eaux; c'est la patrie d'Aboul Modhaffer al Khouafi, personnage très-savant.

48. خوار *Khoular.*

Longitude, 87 — 10. Latitude, 35 — 40.

Ville du Couhestan, entre Rei & Semnan; il y a beaucoup de coton dont on fait un grand commerce; c'est la patrie de Dgelal eddin al Khouari.

49. دامغان *Damagan.*

Longitude, 88 — 55. Latitude, 36 — 20.

Grande ville entre Rei & Nisabour, dans un lieu très-fertile, où nuit & jour on respire une odeur agréable. Ce qu'on y admire le plus, est la distribution des eaux nommées *kofroui*; elles sortent d'une caverne & se partagent en cent vingt branches qui se répandent dans autant de canaux.

Il y a dans la montagne, entre Damagan & Semnan, une ouverture d'où il sort dans un temps de l'année une odeur si forte qu'on ne peut en approcher; cette ouverture a de longueur une parasange, & de largeur environ quatre cents coudées. On trouve encore une montagne sur laquelle est une fontaine; lorsqu'on y jette quelque pierre, il en sort un air si violent, qu'on craint d'en être tué.

BAROUI.
4.^e Climat.

۵۰. دزون *Dazoun.*

Ville du Khorasan; dans son territoire il y a beaucoup de mines & des ruines d'anciens bâtimens faits par Cobad, fils de Dara : on y trouve du soufre jaune qui a des qualités particulières.

۵۱. دیاربکر *Diarbekr.*

Contrée entre la Syrie & l'Éraque, remplie de villes & de villages, & arrosée par le Tigre & l'Euphrate. Ses principales villes sont Mouffoul & Harran.

A une journée de Nesibin est la fontaine d'Hermas, bouchée avec des pierres & du plomb, de peur que l'eau sortant en abondance ne submerge la ville.

۵۲. دیرالجودی *Dir al Dgioudi.*

Monastrère très-ancien bâti sur le sommet du Dgioudi; montagne sur laquelle l'arche de Noé s'arrêta.

۵۳. دیرسعید *Dir-Saïd.*

Monastrère à l'occident de Mouffoul, grand & bien bâti; au printemps il est rempli de fleurs, mais les scorpions ne peuvent y vivre.

P p p ij

BAKOU.

4.^e Climat.۵۴. دبرکودشیر *Dir-Kardschir.*

Monastère au milieu d'une plaine stérile entre Rei & Com. Il a été bâti par Ardschir, fils de Babek ; il est très-fort & environné de murs élevés ; il y a une citerne creusée dans le roc.

۵۵. دبرماتی *Dir Mata, monastère de Mathieu.*

Monastère à l'orient de Moussoul, sur une montagne élevée, d'où l'on aperçoit la contrée de Ninive. Il est très-bien bâti ; ses maisons sont creusées dans le roc. Il y a environ cent moines qui mangent tous ensemble dans la maison d'été ou dans celle d'hiver ; elles sont l'une & l'autre creusées dans le roc, ainsi que les tables.

۵۶. دبرمرقوما *Dir Mar-Touma, monastère de Saint-Thomas.*

A deux parasanges de Miafarekin sur une haute montagne ; on y célèbre une fête pendant laquelle il vient beaucoup de monde en pèlerinage. Saint-Thomas y a été martyrisé.

۵۷. دبرجرجیس *Dir Dgerdgiz, monastère de Georges.*

Sur une montagne élevée près de Dgeziret ben omar. A la porte, on voit un arbre que l'on ne connoît point ; ses fruits ressemblent à ceux du louz (amandier) ; ils sont très-bons : il y a été & hiver des zarzour ou étourneaux, qu'il n'est pas permis de chasser.

۵۸. درمان *Darman.*

Contrée de l'Adherbidgiane près du fleuve Aras, entre Marand & le pays de Baschtekin ; on y trouve beaucoup de fruits que l'on tire des montagnes ; il y a des rivières

DES MANUSCRITS DU ROI. 485

& des villages. Ce pays produit différentes espèces de figues & des grenades ; il y a des mines de fer, de cuivre, de zahdge ou vitriol, de lazouard ou lapis-lazuli, de marka(chita ou marcaffites.

BAKOU.
4.^e Climat.

٥٩. راس العين *Raselaïn.*

Longitude 74 — 5. Latitude, 36 — 50.

Ville entre Harran & Nefibin, dans une plaine où l'on voit beaucoup de fontaines qui se rassemblent & forment le fleuve Khabour ; la plus singulière est la fontaine de Sarar : quoique sa profondeur soit de plus de dix coudées, on distingue les petits cailloux qui sont au fond.

٦٠. رجة الشام *Rohbat af-scham.*

Longitude, 74 — 35. Latitude, 34 — 10.

Ville célèbre de Syrie ; elle est la patrie d'Abouhamed Arrohbi, auteur de quelques ouvrages.

٦١. رودبار *Roudbar.*

Contrée du Dgebal, qui renferme des villages, des châteaux, des vallées & des montagnes ; ses habitans sont des Dilemmites. C'est la patrie d'Abou Ahmed al Roudbari qui demeura à Bagdad, accompagna Dgiouneïd, & mourut en Égypte l'an 722 de l'hégire, & de J. C. 1322.

٦٢. رودرواد *Roudrouad.*

Ville près d'Hamadan, dont elle est éloignée de trois parasanges ; elle comprend dans son territoire quatre-vingt-treize villages & des champs ensemencés : on y trouve beaucoup de chevaux, des eaux, quantité de fruits & du safran.

BAKOUL.

4^e Climat.63. رويان *Rouïan.*

Contrée entre le Thabarestan & la mer de Khozar; elle dépend du Zanderan; c'est la patrie d'Aboulmahasen arroüïani.

64. ري *Rei.*

Longitude, 86—20. Latitude, 35—35.

Ville célèbre, grande, ancienne & très-opulente, bâtie par Houscheng, qui régna après Kaïoumarrath; elle est dans une plaine à côté de laquelle est une montagne chauve & stérile, nommée *Thabrak*. On dit qu'il y a une mine d'or; mais comme son produit ne vaut pas la dépense, on l'a abandonnée. Autour de la ville il y a des souterrains d'un accès difficile, où les habitans dépofoient leurs richesses en temps de guerre. On trouve dans cette ville beaucoup de fruits; une espèce de raifin qu'on appelle *malahi*, dont les grappes pèsent jusqu'à cent livres. Cette ville est la patrie de plusieurs hommes célèbres, tels sont :

L'imam Phakhreddin ar Razi. On dit que Dieu envoie au commencement de chaque centaine d'années un personnage qui y rétablit la foi & la religion (f).

Le premier fut Omar, fils d'Abdolaziz.

Le second, Mohammed, fils d'Edris.

Le troisième, Ahmed, fils de Scharih.

Le quatrième, Aboubekr al Bakilani.

Le cinquième, Abou Hamed al Ghazali.

Le sixième, Phakhr eddin Mohammed, fils d'Omar ar Razi, qui mourut à Herat, l'an 606 de l'hégire (de J. C. 1209).

(f) Cette idée est répandue dans tout l'Orient.

Cette ville est encore la patrie d'Abouishac Ibrahim al Khouas, d'Yahia Abou Maaden ar Razi, d'Aboubekr Mohammed, fils de Zakaria ar Razi (1), très-savant en médecine.

BAKOUF.

4.° Climat.

65. راولو Rouaoua, ou Zaoua.

Contrée du Khorasan, qui est la patrie de Scheïkh Haidar, personnage célèbre; en été il se mettoit dans le feu, & en hiver au milieu de la neige: il vivoit du temps des Tartares, l'an 617 de l'hégire (de J. C. 1220).

66. زنجان Zendgian.

Longitude, 83-40. Latitude, 36-30.

Ville célèbre du Dgebal, entre Abhar & Khalkhaf. Il y a une mine de fer dont les habitans tirent un grand profit.

67. ساوه Saoua.

Longitude, 85-5. Latitude, 36-5.

Ville remplie de fruits & d'arbres dans un terrain bas; anciennement elle étoit sur le bord d'un lac qui a diminué à la naissance de Mahomet. Ses habitans sont bien faits & habiles dans le commerce; ils suivent la doctrine de l'imam Schafei. Sur la porte de la mosquée on voit une voûte très-élevée comme celle de Kosrou, & sur ses extrémités deux minarets d'une hauteur prodigieuse; tous les sept ans le schir khaſcht (mane) tombe sur un arbre de ce pays.

C'est la patrie d'Omar, fils de Sahlac, docteur contemporain de Hadgiat al Islam al Ghazali.

(1) Razi désigne un homme originaire de Rei.

BAKOU.

4.^e Climat.68. سرخس *Sarkhas.*

Longitude, 94—30. Latitude, 36—5.

Ville entre Merou & Nisabour, bâtie par Sarkhas, fils de Goudarz; elle est grande & riche: dans l'été on se sert de l'eau des puits. Ses habitants sont fort adroits à faire des étoffes brodées en or.

69. سلس *Salmas.*

Longitude, 79—15. Latitude, 37—40.

Ville de l'Adherbidgiane, entre Marand & l'Arménie; elle est dans un terrain fertile où l'on trouve beaucoup de miel. Il y a une source où vont se baigner ceux qui sont attequés de la lèpre.

70. سمير *Samiram.*

Longitude, 85—40. Latitude, 30—15.

Contrée entre Ispahan & Schiras. Il y a une fontaine dont l'eau chasse les sauterelles.

71. سناباد *Sanabad.*

Village à un mille de Thous; c'est-là qu'est le tombeau d'ukhalif ar Raschid. Les habitants de cet endroit sont Schites.

72. سلطانیه *Sulthanie.*

Longitude, 84—5. Latitude, 36—29.

Ville nouvelle dans le Dgebal, entre Cafvin & Zindgiane, bâtie par le sulthan Aldgiaptou Mohammed, fils d'Argounkhan, l'an 705 de l'hégire (de J. C. 1305).
Elle

DES MANUSCRITS DU ROI. 489

Elle est belle, en bon air, dans un terroir fertile; outre le palais du roi, il y en a d'autres pour les émirs & les vizirs. On y voit le collège du Sulthan, où est un dôme élevé au milieu des portiques. En dehors cette ville est très-agréable en été, à cause de ses jardins en amphithéâtre; mais dans l'hiver il y fait si froid, que beaucoup d'habitans en sortent dans cette saison. Il y a des fruits d'été & d'hiver; l'eau que l'on tire des puits est très-bonne; autour de la ville il y a des vergers. Le sulthan Aboufaïd y a fait construire un superbe bâtiment, mais il est mort avant de l'avoir achevé, & il y est enterré. Anciennement cet endroit étoit celui où les rois de Ghattham venoient passer l'été; on le nommoit *Scharoïazk*; il n'y avoit point de bâtimens.

BAKOUR.
4.^e Climat,

73. سنجار *Sandgiar*.

Ville célèbre dans le Dgeziret, près de Nesibin, au pied d'une haute montagne; elle est très-jolie; il y a beaucoup d'eaux: elle est en petit la ville de Damas; on y trouve de beaux bains; les maisons sont grandes, avec des cours séparées & des bassins de pierres; les toits en sont peints. On prétend que c'est sur la montagne de Sandgiar que l'arche de Noé toucha. Il y a dans cette ville beaucoup de palmiers, de citrons, d'oranges; elle est la patrie du sulthan Sandgiar qui lui donna ce nom. Auprès est le palais d'Abbas, fils d'Abdallah, qui est magnifique & dans un endroit très-agréable.

74. شهرورد *Scheherouard*.

Ville du Dgebal, près de Zendgiane; elle est la patrie d'Aboulfath Mohammed, fils d'Yahia, surnommé *Schehab-eddin*, qui étoit très-savant.

BAKOUÏ.
4.^e Climat.

75. شهرزور *Scheherzour.*

Longitude, 82—20. Latitude, 34—30.

Grande contrée du Dgebal, entre Arbil & Hamadan; remplie de villes & de villages. Ses habitans sont Kurdes & voleurs.

76. شهرستان *Scheheristan.*

Ville du Khorasan, entre Nisabour & Kharisme, dans un lieu sablonneux; les jardins sont éloignés de la ville; elle est auprès des sables qui coulent comme de l'eau. C'est la patrie de Scheheristani, auteur du *Ketab al malal oual nahl.*

77. شیر *Schir.*

Ville de l'Adherbidgiane, entre Maraga & Zandgiane. Il y a des mines d'or, d'argent, d'arsenic, de vif-argent & d'ousfroub ou plomb.

C'est la patrie de Zerdascht (Zoroastre), le prophète des Mages. On dit que de Schir il alla à Sailan abandonnant la société des hommes, qu'ensuite il vint trouver Kischtasf, fils de Lohorasf, & se déclara prophète.

78. طالقان *Thalican.*

Longitude, 85—15. Latitude, 36—10.

Contrée du Couhestan, remplie de villages, entre Casvin & le Ghilan; dans les montagnes du Dilem, il y a des oliviers & des grenadiers. C'est la patrie d'Aboulkhaïr Ahmed, fils d'Ismaïl, surnommé *Rhadhieddin.*

79. طبرستان *Thabarestan.*

Pays connu, qu'on nomme encore *Mazandran*, entre Rei, Coumos & la mer de Khozar. Il y a beaucoup de

rivières, & l'air y est mal sain. On y élève des vers à soie & on y fabrique de belles étoffes de soie appelée *abrasam*. On y trouve du bois de khalidge ou khalandge, qui sert à faire divers vases; il y a aussi un arbre dont un morceau jeté dans l'eau fait mourir le poisson.

C'est la patrie de l'imam Aboudgiafar Mohammed, fils de Dgiarir al Thabari, auteur d'un livre intitulé *Teffir*, & du *Tarikh Thabari*, ou histoire par Thabari;

D'Abou Hassan kai Loharasp, personnage très-savant, qui enseigna dans le collège Nedhamien, du temps de Nasr eddin Allah.

BAKOU.

4.° Climat.

80. *طبس Thabs.*

Longitude, 92—5. Latitude, 33—5.

Ville célèbre entre Ispahan & Nisabour. C'est la patrie de Phakhralaïmat Aboulfadhl Mohammed, fils d'Ahmed al Thabsi, auteur du *Ketab schamel fi teskhir al dgin*, où il traite de la manière de soumettre les génies; il étoit contemporain d'Abouhamed al Ghazali.

81. *طرسوس Tharsous, Tharse.*

Longitude, 68—40. Latitude, 36—12.

Ville entre Antioche & Halep. Le khalif ar Raschid la fit réparer; elle étoit la frontière des Musulmans jusqu'au temps où les Roum l'ont reprise.

82. *طرق Tharac.*

Ville près d'Ispahan. Ses habitans sont fort adroits à faire des vases & des instrumens en ivoire & en ébène, qui sont recherchés à cause de leur beauté.

83. *طماج Thamghadge.*

Grande ville du pays des Turks; aux environs il y a
Q q q ij.

BAKOU.

4.° Climat.

beaucoup de villages qui sont entre deux montagnes, & il n'y a qu'un passage étroit pour y entrer : on y trouve une mine d'or.

84. طوس Thous.

Longitude, 92—30. Latitude, 37—5.

Ville célèbre du Khorasan, près de Nisabour. Il y a beaucoup de villages, des eaux, des jardins, des forêts dans les montagnes, des mines de turquoises (phirouzadge); on y fait des chaudrons & autres vases avec la pierre de Baram.

C'est la patrie du vizir Nidham al Moulk, qui fut tué l'an 485 de l'hégire (de J. C. 1092), & enterré à Ispahan; celle de l'imam Abouhamed, fils de Mohammed, fils de Mohammed al Ghazali, un des plus savans hommes qu'il y ait eu, auteur du *Ketab ahia oulum eddin*; il mourut à Thous, âgé de cinquante-quatre ans, l'an 505 de l'hégire (de J. C. 1111); & de son frère Ahmed, fils de Mohammed, fils de Mohammed al Ghazali, auteur de *Keramat*; de Pherdoufi, auteur du *Schahnamah*, livre qui contient l'histoire des rois de Perse, depuis Kaïoumarrat, jusqu'à Jazdejerd; de Nasir Eddin Mohammed al Thousi, célèbre astronome qui mourut à Bagdad, l'an 672 de l'hégire (de J. C. 1273).

85. عكا Akka, Saint-Jean d'Acre.

Ville sur le bord de la mer de Syrie, dépendante du pays d'Arden. C'est un lieu agréable & bien cultivé; on y voit la fontaine du bœuf, où l'on se rend en pèlerinage.

86. عبدالله آباد Abdallah Abad (u).

Village entre Casvin & Hamadan, où sont des bains.

(u) Peut-être Abdallahbad.

extraordinaires, dont l'eau qui sort avec impétuosité est très-chaude & salubre; elle se rend dans un bassin où l'on vient se baigner.

BAKOUÏ.

4.° Climat.

87. غور *Ghour.*

Contrée entre Herat & Ghazna, bien cultivée, remplie de fontaines & de jardins très-fertiles. On a bâti dans les montagnes plusieurs forteresses; cette ville est traversée par un fleuve appelé *Pherat*, qui est très-froid. Dans ce pays on trouve le samendar (x), animal qui ressemble à une souris, qui entre dans le feu sans se brûler; on fait avec sa peau des espèces de vêtemens pour les rois, & lorsqu'ils sont sales, on les nettoie en les jetant dans le feu (y).

C'est la patrie d'Aboulfath Mohammed, fils de Sam, surnommé *Ghaïetheddin*, qui fut un roi très-juste, victorieux & très-savant.

88. فراهان *Pharahān.*

Village célèbre des environs d'Hamadan: il y a une saline de quatre parasanges en longueur & en largeur.

89. فنك *Phanak.*

Château sur le sommet d'une montagne élevée, près de Dgeziret ben Omar, à deux parasanges; ce n'est qu'un roc: il est possédé par les Kurdes.

90. قاشان *Caschan.*

Longitude, 86—5. Latitude, 34—5.

Ville entre Kom & Ispahan; ses habitans, qui sont Schites, sont très-adroits à faire des vases de terre & autres.

(x) Ou samandal.

(y) Voyez ce qu'en dit d'Herbelot.

BAKOUÏ.

4.° Climat.

que l'on porte dans les autres pays. On y trouve des mesch-mesch ou abricots qui sont excellens ; on en fait des confitures sèches dont on fait commerce. Il y a aussi de grands scorpions noirs.

91. قرمىسين Carmisin.

Longitude, 83—5. Latitude, 34—30.

Ville près de Kerman schahan, entre Hamadan & Hou-louan, sur le chemin des pèlerins. On dit que Cobad, fils de Firouz, ne trouvant point entre Madâin & Balkh d'endroit en meilleur air, où il y eût de meilleures eaux & une terre plus fertile que celui-ci, le choisit pour sa demeure, & y bâtit un palais qu'on appela *Casr al Gardiraff*. Il y a une salle qui a cent coudées de largeur & autant de longueur sur vingt de hauteur ; elle est carrée, toutes les pierres sont scellées avec des crampons de fer, & tellement jointes que l'on diroit qu'elles ne sont qu'une seule pierre. C'est-là où les rois s'assembloient.

92. قزوین Casvin.

Longitude, 85—5. Latitude, 37—5.

Ville célèbre, bien bâtie, dans une plaine fertile, grande, remplie de jardins ; elle est composée de deux villes qui se tiennent. Le premier qui la construisit est Sabour dhoula-ktaf ; ensuite ar Raschid passant dans le Dgebal pour aller dans le Khorasan, fit construire les murs de la grande ville & une mosquée, l'an 154 de l'hégire (de J. C. 771) : elle est très-élevée. Il y a dans cette ville les tombeaux des Juifs.

C'est la patrie d'Aboubekr, surnommé *Schaban*, d'Aboul-casem Mohammed, fils d'Abdol Kerim ar Raphii, qui étoit très-savant, & qui a composé plusieurs livres ; il mourut l'an 603 de l'hégire (de J. C. 1226), âgé d'environ soixante ans.

93. قصران *Cafran.*

BAKOU.

4.^e Climat.

Nom d'un village auprès de Rei. C'est la patrie d'Yakoub al Cafrani, qui a écrit sur la géométrie.

94. قصرشیرین *Cafr-Schirin.*

Château entre Bagdad & Hamadan, dans une plaine sur le bord de la rivière de Dgiar. Ce château a été bâti par Khofrou Perouiz, pour Schirin sa favorite, qui étoit la plus belle femme de son temps; il existe encore à présent; c'est un grand bâtiment élevé avec des portiques.

95. قم *Kom.*

Longitude, 85—40. Latitude, 34—15. (ou 45.)

Ville entre Saoua & Ispahan, dans le Dgebal, bâtie du temps d'Hedgiage. Ses habitans sont Schites; à présent elle est presque entièrement ruinée. On n'a de l'eau que dans des puits qui la plupart sont salés: on voit beaucoup de jardins le long de petits ruisseaux. On y trouve des pistaches & des amandes; il y a des salines auxquelles Belinas a mis un talisman; une mine d'or & une d'argent auxquelles on ne touche point, les habitans étant occupés de la culture des terres. Il y a aussi un talisman pour chasser les serpens & les scorpions qui se retirent dans la montagne, où ils sont en si grand nombre qu'on ne peut y passer.

96. کرکان *Karkan.*

Ville près de Carmisin; il s'y tient tous les ans une foire. Il y avoit autrefois beaucoup de scorpions qui étoient très-nuisibles; mais un des Khofroës ordonna au philosophe Belinas de faire un talisman pour les chasser, en sorte qu'on n'en trouve plus à présent, & que même ceux qui

BAKOUI.
4.° Climat.

en sont piqués, se guérissent en prenant de la terre de cet endroit qu'ils mettent dans de l'eau qu'ils boivent; & de plus, si l'on enduit les murailles d'une maison avec cette terre, en quelque pays que ce soit, les scorpions n'entrent point dans la maison.

(Je ne traduis quelques-uns de ces textes, que pour faire connoître les idées superstitieuses des Orientaux).

97. كشم *Kascham.*

Longitude, 105—5. Latitude, 35—5.

Ville des environs de Bost, dans le territoire de Nisabour. Il y avoit un grand cyprès que l'on disoit être du temps de Kischtas; c'étoit une des merveilles du Khorasan: le khalif Motaouakkel qui vouloit le voir sans aller dans le pays, le fit couper afin qu'on le lui apportât, ce qui fut exécuté; mais ce prince mourut avant que l'arbre arrivât.

98. ماهاباد *Mahabad.*

Grande ville près de Caschan; ses habitans sont Schites. C'est la patrie de Hassan, fils d'Ahmed, fils d'Ali, surnommé *Aphadhal Mahabadi*, personnage très-savant.

99. ماوشان *Maouschan.*

Contrée des environs d'Hamadan, dans une vallée du mont Arvand, longue de trois journées. Il y a beaucoup d'eaux, d'arbres, des fruits & des fleurs qui embaument en été; les habitans d'Hamadan s'y rendent.

100. ماردین *Maredin.*

Longitude, 74—5. Latitude, 37—15.

Château fort, sur le sommet d'une montagne, dans le Dgeziret; il n'y en a pas de plus grand, de plus beau ni de

de mieux bâti sur la terre : il domine sur Danir (ou Dounaïfar), Dara & Nesibin. Au-devant, il y a un grand faubourg avec des rues, des fossés, des collèges; les maisons sont par degrés les unes au-dessus des autres, & dominent l'une sur l'autre. On y boit de l'eau de citerne, parce qu'il y a peu de sources (2).

BAKOUL.

4.^e Climat.

101. مرورود Merouroud.

Grande contrée entre Ghour & Ghazna, qui est la patrie de Houssaïn Merouroudi.

102. مرو Merou.

Longitude, 94—5. Latitude, 37—40.

C'étoit la plus belle & la principale ville du Khorasan. On dit qu'elle a été bâtie par Alexandre; mais son cahendar est plus ancien; on l'attribue à Thamourasp : à présent elle est en ruines. C'est la patrie d'Abdallah, fils d'Almobarék, & d'Aboubekr Abdallah, fils d'Ahmed al Cassal al Merouzi.

103. موصل Mouffoul.

Ville grande & célèbre parmi les Musulmans, située sur le bord occidental du Tigre, fortifiée de murs & de fossés profonds; il y a un cahendar & des jardins qui sont admirables dans le printemps, mais qui en été ressemblent à l'enfer, à cause des pierres qui réfléchissent la chaleur. Il y a une année saine & une année mortelle, & l'hiver y est très-froid. Sur le bord du Tigre, on voit de beaux bâtimens; dans la ville, il y a la chapelle de Dgergis; sur le

(2) Dans le texte, il y a *maharouïn*, mais c'est une faute de copiste. J'observe ici que cette description est la même, mot pour mot, que celle que l'on trouve dans l'*Index geographicus* de Schultens, qui la cite d'après le *Lexicon géographique* de Yakouti de Hama; ce sont les mêmes expressions.

BAKOU.

4.^e Climat.

bord oriental, la colline Touba, où firent pénitence les hommes du temps de Jonas. Les habitans sont fort adroits dans les arts.

C'est la patrie de Dgemal al Moufouli, qui étoit originaire d'Ispahan, & qui se retira auprès du roi de Mouffoul;

Du scheïkh Dgemal eddin, fils d'Younous, versé dans toutes les sciences;

Du scheïkh Phath al Moufouli, qui craignoit & pleuroit toujours.

104. مراغة *Maragha.*

Longitude, 82—5. Latitude, 37—20.

Ville célèbre & très-peuplée, dans un terroir arrosé & plein de fruits. Il y a d'anciens monumens des Mages, des collèges & des bâtimens; un jardin nommé *Kiametabad*, qui a une parafange de largeur sur autant de longueur; auprès est une source d'eau chaude où l'on prend les bains. On voit dans cette ville l'observatoire que Houlakou khan a fait construire, & où observoit Nasir eddin al Thoufi.

105. ماسيدان *Masidan.*

Ville près du Schirouan; il y a beaucoup de fruits; des étangs, du soufre, du borax, du sel, & une fontaine dont l'eau est nuisible à ceux qui en boivent.

106. ميافارقين *Miafarekin.*

Longitude, 74—15. Latitude, 38—5.

Ville célèbre du Diarbekr. Il y a une église bâtie du temps du Messie, ses murs subsistent encore à présent. On y voit une ceinture ou cercle, & du sang de Josué, fils de Noun, qui guérit de diverses maladies.

107. مرند *Marand.*

Longitude, 80—15. Latitude, 37—50.

BAKOUT.

4.° Climat.

Ville ancienne près de Tebriz ou Tauriz, à dix parasanges, dans un territoire très-fertile & bien arrosé; à présent elle est en ruines. On y voit un grand collège, bâti par l'Atabek Ismaïl. Au près de cette ville est la montagne Mischad qui est fort élevée, remplie de jardins, de champs cultivés & de ruisseaux.

108. ناوس الظبية *Naous Eddhabiat.*

Lieu près d'Hamadan, dans le voisinage du château de Behramgour, qui est sur une colline élevée, & autour duquel il y a beaucoup de sources & des rivières : ce fut là où Behramgour tua une gazelle.

109. نسا *Nisa.*

Ville du Khorasan près de Sarkhas & d'Abiourd, bâtie par Phirouz, fils de Jazdejerd. Il y a hors de la ville un grand monastère bâti par Emad eddin Hamza al Nisaoui.

110. نخشب *Nakhshab.*

Ville célèbre du Khorasan, où il y a eu de grands hommes, entr'autres Ibn al Mokfa qui fit construire un puits dans lequel l'on voyoit la lune, en sorte que tout le monde s'y rendoit pour en être témoin, & on le prenoit pour un forcier; mais ce n'étoit qu'un grand vase qu'il avoit mis au fond. C'est la patrie d'Abou Tourab Askar, fils d'Houssâin al Nakhshabi, auteur du *Hatem al affam*. Il mourut l'an 245 de l'hégire (de J. C. 859).

111. نصرآباد *Nafrabad.*

Village du Khorasan, patrie d'Aboulcasem Ibrahim, fils de Mohammed al Nafrabadi & d'Abouali al Roudbari.

R r r ij

BACOU.

4° Climat.

112. نصيبين *Nesibin.*

Longitude, 75 — 20. Latitude, 37 — 5.

Ville du Dgeziret près de Sandgiar; on y voit beaucoup d'arbres & d'eaux; elle est entourée de murailles; il y a un cahendar. On y est sujet aux hémorroïdes, sur-tout les étrangers, & les scorpions y sont dangereux.

113. نهاوند *Nehavand.*

Longitude, 83 — ou 45, (15). Latitude, 34 — 20.

Ville ancienne près d'Hamadan; on dit qu'elle a été bâtie par Noé, d'où elle a pris le nom de *Nouahavend*, c'est-à-dire, lieu où a résidé Noé. Il y a un endroit qu'on appelle *Ouazouaz*, où est une grande pierre dont on raconte des merveilles.

114. نيسابور *Nisabour.*

Longitude, 92 — 30. Latitude, 36 — 21.

C'est une des plus grandes villes du Khorasan, très-bien bâtie dans un lieu fertile; elle étoit remplie de savans: il y a une mine de phirouzadge (turquoise) dont on fait un grand commerce, de la terre sigillée (thinalmakoul) qu'on ne trouve point ailleurs. C'est-là où les Ghozz attaquèrent le sulthan Sandgiar, & le firent prisonnier l'an 542 de l'hégire (de J. C. 1147); ils pillèrent cette ville, & les habitans furent transportés à Schadibadge.

Elle est la patrie de Rhadhi eddin Abouri; d'Aboukafem al Caschiri, auteur du *Resalat al Caschiria*; d'Abouabdallah, fils de Mohammed al Martaasch qui mourut l'an 368 de l'hégire (de J. C. 978).

115. نينوي *Ninioua, Ninive.*

BAKOUI.

4.^e Climat.

Village à l'orient du Tigre, vis-à-vis Moussoul.

116. ورجند *Ouardgend.*

Village des environs d'Hamadan. Lorsque quelqu'un est attaqué des hémorroïdes & que les médecins ne peuvent les guérir, on l'envoie à Ouargend, parce que les habitans ont une amulette & une plante qu'ils connoissent, qui guérit en peu de temps.

117. هرات *Herat.*

Longitude, 94 — 20. Latitude, 34 — 30.

Grande ville du Khorasan très-bien bâtie, avec des jardins & des eaux en abondance; elle a été construite par Alexandre. On y fabrique des vases de cuivre garnis en argent, dont on fait un grand commerce. Cette ville & ses environs ont été ruinés par les Tartares.

118. همدان *Hamadan.*

Longitude, 88 * — 5. Latitude, 35 — 10.

* D'Herb. 83.

Ville célèbre du Dgeziret, que l'on dit avoir été bâtie par Hamadan, fils de Phaloudge, fils de Sem; elle a quatre parasanges en longueur & autant en largeur; elle est en bon air, avec d'excellentes eaux & un terroir fertile. Ses habitans ne songent qu'à jouer & à danser, parce qu'elle est sous l'influence du Taureau & de Vénus. On dit que Darius attaqué par Alexandre, y déposa ses trésors, qu'ensuite Alexandre prit cette ville & la ravagea.

Il y a à la porte de cette ville une grande pierre ou rocher, qui est un talisman mis par Belinas par l'ordre de Cobad, à cause du grand froid & des neiges.

BAKOU.
4^e Climat.

C'est la patrie d'Aboulphadhl Badiezzaman, auteur de *Mécamat*, qui mourut l'an 398 de l'hégire (de J. C. 1007).

Il y a une fontaine d'eau chaude qui sort de la montagne; on va s'y baigner pour maladie.

119.  Yamkan.

Ville forte au milieu des montagnes près de Badakhshan, & jusqu'à présent imprenable, parce qu'il est difficile d'y monter. Il y a des mines d'argent & de balkhash (a) qui ressemble au laal (b); on y voit des bains bâtis par Nasirkhosrou, si étonnans qu'il faut les avoir vus pour croire ce qu'on en dit. Ce prince étoit un roi de Balkh, contre lequel ses sujets se révoltèrent, & l'obligèrent de se retirer à Yamkan, où il se fortifia, & où il fit bâtir un palais, des jardins & des bains.

CINQUIÈME CLIMAT.

Dans les pays où ce climat commence, à midi à l'équinoxe, l'ombre du soleil est de cinq pieds trois cinquièmes de pied & six cinquièmes de pied; dans ceux où il finit, elle est de six pieds & un demi-dixième & six dixièmes de pied. Il commence aux pays des Turcs orientaux, renferme les montagnes du Turkestan, Kaschgar, Phergana, Samarcande, Kharisme, la mer de Khozar (Caspienne) Bab al Abouab, Bardaa, l'Arménie, le pays de Roum, & finit à l'océan.

La longueur du jour au commencement de ce climat, est de quatorze heures un quart, au milieu de quinze heures un quart.

Son étendue d'orient en occident est de sept mille six

(a) Balkhash, sorte de rubis.

(b) Pierre précieuse, c'est le rubis.

DES MANUSCRITS DU ROI. ۵۰۳

cents soixante-dix milles & un dixième de minute. Sa largeur est de deux cents cinquante-quatre milles trente minutes.

BAKOU.

۵.° Climat.

۱. ابروک *Abrouk.*

Lieu du pays de Roum, où les Musulmans & les Chrétiens vont en pèlerinage; il est situé dans une montagne. Avant que de parvenir dans ce lieu, on est obligé d'abord de marcher sous terre, & ensuite on trouve un endroit découvert où l'on n'aperçoit que le ciel. Il y a une mosquée & une église; les Musulmans se rendent dans la première & les Chrétiens dans la seconde. On y voit beaucoup de corps morts étendus, comme s'ils avoient été percés de lances ou tués avec des flèches; leurs habits qui sont de coton n'ont point changé.

۲. اران *Aran.*

Contrée entre l'Adherbidgiane, l'Arménie & le pays d'Abkara ou Abkhadh; elle renferme beaucoup de villes & de villages; les principales sont Hira & Bailacan. Elle est arrosée par le Kour, fleuve qui vient du pays de Khazran, coule dans celui d'Abkhadh, qui est de la contrée de Lan, passe ensuite à Tephlis qu'il arrose, de-là à Khabza & Schamkour, à la porte de Bardaa, & enfin se mêle à l'Aras qui est plus petit; de-là celui-ci se rend dans la mer de Khozar.

Il y a dans ce pays la *levée du poisson* ou *sedd as-samak* qui est une pêcherie. On y voit beaucoup d'oiseaux & des champs semés de riz.

۳. ارزنجان *Arzendgiane.*

Longitude, 74 — ۵. Latitude, 38 — ۵.

Ville d'Arménie; ses habitans, dont les uns sont Musulmans & les autres Chrétiens, sont riches. Il y a une

BAKOUL.

5.° Climat.

montagne où l'on trouve une caverne du sommet de laquelle tombe de l'eau qui se change en pierre très dure.

4. أرزن الروم *Arzenerroum (ou Erzeroum)*.

Longitude, 77 — 5. Latitude, 39 — 40.

Ville célèbre d'Arménie près de Khelath, elle est ancienne; il y a une source où on se baigne au printemps, afin de se préserver de maladies pour le reste de l'année.

أرمينية *Armenia*.

Contrée entre l'Adherbidgiane & le pays de Roum; remplie de villes, de châteaux, de villages; ses habitants sont Chrétiens. La montagne de Hareth & celle d'Harirath situées dans ce pays, sont si élevées que personne ne peut y monter; on dit qu'elles renferment les tombeaux des anciens rois d'Arménie avec tous leurs trésors. Le philosophe Belinas y a mis un talisman pour empêcher qu'on y entre.

Il y a dans ce pays la fontaine de Zarouand près du lac d'Arménie dans la vallée des Kurdes; elle est très-renommée pour les plaies, les blessures & les tumeurs ou boutons.

أشبونة *Aschbouna, Lisbona*.

Ville d'Andalousie près du fleuve Tadgia; elle abonde en toutes sortes de fruits, & l'on y trouve des animaux pour les chasseurs & des poissons; elle est si près de la mer, que les flots battent ses murailles. Il y a une montagne où l'on trouve la pierre de baradi, pierre qui éclaire pendant la nuit comme une lampe. Dans la même montagne il y a une mine de dgiaza ou d'onyx.

7.

7. أشبيلية *Aschbilia, Séville.*

BAKOUL.

5.° Climat.

Ville d'Andalousie près de Laïla, dans un air salubre, avec de bonnes eaux & un terroir fertile en tout genre. Il y a chasse & pêche; il y vient des oliviers, & on y trouve du miel excellent.

C'est la patrie de Mohammed fils d'Arabi, surnommé *Mohieddin*, personnage très-savant & poète.

8. أقسوس *Acsous.*

Ville du pays de Roum; c'est la ville de Dikdianous al Dgiabbar, qui fut cause que les maîtres de la caverne prirent la fuite. Cette caverne qui est à une parasange de la ville, est tournée vers le Benat naasch (la grande ourse), de manière que le soleil n'y entre point; les corps morts ne s'y corrompent point; parmi eux il y en avoit sept qui étoient endormis (ce sont les sept dormans); il y a une mosquée sur la caverne.

9. أفلוגوين *Aphlougouin.*

Grande ville d'Arménie; les habitans qui sont Chrétiens, sont sujets à l'éléphantiasis, parce qu'ils mangent beaucoup de karnab; ils sont hospitaliers & soumis aux moines.

10. أنش *Anasch.*

Ville d'Andalousie près de Tadmir; les palmiers qui y sont en abondance, y viennent mieux que dans tout le reste de l'Espagne; on y fabrique de beaux tapis.

11. أندلس *Andalous, l'Espagne.*

Grande île du Mogreb ou du couchant, dont une partie est cultivée & l'autre déserte; sa longueur est d'environ un mois de chemin, sa largeur d'environ vingt

Tome II.

S f f

BAKOUL.

3.^e Climat.

jours, & de tour de plus de trois mois. Il y a, entre ce pays & celui des Francs, de grandes montagnes, dont une partie est dans le quatrième climat, & l'autre dans le cinquième.

On trouve dans l'Andalous beaucoup de villes, de villages, des fleuves, des arbres, des mines d'or, d'argent, de resas (plomb), de fer, de vif-argent, de soufre rouge & jaune, de zindgifar ou cinabre excellent, de toutia, d'alun, d'antimoine qui ressemble à celui d'Ispahan. Parmi les pierres, il y a le yakout, le belour ou cristal, le dgiaza ou onyx, le lazouard ou lapis-lazuli, le magnatis ou l'aimant, le idibadge, la pierre des Juifs, la marcaélite & la pierre de thalc. Parmi les plantes, le sounboul (*spica nardi*), le cost (plante aromatique), l'aschkakil, le aoud ou bois d'aloès, l'ambre baris.

Il y a deux souverains, l'un Musulman dont les états sont environnés par les Francs, l'autre Chrétien, borné par la Méditerranée.

Près de ce pays, à l'occident, est la mer Asouad ou noire, qu'on appelle *Mer des ténèbres*. A l'extrémité de l'Andalous est la réunion des deux mers; la largeur de ce détroit est de trois parasanges, & sa longueur de vingt-cinq: là on voit le flux & reflux deux fois dans le jour, & autant dans la nuit, parce que, quand le soleil monte, il presse sur les deux mers, & fait entrer l'océan dans celle de Roum, qui est au midi de l'Andalous. Sa couleur est verte, celle de la grande mer est noire: cette mer noire ne cesse de couler dans la mer verte jusqu'au déclin (midi); après quoi, au contraire, c'est la mer verte qui coule dans la mer noire, jusqu'au coucher du soleil; ensuite la mer noire monte & coule dans la mer verte, jusqu'à minuit; alors la mer verte s'élève & coule dans la mer noire jusqu'au lever du soleil.

Il y en a qui disent que, lorsque le roi de l'océan pose ses pieds sur la mer, elle déborde; lorsqu'il les retire, elle s'abaisse.

Il y a dans ce pays une montagne où est une caverne dans laquelle, quoiqu'il n'y ait pas de feu, si l'on en approche une mèche grasse au bout d'un bâton, elle s'enflamme.

BAKOU.

5.° Climat.

12. البينق *Albira*.

Ville d'Espagne près de Cordoue; elle est très-jolie: on compare ses environs à la plaine de Damas, à cause de sa fertilité. Sur ses rives on voit pousser l'arbre appelé *mouz*, figuier d'Adam. Il y a dans ce pays des cannes de sucre, des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre, de plomb (refas), de toutia, & des carrières de marbre: toutes ces productions sont autant d'objets de commerce.

13. باب الابواب *Bab al Abouab, le Derbend*.

Longitude, 85—5. Latitude, 43—5.

Ville étonnante, sur le bord de la mer de Khozar, bâtie sur le roc; l'eau de la mer bat ses murailles; sa longueur est d'environ trois parasanges, sa largeur est de la portée d'une flèche. Il y a des portes de fer avec des tours, & dans chaque tour une mosquée pour ceux qui s'occupent de la science de la religion. On place sur les murailles des gardes qui observent tout ce qui se passe au dehors. Cette ville a été bâtie par Anouschirouan; comme elle est une frontière importante, à cause des ennemis qui sont au-delà, les Khosroës en ont toujours pris le plus grand soin. Ce sont eux qui ont bâti la muraille qui est de grosses pierres liées avec du plomb; sa largeur est de trois cents coudées; sa hauteur égale le sommet des montagnes; elle se prolonge dans la mer où elle s'étend à la distance de sept parasanges, vers un lieu nommé *Houaschb*; c'est une montagne où il n'y a pas de chemin. La muraille est bâtie de pierres bien taillées, & si grosses qu'il a fallu cinquante hommes pour transporter les plus petites; elles sont scellées avec du plomb & des crampons. Dans l'étendue de sept parasanges, il y a

S f f ij

BAKOU.

5.^e Climat.

sept routes & sept villes, avec chacune un talisman, pour écarter les Turcs qui ne cessent de vouloir entrer par-là dans l'Iran; ces talismans consistent dans une figure de deux lions posés sur deux colonnes qui sont sur les murailles de la porte.

14. بستم *Bastam*.

Château fortifié dans la contrée de Ferghana; on y trouve des mines d'or, d'argent, de nouschadir ou sel ammoniac, dont on fait commerce.

Ce château est situé sur une montagne, où il y a une caverne de laquelle il sort une vapeur qui est comme de la fumée dans le jour, & comme du feu dans la nuit; personne n'ose y entrer à cause de l'extrême chaleur, à moins qu'on ne trempe ses habits dans l'eau; mais il faut se hâter d'en sortir.

15. بجانة *Badgiana*.

Ville d'Andalous, près d'Almeria; il y a beaucoup de bains où l'on se rend en si grand nombre, que souvent on ne trouve pas de place; on y a construit de beaux hospices: il y a deux salles dans les bains, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes.

16. بخارا *Bokhara*.

Longitude, 96—50. Latitude, 39—10.

Grande ville, ancienne & belle, dans le Maouarennahar, à sept journées de Samarcande, & à trente parasanges du pays de Sogd, dans un terroir fertile. Il y a des palais & des jardins; elle a des murs extérieurs & intérieurs. Bokhara a été le lieu d'assemblée & la demeure des savans, pour lesquels ses habitans ont beaucoup de respect. C'est la patrie de l'imam Mohammed, fils d'Ismaïl al Bokhari, auteur du livre intitulé *Sahih*; il demeurait à Vafeth.

17. بکویہ *Bakouïa.*

BAKOUÏ.

5.° Climat.

Longitude, 84—30. Latitude, 39—30.

Ville bâtie en pierres, sur le bord de la mer de Khozar (ou mer Caspienne), dans la contrée de Derbend, près du Schirouan; elle est battue par la mer, qui a pris à présent une partie des tours & des murs, & qui est voisine de la mosquée. Il n'y a que des rochers sur lesquels sont bâties les maisons; l'air y est bon, mais on n'a de l'eau que des puits creusés dans le roc, & de quelques fontaines qui en sortent. Le terrain est stérile, & on y apporte tout du Schirouan & de Moucan; les jardins qui sont fort éloignés, & où les habitans vont passer l'été tous les ans, produisent des figues, du raisin & des grenades.

Il y a dans cette ville deux forteresses bien bâties; la plus grande est près de la mer qui baigne ses murs, les Tartares n'ont pu la prendre; l'autre qui est très-haute, a été ruinée à son sommet, dans les sièges.

Il règne dans cette ville, nuit & jour, des vents impétueux, & dans certains temps si forts, qu'on ne peut y résister ni se tenir à terre; ils précipitent dans la mer, hommes, chevaux & troupeaux, ce qui arrive en hiver.

Il y a des mines de poix (car), des fontaines de naphth, dont on tire par jour plus de deux cents charges de mulet: à côté est une autre source de naphth blanc comme du mercure, & gras, qui coule jour & nuit, on en tire pour mille drahmes.

Près de ces fontaines on trouve une pierre jaune & dure qui s'enflamme comme de la cire; on en coupe des morceaux que l'on porte dans la ville, où elle sert de bois pour les habitans & pour les bains.

A une parasange de cette ville, il y a un endroit qui jette du feu sans cesse; on dit que c'est une mine de soufre; auprès de ce feu est un village habité par des Chrétiens, qui font de la chaux qu'ils vendent.

BAKOUÏ.

5.^e Climat.

Il y a aussi dans ces environs des salines dont on tire d'excellent sel, que l'on transporte dans les autres pays. Auprès est une île où l'on va à la chasse des chiens de mer : on prend leur peau & les graisses qui servent à la préparer ; on les remplit ensuite de naphth, dont on charge les vaisseaux, pour le porter dans les différens pays ; il s'y fait aussi un grand commerce de soie qui est belle. On voit encore dans certaines années une espèce de grand feu qui sort de la mer, & s'élève au point qu'on l'aperçoit à une journée de distance ; il reste un temps assez long, ensuite il se dissipe.

Aux environs de la ville, il y a des villages qui ont chacun leur château. Les habitans de la ville suivent la doctrine de l'imam Schafei ; elle est, dit l'auteur, la patrie de mon Pere al Imam al Alem Saleh, fils de Nouri, qui, en 806 de l'hégire (de J. C. 1403), étoit âgé de soixante-dix-sept ans.

18. بركة Bardaa.

Longitude, 83—5. Latitude, 30—40.

Ville du pays d'Aran, bâtie par Cobad ; elle est célèbre par la bonté de ses mulets ; son terroir est fertile, on y trouve des phondocs ou noisettes, & le schahbelout, châtaignier. Il y a un fruit qu'on appelle *darcal* ; (ce pourroit être *dourrakin*) la pêche, supérieur au ghoubaira.

19. باد Badh.

Contrée entre le pays d'Aran & l'Adherbidgiane ; le ciel y est très-nébuléux.

20. بالنسية Balansia, (Valence).

Ville ancienne d'Espagne, dans un canton très-fertile ; & où l'on trouve tout ce que la terre & la mer produisent ; il y vient beaucoup de safran, comme dans la terre de Roudraouard.

21. بيلقان *Bailacan.*

BAKOU.

5.^e Climat

Longitude, 83—30. Latitude, 39—50.

Ville du pays d'Aran, avec de hautes & fortes murailles; bâties par Cobad. Dans cette ville & dans ses environs il n'y a pas de pierres. C'est la patrie de Moyn eddin al Bailacani, poète célèbre.

22. تفليس *Teflis.*

Longitude, 83—5. Latitude, 43—5.

Ville fortifiée, au-delà de laquelle le Musulmanisme n'est plus établi; elle est la principale du pays des Kurges. Elle a été bâtie par Khosrou Anouschirouan, & ensuite par Ishac, fils d'Ismaïl Moula ben Ommia; elle est arrosée par le fleuve Kour; ses habitants sont les uns Musulmans, & les autres Chrétiens. D'un côté on appelle à la mosquée, & de l'autre on sonne des cloches. Il y a beaucoup de pins (fenoubar); il s'y trouve une fontaine très-chaude où l'on prend les bains.

23. تركستان *Turkestan.*

C'est le nom d'une grande contrée, dont une partie s'étend jusqu'au septième climat; parmi ses habitants les uns vivent sous des tentes, les autres dans des villages. Ils sont braves, durs & ont l'air de bêtes féroces, la face large, le nez écrasé; ils sont furieux, injustes, & vivent comme des bêtes.

Il y a dans le pays des mines d'or & d'argent, une montagne de feu où est une caverne qui ressemble à une maison; tout ce qui en approche est brûlé. Il y a des mines de balkhasch, de lazouard & de badgiadec (espèce de rubis); on y trouve de très-bon musc, le samour (du petit-gris), la pierre yaschab, (le jaspe) & le sindgiab.

BAKOU.

5.^e Climat,

24. چغانیه Dgiordgiania (c).

Une des principales villes du Kharisme, sur le bord du Dgihon; elle est grande & célèbre: ses habitans s'appliquent aux arts mécaniques, comme à ceux du fer, de la menuiserie; & les femmes savent parfaitement coudre & broder.

Une des choses remarquables, sont les melons de ce pays. Cette ville est environnée de sables coulans, semblables à ceux de l'Égypte, dans l'espace de huit parasanges en longueur & en largeur. Il y pousse un arbre dont les épines sont longues comme des aiguilles, c'est le *chouk al dgimal*, sur lequel on ente le citron dans le Khorasan.

Lorsqu'il est temps de semer les melons, les gens du Kharisme vont dans cet endroit dont chacun a une portion; on fend les racines & les branches de ce schouk, on y met les graines de melon & on les y laisse; cette graine pousse sans qu'il soit besoin de la cultiver, & dans le temps, la terre est couverte de melons si excellens, qu'on en envoie dans les autres contrées pour faire des présens,

25. جترة Dgiatra,

Longitude, 83 — 5. Latitude, 41 — 20.

Ville fortifiée dans le pays d'Aran, sur les frontières des Musulmans, près du pays des Kurges; elle abonde en productions de toute espèce. Ce pays est arrosé par le fleuve Cardacas qui vient de celui des Kurges; il coule pendant six mois, & son cours est interrompu le reste du temps. Ses habitans sont d'un caractère tranquille; adroits à élever les vers à soie, & à faire des étoffes de soie. A une station de la ville est le château de Harak, autour duquel il y a des jardins, des eaux, des arbres;

(c) C'est la même que Korkandge,

l'air

l'air y est excellent; en été, les habitans de Dgiabra (ou Dgiouza) s'y rendent.

BAKOU

5.^e Climat.

Il y a dans ce pays une montagne élevée, sur laquelle vient une plante qu'on appelle *khour*, qui ressemble au *tout* de Syrie (mûrier); on s'en sert dans les maladies du foie, & on n'en trouve que là & dans le Schirouan.

Cette ville est la patrie d'Abou Mohammed al Nedhami, poète célèbre, auteur du *Divan Hassan*, du *Dasian Khofrou ou Schirin*, du *Dasian leilet ou Madgenoun*, & du *Makhzin al asrar*, ou *hapht tanakkar*.

26. ختلان *Khatlan*.

Ville du pays des Turcs, entre deux montagnes; il y a un peuple qui tous les ans sort pendant trois jours, & va à la chasse pour l'année. On tire de ce pays de très-bons chevaux; il n'y en a point de semblables ailleurs.

27. خلاط *Khelath*.

Longitude, 75 — 50. Latitude, 39 — 20.

C'est une des principales villes d'Arménie, remplie de fruits, d'eaux & d'arbres. Ses habitans sont les uns Musulmans & les autres Chrétiens; ils parlent persan, arménien & turk; ils sont habiles à faire des serrures, à travailler le fer. On tire aussi de là du poisson appelé *thamrikh*, dont on fait un grand commerce.

28. خوارزم *Khouarisme*.

Grande contrée remplie de villes & de villages. Ses habitans ont du courage, de l'équité, de la bonne foi, aiment le bien, & sont humains envers les étrangers & les foibles. L'air du pays est sain; il y a de bonnes eaux, d'excellens fruits, des chevaux, des oiseaux de proie.

Tome II.

Ttt

BAKOUÏ.

5.^e Climat.

des ouabr, des couleurs pour la teinture des habits : le Dgihon qui y passe, sort des frontières de Badakschan, reçoit plusieurs rivières sur les frontières de Khatl; augmenté par les fleuves de Boutam, de Saganian, qui viennent du pays des Turcs, il passe dans un pays désert, dans une montagne & sous un pont qui est dans un lieu fort étroit; ce pont est la frontière entre le pays de Khatl & Ouaschkhar; ensuite il traverse plusieurs villes, entre dans le Kharisme auquel il est très-utile, & se rend dans un lac qu'on nomme le lac du *Kharisme*, distant de Kharisme de six jours de marche. On tire de ce lac une pierre qui a la figure d'un melon, on l'appelle *pierre judaïque*; elle a différentes propriétés, entr'autres elle est bonne pour les rétentions d'urine.

29. *خوي Khoï.*

Longitude, 79 — 40. Latitude, 37 — 40.

Ville bien bâtie dans l'Adherbidgiane; elle est fortifiée par de bonnes murailles; il y a des eaux, des arbres, des fruits, & une fontaine nommée *Kanka* ou *Kankala*, dont les eaux en été sont très-froides & très-chaudes en hiver.

C'est la patrie du cadhi Schamseddin al Kouini, très-versé dans les loix. Lorsque les Tartares firent leur irruption; il passa dans le Khorasan & de là en Syrie, où il mourut l'an 640 de l'hégire (de J. C. 1242).

30. *خيوك Khaïouc.*

Village du Kharisme; c'est la patrie d'Aboukhebab Ahmed, fils d'Omar, fils de Mohammed al Khaïouki, surnommé encore *Nodgemeddin al Kourdi*; il mourut aux environs de l'an 610 de l'hégire (de J. C. 1213).

31. دیر برصوما *Dir Barsouma.*

BAKOUÏ.

5.^e Climat.

Monastère situé sur la pointe d'une montagne du pays de Roum près de Malathie; les Chrétiens disent que Barsouma étoit un apôtre. Il y a dans ce monastère beaucoup de religieux, & on y va en dévotion du pays de Roum, du Diarbêkr & de la Syrie.

32. روم *Roum.*

Grand pays très-fertile & très-abondant en fruits, en bestiaux; les habitans sont les uns Musulmans, les autres Chrétiens; il y fait si froid en hiver, que l'eau devient dure comme la pierre. Les Roum habitent dans l'occident du cinquième & du sixième climat; le froid qui influe sur eux fait qu'ils sont blancs avec des cheveux roux. Ils aiment la joie & les plaisirs, parce qu'ils sont sous l'influence de la planète de Vénus. Les chameaux n'y naissent point. Ces peuples sont si habiles dans la peinture, qu'ils représentent un homme riant ou pleurant, gai ou triste; ils peignent les rois, les philosophes, les religieux. Il y a entre Acscheher & Antioche une fontaine de feu assez fort pour brûler le bois; c'est ce qu'a fait éprouver le sultan Alaeddin.

33. رندا *Randa ou Zanda.*

Ville du pays d'Andalousie dans le territoire de Také; on y amène de l'eau du côté de l'orient. Il y a le fleuve Zanda qui se perd dans une caverne & disparoît pendant quelques milles, après quoi on le revoit sur la terre.

34. زخشر *Zamkhschar.*

Village du Kharisme, qui est la patrie d'Aboulcasem Omar, fils de Mahmoud Dgiarallah al Zamkschari, auteur de plusieurs ouvrages.

T t t ij

BAKOUÏ.
3.° Climat.

35. *سمرقند Samarcande.*

Longitude, 98—20. Latitude, 40—5.

Ville célèbre du Maouarennahar, la principale du Sogd. On dit que son premier roi est Kaikaous : son territoire est le plus fertile & le plus agréable qu'il y ait au monde. Il y a une montagne où est une caverne, dont en été l'eau qui dégoutte se forme comme en charbon, & brûle en hiver.

C'est la patrie de Rokneddin, fils d'Amidi, qui mourut environ l'an 610 de l'hégire (de J. C. 1213).

36. *سيواس Siouas.*

Longitude, 71—30. Latitude, 39—30.

Ville du pays de Roum, fortifiée & abondante en fruits. Ses habitans sont les uns Musulmans, les autres Chrétiens; les premiers sont Turkomans, suivant la doctrine d'Abouhanifa. Dans l'hiver, il y tombe tant de neige que la terre en est couverte, & que les oiseaux se réfugient dans la ville sur les maisons.

37. *شاش Schasch.*

Longitude, 99—10. Latitude, 42—30.

Ville & contrée du Maouarennahar, arrosée par le Sihon qui vient du Turkestan; le pays est très-fertile. Toutes les maisons y ont de l'eau qui coule, & tout est plein de verdure. Il a été ravagé du temps du sulthan Mohammed, fils de Khouaresm-schah.

C'est la patrie d'Aboubekr Mohammed, fils d'Ali, fils d'Ismaïl al Cassaf al Schami, très-savant dans la religion, & auteur de plusieurs ouvrages;

D'Ali, fils d'Abbas, fils de Scharih, qui a porté le premier dans le Maouarennahar la doctrine de Schafei.

Il y a dans ce pays la montagne Afira, d'où il sort du naphth; elle renferme des mines de phirouzadge (turquoise), de fer, de cuivre, d'ank (plomb), & d'or. On y trouve des pierres qui brûlent comme des charbons.

BAKOU.

5.^e Climat.38. شاطبة *Schatiba*.

Grande ville ancienne dans l'orient de l'Andalousie; ses habitans passent pour être très-méchans. C'est la patrie d'Almocri al Schatibi, auteur d'un long poëme sur les Ommiades.

39. شاشين *Schaschin*.

Île (*d*) vis-à-vis les frontières de l'Andalousie; sa longueur est de vingt journées; elle est remplie de fruits & de pâturages; tous les moutons y sont blancs & on n'y en trouve pas de noirs: ses habitans, les grands, ainsi que le peuple, ont des colliers d'or. Il y a une espèce de laine qui est très-belle. On dit que les femmes de ce pays mêlent cette laine avec du poil de cochon, & qu'elles font un ouvrage dont la couleur est d'un blanc de turquoise (*e*).

40. سنترين *Schanterin*.

Ville de l'Andalousie, sur le bord de la mer; elle est bâtie près du fleuve Badgia qui déborde dans les fonds comme le Nil en Égypte, & les habitans sèment dans ces eaux débordées.

On trouve dans ce pays l'ambre que la mer jette sur son rivage.

Il sort de la mer en cet endroit un animal que l'on prend avec des filets; il est de couleur d'or, son poil a

(*d*) J'ai déjà averti que par île, il ne faut souvent entendre que *presqu'île*.

(*e*) Phirouzadgi.

BAKOU.

5.^e Climat.

la douceur de la soie : on en fait des étoffes dont le prix monte jusqu'à mille dinars.

41. شلب *Schalab.*

Ville de l'Andalousie, près du Badgia. Il y a des marais qui sont fort étendus, & une grande montagne où l'on trouve des eaux. Ce pays produit des pommes qui ont jusqu'à trois aschbar de circonférence. A présent cette ville est occupée par les Francs.

42. شبيلة *Schebila.*

Village de la contrée d'Osroufchnah, dans le Maouaren-nahar, dépendant de Bokhara. C'est la patrie d'Aboubekr Dalk, fils de Dgiafar al Schebili, auteur du livre *Halal al adgibe*. Il mourut l'an 334 de l'hégire (de J. C. 945), âgé de quatre-vingt-sept ans.

43. شروان *Schirouan.*

Contrée & ville près de Babalabouab, bâtie par Anou-schirouan, qui lui donna son nom. Ses rois sont de la race de Behram gour.

Il y a une plante, qu'on appelle *ouana*, qui ressemble à deux testicules, l'un est desséché & l'autre est frais; le premier est bon, le second nuisible à ceux qui veulent avoir des enfans. C'est la patrie d'Aphdhaledin al Khacani, poète très-savant. Il mourut l'an 581 de l'hégire (de J. C. 1185).

44. شابوران *Schabouran.*

Ville du pays de Bab al abouab. Il y a un trou profond où Aphrasiab renferma le roi Bidgian, & mit sur lui un gros rocher; ce fut Roustam qui l'en délivra. Il y a là le Didgelat al Khanazir, dont il est parlé dans le Schahnamah.

Il y vient beaucoup de plantes propres à la teinture, & dont on fait commerce.

BAKOWI.

3.^e Climate45. صغد *Sogd (f)*.

Contrée entre Bokhara & Samarcande ; c'est un des jardins du monde : elle renferme plusieurs villages dans un terroir très-fertile, où les arbres sont couverts d'oiseaux, dans l'étendue d'environ cinq jours ; la dimension est de trente-six parasanges sur quarante-six. On n'y voit que de la verdure & des jardins, des bassins, & une belle culture.

46. طراز *Tharaz (g)*.

Ville sur les frontières de Schafch, dépendante du Turkestan ; c'est la frontière du Musulmanisme. Cette ville est dans un terroir fertile, plein de bonnes eaux, où règne un air agréable ; elle ressemble à un jardin. Ses habitants sont d'une belle figure.

47. طرطوشة *Thorthose*.

Ville ancienne de l'Andalousie, près de Valence ; elle est voisine du fleuve Ebra. C'est une terre maritime.

Il y a des mines d'antimoine & de zadgiage ou verre.

48. طليطلة *Thalithala, (Tolède)*.

Grande ville de l'Andalousie, qu'on nomme *la ville des rois* ; son air & son terroir sont très-bons. Il y a un pont célèbre qui n'a point son pareil dans le monde ; il est d'une

(f) Quelqu'un a mis en note dans le manuscrit, *Sephed* ; c'est une erreur. Le texte prouve la fausseté de cette correction, puisque Sephed est en Syrie.

(g) Il y a Thaouaz dans le manuscrit ; c'est une faute de copiste.

BAKOU.

5.^e Climat.

seule arche d'un bord de la rivière à l'autre ; c'est la plus grande qu'il y ait , excepté celle du pont de Tyr. On dit que près de Tolède il y a un grand fleuve sur lequel les génies ont bâti un pont de pierres qui joint deux montagnes ; les pierres en sont comme scellées avec des crampons de fer & du refas noir qui est le plomb. On trouve dans les environs la *pierre de pluie* ; & dans la ville on voit la figure de deux taureaux de pierre. C'est le lieu où l'on transporte les rois lorsqu'ils sont morts , & on écrit sur leur tombeau leur âge & la durée de leur règne.

49. غرناطة Grenade.

Grande ville ancienne , près d'Albira ; c'est une des plus belles & des plus fortes de l'Andalousie. Son nom dans la langue du pays signifie *Remana* (grenade). Elle est arrosée par le fleuve Phaloum , qui porte avec lui des grains d'or pur ; elle est couverte par la montagne de neige. Il y a dans ce pays des oliviers extraordinaires ; à un certain jour de l'année , au lever du soleil , on prend de l'eau d'une fontaine qui est aux environs , on les en arrose , & aussitôt les fleurs paroissent , se nouent & grossissent le même jour.

50. فراغة Pharaga.

Ville de l'Andalousie , près de Lerida ; elle est bien bâtie : il y a des eaux & de beaux jardins. Elle est garnie , sous terre , de conduits qui servent d'asyle quand on aperçoit l'ennemi.

51. فرغانة Pharghana.

Contrée de Maouarennahar , sur les frontières des Turcs. Le pays abonde en fruits : la ville a été bâtie par Anouschirouan , qui y a transporté des habitans pris de toute sorte de familles ; il l'a nommée *Harkhana*. Ils ont beaucoup de bonne foi & d'équité.

II

DES MANUSCRITS DU ROI. 521

Il y a une chaîne de montagnes qui s'étend jusque dans le pays des Turcs. On trouve dans cette contrée du raisin, des pommes, des dgiouz ou noix, des rihan (basilic), des pistaches (phostac); une montagne dont les pierres sont aussi brûlantes que des charbons ardents; on emploie les cendres pour blanchir les habits. Il y a une source dont l'eau se glace en été, & est très-chaude en hiver.

Il y a des mines d'or, d'argent, de vif-argent, de fer, de cuivre, de phirouzadge ou turquoise, de zadge ou de vitriol, de nouschadir ou sel ammoniac, de *napht*, de *car* ou poix, & de zipht, autre espèce de poix.

C'est la patrie du scheïkh Omar, surnommé *Raschid eddin al Pharghani*, versé dans toutes les sciences; le khalif Mostanser le mit à la tête de son collège (h).

BAKOUR.

5.° Climat.

52. قالقلا *Kalikala*.

Ville d'Arménie, d'où l'on tire les tapis appelés *zelali*, qu'on nomme encore *cali*. Ses habitants sont fort habiles dans cette fabrique. Il y a l'église des palmes qui appartient aux Chrétiens; on y voit un trésor qui renferme beaucoup de livres & de croix. Lorsque la nuit des palmes arrive, on ouvre les portes; on en tire une poussière blanche que l'on jette sur le peuple, pour chasser les scorpions & les serpents.

53. قرطبة *Corthoba, Cordoue*.

Longitude, 38—26. Latitude, 35.—*.

Grande ville au milieu de l'Andalousie; elle est la résidence des rois Omniades. Elle a quatorze milles de circuit; sa largeur est de deux milles; elle est située sur un grand fleuve

(h) Golius a publié son *Traité d'astronomie*, avec une traduction latine & des notes très-curieuses, un vol. in-4.°

BAKOUL.

5.^e Climat.

où il y a deux ponts. Sa mosquée est la plus grande que l'on connoisse.

On trouve dans les environs des mines d'argent, de schadhnage, pierre qui arrête le sang. Il y a aussi une mine de toutia, d'où l'on tire des charges de chameau, estimées chacune environ cinq cents dinars ou pièces d'or.

54. قلعة اللان *Calaat al Lan, (Château des Lan).*

Longitude, 83—5. Latitude, 44—5.

Château très-fort, dans le pays de Lan, sur le sommet d'une montagne qu'on nomme *Bab al Lan, porte des Lan*. Il a été bâti par Sindbad, fils de Kischtasf, fils de Lohorasf : on dit qu'un seul homme peut y arrêter des armées. Il est sur un rocher dont il sort une fontaine; il y a un pont d'une structure extraordinaire.

قيسرية *Caifaria.*

Longitude, 69.—5. Latitude, 39.—9.

Grande ville du pays de Roum, bâtie en pierres & très-peuplée. On y voit autour de beaux édifices & des ruines d'anciens bâtimens, la prison de Mohammed, fils d'Hanifa, la mosquée d'Abou Mohammed al Batthal, des bains bâtis par le philosophe Belinas pour le César de Roum.

Auprès de cette ville il y a une montagne remplie de serpens, qui n'en sortent pas à cause des talismans que les philosophes ont fait pour les y retenir.

كش *Kesch.*

Longitude, 99—30. Latitude, 39—30.

Ville fortifiée, près de Samarcande; elle a un cahendar & un faubourg; son circuit est de trois parasanges : les

DES MANUSCRITS DU ROI 523

bâtimens y sont beaux. Il y a des eaux coulantes & des jardins; il y vient des citrons dont on fait commerce: dans les montagnes, il y a beaucoup de plantes aromatiques. On tire de cet endroit du sel en pierre.

BAKOUF.

5.° Climat.

57. كندبادام *Kendbadam.*

Petite ville des environs de Khodgende, dans le Maouarennahar. On y trouve le louz al pharik (forte d'amende) dont l'écorce s'ôte en la froissant dans la main; on l'appelle *kendbadam*.

58. كبله *Kabla.*

Ville de l'Andalousie, près de Séville; elle est ancienne, dans un terroir fertile & arrosé. Il y a d'anciennes ruines: on y voit le fleuve Lahsch qui a trois sources; celle du Lahsch, la plus abondante, est bonne à boire; la seconde, est la fontaine de l'alun, d'où l'on tire de l'alun; la troisième, est la fontaine du zadge, d'où l'on tire du zadge (ou vitriol). Lorsque les deux dernières dominant sur l'autre, l'eau de celle-ci change de goût. Les murailles de la ville sont singulièrement bâties. Il y a chasse & pêche dans les environs; on y vend de très-bons passereaux; il y vient du raisin admirable; on y prépare le cuir comme à Thaïf.

59. كشبونة *Kaschbouna.*

Ville ancienne de l'Andalousie, à l'occident de Cordoue; son miel est excellent. Il y a une mine d'or pur (tibr); & on trouve sur le rivage l'ambre surnommé *alphaïc*. Les Francs ont pris cette ville l'an 563 de l'hégire (de J. C. 1167).

60. لورقة *Lourka.*

Grande ville d'Andalousie, la principale de la contrée de
U'u ij

BAKOU.

5.° Climat.

Tadmîr. Elle est célèbre par ses plaines; il y a beaucoup de fruits, des oliviers, du raisin dont les grappes pèsent jusqu'à cinquante rothl ou livres; le blé y donne cent pour un. Ce pays est arrosé par un fleuve qui est comme le Nil.

61. ماوراءالنهر *Maouarennahar.*

Ce pays très-fertile & très-peuplé est arrosé par le Dghon; l'air y est sain, le terroir bon. Ses villes sont Bokhara, Samarcande, Dgiound, Khodgende; les habitans doux, honnêtes, adonnés aux sciences, vivent comme s'ils n'étoient qu'une famille renfermée dans un endroit; ce pays est limitrophe du Kharisme.

62. مدينة النحاس *Medinat al nehas.*

On la nomme encore *Medinate al Saphar* (la ville du cuivre); elle est célèbre: on dit qu'elle a été bâtie par Dhoulcarnain, qui y a déposé ses trésors avec des talismans pour empêcher qu'on y touche. Dans l'intérieur il y a une pierre de baht, qui est l'aimant de l'homme; on la nomme ainsi, parce que si un homme s'en approche de trop près, il y est attiré & attaché comme le fer l'est à l'aimant; il ne peut plus s'en séparer & il meurt: on trouve cet aimant dans les déserts de l'Andalousie.

Le tour de cette ville est de quarante parasanges, la hauteur de ses murs de cinq cents coudées; elle n'a point de portes, ses fondemens sont inébranlables; ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'elle a été bâtie par Soliman, fils de David. Moussa, fils de Naïr, lieutenant d'Abdolmalik, força son armée de s'en approcher, y mit une échelle avec laquelle il atteignit au haut de ses murs, & y introduisit un homme qui ne reparut plus; il y entra également & ne revint point: (mais laissons toutes les fables que l'on débite sur cette ville).

63. مصیصة *Massiffa*.

BAKOU.

5.° Climat.

Longitude, 69—15. Latitude, 36—45.

Ville du pays de Roum sur les frontières des Musulmans; on la nomme ainsi de *Massiffa*, fils de Roum, fils d'Yaphan, fils de Sem, fils de Noé. On fait dans cette ville des étoffes qui ne changent point lorsqu'on les lave; quelquefois elles montent jusqu'à trente dinars; il s'en fait un grand commerce.

64. ملطية *Malaehie*.

Longitude, 71—5. Latitude, 37—5.

Ville célèbre du pays de Roum, où il y a une fontaine dont l'eau en sortant est bonne à boire, mais à quelque distance de-là elle se pétrifie.

65. موقان *Moucan*.

Longitude, 83—5. Latitude, 39—5.

Contrée à l'extrémité de l'Adherbidgiane; elle est remplie de villages & de prairies; on la voit en allant d'Ardebil à Tauriz. Elle étoit habitée par des Turkomans, mais les Tartares les en ont chassés, & y demeurent dans l'hiver.

66. نجوان *Nacdgiouan*.

Longitude, 81—15. Latitude, 33—40.

Belle ville de l'Adherbidgiane, avec des murailles & un cahendar; elle est dans une plaine sur une hauteur d'où l'on voit l'Aras. Il y a beaucoup de jardins remplis d'arbres & de fruits; l'air y est agréable, l'eau bonne. On y voit de beaux bâtimens, des collèges, des khans ou caravanserails. Ses habitans sont fort adroits à faire

BAROUI.
3.° Climat.

des instrumens de bois, & des vases khalindgiens avec le thoubaq (i), qui sont ciselés; il s'en fait un grand commerce.

67. هرقله *Harcla*.

Grande ville du pays de Roum, où les Césars ont demeuré; elle a été bâtie par Herkel (Héraclius). Le khalif al Raschid la prit l'an 191 de l'hégire & de J. C. 806, & ensuite il la détruisit, faisant prisonniers ses habitans.

68. هزاراسب *Hezarasp*.

Longitude, 94 — 5. Latitude, 41 — 5.

Grande ville avec un fort château dans le Kharisme; elle est environnée d'eau, & forme une île; il n'y a qu'un seul chemin pour y entrer.

Elle est la patrie de Rhamet, fille d'Ibrahim, surnommée *al Hazaraspia*; elle ne mangéa pas pendant trente ans.

69. وشلة *Ouaschla*.

Village du pays de Dgiouin dans l'Adherbidgiane; il y a une fontaine dont l'eau est très-purgative.

70. ياسى جمق *Yasi dgiamc*.

Lieu entre Khelath & Arzen erroum, où il y a une fontaine dont l'eau sort avec un si grand bruit, que les animaux qui paissent vis-à-vis meurent sur le champ, de sorte qu'on voit autour beaucoup de cadavres de bêtes & d'oiseaux. On a mis à une certaine distance un homme qui empêche les voyageurs d'en approcher.

(i) Sorte d'arbres. Golius le rend par *ocymum agreste*.

71. *یونان Younan, la Grèce.*

BAKQUI.

5.^e Climat.

Pays dans la terre de Roum, qui renferme beaucoup de villes & de villages, & est la patrie des philosophes Grecs, de Socrate, de Platon, d'Aristote, de Diogène, de Ptolémée, de Belinas, auteur de la science des Talismans; de Phithalgouras (Pythagore), d'Aklimoun, auteur de la science de la divination; d'Archimède, d'Hippocrate & de Galien.

SIXIÈME CLIMAT.

Dans les lieux où commence ce climat à l'équinoxe, à midi l'ombre est de sept pieds six dixièmes & un sixième de dixième de pied; à la fin, elle est d'un pied de plus. Il comprend les habitations des Turcs de l'Orient, Cali, Coun, Kharfin, Kiman, Taghazghaz; le pays des Turkomans, de Khozar, de Lan, du Serir, de Constantinople, de Rome; celui des Allemands & des Français, le nord de l'Andalous, & finit à la mer du Mogreb. La longueur du jour au commencement de ce climat est de quinze heures & demie; à la fin, de quinze heures & demie & un quart. Sa longueur depuis l'orient jusqu'à l'occident, est de sept mille cent soixante-quinze milles soixante-trois minutes; sa largeur, de deux mille quinze milles trente-neuf minutes.

1. *أبرکند Abrekenda (a).*

Grande ville du pays des Français, bâtie en pierres; elle n'est habitée que par des moines, & il n'y entre ni femmes

(a) Il est difficile de reconnoître plusieurs des pays de l'Europe, dont parle l'auteur, parce que les noms en sont extrêmement défigurés, soit par le récit des voyageurs, soit par la faute des copistes; d'ailleurs, il n'en dit pas souvent assez, pour nous mettre à portée de le deviner. Malgré ces différens inconvéniens, je n'ai pas cru devoir supprimer ces

BAKOUI.

6.^e Climat.

ni enfans. Son martyr (ou saint) qu'on nomme *Tadgellabbah* y est inhumé; c'étoit un évêque qui vint en ce lieu, & y bâtit une grande église respectée des Chrétiens: elle est très-riche en or & en argent, & en vases faits de ces métaux. Il y a deux statues d'argent, l'une qui représente le saint, la face tournée vers le couchant, l'autre dont le poids est de trois cents rothl; sa couronne est d'yacout & d'émeraudes: c'est la statue du Messie.

2. باني و ارث *Bani & Areth.*

Ce sont deux villes dans le pays des Francs, ainsi nommées du nom de leurs fondateurs, qui étoient un roi & sa femme. La ville de Bani est célèbre; au milieu il y a un palais de marbre où est la statue de Bani qui regarde la mer, vis-à-vis les vaisseaux qui viennent d'Afrique. A un mille de Bani est la ville d'Arnschia, au milieu de laquelle est un palais aussi de marbre où est la statue d'Arnschia.

3. أفرنجة *Afrandgé, les Francs.*

Grand royaume à l'extrémité occidentale du sixième climat; il contient environ cent cinquante villes; la capitale est Bouïra. La longueur de ce pays est d'environ un mois, sa largeur est un peu plus; il y a peu de vignes. Les Francs sont Chrétiens, gens de guerre, de mer & de terre; ils ont beaucoup de patience & de courage, & préfèrent la mort à la fuite. Ils s'exercent au commerce & aux arts.

détails, qui nous font connoître l'état de la géographie chez les Orientaux. Il ne faut pas oublier qu'ils donnent le nom de *Francs* à tous les Européens.

4. أنطركخت *Antharkhat* (b).

BAKOU.

6.^e Climat.

Grande ville du pays des Francs. Le pays est grand, la terre n'y est pas bonne pour semer; il n'y a pas de bois, & pour l'usage de la vie, on se sert d'une espèce de boue qui en tient lieu.

5. أيرلاندة *Irlanda*.

Grande île située dans le nord du sixième climat; c'est le lieu principal où demeurent les Madgious (c); elle a de tour 1000 milles. Ses habitans suivent les rites des Madgious, & portent de grands baranis (d) qui vont jusqu'à cent dinars.

6. بردميلة *Bardmila*.

Ville du pays des Francs, remplie d'eaux, d'arbres, de fruits & de grains; ses habitans sont Chrétiens. On y voit deux bâtimens élevés sur des colonnes; sur les côtes on trouve de l'ambre qui est très-bon. On rapporte que lorsque l'hiver arrive, & que les habitans ne peuvent plus naviguer, ils vont dans une île voisine où il y a une espèce d'arbre qu'on nomme *maouta* (ou *maouca*); ils en ôtent l'écorce, & trouvent entr'elle & le bois, une substance blanche, qu'ils mangent.

Il y a une montagne élevée, sur laquelle est une statue qui annonce qu'il ne faut pas aller plus loin sur la mer.

(b) Je crois que c'est l'Angleterre, & que le copiste aura écrit ainsi au lieu d'Ankhatthar. Il la désigne comme une ville, ce qui est une faute.

(c) Madgious, ce nom désigne les Mages ou Ghébres de Perse; mais j'ai vu des auteurs Arabes qui le donnent à d'autres peuples, aux Normans, qui, l'an 844, firent des courses sur les côtes d'Espagne. *Histoire des Huns*, tome I, page 357.

(d) Sorte de vêtement.

BAKOUÏ.

6.^e Climat.7. برکس *Barkas.*

Grande contrée du pays de Khozar, le long du fleuve Athel. Ses habitans qui sont Musulmans ont une langue particulière qui diffère de toutes les autres. Leurs maisons sont de bois, & ils y demeurent pendant l'hiver; mais en été ils se répandent dans les campagnes. Il y a chez eux de beaux renards, des ouabr rouges dont on fait des habits. La nuit y est très-courte, & ne dure en été qu'environ une heure.

8. بلادبجاک *Belad Bahbak.*

Pays des Bahbak, race de Turcs qui demeurent dans le nord du sixième climat près du pays des Seclab. Ces peuples ont une longue barbe, ne payent de tribut à personne & vivent avec leurs femmes comme des animaux: leur pays a douze journées d'étendue.

9. بلادبجا *Belad Badgia.*

Longitude, 65—5. Latitude, 12—5.

Pays des Badgia, il a un mois d'étendue; ses habitans qui sont Turcs, adorent leurs rois.

Il y a dans leur pays du raifin, des figues, du zourour noir, زعور (Golius le rend par *mespitum*, *aronium*,) une espèce d'arbre que le feu ne détruit point, & dont on fait des statues.

10. بلادالفرح *Belad al Pharah.*

Pays des Pharah, race de Turcs qui n'ont point de barbe; leur pays a un mois d'étendue. Ils ont un grand roi, qui selon eux, est de la postérité d'Ali, descendant

d'Yahia, fils de Zeïd ; ce Zeïd, à ce qu'ils disent, étoit roi des Arabes : ils ont un livre qu'ils respectent. Ils s'occupent à faire des armes, mangent du mouton, & ont de mauvais habits.

BAKOUL.

6.^e Climat.

11. بلاد تاتار *Belad Tatar.*

Pays des Tatars, race nombreuse de Turcs qui demeurent dans le sixième climat, & ressemblent à des bêtes ; ils ont le cœur dur, le naturel mauvais, le corps robuste ; ils sont sans bonne foi & sans religion : ils mangent tout ce qu'ils trouvent. Leur langue est entièrement différente de celle des autres peuples.

12. بلاد التغزغز *Belad al Taghazghaz.*

Pays des Taghazghaz, qui sont une race de Turcs, il a vingt journées d'étendue. Ces peuples n'ont point de temples ; ils estiment les chevaux & en mangent : ils ont une fête au commencement du signe du Sagittaire. On trouve chez eux la *pierre de sang*, ainsi nommée, parce qu'elle arrête le sang quand on la porte sur soi.

13. بلاد حكاك *Belad Hakak.*

Pays des Hakak, race de Turcs, qui a quarante journées d'étendue. Il y a parmi ce peuple des Chrétiens ; plusieurs d'entr'eux épousent leurs propres filles ou leurs sœurs : il y en a qui adorent les *benat naasch* (queue de la grande ourse) ; ils n'ont point de roi ; leurs maisons sont de bois.

14. بلاد الختيان *Belad al Khatian.*

Pays des Khatian, race de Turcs, qui a vingt jours d'étendue. Ces peuples ont de l'esprit & de l'intelligence ;

X x x ij

BAKOU.

6.^e Climat.

au contraire des autres Turcs; ils sont gouvernés par un scheikh. On trouve chez eux du musc qui sent très-fort, & beaucoup de serpens, dont la seule vue fait mourir.

15. بلادكرج *Belad Karladg (e)*.

Pays des Karladg, race de Turcs; il a vingt-cinq journées d'étendue. Ces peuples sont méchants, jaloux les uns des autres, & publiquement débauchés; ils ont un temple.

On trouve chez eux une mine d'argent, dont on tire du vif-argent; il y a un fleuve où sont des serpens qui se jettent sur tous les animaux qu'ils aperçoivent.

16. بلادخرخير *Belad Kharkhir*.

Pays des Kharkhir, race de Turcs; il a un mois d'étendue. Ces peuples ont un roi qui les gouverne; leur langue est belle; en faisant leurs prières, ils se tournent vers le nord. Ils ont chez eux une pierre qui éclaire pendant la nuit, & ils s'en servent à cet usage.

17. بلادالخزر *Belad al Khozar*.

Pays des Khozars, race nombreuse de Turcs, qui demeurent au nord de Babal abouab; ils sont de deux espèces, les uns blancs, les autres blonds ou roux: leurs maisons sont faites avec de la boue; ils ont des marchés & des bains; ils demeurent sur le bord du fleuve Atel. Parmi eux il y a beaucoup de Musulmans, de Chrétiens, de Juifs & de Payens. Lorsque leur roi passe quarante ans, ils le tuent.

(e) Ce nom est corrompu.

18. بلاد ختلک *Belad Khathlakh.*

BAKOUÏ.

6.^e Climat.

Pays des Khathlakh, race de Turcs; il a dix jours d'étendue. Ces peuples sont les plus puissans des tribus Turques, envieux de tout ce qui les environne; ils se conduisent avec intelligence; mais ils épousent leur sœur, & chaque femme n'a qu'un mari. Ils brûlent les adultères, homme & femme; ils ne répudient pas leurs femmes; ils mangent de la chair.

19. بلاد الغزن *Belad al Ghozz.*

Pays des Ghozz (f), grand peuple parmi les Turcs; ils sont Chrétiens: ils étoient soumis aux Seldgiouides du temps de Sandgiar, fils de Malek Schah; ensuite ils se révoltèrent, prirent le sulthan Sandgiar, & ravagèrent le Khorasan, l'an 548 de l'hégire, & de J. C. 1153. Sandgiar resta quelque temps prisonnier chez eux, & se sauva ensuite.

Leur pays a un mois d'étendue; ils ont une ville bâtie de pierre, de bois & de roseaux; il y a un temple. Ils vont commercer dans les Indes & la Chine: on trouve chez eux une pierre blanche qui guérit de la colique.

20. بلاد الروس *Belad ar-Rous.*

Pays des Russes. Les Rous sont un peuple considérable de Turcs, voisins des Seclab ou Sclavons, dans une île environnée d'un lac qui fait leur défense. Ils trafiquent sur le fleuve Atel; ils sont fort mal-propres. Leur roi a un grand trône, orné de pierres précieuses; quarante personnes s'y asseyent avec lui. Ils ont des loix, une langue qui leur est

(f) Ces peuples sont les Uzes, qui ont fait tant d'incursions dans l'empire Romain, avec les Patzinaces.

BAKOUL.
6.^e Climat.

particulière ; mais ils sont les plus sales des hommes que Dieu ait créés.

21. بلاد الروم الباطنة. *Belad ar Roum al Bathené,*
(*Roum intérieurs*).

Pays des Romains. C'est un peuple nombreux qui habite au couchant du cinquième & du sixième climat. Ces Roums descendent d'Esäü, fils d'Ishac, fils d'Ibrahim : leur pays est grand ; c'est-là où sont situées Rome & Constantinople. Il y a beaucoup de fruits & de bestiaux. Avant qu'ils fussent Chrétiens, ils suivoient la doctrine des philosophes. Ils ont la coutume de châtrer les enfans pour en faire les gardiens de leurs maisons. Leurs rois sont nommés *Césars*.

22. بلاد كيمار. *Belad Kimar.*

Pays des Kimar, race de Turcs ; il a trente-cinq jours d'étendue : les maisons y sont de peaux d'animaux ; ces peuples ne vivent que de légumes, de pois, de chair de mouton & de chèvre. Il y a chez eux une espèce de raifin, dont la moitié est blanche & l'autre noire ; une pierre qui fait tomber la pluie quand on la desire, & une mine d'or.

23. بلاد يهن. *Belad Yahra,*

Ville du pays des Turcs. Ses habitans sont les uns Musulmans, d'autres Chrétiens, Juifs, Mages & Payens ; en conséquence, ils ont beaucoup de fêtes : l'étendue du pays est de quarante jours de marche. Ils ont un roi puissant : on trouve chez eux une pierre qui est bonne dans certaines maladies. Ils sont habiles à tirer de l'arc.

24. رومية. *Roumia, Rome.*

Grande ville, capitale du pays des Roum ; elle est au

nord-ouest de Constantinople. Le pays a cinquante jours d'étendue; c'est le pays des Francs; le roi s'appelle *Alleman*. Cette ville, qui est une des merveilles du monde, renferme de grands bâtimens & beaucoup d'habitans. Son circuit est de quarante milles; à chaque mille il y a une porte; elle est environnée de deux murailles, entre lesquelles sont des champs. La largeur de la muraille est de dix-huit coudées, sa hauteur de soixante-deux. Entre ces deux murailles il y a une rivière qui tourne autour, & près des maisons il y a un pont. L'auteur fait ici une description fort imparfaite & très-abrégée de quelques bâtimens ou églises qui ne méritent pas notre attention, & prouve le peu de connoissance qu'il avoit de cette ville. Il parle d'églises de Maryactos, de Marnous, de Saint-Étienne; il compte six cents soixante mille bains, beaucoup de collèges; il nomme une église de Sion, bâtie sur le modèle de celle de Sion à Jérusalem.

Tout paroît exagéré & confus dans cette description; ainsi je supprime ces détails.

BAKOUÏ.
6.^e Climat.

۲۵. زن و کران *Zara & Keran.*

Ce sont deux villages ou petites villes au-dessus de Bab al Abouab, sur une montagne; les environs sont remplis d'habitations, de jardins & de marais. Ses habitans sont d'une grande taille, blonds & ont des petits yeux; ils n'ont point d'autres métiers que celui de faire des dhou-roura (g). Ils aiment beaucoup les étrangers, particulièrement ceux qui sont instruits & qui savent écrire; ils ne payent de tribut à personne, & n'ont aucune connoissance des sciences. Lorsque parmi eux quelqu'un est mort, ils coupent ses membres, en ôtent les chairs, rassemblent les os dans un sac, & écrivent dessus le nom du mort, celui de son père, la date de sa naissance & celle de sa mort,

(g) Je crois que ce sont des cuirasses, soit de fer, soit de cuir.

BAKOU.

6.^e Climat.

& pendent le sac dans la maison. Si c'est un homme, ils donnent les chairs à manger aux corbeaux; si c'est une femme, aux milans.

26. سد يادجوج و ماجوج *SeddYadgouge ou Madgioudge,*
Levée de Gog & de Magog.

Gog & Magog sont des enfans de Japhet, fils de Noé; ils eurent une nombreuse postérité; leurs descendans se partagèrent en deux tribus qui étoient innombrables. On prétend que lorsque Dhoulcarnain alla dans le pays de Yadgioudge & de Madgioudge, ces peuples s'assemblèrent autour de lui & se plaignirent que derrière les montagnes il y avoit une nation nombreuse qui venoit ravager leur pays, manger leurs fruits & leurs grains, & le prièrent de bâtir une grande muraille pour les arrêter; ce que ce prince exécuta (h).

27. سقسين *Sacsin.*

Longitude, 86—30. Latitude, 43—5.

Grande ville du pays de Khozar. Ses habitans, dont la plupart sont Musulmans, sont divisés en quarante tribus; ils voyagent & font le commerce. Le froid y est très-violent; les toits de leurs maisons sont de bois de senoubar ou de pin. Il y a un fleuve plus grand que le Tigre, dans lequel on pêche toutes sortes de poissons, un entr'autres de la charge d'un chameau, dont on tire beaucoup de graisses qui servent aux lampes; la chair en est tendre. Ce fleuve en hiver est gelé de telle sorte, qu'on le traverse à pied sec; sa largeur est d'environ mille quarante pas. Il y a un palais où est le trône du roi de ce pays.

(h) Je ne m'arrête pas plus long-temps sur cette fable empruntée de la grande muraille de la Chine. D'Herbelot en parle beaucoup, & on peut le consulter.

28. شلشويك *Scheleschouïk (i)*.

BAKOUÏ.

6.° Climat.

Ville très-grande, sur le bord de la mer Océane; on y trouve beaucoup de fontaines dont l'eau est bonne. Il y a peu de Chrétiens; ils mangent du poisson, & ils admettent la répudiation.

29. شتاس *Schatas*.

Ville du pays de Kalzan (*k*), sur le bord d'une montagne élevée; on n'y pénètre que par le sommet de cette montagne, & pour la descendre, il faut s'appuyer sur un bâton, à cause des vents; le froid y est très-grand. Les habitans sont doux & honnêtes, & travaillent à faire des armes.

30. ظاهر *Dhaïher*.

Grande ville du pays de Kalzan (ou Lekzan), à six stations de Hiza; il y fait très-froid. Les habitans boivent de l'eau du fleuve Thamour, qui est gelé en hiver & en été. Ils se nourrissent d'un grain qu'on appelle *solt*, qui a la figure de l'orge & la qualité du blé. Ils suivent la doctrine de l'imam Schafei. On y trouve un collège bâti par le vizir Nedham al Moulk. Ils disent qu'ils ont traduit dans la langue Lakzanienne son livre & un autre dont ils se servent.

31. فاران *Pharan*.

Contrée sur les frontières des Turcs, près de Balasgoun. La terre en est mauvaise, pleine de marécages; sa longueur & sa largeur sont au moins d'un jour.

(i) C'est la ville & le duché de Schleswick dans le Danemarck. De ce que notre auteur parle de ce pays, il y a lieu de croire qu'il s'y faisoit alors un commerce avec les Asiatiques.

(k) Ou Lakzan.

BAKOU.

6.^e Climat.

C'est la patrie d'Abounafr Mohammed, fils d'Ahmed Tharkhan, auteur du livre *al Adgiaïb*; c'est le premier philosophe qui ait paru parmi les Musulmans. Il étoit versé dans toutes sortes de sciences, contemporain d'Ismaïl, fils d'Ébad, vizir de Madgeddoulet, fils de Bouiâh. Il étoit si habile dans la musique, que dans une assemblée ayant pris un instrument dont il toucha, il fit rire tous ceux qui étoient présens; il joua un autre air & les fit pleurer, & à un troisième, il les endormit. Il passa ensuite en Syrie où il fut attaqué par des voleurs; & comme il étoit habile à lancer des flèches, il voulut se défendre, mais il fut tué; ce qui arriva l'an 345 de l'hégire (de J. C. 956).

C'est aussi la patrie d'Ismaïl, fils de Dgiommad et Dgiouhari, auteur du *Ketab effahah*; & d'Ishac, fils d'Ibrahim, auteur du *Divan al adab*. Il est singulier que ces deux personnages qui sont originaires des frontières des Turcs, à l'orient de l'empire des Musulmans, aient été imams à l'autre extrémité de cet empire.

32. قسطنطينية Constantinia, Constantinople.

Longitude, 59—50. Latitude, 44—5.

C'est la capitale des Roum; elle est séparée des pays Musulmans par la mer, & a été bâtie par Constantin.

Je supprime ici le peu de détails que l'auteur rapporte, parce qu'ils sont trop confus & exagérés; il ne parle que de colonnes, de statues qu'il regarde comme des talismans; il n'y a rien d'assez développé pour être intéressant: cette description n'occupe qu'environ une page & demie. Mais je crois devoir m'arrêter sur ce qu'il dit qu'il y avoit une horloge, *phindgian assaât* (bassin des heures), qui étoit faite de manière qu'à chaque heure du jour & de la nuit il s'ouvroit une porte d'où il sortoit une figure qui restoit jusqu'à ce que l'heure fut passée; alors elle rentroit, & il

en sortoit une autre. On dit que c'est l'ouvrage de Belinas ou Balanias (1).

BAKOU.

6.° Climat.

33. القليب *Al Calib.*

Terre près du pays de Sin. On dit que quelques rois ayant voulu attaquer la Chine, moururent en chemin; alors la division se mit parmi leurs gens qui restèrent dans cet endroit: il y a des eaux & des arbres; ce pays a un mois d'étendue. Ses habitans parlent l'arabe ancien, & ne connoissent pas d'autre langue; ils se servent des caractères hémiarites, & adorent les idoles.

34. مدينة النساء *Medinat al-Nisa, ville des Femmes.*

Grande ville située dans une île de la mer du Mogreb. Elle est habitée par des femmes qui montent à cheval & vont à la guerre; elles ont beaucoup de courage: elles ont des esclaves qui passent la nuit avec elles; mais lorsqu'elles accouchent d'un enfant mâle, elles le tuent sur le champ.

35. مفاخرة *Maphabakha (m).*

Grande ville du pays des Francs, dont une partie habitée, l'autre ensemencée, est auprès d'un fleuve qu'on nomme *Ain* ou *Zin*. Il y a beaucoup de plantes aromatiques, comme le phoulphoul (poivre), zendgebil (gingembre), le kronphol (girofle), le sounboul (*spica nardi*),

(1) J'ai été tenté de croire que par ce Belinas, grand philosophe, auteur, dit-on, d'une multitude de talismans, les Orientaux veulent désigner *Plinius* ou *Plin*, dont sans doute ils ont connu l'histoire naturelle.

(m) On pourroit lire *Maphandgia*. Cette description d'une ville du pays des Francs, où l'on trouve toutes les productions de l'Inde & des monnoies de Samarcande, me paroît fabuleuse, à moins qu'on ne suppose qu'elles y sont apportées par le commerce.

le khoulindgian (galanga), du blé, de l'orge, des vignes, des fruits. Il y a des drachmes frappées à Samarcande, par Nafr eddin al Asmani.

36. نيقيا *Nikia, Nicée.*

Ville où se sont assemblés les Pères de la religion chrétienne, au nombre de trois cents dix-huit; ils pensoient que le Messie étoit avec eux : c'est la première assemblée de cette espèce. Ils publièrent une profession de foi qui contient les principes de leur religion. On voit dans l'église leurs figures & celle du Messie. Il y a dans cette ville une colline où est le tombeau d'Abou Mohammed al Batthal.

SEPTIÈME CLIMAT.

Dans les pays où il commence à midi à l'équinoxe, l'ombre est de sept pieds & demi, un dixième & un sixième de dix; à sa fin, de huit pieds & demi & la moitié d'un dixième de pied. Il commence à l'orient, où il y a des montagnes dans lesquelles des Turcs vivent comme des bêtes féroces. Il comprend les montagnes de Baschicart, les frontières des Nedgakie, le pays des Bulgares, & finit à l'Océan.

Il y a peu d'habitans au-delà de ce climat. On parle des Yafoudarank, Ycura & autres peuples.

La longueur du jour, dans ce climat, est de quinze heures un quart.

Sa longueur, de l'orient à l'occident, est de 6087 milles 34 minutes; sa largeur est de 185 milles 20 minutes. Voilà l'extrémité de ce qui est habité: il n'y a au-delà qu'un peuple chez lequel on ne va pas; il ressemble à des bêtes sauvages.

1. باشقرت *Baschcart.*

BAROUI.

7.^e Climat.

Race nombreuse de Turcs , entre Constantinople & le pays de Bulgar ; ils sont très-mauvais , & toujours disposés au combat. Ils admettent différens dieux , un pour l'été , un autre pour l'hiver , de même pour la pluie , le vent , la terre , l'eau , la mort , la vie ; il y en a qui adorent des karaki ou grues ; plusieurs sont Chrétiens. Il y a aussi des Musulmans qui suivent la doctrine de l'imam Abouhanifa. Ces peuples ont un commandant de leurs armées qui est leur roi ; ils vivent dans des villages , & n'ont point de forteresses.

2. برهان *Bardgian.*

Pays très au nord , où le jour n'est que de quatre heures & la nuit de vingt. Ces peuples sont Madgious & Payens ; ils font la guerre aux Seklab ; ils ressemblent à bien des égards aux Francs ; ils ont de l'intelligence pour les arts & construisent des vaisseaux.

3. بلغار *Boulgar.*

Longitude, 90—5. Latitude, 49—30.

Ville sur le bord de la mer de Pont , bâtie de bois de senoubar ou de pin ; ses murailles sont de bois de belouth ou chêne ; elle est environnée de Turcs. Entre cette ville & Constantinople , il y a deux mois de chemin , & ces peuples font la guerre à ceux de Constantinople. La longueur du jour y est de vingt heures & la nuit de quatre. Il y fait très-froid ; en été comme en hiver la terre est couverte de neiges : on dit qu'ils sont les descendans de ceux qui ont cru à Houd , & qui se sont retirés vers le nord où ils se sont établis. On trouve encore leurs os dans le pays de Bulgar ; la largeur d'une de leurs dents est de deux schabr , la longueur de quatre ;

BAKOU.

7.^e Climat.

leur crâne est comme un dôme. On trouve en terre des dents qui ressemblent à celles de l'éléphant, blanches comme de l'ivoire. Il y a une espèce d'oiseau fort utile, dont le bec est long.

4. سوكلاط *Soufih.*

Forteresse dans le pays des Seklab. Il y a une fontaine salée dont on tire le sel; on prend de cette eau & on remplit des vases de pierre sous lesquels on allume un grand feu jusqu'à ce qu'elle s'épaississe; on la laisse refroidir ensuite, & elle devient un sel dur & blanc: c'est là la manière de faire le sel blanc dans tout le pays de Seklab. On dit que dans une de ses montagnes il y a une source qu'on appelle la *fontaine du miel*; son eau a le goût du miel; on la met dans des vases, & elle en a la qualité.

5. سقلاب *Seklab (Esclavons).*

Pays situé dans la partie occidentale du sixième & du septième climat, il confine à celui de Khozar; il y a de hautes montagnes. Ses habitans ont les cheveux roux, la face rouge, & sont très-féroces; ils descendent de Sabthi, fils de Kasloukhim, fils d'Younan, fils de Japhet; ils forment plusieurs tribus qui se font la guerre: ils sont Chrétiens Jacobites, d'autres Nestoriens; quelques-uns n'ont aucune religion; d'autres adorent le feu. Ils ont un temple sur une de leurs plus hautes montagnes qui est d'une construction singulière pour l'arrangement des pierres & pour la variété des couleurs; il n'y a point de fenêtres.

On trouve chez eux un fleuve dont l'eau, quoique noire comme celle de la mer des ténèbres, est bonne; il n'y a point de poissons, mais beaucoup de serpens noirs

qui ne sont pas nuisibles. Il y a un animal appelé *aidas*

BAKOUÏ.

عيد que l'on chasse & que l'on porte chez les 7.^e Climat
Sakhfin & les Bulgars.

6. مشة *Maschphat* ou *Maschphab*.

Grande ville du pays des Seklab, sur le bord de la mer, entre des lieux que les armées ne peuvent traverser. Il y a beaucoup de vivres, du miel, de la viande, des poissons: on se sert d'hommes au lieu de chevaux. Il faut l'agrément du roi pour s'y marier; ce prince est absolu sur tous ses sujets.

7. وزنك *Ouazanc*.

Lieu sur le bord de la mer du nord. Il sort de l'océan septentrional un détroit qui va se rendre dans la mer du midi; on le nomme mer de *Ouazanc*, & c'est sur le bord de ce détroit que ce lieu est situé: il est fort éloigné vers le nord; il y fait un froid horrible; l'air y est épais, toujours couvert de neiges; les plantes & les animaux ne peuvent y subsister, à cause de la rigueur du froid, des ténèbres & de la neige.

8. ويسوا *Ouaisoua* ou *Oualsou*.

Pays au-delà des Bulgars, dont il est distant de trois mois de chemin; le jour y est d'une longueur extrême; ensuite vient la nuit qui est également longue. Lorsque les Bulgars y vont commercer, ils mettent dans un endroit leurs marchandises où ils les laissent, ensuite ils reviennent & trouvent à côté ce que les habitans veulent en donner en échange; si l'on est content on l'emporte, sinon on le laisse en attendant une augmentation, de sorte que le vendeur & l'acheteur ne se voient pas; ce

BAKOU.

7.^e Climat.

qui se pratique aussi dans les contrées du midi, dans le pays des Noirs.

Les peuples de Ouassou n'entrent pas dans le pays des Bulgars, parce que dans l'été ils y périroient (n).

9. *ياجوج و ماجوج* *Yadgioudge* ou *Madgioudge*; *Gog* & *Magog*.

L'auteur répète ici les fables qu'il a rapportées à l'article *Sed Yadgioudge*.

10. *يورا* *Youra*.

Pays près de la mer des ténèbres. En été le jour y est très-long, de sorte que le soleil n'y est pas caché plus de quarante jours; les ténèbres sont dans le voisinage; ces peuples y entrent avec de la lumière. Ils ne sèment point, mais ils ont beaucoup de forêts; ils vivent de poisson & de chasse: pour aller chez eux, il faut passer un pays où la neige ne fond pas; on dit que les Bulgars y portent des sabres. Ces peuples vont vers la mer des ténèbres pêcher de très-gros poissons qui sont chassés par d'autres encore plus gros; ces poissons s'approchent si près du rivage qu'ils n'en peuvent plus sortir, & alors on va avec des barques les prendre, & on les coupe par morceaux: ces peuples vivent de cette pêche (o).

(n) Tous ces détails, quoique peu satisfaisants, ne laissent pas que de nous donner quelques idées du commerce qui se faisoit alors dans le nord.

(o) Ces récits sont obscurs, peu développés, mais ils contiennent un fond de vérité; les noms qui sont altérés, ne nous permettent guère de reconnoître la situation de ces pays: peut-être que quand nous aurons examiné d'autres géographes, nous pourrons éclaircir ces difficultés.

LES ORIENTAUX écrivent souvent diverses observations ou notes, & même des choses peu importantes sur les feuilles blanches qui se trouvent à la fin des manuscrits. Dans celui-ci, il y a une petite pièce

pièce de vers adressée au scheikh Mohammed Albekri en Égypte ; elle est en dix-neuf vers , elle est suivie de quelques autres pièces , & d'une note plus importante sur laquelle je m'arrête , parce qu'elle concerne l'histoire littéraire ; elle est d'une autre main que les précédentes , & elle concerne le célèbre poète Moutanabbi. Voici ce qu'elle contient :

L'an 354 de l'hégire , de J. C. 965 , fut tué le poète Moutanabbi , avec son fils , par des Arabes qui prirent tout ce qu'ils avoient. Son nom est Ahmed , fils d'Houssain , fils d'Hassan , fils d'Abd assamad al Kendi. Il étoit né l'an 303 de l'hégire , & de J. C. 915 , à Koufa , dans un endroit nommé *Kendah* , qui est sa patrie , & il n'étoit pas de la tribu de Kenda , mais de celle de Dgiouaphi. On dit que son père étoit un porteur d'eau à Koufa , ce qui a fait dire à un satyrique :

Quel mérite peut avoir un poète qui cherche à gagner ,
matin & soir , qui a vécu pendant un temps , en vendant de
l'eau à Koufa , & pendant un autre temps , en vendant de
l'eau vivifiante ! (*Ses poësies*).

Moutanabbi alla ensuite en Syrie , où il se livra aux sciences , dans lesquelles il se distingua , & sur-tout dans la connoissance de la langue arabe. En se rendant à Hemesse , il fut arrêté par Loulou , lieutenant des Akhschidites , qui le tint long-temps prisonnier , & le relâcha ensuite. Moutanabbi s'attacha à Seif eddoulet , fils d'Hamadan , l'an 337 de l'hégire , de J. C. 948 ; ensuite il le quitta & passa en Égypte , l'an 346 de l'hégire , de J. C. 957 ; il y fit l'éloge de Kafour l'Akhschidite , & ensuite des vers contre lui. L'an 350 de l'hégire , de J. C. 961 , il passa auprès d'Ahad eddoulet en Perse , & fit son éloge ; de-là il revint à Koufa , & fut tué en route auprès de Nomania qui est à l'occident du Souad de Bagdad , auprès de Dir al Acoul.

D'Herbelot parle de ce poète ; mais il n'a pas fait , sur le lieu de sa naissance , la remarque que l'on trouve ici. Voyez *Biblioth. Orientale* , au mot *Moutanabbi*.



N O T I C E

Du Journal de Paris de Grassis, maître des cérémonies de la chapelle des Papes Jules II & Léon X.

P R E M I È R E N O T I C E.

Pontificat de Jules II.

Manuscrit du Roi, parmi les manuscrits latins, in-folio, n.° 5164, 1, 2 & 3; & n.° 5165, 1 & 2.

Par M. D E B R É Q U I G N Y.

APRÈS la notice du Journal de Burcard (a), maître des cérémonies de la chapelle des papes, sous Innocent VIII, & jusqu'à la troisième année du pontificat de Jules II, je me propose d'en donner de pareilles de quelques autres journaux encore moins connus que le sien, & qui ont été écrits par ceux qui lui ont succédé dans sa charge.

Je commencerai par celui de Paris de Grassis, qui fut deux ans son collègue, &, devenu ensuite premier maître des cérémonies, en exerça les fonctions sous le reste du pontificat de Jules II, & sous le pontificat entier de Léon X. Son journal, qu'il commença d'écrire le 12 mai 1504, s'étend jusqu'à la mort de Léon, & même jusqu'au dernier jour de ses obsèques, le 9 janvier 1521. Je ne m'occuperai aujourd'hui que du pontificat de Jules II.

Le journal de Paris de Grassis, sous ce pontificat, est conservé dans les trois volumes manuscrits de la bibliothèque du Roi, cotés 5164, & se trouve aussi dans les

(a) Imprimée dans ce Recueil, tome I, page 68 & suiv.

DES MANUSCRITS DU ROI. 547

deux premiers volumes du n.^o 5165, tous *in-folio*. Les trois volumes du n.^o 5164, sont de petite forme; l'écriture en est très-lisible, sans être belle, & peut se rapporter au xvi.^e ou au xvii.^e siècle. Le premier de ces trois volumes contient 387 feuillets, cotés au crayon; le second & le troisième sont à peu-près de pareille grosseur, mais les feuillets n'en sont point cotés. Les deux premiers volumes du n.^o 5165, sont d'une forme un peu plus grande, d'une écriture parfaitement belle, & portent la date de 1668. Le premier contient 821 pages, & le second 730, en y comprenant la table des matières.

PARIS
DE
GRASSI

Je dois rappeler ici ce que j'ai dit ailleurs (b), qu'à la fin du manuscrit du Roi, coté 5163, on trouve des extraits d'une partie du journal de Paris de Grassi: il y a des renvois aux pages du manuscrit, dont le compilateur de ces extraits se servoit; mais les renvois ne se rapportent point aux pages des manuscrits du Roi. Les extraits ne commencent qu'au mois d'août 1506, & se terminent au dimanche des Rameaux 1512. Quant au manuscrit coté 5164, il commence, comme je l'ai dit, au 12 mai 1504; mais le manuscrit coté 5165, ne commence, comme les extraits qui sont dans le manuscrit 5163, qu'au mois d'août 1506.

Le journal de Paris de Grassi n'a jamais été imprimé; mais il a été bien connu d'Odoric Rainaldi, qui l'ayant trouvé parmi les manuscrits de la bibliothèque du Vatican, s'en est beaucoup servi dans ses *Annales ecclésiastiques*, où il en a souvent inséré des fragmens considérables. Je ne rapporterai rien de ce qui se trouve dans ces fragmens, dont ont fait usage, d'après Rainaldi, tous ceux qui depuis ont écrit l'histoire ecclésiastique des temps dont il s'agit. J'écarterai aussi les descriptions accumulées du cérémonial

(b) Au commencement de la troisième notice du journal de Burcard, imprimée dans ce Recueil, tome I, page 116.

PARIS
DE.
GRASSIS.

qui faisoit l'objet principal du journal de notre auteur. Ces détails minutieux, souvent uniformes, & presque toujours peu importants ailleurs qu'à la cour de Rome, ne serviroient qu'à surcharger cette notice, où je tâcherai de ne recueillir que des anecdotes qui pourront intéresser à quelque égard.

Mais avant tout, je dois faire connoître l'écrivain dont l'ouvrage va m'occuper, & dont jusqu'ici les bibliographes ne nous ont presque rien appris.

Fabricius, dans sa Bibliothèque latine du moyen âge (c), n'en dit qu'un mot, & ce mot est une faute; c'est qu'il fut maître des cérémonies depuis 1513; il l'étoit dès 1504. Bayle, dans son dictionnaire, l'accuse d'avoir été l'auteur d'une supercherie littéraire; il dit que Paris de Grassis ayant fait graver sur un marbre l'épithaphe d'une mule, puis ayant caché le marbre sous terre & l'en ayant fait tirer ensuite, donna cette inscription pour antique, & que les savans y furent trompés. Ceux qui liront le journal de Paris de Grassis, jugeront, je crois, par son style, qu'il n'étoit guère en état de tendre un piège où les antiquaires pussent se laisser prendre; aussi l'auteur des remarques sur le dictionnaire de Bayle (d), a-t-il prétendu que ce fait étoit supposé.

On trouve à la tête du premier volume du manuscrit du Roi, coté 5165, un court abrégé de la vie de Paris de Grassis; mais ce ne sont que quelques passages de son propre journal, auquel on a joint le peu qu'on lit à son sujet dans Ughelli (e); ce qui se réduit presque aux dates de son élévation à l'évêché de Pélaro, & de sa mort. Tâchons de rassembler quelques notions plus détaillées.

Paris de Grassis étoit de Bologne, d'une famille noble.

(c) Tome V, page 579.

(d) Tome IV du dictionnaire de Bayle, édition de 1734, page 877.

(e) Italia sacra, in catal. Episc. Pisaur.

Il nous apprend (f) quelles étoient ses armoiries (g), qui avoient été érigées en 1494 dans la place publique d'Orviêto, lorsqu'il en étoit gouverneur, & qu'il y vit encore douze ans après. Cet honneur lui avoit été décerné par la communauté de cette ville. Il s'attacha successivement à plusieurs Papes, & parvint à la seconde charge de maître des cérémonies de la chapelle papale à la mort de Pie II (h), par la résignation que lui fit Bernardin Gualterio; Burcard vivoit encore, & possédoit la première de ces charges : tous deux entrèrent au conclave en 1504; Burcard, comme premier maître des cérémonies, Paris de Grassis, comme désigné pour être le second. Ayant obtenu l'agrément du nouveau Pape Jules II, il fut investi de la charge le 28 mai 1504 (i). Burcard mourut le 15 mars 1506 (k), & Paris de Grassis devint alors premier maître des cérémonies.

Quoiqu'il fît son possible pour mériter les bontés de Jules II, il en obtint peu de grâces, & eut souvent à souffrir des vivacités de ce Pape, d'un caractère impatient & emporté. Il fut mieux traité par son successeur. Durant la vacance du siège, après la mort de Jules, le sacré collège lui avoit promis en récompense de ses services, l'évêché de Pésaro, en y réunissant l'abbaye de Sainte-Croix. Le nouveau Pape Léon X confirma la promesse, & lui conféra l'évêché avec l'abbaye dès le 4 avril 1513, lui permettant de conserver les bénéfices & les pensions dont il jouissoit (l), même sa

(f) Manuscrit du Roi, n.° 5165, page 59.

(g) Le champ mi-parti d'or & de gueules, chargé d'un aigle à deux têtes, moitié blanc & moitié noir, au chef d'azur, chargé de trois lis d'or. *Ibid.*

(h) Manuscrit du Roi, n.° 5163, fol. 47 verso. *Diar. Bursardi.*

(i) Manuscrit, n.° 5164, fol. 1. *Diar. Paridis de Grassis.*

(k) *Ibid.* fol. 339.

(l) Il avoit été fait chanoine de l'église de Bologne, le 14 décembre 1506; manuscrit du Roi, n.° 5165, tome I, page 76. Il le fut aussi de l'église de Saint-Laurent in *Damaso*, à Rome. Jules l'avoit nommé en 1509, à l'archiprêtré de l'église de Saint-Celse & de Saint-Julien. *Ibid.* page 660.

PARIS
DE
GRASSIS.

charge de maître des cérémonies, à condition de la faire exercer par son neveu qu'il avoit fait créer furnuméraire. Le Pape le nomma ensuite prélat du palais; cependant il ne fut sacré évêque que le 6 mai 1515 : ce fut son frère Achilles de Grassis qui le sacra, & qui étoit cardinal de la nomination de Jules II, en 1511. Il avoit encore un autre frère qui se nommoit *Agamemnon* (m); il semble que toute cette famille eût affecté de prendre ses noms de baptême dans Homère. Paris de Grassis survécut à Léon X, & mourut à Rome le 10 juin 1528 (n).

Outre son journal, quelques-uns ont cru mal-à-propos qu'il étoit l'auteur du cérémonial qui fut imprimé à Venise en 1516; ils se sont trompés: j'aurai occasion d'en parler lorsque je donnerai la notice de la portion du journal de notre auteur, qui contient le pontificat de Léon X (o).

On pourroit, avec plus de fondement, citer un autre ouvrage peu considérable, à la vérité, mais qui est certainement de Paris de Grassis; c'est une espèce de directoire écrit en latin, qui expose les cérémonies que le Pape & les cardinaux doivent pratiquer dans les offices solennels. Il y en a deux exemplaires manuscrits à la bibliothèque du Roi; & je profiterai de cette occasion de les faire connoître; car je ne crois pas qu'aucun bibliographe en ait parlé jusqu'ici.

Le premier, de forme *in-4°* sous le n.º 1004 A, est en papier, & contient 31 feuillets non cotés; le second, sous le n.º 1004, est en très-beau vélin, & ne contient que 24 feuillets aussi non cotés: tous deux sont d'une écriture italienne, fort belle, & qui paroît être du temps même où l'ouvrage fut composé. Les deux exemplaires que j'ai sous

(m) Il fut ambassadeur de la ville de Bologne, auprès du Pape, le 18 janvier 1510. Manuscrit, n.º 5165, tome I, page 769. Il fut cardinal en 1511. *Ibid.*

(n) *Ughelli, Italia sacra.*

(o) Voyez la deuxième notice du journal de Paris de Grassis.

les yeux, sont deux éditions différentes : la première, n.^o 1004 A, parut sous Jules II, dont le nom est employé dans une formule de publication d'indulgences ; au lieu que dans la seconde, n.^o 1004, on a substitué le nom de Léon X, à celui de Jules II ; d'ailleurs, la première est dédiée au cardinal de Narbonne ; & on voit dans l'épître dédicatoire, que l'ouvrage avoit été entrepris par l'ordre de ce cardinal. L'auteur n'y prend d'autre titre que celui de maître des cérémonies ; mais dans la seconde, il y joint celui d'évêque de Pésaro, qu'il n'obtint que sous Léon X. Dans cette seconde édition, la dédicace est supprimée, & l'épître dédicatoire devient une préface, où on dit que l'ouvrage a été fait pour l'utilité générale du sacré collège.

Une différence plus importante entre ces deux éditions ; c'est qu'à la fin de la première, l'auteur décrit dans un grand détail tout ce que doit faire le premier cardinal-évêque, lorsqu'il fait, à l'office, les fonctions d'assistant du Pape : (l'archevêque de Narbonne, à qui elle est dédiée, étoit alors premier cardinal-diacre) ; mais dans la seconde on a supprimé cette description, & on y a substitué le cérémonial que doit observer le cardinal-diacre dans les messes papales. Je n'en dirai pas davantage sur ce petit ouvrage purement liturgique.

Le style de Paris de Grassis est peu élégant, sa latinité est même quelquefois barbare, quelquefois aussi, sa narration ne manque pas de cet agrément, que produit la naïveté. Il parle souvent de lui avec complaisance, & s'empporte contre les personnes qu'il n'aime pas, jusqu'aux invectives les plus grossières (p). Quoiqu'il se concentre presque toujours dans les détails de son office, il offre cependant à la curiosité quelques anecdotes particulières ; mais moins souvent que Burcard, qui se livroit volontiers aux digressions, lorsqu'elles pouvoient jeter de l'intérêt dans son journal.

(p) J'aurai occasion d'en citer plus d'un exemple, relativement à Burcard.

PARIS
DE
GRASSIS.

Quand Paris de Grassis commença le sien (q), il n'étoit pas encore maître des cérémonies; « mais, dit-il, je l'étois » à demi; car la résignation qu'on me faisoit de cette charge étoit pour lors à la signature ». Burcard vécut encore plus de deux ans, & continua son journal durant tout ce temps. Ainsi nous avons, pour les premières années du pontificat de Jules II, les journaux de ces deux maîtres des cérémonies qui ne sont pas toujours d'accord. Ils se haïssoient tous deux: Burcard avoit fait tous les efforts pour empêcher Paris de Grassis de devenir son collègue, & celui-ci lui avoit voué une haine mortelle. Il le peint des couleurs les plus odieuses; il l'accuse des vices les plus bas, & l'accable d'injures atroces. Sa passion l'aveugle au point de lui reprocher de manquer absolument d'esprit, & les expressions dont il se sert font bien peu d'honneur au sien (r). Il se trompe peut-être moins lorsqu'il le représente comme un adroit courtisan qui avoit quelquefois employé la finesse & la subtilité. Mais laissons ces querelles, & cherchons dans le journal de Paris de Grassis, des traits dont on puisse profiter.

Telle est la liste des souverains de l'Europe en 1504 (s), rangés selon l'ordre de préséance observé pour lors entre eux: c'est par-là que commence son journal. Ces sortes de listes sont d'autant plus utiles, qu'elles conservent le souvenir des prétentions & des possessions: souvent dans les disputes de préséance, on a eu recours aux témoignages que fournissoit à cet égard l'étiquette de la cour de Rome, & on a cité en particulier le journal de notre auteur (t).

(q) Le 12 mai 1504. Manuscrit du Roi, n.° 5164, fol. 4.

(r) *Supra omnes bestias bestialissimus, invidiosissimus, inhumanissimus, &c.* Manuscrit 5164, fol. 339 verso.

(s) Manuscrit 5164, tom. I, fol. 5 verso & seqq.

(t) Bayle, dict. au mot GRASSIS. (Paris de)

Dans

Dans la liste dont il s'agit, le roi de France est placé immédiatement après l'empereur & le roi des Romains: le roi d'Angleterre disputoit alors la préséance aux rois d'Espagne, d'Arragon & de Portugal; le roi de Sicile la disputoit à ce dernier, & les rois d'Écosse & de Hongrie se la disputoient entr'eux.

Cette liste est suivie d'un catalogue qui assigne les rangs respectifs des patriarches: ceux d'Orient (u) prenoient leur rang selon les droits attachés à leur dignité patriarchale; mais ceux des prélats d'Occident qui avoient le titre de *patriarches*, tels que les archevêques d'Aquilée, de Bourges, de Venise & de Pise, ne prenoient rang que comme archevêques.

Notre auteur cite quelquefois, pour établir l'ordre de certaines cérémonies, des faits antérieurs au temps où il écrivoit; ainsi il rapporte fort au long (x) celles du mariage du roi de Hongrie, Ladislas, avec Anne de Foix, célébré à Bade le 6 mars 1502; je n'en parle que pour faire connoître une oraison qui y fut prononcée, & qui me paroît assez singulière. Après avoir souhaité que le Ciel accorde à la nouvelle reine l'amabilité de Rachel, la sagesse de Rebecca, la fidélité & la longue vie de Sara, on prie Dieu qu'il lui fasse la grâce de « s'en tenir au lit de son mari, d'éviter les attouchemens illicites, & de « fortifier sa foiblesse par le secours de la discipline (y) ».

Il est utile de marquer avec exactitude les divers changemens qui ont eu lieu par rapport au jour où l'on faisoit commencer l'année. Burcard dans son journal, au moins sous Innocent VIII, fixoit au jour de Noël le premier jour

(u) Ils sont placés dans cet ordre: les patriarches de Constantinople, d'Alexandrie, de Jérusalem & d'Antioche. Manuscrit 5164, tome I, fol. 7 verso & seqq.

(x) Manuscrit 5164, fol. 71 & seqq.

(y) *Permaneant uni thoro conjuncta; contactus illicitos fugiat; munit infirmitatem suam robore disciplinae.* Manuscrit 5164, fol. 47 verso.

de l'an. Paris de Grassis le suppose fixé au 1.^{er} jour de janvier de l'an 1505; lorsqu'en parlant de l'office qui devoit se célébrer cette année, le 1.^{er} janvier, il dit que ce devoit être une messe épiscopale (z), *puisque c'étoit celle du premier jour de l'année*. Il changea ensuite l'époque, & en 1512 (a) il fait commencer l'année la veille de Noël; mais en 1514 il recommence à dater du 1.^{er} janvier le renouvellement de l'an. Au reste, les variations à ce sujet étoient alors si étranges, qu'on a remarqué sur la fin du xv.^e siècle, une bulle dont la date supposoit le commencement de l'année à Noël (b), tandis que l'acte de publication de la même bulle dans la chambre apostolique, le supposoit au 25 mars.

Jules II, durant tout son pontificat, s'occupa principalement du soin de recouvrer les terres usurpées sur le Saint-siège. Si l'on veut connoître les pays sur lesquels le Pape prétendoit étendre ses droits, on en trouvera la longue énumération (c) dans la bulle du 20 mars 1504, qu'il fit publier, suivant l'usage, le Jeudi-Saint de l'an 1505, & par laquelle il excommunioit entr'autres, tous ceux qui retenoient sous quelque prétexte que ce fût, quelque partie du domaine de l'église.

J'ai vu avec chagrin, qu'après le feuillet 188 du premier volume du manuscrit coté 5164, on a coupé six feuillets dont les marges intérieures s'aperçoivent encore; ils comprenoient ce qui s'étoit passé depuis le 22 mai 1505 jusqu'au 1.^{er} juin suivant. Ni le manuscrit du Roi coté 5165, qui contient aussi le journal de Paris de Grassis, ni les extraits qui terminent le manuscrit 5163, ne peuvent servir à suppléer cette lacune, parce que ces

(z) *Cum sit de primâ die anni. Ibid. fol. 109.*

(a) *Vigiliâ nativitatis D. N. J. Chr. anno Domini inchoante 1512. Manuscrit 5165, tome II, page 333. Voyez aussi pour l'an 1513, page 652.*

(b) *Art de vérifier les dates, troisième édition, tome I, page 328. La bulle dont il s'agit est de 1488.*

(c) *Manuscrit 5164, fol. 146 verso.*

deux manuscrits ne commencent qu'en 1506; ainsi la seule ressource pour rétablir ce qui a été détruit dans le manuscrit 5164, seroit de le faire copier sur le manuscrit du Vatican dont Rainaldi s'est servi (d).

PARIS
DE
GRASSIS.

Notre auteur laissoit un libre cours à sa mauvaise humeur quand il éprouvoit quelque contradiction: j'en citerai un exemple remarquable. Il étoit fort attaché à l'ancien ordre du cérémonial, & souffroit impatiemment qu'on s'en écartât. Le Pape en faisoit moins de cas que lui, & en 1506, il voulut bénir la rose d'or avec des cérémonies fort différentes de celles qui avoient eu lieu l'année précédente. Paris de Grassis demanda la raison de ce changement (e): on lui répondit qu'il n'y en avoit point d'autre que la volonté du Pape, qui jugeoit à propos qu'on en usât ainsi par la suite. Il fut obligé de s'y conformer; mais après avoir décrit ce cérémonial nouveau, il se permet d'adresser à Dieu cette singulière prière: « Bon Jésus, en l'honneur de qui se font les cérémonies, dirigez-les en inspirant des idées plus saines à ceux qui les pratiquent, de sorte qu'elles ne dégénèrent point en erreurs, en vanités & en ridicules ». C'étoit en termes si peu mesurés qu'il osoit exprimer son mécontentement, en parlant d'un cérémonial que le Pape même avoit réglé.

Ce fut cette même année (f) que le Pape posa la première pierre de l'église de Saint-Pierre de Rome; j'en ai parlé dans la notice du journal de Burcard (g). Paris de Grassis rapporte aussi ce fait, mais avec quelques différences; voici selon lui les termes de l'inscription gravée sur la pierre: *Ædem principis apostolorum in Vaticano vetustate & situ squalentem, à fundamentis restituit Julius,*

(d) Rainaldi le cite sous l'indication suivante: *Ms. archiv. Vatic. signat. litterâ L.*

(e) Manuscrit 5164, tome I, fol. 305 recto.

(f) Le 14 mars 1506. Manuscrit 5164, tome I, fol. 326 & seqq.

(g) Voyez la troisième notice de Burcard, tome I des notices, page 128. Le fait est rapporté au 18 avril.

Ligur, pont. max. anno MDVI. On mit aussi dans ces fondemens douze médailles, dont deux étoient d'or, & paroïssent devoir peser environ vingt ducats chacune. Il n'est point fait mention de ces médailles, ni dans le livre de Molinet sur les médailles des Papes, ni dans celui de Bonanni: elles portoient (*h*) d'un côté la tête du Pape avec la légende: *Julius, Ligur, secundus, pontifex maximus, anno sui pontificatus tertio, MDVI*; de l'autre, le dessin de l'église qu'on faisoit construire, avec cette autre légende: *Instauratio basilicæ apostolorum P. tri & Pauli, per Jul. II, pont. max.* & dans l'exergue, *Vatican*.

En cet endroit, Paris de Grassis laisse échapper un trait bien fort de sa haine contre Burcard: « On le soupçonna, » dit-il, d'avoir volé une des médailles; ce que croiront » aisément ceux qui savent combien il est enclin à s'approprier le bien d'autrui ». Burcard avoit voulu régler seul, comme premier maître des cérémonies, tout ce qui s'étoit observé en cette occasion (*i*): notre auteur s'en plaint amèrement. « Burcard vouloit, dit-il ailleurs, se » réserver à lui seul toutes les connoissances qu'un long » exercice de sa charge lui avoit procurées; il cachoit avec » soin les registres cérémoniaux dont il étoit dépositaire; » & de peur que ses propres notes ne servissent à d'autres » qu'à lui, il les écrivoit d'un caractère indéchiffrable. *Je » crois, dit Paris de Grassis, qu'il avoit pris le diable pour » secrétaire »* (*k*).

Burcard mourut peu de temps après (*l*). « Malgré toutes » ses iniquités, toutes ses méchancetés, dit notre auteur, » je lui fis faire des obsèques honorables, non par égard » pour sa mémoire, mais parce que les honneurs rendus à mon collègue rejaillissoient sur moi ».

(*h*) Burcard ne déerit point ces médailles.

(*i*) Manuscrit 5164, tome I, fol. 339 verso.

(*k*) *Ut credam ipsum habuisse Diabolum pro copista.* Ibid. fol. 340 recto.

(*l*) La nuit du 16 au 17 mai 1506.

Devenu par cette mort premier maître des cérémonies, il eut bientôt à régler celles du mariage de Félice, fille naturelle du Pape (m), avec Jean-Jourdain des Ursins. Il décrit tout ce qui se passa pendant & après la célébration : l'époux se comporta avec une légèreté qui sembloit tenir du mépris; il embrassa devant tout le monde celle qui devoit être sa femme, & avec si peu de respect & de décence (n), qu'elle en fut déconcertée, & l'assemblée scandalisée. Il la fit entrer dans la chambre à coucher du cardinal de Saint-Pierre-ès-liens, chez qui la célébration s'étoit faite; & le maître des cérémonies en sortit bien vite, de peur, dit-il, d'être contraint d'en voir davantage (o). Je ne cite ces détails que pour donner quelque idée de la naïveté de notre auteur; mais passons à des objets plus importants.

Tout ce que je viens de dire est renfermé dans le premier volume du n.^o 5164, & manque absolument dans le n.^o 5165, dont le premier volume ne commence qu'à l'expédition de Jules II contre les Bolonois; c'est aussi à cette époque que commence le second volume du n.^o 5164. Cette expédition est un des principaux évènements de la vie de Jules II; car ce fut par-là que commença à se développer le caractère guerrier de ce pape.

Déterminé à retirer les domaines de l'État ecclésiastique des mains de ceux qui s'en étoient emparés, il résolut de soumettre d'abord la ville de Bologne, dont Jean Bentivoglio s'étoit rendu maître depuis environ cinquante ans. Jules n'étant encore qu'évêque de cette ville, avoit

(m) Manuscrit 5164, tome I, fol. 346 et suiv. Elle est nommée ici sa nièce: Burcard dit, sans mystère, que c'étoit la fille du Pape. Voyez le manuscrit du Roi, 5163, fol. 144 verso.

(n) *Labia sponsæ intra os suum medium impressit, non sine rubore sponsæ & admiratione multorum.* Ibid. fol. 350 verso.

(o) *Metuens ne graviora vidisse me oporteat.* Manuscrit 5164, tome II, fol. 350 verso.

PARIS
DE
GRASSIS.

eu des sujets de se plaindre de lui (p), & il avoit impatience de s'en venger: lui d'être appuyé par les troupes de France, qui étoient alors dans le Milanès, il voulut aller en personne chasser un usurpateur peu en état de lui résister. Il partit de Rome au point du jour, le 26 août 1506, suivi de toute sa cour. Paris de Grassis avoit réglé l'ordre de la marche; il la décrit sans omettre le moindre détail (q). Le Pape étoit à cheval en simple rochet; devant lui on portoit une petite croix: un évêque dont le cheval étoit conduit par un palefrenier à pied, devoit aussi porter le Saint-Sacrement; mais dès le premier jour, le Pape, sous prétexte qu'il avoit des bois à traverser, l'envoya en avant par une autre route, pour éviter, disoit-il, un accident pareil à celui qui étoit arrivé sous Alexandre VI (r), le Saint-Sacrement ayant été culbuté par des chasseurs en traversant une forêt. Au fond; tout cet appareil le gênoit beaucoup (s), & il tâchoit d'éviter tout ce qui pouvoit embarrasser sa marche: elle étoit si rapide, que des palefreniers de quelques cardinaux qui l'accompagnoient ayant voulu le suivre à pied, moururent de fatigue.

Paris de Grassis donne jour par jour l'itinéraire du Pape, & fait mention des honneurs qu'on lui rendit dans les lieux où il passa. Quelquefois les villes ne se contentoient pas de lui porter leurs clefs (t), elles jetoient à bas leurs portes. Bentivoglio effrayé voulut négocier (u); le Pape rejeta ses propositions, envoya sommer les Bolonois de le chasser, & dépêcha dans le Milanès pour faire avancer les troupes

(p) Manuscrit 5165, tome I, pag. 7 & suiv. Je citerai dorénavant les pages de ce manuscrit, celles du n. 5164, n'étant point cotées.

(q) Ibid. fol. 21 & suiv.

(r) Manuscrit 5165, tome I, page 40.

(s) Ibid. page 46.

(t) Ibid. page 81 & suiv.

(u) Ibid. page 47 & suiv.

Françoises. Je ne dois point m'arrêter aux détails de cette expédition; on les trouvera dans les annales de Rainaldi, qui a copié les termes mêmes de notre auteur. Je dirai seulement que Bentivoglio sortit de Bologne la nuit du 1.^{er} au 2 novembre avec sa famille; & que la ville se soumit aux conditions que le Pape léveroit l'interdit fulminé contre elle, & empêcheroit les troupes Françoises d'y entrer (x).

J'ajouterai quelques particularités qu'Odoric Rainaldi a cru devoir négliger. Le Pape s'étant arrêté à Sanmarino (y), notre auteur fait, sur le nom de ce lieu, une observation que je n'ai vue nulle part ailleurs. Il dit que les habitans le nommoient *Penne di S. Marino*, sur la foi d'une inscription gravée sur une pierre: on prétendoit qu'on y lisoit *pennæ S. Marini*; mais il assure y avoir lû très-distinctement *pinacula Samaritanorum*; & il en conclut que les Samaritains, c'est-à-dire, selon lui, les *Sarrasins*, avoient habité les hauteurs sur lesquelles Sanmarino est bâti. Pour appuyer cette opinion, il observe qu'il y trouva quelques familles qui portoient encore le surnom de *Samaritaines*.

Le Pape (z) vouloit faire son entrée dans Bologne le 8 novembre; les astrologues l'en détournèrent, prétendant que les constellations n'étoient pas favorables jusqu'au jour de Saint-Martin. Il y acquiesça pour ne pas contrarier les préjugés reçus, dans un temps où l'on croyoit beaucoup à l'astrologie; mais le soir qui précéda la fête, il entra dans la ville, en quelque sorte à la dérobée, quoique les astrologues s'y opposassent formellement; car, ajoute notre auteur, il ne faisoit aucun cas de leur vaine science (a).

(x) Manuscrit 5165, page 127.

(y) Ibid. page 188, &c. Le 30 septembre 1506.

(z) Ibid. 5169, tome I, page 133.

(a) *Quorum scientiam ac levitatem sprevis atque obtestatus est.* Ibid. page 134.

PARIS
DE
GRASSIS.

Il donna peu après une nouvelle preuve de sa condescendance pour un préjugé dont il connoissoit la frivolité. Avant de partir de Bologne, il posa (b) la première pierre d'une forteresse qu'il y faisoit construire. Les astrologues avoient marqué l'instant où cette pierre devoit être posée, & pour attendre cet instant précis, il fit suspendre la cérémonie durant une demi-heure entière.

Il partit de Bologne le surlendemain (c), après y avoir établi une nouvelle forme de gouvernement, dont les historiens ont suffisamment parlé. Paris de Grassis assure que son départ causa de grands regrets. « Les vieillards pleuroient, les femmes du peuple sanglottoient, les grandes dames (d) & leurs filles ne cachoient point leurs larmes. » Cependant, ajoute-t-il, quelques-uns d'entre nous sou-rioient, persuadés qu'il se pouvoit bien qu'elles pleuraissent moins le départ du Pape que celui de leurs amans ». Notre auteur se permet quelquefois des réflexions de ce genre; je n'en citerai point d'autre exemple.

Il nomme tous les lieux où le Pape s'arrêta en faisant son retour à Rome, & en raconte diverses particularités. Il vit près de Césène un couvent de l'ordre de Saint-François (e), aux environs duquel (lui dit-on) les moineaux n'osoient ni siffler, ni s'accoupler, depuis que ce saint le leur avoit défendu. Dans un autre, il vit avec étonnement que de vingt-cinq moines, il n'y en avoit que deux ou trois au-dessus de l'âge de dix-huit ans. A Montefalcone, on lui montra le corps de Sainte-Claire, dans un monastère de l'ordre de Saint-Augustin (f). On y montrait aussi son cœur, sur lequel il assure avoir vu de ses yeux l'image du Christ.

(b) 20 Février 1507. *Ibid.* page 236.

(c) 22 février. Manuscrit, 5165, tome I, page 241.

(d) *Matronæ nobiles & filix earum.* *Ibid.*

(e) *Ibid.* page 253.

(f) *Ibid.* page 259.

Jules

Jules rentra dans Rome (g), le dimanche des Rameaux de l'an 1507. Je ne décrirai point la pompe avec laquelle il y fut reçu; mais je dirai un mot d'un arc de triomphe érigé devant la porte de son palais. On avoit imité en bois & en toiles peintes l'arc de triomphe de Constantin qui est près du colisée; on y avoit peint les principaux événemens de l'expédition du Pape, & on y avoit mis cette inscription (h): *Julio II pontifici optimo maximo reduci, quod virtute, consilio, felicitate, rem pontificiam à tyrannorum servitute liberavit, pacem libertatemque ubique constituerit.* Outre Bologne qu'il avoit enlevée aux Bentivoglio, on fait qu'il avoit aussi retiré Vérone des mains des Baglioni.

Dans les journaux de l'espèce de celui dont je m'occupe, il est souvent fait mention des prestations d'obédience; je dois en parler lorsqu'elles offrent quelque trait singulier. Tel est celui qu'on lit à propos de l'audience que le Pape donna aux ambassadeurs d'obédience du roi d'Arragon & de Naples, le dernier jour d'avril 1509 (i). Les ambassadeurs firent longtemps attendre le Pape, & beaucoup plus qu'il ne se l'étoit imaginé, quoiqu'il en eût été prévenu par Paris de Grassis. « Ils sont, lui avoit-il dit, comme de jeunes épousées à qui le jour entier ne suffit pas pour se parer. Je les ai vus à leur toilette, entourés quelquefois de trois ou quatre miroirs: « ils parurent enfin; mais, ajoute-t-il, ils avoient été probablement plus occupés de leur parure, que du mémoire « que je leur avois donné sur ce qu'ils avoient à faire. Ils « avoient oublié leurs lettres de créance & l'acte d'obédience que je leur avois sur-tout recommandé d'apporter; « il fallut qu'ils les envoyassent chercher à l'instant où on « étoit près de les introduire ». On remplit du mieux que l'on put cet intervalle, pour éviter au Pape le désagrément d'une attente purement oisive. On est tenté de croire qu'il y

(g) Manuscrit 5165, tome 1, pag. 269. 28 mars.

(h) Ibid. page 281.

(i) Ibid. pag. 313 & suiv.

Tome II.

PARIS
DE
GRASSIS.

avoit eu de l'affectation de la part des ambassadeurs Espagnols, quand on voit l'année suivante ceux du roi de Castille encourir à peu-près les mêmes reproches dans une audience semblable (k).

La haine du Pape poursuivoit par-tout les Bentivoglio, à qui la cour de France avoit accordé sa protection. Le Pape prétendit qu'ils avoient formé le projet de l'empoisonner, ainsi que son neveu le cardinal de Saint-Pierre-ès-liens. Il fit même passer au roi les procédures qui constatoient le crime; & ce fut le frère de notre auteur, Achilles de Grassis, alors évêque de Cartello, auditeur de Rote, & revêtu de plusieurs autres dignités, qui fut chargé de les porter (l). Notre auteur ne nous instruit point de la suite de cette affaire; il dit seulement que l'année suivante (m), le cardinal de Saint-Pierre-ès-liens mourut subitement, & qu'on crut voir sur son corps des marques de poison; mais l'ouverture du cadavre détruisit ce soupçon. Paris de Grassis fait un grand éloge de ce cardinal qui n'avoit que vingt-cinq ans, & décrit d'une façon pathétique l'excès de l'affliction du pape son oncle.

Jules, d'un caractère violent, étoit extrême dans ses haines, comme dans ses amitiés; il détestoit à tel point la mémoire d'Alexandre VI, dont il occupoit les appartemens, qu'il voulut se loger ailleurs (n), pour ne plus voir le portrait de ce pape qui étoit peint sur les murailles. En vain Paris de Grassis proposa de faire effacer ce portrait; les murs seuls, disoit le Pape, ne retraceroient-ils pas la mémoire de ce *marane*, de ce *Juif*, de ce *circoncis*? C'est ainsi qu'il nommoit son prédécesseur; & notre auteur s'étant mis à rire de cette dernière qualification qu'il doutoit qu'Alexandre VI eût méritée, Jules s'emporta fort contre lui.

(k) Le 3 juillet 1508. Manuscrit 5165, tome I, page 480 & suiv.

(l) 25 octobre 1507. Ibid. 5165, tome I, page 377 & suiv.

(m) 11 septembre 1508. Ibid. page 501.

(n) 26 novembre 1507. Ibid. page 391 & suiv.

Paris de Grassis étoit encore plus violent: citons un trait qui le prouve, & qui donne en même temps une idée des mœurs du pays où il vivoit. C'étoit l'usage, dans les grandes cérémonies funèbres, que le peuple pilloît, après l'office, la cire & les autres choses qui avoient servi aux catafalques. A l'anniversaire de Pie III (o), l'office étant fini, les frères du peuple, sorte de religieux, se distinguèrent parmi les pillards. Le prédicateur vouloit emporter la toile peinte qui entourait la chaire; ils la lui arrachèrent, le battirent, & l'un d'eux parla avec mépris du maître des cérémonies, notre Paris de Grassis, qui vouloit faire cesser le désordre. « Alors (raconte-t-il lui-même), je le saisis par son scapulaire que je déchirai du haut en bas, & dont « je fis voler au loin les lambeaux; je déchirai aussi sa « tunique, ... &c. L'un des frères m'ayant menacé « de me casser la tête si je ne m'arrêtois, je le pris lui- « même par les oreilles & les cheveux, &c. Tout le peuple « m'applaudit, & tout ce que je viens d'écrire est dans « l'exacte vérité ». C'est un prélat revêtu d'une des grandes charges de la cour Romaine, qui s'empporte à de tels excès, qui se vante de pareilles prouesses, & prend soin d'en conserver la mémoire !

Je ne parlerai point de la première pierre de la citadelle de Civita-Vecchia, posée par Jules II (p), de l'inscription qui y fut gravée, & de la médaille qui fut mise dans les fondemens. Bonanni (q) raconte toute cette cérémonie, dans les termes mêmes de Paris de Grassis. Il est singulier que le nom de la ville soit exprimé sur la médaille par un mot moitié latin, moitié italien, *Civitas Vecchia*; c'est notre auteur qui en fait lui-même la remarque.

(o) 20 octobre 1508. Manuscrit, 5165, tome I, page 542.

(p) En décembre 1508. Ibid. page 562 & suiv.

(q) Bonanni numismata Pontif. Roman. tome I, pag. 157. Molinet n'en a point parlé.

Il fournit (r) quelques traits sur Louis d'Amboise, second du nom, archevêque d'Alby, dont les auteurs du nouveau *Gallia Christiana* auroient pu profiter. On y verra que quelques brouilleries entre la cour de Rome & celle de France, portèrent le Pape à ne donner à cet archevêque le chapeau de cardinal qu'en 1510.

Le second volume du manuscrit du Roi, 5165, commence par des recherches assez curieuses sur les différentes formes qui avoient jusqu'alors été usitées pour absoudre de l'excommunication. Paris de Grassis chargé de faire des recherches à l'occasion de l'absolution promise aux Vénitiens, rapporte (s) quatre formes différentes : les deux premières pratiquées sous Sixte IV, oncle de Jules II; la troisième, sous Innocent VIII; & la quatrième, sous Alexandre VI. Il s'agissoit, dans le premier cas, de quelques barons Espagnols qui avoient tué un évêque; dans le second, des Florentins qui avoient fait pendre un archevêque de Pise; dans le troisième, des magistrats de Castello qui avoient fait subir le même supplice à un prêtre & à un moine; dans le quatrième, de quelques rebelles qui s'étoient emparés d'une citadelle du domaine du saint Siège. Tous avoient été frappés de verges, les uns nus, les autres sur leurs habits, quelques-uns (t) assez rigoureusement. Paris de Grassis crut donc ne pouvoir épargner aux Vénitiens cette humiliante cérémonie; mais il conclut qu'il suffiroit qu'ils reçussent quelques coups de verges donnés très-doucement de la main du Pape & des cardinaux. Jules

(r) Manuscrit 5165, tome I, page 752. Voyez *Gall. Christ.* 2.^e édition, tome I, pag. 35. Voyez aussi ce manuscrit, tome II, pag. 103, où il est dit que ce cardinal mourut à Ancône, le 17 septembre 1510, à la suite du Pape qui alloit alors à Bologne. Dans le *Gall. Christ.* on ne le fait mourir qu'en 1517, sur la foi de son épitaphe; mais cette épitaphe ne fut faite que long-temps après sa mort.

(s) Manuscrit 5165, tome II, page 1 & suiv.

(t) Les magistrats de Castello n'ayant de vêtemens que ce qui étoit nécessaire pour cache. leur nudité, furent fortement fouettés par tous les pénitenciers, durant trois psaumes entiers. *Ibid.* page 2.

qui avoit besoin des Vénitiens, & qui ne croyoit pas cette formalité essentielle, les en affranchit absolument.

PARIS
DE
GRASSIS.

On lit dans le *Traité des comètes* par M. Pingré, une note assez vague sur une comète qu'on aperçut en Italie en 1510; notre auteur en parle avec un peu plus de détail (*u*): on la vit durant plusieurs jours, dirigeant sa marche vers le nord; elle étoit chevelue & avoit une queue qu'elle agitoit d'une façon menaçante. On vit aussi dans l'air, du côté de Ferrare, des armées qui se livroient bataille, & l'on entendit le bruit de l'artillerie & des trompettes. La ville de Bologne effrayée, envoya sur les lieux pour savoir si on y trouveroit quelques traces de cette bataille; sa frayeur redoubla quand elle apprit qu'on avoit aperçu sur la poussière des traces de chars, d'hommes & de chevaux, & dans les bois des restes de feux qui y avoient été allumés: c'est avec la naïve crédulité de l'ignorance populaire, que Paris de Grassis raconte ces prétendus prodiges.

Les auteurs du nouveau *Gallia Christiana* pourront enrichir l'article de François-Guillaume de Clermont, archevêque d'Auch & cardinal, en faisant usage de ce qu'en dit notre auteur (*x*). Cet archevêque qui étoit à Rome, lorsque son oncle le cardinal d'Amboise, ministre de Louis XII, mourut en France, voulut retourner dans sa patrie; & n'ayant pu en obtenir du Pape la permission, tenta de s'évader la nuit déguisé, à cheval, en croupe derrière un des siens (*y*). Le Pape en ayant eu avis, le fit arrêter; mais pour éviter le scandale, on le ramena dans un bateau sur le Tibre; il fut mis en prison au château Saint-Ange, où on le fit entrer par une porte secrète. Cet événement ne put cependant demeurer caché, & commençoit à faire bruit; mais dès le lendemain le

(*u*) Manuscrit 5165, tome II, page 96.

(*x*) Ibid. 5165, tome II, page 80.

(*y*) Au mois de juillet 1510.

PARIS
DE
GRASSIS.

Pape assembla les cardinaux, leur exposa ses motifs, & l'on n'en parla plus. On ne dit point combien de temps il resta en prison; mais il en étoit sorti en 1511: dans le *Gallia Christiana*, il n'est pas dit un mot de tout cela (z).

Jules ayant formé le projet de s'emparer du Ferrarois, se transporta à Bologne au mois de septembre 1510, & fit la guerre en personne, durant les premiers mois de l'an 1511; il fit lui-même le siège de la Mirandole (a) qu'il prit le 20 janvier. Quoique notre auteur ne s'écarte guère des choses qui concernent son office de maître des cérémonies, il décrit cependant avec assez de détail cette expédition, parce qu'elle regarde le Bolonois sa patrie. Mais comme Rainaldi a transporté dans ses annales ce morceau presque entier du journal de Paris de Grassis, je ne m'y arrêterai point (b); je me contenterai de dire que l'issue de cette guerre fut malheureuse pour le Pape. Il étoit tombé malade (c) au commencement de cette expédition (d), en arrivant à Bologne, & l'avoit même été assez dangereusement: lorsqu'il fut en convalescence, il ne voulut point se faire raser, & continua depuis à porter une longue barbe, soit que ce fût un vœu qu'il avoit fait (e), dit Paris de Grassis, soit pour quelque autre raison. Quand il fit son entrée à Bologne le 30 mars 1511, « ce fut, dit notre auteur, une grande joie pour le peuple, de voir ce Pape, vénérable par son âge &

(z) Voyez *Gall. Christ.* 2.^e édition, tome I, page 1001.

(a) Manuscrit 5165, tome II, page 153.

(b) J'avertirai seulement d'un contre-sens assez étrange, où est tombé Rainaldi. Il dit, d'après le journal de Paris de Grassis, que le légat du Pape à Bologne fit arrêter le duc d'Urbain. Le journal dit au contraire, que ce fut le duc d'Urbain qui fit arrêter le légat comme traître, mais que le Pape le fit délivrer. Manuscrit 5165, tome II, page 112; & Rainaldi, sous l'an 1510, f. 20.

(c) Manuscrit 5165, tome II, page 130 & suiv.

(d) Au mois de septembre 1510.

(e) Manuscrit 5165, tome II, page 171.

par sa longue barbe, monté sur un cheval fringant, « comme un jeune militaire » : *quasi juvenis bellicosus equo desultorio veheretur* (f). Il étoit en simple rochet, sans étole, sans qu'on portât devant lui le Saint-Sacrement ; cet air guerrier le flattoit davantage que tout le faste pontifical.

PARIS
DE
GRASSIS.

Le Pape étoit encore à Cervi le 26 mars (g), lorsqu'il y eut un tremblement de terre dont il fut fort effrayé ; il sortit de sa chambre à demi habillé, & courut à la place publique où les habitans étoient aussi accourus ; ils en furent quittes pour la peur. Le Pape se fit informer des lieux où l'on avoit senti la secousse ; c'étoit depuis Rimini jusqu'à Bologne, & principalement à Ravenne : il n'est pas inutile pour l'histoire naturelle de recueillir ces détails.

Notre auteur rapporte, à propos d'une nomination de cardinaux qui avoit été faite quinze jours (h) auparavant, & dans laquelle son frère Achille de Grassis avoit été compris, que le Pape quelques jours après (i), distribuant les titres aux cardinaux, leur enjoignit de quitter leurs noms de famille, & de n'employer dans leurs signatures que celui de leur titre ; ce qui paroît n'avoir pas été observé.

Le Pape avoit perdu Bologne que les François lui avoient enlevée, & qu'ils avoient rendue aux Bentivoglio (k) ; on avoit attribué cette perte à la trahison d'un cardinal favori de Jules ; il se nommoit François Alidosi : c'étoit un homme de peu de chose, mais qui étoit parvenu auprès du Pape à un tel point de faveur & de crédit, que dans toute l'Italie on le redoutoit presque autant que le Pape même. Il étoit évêque & légat de Bologne ; & le Pape, forcé de s'éloigner à l'approche de l'armée Française, s'étoit

(f) Manuscrit 5165, tome II, page 200.

(g) Ibid. page 190.

(h) Le 10 mars 1511. Manuscrit 5165, tome II, page 174 & 185.

(i) Le 17 mars.

(k) Manuscrit 5165, tome II, page 217 & suiv.

PARIS
DE
GRASSIS.

reposé sur lui de la défense de cette place. Paris de Grassis l'accusa formellement de l'avoir livrée aux François; Alidosi rejetoit la faute sur le duc d'Urbain, neveu du Pape, & qui commandoit ses troupes. Il n'osa cependant d'abord se rendre auprès du Pape; mais ayant appris par ses émissaires que Jules étoit disposé à l'excuser, il se mit en route pour le joindre à Ravenne (l). Le duc d'Urbain furieux contre lui, se hâta d'aller à sa rencontre; le força de descendre de sa mule, le perça de plusieurs coups, & ses gens l'achèverent. Ceux du cardinal n'osèrent le secourir, persuadés que le duc d'Urbain étoit autorisé par le Pape; mais au contraire le Pape fut au désespoir, il pleura, jeta des cris, se frappa la poitrine; il voulut partir de Ravenne sur le champ; il ne voulut de tout le jour prendre aucune nourriture: sur quoi notre auteur fait cette singulière réflexion, qu'il falloit que le Pape fût profondément affligé; car, dit-il, le Pape étoit très-colère, & les gens de ce caractère supportent difficilement la diète (m).

Cette affliction excessive rappelle ce que dit Paul Jove (n) sur les causes honteuses de la faveur de ce cardinal, dont notre auteur assure (o) que s'il vouloit raconter tous ses forfaits, un volume entier ne suffiroit pas. Au reste, le Pape se consola assez vite, & pardonna au duc d'Urbain, qui en fut quitte pour être mis aux arrêts chez lui durant quelque temps (p).

On fait les violens chagrins que causa au Pape la convocation du concile de Pise. Pour opposer concile à concile, il en convoqua un à Rome, à Saint-Jean-de-Latran: notre auteur fut chargé d'en ordonner les apprêts & d'en régler les cérémonies. Il rapporte le mémoire

(l) 24 mai 1511. Manuscrit 5165, tome II, page 224 & suiv.

(m) Ibid. page 229.

(n) Jov. Elog.

(o) Manuscrit 5165, tome II, page 227.

(p) Il en sortit au mois d'août suivant. Ibid. page 269.

qu'il

qu'il rédigea à ce sujet, & les décisions du Pape & du sacré Collège, sur les trente-une questions qu'il proposa. L'une de ces décisions fut, que les abbés non mitrés n'auroient voix dans le concile, qu'autant que le Pape leur en accorderoit le droit, en considération de leur savoir ou de leurs vertus; une autre, portoit que les princes admis dans le concile & les ambassadeurs des souverains, ne pourroient y parler que par la permission du Pape: il seroit trop long de les citer toutes ici; je remarquerai seulement que tout ce que notre auteur dit sur l'ouverture de ce concile (q), méritoit bien que les éditeurs des conciles en eussent fait usage.

PARIS
DE
GRASSIS.

Je ne retracerai point les évènements politiques & militaires qui remirent Jules en possession de Bologne, & qui forcèrent les François à évacuer l'Italie; ce que Paris de Grassis en a dit, est transcrit mot pour mot dans les annales de Rainaldi. Le Pape s'en attribua tout l'honneur, & fit présent à l'église de Saint-Pierre à Rome, d'un parement d'autel, sur lequel on lisoit cette inscription: *Julius II, pontifex maximus. Italia liberata (r).*

Le duc de Ferrare, Alphonse d'Est (s), forcé de venir demander au Pape l'absolution des censures qu'il avoit encourues, fit dans une audience publique l'aveu de son repentir; & en prononçant la formule dont on étoit convenu, il fut obligé de s'interrompre pour essuyer ses larmes & laisser échapper ses sanglots. Le Pape cependant lui avoit épargné les cérémonies les plus mortifiantes dont ces sortes d'absolutions étoient d'ordinaire accompagnées. Cette bonté prétendue ne rassura pas le duc, qui ayant appris que le Pape, malgré le sauf-conduit qu'il lui avoit donné, songeoit à le faire arrêter, & qu'on disoit même

(q) Le 2 mai 1512. Manuscrit 5165, tome II, pag. 411 & suiv.

(r) Ibid. page 522.

(s) Juillet 1512. Ibid. pag. 525-548.

PARIS
DE
GRASSIS.

qu'il pourroit lui en coûter la tête, s'enfuit la nuit avec quelques domestiques.

Les historiens Espagnols ont écrit que le Pape excommunia le roi de Navarre, Jean d'Albret, & que cette excommunication donna lieu à l'invasion de la Navarre en 1512, par Ferdinand le Catholique. Ils citent une bulle, qu'ils datent (1) de février ou de mars 1511, par laquelle Jules donnoit la Navarre au premier occupant. Je dois remarquer que Paris de Grassis ne fait aucune mention de cette bulle, ni de l'excommunication prétendue, quoiqu'il soit fort exact à rapporter les faits de cette espèce; & cette bulle ne se trouvant nulle part, il est bien probable qu'elle n'a jamais existé.

Ceux qui s'occupent de l'histoire de notre atmosphère, pourront lire avec intérêt dans le journal (2) dont je donne la notice, que le jour de l'Assomption de l'an 1512, il y eut à Rome un furieux orage. Il venoit du septentrion; la tempête dura près d'une heure, & causa de grands dommages. Le tonnerre tomba en sept endroits; la grêle dont les moindres grains étoient de la grosseur d'une noix, & dont quelques-uns pesoient dix-sept onces, frappoit les murs avec tant de violence, qu'elle les ébranloit comme auroit pu faire l'artillerie. Il n'y a, dit notre auteur, que ceux qui ont été les témoins de cet affreux orage, qui peuvent se le figurer.

Je citerai ici une anecdote qui tient à la fois à l'histoire des lettres, des mœurs & des opinions (3). Un secrétaire des ambassadeurs de la ville de Parme desiroit d'obtenir du Pape le titre & les honneurs de poète lauréat. Pour mériter ce prix, il avoit récité (4) devant lui des vers qui n'étoient

(1) Voyez Histoire ecclésiastique de Fleuri, tome XXV, pag. 254, & les auteurs qu'il cite.

(2) Manuscrit 5165, tome II, pag. 568.

(3) Ibid. pag. 586 & suiv.

(4) La veille de la Toussaint 1512.

pas sans agrémens; mais malheureusement le poëte y louoit Jupiter Capitolin, Diane d'Éphèse, Apollon & quelques autres divinités du Paganisme. Paris de Grassis ne crut pas que le Pape dût accorder solennellement le laurier poétique à l'auteur d'un pareil ouvrage. Les fictions adoptées dans ce poëme, étoient réprochées par la xxxvi.^e distinction du Décret; d'ailleurs il auroit fallu bénir le laurier, & Paris de Grassis ne trouva dans tous les cérémoniaux aucune formule de bénédiction pour cet objet; enfin, on se rappela que Pétrarque ayant sollicité la même grâce auprès de Benoît XI, avoit été renvoyé au sénat & aux conservateurs; & le secrétaire de l'ambassade de Parme y fut renvoyé de même.

PARIS
DE
GRASSIS.

Notre auteur le nomme ailleurs *François Grapaldi* (z); c'est l'auteur d'un ouvrage intitulé : *De partibus Ædium*, imprimé en 1494, & réimprimé plusieurs fois depuis. Bayle (a), sur la foi de Paul Jove, dit que Grapaldi étoit à la tête des ambassadeurs de Parme; mais il s'est trompé, il n'étoit que leur secrétaire. S'il ne reçut pas les honneurs de poëte lauréat, il en fut dédommagé quelques jours après (b). Le Pape ayant donné un grand festin aux ambassadeurs de l'empereur, qu'il caressoit beaucoup, on introduisit sur la fin du repas quelques enfans vêtus comme les Muses, & un jeune homme sous l'habit d'Orphée, qui récitèrent des vers à la louange du Pape & de l'Empereur; Grapaldi parut aussi & prononça un discours en prose, suivi de quelques vers sur la délivrance de l'Italie. Alors le Pape à qui on avoit apporté deux couronnes de laurier, fit approcher l'ambassadeur, & tous deux tenant une des couronnes, la posèrent ensemble sur la tête de Grapaldi, le Pape disant, *nos auctoritate apostolicâ*, (& l'ambassadeur,

(z) Il se nommoit *François-Marie Grapaldi*. Manuscrit 5165, tome II, pag. 607.

(a) Dictionnaire, au mot *Grapaldi*.

(b) Le jour de la Saint-Martin de la même année 1512.

PARIS
DE
GRASSIS.

nos auctoritate imperiali) facimus te poëtam. Ils couronnèrent avec les mêmes cérémonies le jeune poëte qui avoit paru sous l'habit d'Orphée. Notre auteur ajoute qu'il persistoit à croire que le Pape auroit dû ne rien faire de tout cela.

Je n'omettrai pas une anecdote d'un autre genre. Les ambassadeurs d'obédience des Suisses s'étant présentés à l'audience le 18 novembre 1512 (c), sans lettres de créance, alléguèrent que selon leurs usages, il n'étoit point besoin qu'on certifiât par écrit la foi qu'on devoit à leur mission. Ils furent admis sans aucune difficulté. Ils félicitèrent le Pape sur la délivrance de l'Italie ; ils le remercièrent des grâces qu'il leur avoit accordées, entre autres, du titre qu'il leur avoit décerné de *défenseurs de la liberté de l'église* ; & déclarèrent que quoiqu'ils se fissent une loi de n'être soumis à aucun prince, ils venoient cependant lui prêter obédience.

La santé du Pape (d) étoit fort altérée depuis quelques années, par les chagrins, les fatigues & l'âge : il avoit soixante-dix ans. Il avoit pensé mourir au mois d'août 1511 (e), & les médecins l'avoient abandonné ; on avoit déjà donné les ordres pour ses obsèques & pour le futur conclave : il paroît qu'une diète trop sévère l'avoit réduit à cette extrémité. N'y ayant plus rien à ménager, on l'avoit laissé manger ce qu'il vouloit : il s'étoit fait apporter des fruits, sur-tout des pêches & des prunes, & ce régime extraordinaire, continué quelques jours, l'avoit sauvé ; mais il ne s'étoit point parfaitement rétabli ; des indispositions fréquentes l'empêchoient d'assister aux offices où il ne paroissoit presque plus ; à Noël 1512, il commença à garder constamment le lit ; la fièvre s'établit, & il perdit l'appétit & le sommeil. Six ou huit médecins dont il étoit entouré, n'étoient point d'accord sur sa maladie ; les uns

(c) Manuscrit 5165, tome II, page 610.

(d) Ibid. pag. 661 & suiv.

(e) Ibid. pag. 268 & suiv.

l'attribuoient au délabrement de son estomac qu'il avoit beaucoup trop fatigué; les autres aux restes d'un mal plus honteux que lui avoit autrefois causé une autre sorte d'intempérance. Au commencement de février 1513, il sentit que sa fin étoit prochaine; il recommanda à Paris de Grassis d'avoir soin de sa sépulture, ne voulant pas que son corps restât abandonné, comme l'avoit été celui de quelques-uns de ses prédécesseurs. On reprit quelque espérance dans les premiers jours du carême, au grand regret, dit notre auteur, de quelques cardinaux qui avoient compté qu'il alloit mourir; mais bientôt il se trouva plus mal que jamais, & on désespéra de sa vie. Il se conduisit, dans ses derniers momens, avec beaucoup de fermeté. Après avoir reçu le viatique, il fit aux cardinaux assemblés un discours latin (f), tel qu'il l'auroit prononcé dans un consistoire: il expira enfin la nuit du 20 au 21 février 1513. J'abrège la relation circonstanciée de sa mort, qu'on peut lire dans les annales de Rainaldi, qui y a inséré tout ce qu'en dit le journal de Paris de Grassis.

On rendit de grands honneurs à sa mémoire. Ceux même, dit notre auteur, qui à divers égards n'étoient pas fâchés de sa mort, regrettoient en lui un défenseur de l'église & de la liberté de l'Italie. Les cérémonies de ses obsèques durèrent huit jours, & remplissent le reste du second volume du manuscrit coté 5165 (g). On s'occupa cependant des

(f) Ce discours est rapporté dans le journal de notre auteur, qui fut chargé par les cardinaux d'en conserver la mémoire. Voyez Manuscrit 5165, page 686, &c. L'objet principal étoit de recommander que l'élection de son successeur se fit conformément à la bulle qu'il avoit fait confirmer par le concile de Latran. Il ordonnoit qu'on assurât les cardinaux schismatiques, c'est-à-dire, ceux qui adhéroient au concile de Fife, qu'il leur pardonnoit comme homme; mais que comme pape, il ne pouvoit permettre qu'ils entraissent au conclave futur, ni qu'ils entraissent même dans Rome, qu'il croiroit souillée par leur présence.

(g) Le troisième volume du n.º 5164 devoit aussi contenir la description des obsèques; mais il n'est pas complet, & ne va pas au-delà de la mort de Jules; la dernière phrase de la dernière page n'est pas même terminée: ce qui manque, occupe près de 40 pages dans le second volume du n.º 5165.

préparatifs du conclave pour l'élection du successeur : le troisième volume commence par le récit de ce qui s'y passa ; mais cela appartient au pontificat de Léon X qui y fut élu, & j'en parlerai en rendant compte dans un autre article de la suite du journal de Paris de Grassis.

L'histoire a depuis long-temps apprécié les qualités & les défauts de Jules II, comme souverain & comme pape ; mais en ne le considérant que sur le trône ou sous la tiare, on ne connoît que ses mœurs publiques. Pour connoître ses mœurs privées, il faut le voir de plus près & le suivre dans ces actes journaliers de la vie domestique, que les historiens négligent ou qui leur échappent. J'ai recueilli tous les traits de cette espèce qu'a pu me fournir l'ouvrage anecdote de l'homme qui l'a le plus constamment approché ; j'ai cru que c'étoit le principal avantage que je pouvois procurer à cette notice.



N O T I C E

Du Journal de Paris de Grassis, maître des cérémonies de la chapelle du Pape.

DEUXIÈME NOTICE.

Pontificat de Léon X.

Manuscrit du Roi, coté 5165, parmi les manuscrits Latins.

Par M. DE BRÉQUIGNY.

CE volume forme le troisième du n.^o 5165 : j'ai parlé des deux premiers volumes de ce même numéro, qui contiennent la première partie du journal de Paris de Grassis, depuis la troisième année du pontificat de Jules II jusqu'à la mort de ce pape ; celui-ci qui renferme la suite de ce journal, comprend le pontificat entier de Léon X *. Il est de même format que les deux précédens ; il est écrit de la même main, & porte la même date de 1668 ; il n'a point de table de matières, mais seulement quelques sommaires aux marges : le nombre des pages est de 932.

On a pu voir dans la première notice du journal de Paris de Grassis, qu'on doit y distinguer trois objets différens : 1.^o la narration circonstanciée de toutes les cérémonies qui étoient de son département ; 2.^o quelques traits de l'histoire générale qui sont relatifs à ces cérémonies ; 3.^o quelques anecdotes rapportées par occasion.

* Il y a aussi dans la Bibliothèque du Roi, six autres manuscrits de cette partie du journal de Paris de Grassis, tous *in-folio*, cotés 5164, 5167, 5168, 5169, 5170 & 5171 ; les quatre premiers sont du XVI.^e siècle ; les deux derniers du XVII.^e

PARIS
DE
GRASSIS.

Le premier objet est l'objet principal de l'auteur, mais le moins intéressant, souvent fatigant par la multitude ou la monotonie des ~~détails~~ toujours minutieux : je ne dois m'y arrêter que lorsque j'y découvre quelque singularité. Le second objet, plus important, y est réduit à peu de chose, parce que l'auteur s'en occupe rarement ; d'ailleurs Oderic Rainaldi a transcrit dans ses annales, en entier & mot pour mot, la plupart des morceaux du journal de Paris de Grassis qui concernent l'histoire générale.

Il ne me reste donc presque à recueillir que quelques traits omis par Rainaldi, quelques anecdotes qu'il a dédaignées : je dis cela pour qu'on ne soit pas surpris si la notice que je vais donner, ne renferme pas cette abondance de faits importants que semble promettre un journal qui embrasse le pontificat entier d'un Pape aussi célèbre que Léon X.

Après les honneurs funèbres rendus à Jules II (a), on s'occupa du soin de lui élire un successeur. Les cardinaux, au nombre de vingt-quatre, entrèrent au conclave le 4 mars 1513, & le cardinal Adrien qui étoit pour lors absent, y arriva le lendemain. Tout s'y passa comme à l'ordinaire, c'est-à-dire, en précautions de la part du maître des cérémonies, pour empêcher les brigues du dedans & les correspondances du dehors ; & en manœuvres de la part des cardinaux pour tromper sa vigilance. « Je le consigne ici (b) (dit Paris de Grassis) pour servir de mémoire à la postérité. Malgré mon âge & mon » expérience, je fus dupe de gens plus jeunes que moi ; » ils me l'avouèrent eux-mêmes ensuite, en se moquant du vieux maître des cérémonies » : *subsannantes juvenes, quod senem magistrum illusissent.*

(a) Manuscrit 5165, tome III, pag. 1 & suiv.

(b) Ibid. page 24.

Ils ne lui révélèrent sans doute ni leurs cabales, ni leurs ruses, car il ne nous en instruit point; il indique seulement des moyens généraux pour les prévenir dans la suite, espérant que les successeurs en pourront profiter; mais l'histoire des conclaves subséquens fait voir que les espérances ont été complètement trompées.

Au milieu des embarras dont Paris de Grassis étoit tourmenté, il n'oublioit pas ses intérêts personnels. Dès le premier jour où les cardinaux s'assemblèrent, il leur demanda la récompense de dix ans de services. Ils lui promirent l'évêché de Péfaro pour lors vacant, & l'abbaye de Sainte-Croix de la même ville, qu'on y réuniroit: par la suite on lui tint parole, comme je l'ai dit ailleurs.

Il étoit important de hâter l'élection d'un nouveau Pape; car les cardinaux opposés à Jules II, & qui étoient au concile de Pise, pouvoient en faire nommer un, ce qui auroit occasionné un schisme. On proposa le premier scrutin pour le 7 mars; mais les cardinaux jugèrent à propos de différer, parce que ce jour-là même il devoit y avoir une éclipse: alors les éclipses faisoient peur, même au sacré collège. Les gardes du conclave recoururent au moyen autorisé pour presser les élections; ils ne laissèrent entrer qu'un plat pour le dîner de chaque cardinal; deux jours après ils exigèrent que ce plat ne fût que de légumes: quelques cardinaux en rirent, dit notre auteur, mais d'autres en furent très-mécontents, & trouvèrent qu'on les traitoit avec bien de la rigueur.

Le sixième jour (c), depuis l'entrée au conclave, on lut les articles dont les cardinaux étoient convenus entr'eux, & la bulle de Jules II (d) contre les élections simoniaques,

(c) Le 10 mars.

(d) J'en ai parlé à la fin de ma première notice de ce journal.

PARIS
DE
GRASSIS.

bulle dont en mourant il avoit recommandé l'exécution; ensuite on alla au scrutin, mais les suffrages se trouvèrent tellement partagés, qu'il n'en résulta point d'élection. Cependant le régime austère des cardinaux subsistoit; enfin le soir du même jour ils furent si bien se concerter, qu'ils convinrent d'élire le cardinal de Médicis (e). Dès l'entrée de la nuit, plusieurs s'empresèrent de lui aller faire leur cour comme s'il eût été déjà pape; ses partisans les plus zélés veillèrent la nuit entière, dans la crainte que quelque intrigue ne déconcertât leurs arrangemens: le lendemain dès la pointe du jour, la plupart des cardinaux étoient rassemblés dans la chambre de Médicis, demandant qu'on procédât à l'élection sans perdre de temps. Le scrutin commença avant le lever du soleil: c'étoit Médicis lui-même qui, comme le premier des cardinaux-diacres, lisoit les bulletins, & il s'en acquittoit avec une grande modestie. Il se vit élu; on ne remarqua pas la moindre altération sur son visage; il consentit à son élection, & déclara qu'il prendroit le nom de *Léon X*.

Il n'avoit que trente-sept ans; il avoit été fait cardinal dès l'âge de quatorze. Il n'étoit que diacre; on l'ordonna prêtre le 15 mars, quatre jours après l'avoir élu Pape; on le sacra évêque le 17; on le couronna le 19, veille du dimanche des Rameaux: l'approche des fêtes de Pâques avoit déterminé à précipiter ces cérémonies.

J'en supprime les longs détails; je recueillerai seulement le fait suivant. Il étoit d'usage que le Pape, le jour de son couronnement, accordât aux cardinaux tout ce qu'ils lui demandoient. Léon ne put s'empêcher de marquer son étonnement de la multitude & de la nature des demandes qui lui furent faites. Prenez plutôt ma tiare, dit-il aux cardinaux en souriant, & alors vous vous accorderez

(e) Jean de Médicis, fils de Laurent de Médicis, surnommé *le Père des Lettres*, & de Clarice des Urins.

vous-mêmes, comme Papes, tout ce que vous jugerez à propos (f).

PARIS
DE
GRASSIS

Jules II s'affranchissoit volontiers des actes pénibles de dévotion extérieure; ainsi le Vendredi-Saint il ne quittoit point sa chaussure pour l'adoration de la croix: on tâcha, à la vérité, de l'excuser à cet égard, mais c'est aux dépens de ses mœurs (g). Le Jeudi-Saint, au lavement des pieds des pauvres, au lieu de baiser les pieds mêmes, il baisoit ses pouces qu'il posoit en croix sur leurs pieds. Léon alla à l'adoration les pieds nus & baisa les pieds des pauvres, disant que lorsqu'il s'agissoit d'accomplir cet acte de piété, il ne suffisoit pas d'en faire le semblant (h). C'est ainsi que Léon s'annonça huit jours après son élévation.

La procession du Pape à Saint-Jean-de-Latran, qui n'eut lieu que le 11 avril (i), me fournit deux traits que je ne crois pas devoir omettre. Le premier n'est remarquable que par l'importance que l'on mit à la chose qui en méritoit le moins. Les cérémoniaux sembloient dire que les cardinaux devoient assister à la procession dont il s'agit, montés sur des chevaux blancs, *in albis equitarent*. On agita s'ils pouvoient y aller sur des mules, & si ces mules devoient être blanches. Paris de Grassis décida par de bonnes raisons, que les chevaux pouvoient être remplacés par des mules, & qu'il suffisoit qu'elles fussent couvertes de housses blanches. Cependant il y eut des cardinaux, esclaves de la lettre, qui voulurent monter des chevaux; mais quelques-uns d'eux, assez mauvais écuyers, eurent lieu de s'en repentir, quand leurs chevaux entendirent le bruit du canon. Pour le Pape, il

(f) *Potius acciperent suam tiaram, & ipsi pontifices facti concederent aut caperent illud quod volebant.* Manuscrit, page 51.

(g) *Quia totus erat ex morbo Gallico alterosus.* Manuscrit, page 61.

(h) *Quòd illud mysterium non fide fieri debet.* Ibid. page 59.

(i) Manuscrit, page 75.

PARIS
DE
GRASSIS.

montoit un cheval blanc, le même dont il se servoit lorsqu'il avoit été fait prisonnier à la bataille de Ravenne. Ce fut le dernier service qu'il en exigea; il défendit que personne montât désormais ce cheval, & ordonna qu'on en prît soin jusqu'à la mort.

L'autre trait dont je veux parler mérite mieux d'être remarqué. Il s'agit de cette chaire *stercoraire* qu'on a voulu ériger en chaire *probatoire*, & dont j'ai parlé ailleurs (k). Elle étoit placée devant la porte de l'église de Saint-Jean-de-Latran. Le Pape s'y assit (l), & fut relevé par trois cardinaux qui chantoient le verset ordinaire, *de stercore erigit pauperem*. Si c'eût été une chaire *probatoire*, essentielle pour la confirmation de l'élection, auroit-on différé d'y recourir un mois entier après que le Pape avoit été élu?

Dès le 27 avril les sessions du concile de Latran recommencèrent (m). Tout ce que notre auteur rapporte sur ce concile, est suffisamment connu; ainsi je n'en dirai rien. Le Pape s'y conduisit avec beaucoup de modération; il ne répondit point à la proposition de juger la contumace contre les évêques absens, & de forcer le roi de France à abolir la pragmatique-sanction. « Le Pape m'avoit déjà » déclaré, dit notre auteur, qu'il ne vouloit rien attenter contre le roi de France (n). » Ainsi le système politique de la cour de Rome étoit absolument changé.

Le nouveau Pape avoit beaucoup d'ambassadeurs à recevoir. Il consulta (o) Paris de Grassis, pour savoir s'il étoit obligé de leur répondre de sa propre bouche, ou si, à l'exemple de divers souverains, il pouvoit charger quelqu'un de parler pour lui. Il craignoit de compromettre sa

(k) Voyez la première notice du journal de Burcard, tome I, page 79.

(l) *Sedit in sedillâ apud portam ecclesiæ jacente. . . Tres priores ordinum cardinales dixerunt super eum, dum elevârunt: Suscitât de stercore, &c.* Manuscrit, page 83.

(m) Ce fut la vi.^e session. Manuscrit, page 91.

(n) *Se nolle aliqui contra regem Franciæ attentare.* Ibid.

(o) Manuscrit, pag. 96 & suiv.

dignité, si la mémoire venoit à lui manquer en prononçant sa réponse. Paris de Graffis fit de grandes recherches dans ses cérémoniaux ; & voici ce qu'il y trouva.

PARIS
DE
GRAFFIS.

Pie II, qui parloit à merveille, fut le premier Pape qui voulut répondre de sa bouche. Paul II son successeur voulut l'imiter, mais sa mémoire lui joua d'assez mauvais tours. Un jour entr'autres, où se défiant d'elle, il avoit chargé quelqu'un de parler à sa place, cette personne s'en acquittant mal, il voulut prendre la parole, & s'en tira plus mal encore ; ce qui, dit notre auteur, fut à la fois *scandaleux & ridicule*. Sixte IV, durant tout son pontificat, parla lui-même & assez bien. Innocent VIII ne parla jamais en public. Alexandre VI, qui n'étoit rien moins que timide, parloit avec une grande confiance ; il éprouva cependant quelques désagrémens, spécialement dans une occasion où ce ne fut pas de sa mémoire qu'il eut à se plaindre. Un ambassadeur de Sienne lui avoit communiqué la harangue qu'il devoit faire à l'audience ; mais quand il la prononça, il y changea beaucoup de choses. Le Pape ne changea rien à la réponse qu'il avoit préparée, & qui se trouva n'avoir presque plus rien de relatif à la harangue de l'ambassadeur. Jules II, si hardi à la tête de ses troupes, étoit demi-mort (*p*) de peur quand il avoit à parler dans un consistoire. De tout cela notre auteur conclut que le Pape feroit bien d'imiter ceux des souverains qui chargeoient quelqu'un de prononcer leur réponse ; que cependant il seroit convenable que dans la première audience, il parlât lui-même, mais en peu de mots, & que son secrétaire se tint prêt à prendre la parole s'il le falloit. Les avis des cardinaux furent partagés ; mais le Pape adopta celui de son maître des cérémonies.

Assez long-temps après, la même question fut agitée de nouveau ; ce fut en 1520. Il fut décidé (*q*) alors que

(*p*) *Semi-mortuus.*

(*q*) *Manuscrit, page 872.*

PARIS
DE
GRASSIS.

lorsque le Pape auroit à répondre à quelque prince, il répondroit lui-même; mais que quand ce seroit à des ambassadeurs, il chargeroit quelqu'un de leur répondre pour lui.

Le jour de la Pentecôte (r), il arriva un événement qui appréta à rire aux dépens du cérémonial Romain. Le cardinal qui ce jour-là devoit célébrer la messe à l'autel de Saint-Pierre, ne pouvoit le faire qu'après avoir affiché la bulle qui lui en donnoit la permission; mais il avoit oublié de la faire expédier: il crut y suppléer en affichant une autre bulle quelconque. Celle qui tomba sous sa main fut une bulle de Jules II, qui concernoit une expectative; elle fut en effet affichée à la colonne qui servoit à cet usage; mais quelques personnes y ayant par hasard jeté les yeux, s'aperçurent de la supercherie mal-adroite, & on en plaisanta beaucoup.

Je dois omettre ce qui est connu. Je ne parlerai donc de la promotion des quatre cardinaux créés par le Pape le 23 septembre 1513 (f), que pour remarquer que cette promotion ne fut que de quatre cardinaux & non de cinq; comme se l'est mal-à-propos imaginé le Continuateur de l'histoire ecclésiastique de Fleury (t).

Une chose qui mérite d'être remarquée, c'est la variation qui eut lieu en divers temps à la cour de Rome, dans la manière d'y traiter l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem. J'ai déjà observé ailleurs (u), que le grand-maître de cet Ordre avoit été assimilé quelquefois aux généraux des autres Ordres religieux, & qu'en conséquence on avoit refusé de traiter ses ambassadeurs comme les ambassadeurs d'un souverain, ainsi qu'il prétendoit qu'on les traitât. Sa prétention se

(r) Manuscrit, page 105.

(f) Ibid. page 153.

(t) Histoire ecclésiastique, tome XXV, page 299.

(u) Voyez les notices du journal de Burcard, & la première notice de celui de Paris de Grassis.

renouvela en 1515. Gui de Blanchefort, élu grand-maître (x) après la mort d'Émeric d'Amboise, avoit envoyé sur le champ vers le Pape, des ambassadeurs d'obédience (y). On consulta Paris de Grassis sur la façon dont on devoit les recevoir lorsqu'ils feroient leur entrée. Il répondit que conformément à une décision de Jules II, en conséquence d'un décret du sénat, ils devoient être reçus avec les mêmes honneurs que les ambassadeurs des autres princes, ce qui fut exécuté (z).

PARIS
DE
GRASSIS.

Ce grand-maître mourut peu de temps après (a), & son successeur Fabrice Caretto envoya de nouveaux ambassadeurs, qui furent reçus à l'obédience le 6 mars 1514. Ils prétendirent l'être (b), non comme envoyés par le général d'un Ordre de religieux, mais comme ambassadeurs d'un prince indépendant. «Cependant, dit notre auteur, j'ai vu que du temps de Sixte IV, leur grand-maître n'étoit regardé que comme général d'Ordre. Sous Innocent VIII, j'ai vu les députés des chevaliers de l'Ordre lui présenter leurs lettres de créance, accompagnés seulement de quatre cardinaux. Je les ai vus fort caressés par Alexandre VI, parce qu'ils avoient remis en ses mains Zizim, frère de Bajazet, dont il tiroit par an cinquante mille ducats pour ne le pas laisser échapper; & pour flatter les députés de cet Ordre, il les reçut à l'obédience dans un consistoire particulier; il répondit à leur harangue par un discours, & souffrit qu'ils donnassent à leur grand-maître le titre de très-excellent prince (c), qui ne lui étoit point dû, puisque ce grand-maître, s'il étoit à Rome, & qu'il se

(x) Il fut élu à la fin de 1512.

(y) Manuscrit, page 165.

(z) En décembre 1513.

(a) Manuscrit, pag. 222 & suiv.

(b) *Non amplius tanquam religiosi, sed principes liberi haberi voluerunt.* Ibid. page 223.

(c) *Præcellentissimum principem.* Ibid.

PARIS
DE
GRASSIS.

» présentât dans la chapelle du Pape, n'y auroit d'autre
» rang que celui des généraux des quatre Ordres mendiants.

» Je dis tout cela au Pape (ajouta-t-il), & je le suppliai
» que leur harangue me fût communiquée avant qu'ils la
» prononçassent. Je remarquai qu'ils donnoient à leur
» grand-maître le nom de *prince très-illustre*; qu'ils se
» servoient du mot *révérence*, au lieu de celui d'*obédience*;
» & je conseillai au Pape de ne pas leur donner audience,
» à moins qu'ils ne se conformassent, dans leur harangue,
à ce que je leur prescrirois ».

Mais les précautions de Paris de Grassis n'aboutirent pas à grand'chose; les ambassadeurs prononcèrent leur harangue telle qu'ils l'avoient composée, & s'excusèrent sur ce que leur mémoire les avoit trompés, l'ayant d'abord apprise de cette façon. Sa seule ressource fut de défendre qu'elle fût imprimée, si on ne la réformoit; & le Pape n'exigea rien de plus.

Avant d'aller plus loin, j'observerai qu'à la page 145 du manuscrit que j'examine, il devoit se trouver une pièce qui paroît avoir été insérée dans l'original; cependant cette lettre n'est pas dans le manuscrit. C'étoit une lettre du roi de Portugal, dans laquelle il parloit d'une victoire que ses troupes avoient remportée dans les Indes, & dont il faisoit part au Pape (*d*). J'ajouterai que cette lettre manquoit aussi au manuscrit du journal de Paris de Grassis, dont se servoit Oderic Rainaldi (*e*), & qui est au Vatican; mais il y a suppléé, ayant rapporté la même lettre qu'il a trouvée dans un autre ouvrage publié par Paul Langius (*f*).

(*d*) Le texte porte: *Litteræ... quarum copia hic inseritur*. Manuscrit, page 145.

(*e*) Rainaldi, *annal. ad ann. 1513, n.º 125*.

(*f*) Chronique des évêques de Zeitz en Saxe, dans le Recueil des historiens d'Allemagne par Pistorius, tome 1.^{er}

Rainaldi

Rainaldi a transcrit mot pour mot ce que raconte Paris de Grassis, de l'entrevue du Pape à Boulogne en 1515, avec le roi de France. C'étoit alors François I, qui venoit de succéder à Louis XII. Je me suis aperçu qu'il y avoit en cet endroit quelques différences entre le manuscrit du Roi & celui du Vatican dont se servoit Rainaldi; mais ces différences ne sont pas assez importantes pour en charger cette notice.

Rainaldi n'a pas omis la nomination (g) de l'évêque de Coutance au cardinalat; mais il a passé sous silence ce que Paris de Grassis rapporte au désavantage de ce prélat (h). Il voulut remercier le Pape, & il s'en acquitta si mal, que ceux qui étoient présens ne purent s'empêcher de rire. Il fut reconduit par les cardinaux dans sa chambre, qu'ils trouvèrent fort sale; & dès qu'il y fut entré, il se mit à chanter une chanson françoise, dont le sens étoit qu'*étant venu à bout de ce qu'il desiroit, il n'alloit plus songer qu'à boire*. Notre auteur qui n'aime point les François, affecte en toute occasion de rapporter quelques-uns de ces traits de légèreté qu'il prend plaisir à leur reprocher.

Il avoit accompagné le roi en partant de Bologne, jusqu'au premier relais. Ce prince lui promit, en le quittant, qu'il lui donneroit un cheval & le lui enverroit de Milan. « Je croyois, dit-il, que la parole d'un roi étoit inviolable; cependant le cheval promis n'est point parvenu jusqu'à moi; sans doute c'est la faute de celui que le roi avoit chargé de me l'envoyer (i) ».

Paris de Grassis n'oublie pas de marquer la date de la mort de divers cardinaux; mais il se borne d'ordinaire à détailler au long leurs obsèques. Cependant en parlant du cardinal de Saint-Severin (k), mort à Rome le 7 août

(g) Le 14 décembre 1515. Il se nommoit *Adrien Gouffier*.

(h) Manuscrit, page 347.

(i) Ibid. page 349.

(k) Il se nommoit *Ferri de Saint-Severin*, Manuscrit, page 384.

PARIS
DE
GRASSIS.

1516, il entre dans quelques particularités. « Ce fut, dit-il, » un homme de grand esprit, mais qui paroissoit pencher » un peu du côté de la France; il étoit d'une taille avanta- » geuse. Quoique ses bénéfices lui rapportassent plus de » vingt-six mille ducats par an, il dépensoit beaucoup au- » delà, & à sa mort il devoit trente-sept mille ducats; de » sorte que pour payer ses créanciers, on fut obligé de leur abandonner le revenu de ses bénéfices durant deux ans ».

Il dit du cardinal de Nantes (1), qui étoit mort le 9 novembre 1513, à cinquante-cinq ans, que c'étoit « un » bon ecclésiastique, pieux, juste & craignant Dieu. . . . » Il avoit en France vingt-cinq mille ducats de revenu en » bénéfices; il les sacrifia plutôt que de se séparer des inté- » rêts du Saint-siège, pour s'attacher à ceux de la France; » & à peine lui restoit-il à Rome de quoi vivre : aussi, » ajoute notre auteur, lui fîmes-nous des obsèques aux moindres frais qu'il fut possible ».

Il ne parle pas si avantageusement du cardinal de Saint-Pierre-ès-liens (m), neveu de Jules II, qui mourut à Rome le second dimanche de carême en 1516. « C'étoit, dit-il, » un homme absolument dépourvu d'esprit & d'intelligence, » & d'une ignorance profonde; il ne savoit pas même » lire. Il avoit cependant plus de quarante mille ducats en » bénéfices, sans compter les revenus de sa place de vice- » chancelier. Depuis qu'il avoit été fait cardinal (n), il » avoit toujours été malade, & Dieu sait que ce fut tant mieux pour lui & pour l'honneur du cardinalat ».

Le jour même de la mort du cardinal de Saint-Pierre-ès-liens, notre auteur apprit qu'on avoit imprimé à Venise & qu'on vendoit publiquement dans Rome même, le livre des cérémonies de la cour Romaine, ouvrage que les

(1) Robert de Guibés. Manuscrit, page 182.

(m) Sixte Gare de la Rovère, vice-chancelier de l'église Romaine. Ibid. page 424.

(n) Il avoit été fait cardinal en 1508.

maîtres des cérémonies tenoient secret, & qui, selon eux, ne pouvoit être livré au public sans une forte de profanation. Au fond, c'étoit un dépôt précieux où l'on étoit obligé de recourir à tout instant pour les détails d'étiquette. Les maîtres des cérémonies trouvoient un grand avantage à le posséder seuls, parce qu'on étoit par-là obligé de les consulter en toute circonstance, & qu'ils étoient en quelque sorte arbitres des décisions fondées sur des usages consignés dans le mystérieux recueil qu'ils avoient grand soin de ne pas laisser sortir de leurs mains. Le premier maître des cérémonies s'attribuoit même le droit exclusif de l'avoir en sa garde, & nous avons vu que Burcard (o) n'avoit jamais voulu le confier à son collègue Paris de Grassis.

On peut juger par-là combien celui-ci fut désespéré, lorsqu'il vit tous ses secrets révélés par la publication du cérémonial imprimé à Venise. Je m'étendrai un peu sur ce sujet, parce que ceux qui en ont parlé ont commis diverses méprises qu'il n'est pas inutile de relever.

Bayle (p) a cru que le cérémonial imprimé étoit un ouvrage de Paris de Grassis. Vincent Placcius (q) s'est trompé plus grossièrement encore en croyant que c'étoit Paris de Grassis lui-même qui l'avoit fait imprimer. La vérité est que ce livre avoit été compilé de l'ordre exprès du Pape, en 1488, par Augustin Patrizzi (r), maître des cérémonies sous Innocent VIII, & évêque de Pienza; il l'avoit divisé en trois parties, & Burcard, lorsqu'il étoit son collègue, lui avoit aidé à rédiger la seconde (s). Christophe Marcello, archevêque de Corfou, le fit imprimer en 1516, & mit à la tête une lettre qu'il adressa à Léon X. Le livre parut

(o) Voyez la première notice du journal de Paris de Grassis, pag. 556.

(p) Dict. art. Grassis. (Paris de)

(q) *Theatrum anonymorum*. Hamb. 1708, in-fol. page 91.

(r) Fabricius, *biblioth. infin. latin.*

(s) Voyez la lettre de Patrizzi lui-même au pape Innocent VIII, publiée par Mabillon, *Museum Ital.* tome II, pag. 584.

PARIS
DE
GRASSIS.

non-seulement muni d'une permission du sénat de Venise, mais d'un privilège du Pape même.

Paris de Grassis déclama avec beaucoup de violence contre cette publication (t). Sur la première dénonciation qu'il en fit le 11 mars 1517, le Pape ordonna de saisir les exemplaires jusqu'à nouvel ordre, le chargea d'examiner le livre & de lui en rendre un compte détaillé. Il remit (u) au Pape en conséquence un long mémoire qu'il a inséré dans son journal, & que Mabillon a fait imprimer à la fin du second volume de son Voyage d'Italie (x). Il y accuse Marcello de se donner faussement pour auteur de ce livre; en quoi Paris de Grassis est certainement répréhensible, car Marcello, dans la lettre qu'il a mise à la tête du livre, n'en parle point comme de son propre ouvrage. Il n'en fut pas même proprement l'éditeur; ce furent Antoine & Silvain Capelli, gentilshommes Vénitiens, qui prirent soin de l'édition, qui en obtinrent le privilège, & qui en firent les frais (y). Augustin Patrizzi, dans le cours de l'ouvrage même, est nommé comme rédacteur de ce cérémonial; ainsi le reproche fait à ce sujet à Marcello n'est nullement fondé.

Paris de Grassis prétend que le véritable ouvrage de Patrizzi, conservé dans le dépôt des maîtres des cérémonies, est considérablement défiguré dans l'imprimé; qu'en y a fait quantité d'omissions & d'interpolations; & qu'il y a compté plus de mille fautes dont il cite des exemples. Le Pape parut approuver ses raisons; mais comme il concluoit à faire brûler le livre & celui qu'il prétendoit en être l'auteur, Léon crut qu'il falloit renvoyer l'affaire à un consistoire où elle seroit discutée.

(t) Manuscrit, page 427.

(u) 22 avril 1517. Manuscrit, pag. 446 & suiv.

(x) *Iter Ital.* pag. 587 & suiv.

(y) Voyez *Giornale de' Letterati d'Italia*, tome XVIII, pag. 367 & suiv.

Il n'en est plus fait mention dans le journal de Paris de Grassis; & si l'affaire fut remise par la suite sur le tapis, il est probable que la décision ne lui fut pas favorable, car il n'auroit pas manqué de nous en instruire. On assure qu'il fit ce qu'il put pour diminuer le nombre des exemplaires de cet ouvrage; & c'est, dit-on, ce qui en a rendu la première édition fort rare. On a aussi prétendu (z) que Clément VII, qui fut pape douze ans après la mort de Léon X, en ordonna la suppression, & défendit qu'il fût réimprimé; mais il est certain qu'on le réimprima en 1557, & même plusieurs fois depuis. Je ne dois pas pousser plus loin cette digression: ceux qui voudront connoître les diverses éditions du cérémonial dont je parle, pourront consulter la Bibliothèque de David Clément (a), où l'on prouve que le nombre de ces éditions a été fort exagéré par les bibliographes.

Un des endroits les plus curieux du journal de notre auteur, est celui où il raconte la conjuration des cardinaux contre le Pape en 1517; mais je me suis fait une loi de passer sous silence tout ce qui se trouve imprimé dans les annales d'Oderic Rainaldi, & il n'a pas oublié d'y transporter à peu-près tout ce morceau. Cependant, pour abréger, il en a supprimé quelques détails qu'il auroit peut-être dû ne pas négliger. Je vais les rapporter d'autant plus volontiers, qu'ils serviront à faire voir que Paris de Grassis fait jeter de l'intérêt dans sa narration, quand elle en est susceptible.

Le Pape avoit découvert une conspiration de plusieurs cardinaux qui avoient projeté de l'empoisonner ou de l'assassiner. Le 19 mai 1517 il en avoit fait arrêter deux (b);

(z) Schellhorn, *amænit. litter* tome V, page 242.

(a) Bibliothèque curieuse des livres difficiles à trouver, *tome VII*, pag. 26 & suiv.

(b) Bendinelli, cardinal du titre de S.^{te} Sabine, & Alphonse Petrucci, dit le cardinal de Sienné. *Manuscrit*, page 458; & Rainaldi, *ad ann.* 1517, n.^o 92.

PARIS
DE
GRASSIS.

trois jours après il en fit arrêter un troisième : c'étoit le cardinal de Saint-George, doyen du sacré collège. Paris de Grassis raconte ce fait (c) avec les particularités suivantes, omises par Rainaldi.

« Les cardinaux s'étant assemblés pour le consistoire, le » vendredi 22 mai, le Pape fit appeler le cardinal d'An- » cône, avec lequel il demeura près d'une heure. Comme » nous étions surpris de cette longue entrevue, je regardai » par une fente de la porte, & j'aperçus dans la chambre » du Pape, le capitaine du palais & deux autres gardes » armés. Je me doutai de quelque aventure fâcheuse, mais » je me tus. Voyant entrer ensuite assez gaiement le cardinal » de Saint-George & le cardinal Farnèse, je ne doutai pas » qu'il ne les eût appelés pour les consulter sur une pro- » motion de cardinaux dont on avoit parlé le matin. Mais » à peine le cardinal de Saint-George fut-il entré, que le » Pape qui d'ordinaire marchoit gravement entre deux de » ses chambellans, sortit de sa chambre à pas précipités & » avec vivacité; il en ferma lui-même la porte & y laissa » le cardinal de Saint-George avec les gardes qui y étoient. » Plein d'étonnement, je demandai au Pape ce que c'étoit » que cela, & s'il alloit sans étole au consistoire. Nous lui » mîmes son étole; il étoit pâle & fort ému; il m'or- » donna d'un ton plus absolu qu'à son ordinaire, de faire » sortir tout le monde de la chambre consistoriale; puis » d'un ton plus ferme encore me répéta de fermer le » consistoire. J'obéis, & je ne doutai plus que le cardinal » de Saint-George ne fût arrêté. Alors nous devinâmes » moi & les autres de quoi il s'agissoit; & bientôt le Pape » nous l'expliqua lui-même, en nous apprenant que les deux » cardinaux qui étoient en prison, avoient déclaré que le » cardinal de Saint-George étoit leur complice; qu'ils » étoient convenus d'empoisonner le Pape, & de lui

(c) Manuscrit, pag. 465 & suiv.

donner ce cardinal pour successeur. On avoit bien de la « peine à se persuader que le cardinal de Saint-George, « dont on connoissoit la prudence & la sagesse, eût trempé « dans un tel complot; & s'il étoit coupable, qu'il ne se fût « pas échappé. On aimoit donc mieux croire que cette « imputation n'étoit qu'un prétexte que le Pape avoit cher- « ché pour venger d'anciennes querelles. Quoi qu'il en soit, « tout ce que les cardinaux purent obtenir, fut qu'il ne « seroit pas mené au château Saint-Ange, & qu'il resteroit « aux arrêts dans le palais; mais peu de jours après il fut « enfermé sous une étroite garde ».

Quelques autres cardinaux furent encore impliqués dans cette affaire, dont on peut voir les suites dans Rainaldi. Un seul cardinal fut puni de mort; ce fut Petrucci, chef des conjurés; plusieurs furent dégradés, d'autres en furent quittes pour de l'argent; & le cardinal de Saint-George obtint par degrés la grâce entière, à la sollicitation de Paris de Grassis (d).

Le Pape, pour fortifier son parti dans le sacré collège, voulut faire une promotion nombreuse de cardinaux (e), & le 1.^{er} juillet il en nomma trente-un qu'il fit appeler sur le champ. Quelques-uns d'entr'eux s'y attendoient si peu, qu'ils refusèrent d'abord de se rendre auprès du Pape, croyant qu'on se moquoit d'eux. Il n'y avoit pas à beaucoup près assez de titres pour ce nombre de cardinaux: Paris de Grassis en proposa de nouveaux qui furent agréés & qu'il rapporte (f). Il imagina aussi un moyen abrégé de recevoir & de rendre les visites que les anciens cardinaux & les nouveaux se devoient réciproquement, & qui par leur nombre devenoient embarrassantes (g). Les anciens s'assemblèrent tous chez le vice-chancelier, & les nouveaux

(d) Manuscrit, pag. 500, 523, 529.

(e) Ibid. pag. 482 & suiv.

(f) Ibid. pag. 490 & suiv.

(g) Ibid. pag. 497 & suiv.

PARIS
DE
GRASSIS.

dans la chapelle du Pape; ce fut-là qu'ils firent & reçurent en corps leurs visites respectives.

Il est utile de marquer l'origine des institutions; je dirai donc, que le 4 novembre de l'an 1517, il fut arrêté qu'on célébreroit dorénavant, tous les ans dans l'octave de la Toussaint, un service pour les cardinaux morts *(h)*. Il fut célébré, cette année, le samedi 7 novembre.

Balthazar Nicolai de Viterbe, collègue de Paris de Grassis *(i)*, mourut le lendemain de Noël, l'an 1517; & le premier jour de l'an 1518, le Pape nomma en sa place Blaise de Cesène. Ce nouveau maître des cérémonies écrivit aussi en cette qualité, comme ses prédécesseurs, un journal que du Cange *(k)* a vu manuscrit, mais que je ne trouve point cité dans la table des manuscrits de la bibliothèque du Roi.

Celui de Paris de Grassis n'offre que les détails ordinaires des cérémonies, durant toute l'année 1518. Mais sous l'an 1519, on y lit *(l)* le récit curieux de ce qui se passa à l'occasion de la canonisation de François de Paule *(m)*, que le roi de France faisoit solliciter à Rome. Le Pape consulta Paris de Grassis sur ce qu'il y avoit à faire: celui-ci, qui s'y attendoit, avoit voulu se préparer d'avance, & recourir à un traité qu'il avoit composé sur la canonisation des Saints; mais ce traité avoit disparu; il lui avoit été volé & il ne put jamais le recouvrer.

Pour première question, le Pape lui ayant demandé quels étoient les frais d'une canonisation, il lui répondit qu'ils passeroient toute croyance; qu'il se souvenoit que la canonisation de Saint-Bonaventure, sous Sixte IV, avoit

(h) Manuscrit, page 538.

(i) Ibid. page 469.

(k) Voyez Table des auteurs, dans le supplément du Glossaire de du Cange.

(l) Manuscrit, pag. 755 & suiv.

(m) Il étoit mort en 1507; il n'y avoit que 12 ans.

coûté

coûté vingt-sept mille ducats; que celle de Léopold, sous Innocent VIII, en avoit coûté vingt-cinq mille. Le Pape se mit à rire en lui disant que cela étoit impossible. Paris de Grassis fit alors une longue énumération des divers objets de dépense; il fit même apporter sous les yeux du Pape les ornemens les plus précieux qu'on avoit fournis pour pareilles cérémonies. L'église, ajouta-t-il, souffre ces dépenses énormes, & n'est pas fâchée de les voir portées à cet excès, dans l'espérance qu'elles dégoûteront des canonisations, souvent accordées moins aux mérites de celui qu'on canonise, qu'aux sollicitations des princes, des villes, des nations qui s'y intéressent. Actuellement, dit-il encore, la ville de Florence poursuit la canonisation d'un de ses archevêques; l'Allemagne, celle de Bénon; le doge de Venise & le roi de Hongrie, celle de Ladislas. Il auroit pu y joindre les rois d'Espagne, d'Angleterre & de Portugal, qui, dans ce même temps, vouloient aussi, à l'envi du roi de France, faire chacun canoniser un Saint. Si on les écoutoit, conclut-il, on verroit bientôt tomber dans le mépris ces saintetés ainsi multipliées.

Mais le Pape qui avoit résolu d'accorder au roi de France la canonisation de François de Paule, ordonna à Paris de Grassis de lui donner un mémoire sur ce qu'il falloit faire pour y procéder. Il lui fut remis le 1.^{er} mai 1519; il est trop étendu pour pouvoir être transporté dans cette notice; d'ailleurs la matière des canonisations a été épuisée dans le grand ouvrage du pape Benoît XIV (n), publié il y a plus de vingt ans.

Le 4 avril suivant, on tint le premier consistoire public, où la canonisation fut requise selon les formes ordinaires. Le Pape répondit à l'avocat qui la requéroit, & fut fort applaudi; c'étoit Paris de Grassis qui avoit composé le discours du Pape: celui-ci riant des applaudissemens qu'on

(n) Prosper Lambertini. Son livre sur la canonisation des Saints parut en 1764, en 8 vol. in-fol.

PARIS
DE
GRASSIS.

lui prodiguoit ; & se tournant vers Paris de Grassis , « mon maître, lui dit-il, tout cela vous regarde, & vous » voyez que votre disciple vous fait honneur ; préparez- » moi un autre discours pour le consistoire demi-secretaire où assisteront les cardinaux & les prélats. » Paris de Grassis obéit, & composa un second discours qu'il a inséré dans son journal *(o)* ; il est court, d'une grande simplicité, & si nous jugeons du premier par celui-ci, il n'y avoit pas à se récrier sur l'éloquence de l'auteur. Le Pape y disoit en assez mauvais latin, que pour satisfaire aux vœux du Roi très-chrétien, de sa mère, de sa femme, des grands de son royaume, & de ses sujets en général, il alloit prendre les avis des cardinaux & des prélats qu'il avoit convoqués, & qu'il espéroit qu'ils auroient égard aux mérites de François de Paule.

Ce fut le 13 avril que ce discours fut prononcé ; mais *(p)* par la faute des courriers, plusieurs prélats ne furent point avertis, spécialement l'évêque de Saint-Malo, ambassadeur de France. On avoit su que l'évêque de Saint-Malo disoit qu'à la vérité il poursuivoit la canonisation comme ambassadeur, & par ordre du roi son maître ; mais que comme évêque il ne l'approuvoit pas, parce qu'il ne trouvoit pas que François de Paule, soit durant sa vie, soit après sa mort, eût fait aucun de ces miracles par lesquels on mérite d'être mis au rang des Saints ; que son avis étoit donc que la canonisation fût différée jusqu'à quatre-vingts ou cent ans ; & plusieurs pensoient de même.

Quand le Pape avoit appris cela, il avoit été fort embarrassé, car il vouloit complaire au roi de France. Paris de Grassis lui conseilla, pour éluder le projet de l'évêque de Saint-Malo, de prendre les avis sur la canonisation par

(o) Rainald l'a imprimé dans ses *Annales*, en 1519, n.° 78. *Manuscrit*, page 785.

(p) *Ibid.* pag. 788 & suiv.

oui & par *non*; ce moyen réussit. Cependant comme non-seulement l'évêque de Saint-Malo, mais beaucoup d'autres ne s'étoient pas trouvés au consistoire, le Pape les convoqua deux jours après, sans appeler ceux qui avoient déjà voté: ils s'assemblèrent au nombre de plus de trente. Alors le Pape leur dit que tous les cardinaux & les prélats qui s'étoient trouvés au consistoire précédent, avoient déjà donné leur voix pour la canonisation, mais qu'il vouloit achever de les prendre toutes, conformément à la bulle qu'il avoit préparée & qu'il alloit publier.

L'évêque de Saint-Malo parla le premier & assez long-temps; il conclut pour canoniser, & l'avis passa à l'unanimité. La cérémonie fut fixée au 1.^{er} mai: Paris de Grassis allégua, pour la hâter, qu'on avoit déjà dépensé plus de mille ducats; mais la vraie raison de cette précipitation étoit (*q*), que le Pape vouloit prévenir les demandes que les ambassadeurs d'Espagne, d'Angleterre & de Portugal devoient lui faire, comme je l'ai dit, pour obtenir des canonisations pareilles, qu'il ne se soucioit pas de leur accorder: ainsi se termina cette affaire.

Léon avoit joui jusqu'alors d'une bonne santé, qu'il fortifioit par l'exercice fréquent de la chasse. Il étoit (*r*) dans la force de l'âge, & n'avoit été (*s*) malade que deux fois depuis son pontificat, en 1516 & en 1520. Ses maladies avoient été vives, mais courtes, & en peu de temps il s'étoit rétabli parfaitement.

En 1521, sur la fin de novembre (*t*), il revint de la campagne, légèrement indisposé d'un rhume qui parut ne pas laisser craindre de suites fâcheuses. Quoiqu'il se fût mis au lit (*u*), il avoit annoncé qu'il tiendrait un consistoire peu de jours après, afin d'y proposer des

(*q*) Manuscrit, page 795.

(*r*) Il n'avoit que quarante-quatre ans, quand il mourut en 1521.

(*s*) Manuscrit, pag. 385 & 880.

(*t*) Ibid. pag. 917 & suiv.

(*u*) Le 24 novembre.

PARIS
DE
GRASSIS.

réjouissances pour la prise de Milan, dont ses troupes s'étoient emparées sur les François, contre lesquels il venoit d'entrer en guerre, s'étant ligué avec Charles V, nouvellement élu empereur. C'étoit le mercredi 27 novembre qu'il devoit tenir ce consistoire qui n'eut pas lieu; il mourut le dimanche, 1.^{er} jour de décembre, dans le temps où l'on s'y attendoit le moins. On a écrit que c'étoit de la joie qu'il avoit eue du succès de ses armes: il est certain qu'il en avoit témoigné beaucoup, mais il en avoit reçu la nouvelle plus de huit jours avant sa mort; & l'excès de joie n'est dangereux qu'à l'instant de la première émotion. Les gens qui raisonnoient plus conséquemment, croyoient qu'on l'avoit empoisonné, & se rappeloient la conjuration des cardinaux en 1517. Paris de Grassis qui étoit accouru immédiatement après la mort du Pape, avoit trouvé le cadavre déjà noir & fort enflé, & avoit proposé de l'ouvrir. On avoit aperçu sur son cœur des marques que les médecins & les chirurgiens regardoient comme des indices de poison; ils disoient que peu avant d'expirer, il avoit souvent répété qu'il sentoît dans ses entrailles un feu dévorant. On prétendoit (x) qu'un moine l'avoit averti qu'on avoit le projet de le faire périr par le moyen d'une chemise ou d'une serviette empoisonnée. Le peuple furieux arrêta un homme de sa bouche & le traîna en prison; mais l'homme fut justifié, & on finit par décider que le Pape étoit mort d'un rhume.

Je supprime les autres détails; (y) Rainaldi les a transcrits d'après Paris de Grassis, qui termine par-là son journal; car ce qu'il ajoute sur les obsèques du Pape, n'occupe que peu de pages, & n'a rien qui m'ait paru digne de remarque.

Avant de finir cette notice, rassemblons ici quelques

(x) Manuscrit, page 922.

(y) Ad ann. 1521, n.^o 109 & 110.

traits épars qui peuvent servir à faire connoître la personne, le caractère & la vie privée de Léon.

PARIS
DE
GRASSIS.

Quant à sa personne, notre auteur nous apprend qu'il étoit (z) fort gras & sujet à des sueurs si continuelles, qu'il étoit obligé de s'essuyer à tout instant les mains & le visage quand il disoit la messe.

Il avoit l'ame & les mœurs douces. On a vu avec quelle modération il se conduisit quand il fit faire le procès aux cardinaux qui avoient conspiré contre lui, & jusqu'à quel point il porta la clémence à l'égard de plusieurs des principaux coupables. Il conserva cependant toujours une forte haine (a) contre Jules II son prédécesseur, dont il avoit eu beaucoup à se plaindre. Quand il en parloit, il le nommoit souvent *marane & circoncis*. J'ai dit ailleurs (b) que Jules II se servoit, en parlant de son prédécesseur Alexandre VI, de ces mêmes expressions qui doivent être mises dans la classe des injures vagues & grossières, auxquelles on ne doit point donner de sens littéral.

On a reproché à Léon d'aimer le faste, les divertissemens & la table : Paris de Grassis ne dit rien qui autorise ces reproches. Il nous apprend que ce pape ne dînoit point, & se contentoit de souper. Il parle seulement de son goût pour la chasse ; il l'aimoit avec passion, & pour se livrer à cet exercice, il passoit une grande partie de l'année à la campagne. Il étoit sensible aux honneurs qu'on lui rendoit, & prenoit sur-tout plaisir à entendre son éloge. Paris de Grassis remarque que lorsque Léon fit son entrée à Florence, dans le voyage qu'il fit à Bologne pour son entrevue avec François I.^{er}, il s'arrêta long-temps (c) pour écouter avec complaisance des vers à sa louange. Il souffroit l'adulation la plus exagérée ; témoin ce que lui dit un jour

(z) Manuscrit, page 704.

(a) Ibid. page 364.

(b) Voyez la première notice du journal de Paris de Grassis, pag. 562.

(c) Manuscrit, page 311.

PARIS
DE
GRASSIS.

Paris de Grassis (*d*), sur ce que les gens de sa maison vouloient prendre le deuil à l'occasion de la mort de Julien de Médicis. « C'est votre frère, lui dit Paris; mais dans aucun » cas vous ne devez donner aucun signe de tristesse. Un » Pape est un demi-dieu (*e*), & non un homme, & sa maison ne doit porter le deuil qu'à sa mort ».

On a accusé Léon de n'avoir point de religion; nous avons vu (*f*) qu'il s'assujettissoit avec scrupule aux cérémonies pénibles de la Semaine-sainte. Quand on l'avertit, peu avant sa mort, du projet formé pour l'empoisonner, il répondit qu'il feroit ce qu'il pourroit pour s'en garantir, mais que si c'étoit la volonté de Dieu, il falloit s'y résigner (*g*). Il est vrai qu'il n'aimoit pas les longs sermons; & qu'il ne le dissimuloit point (*h*). En 1514 il avoit défendu, sous peine d'excommunication, au maître du palais, de souffrir qu'un sermon excédât une demi-heure; & depuis, au mois de novembre 1517, fatigué d'un sermon trop long, il avoit chargé les maîtres des cérémonies de faire souvenir le maître du palais, que le concile de Latran avoit décidé qu'un sermon ne devoit durer qu'un quart d'heure au plus. En conséquence, le premier jour de l'an 1518 (*i*), il n'y eut point de sermon, le maître du palais ayant jugé que celui qu'on devoit prêcher excédoit les bornes prescrites.

Léon n'étoit pas superstitieux & ne croyoit point aux pronostics que de son temps on tiroit de certains phénomènes. Il se moqua de Paris de Grassis, qui vint lui proposer (*k*) d'ordonner des processions pour détourner les

(*d*) Manuscrit, page 365.

(*e*) *Quia non est homo, sed ut semi-deus, &c.* Ibid.

(*f*) Voyez ci-dessus, page 579.

(*g*) Manuscrit, page 923.

(*h*) Ibid. page 213 & 544.

(*i*) Ibid. page 573.

(*k*) Le 17 février 1518. Manuscrit, page 610.

malheurs qu'on prétendoit présagés par des inondations, des tonnerres, un crucifix tombé de lui-même, une hostie consacrée, enlevée par le vent & qui avoit disparu. « Il n'y a dans tout cela rien que de naturel, lui dit le « Pape: le peuple croit que nous sommes menacés par-là « d'une invasion de la part des Turcs; & hier j'ai au « contraire reçu des lettres de l'Empereur, qui m'appren- « nent que les princes chrétiens se sont ligués pour envahir « les états du Turc, & Constantinople même ».

Au reste, notre auteur qui rapporte ces prétendus présages, en homme peu instruit & ami du merveilleux, donne lieu de croire que la plupart étoient des bruits populaires ou des récits exagérés.

On portera sans doute ce jugement de ce qu'il dit de la cloche qui sonna d'elle-même durant treize heures, pour annoncer la mort de Louis XII (1); & peut-être ne doit-on pas ajouter plus de foi aux monstres moitié homme & moitié serpent, ou moitié homme & moitié chien, dont il parle sous l'an 1514. Il n'y a rien de fort extraordinaire dans ce qu'il rapporte d'une fille qui naquit dans ce même temps avec deux yeux au front, deux nez, deux mentons, quatre oreilles, & deux bouches qui toutes deux suçoient le sein de leur nourrice. Mais tous ces prodiges à la fois occasionnèrent des frayeurs qui furent redoublées par une comète qu'on aperçut sur Bologne, & trois soleils qui parurent en France.

Paris de Grassis raconte encore que le 3 juillet 1517 (m), le ciel étant fort serein, le tonnerre tomba sur une statue de la Vierge, au-dessus de la porte de l'église de Sainte-Marie, au-delà du Tibre, & arracha l'enfant Jésus qui étoit sur le sein de sa mère; de sorte, dit-il, qu'elle resta les bras ouverts, comme pour redemander son fils.

(1) Manuscrit, page 218 & 219. Il mourut le 1.^{er} janvier 1515.

(m) Ibid. page 487.

PARIS
DE
GRASSIS.

Je ne pousserai pas plus loin cette compilation, & je finirai par une réflexion qui se présente naturellement quand on a lû le journal entier dont je parle, qui embrasse tout le pontificat de Léon X. On est bien étonné qu'il n'y soit dit qu'un seul mot de Luther, qui depuis plusieurs années répandoit ses erreurs, & attaquoit sur-tout le Pape. Paris de Grassis n'en parle qu'à l'occasion de l'audience que Léon donna aux ambassadeurs du roi d'Angleterre Henri VIII, par lesquels il lui envoyoit l'ouvrage qu'il avoit fait contre cet hérésiarque (n). Le Pape reçut ce présent, *non comme envoyé par un Roi, mais comme descendu du ciel*. Il devoit en effet être fort content de ce livre, où son autorité étoit vivement défendue.

Mais on est sans doute encore plus surpris que l'auteur qui cherche si souvent à louer son maître, ne dise absolument rien de cet amour pour les arts & pour les lettres, qui a rendu Léon X à jamais célèbre, & qui lui a mérité l'honneur de donner son nom à son siècle; mais Paris de Grassis connoissoit peu les arts & les lettres. Concentré dans les fonctions de son office, occupé de ses cérémonies dont il devoit maintenir l'ordre, & dont il calcule souvent les profits, pénétré de l'importance de l'étiquette dont il étoit dépositaire, tout le reste lui étoit à peu-près indifférent; il voyoit même peu de choses au-delà. Aussi n'est-ce pas sans peine que je suis venu à bout de recueillir, dans son ouvrage, le petit nombre de faits que j'ai rapprochés dans cette notice.

(n) Manuscrit, page 914.



SUPPLÉMENT

S U P P L É M E N T

A la première notice du Journal de Paris de Grassis, maître des cérémonies de la chapelle du Pape.

Par M. DE BRÉQUIGNY.

LORSQUE je lus dans nos assemblées la notice de ce journal, j'avertis que la partie qui s'étendoit depuis le 22 mai 1505, jusqu'au premier juin suivant, manquoit dans les manuscrits du Roi; j'observai en même temps que pour suppléer à ce défaut, on pourroit recourir aux manuscrits du Vatican, parmi lesquels on conserve la collection des journaux des maîtres des cérémonies de la chapelle des Papes. On m'exhorta à me servir de ce moyen; & j'écrivis sur le champ à notre confrère, M. du Theil, occupé depuis plusieurs années à fouiller avec grand succès dans les trésors littéraires du Vatican même. Il étoit sur le point de revenir en France; mais avant son départ; il obtint la permission de faire copier le morceau que je regrettois: on vient de le lui faire passer, & il a bien voulu me le remettre. Je vais d'abord en donner une notice, pour compléter celle de l'ouvrage entier; je publierai ensuite le texte qui remplit la lacune que j'ai indiquée.

Page 554.

J'ai dit que cette lacune s'étend depuis le 22 mai 1505; jusqu'à la fin de ce mois; l'endroit supprimé commence à la veille de la Pentecôte, qui, cette année, tomboit au 24 mai. Paris de Grassis raconte avec un grand détail le cérémonial qui fut observé aux vêpres chantées ce jour-là en présence du Pape; les ambassadeurs y assistèrent. L'usage étoit alors que chaque ambassade fût composée de plu-

Tome II.

G g g g

PARIS
DE
GRASSIS.

seurs ambassadeurs; & ceux de Venise se trouvèrent aux vêpres, au nombre de huit. L'ordre, selon lequel on assignoit les places respectives des ambassadeurs des divers états, paroît assez singulier. Au lieu de placer de suite tous les ambassadeurs du même souverain, selon le rang de préséance qui appartenoit à leur maître, lorsqu'ils étoient plus de trois ambassadeurs d'une même cour, on les entremêloit avec les ambassadeurs des autres cours, de la manière suivante. On plaçoit d'abord le premier des ambassadeurs de France, ensuite le premier de l'ambassade d'Espagne, puis le premier de celle d'Angleterre, le premier de celle de Hongrie, le premier de celle de Pologne, &c. On recommençoit ensuite par le second des ambassadeurs de France, le second de ceux d'Espagne, &c. les mêlant ainsi alternativement dans ce même ordre.

Ce mélange n'avoit lieu qu'entre les ambassadeurs des états de même rang; ainsi ceux des ducs ne se mêloient point avec ceux des rois, ni ceux des républiques avec ceux des ducs. Les doges de Venise & de Gènes étoient au nombre des ducs, ainsi leurs ambassadeurs avoient place avant ceux des républiques, telles que Florence & Sienne. Cette étiquette s'observoit non-seulement dans la chapelle papale, mais dans les consistoires & dans les autres cérémonies publiques; elle m'a paru mériter d'être remarquée. Le jour de la Pentecôte, quatorze ambassadeurs se trouvèrent à la messe du Pape; mais ils ne furent point entremêlés, parce qu'il n'y en eut pas plus de trois de chaque cour; excepté ceux de Venise.

« Ce même jour, dit notre auteur, le Pape me chargea de signifier aux cardinaux de ne point aller le lendemain à une comédie qu'on devoit jouer dans un collège; n'étant pas convenable que des cardinaux assistassent publiquement à un spectacle d'enfans. Je le leur signifiai, mais avec des ménagemens, &c. » Il paroît qu'il y a ici une réticence dans le texte, où la phrase ni la ligne ne sont

achevées. L'ordre du Pape est conçu de manière, qu'il semble signifier que la comédie n'étoit un spectacle peu convenable pour des cardinaux, que parce qu'elle étoit jouée par des enfans.

PARIS
DE
GRASSI

En parlant des cérémonies de la Fête-Dieu, Paris de Grassis nous apprend que la tenture des rues par où devoit passer la procession, étoit aux frais des cardinaux qui se trouvoient alors à Rome. Le Pape fixoit le nombre de toises dont chaque cardinal devoit être chargé, & dans cette répartition il avoit égard au plus ou au moins de richesses de chacun d'eux. Je ne m'arrête point aux longs détails sur cette procession, qui n'offrent rien d'intéressant.

Le récit de notre auteur est coupé ici par diverses listes qui peuvent avoir leur utilité. 1.^o Celle de tous les prélats qui avoient le droit du *pallium*, avec les taxes de leurs églises: 2.^o celle des cardinaux qui étoient alors à Rome, au nombre de cinquante-trois, dont six évêques, vingt-huit prêtres & dix-neuf diacres: 3.^o celle des rois chrétiens, au nombre de vingt-sept, parmi lesquels on en qualifie quatre de *feudataires de l'église Romaine*; & dans ce nombre, on compte le roi de France: 4.^o celle enfin de quatorze rois & douze ducs, rangés selon l'ordre de leurs préséances respectives. On place parmi les ducs, le marquis de Brandebourg.

Il ne me reste plus à parler que d'un article, c'est celui de la mort du cardinal Ascagne, arrivée le 28 mai. On sait qu'il se nommoit *Ascagne-Marie Sforce*, cinquième fils de François Sforce premier du nom, duc de Milan; qu'il avoit été fait cardinal par Sixte IV en 1484, & vice-chancelier par Alexandre VI; qu'il étoit prisonnier en France lorsqu'il fut mené au conclave par le cardinal d'Amboise à qui il avoit promis sa voix; qu'il ne lui tint pas parole, & qu'on élut Jules II qui ne permit pas au cardinal d'Amboise de remmener avec lui le cardinal

Gggg ij

PARIS
DE
GRASSIS.

Afcagne. On prétend communément que ce dernier mourut de la peste qui en 1505 ravageoit Rome ; & notre auteur en paroît persuadé, lorsqu'il ajoute que la crainte de la contagion empêcha les cardinaux & même les maîtres des cérémonies d'assister aux funérailles de ce cardinal. Il fut enterré de nuit dans l'église de Sainte-Marie du Peuple ; mais l'amour qu'on lui portoit fut plus fort que le danger. Lorsqu'on le transporta à l'église, on vit les hommes, les femmes, les enfans sortir désolés de leurs maisons, & le suivre en foule, tenant au lieu de cierges, des chandelles, des lampes, des morceaux de bois allumés, en guise de flambeaux ; on vit ses parens & ses amis baiser les mains & le visage de ce cadavre. Le lendemain les religieux & les religieuses des couvents qu'il avoit soulagés par d'abondantes aumônes, d'autant plus méritoires (dit notre auteur) que la disette étoit alors extrême à Rome, accoururent à son tombeau, & y donnèrent des marques de douleur, dont furent attendris tous ceux qui en furent témoins ; cependant tout le monde n'étoit pas persuadé qu'il fût mort de la peste.

La phrase qui termine cet endroit, paroît supposer ; 1.^o que le cardinal Afcagne n'avoit pas toujours montré autant de vertus qu'il en fit éclater sur la fin de sa vie ; 2.^o elle fait entendre que le peuple, naturellement porté à recueillir avidement les soupçons odieux, croyoit qu'Afcagne avoit été empoisonné. Quant au premier article, il est certain qu'on avoit quelques reproches à lui faire, ne fût-ce que d'avoir contribué à l'élection d'Alexandre VI. Sur l'article du poison, le bruit qui en courut, est attesté par des témoignages assez publics, tels que les vers rapportés par Ciacconius (a), & qui furent composés pour être mis au bas de la statue de ce cardinal.

(a) *Ciacconius, vitæ Pontif. tome XIII, page 87, édit. Rom. 1777.*

DES MANUSCRITS DU ROI. 605

On y dit expressement qu'il seroit parvenu au faite des honneurs, si le poison n'avoit pas tranché sa vie.

PARIS
DE
GRASSIS

*Quod si non atris Peperissent pocula succis
Dirum illi exitium, extremos tetigisset honores;
Ast illum huc virtus, illuc sua fata trahebant.*

Avant que Jules II fût pape, il avoit eu souvent des querelles avec Ascagne, mais il les avoit oubliées depuis; il en est fait mention dans l'építaphe gravée sur le magnifique tombeau que Jules fit élever à ce cardinal (b) : *Virtutum memor, contentionum oblitus*. Il y a lieu de croire que cet oubli des anciens mécontentemens de Jules, fut le fruit des services qu'Ascagne lui rendit au conclave où ce pape fut élu; & dès-lors on est peu étonné des éloges excessifs que Paris de Grassis lui prodigue dans son journal.

*TEXTE qui manque au Journal de Paris de Grassis
dans le manuscrit du Roi, extrait du manuscrit
de ce même Journal conservé au Vatican.*

In Vespèris vigiliæ Pentecostes.

HODIE omnes cardinales & prelati, ac alii soliti venire ad capellam, deponunt foderaturas caparum ac vestium, ut senator & oratores, quibus tamen cursores intimant, videlicet: *hodie est mutatio caparum, & fiunt vespere papales in capellâ &c. & cras missa erit in basilicâ Sancti Petri*, ut ibi dicam inferiùs. Papa venit in paratu rubeo & mitrà preciosâ delatus in sede consuetâ. Oratores interfuerunt, videlicet regis Franciæ II, Scotiæ I & Venetorum VIII. Et tunc intellexi à peritioribus, quòd si oratores regis Franciæ essent plures quàm tres, & oratores alterius regis ut Hispaniæ totidem, ac alterius regis, ut Angliæ aut Ungariæ aut Poloniæ, similiter essent plures quàm tres, tunc & eo casu ipsi oratores

EX DIARIIS
PARIDIS
DE GRASSIS

AN. 1505

(b) *Idem. Ibid.*

EX DIARIIS
PARIDIS
DE GRASSIS.

AN. 1505.

dimidiari debent, & inter se inferi hoc modo, videlicet; primum caput tenebit primus solus ex oratoribus regis Francie, & secundum locum primus solus ex oratoribus regis Hispanie, & tertium locum primus solus ex oratoribus regis Anglie, ac quartum locum primus solus ex oratoribus regis Ungarie, & quintum locum primus solus ex oratoribus regis Polonie. Et sic deinceps regii oratores inter se hoc ordine dimidiati erunt primi eorum, post quorum primos incipient secundi ut primi fuerunt, & similiter tertii interim se dimidiantes. Si autem erunt oratores communitatum aut ducum aut principum & aliorum, tunc tales non se intromittent cum regiis, sed ipsi si erunt oratores dominorum equalis tituli, ut si omnes sint oratores ducum, ut ducis Venetiarum, ducis Mediolani, ducis Januensium & similium, in hoc casu similiter inter se dimidiabuntur. Et sic communitatum oratores, ut Florentini, Senenses, & alii oratores rerumpublicarum; & hec divisio tam in capellâ, quàm in consistorio publico & aliis actibus observatur. Super quo vide que scripsi in meo tractatu de oratoribus m. c. de hujusmodi oratoribus divisione.

Item licet dicatur in libro quòd hodie Papa incohat in cantu *N. Veni creator spiritus*, non tamen in veritate incohat nec aliquo modo cantat, quoniam hoc hodie non est in usu, sed cantores ipsi cantant. Benè verum est quòd cantato capitulo, ipsi cantores expectant donec Papa cum mitrâ descendit ad faldistorium; & eo genuflectente sine mitrâ, & omnes de capellâ cum illo, tunc ipsi cantores incohant *N. Veni creator Spiritus*, & finito primo versu surgit Papa, & acceptâ mitrâ revertit ad folium, ubi existens depositâ mitrâ stat more consueto: alia etiam facit ut semper. Reverso Papa & exuto, interrogavimus quâ horâ cras placeret quòd cardinales veniant; & dixit quòd horâ x sint in viâ.

De Missâ in die Pentecostes.

Hoc mane, sonatâ undecimâ horâ, Papa venit usque ad portam exclusivè camerâ Papagalli exiturus ut se pararet;

& cùm intellexisset quòd nulli cardinales adhuc venissent, turbatus contra nos, quia credidit quòd non intimaverimus heri cardinalibus x horam, sed aut xi aut xii, & sic ibi aliquantisper expectavit per mediam horam & amplius; postea exiens paratus fuit cum thiarâ, quam eundo & redeundo portavit.

EX DIARIIS
PARIDIS
DE GRASSIS.
AN. 1505.

Hodie mihi Papa mandavit ut omnibus cardinalibus intimarem quòd non irent ad spectaculum comedie que agi debet die crastinâ in loco gimnasii sive studii, apud ecclesiam S. Jacobi Hispanorum, quoniam non decet cardinales ad locum publicum ire visuros spectacula puerorum; & sic intimavi omnibus, modestè tamen, &c.

Item hodie Papa fecit assistentem suum archiepiscopum Pifarum, videlicet illustrissimum ac reverendissimum dominum Cesarem de Riario, filium olim illustrissimi domini comitis Ieronimi, eundemque reverendissimi D. cardinalis S. Georgii nepotem, qui ex banco suo vocatus ad solium Pape sine aliquâ pedis aut genu osculatione, positus fuit in loco assistentie cum aliis. Interogavi an deberet osculari pedem Pape, & dictum fuit quòd non; de quo fui miratus cur ipse archiepiscopus assumptus ad honorem, non egerit gratias Pape saltem cum osculo pedis; & intellexi quòd finito officio, ad partem in camerâ Pape agit illi gratias & pedem osculatur, non autem in capellâ.

Oratores fuerunt numero xiiii, qui vix capiebantur inter sedilia eorum; & non fuerunt intermixti, quia ipsi soli Veneti excedebant numerum trium, ut suprâ in vigiliâ dixi.

Hanc missam in ecclesiâ S. Petri cantavit benè reverendissimus dominus S. Georgii episcopus, cardinalis & camerarius; & finitâ epistolâ, socius meus intimavit cantoribus ut cantarent primò *alleluya*, itâ tenendo longiter cantum in ipso verbo *alleluya*, quòd Papa posset descendere ad faldistorium genuflexurus ut in libro; & licet celebrans non finierit legere evangelium quando Papa descendit, tamen cùm primùm Papa surrexit descensurus, & ipse imperfectâ lectione evangelii surrexit, & sic stetit, ac Papa

EX DIARIIS
PARIDIS
DE GRASSIS.

AN. 1505.

genuflectente genuflectit; quod omnes similiter de capellâ fecerunt. Tum surgente Papa, ipse celebrans surgens legit ex libro evangelium. Et notavi quòd finitâ epistolâ, socius meus non expectavit quòd ego redierim ab osculo pedis cum subdiacono qui debet tenere missale; sed ipse socius accepto missali, tenuit ante cardinalem dum nos ascendimus ad osculum pedis. Item vidi quòd finitâ epistolâ, fecit per clericos capelle portari ante altare faldistorium pro Papa; & reverso Papa ad solium iterum fecit illud reponi ad partem, donec esset tempus descendendi ad Corpus Christi. Papa igitur reverso de faldistorio ad solium illius, ivit diaconus cum libro ad altare & ad osculum pedis; quem ego pro incenso illicò secutus fui, & vix fui in tempore reversus, quoniam prosa non fuit longa sed brevis, idest in paucis versibus expedita. Undè aliâ vice bonum erit quòd advertantur cantores, ut ità, cantum teneant quòd diaconus sit reversus; ac cerimoniarius cum incenso, & omnia disposita sint. Finito sermone, publicata fuit indulgentia annorum decem & totidem quadraginta, quam publicando orator, qui fuit quidam D. Jo. Franciscus, satis juvenis, secretarius cardinalis S. Petri ad Vincula, erravit quoniam dixit de *verâ penitentiâ*, cùm debuerit dicere de *verâ indulgentiâ*. Alia fuerunt more consueto.

Vespere in vigiliâ Trinitatis.

Hodie fuerunt vespere in capellâ Palatii, more consueto; ad quas cardinales venerunt cum capis de rosato sive de camellotto cremasino, Papa, autem cum pluviali albo & mitrâ pretiosâ. Antifonæ vesperrarum non sunt que incipiunt videlicet, *Sedenti super solium*, &c. nec ad Magnificat, *O seraphin limpida*, &c. sed que antiquitus consuete erant, videlicet *Gloria laus tibi*, &c. Non fuit facta comemoratio de dominicâ; alia omnia fuerunt more consueto. Finitis vespers, petii à Papa pro quâ horâ cras placeret intimari cardinalibus ut venirent; & dixit quòd horâ x, & sic feci.

Missa

*Missâ in die Trinitatis.*EX DIARIIS
PARIDIS
DE GRASSIS.

AN. 1505.

Hanc missam cantavit reverendissimus dominus cardinalis Arborensis in capellâ : una fuit oratio dicta solum de festo. Cardinales fuerunt in cappis rubeis, sermonein fecit quidam frater sancti Francisci ; alia fuerunt more consueto, & nihil novi evenit. Finitâ missâ, socius meus petiit à Papa an placeret sue Sanctitati quòd fieret processio in die Corporis Christi die jovis proximâ, & Papa dixit quòd sic ; tum petiit an more consueto , & similiter Papa annuit ; interrogavitque de horâ , & dixit quòd nonâ. Itaque, nos hec significavimus cardinalibus ; & dixi magistro domûs ut mandet floreriis quòd mensurent quot canne sint totâ viâ per quam appendendi sunt panni de rassâ , ut unusquisque cardinalis sciat quot cannas debeat parare ; & mensuravit quòd essent canne in totum ab ecclesiâ S. Catharine usque ad finem burgi 665. Item similiter diximus eidem magistro domûs de intortitiis xxiiii cere albe pro Papa , & quòd tot scutiferos habeant.

Vespere in Vigiliâ Corporis Christi.

Iste fuerunt prime vespere quas fieri & celebrari vidi per cardinalem , ex quo sum in officio cerimoniarum , prius enim per Papam celebrari continuè videram. Igitur quoniam Papa ad eas non erat venturus, cardinalibus venientibus ad vespere cum capis rubeis quas hodie & cras solent omnes deferre, qui volunt tamen, intimavi absentiam Pape, & quòd Papa mihi dixerat ut eisdem cardinalibus dicerem quòd irent ad capellam. Sed socius meus dixit non esse de more quòd cardinales conveniant in capellâ , sed in camerâ Papagalli consueto modo ac si Papam expectarent , quoniam si duo aut tres essent in capellâ , & celebrans paratus peteret licentiam inchoandi, illi cardinales non auderent denegare, & fortè alii supervenientes egrè ferent. Itaque mihi visum fuit benè dixisse socium meum , & sic aliâ vice faciam.

Tome II.

Hhhh

EX DIARIIS
PARIDIS
DE GRASSIS.

AN. 1505.

Eas vesp̄as in capellâ palatii cantavit novus reverendissimus D. cardinalis S. Petri ad Vincula benè & laudabiliter, ac prout in libro, secundùm quod ego aliqua addidi.

Admiratus sum quòd cardinalis in crastinum celebraturus non intonaverit antiphonas ad psalmos videlicet *Dixit* & *Magnificat*, & hymnum non incipiat, cùm Papa celebraturus id faciat. Item miratus sum quòd ad hymnum, in v̄rsu videlicet *Tantum ergò sacramentum*, nullus se inclinaverit, cùm & ratio suadeat & ubiquè id fiat. Item admiratus sum quòd ante incensationem altaris nullus mappam levaverit, sicut levare solent Papa presente auditores. Et de hiis quesitus à me socius meus, dixit non esse aliter de consuetudine quòd factum fuit, & que viderim; itaque, &c.

Et quoniam nullus cubicularius aut scutifer Pape interfuit, admiratus sum, quesivique ab eodem socio meo an soleant & debeant interesse predicti; & respondit quòd sic, quod illicò dixi magistro domûs, ut moneri omnes faciat ut de cetero omnes veniant ad capellam, etiam si Papa non adsit, tanquam si adesset; & promisit se facturum.

*In die Corporis Christi processionis & misse ordo
ac officium.*

Dominicâ preteritâ, que fuit dies Trinitatis, finitâ missâ socius meus quesivit & intellexit à Papa quòd in proximâ die jovis, que erit festum Corporis Christi, fienda esset processio ordinaria, more & horâ consuetâ, idest horâ nonâ. Et propterea, ego tunc in camerâ Papagalli intimavi omnibus cardinalibus illud idem.

Item etiam intimavi magistro domûs Pape, ut de necessariis circa processionem provideri mandaret, que postea in die sequenti de mane explicavi omnia ad longum; videlicet quòd mandaret floreriis ut parvam capellam pro illâ die & illo actu, ornarent in omnibus & per omnia ut moris est. Item ut iidem florerii mensurarent quot canne essent totâ viâ processionis, que per cardinales deberet ornari

cum pannis de rassiâ, à domo cardinalis Agrigentini & S. Catherine usque ad scalas Sancti Petri, faciendo diversionem ante domum cardinalis Helnenfis. Et illicò affuerunt ipsi florerii qui dixerunt esse cannas 665, videlicet computando ab omni pariete ubi panni affigendi sunt : sic ab unâ parte canne 332 $\frac{1}{2}$ & ab aliâ parte totidem, videlicet trecente triginta due cum dimidiâ, que in totum sunt canne 665. Que via sic fuit distributa omnibus & singulis cardinalibus presentibus, videlicet cardinali Neapolitano canne xxxv, Ulixbonensi xx, Recanatenfi xxxv, Sanctæ Praxedis xxxv, Sancti Georgii xxxv, Alexandrino xxx; presbyteris cardinalibus, videlicet P^o. S. crucis xxx, Curcensi xxv, Agrigentino xx, Grimano xx, Arborensi xxv, Regino xxv, Cusentino xxx, Salernitano xxv, Comensi xxx, De Flisco xxx, Adriano xxv, Bononienfi xxx, Vulterano xxv, Sancti Petri ad Vincula xxv; diaconis cardinalibus de Columnâ xxv, Ascanio xxxv, de Medicis xx, Sanseverinati xxxv, de Cesarinis xxxv, de Aragoniâ xx, Helnenfi xxv. Ista autem assignatio cannarum facta cardinalibus ideo sic fuit, consideratâ conditione & qualitate ac divitiis cardinalium, quia pauperibus parùm datum fuit, divitibus vero plùs.

Et lista sive cedula affixa fuit per florerios eâdem die, videlicet in die lune; & finita fuit affixio in die martis ante prandium, ut cardinales possent providere de pannis & lingis ac stanghis.

Item dixi eidem magistro domûs Pape, quòd preparari faciat torcias numero xxiiii cere albe, & disponat totidem scutiferos videlicet xxiiii, qui habeant deferre dictas 24 torcias ante Papam & sacramentum, & eos admoneat.

Item dixi eidem ut mandaret capitaneo guardie, seu cancellario, quòd per totam viam processionis faceret exportari lutum, fenum, sordes, & alia immunda, ac bandum fieri per burgum & illam viam, ut omninò sit in die illâ ornata & polita.

Item quòd idem capitaneus afferri faciat frondes per
Hhhh ij

EX DIARIIS
PARIDIS
DE GRASSIS.

AN. 1505.

Ex DIARIIS
PARIDIS
DE GRASSIS.
AN. 1505.

terram prosternendas à fine scalarum palatii, id est à loco ubi equitaturi descendunt cardinales, usque ad portam palatii inferiùs, usque ad longum platee usque ad domum cardinalis Agrigentini, & ad matonatum apud fontem.

Item dixi eidem ut parafrenarios Pape mitteret ad reverendissimum D. camerarium, qui faciat mandata tria in scriptis, prout magister cerimoniarum ea portabit sigillanda sigillo ipsius reverendissimi domini camerarii, & presentanda per cursores: primum videlicet, vicario Pape & camerario cleri simul, ut faciant quòd religiones & clerus urbis adsint processioni horâ nonâ; secundum omnibus officialibus curie, ut similiter adsint eisdem loco & horâ; tertium capellanis & syndicis officiorum, ut notent contumaces: quorum trium mandatorum hec est forma, videlicet:

*Raphael episcopus Albanensis, cardinalis S. Georgii,
S. D. PP. camerarius.*

De mandato sanctissimi domini nostri Pape, intimetur reverendo in Christo patri episcopo Curzalensi, S. Sanctitatis in almâ urbe & ejus districtu vicario generali, quatenus die jovis XXII presentis mensis maii, festivitatis sacratissimi Corporis Christi, horâ nonâ processionem cleri urbis à plateâ basilice principis apostolorum per viam ordinatam ac paratam ad eandem basilicam suo ordine, immediatè ante processionem sanctissimi domini nostri Pape, procedere faciat. Mandetur etiam camerario cleri predicti, quatenus sub penâ quinque ducatorum camere apostolice irremissibiliter applicandorum, processionem ejusdem cleri horâ & ordine predictis sollicitet, & faciat premissa firmiter observari.

Hoc mandatum & alia sequentia duo non fuerunt per aliquem subscripta, sed tantum sigillo parvo cardinalis sigillata, & cursoribus data exequenda.

Secundum mandatum Officialibus.

EX DIARIIS
PARIDIS
DE GRASSIS.
AN. 1505.

De mandato sanctissimi domini nostri Pape mandetur singulis infrascriptis officialibus, quatenus die jovis XXIⁱ presentis mensis maii, festivitatis sacratissimi Corporis Christi, sub penâ quinque ducatorum auri camere apostolice irremissibiliter ipso facto applicandorum, debeant horâ nonâ in palatio apostolico apud S. Petrum, intra primam portam ibidem, in curiâ cum singulis intorticiis honestis presentes esse, & exindè personaliter eo ordine procedere prout ordinatum fuerit, ac personaliter sua intorticia deferre, & usque ad processionem completam in eâ permanere sub eadem penâ; videlicet abbreviatoribus, scriptoribus apostolicis, sollicitatoribus litterarum apostolicarum, procuratoribus contradictarum, magistris plumbi, bullatoribus, collectoribus plumbi, scriptoribus penitentie, procuratoribus penitentie, notariis rotæ, notariis auditoris camere.

Hic nota quòd notarii camere apostolice non nominantur; item scriptores in registro bullarum & supplicationum. Item licet in supradicto mandato contineantur notarii auditoris camere, non tamen venerunt, nec fuerunt vocati; & non minùs continentur nec nominantur scriptores brevium. Sed hec mandata dedit episcopus Ortanus socius meus, in quorum principio non erat nomen nec titulus alicujus, ut camerarii, aut vicecamerarii, nec alterius; ideò malè.

Tertium mandatum sic fuit, videlicet:

De mandato sanctissimi domini nostri Pape mandetur singulis infrascriptis, quatenus sub penâ x ducatorum auri de camerâ, camere apostolice irremissibiliter applicandorum, debeant per totam diem xx presentis mensis maii, dedisse reverendissimo patri domino episcopo Ortano in scriptis, nomina & cognomina singulorum & omnium officialium officiorum, quorum ipsi officiales vel capellani existunt.

EX DIARIIS
PARIDIS
DE GRASSIS.
AN. 1505.

ac in margine annotasse si qui eorundem officialium ab urbe absentes, infirmi, aut aliorum officiorum officiales; videlicet, capellano scriptorum apostolicorum, capellano scriptorum penitentie, capellano abbreviatorum litterarum apostolicarum, capellano collectorum plumbi, thesaurario notariorum rote, syndico procuratorum contradictarum, procuratori seu computatori procuratorum penitentie. In quo mandato duo noto, videlicet, quod sibi soli episcopus Ortanus, & non socio qui ego sum, vult representari lista omnium officialium contumacium. Secundò non benè enumerat officiales, & quo ordine pessimo & indigno.

Ista mandata, sicut scripsi suprà, non fuerunt alicujus manu subscripta, sed solum cum parvo sigillo cardinalis camerarii sigillata; que ipse episcopus Ortanus socius meus dedit cursoribus exequenda die martis quâ fuit cancellaria, ut ea presentarent officialibus deputatis in unoquoque officio.

Post hec dixi eidem magistro domûs Pape, ut preter mandata supradicta, etiam ipse mitteret parasrenarium unum, de mandato Pape expresso, ad reverendissimum dominum vicecancellarium, qui omninò mandet regenti, ut faciat per omnes officiales cancellarie honorari processionem Pape, & faciat fieri listam pro unoquoque officio qui sint contumaces, & puniat ultra illud quod Papa etiam eos puniri faciat per camerarium.

Idem fiat reverendissimo cardinali summo penitentiario; ut moneri & intimari faciat per regentem penitentie, omnibus & singulis officialibus penitentie.

Idem reverendissimus camerarius faciat officialibus camere.

Similiter etiam dixi ut alium parasrenarium ad vicarium Pape & camerarium cleri urbi simul, ut sub indignationem sanctissimi domini nostri Pape, provideant & faciant quod ipsa processio sit honorata & ordinata.

Idem fiat vicario & capitulo S. Petri, ut sint in loco solito suo, id est sub porticu S. Petri. Et licet dicatur in libro

nostro, quòd debent ire ipsi canonici S. Petri in processione, non tamen vadunt; quia, ut ipsi dicunt, cùm aliàs fuerit certa differentia inter ipsos canonicos & nonnullos alios super ordine procedendi, tandem ipsi de consensu Pape deliberârunt non ampliùs ire ad processionem, sed expectare sub porticu cum intorticiis in manibus ibi: & sic faciunt.

EX DIARIIS
PARIDIS
DE GRASSIS.

AN. 1505.

Item dixi eidem magistro domûs, quòd bonum esset alium parafrasarium mittere ad reverendissimum D. cardinalem Columna, qui est nunc decanus diaconorum cardinalium, qui debet ordinare processionem, rogare ut summo mane preveniat alios cardinales ad preparandum ipsam processionem, ne Papa habeat nimis tardè & sub calore exire.

Item mandare gubernatori, ut secum habeat baruncellum & suos comestabiles, qui omnes habent hortari, mandare & facere officiales vadant sine intermissione.

Quibus memorialibus datis & factis, ego continuè providebam ut omnia sic ut premissa sunt expedirentur.

Et tandem in vigiliâ Corporis Christi, finitis vesperis, ivi cum cancellario guardie & cum floreriis simul per totam viam processionis; & ubi aliquid non benè erat, illicò mandavimus reparari, tam de pannis deficientibus, quàm de luto & sordibus.

Vicius paratus fuit hoc modo: primò à portâ Cathene usque ad initium platee, id est infrà, extra palatium, in plano, cum arboribus in muro & parietibus appositis, ac etiàm cum pannis circa portam palatii interiùs; exteriùs autem à portâ palatii usque ad habitationem provisionatorum guardie inclusivè, cum pannis super lignis longis altis affixis; & ab indè usque ad S. Catherinam, cum arboribus plantatis hinc indè in terrâ, & pannis frascis & floribus prostratis per terram; sed à S. Catherinâ usque ad scalas S. Petri per gyrum, omnia de pannis ornata ut suprâ dixi.

Cursori in vigiliâ intimarunt cardinalibus, quòd cras cum capis rubeis ad processionem horâ nonâ veniant, &

EX DIARIIS
PARIDIS
DE GRASSIS.

AN. 1505.

Papa portaret sacramentum in processione, & missam cantaret cardinalis S. Petri ad Vincula.

De mane horâ octavâ ego ivi ad palatium, & feci quòd capitaneus misit sex aut octo provisionatos apud castrum ante ecclesiam S. Marie Transpontine, qui significarent omnibus euntibus ad palatium, ut viam caperent per antiquam matonatam usque ad domum cardinalis Vulturani, & deinde apud menia usque ad plateam retrò S. Catherinam; & etiam in ingressu palatii etiam feci aliquos poni, qui intimarent omnibus palatium ingressis, ut cum primùm suos dominos associaverint, exeant cum equis in plateam.

Demùm ivi ad capellam parvam, & feci quòd diaconus capelle celebraverit, ac fecerit duas hostias, unam pro missâ & comunione suâ, aliam pro sacramento portando in processione; & vidi an ibi essent necessaria ad processionem, videlicet tabernaculum, velum cum spillettis, duo candelabra, duo thuribula, una navicella super altare; item unus cusinus pro pedibus Pape, sedes Pape cum tabellâ super quâ firmabit sacramentum quandò ibit per viam; item baldacchinum extra capellam; item XXIII tortie albe; item XXIII scutiferi; item an cubicularii fecerint inter se divisiones locorum, in quibus debent portare Papam per vices.

Quo factò, ivi ad ecclesiam S. Petri, & dixi vicario Pape & camerario cleri, ut mitterent omnes religiones ac clerum, ad plateam videlicet inter fontem & S. Catherinam, expectantes ibi ordinatim quoad eis nos faceremus signum eundi, quoniàm Papa vult quòd processio ipsa sit continuata, id est quòd mediatè post religiosos & clerum, procedant officiales cum torticiis.

Dixi etiam omnibus capellanis officialium qui erant cum tortitiis apud diversa altaria, ut tortias distribuerent ipsis officialibus qui irent ad portam palatii, sicut fuit eis mandatum. Quo factò, vocavi reverendissimum dominum cardinalem de Columnâ, qui fuit & est decanus diaconorum, ad quem spectat ordinare processiones; & simul fuit cum

eo

eo magister domûs Pape, in loco gubernatoris urbis, tunc infirmi. Ipse cardinalis fuit paratus cum dalmaticâ, sine tamen mitrâ, sed cum baculo in manu; magister domûs fuit cum pluviali & sine mitrâ, cum listâ officialium in manu legens, & ego vocans altâ voce singulos ordines officialium. Verum est quod fuit longa rixa inter scriptores penitentiariæ & abbreviatores de parco majori super antecedentiâ; & in fine ipsi scriptores hâc vice recesserunt, quoniam abbreviatores anno preterito similiter recesserant. Item de mandato Pape & vicecancellarii ac regentis, posui D. Mattheum de Arianis de Parmâ, correctorem minoris justitiæ, cum procuratoribus contradictarum, in primo loco à sinistrâ parte; id est, locum tenens auditoris contradictarum fuit à dextris, & ipse D. Mattheus fuit à sinistris, super quo procuratores conduxerunt & coràm me, imò me rogato, protestati fuerunt quod nolebant eum repellere pro tunc, quia nolebant facere scandalum in sacrâ processione, sed non intendebant aliquialiter ipsum velle in loco illo. Et sic ego protestationem syndici eorum; videlicet D. Petri, tamquam notarius & magister cerimoniarum notavi; & rogatus fui de actu illo.

EX DIARIIS
PARIDIS
DE GRASSIS.

AN. 1505.

Omnes autem qui aderant processioni cujusque ordinis, tam officiales curiæ quàm officiales capelle, ut sunt subdiaconi, auditores, clerici, acolythi & alii similes, necnon oratores & principes, ac etiam prelati parati & non parati, habuerunt singuli suam torciam de albâ cerâ, & aliqui pauci de cerâ communi; sed honestiùs est ut de cerâ communi omnes habeant torcias, sine tamen floribus ornatas, quoniam soli cardinales & aliqui principes cum floribus ornatas eas habent; & prelati, principes, & officiales capelle faciunt per servitores deferri, ceteri per se ipsos deferunt.

Processione jam destinata & quasi omnibus procedentibus, ascendi ad Papam; & intellexit socius meus à Papa an vellet venire ad processionem & sacramentum portare; ad que respondit velle, sed quoniam debilis erat in unâ manu propter podagram, & non posset incensare sacramentum,

Tome II.

liii

EX DIARIIS
PARIDIS
DE GRASSIS.

AN. 1505.

nec posset interesse missæ, voluit quod nos procederemus, & sic fecimus.

Sua Sanctitas venit pedes ad parvam capellam, & intravit per portam que est in aulâ secundâ, ubi est corda campane, precedentibus cardinalibus solis, quoniam alii prelati parati preiverant; nam secuti sunt crucem per rectam viam ante capellam usque ad scallas, sine intermissione aliquâ, usque ad finem scalarum, & ibi expectarunt Papam & cardinales. Ingressus igitur Papa, genuflexit super parvo cusino, in gradu ante altare posito, & factâ oratione, surrexit Papa cum suis assistentibus; & illic affuit cardinalis sancte Praxedis, episcopus cardinalis assistens, & eo tenente naviculam, Papa imposuit incensum in duo thuribula, & Papa deinde genuflexit. Tunc cardinalis predictus S. Praxedis, cum uno thuribulo, genuflexus ad dexteram Pape, sicut erat quasi apud cornu epistole, incensavit sacramentum in medio altaris positam. Quo factò, ego accepi velum sive tobaleam que erat superposita & extensa super tabernaculo, & illam dedi cardinalibus duobus diaconis assistentibus, qui, me adjuvante, composuerunt humeris Pape, ita ut limbus sive fetucia que est ex auro rugoso, non posset tangere collum Pape, sed esset reinversa. Quo factò, priusquam Papa caperet sacramentum, sedit in sede suâ, & cum fuit benè dispositus, diaconus à dextris contulit ei sedenti sacramentum. Hoc autem sic factum fuit, quia Papa erat semidolens ex podagrâ, cum ordinarie Papa debet sacramentum pedes portare extra capellam & nudo capite, & ibi dato sacramento diaconò, ipse Papa aptatur in sede, & sic sedens capit illud, deinde mitram levem; & cantores illicò cantarunt hymnum, &c. Scutiferi XXIII erant cum tortiis 24 accensis in aulâ, & ibi genuflexi expectabant Papam cum sacramento; quo veniente, ipsi scutiferi bini descenderunt per scallas antecedentes; hinc inde bini. Baldacchinum non potuit super caput Pape deferri per scalam, sed prius feci per parasfrenarios inferius deferri, & ibi prefectus, senator, nepotes aliqui Pape, & oratores regii acceperunt & portarunt usque ad

S. Catherinam; inde alii usque ad domum cardinalis Elnensis, & inde alii usque ad scalas S. Petri; & ultimo priores iterum portarunt usque ad cancellos S. Petri, idest prefectus, senator, nepotes & oratores qui primâ vice portarunt.

Quando Papa per scalas descendit, habuit mitram preciosam; cum autem fuit inferius sub baldacchino, accepit leviolem mitram de purpurâ.

Cum autem Papa reversus fuit sub porticu S. Petri ante portam majorem, sibi obviavit cardinalis S. Petri ad Vincula celebraturus, indutus pluviali & mitrâ, & depositâ mitrâ genuflexit, quoad Papa esset sibi daturus sacramentum. Et sic sede Pape per cubicularios dimissâ, in quâ Papa portabatur, erigens se Papa de sede, dedit sacramentum cardinali eidem stanti aliâs genuflexo, qui illud reverenter accepit & surrexit; & postea nullâ per cardinalem factâ reverentiâ Pape, abiit Papa sine mitrâ, & cum fuit ingressus ecclesiam, assumpsit mitram. Papa propter podagras non genuflexit, sed inclinavit profundè sine mitrâ, & cum suis sequacibus abiit ad palatium, id est ambo equaliter hinc inde abierunt. Cardinalis sub baldacchino cum mitrâ fuit, cujus assistens ac diaconus capelle portabant fimbrias pluvialis. Crucem portavit subdiaconus capelle indutus, duo capellani, duo candelabra, & duo alii duo thuribula incensantiâ. Prelati omnes, depositis pluvialibus, illicò acceperunt capas cum quibus ingressi sunt capellam; cardinales intra capellam itidem fecerunt.

Celebrans ingressus reposuit tabernaculum super altari, & antequàm faceret genuflexionem, posuit incensum; tum depositâ mitrâ, incensavit genuflexus, dum sine mitrâ reversus ad faldistorium, accepit paramenta, & cum mitrâ veniens ad altare, ibi eam deposuit & confessionem ac alia fecit prout in libro. In quo addendum est quòd id est *Lauda, Sion, salvatorem* non dicitur, quia est hora nimis tarda propter processionem factam; sed si hora esset non tarda, tunc, si placeret, possent dici aliqui versus. Item quòd ipse cardinalis, propter reverentiam sacramenti, semper

liii ij

EX DIARIIS
PARIDIS
DE GRASSIS
AN. 1508.

EX DIARIIS
PARIDIS
DE GRASSIS.

AN. 1505.

genuflectit hodie, cum aliàs soleat solum inclinare; & quando lavit & incensatus fuit, venit ad latus altaris, & ibi stabat collateralis altari extra ipsum. In fine misse, ipse cardinalis publicavit indulgentiam plenariam, quam Papa idè concessit quia fuit missa novella, & etiam propter festi solemnitatem. Alia omnia fecerunt, prout in libro annotata fuerunt.

Iste sunt Ecclesie que habent Pallium, & earum Taxe ut infra.

Aquilegiensis patriarchatus..	X. ^m	Bituricensis.....	IIII. ^m
Amalphitanus.....	CL.	Burdegalenfis.....	IIII. ^m
Antibarenfis.....	IIII. ^{xx}	Bracharenfis.....	VI. ^m
Aquensis.....	II. ^m IIII.	Cusentinus.....	VI. ^o
Arelatenfis.....	II. ^o	Consanus.....	CC.
Auxitanus.....	X. ^m	Capuanus.....	II. ^m
Armachanus.....	M.V. ^o	Coloniensis.....	X. ^m
Arborensis.....	CC.	Compostellanus.....	IIII. ^m
Acherontinus.....	CCC.	Cantuariensis.....	IIII. ^m
Atheniensis.		Casalenfis in Hiberniâ.	
Atridenfis.		Calaritanus.....	CCXL.
Andrinopolitanus.		Casariensis.	
Antiochie patriarchatus.		Constantinopolitanus...	VII. ^o
Alexandrinus patriarchatus.		Corinthiensis.	
Avinionensis.		Corisensis.	
Aniciensis.		Colocensis in insulâ Rodi..	VI. ^{xx}
Sancti Andree in Scotiâ	III. ^m CCC.	Cretensis.....	V. ^o
Brundusinus.....	VI. ^o	Colocensis in Ungariâ.	
Barenfis.....	MV. ^o	Cesaragustanus.	
Beneventanus.....	VII. ^o V.	Corcirensis.	
Bremenfis.....	VI. ^o	Dublonenfis in Hiberniâ	XX. ^m VI. ^o
Bambergensis.....	III. ^m	Duracensis.....	L.
Bisuntinus.....	M.		

DES MANUSCRITS DU ROI. 621

Ebredunensis.....	II. ^m IIII. ^o	Neapolitanus.....	II. ^m
Eboracensis.....	II. ^m V. ^o	Narbonensis....	VIII. ^m 1.4. ^m
Eduensis.....	IIII. ^m LXXX.	Nazarenus.....	LXXX.
Florentinus.....	M. V. ^o	Nicosiensis.....	V. ^m
Filippenfis.		Neopatenfis.	
		Nazariensis.	
Gradenfis patriarchatus..	CCL.	Nidrosiensis.....	CCC.
Guesnensis.....	V. ^m	Panormitanus.....	M.
Glasguensis.....	II. ^m V. ^o	Pifanus.....	VIII. ^o
Granatenfis.....	II. V. ^o	Patracensis.....	M.
		Proscalmensis.....	M.
Idrontinus.....	IIII. ^o	Patracensis.	
Januensis.....	IIII. ^o	Philippensis.	
Jadrenfis.....	IIII. ^o	Papiensis.....	M.
Ispalensis.....	V. ^m	Patracensis.	
Iracliensis.			
Jerusalem patriarchatus...	II. ^m	Reginus.....	VI. ^o
Hiagnatenfis.		Ravenatenfis.....	IIII. ^m
		Ragufinus.....	CCCXI.
Lucanus.		Rigenfis v. fl. pro marchâ.	
Lugdunensis.....	III. ^m	Rimenfis.....	IIII. ^m
Lunden. p. ^a Suede.....	IIII. ^o	Rothomagenfis.....	XII. ^m
Lariffenus.		Roffanensis.	
Leopoliensis in Ungariâ... c.			
		Sancti Andree in Scotiâ. III. ^m CCC.	
Mons Regalis.....	II. ^m	Senensis.....	VI. ^o
Messanensis.....	M.	Severinus.....	CXL.
Mediolanensis.....	IIII. ^m	Sipontinus.....	V. ^o
Maguntinus.....	X. ^m	Salernitanus.....	M. V. ^o
Magdeburgensis.....	IIV. ^o	Scitrentinus.	
Modinfiensis.....	CXXXIII.	Spalatenfis.....	IIII. ^o
Madicenfis.		Strigoniensis.....	IIII. ^m
Malgiacensis.		Senonenfis.....	VI. ^m
Maxopolitanus.		Soltamenfis.	
Mantuana ex privilegio...	VIII. ^o		

EX DIARIIS
PARIDIS
DE GRASSIS.
AN. 1505.

EX DIARIIS
PARIDIS
DE GRASSIS.

AN. 1505.

Saltzburgensis	x. ^m	Tariensis	CLXV.
Surrentinus		Tornabuensis	
Tarentinus	IIII. ^c	Trajanopolitanus	
Tranenensis	M.	Theſſalonicenſis	
Treverenſis	x. ^m	Thebanus	
Tarentaſienſis	M. IIII. ^c	Valentinus	
Turonenſis	II. ^m v. ^c	Ulyſbonenſis	
Toloſanus	v. ^m	Viennenſis	M. VIII. ^c
Tarraconenſis	III. ^m	Uſpalenſis	M.
Toletanus	v. ^m	Venetiarum patriarchatus	M.
Tuamen. in Hiberniâ. CCCLVIII.		Veriſienſis	
Turritanus	IIII. ^c	Veprenſis	
Tirenſis	CC.		

Tituli cardinalium.

Episcopii cardinales sunt sex, videlicet.

Oſtienſis.	Prenestinus.
Portuenſis.	Thuſculanus.
Sabinenſis.	Albanenſis.

Tituli preſbyterorum cardinalium ſunt XXVIII.

S. Crucis in Hieruſalem.	S. Sixti.
Sanctor. Petri & Marcellini.	S. Martini in Montibus.
Sanctor. quatuor Coronatorum.	S. Eufebii.
Sanctor. Joannis & Pauli.	S. Priſce.
Sancte Anafſie.	S. Praxedis.
Sancte Sabine.	S. Cyriaci in Thermis.
S. Stefani in Celio monte.	S. Petri ad Vincula.
S. Clementis.	S. Marci.
SS. Nerei & Achilei.	SS. duodecim Apoſtolorum.
S. Sufanne.	S. Marcelli.
S. Potentiane.	S. Laurentii in Lucinâ.

DES MANUSCRITS DU ROL 623

S. Laurentii in Damaso. S. Cecilie.
S. Balbine. S. Grifogoni.
S. Marie trans Tiberim. S. Vitalis.

EX DIARIIS
PARIDIS
DE GRASSIS.
AN. 1505.

Tituli diaconorum cardinalium sunt XIX.

Sancte Lucie in septem solis.	S. Marie in Porticu.
S. Marie in Aquiro.	S. Angeli.
S. Theodori.	S. Nicolai in carcere Tulliano.
S. Marie in Cosmedin.	S. Marie in Dominicâ.
S. Georgii ad velum aureum.	S. Eustachii.
SS. Cosmi & Damiani.	S. Nicolai inter imagines.
S. Marie Nove.	S. Viti in macello martyrum.
S. Adriani.	S. Agathe.
SS. Sergii & Bacchi.	S. Lucie in filice.
S. Marie in Viâ latâ.	

Reges Christiani XXVII.

Rex Jerosolimitanus ungitur feudatarius ecclesie Romane.
Francorum ungitur feudatarius ecclesie Romane.
Anglie ungitur feudatarius ecclesie Romane.

Castelle.	Ungarie.
Legionis.	Boemie.
Portugallie.	Armenie.
Aragonie, feudatarius.	Cipri.
Majoricensis.	Sorbie.
Navarre.	Sardinie, feudatarius Rom. eccl.
Dacie.	Cemadrie.
Novergie.	Annuana.
Suessie.	Ulthonie.
Ibernle.	Colex.
Scotie.	Manue, aliàs Colin.
Polonie.	Sicilie.

EX DIARIIS
PARIDIS
DE GRASSIS.

AN. 1505.

Imperator.

Rex Romanorum.

Rex Francie.

Rex Hispanie.

Rex Aragonie.

Rex Portugallie.

Rex Anglie, discors cum tribus
predictis.

Rex Sicilie, contendit cum rege
Portugalie.

Rex Scotie, .
Rex Ungarie, } De istorum duorum pre-
cedentia fuit questio,
anno 1487. libro 2.
fol. 123.

Rex Cipri.

Rex Boemie.

Rex Polonie.

Ordo Regum XIII.

Ordo Ducum.

Rex Dacie.

Dux Britannie.

Dux Burgundie.

Dux Bavarie, comes Palatinus.

Dux Saxonie.

Marchio Bran-
deburgenfis. } Hic cum oratore ducti Ve-
netorum fuit discors super
precedentia, anno 1487,
libro 1. fol. 133.

Dux Sabaudie.

Dux Mediolanensis.

Dux Venetiarum.

Duces Bavarie.

Duces Francie, Rothoringi,
Borbonie, Aurelianen.

Dux Januensis.

Dux Ferrariensis.

Mors illustrissimi & reverendissimi domini Ascanii, cardinalis, Vicecancellarii.

Die martis, XXVIII Maii, mortuus est ex peste ingui-
naria illustrissimus dominus Ascanius cardinalis Sfortia, vice-
cancellarius, pro cuius funere nulli cardinales advenerunt;
& sic nos etiam non affuimus, quia ex peste sepultus fuit
in ecclesia Sancte Marie de Populo, circa primam noctis
horam, quem sui attinentes & familiares supra modum
mesti cum fletu ac ululatu prosecuti sunt absque timore
pestis, ut cum in ecclesia repositus fuit, ita ejus manum
faciemque sine differentiâ & discrimine timoris osculati sunt
genuflexi, ut viventem consueverunt officiales; illud &
supra omnem pietatem visum fuit ut cum deferretur ad
ecclesiam, quacunquè pertransiebatur, omnes tam viri &
mulieres,

mulieres quàm pueri, & cujuscumque conditionis homines, è domibus tumultuatim flentes & gementes cum candelis exhibant, eum comitantes usque ad ecclesiàm tamquàm in paterno funere; & quod pientissimum fuit, etiam aliqui quibus funeralia aut faces cere non erant, cum facibus ligneis, & aliqui cum lucernis oleariis prodibant, ita clamorem confusè attollentes, ut etiam inimicorum animos in lacrymas converterent. Certe hoc summe benivolentie testimonium, ac universalis amoris indicium extitit, ut alterà die ex pluribus monialium locis ac monasteriis quibus ipse eleemosynas erogabat, atque eò magis gratas quandò sumus in extremâ annone penuriâ, nam rubrum grani valet XII ducatus, hordei sex, spelte 4, &c. omnes è locis eorum concurrentes ad sepulcrum venerunt, atque ita eum extinctum lamentati sunt, ut alienos animos tam in viâ eundo, quàm in ecclesiâ stando, ad humanissimas lacrymas compulerint, ut sic se habuisset sub Innocentio ac in principio Alexandri, iste cardinalis, sicut nunc se gessit erga omnia probitatis documenta & eleemosynarum precipuè erogationes propterque opera. Nam populus clerum quasi injustum accusat, quòd mori eum tam beneficum voluerit: sed aliqui eum venenatum dicunt & potionatum; Deus scit.

EX DIARIIS
PARIDIS
DE GRASSIS

AN. 1595.



JOURNAL

De Jean-François Firmano, maître des cérémonies de la chapelle du Pape, sous les pontificats de Clément VII, Paul III, Jules III, Marcel II, Paul IV & Pie IV.

Manuscrit du Roi, coté 5523, parmi les Manuscrits latins, in-4.^o

Par M. DE BRÉQUIGNY.

J'AI donné la notice des journaux écrits par Burcard & Paris de Grassis, maîtres des cérémonies de la chapelle des papes, depuis Innocent VIII jusqu'à Léon X inclusivement.

Les maîtres des cérémonies qui leur succédèrent, écrivirent aussi des journaux semblables, dont on trouve souvent de longs extraits dans les annales de Rainaldi. On voit, par ses citations, qu'il y a au Vatican une suite de ces journaux en un assez grand nombre de volumes; il cite plus d'une fois le journal de Blaise de Césène, qui avoit été nommé collègue de Paris de Grassis en 1518, comme je l'ai marqué ailleurs (a), qui ne mourut qu'en 1544, & dont le journal paroît n'être pas moins curieux que ceux de ses prédécesseurs. J'ai vu avec chagrin qu'il n'étoit pas dans la bibliothèque du Roi.

Elle nous offre pour dédommagement celui de son collègue, Jean-François Firmano, maître des cérémonies sous les pontificats de Clément VII & des successeurs de ce pape, jusqu'à Pie IV inclusivement; mais malheureusement il est souvent sec, succinct, & laisse vides des intervalles quelquefois très-long; de sorte qu'il semble

(a) Voyez seconde notice du journal de Paris de Grassis, page 592.

être plutôt l'extrait de ce journal, que le journal même. Cependant il devient peu-à-peu plus fourni de faits, & quelques-uns méritent d'être recueillis; on en jugera par le compte que je vais en rendre, avec d'autant plus d'exactitude, que non-seulement cet ouvrage n'a point été imprimé, mais qu'il est très-peu connu, & que Rainaldi qui l'avoit vu, en a fait assez peu d'usage. Je dois cependant convenir qu'il est infiniment moins intéressant que les journaux de cette espèce dont j'ai donné jusqu'ici des notices.

JEAN-FRANÇOIS
FIRMANO.

L'unique exemplaire manuscrit de ce journal de Firmano, qui soit à la Bibliothèque du Roi, est de format in-4.^o, écrit sur papier par une main Italienne. L'écriture est très-lisible, sans être belle; elle est assez correcte, & paroît à peu-près du temps où cet ouvrage fut achevé, c'est-à-dire, de la fin du xvi.^e siècle. Il contient en tout 394 feuillets.

Je n'ai trouvé aucuns renseignemens sur l'auteur, quelques recherches que j'aie faites. Je conjecture qu'il étoit parent de Corneille Firmano, de Macérata, qui fut après lui maître des cérémonies sous le pontificat de Pie V, & qui a aussi écrit un journal. Nous n'apprenons le nom de Jean-François Firmano, que par le titre qu'on lit (b) sur le premier feuillet du manuscrit dont je rends compte; car il ne se nomme point dans tout le cours de son journal. La qualification de *clerc des cérémonies*, qu'on lui donne dans ce titre, équivaloit à celle de *maître des cérémonies*; car il en exerça les fonctions durant tout l'espace de temps que son journal embrasse, comme on le voit par ce journal même; & il répète plus d'une fois qu'il avoit pour collègue Blaise de Césène (c), qui possédoit

(b) *Diaria Joannis - Francisci Firmani, capellæ S.ⁿⁱ D. nostri papæ ceremoniarum clerici, sub Clemente VII, Paulo III, Julio III, Marcello II, Paulo IV, Pio IV, pontificibus.*

(c) Voyez aussi le Manuscrit, folio 14 recto, & ailleurs. En parlant de Blaise de Césène & de lui, il se sert du titre de *clercs des cérémonies*.

JEAN-FRANC.
FIRMANO.

le premier des deux offices de *maître des cérémonies* de la chapelle du Pape.

Le manuscrit que j'ai sous les yeux débute sans préambule, & semble annoncer plutôt la suite que le commencement d'un ouvrage. En voici les premières lignes : « Le 24 août 1529 (*d*), les cardinaux Farnèse, de Sainte-Croix & de Médicis, légats du Saint-siège, arrivèrent à Gènes; ils en partirent le 30, & arrivèrent le 3 septembre à Plaisance, où l'Empereur se rendit le 6; mais avant qu'il y entrât, il fit le serment qui lui fut déferé par les légats, &c ». N'est-il pas probable que l'auteur avoit expliqué auparavant quel étoit l'objet, soit du voyage de l'Empereur & des légats, soit du serment que ce prince prêta en leurs mains? Mais on peut croire aussi que dans les premiers temps où ce maître des cérémonies commença d'écrire, il se contentoit de simples notes sans détails & sans liaison : tels sont en effet les articles de son journal jusqu'à la mort de Clément VII en 1535. Il pouvoit d'autant plus se permettre cette espèce de négligence, que le soin de tenir un registre exact du cérémonial, sembloit principalement regarder le premier maître des cérémonies, dépositaire des registres. Firmano ne fut que le second jusqu'en 1544; & depuis cette dernière époque, il se livre davantage aux détails, comme on pourra le remarquer.

Quoi qu'il en soit, les notes même les plus succinctes ont quelquefois leur utilité. Il ne nous dit point, à la vérité, que l'Empereur n'étoit venu à Plaisance qu'en passant pour aller se faire couronner à Bologne; ni que les cardinaux-légats avoient été envoyés pour recevoir de lui, à son entrée dans les états du Pape, le serment de

Ibid. fol. 24 recto; & au fol. 68 recto, il se sert de l'expression de *maîtres des cérémonies*.

(*d*) Manuscrit, fol. 2 recto. C'étoit alors la VI.^e année du pontificat de Clément VII.

ne point attenter aux droits de l'église. On voit cela dans le journal de son collègue Blaise de Césène, cité par Rainaldi (e); mais Firmano nous apprend de plus (ce qu'on ne trouve point dans Rainaldi) que l'Empereur ajouta à la formule du serment qu'il prêta, que c'étoit *sans préjudice des droits médiats ou immédiats de l'empire Romain sur les terres de Parme & de Plaisance* (f): termes d'autant plus importants, ajoute notre auteur, que ce serment étoit prêté sur le territoire même de Plaisance.

JEAN-FRANÇ.
FIRMANO.

Firmano accompagnoit les légats qui se rendirent à Bologne le 30 octobre (g); le Pape y arriva le lendemain, & l'Empereur quatre jours après. Il y fut couronné par le Pape le 22 février 1530; & le 20 mars, le Pape reprit le chemin de Rome, où il arriva le 3 avril. Durant son séjour à Bologne, l'ambassadeur de Portugal lui avoit présenté (h) un ambassadeur du Prêtre-Jean, qui lui offrit, au nom de son maître, une croix d'or longue d'une palme. Firmano rapporte cela très-succinctement; puis sans aucune transition, il passe tout-à-coup au 10 février 1534 (i). Quelques notes très-courtes sur les offices célébrés dans la chapelle du Pape, & sur la date de la mort de quelques cardinaux, le conduisent jusqu'au 23 septembre de cette année, jour de la mort de Clément VII (k), dont il ne raconte aucune circonstance. Il parle un peu plus au long de ses obsèques, dont les cérémonies furent terminées le 8 octobre; & le 10 (l), les cardinaux,

(e) Rainaldi, annal. eccl. an. 1529, n.º 78.

(f) Manuscrit, fol. 2 verso. *Sine tamen præjudicio jurium Romano imperio mediati vel immediati spectantium, in terris & dominiis Parmæ & Placentiæ.*

(g) Manuscrit, fol. 4 verso & seqq.

(h) Le 24 janvier 1530. Manuscrit, fol. 5 & seqq.

(i) Manuscrit, fol. 13 recto.

(k) Ibid. fol. 18.

(l) Le continuateur de Fleury, tome XXVII, page 422, dit le 21 octobre.

JEAN-FRANÇ.
FIRMANO.

au nombre de vingt-deux, entrèrent au conclave pour élire un Pape nouveau (m).

L'élection ne se fit pas long-temps attendre; dès le lendemain les cardinaux déclarèrent à Alexandre Farnèse que c'étoit lui qu'ils choisissent; il reçut le soir même leurs complimens & leurs hommages: durant la nuit, un peintre qui étoit dans le conclave, suspendit au-dessus de la porte d'Alexandre les armes de Farnèse, accompagnées des attributs de la papauté, & le 13 l'élection fut consommée selon les formalités ordinaires. Le nouveau Pape ne fut couronné que le 3 novembre (n), & ne voulut point paroître en public aux offices solennels de la Toussaint, pour se conformer, dit notre auteur (o), à l'usage observé par les Papes, de ne se montrer en public qu'après leur couronnement.

On sait qu'Alexandre Farnèse prit le nom de Paul III; Firmano rapporte peu de particularités sur son pontificat, qui soient ignorées ou qui méritent d'être remarquées. Un des faits sur lequel il s'étend le plus, est le baptême qu'une famille Juive (p) reçut des mains du Pape, avec grande solennité, le 22 février 1535; mais les détails ne présentent rien d'intéressant. Paul III, dès les commencemens de son règne, donna un exemple de justice sévère (q); le 5 avril 1536, il fit arrêter le cardinal de Ravenne, gouverneur de Rome & capitaine des Suisses de la garde, pour le punir des vexations que ce cardinal avoit exercées dans la marche d'Ancône, lorsqu'il y avoit été légat.

Au mois de juin de la même année (r), le Pape fit un

(m) Manuscrit, fol. 22 & seqq.

(n) Rainaldi, ad ann. 1529, n.° 2.

(o) Manuscrit, fol. 29.

(p) Ibid. fol. 46 & seqq.

(q) Ibid. fol. 56 verso.

(r) Ibid. fol. 62 verso.

décret qui portoit que dorénavant on n'enverroit le chapeau de cardinal qu'à ceux des cardinaux nouveaux qui seroient au-delà des monts. Il en avoit créé fix (f) le 21 du mois précédent: quelques écrivains (t) ont dit qu'il y en eut sept de cette création; mais le septième, selon notre auteur, avoit été créé auparavant *in petto*; c'étoit Marinò Caraccioli.

JEAN-FRANÇ.
FIRMANO.

Il se passa à Rome un grand événement au mois d'avril de l'an 1536; l'Empereur s'y rendit, & y fit, le 5 de ce mois, une entrée solennelle que Firmano décrit fort au long (u). Sa garde étoit composée de trois mille soldats & de deux cents cavaliers. Le Pape avoit envoyé au-devant de lui deux cardinaux, dès le 1.^{er} avril, & notre auteur eut ordre de les accompagner. Ils couchèrent à Velletri, & le lendemain ils rencontrèrent l'Empereur à un mille au-delà. Ce ne fut que le jour suivant que l'Empereur entra dans Rome. Je ne parlerai point de tous les honneurs qu'on lui rendit; je me contenterai de dire que tout le sacré collège avoit été l'attendre hors de la ville; qu'un cardinal le harangua au nom du Pape; que le vicaire du Pape lui présenta à la porte, la croix qu'il baïsa sans descendre de cheval; qu'on tira le canon du château Saint-Ange; que le clergé & les moines bordoient les rues; que le prince mit le pied à terre vis-à-vis l'église Saint-Pierre, où le Pape étoit assis sur un trône; qu'en s'avancant il fit trois génuflexions, la troisième près des marches du trône même; qu'alors il baïsa d'abord le pied du Pape qui fit quelque semblant de vouloir le retirer, ensuite la main, & enfin le baïsa au visage: le Pape se souleva tant soit peu & l'embrassa; puis lui donnant la main gauche, ils entrèrent dans l'église. J'omets le reste du cérémonial, observant seulement que dans cette journée & dans toutes les autres

(f) Manuscrit, fol. 59 verso.

(t) Continuateur de Fleury, tome XXVII, page 519.

(u) Manuscrit, fol. 81 verso & seqq.

JEAN-FRANÇ.
FIRMANO.

occasions, le Pape eut toujours l'Empereur à sa gauche; même dans une cérémonie solennelle (x) où l'Empereur affecta de paroître avec toute la pompe impériale.

Le lendemain de Pâques (y), l'Empereur déclama beaucoup en présence du Pape & des cardinaux, contre le roi de France qui lui faisoit la guerre, & l'empêchoit d'agir contre les Infidèles: *Il vaudroit bien mieux, disoit-il, que nous pussions terminer en personne tous nos différends.* Il continua ses déclamations pendant une heure entière: le Pape lui promit de travailler à rétablir entr'eux la bonne intelligence; mais l'ambassadeur de France pria l'Empereur de daigner mettre par écrit ce qu'il venoit de dire, pour pouvoir en rendre compte au Roi son maître. L'Empereur lui répondit qu'il avoit dit au Pape & aux cardinaux ce qu'il avoit jugé à propos, mais qu'il n'avoit rien à traiter avec lui.

Le jour suivant, l'Empereur prit solennellement congé du Pape (z), avec qui il s'entretint secrètement durant une demi-heure; ensuite ayant appelé les cardinaux, les prélats, les grands, les ambassadeurs, qui s'étoient assemblés dans la salle du consistoire, il leur dit en présence du Pape, que par les discours qu'il avoit tenus la veille contre le roi de France, il avoit eu dessein, non de l'offenser ni de le défier à un combat singulier, mais seulement de montrer son zèle pour le repos de la chrétienté, & de faire entendre qu'il seroit bien plus avantageux que ce prince & lui cessassent de vivre, que de prolonger les malheurs du monde chrétien. « Il ajouta beaucoup de choses » semblables, dit Firmano, mais la foule des personnes qui remplissoient la salle, m'empêcha de les entendre ».

L'Empereur partit immédiatement après. Notre auteur nous instruit encore du cérémonial observé à son départ;

(x) Le jour de Pâques, 16 avril 1536.

(y) Manuscrit, fol. 92 & seqq.

(z) Ibid. fol. 93 verso & seqq.

mais

mais il ne nous dit rien de plus sur les affaires qui furent traitées durant les treize jours que ce prince avoit passés à Rome. On fait cependant qu'il y fut question du Milanès, de la convocation d'un concile, & de plusieurs autres objets; mais je dois me borner à ce qui se trouve dans le journal dont je donne la notice. Firmano n'a pas oublié du moins que le 23 mai, l'ambassadeur de France lut au Pape la réponse du Roi son maître (a), au sujet des discours que l'Empereur avoit tenus contre lui le lendemain de Pâques, & de l'interprétation qu'il avoit voulu y donner le jour suivant, qui fut celui de son départ.

JEAN-FRANÇ.
FIRMANO,

Le reste de l'an 1536 & toute l'année 1537 ne fournissent à notre journal aucuns faits remarquables. Des détails ordinaires de cérémonies ecclésiastiques, des créations de cardinaux, les dates de la mort de quelques autres, occupent cet intervalle. L'un des plus considérables des cardinaux qui moururent alors, fut (b) Augustin Spinola; on crut qu'il avoit été empoisonné (c), & notre auteur cite d'autres exemples d'empoisonnemens qui furent alors fréquens. Le 2 novembre 1537, un chanoine de Saint-Pierre fut décapité, pour avoir fait mourir beaucoup de personnes, dont plusieurs par le poison (d).

Le 27 décembre, le Pape fit emprisonner au château Saint-Ange son secrétaire de confiance, nommé *Ambroise*, qui jouissoit de la plus haute faveur (e); on l'accusoit d'une infinité d'exactions & de crimes. *Ainsi*, dit Firmano, *s'évanouissoit (f) la faveur dans ce siècle corrompu*. Ce n'est pas le seul endroit où il rend justice à son siècle.

(a) Manuscrit, fol. 95 verso. Firmano ne dit point quelle fut cette réponse.

(b) Firmano ne le désigne que par le nom de sa dignité: *Cardinalis camerarius*, fol. 116 verso.

(c) Le 18 octobre 1537. *Ibid.*

(d) Manuscrit, fol. 118 verso.

(e) *Ibid.* fol. 133 recto.

(f) *Sic transierunt favores hujus deperditi sæculi.* *Ibid.*

JEAN-FRANC.
FIRMANO.

Le premier jour de l'an 1538 (g), la messe, dans la chapelle du Pape, devoit être célébrée par un évêque; un évêque devoit y prêcher. Il ne se trouva point d'évêques pour remplir ces fonctions; le cardinal de Naples & le cardinal de Sainte-Croix furent obligés d'y suppléer. Le Pape fut fort en colère, & s'emporta contre le cardinal de Trani qui voulut excuser les évêques de n'avoir pu dire la messe. Tel est communément le genre des détails dont s'occupe notre auteur.

Ce qu'il écrit sur les années 1538, 1539 & 1540, ne remplit que peu de pages, & n'offre rien d'intéressant. Je remarquerai seulement que l'on y apprend que les différends (h) entre le Pape & le duc de Ferrare, furent terminés le 10 janvier 1539; qu'une des conditions étoit qu'Hippolyte d'Est, archevêque de Ferrare & frère du duc, feroit fait cardinal; & que le Pape exécuta cette promesse le 5 mars suivant. C'est donc à tort que la promotion d'Hippolyte d'Est est marquée au 18 octobre 1538, dans la Continuation de l'histoire ecclésiastique de Fleury (i).

Depuis la Fête-Dieu de l'an 1540, jusque vers le milieu de 1544, on ne trouve rien dans le journal de Firmano. Un événement important pour l'auteur, fut la mort de son collègue Blaise de Césène (k), arrivée le 14 décembre de cette dernière année. Par-là, non-seulement Firmano se trouva premier maître des cérémonies, mais en même temps archiprêtre de saint Celse & saint Julien, dont la dignité avoit été réunie à cet office, dès le temps de Paris de Grassis (l).

Paul III fit une nombreuse promotion de cardinaux, le

(g) Manuscrit, fol. 124.

(h) Folio 137 & 140.

(i) Tome XXVIII, page 234.

(k) Manuscrit, fol. 176 verso & seqq.

(l) Voyez la première notice du journal de Paris de Grassis.

19 décembre 1544 (m). Il en nomma treize, dont six avoient été précédemment réservés *in petto*; quelques-uns nommés les derniers, étoient cependant plus anciens prélats que les autres. On étoit dans le doute sur le rang qu'on devoit assigner à chacun d'eux : le Pape déclara qu'on ne devoit se régler que sur l'ordre de leur nomination publique, sans avoir égard aux réserves *in petto*, ni à l'ancienneté de prélature.

JEAN-FRANÇOIS
FIRMANO.

Firmano raconte (n) ce qui se passa au baptême de deux fils jumeaux d'Octave Farnèse, neveu du Pape, & l'un des principaux objets de ses complaisances; il avoit épousé la veuve d'Alexandre de Médicis en 1518. Les deux enfans jumeaux furent baptisés le 3 novembre 1545, par le doyen du sacré collège, & la pompe fut magnifique. Ceux qui sont curieux de pareilles cérémonies, liront avec plaisir le détail de celle-ci.

Le jour de l'Annonciation en 1544 (o), il y eut une décision remarquable sur la préséance, relativement aux ducs du royaume de Naples. Le cardinal de Gambara (p) attesta que lors du couronnement de l'empereur Charles V, par le pape Clément VII, à Bologne, il avoit été déclaré par le Pape & par l'Empereur, que le royaume de Naples étant devenu fief de l'Eglise, ses ducs devoient être précédés par les barons, comtes, ou autres seigneurs des états qui ne relevoient de personne. « Je ne me souviens cependant point, dit Firmano, qu'il eût été dit un seul mot de cela lors de ce couronnement; mais sur le témoignage du cardinal de Gambara, le règlement passa, & nous eumes ordre d'en faire note dans nos livres pour servir de mémoire à l'avenir ».

(m) Manuscrit, fol. 178 verso & seqq.

(n) Ibid. fol. 198 & seqq.

(o) Ibid. fol. 206 verso & seqq.

(p) Il s'appeloit Hubert de Gambara. Il avoit été fait cardinal en 1539; il étoit de Bresse, & eut le titre de Saint-Silvestre.

JEAN-FRANÇ.
FIRMANO.

Paul III régna encore plus de trois ans; cet espace n'occupe que peu de pages dans le journal de Firmano, & n'y fournit aucune particularité qui mérite d'être recueillie. Ce Pape (q) mourut le 10 novembre 1549. Firmano ne dit rien de sa mort, ni de ses obsèques; mais il donne la liste des promotions de cardinaux qui furent faites sous son pontificat. Durant les quinze années qu'il avoit régné, il avoit fait dix-huit promotions, dans lesquelles il avoit créé soixante-neuf cardinaux.

Notre auteur ne nous apprend rien du conclave, qui ne laissa pas d'être long, puisque le nouveau Pape ne fut élu que le 8 février 1550: ce fut le cardinal del Monte, & il prit le nom de *Jules III*. Son règne fut court; Firmano n'en rapporte autre chose, que deux promotions de cardinaux (r), l'une de quatorze, le 20 novembre 1551; l'autre de quatre, le 21 décembre suivant, sans compter un cardinal réservé *in petto* à chaque promotion. Jules III (s) mourut le 23 mars 1555. Le conclave commença le 5 avril, & le 9 le cardinal de Sainte-Croix fut élu unanimement. Il fut sacré le 10 sans pompe & sans frais, & mourut le 13. Il porta le nom de *Marcel (t) II*. Les cardinaux (u) entrèrent de nouveau au conclave le 15 mai; & le 24, les suffrages d'abord divisés se réunirent sur le cardinal Caraffe, qui prit le nom de *Paul IV*.

Il étoit doyen du sacré collège: notre auteur le nomme le cardinal *Théatin*, parce qu'il s'étoit associé plus de trente ans auparavant avec Gaëtan de Théate, pour établir une congrégation de clercs réguliers, nommés depuis *Théatins*, & dont il fut le premier supérieur (x).

(q) Manuscrit, fol. 240 & seqq.

(r) Ibid. fol. 248 & 251 recto.

(s) Ibid. fol. 251 verso & seqq.

(t) Il ne changea point son nom comme faisoient depuis long-temps ses prédécesseurs; il se nommoit *Marcel Cervino*.

(u) Manuscrit, fol. 253 & seqq.

(x) Voyez *Continuation de Fleury*, tome XXIX, page 12.

Notre journal passe tout-à-coup au mois de décembre 1558. On y lit que le 22 de ce mois (y), Paul IV apprit la mort de Marie, reine d'Angleterre, qui avoit fini ses jours le 4 novembre, & celle du cardinal Polus, ministre de cette reine, mort quatre jours après elle; ce qui, dit notre auteur, donna lieu de soupçonner qu'ils avoient été tous deux empoisonnés. Tels furent sans doute les bruits qui coururent à Rome, mais sans fondement; car Marie mourut d'hydropisie le 17 novembre, & Polus seize heures après, de douleur de l'avoir perdue.

JEAN-FRANÇ.
FIRMANO.

On attribue à Paul IV d'avoir beaucoup étendu l'autorité de l'inquisition, & d'avoir établi l'usage des *index* ou catalogues de livres condamnés, dont il défendoit la lecture, sous de grosses peines. Firmano parle d'un grand inquisiteur (z) nommé par le Pape le 16 décembre 1558, & des édits qui furent publiés le dernier du même mois, où étoient déclarées les peines encourues par ceux qui liroient les livres prohibés dont il avoit fait dresser des catalogues, & qu'il fit brûler, *non sans causer de grosses pertes aux libraires*, dit l'auteur, & *un grand chagrin au public*.

Si en cela il déplut à ses sujets, il leur causa une grande satisfaction (a), par la sévérité avec laquelle il punit ses parens d'avoir abusé de ses bontés. Il leur ôta les biens dont il les avoit comblés (b), & leur ordonna même de sortir de Rome; ce qui fit concevoir une opinion avantageuse de son administration pour la suite de son règne; mais elle fut courte; il mourut le 18 août de la même année. Firmano ne fait presque qu'indiquer ces faits; mais il

(y) Manuscrit, fol. 255 & seqq.

(z) Ibid. fol. 256 verso. Ce fut le cardinal Michel Ghisleri Alexandrin, qui fut depuis pape sous le nom de Pie V.

(a) Ibid. fol. 238 & seqq.

(b) Le 27 janvier 1559, *ubi supra*.

JEAN-FRANÇ.
FIRMANO.

s'étend davantage sur les troubles que la mort de Paul IV occasionna dans Rome (c).

Ce Pape vivoit encore lorsqu'ils commencèrent. Dès le matin du 18 août, le peuple qui le croyoit déjà mort, força les prisons. Après le dîner, quelques nobles prirent les armes, & suivis d'une foule immense, coururent à la maison de l'inquisition, en rompirent les portes, & délivrèrent les prisonniers. La maison fut pillée; on arracha & on emporta jusqu'aux grandes grilles de fer qui étoient devant les fenêtres; on mit le feu au haut du bâtiment qui souffrit d'assez grands dommages; un Dominicain, l'un des commissaires de l'inquisition, fut blessé. On se porta ensuite au couvent des Dominicains de la Minerve, parce que quelques-uns des prisonniers de l'inquisition avoient été arrêtés par les religieux de ce couvent, & on voulut y mettre le feu; mais Julien Césarini, gonfalonier du peuple, & Jean-Baptiste Salviati vinrent à bout d'empêcher l'exécution de ce projet. On haïssoit les Dominicains, dit notre auteur, non-seulement parce qu'ils étoient chargés d'exercer les rigueurs de l'inquisition, mais parce qu'on leur imputoit de révéler les confessions.

Les séditieux ne quittèrent le couvent des Dominicains, que pour courir à la maison d'un homme (d) qu'ils regardoient comme l'auteur de quelques impôts, & la cause de la disette qui avoit régné à Rome durant tout le pontificat de Paul IV. Ils vouloient le tuer; mais ils ne le trouvèrent point. Le notaire du saint office leur échappa aussi; mais ils pillèrent sa maison. Rainaldi (e), qui cite quelque chose de Firmano sur cette émeute, supprime les détails que je viens de rapporter.

Le Pape n'étoit pas mort, comme on le croyoit; mais

(c) Manuscrit, fol. 267 verso.

(d) Jean-Celse de Népé.

(e) Annal. ad ann. 1559, n.° 36.

Il étoit à l'extrémité (f). Tandis qu'on détruisoit les maisons de l'inquisition, & qu'on insultoit les inquisiteurs, il recommandoit aux cardinaux qu'il avoit mandés, de maintenir l'inquisition comme l'appui le plus solide de la religion & du Saint-siège. Il expira (g) peu de momens après, & les séditieux qui avoient pris les armes, continuèrent leurs excès. Ils tentèrent de brûler (h) la maison que le Pape avoit habitée étant cardinal; ils pillèrent les meubles du cardinal Caraffe; ils affichèrent que quiconque auroit devant sa maison quelque écusson portant les armes de la famille Caraffe, ennemie du peuple Romain, le détruisît sur le champ, sous peine d'être regardé comme traître & comme infâme; déclarant que toute maison où pareils écussons se trouveroient, ou en relief ou en peinture, seroit pillée & brûlée. Ils mutilèrent la statue de marbre du Pape, érigée dans le Capitole; ils en brisèrent le nez & un bras : deux jours après (i) ils en abattirent la tête, ils la traînèrent avec insulte dans les rues, & la jetèrent dans le Tibre (k). Les bons citoyens, dit Firmano, furent vivement affligés de ces outrages faits à la mémoire d'un Pape qui avoit montré d'excellentes intentions; qui avoit eu spécialement à cœur la réformation des mœurs & le maintien de la pureté de la foi; qui avoit été quelque temps trompé par ses neveux, mais qui les avoit punis; & qui, sans les fautes qu'ils lui avoient fait commettre, sur-tout en l'engageant dans une

JEAN-FRANÇ.
FIRMANO.

(f) Manuscrit, fol. 270.

(g) Le 18 août, entre la vingt-unième & la vingt-deuxième heure.

(h) Manuscrit, fol. 273 verso.

(i) 20 août. Ibid. verso & seqq.

(k) Clément XI fit restaurer cette statue en 1708, & y fit mettre cette inscription : *Paulo IV pont. max. scelerum vindici integerrimo, catholicæ fidei acerrimo propugnatori, statuam olim a S. S. R. in Capitolio erectam, ac diu sub obscuro loco jacentem, Clemens XI pont. max. restitui jussit, anno salut. M. DCCVIII.* Graveson, hist. eccles. tome VII, page 139.

JEAN-FRANÇ.
FIRMANO.

guerre malheureuse, auroit été regardé comme le meilleur des Papes depuis Saint-Grégoire.

Son corps fut exposé durant un jour entier dans la chapelle Pauline (1), où le peuple vint en foule lui baiser les pieds, suivant l'usage; mais notre auteur ne tarda pas à le faire enterrer, de peur que les mutins n'entreprissent d'outrager son cadavre. Il marque avec une grande précision la durée de son pontificat; elle fut de quatre ans, deux mois & vingt-une heures & demie.

La haine qu'on faisoit éclater contre la mémoire de Paul IV, obligea (m) de déplacer & de cacher sa statue de bronze qui étoit dans l'église de Saint-Pierre; & on se hâta de détruire par-tout les armoiries des Caraffes. Le cardinal Caraffe se rendit cependant à Rome, où il comptoit bien pour le moins influencer sur l'élection du successeur de son oncle; & y parut escorté de ses parens & de ses amis. On célébra les obsèques du Pape, jusqu'au 5 de septembre, & le lendemain on entra au conclave.

Dès le premier jour (n) le parti des Caraffes voulut faire élire le cardinal Carpi, mais il n'y réussit pas; les brigues s'établirent, & les voix se partagèrent. Cette partie du journal de Firmano me paroît la plus curieuse; on y trouve les détails de chaque scrutin, & il y en eut beaucoup; car le conclave dura cent vingt-trois jours. On fit plus d'une fois des réglemens pour empêcher les intrigues qui furent prodigieusement multipliées: ces réglemens étoient fort bons, dit notre auteur, mais on ne les exécutoit point. Les ambassadeurs des souverains représentèrent à plusieurs reprises la nécessité de hâter l'élection; mais leurs partisans respectifs la retardoient, en faisant échouer les choix qui ne convenoient point à leurs maîtres. Les particularités importantes de ce conclave sont connues; j'en recueillerai

(1) Manuscrit, fol. 272 & seqq.

(m) Ibid. fol. 275 verso & seqq.

(n) Ibid. fol. 279.

cependant

cependant quelques-unes qui me paroissent avoir été omises dans les histoires imprimées.

JEAN-FRANÇ.
FIRMANO.

J'observerai d'abord en général qu'il n'y a peut-être point eu de conclave où l'ordre ait été plus mal observé; on communiquoit au dehors par des trous aux murailles ou aux planchers; les conclavistes sortoient du conclave & rentroient; les étrangers y pénétoient. Un jour on en fit sortir environ quatre-vingts à la fois (o), qui s'étoient introduits parmi les conclavistes & les officiers de chapelle. Tout ce qui s'y passoit étoit public dans la ville (p), & cette publicité donnoit lieu aux nouveaux efforts des partis. On avoit négligé le moyen de retrancher la table des cardinaux pour les forcer à réunir leurs opinions; ce ne fut que le premier décembre qu'on commença à l'employer, mais peu rigoureusement sans doute, car le conclave dura encore près d'un mois.

Dans le temps dont je parle, le cardinal George Capo di Ferro mourut dans le conclave; ce fut, selon quelques-uns, le 1.^{er} octobre (q); mais notre auteur, qui n'a pu se tromper sur cette date, place cette mort au 1.^{er} décembre; il ajoute que selon la commune opinion (r), ce cardinal étoit fils du pape Paul III; c'étoit un des principaux de la faction Françoisse. Les suffrages s'égaroient, se rapprochoient, se promenoient sur beaucoup de prétendans. La faction d'Espagne portoit sur la fin le cardinal Pacecho, & le 18 décembre on crut qu'il seroit élu; mais après avoir rassemblé en sa faveur le plus de suffrages qu'il étoit possible (s), on n'en put compter que vingt-sept. Ses domestiques comptoient si fort sur son élection, qu'ils s'étoient déjà partagé les meubles, de

(o) Manuscrit, fol. 307.

(p) Ibid. fol. 308.

(q) Voyez Continuation de Fleury, tome XXXI, page 397.

(r) Manuscrit, fol. 309.

(s) Ibid. fol. 316 & seqq.

JEAN-FRANÇOIS
FIRMANO.

crainte que, selon l'usage, les conclavistes ne s'en emparaient. La faction de France qui avoit d'autres vues, eut tant de peur qu'il ne l'emportât, que durant le scrutin du 18 décembre on entendit frapper avec violence à la porte du conclave : on crioit que le cardinal du Bellay, qui en étoit sorti peu de jours avant, pour cause de maladie, vouloit y rentrer ; cela n'étoit pas vrai, c'étoit une ruse pour interrompre le scrutin ; elle ne réussit pas, mais l'élection ne réussit pas davantage, faute du nombre de suffrages requis. Les brigues recommencèrent de plus belle ; mais enfin quatre jours après (t), les cardinaux de Guise, Farnèse, Sainte-Flore & Caraffe, de la faction Française, s'étant abouchés chez le cardinal de Tournon & avec celui de Ferrare, concertèrent l'élection du cardinal de Médicis ; elle fut convenue le jour de Noël (u), & dès la nuit suivante plusieurs allèrent chez lui pour lui faire compliment. Les cardinaux des factions opposées, qui en furent instruits, se donnèrent durant ce temps de grands mouvemens pour faire exclure Médicis, mais ils n'y purent parvenir. Il fut élu le lendemain par la voie d'adoration, & le jour suivant par le scrutin.

Comme les conclavistes, selon la coutume, avoient pillé ses meubles sur le champ (x), il avoit été obligé de passer la nuit chez le cardinal de Naples, assis sur un petit lit qu'on y avoit dressé, ayant à ses côtés les cardinaux de Naples & Caraffe, qui le défendoient contre les troupes de conclavistes qui accouroient sans discrétion pour lui baiser les pieds.

(t) 22 décembre. Manuscrit, fol. 321.

(u) Bonanni place l'élection de ce pape sous le 24 décembre, si nous en croyons, dit-il, le journal de Corneille Firmano, maître des cérémonies. Il y a deux fautes dans cette citation : 1.^o cette date est dans le journal de Jean-François Firmano, & non dans celui de Corneille qui n'étoit pas encore maître des cérémonies ; 2.^o le journal de Jean-François Firmano place cette élection le lendemain de Noël. Voyez Bonanni, *Numismata summorum pontificum*.

(x) Manuscrit, fol. 324.

Le lendemain au point du jour, l'élection fut achevée. Les scrutins furent donnés ouverts, & l'installation du nouveau pape se fit à l'ordinaire: il prit le nom de *Pie IV*. À la cérémonie de son couronnement (y), on jeta de l'argent au peuple, & ceux qui s'empressoient de le ramasser, se précipitèrent avec si peu de précaution les uns sur les autres, qu'il y eut environ vingt-six personnes étouffées; effet naturel de ces profusions inconsidérées, & qui devrait bien les faire abolir.

JEAN-FRANC,
FIRMANQ.

Pendant la cérémonie de l'adoration, le cardinal Caraffe, à qui s'étoit joint le cardinal de Saint-Ange, avoit demandé grâce au Pape pour ceux qui avoient eu part aux excès commis contre l'inquisition & contre la mémoire de Paul IV, & ne l'avoit obtenue qu'avec peine (z). Les Caraffes cependant sembloient avoir droit de compter sur la reconnoissance & les bontés du nouveau pape: on verra qu'ils ne les éprouvèrent guère.

Dès le 14 février 1560 (a), le Pape ordonna l'exécution de la bulle de son prédécesseur, sur la résidence des prélats dans leurs diocèses; & comme ils ne se pressoient pas de partir, il le leur enjoignit de nouveau (b) le 4 septembre, les menaçant de les y forcer par les voies de rigueur.

On sait que Pie IV, qu'on nommoit le cardinal de Médicis, n'étoit point des Médicis de Florence; son vrai nom étoit Jean-Ange Medechino. Il étoit de Milan, ce qui, selon notre auteur, détermina le duc de Milan à s'avouer dans son obéissance; car les ducs de Milan, depuis qu'ils étoient devenus souverains (c), ne se reconnoissoient plus

(y) 6 janvier 1560. Manuscrit, fol. 328.

(z) Manuscrit, fol. 324.

(a) Ibid. fol. 332.

(b) Ibid. fol. 342.

(c) Manuscrit, fol. 333 & seqq.

JEAN-FRANC.
FIRMANO.

dans l'obédience des papes. Les sept Cantons *(d)* envoyèrent aussi leurs ambassadeurs d'obédience, que le Pape défraya, comme il s'y étoit engagé. Je ne parlerai point des autres obédiences accoutumées.

Le 7 juin 1560, le cardinal Caraffe, qui avoit si fort contribué à l'élection de Pie IV il n'y avoit pas encore six mois, fut arrêté *(e)* par ordre de ce pape, avec le cardinal de Naples Vincent Caraffe, & conduit au château Saint-Ange. Le duc de Palliano, frère du cardinal Caraffe, y fut conduit le même jour, ainsi que plusieurs autres personnes : quelques-unes s'échappèrent prudemment. On fut bientôt que le cardinal Caraffe étoit arrêté pour avoir fait mettre à mort sa belle-sœur, femme du duc de Palliano, & l'amant de cette femme, sur la commission que lui en avoit donnée le duc; & que le cardinal de Naples étoit accusé de s'être approprié, à la mort de Paul IV, quantité de pierreries de la valeur de plus de cent mille ducats.

Le 7 février 1561 *(f)* on mit encore au château Saint-Ange le cardinal de Pise; & le 5 mars *(g)*, le Pape fit étrangler dans cette prison le cardinal Caraffe: sa mort fut cruelle; le premier cordon se rompit, & il fallut en employer un second. La même nuit, le duc de Palliano son frère fut décapité dans la même prison, & deux autres avec lui, le comte d'Alifa son beau-frère, & Léonard Cardini. Leurs corps furent exposés dans la place, vis-à-vis le pont du château Saint-Ange, & de-là enterrés dans l'église de Saint-Jean. Cet acte inoui de sévérité jeta dans une grande consternation tous les esprits; & on plaignit Caraffe, quel que fût son crime, de perdre la vie par l'ordre de celui qui lui devoit la tiare.

Le duc de Palliano, avant de mourir, écrivit à son fils

(d) Les sept cantons Suisses catholiques.

(e) Manuscrit, fol. 340.

(f) Ibid. fol. 353.

(g) Ibid. fol. 355 verso & seqq.

unique une longue lettre que Firmano rapporte entière (h); elle est simple & touchante : il ne s'y plaint point de son sort; il n'y parle point des crimes dont on l'accuse; il ne s'occupe qu'à donner à son fils des avis pleins de sagesse & de piété. Il lui recommande l'amour pour son Dieu, l'obéissance à son souverain, l'attachement constant à l'honneur & à la vertu. « N'ayez aucun égard, dit-il, à ce » qu'on vous racontera; dites à chacun, mon père est » mort, Dieu lui a fait une grande grâce, car sans doute » il lui a donné une vie bien préférable à celle qu'il a » perdue : je meurs dans cette confiance, & vous y devez » vivre. J'aurois encore, ajoute-t-il, bien des choses à vous » dire, mais le temps me manque, je vais à la mort, ou » plutôt à la vie ». Ce ton de résignation annonce assez que le duc de Palliano n'avoit rien à objecter contre le jugement qu'il subissoit.

JEAN-FRANC.
FIRMANO.

Peu de temps après (i), le cardinal de Naples fut mis en liberté, en payant une amende de cent mille écus; & quelques autres prisonniers furent aussi délivrés à des conditions à peu-près semblables.

Le 5 novembre de l'année précédente étoient arrivés à Rome (k) le duc & la duchesse de Florence, qui y furent reçus avec de grands honneurs, décrits dans notre journal; ils en repartirent à la fin de décembre. Je n'en parle que pour remarquer la manière fort extraordinaire dont Firmano termine ce récit : « Ils furent reconduits, dit-il, par » tout ce qu'il y avoit à Rome de noblesse, & sur-tout de » Florentins; mais, ajoute-t-il, la plupart les auroient vus » partir de ce monde avec bien plus de plaisir que de Rome (l) ».

(h) Manuscrit, fol. 356 verso & seqq.

(i) 11 avril. Manuscrit, fol. 361 verso & seqq.

(k) Ibid. fol. 343 & suiv.

(l) Ibid. fol. 352.

JEAN-FRANC.
FIRMANO.

Le 6 mai 1562, le Pape (m) posa la première pierre, d'ouvrages nouveaux autour du château Saint-Ange; l'inscription de la pierre étoit: *Pius PP. IV, pont. max. anno II (n)*. Il posa aussi la première pierre de la porte Pie, le 18 juin (o); & au mois d'août suivant, celle de l'église de Sainte-Marie des Anges.

Le 2 du mois d'août (p), on tira un coup d'arquebuse contre la fenêtre d'une des salles du palais où le Pape se promenoit souvent; les balles furent trouvées à peu de distance de deux de ses officiers qui y étoient pour lors. On ne douta point qu'on n'eût voulu attenter à la vie du Pape même, dont le peuple se plaignoit alors beaucoup, à cause de quelques impôts nouveaux; on avoit même affiché, quelques jours auparavant, que son corps seroit, après sa mort, honteusement traîné par la ville, comme l'avoit été la statue de Paul IV. On soupçonna fortement la famille Caraffe d'exciter ces mouvemens, car on ne doutoit pas qu'elle ne conservât de longs ressentimens. Quoi qu'il en soit, le Pape prit plus de précautions pour la sûreté de sa personne, & ne se promena plus dans la salle dont je viens de parler. Notre auteur, sans doute, avoit oublié cela, lorsqu'il écrivoit, le 2 janvier 1564, que le Pape venoit d'établir cent arquebusiers pour la garde, sans qu'on sût quelle étoit la cause de cette nouveauté (q): ce que je viens de raconter étoit bien une cause suffisante.

Les mécontentemens que les impôts occasionnoient;

(m) Manuscrit, fol. 362 verso.

(n) Bonanni cite cette inscription, d'après le journal de Firmano, *Numism. pontif.* tome I, page 283.

(o) Manuscrit, fol. 364 recto. On peut voir dans Bonanni, *ubi suprà*, page 277, l'inscription mise sur cette première pierre; il cite aussi sur ce fait le journal de Firmano.

(p) Manuscrit, fol. 369 & seqq.

(q) Ibid. fol. 380 recto.

déterminèrent sans doute le Pape à faire (r) de grands retranchemens dans les dépenses de son palais. Il supprima les pensions de quatre cents cinquante personnes qui avoient rempli divers offices, ou de son temps, ou sous les prédécesseurs.

JEAN-FRANÇ.
FIRMANO,

Cependant un nouvel attentat contre lui éclata le 27 janvier 1565 (f); trois conjurés, dont il paroît que le chef étoit Benoît Accolti, formèrent le projet de l'assassiner. Ils étoient armés de petits poignards; ils devoient demander une audience secrète au Pape, & le poignarder quand il seroit seul avec eux. C'étoit Benoît Accolti, fils du cardinal de Ravenne, qui s'étoit chargé de porter le premier coup; mais au moment de le faire, l'audace lui manqua, & l'exécution du projet fut remise à un autre jour. Dans l'intervalle, un d'entr'eux révéla le secret, & ils furent arrêtés. Je ne chargerai point cette notice du récit de leur horrible supplice. Deux autres de la famille Accolti s'étoient engagés à se rendre, au jour marqué, sur la place Saint-Pierre, pour les aider au besoin; mais comme ils ignoroient à quoi ils s'étoient engagés par-là, ils ne furent condamnés qu'aux galères.

Le reste du journal rapporte les noms de vingt-deux cardinaux (t) que le Pape créa le 12 mars, & les nouvelles qu'on reçut à Rome le 21 juillet, de la prise du fort Saint-Elme par les Turcs, qui faisoient alors le siège de Malte. C'est par cet article que finit ce journal, qui s'étend presque jusqu'à la mort de Pie IV; car elle arriva le 9 décembre suivant.

Les affaires relatives au concile de Trente occupèrent beaucoup ce Pape durant le cours de son pontificat: notre journal, uniquement borné à ce qui se passoit à Rome, n'en parle que pour marquer la joie qu'on eut à

(r) 2 août 1564. *Ibid.* fol. 382 verso.

(f) Manuscrit, fol. 387 & seqq.

(t) *Ibid.* fol. 391.

JEAN-FRANÇ.
FIRMANO.

la cour du Pape, lorsqu'on y apprit (u) par les lettres des légats, la fin de ce concile; car, dit notre auteur, les prélats y étoient si peu d'accord, qu'il paroîssoit devoir durer encore plusieurs années.

On a écrit que Pie IV aimoit les fêtes, les spectacles, & se livroit beaucoup à ces amusemens. Firmano ne parle qu'une seule fois de ces fêtes. Le 5 mars 1565 (x), l'année même de sa mort, on donna dans la place du Belvédère le spectacle d'un tournoi: « Le Pape le vit d'une fenêtre du palais Borgia, & cela fut fort beau, à ce que j'ai ouï raconter », dit Firmano qui n'en fut pas témoin.

Il y a lieu de croire que Firmano étoit mort avant le pape Pie IV, & vers le mois d'août 1565; car le 22 de ce même mois il y eut un nouveau maître des cérémonies (y); il s'appeloit aussi *Firmano*, mais son nom de baptême étoit *Corneille*. Il a écrit un journal à l'exemple de ses prédécesseurs, comme je l'ai dit au commencement de cette notice; on le trouve parmi les manuscrits de la bibliothèque du Roi, & je me propose d'en rendre compte dans un article particulier.

(u) Le 8 décembre 1563. Manuscrit, fol. 378.

(x) Manuscrit, fol. 390 verso.

(y) Voyez le journal de Corneille Firmano, manuscrit du Roi, 5172, fol. 1.



JOURNAL

JOURNAL

*De Corneille Firmano, maître des cérémonies
apostoliques, sous les pontificats de Pie IV,
Pie V & Grégoire XIII.*

Manuscrit du Roi, coté 5172, parmi les manuscrits Latins, in-folio.

Par M. DE BRÉQUIGNY.

CE manuscrit est un *in-folio* de petit format, contenant deux cents sept feuillets en papier, d'une écriture Italienne assez belle, qui paroît du xvii.^e siècle. Il s'étend depuis le mois d'août 1565, jusqu'au dernier de décembre 1573; ainsi il peut servir de suite au journal de Jean-François Firmano, dont j'ai donné la notice, & qui finit avec le mois de juillet 1565. Corneille Firmano succéda à Jean-François dans l'office de maître des cérémonies apostoliques, & j'ai dit qu'il y avoit lieu de croire qu'ils étoient parens; ce n'est cependant qu'une conjecture, fondée sur l'identité de nom, & même de patrie, car ils étoient tous deux de Macérata. Page 616

Celui dont nous allons nous occuper, est qualifié docteur en l'un & l'autre droit, dans le titre de son ouvrage. Il prit possession le 22 août 1565, de l'office de maître des cérémonies; c'est tout ce que nous savons de lui. Son journal n'a jamais été imprimé; mais le continuateur de Rainaldi l'avoit vu dans la bibliothèque du Vatican, & le cite dans ses Annales ecclésiastiques.

Quoiqu'il s'y trouve moins de vides que dans le journal de son prédécesseur Jean-François Firmano, il ne s'y rencontre pas plus de faits intéressans. On y voit sans cesse l'ordre des offices célébrés chaque jour dans la chapelle

Tome II.

Nnn

CORNEILLE
FIRMANO.

papale, des répétitions uniformes des prestations d'obédience, les dates de la création ou de la mort des cardinaux dont on nous apprend à peine le nom, & quelques détails minutieux sur leurs obsèques. Quelle différence entre ce journal & les journaux pleins d'anecdotes, que nous ont laissés Burcard & Paris de Graffis! qu'on ne nous impute donc point la sécheresse de la notice qu'on va lire; ce n'est pas notre faute si nous n'y jetons pas plus d'intérêt.

Lorsque Firmano prit possession de son office, il ne restoit plus à Pie IV que quelques mois à vivre; ce Pape n'étoit pas encore fort vieux (a), mais sa santé s'affoiblissoit, & au commencement de décembre de l'an 1565, on ne douta point que la mort ne fût prochaine. Cette opinion s'accrédita sur-tout par un prétendu présage dont la nouvelle se répandit parmi le peuple, toujours prêt à accueillir de pareils pronostics. Le second jour de ce mois, premier dimanche de l'avent, le Pape avoit dit qu'il viendrait à la messe dans sa chapelle; vingt-cinq cardinaux l'y attendoient, mais il ne parut point. La messe fut célébrée par le patriarche de Jérusalem; & durant la célébration, on remarqua qu'un des cierges de l'autel s'étoit éteint deux fois de lui-même, tandis que tous les autres restoient allumés: c'étoit le dernier des cierges du côté de l'évangile, & par conséquent le plus voisin du trône pontifical. Cet événement fut regardé comme de très-mauvais augure pour le Pape, & dès-lors on prononça qu'il ne passeroit pas le mois.

La prédiction s'accomplit bientôt. Dès le lendemain, il tomba malade de la fièvre; la nuit suivante il se confessa, entendit la messe avec beaucoup de dévotion, reçut le viatique, & six jours après (b) il mourut. Firmano

(a) Il étoit dans sa soixante-septième année.

(b) C'étoit le 9 de décembre; *horâ 2 noctis*. Manuscrit, fol. 3.

décrit ses obsèques, qui n'offrent aucune particularité remarquable.

CORNEILLE
FIRMANO.

Dès que ces cérémonies furent finies, les cardinaux entrèrent au conclave (c), & le lendemain les scrutins commencèrent; ils continuèrent les jours suivans, sans succès & non sans brigues. Il y eut des entrevues à la porte du conclave avec divers ambassadeurs, & les cardinaux conférèrent plusieurs fois entr'eux : notre auteur se contente d'indiquer ces faits, sans s'y arrêter. Enfin le 7 janvier 1566, le cardinal d'Alexandrie étant entré dans la chapelle Pauline, où tous les cardinaux étoient assis, le cardinal de Pise étant debout, s'exprima ainsi (d) : « Moi François, cardinal de Pise, doyen du sacré collège, » j'élis pour souverain pontife de Rome, monseigneur le cardinal d'Alexandrie ». Chacun des cardinaux répéta la même formule, & le Pape fut élu. On auroit dû confirmer cette élection par le scrutin, mais on négligea cette formalité ; on se contenta de son acceptation, qu'il ne donna qu'après que Firmano la lui eut demandée plusieurs fois. Aussitôt on lui mit au doigt l'anneau du pêcheur, on le revêtit des habits pontificaux, les cardinaux allèrent à l'adoration, & on annonça au peuple qu'il avoit un Pape.

Nous avons dit plus d'une fois, en parlant des élections des Papes, d'après les journaux de leurs maîtres des cérémonies, que chaque Pape élu accordoit le jour de son élection tout ce qu'on lui demandoit ; celui-ci ne voulut accorder ce jour-là aucune grâce, ni signer aucune requête. Après les prières d'usage, il donna la bénédiction, & fut porté dans l'appartement des Papes.

Il étoit nuit : les soldats de garde (e) se précipitèrent dans le conclave, comme dans un lieu livré au pillage.

(c) Le 20 de décembre 1565.

(d) Manuscrit, fol. 6 recto & verso.

(e) Ibid. fol. 7 & seqq.

CORNEILLE
FIRMANO.

& emportèrent tout ce qu'ils y trouvèrent. Ils y laissèrent à peine les pierres, dit notre auteur; & la confusion étoit encore telle le lendemain, que le Pape ayant voulu dire la messe, il ne se trouva rien de ce qu'il falloit pour cela: il fut réduit à assister à celle qu'il fit célébrer par un de ses chapelains.

Le couronnement du Pape dans l'église de Saint-Pierre, eut lieu le 17, & la cavalcade à Saint-Jean-de-Latran, dix jours après. Notre auteur rapporte une partie des cérémonies pratiquées dans ces occasions, & ajoute (f) que le reste se passa selon l'usage. Il observe seulement que le Pape, pour aller à l'église de Saint-Jean-de-Latran, prit le chemin le plus droit (g), sans imiter les superstitions des autres Papes; ce qui sans doute doit s'entendre de cette espèce de superstition qui leur faisoit éviter par un assez long détour, de passer par la rue où étoit la statue de la Papesse Jeanne.

Avant d'aller plus loin, nous croyons devoir rappeler ici (ce que notre auteur ne dit point) que le Pape dont il s'agit se nommoit *Michel Ghisleri*; qu'il étoit d'une famille pauvre; qu'étant entré dans l'ordre des Dominicains, il s'y étoit distingué au point de devenir grand inquisiteur; qu'il avoit été fait cardinal par Paul IV, qui l'avoit nommé le *cardinal d'Alexandrie*, parce qu'il étoit né dans le territoire d'Alexandrie de la Paille; & qu'enfin étant devenu Pape, il prit le nom de *Pie V.*

On connoissoit sa sévérité, par la façon dont il avoit exercé son office de grand inquisiteur; on avoit pu sentir quels seroient ses principes de gouvernement, dès le premier jour de son élection, quand il avoit refusé de se conformer à l'usage de ses prédécesseurs, d'accorder aveuglément sur le champ toutes les grâces qu'on leur

(f) Manuscrit, fol. 11 recto.

(g) Ibid. fol. 10 verso.

demandoit. Quatre jours après (h), il recommanda fortement aux cardinaux assemblés, de se rendre respectables par la sainteté de leur vie. Il leur donna peu de temps après, l'exemple de son attachement aux règles (i), lorsque dans un consistoire, tous les cardinaux l'ayant vivement pressé de créer cardinal le fils de sa sœur, Michel Bonalto, & de lui accorder la permission de porter la barette rouge quoiqu'il fût religieux Dominicain, il céda à leurs instances quant à la nomination de son neveu au cardinalat, mais refusa absolument de lui permettre de porter la barette rouge, voulant qu'il observât ce qui se pratiquoit à cet égard par rapport aux cardinaux des Ordres religieux. Il fit au nouveau cardinal un long discours sur les obligations que lui imposoit cette nouvelle dignité, & lui donna la barette noire. Il voulut qu'il portât le nom de *cardinal d'Alexandrie*, qu'il avoit lui-même porté avant d'être Pape.

CORNEILLE
FIRMANO,

Nous avons parlé plus d'une fois des différences qui eurent lieu à Rome sous les divers pontificats, dans la réception des ambassadeurs d'obédience de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Celui qui fut chargé de cette ambassade au commencement du pontificat de Pie V, fit son entrée le 24 mars (k); il fut accompagné par les domestiques du Pape & des cardinaux, suivant l'usage; mais les cardinaux y avoient envoyé leurs mules, au nombre de deux cents, & prétendoient qu'elles devoient avoir le pas sur tout le clergé, comme représentant les cardinaux eux-mêmes: le maître des cérémonies Firmano trouva la prétention absurde, & congédia les deux cents mules.

Le 3 avril, l'ambassadeur eut son audience dans un consistoire secret; il présenta ses lettres, & se tint à genoux tandis qu'on les lisoit. Comme il étoit vieux & infirme,

(h) Manuscrit, fol. 7 verso. 11 janvier.

(i) Le 6 mars 1566. Manuscrit, fol. 15 verso, &c.

(k) Ibid. fol. 17 verso & seqq.

CORNEILLE
FIRMANO.

on lui permit, sans tirer à conséquence, de demeurer debout pendant le discours que le Pape fit prononcer ; mais quand l'ambassadeur voulut prononcer le sien, ayant demandé la même grâce, le Pape dit avec humeur que s'il ne vouloit pas se mettre à genoux, il n'avoit qu'à supprimer sa harangue. L'ambassadeur se mit à genoux, & le reste de l'audience se passa selon l'usage ordinaire.

L'ambassadeur d'obédience que les Vénitiens envoyèrent étoit aussi fort vieux ; il s'acquitta mal de sa mission ; la mémoire lui manqua deux fois en prononçant son discours. Il félicita le Pape sur son avènement, & ne dit pas un mot de l'obédience, ce qui fit beaucoup murmurer les cardinaux ; mais le Pape ne se plaignit point.

Pie V usoit d'une grande prudence pour ne pas mécontenter les souverains & leurs ambassadeurs ; il étoit sur-tout embarrassé par leurs prétentions respectives relativement à la préséance qui occasionnoit sans cesse des querelles. Il est fait mention plus d'une fois dans le journal de Firmano (1), des précautions que le Pape prenoit pour prévenir ou appaiser ces *querelles maudites* (m), car c'est ainsi que notre auteur les appelle ; mais on se contentoit d'éluder les difficultés, & on ne décidoit point les questions : moyen trop souvent employé, qui ne remédie qu'aux embarras du moment, & qui les multiplie pour l'avenir.

Les historiens ecclésiastiques ont parlé au long d'une grande cérémonie qui eut lieu le 4 juin (n), lorsque le Pape donna le baptême à plusieurs Juifs dans l'église de

(1) Voyez fol. 9 verso, 25 recto & verso, &c. &c. Voyez aussi fol. 158, &c.

(m) *Maledictas difficultates præcedentiarum*. Fol. 25 verso. *Ne stantibus tot perturbationibus & dissensionibus principum, aliqua daretur occasio malignarum querelarum*. Fol. 158 verso.

(n) L'an 1566. Voyez fol. 26 & suiv. du manuscrit du Roi. Voyez aussi continuation de Rainaldi, tome XXII, page 438 ; continuation de l'histoire ecclésiastique de Fleury, tome XXXIV, page 330.

Saint-Pierre; Firmano en rapporte jusqu'aux moindres particularités. Ces Juifs étoient un célèbre rabbin nommé *Élie*, ses trois enfans & un de ses neveux; cinq cardinaux furent nommés pour les tenir sur les fonts; le Pape les baptisa de sa propre main. Quelques-uns ont dit que la femme d'*Élie* fut aussi baptisée; Firmano n'en parle point. Il avoit permis aux Juifs d'assister à cette cérémonie, & ils y vinrent en grand nombre; il les plaça au bas de l'église sous les orgues. On a dit (o) que le Pape avoit converti le rabbin, & qu'à son exemple plus de trois cents Juifs se convertirent aussi; mais notre auteur ne nous en apprend rien.

CORNEILLE
FIRMANO.

Il fait mention d'un débordement du Tibre, qui arriva la nuit du dernier décembre 1566 au 1.^{er} janvier de l'année suivante; une partie de la ville fut inondée, les murs d'une église furent renversés. Plusieurs historiens ont rapporté cet événement avec plus de détails que Firmano; ils ajoutent que l'inondation causa des maladies dont les suites ne furent arrêtées que par les soins que prit le Pape, de faire écouler les eaux qui s'étoient rassemblées dans les lieux bas.

Firmano rapporte qu'un jour (p) le Pape étant venu faire sa prière dans l'église de Saint-Pierre, & s'y étant assis devant la chapelle du Saint-Sacrement, vis-à-vis de l'autel, quantité de femmes s'approchèrent en tumulte, & vinrent à bout de lui baiser les pieds; quelques jours après elles tentèrent d'en faire autant, mais il ne le voulut pas souffrir. Cette scène se répéta sous son successeur Grégoire XIII.

La sévérité formoit un des principaux traits du caractère de Pie V, comme je l'ai déjà remarqué; on en trouve une

(o) Contin. annal. Oder. Rainald. *ubi supra*; Fleury, *ubi supra*.

(p) Le 3 mars 1567. Manuscrit, fol. 44 verso.

CORNEILLE
FIRMANO.

preuve dans l'affaire de l'archevêque de Tolède, Barthélemi Caranza. Ce prélat accusé d'hérésie (q), étoit détenu depuis huit ans dans les prisons d'Espagne, lorsque le Pape ordonna qu'il fût transféré à Rome, & il y arriva le 28 mai 1567: il fut enfermé au château Saint-Ange, y languit neuf ans, & ne fut mis en liberté que pour mourir. On ne peut se refuser de croire qu'il fut traité avec trop de rigueur, quand on voit Firmano faire l'éloge de sa patience & de sa fermeté, & oser donner aux malheurs de cet archevêque, le nom de *persécutions* (r); voici ce qu'il en raconte. Sitôt que ce prélat étoit arrivé à Rome, on avoit repris la suite des procédures d'Espagne; le Pape lui avoit nommé pour juges trois cardinaux, deux archevêques, deux évêques, le général de l'ordre de Saint-Benoît, un auditeur de Rote, le maître du sacré palais, le procureur de l'ordre des Frères-prêcheurs, l'inquisiteur de Tolède, le président de la chambre apostolique, & quelques autres; il y avoit aussi quatre greffiers, dont deux étoient Espagnols & deux Italiens. Quatre jours après l'arrivée de l'archevêque (s), le Pape ayant assemblé tous ces commissaires dans la chambre d'audience, y fit venir François Bastone (t), gouverneur du château Saint-Ange, & l'Espagnol Jean Lopès qui avoit spécialement la garde du prisonnier. Il leur fit prêter serment en ses mains & sur l'Évangile; voici la formule de celui du gouverneur: « Je promets & jure devant Dieu & devant » Votre Sainteté, que je ne permettrai à qui que ce soit, » de quelque rang & condition qu'il puisse être, de parler, » écrire, faire quelque signe, envoyer quelque billet à

(q) Manuscrit, fol. 49 & seqq.

(r) *Semper magnâ patientiâ sustinuit persecutiones & incommoda.* Ibid.

(s) Le 2 juin 1567.

(t) Il mourut en 1568, le 12 octobre, & sa charge passa à son fils qui avoit épousé la sœur du cardinal d'Alexandrie, par conséquent nièce du Pape. Manuscrit, fol. 74, &c.

» l'archevêque

l'archevêque de Tolède, de bouche ou par écrit, si ce « n'est de l'express commandement de Votre Sainteté; » que moi-même je ne lui parlerai qu'en présence de « dom Lopès qui en rendra compte à Votre Sainteté; » & que je ne révélerai à personne ce que m'aura dit « l'archevêque ».

CORNEILLE
FIRMANO.

Dom Lopès jura de son côté, qu'il garderoit le prélat avec le plus grand soin, qu'il rapporteroit fidèlement au Pape, & au Pape seul, tout ce que le prisonnier lui diroit; qu'il lui feroit fournir ce qui seroit nécessaire pour sa nourriture; qu'il avertiroit sur le champ le Pape, si l'archevêque tomboit malade; qu'enfin il ne révéleroit à personne ce que le Pape lui confieroit relativement à cette affaire.

Tous les autres juges jurèrent aussi de s'acquitter avec toute fidélité, de la commission dont le Pape les avoit chargés, & d'observer le secret le plus profond. Le journal de Firmano finit trois ans avant la fin du procès, qui ne fut jugé que le 14 avril 1576. L'archevêque fut condamné à abjurer quelques propositions, quoiqu'il prétendît ne les avoir pas soutenues dans un mauvais sens, & on le suspendit du gouvernement de son église pendant cinq ans; il sortit de prison après ce jugement, mais il mourut au bout de dix-sept jours.

Le trait que nous allons rapporter, quoique peu important en soi, peut cependant contribuer à faire connoître le caractère de Pie V. Le 7 du mois d'août 1568 (u), il voulut aller visiter en grand cortège l'église de Saint-Jacques des Espagnols; on étoit menacé de la pluie, mais il ne laissa pas de se mettre en chemin: à peine y fut-il, que la pluie tomba avec une abondance & une violence incroyables; les petits manteaux des cardinaux, dit notre auteur, & leurs grands chapeaux ne pouvoient les en défendre. Le

(u) Manuscrit, fol. 70, &c.

CORNEILLE
FIRMANO.

Pape cependant, à l'abri sous son baldaquin, lisoit en marchant tranquillement, s'inquiétant très-peu de la pluie. Les maîtres des cérémonies eurent bien de la peine à le faire consentir d'entrer dans l'église de Saint-Celse & Saint-Julien, où il fallut changer d'habits. Il permit enfin aux cardinaux de monter dans leurs voitures, & se mit lui-même en litière, se contentant d'être accompagné de trois cardinaux: ils étoient en tout dix-sept. Il les congédia quand il eut visité l'église de Saint-Jacques, car la pluie continua tout le jour avec la même force, ce qui ne l'empêcha pas de visiter encore l'église de Sainte-Sabine; mais il ne lui resta qu'une très-petite suite.

Élisabeth, femme du roi d'Espagne, étant morte en 1568, la nouvelle qui en fut portée à Rome (x), donna lieu à une question d'étiquette; il s'agissoit de savoir si on feroit son service funèbre dans la chapelle du Pape. Firmano ayant été consulté, répondit que cela ne se pouvoit pas; que les registres des cérémonies n'offroient aucun exemple d'un service funèbre célébré pour une femme dans la chapelle papale; qu'on en avoit demandé inutilement avec les plus fortes instances la permission au pape Jules II, pour la reine d'Espagne morte sous son pontificat, & qui étoit personnellement souveraine d'Espagne; que tout ce qu'on crut alors pouvoir accorder, fut qu'on célébreroit dans l'église de Saint-Jacques des Espagnols, un service pour cette reine, auquel les cardinaux assisteroient; qu'enfin sous Clément VII, lors de la mort de Louise, mère du roi de France, il avoit été décidé qu'on ne pourroit célébrer dans cette chapelle aucune messe pour les morts, si ce n'étoit pour les cardinaux & pour les rois. En conséquence, le service funèbre de la reine d'Espagne Élisabeth, fut célébré dans l'église de Saint-Jacques; vingt-cinq cardinaux y assistèrent, & notre auteur en décrit les solennités.

(x) Le 5 novembre. Manuscrit, fol. 75 verso, &c.

J'indiquerai ici quelques listes assez curieuses (y), par lesquelles Firmano termine l'année 1568 : 1.^o la liste de tous les cardinaux vivans à la fin de cette année; 2.^o la liste de tous les cardinaux morts jusqu'à cette époque, depuis celle où il a commencé son journal; 3.^o les listes des protonotaires apostoliques, des auditeurs de Rote, & des clercs de la chambre apostolique qui existoient au commencement de l'an 1569. Les dates précises de la mort des cardinaux peuvent servir à corriger quelques erreurs dans les écrivains qui en ont parlé; mais je crois qu'il suffit d'en avertir, sans m'arrêter à les relever. Notre auteur continue à marquer ces dates dans la suite de son journal, & sa qualité de maître des cérémonies paroît être un garant de leur exactitude.

Le zèle du Pape pour la pureté de la foi, lui faisoit prendre le plus grand intérêt aux troubles de religion qui agitoient alors la France. Il avoit fait faire à Rome des prières publiques & des processions (z), lorsqu'il avoit appris l'entreprise des Huguenots contre le Roi, en 1567; il avoit fait rendre à Dieu de solennelles actions de grâces en 1569 (a), pour le gain de la bataille de Jarnac, où le prince de Condé avoit été tué. Le roi de France (b) envoya quelques jours après, douze drapeaux pris dans cette journée, & qui furent placés (c) en grande cérémonie dans l'église de Saint-Pierre. Les réjouissances recommencèrent (d) à l'occasion de la victoire de Moncontour, & les drapeaux pris furent aussi présentés au Pape (e) le 7

CORNEILLE
FIRMANO.

(y) Manuscrit, fol. 84 & seqq. La feuille en cet endroit a été mal pliée, ce qui a produit une transposition de page, dont il est aisé de s'apercevoir.

(z) Ibid. fol. 52.

(a) Ibid. fol. 93 & seqq.

(b) Charles IX.

(c) Manuscrit, fol. 97, &c. Le 4 avril 1569.

(d) Ibid. fol. 103, &c. Le 14 octobre.

(e) Ibid. fol. 117, &c.

Oooo ij

CORNEILLE
FIRMANO.

janvier 1570. Charles IX, par cette espèce d'hommage rendu au chef de l'Église, croyoit sanctifier des succès souillés par le plus pur sang de ses sujets, armés les uns contre les autres.

Un des événemens politiques les plus importants du pontificat de Pie V, fut l'acte par lequel il donna à Côme, duc de Florence & de Sienne, le titre de Grand-duc (f), au mois de décembre 1569. Le Pape apprit au commencement du carême de l'année suivante (g), que le nouveau Grand-duc devoit incessamment arriver à Rome; il donna ses ordres pour qu'on lui rendît par-tout les plus grands honneurs. Il envoya au-devant de lui six cardinaux qui le reçurent à la vigne de Jules III, où il arriva le 15 février, précédé d'environ trois mille hommes à cheval: nous omettons les autres détails. Dès que la nuit fut venue, & avant de faire son entrée solennelle, il se rendit *incognito*, avec peu de suite, chez le Pape qui s'avança presque jusqu'à la porte de sa chambre: le prince voulut se mettre à genoux pour baiser les pieds du Pape qui l'en empêcha, le fit asseoir auprès de lui, & après une demi-heure d'entretien, le laissa retourner à la vigne où il étoit descendu. Il y reçut le lendemain & le jour suivant les visites de presque tous les cardinaux & des ambassadeurs des princes. Enfin, le samedi 18 février il se rendit au consistoire public en grande pompe; on trouvera dans le journal de Firmano jusqu'aux moindres particularités de cette cérémonie. Nous nous contenterons de dire qu'étant introduit, il fit les trois révérences d'usage, baïsa le pied, la main, puis le visage du Pape, se mit à genoux, parla en peu de mots, & après qu'on lui eut répondu, se releva & se tint debout à la droite du Pape, qui, sous prétexte que ce prince avoit la goutte, le fit asseoir. Aussitôt l'ambassadeur de l'Empereur sortit, & fut suivi par les ambassadeurs du roi de

(f) Manuscrit, fol. 112.

(g) Ibid. fol. 119, &c.

Portugal & du duc d'Urbain. Les personnes admises à baiser les pieds du Pape achevèrent leurs cérémonies, & le consistoire finit.

CORNEILLE
FIRMANO!

Le lendemain dimanche, le Grand-duc assista à la messe dans la chapelle papale, où se trouvèrent les ambassadeurs de France, de Portugal, de Savoie, d'Urbain; mais celui de l'Empereur ne s'y trouva point. Cependant les cardinaux demandèrent si ailleurs qu'aux consistoires & dans la chapelle où le Pape faisoit les honneurs de sa maison *(h)* aux étrangers, le Grand-duc devoit avoir le pas sur les cardinaux. Les maîtres des cérémonies répondirent que non; car, disoient-ils, les cardinaux sont comparés aux rois, & nul autre prince, quelle que soit sa dignité, ne doit avoir sur eux de prééminence: mais il paroît qu'on ne se régla pas sur cette décision *(i)*.

Le dimanche 5 de mars *(k)* fut choisi par le Pape pour le couronnement du nouveau Grand-duc. L'ambassadeur de l'Empereur, qui avoit déjà témoigné son mécontentement de tout ce qui se passoit, fit des protestations contre ce qui pourroit porter préjudice aux droits de son maître. Je citerai la formule dont le Pape se servit en mettant la couronne sur la tête du Grand-duc: « Recevez, lui dit-il, cette couronne comme une marque « d'un surcroît de prééminence; nous la mettons sur votre « tête, au nom du Père, du Fils & du Saint-Esprit. « Songez que désormais vous devez être le défenseur de « la foi de la sainte église, le débiteur des veuves, des « orphelins & de tous les malheureux, &c. Que Dieu « puisse vous accorder cette grâce, » &c. Puis lui présentant le sceptre: « Recevez, lui dit-il, la verge de direction & de justice; qu'elle vous serve à rendre à chacun selon «

(h) Volens domi suæ honorare forenses. Manuscrit, fol. 125.

(i) Ibid. fol. 125 verso.

(k) Ibid. fol. 126 verso & suiv.

CORNEILLE
FIRMANO.

» ses mérites, protégeant les bons, & réprimant les méchants, &c ».

Aucun ambassadeur laïc n'assista au couronnement; mais seulement l'ambassadeur du Grand-duc & celui de Savoie, qui étoient ecclésiastiques. Dès le matin, l'ambassadeur de l'Empereur avoit protesté, comme nous l'avons vû, soutenant que Florence & Sienne étoient réunies à la chambre Impériale, & que par conséquent l'Empereur seul avoit le droit de donner un nouveau titre & une nouvelle dignité au duc de Florence (1). Le procureur fiscal de l'église allégua qu'on ne devoit écouter les protestations de l'ambassadeur, qu'après qu'il auroit montré ses pouvoirs spéciaux à ce sujet; l'ambassadeur répondit qu'il en avoit de suffisans. On demanda à les voir; il repliqua qu'il ne les montreroit qu'au Pape, s'il l'exigeoit; mais le Pape imposa silence à tous, défendant de parler davantage de protestations; & se contenta de dire qu'il ne faisoit & ne feroit jamais que ce qu'il avoit le droit de faire. On fait cependant qu'il entama à ce sujet une négociation avec l'Empereur (m), mais Firmano n'en parle point; ainsi nous ne dirons nous-mêmes rien de plus sur cette affaire. Nous rapporterons seulement dans une note le serment que prêta le Grand-duc entre les mains du Pape, avant de recevoir la couronne & le sceptre (n). Il quitta Rome le 13 mars 1570, & retourna à Florence.

(1) Manuscrit, fol. 132.

(m) Voyez de Thou. Lib. XLVI.

(n) *Io Cosimo Medicis, Gran-duca di Toscana, prometto e giuro alla sacro-santa apostolica chiesa & a questa santa sede, & a voi Pio, per divina providenza papa V, la solita obediènza & devotione, si come ho costumato per li miei oratori, & che debbono li Principi christiani, offerendomi parato con ogni mio potere, per l'esaltatione & difesa della santa sede catholica, per far sempre conoscere a vostra Beatitudine & suoi successori, come a vicarii veri di Christo, la gratitudine dell'animo mio dà principe catholico, per le molte gratie, favori & honori conferite dà vostra Santità, & dà questa santa sede, a la persona mia & alli miei successori. Così Dio mi ajuti, & questi santi Evangelii.* Manuscrit, fol. 132.

Jusqu'alors, si le Pape avoit fermé la bouche d'un cardinal (o), & étoit mort avant de la lui avoir ouverte, ce cardinal ne pouvoit voter pour l'élection d'un nouveau Pape. Dans un consistoire tenu le 26 janvier 1571 (p), Pie V fit un décret qui donnoit dorénavant en pareil cas le pouvoir de voter; il fit enregistrer ce décret à la chancellerie, & Firmano eut ordre d'en faire note dans ses journaux.

CORNEILLE
FIRMANO.

Quoique Firmano, en annonçant la mort des cardinaux, ne trace jamais leur portrait, il nous apprend cependant quelquefois la réputation qu'ils laissoient à leur mort, & elle est souvent bien différente de celle que les historiens leur attribuent. Ainsi le cardinal Charles de Grassis, gouverneur de Rome, mort le 25 mars 1571, est comblé de louanges dans l'histoire; mais Firmano assure (q) qu'il étoit d'un caractère fort dur, & sur-tout extrêmement avare; qu'il passoit pour s'être très-mal conduit par rapport à l'approvisionnement des blés; qu'il fut fort haï & ne fut regretté de personne. Quelques années après, Firmano rapporte la mort du cardinal d'Ausbourg, Othon Truschès de Wulpurg, dont les historiens ont fait les plus grands éloges. Ils le représentent comme un modèle de piété, d'amabilité, de bienfaisance & de toutes les vertus; ils louent sur-tout sa libéralité: il avoit fait bâtir deux maisons pour les Jésuites, une chapelle à Lorette, &c. Firmano ne dit rien de cela; mais il dit (r) qu'il mourut accablé de dettes, & parle d'un moyen assez singulier qu'il imagina pour appaiser sans doute ses créanciers en grand nombre: il les institua ses héritiers.

(o) Voyez ce qui est dit à ce sujet, dans la première partie de la notice du journal de Burcard, Tome I, page 76.

(p) Manuscrit, fol. 156 verso.

(q) Ibid. fol. 159 verso.

(r) Ibid. fol. 203.

CORNEILLE
FIRMANO.

On trouvera dans le journal de Firmano, la conclusion de la ligue du Pape avec les princes chrétiens contre les Turcs, le serment que le Pape prêta dans cette occasion, les processions & les prières qu'il ordonna pour la destruction des ennemis de la foi. On chantoit dans les litanies, ce nouveau verset (f) : *Ut Turcas & tuæ sanctæ fidei hostes perdere & ad nihilum reducere digneris*; enfin le Pape accorda un *Jubilé*, pour obtenir le secours du ciel. On fait quel fut le succès de cette guerre. La flotte Turque fut battue à Lépante, le 7 octobre 1571, par la flotte de la ligue, dans laquelle le Pape avoit des vaisseaux, sous les ordres de Marc-Antoine Colonne qu'il en avoit fait amiral (t) : on attribua cette victoire aux prières du pontife. Notre auteur ne parle point de ce dernier événement; il étoit parti de Rome le 30 juin (u), à la suite du cardinal d'Alexandrie, pour les cours d'Espagne, de Portugal & de France, & n'en revint que neuf mois après : ainsi, dit-il, je n'ai pu rien écrire de ce qui s'est passé à la cour du Pape durant cet intervalle; mais il auroit pu, à l'exemple de Burcard (x), nous donner la relation de son voyage, & ce n'eût peut-être pas été la partie la moins curieuse de son journal.

A son retour (y), il trouva le Pape malade; il ne dit point quelle étoit cette maladie. Les historiens nous apprennent que c'étoit une colique néphrétique, dont il fut tourmenté tout le mois d'avril; elle augmenta au point qu'on désespéra de sa vie. Il reçut l'Extrême-onction (z) le dernier de ce mois, & mourut le lendemain.

(f) Manuscrit, fol. 163, &c.

(t) Firmano décrit au long le cérémonial avec lequel Colonne fut revêtu de cette charge, le 3 juillet 1570. Manuscrit, fol. 148, &c.

(u) Manuscrit, fol. 176.

(x) Voyez les notices de son journal, Tome I, pages 72 & suiv.

(y) 5 avril 1572. Manuscrit, fol. 167 verso.

(z) Ibid. fol. 168.

Les

Les cardinaux, au nombre de cinquante-un, entrèrent au conclave le 12 mars (a), & dès le 13 ils élurent pape le cardinal de Saint-Sixte, Hugues Buoncompagno, qui prit le nom de *Grégoire XIII*. Le matin de ce jour, il avoit eu seulement seize voix au scrutin; mais le soir, ayant été conduit dans la chapelle Pauline, où les cardinaux étoient assemblés, il fut élu tout d'une voix & sans scrutin. Notre auteur raconte tout cela fort succinctement.

CORNEILLE
FIRMANO.

On avoit si peu compté que le Pape seroit élu aussi promptement, que (b) quand il fallut abattre la maçonnerie qui bouchoit la fenêtre par laquelle on devoit annoncer son élection au peuple, & la porte pour le transporter à l'église de Saint-Pierre, il ne se trouva point d'ouvriers. On les attendit inutilement durant plus d'une heure; on fut obligé d'annoncer l'élection à la petite porte du conclave; & de faire descendre le Pape par un autre escalier que celui dont on se servoit en pareil cas. La confusion fut extrême durant deux jours, & à tel point qu'on ne put célébrer les offices dans la chapelle du Pape, ni la veille de l'Ascension, ni le jour même de cette fête. Il semble bien étrange qu'on ne prit jamais les mesures nécessaires pour prévenir un désordre qu'on voyoit se renouveler à chaque élection.

Toutes les cérémonies qui suivirent, & celles du couronnement de Grégoire XIII, qui se fit le jour de la Pentecôte, sont décrites assez au long dans le journal de Firmano, & on y observa les formalités ordinaires. Nous remarquerons seulement que les ambassadeurs de Bologne sa patrie (c), furent traités avec des distinctions particulières, en cette occasion & durant tout le cours de son pontificat.

(a) Manuscrit, fol. 170 & seqq.

(b) Ibid. fol. 171 verso.

(c) Ibid. fol. 175, 176, 177 verso.

CORNEILLE
FIRMANO.

Il ne prit pas moins de part que n'avoit fait Pie V, à tout ce qui se passoit en France contre les Huguenots. Il crut sans doute que sa qualité de chef de la religion catholique, l'obligeoit à faire des processions *(d)* en action de grâces de l'affreuse journée de Saint-Barthélemi, dès qu'il en apprit la nouvelle. Douze jours après *(e)* il en ordonna d'autres, pour obtenir de Dieu la conversion des hérétiques; & c'étoit à celles-ci qu'il auroit dû borner son zèle.

Il s'occupa en même temps du soin de maintenir dans ses États la discipline ecclésiastique. Dans un consistoire secret *(f)*, tenu le 19 septembre 1572, il fit un discours sur la résidence des prélats, & sur la nécessité de réformer les mœurs, corrompues dans tous les états. Dans un autre consistoire secret, tenu le 17 octobre *(g)*, il ordonna à tous les ecclésiastiques ayant charge d'ames, fussent-ils même cardinaux, de se rendre dans les lieux où ce soin les appeloit.

A la fin de ce mois *(h)*, le duc de Mantoue arriva à Rome le soir. Le Pape avoit dépêché fort loin au-devant de lui un des officiers de sa chambre; & le matin du jour de l'arrivée, il avoit envoyé son capitaine des gardes, avec un détachement pour le recevoir à la porte de la ville. Il fit tirer le canon au château Saint-Ange & sur la place de Saint-Pierre; mais le duc ne voulut point faire une entrée solennelle, il refusa même d'être reçu dans un consistoire public. Les honneurs excessifs, dit Firmano, que Pie V avoit rendus au Grand-duc, avoient fait prendre le parti à tous les ducs qui n'étoient pas dans le cas d'en

(d) 5 septembre 1572. Manuscrit, fol. 183 & suiv.

(e) Ibid. fol. 180 verso.

(f) Ibid. fol. 185.

(g) Ibid. fol. 186 verso.

(h) Ibid. fol. 187.

prétendre de semblables, de n'en vouloir accepter aucuns (i).

CORNEILLE
FIRMANO.

Cependant la veille de la Toussaint (k), il prit envie au duc de Mantoue d'assister aux vêpres dans la chapelle, & il fit demander quelle place on lui donneroit. Le Pape lui fit répondre qu'il étoit trop tard pour en délibérer, & qu'il s'abstînt ce jour-là de venir à la chapelle. Le duc entendit ce que cela vouloit dire, & n'y pensa plus. Il prétendoit avoir rang après les cardinaux-diacres, & le Pape vouloit ne le lui donner qu'après tous les cardinaux. C'étoit une des grandes affaires de la cour de Rome, que de régler & de maintenir ces étiquettes; & comme Grégoire XIII ne s'occupoit pas moins que son prédécesseur, du soin de prévenir les querelles qui pouvoient naître à ce sujet (l), il nomma le 5 novembre une commission de treize cardinaux, pour fixer les rangs des souverains & des ambassadeurs: mais Firmano ne nous dit point ce qu'elle décida.

Le 27 juin 1573 (m), le Pape posa la première pierre d'une des piles du pont Sainte-Marie, & mit dans les fondemens plusieurs médailles que notre auteur ne décrit point; mais on en trouvera le type dans l'ouvrage de Bonanni (n) sur les médailles de Papes; il y est parlé de ce fait d'après le journal de Jean-Paul Mucanté qui fut aussi maître des cérémonies, & dont une partie du journal est dans la bibliothèque du Roi. Nous en donnerons la notice ci-après (o).

Il ne nous reste plus rien à dire du journal de Corneille Firmano. Le manuscrit que nous avons sous les yeux finit

(i) Le duc de Ferrare qui vint à Rome l'année suivante (19 janvier 1573), garda encore plus exactement l'*incognito* que le duc de Mantoue. Voyez Manuscrit, fol. 194 verso.

(k) Ibid. fol. 188.

(l) Ibid. fol. 189.

(m) Ibid. fol. 203.

(n) In Greg. XIII. Tome I. Numism. 39 & page 345.

(o) Voyez page 669.

CORNEILLE
FIRMANO.

avec l'an 1573; cependant Firmano vécut encore au moins trois ans, car dans l'endroit de son journal où il parle de l'archevêque de Tolède, mis au château Saint-Ange en 1567, il dit qu'il y resta neuf ans, & *qu'il a oui dire* qu'il fut mis en liberté en 1576. (p). Cette façon de parler donne lieu de croire que Firmano n'étoit plus à Rome alors; & c'est sans doute la raison qui l'empêcha de continuer l'ouvrage dont nous terminons ici la notice. Nous remarquerons, avant de finir, que Firmano, durant tout le cours de son journal, continue de marquer, comme ses prédécesseurs, le commencement de chaque année au premier jour de janvier.

(p) Comme les maîtres des cérémonies écrivoient chaque jour les articles de leurs journaux, il est probable que Firmano avoit ajouté après coup à la marge du sien, la note sur la mort de l'archevêque de Tolède en 1576, & que les copistes ont ensuite fait passer cette note dans le texte.



N O T I C E

*D'une partie du Journal de Jean-Paul Mucanté,
maître des cérémonies apostoliques sous le pon-
tificat de Léon XI.*

Manuscrit du Roi, coté 5173, parmi les manuscrits Latins.

Par M. DE BRÉQUIGNY.

JEAN-PAUL MUCANTÉ, maître des cérémonies apostoliques (a) sous plusieurs Papes, avoit écrit en latin un journal de ces cérémonies, comme avoient fait ses prédécesseurs (b); on n'en a jusqu'ici rien publié: il l'avoit divisé en sept parties. La bibliothèque du Roi ne possède que la dernière, encore n'est-elle pas complète; car selon le titre qui est en tête (c), elle devoit s'étendre depuis l'entrée au conclave, après la mort de Clément VIII, jusqu'à la fin du règne de son successeur Léon XI, & comprendre même la première année du pontificat de Paul V; mais les derniers feuillets manquent au manuscrit du Roi, & il finit à la veille de l'élection de ce dernier Pape.

Ce manuscrit est en papier, de format *in-folio*, & ne contient que quatre-vingt-seize feuillets; l'écriture est d'une main Italienne, d'un assez gros caractère, & du temps même

(a) Ce titre est le même que celui de maître des cérémonies de la chapelle du Pape.

(b) Nous avons donné ci-devant les notices de plusieurs de ces journaux.

(c) *Diariorum caerimonialium Joannis Pauli Mucantii, Romani, J. V. D. caeremoniarum apostolicarum magistri, tomus septimus. De ingressu conclavis, & rebus in eo gestis post obitum fel. rec. Clementis Papæ VIII; de creatione, coronatione, morte & exequiis sanctæ memoriæ Leonis Papæ XI; de rebus in conclave gestis post ejus obitum, & de creatione & coronatione, & primo anno pontificatus S. D. N. Pauli, divinâ providentiâ Papæ V.*

JEAN-PAUL
MUCANTÉ.

où vivoit l'auteur. On y trouve une note marginale qui paroît avoir été écrite par Jacques Grimaldi, qui se qualifie *clerc bénéficiaire de l'église du Vatican*, & se donne pour garant d'un fait rapporté par Mucanté (d).

Nous ne savons presque rien sur ce dernier ; il étoit de Rome, & docteur en l'un & l'autre droit, selon les qualifications qu'il prend à la tête de son journal. On voit par divers endroits de ce journal même, qu'il étoit troisième maître des cérémonies (e), que le premier se nommoit *Paul Alaléon*, & qu'il y en avoit un second qui se nommoit *Gui-Ascagne Prévost*. Selon une bulle du pape Pie IV, on ne devoit admettre dans le conclave que deux maîtres des cérémonies ; cependant Mucanté y entra avec les deux autres, lors de l'élection de Léon XI, en vertu d'un privilège particulier que Clément VIII (f) lui avoit accordé.

Il est probable que chaque maître des cérémonies écrivoit son journal, mais que le journal principal étoit celui du premier de ces officiers (g). On y inféroit, soit des pièces entières, soit des détails auxquels les autres journaux renvoyoient : le journal de Mucanté en fournit plusieurs exemples (h).

(d) Il s'agit des soins qu'il s'étoit donnés conjointement avec Mucanté pour procurer un cercueil à Léon XI. Le manuscrit du Roi avoit appartenu à Grimaldi, qui y avoit écrit cette note sur le fait dont il s'agit : *Hoc est verisimillimum. Ego Jacobus Grimaldus, Vaticanæ Basilicæ clericus beneficiarius*. Manuscrit, fol. 80 verso.

(e) Ibid. fol. 88 verso.

(f) Ibid.

(g) Alaléon, pour lors premier maître des cérémonies, a en effet écrit un journal qui se trouve cité dans la Bibliothèque des manuscrits,

par Montfaucon ; il n'est point dans la bibliothèque du Roi.

(h) Ainsi le discours du cardinal de Florence, prononcé à l'ouverture du conclave après la mort de Clément VIII, étoit inséré tout au long dans le principal journal, & n'est qu'indiqué dans le journal de Mucanté (folio 2 verso). Il en est de même d'un bref d'indulgences, indiqué au fol. 51 ; des inscriptions sur les arcs de triomphe qu'on avoit élevés lorsque Léon XI alla en procession à Saint-Jean-de-Latran, (fol. 67) ; & de l'oraison funèbre de ce Pape, fol. 85 recto & verso.

Outre le journal qui fait l'objet de cette notice, Mucanté a composé en italien une relation de l'absolution de Henri IV, par le pape Clément VIII, imprimée à Viterbe en 1597, & qui a été traduite en françois (i); mais je ne dois m'occuper que de son journal.

JEAN-PAUL
MUCANTÉ.

La seule partie qui en est conservée à la bibliothèque du Roi, commence au 14 mars 1605 (k), jour de l'ouverture du conclave pour élire le successeur de Clément VIII. Le cardinal de Florence, Alexandre de Médicis, après avoir célébré la messe du Saint-Esprit avant d'entrer au conclave, n'ayant point trouvé de place dans les salles que les cardinaux occupoient, fut obligé de s'asseoir dans un fauteuil, celui sans doute dont les Papes se servoient ordinairement. Le peuple toujours porté à tirer des présages, prédit dès-lors que ce seroit ce cardinal qui seroit Pape; la dignité de son maintien, dit Mucanté, sembloit confirmer l'augure. La haute opinion qu'on avoit de lui, faisoit desirer qu'il s'accomplît, & nous verrons qu'il s'accomplit en effet.

Cependant il n'étoit pas porté par le cardinal Aldobrandin, neveu du dernier Pape, & qui paroïssoit devoir être le maître de l'élection du successeur. En effet, soixante cardinaux alloient entrer au conclave, & il y en avoit trente-huit de la création de son oncle. Deux suffrages de plus suffisoient pour compléter le nombre nécessaire; mais la reconnaissance des créatures de Clément VIII ne s'étendit pas aussi loin qu'Aldobrandin avoit cru pouvoir l'espérer.

Mucanté développe d'une manière intéressante les intrigues & les efforts respectifs des partis; & l'histoire de ce conclave qui remplit presque en entier notre manuscrit, m'a paru curieuse. Je m'y arrêterai d'autant plus volontiers, que l'auteur n'est pas toujours d'accord avec les autres

(i) Par le sieur du Timey, imprimée à Troyes, in-8.^o

(k) Manuscrit, fol. 1 & seqq.

JEAN-PAUL
MUCANTÉ.

historiens. Je me permettrai seulement de retrancher les détails qui sont communs à tous les conclaves.

Parmi les cardinaux qui assistèrent à celui-ci, au nombre de soixante comme je l'ai dit (1), il n'en restoit qu'un de la création de Pie IV; il y en avoit quatre de celle de Grégoire XIII, onze de celle de Sixte V, cinq de celle de Grégoire XIV, un seul de celle d'Innocent IX; tout le reste avoit été créé par Clément VIII. C'étoit parmi ceux-ci qu'Aldobrandin, son neveu, prétendoit qu'on devoit choisir un Pape. Accoutumé à gouverner en maître absolu durant les treize années du pontificat de Clément, la vieille habitude d'être obéi, & le pouvoir que lui donnoit la place de camérier (m) de l'église Romaine dont il étoit revêtu, lui persuadoient qu'il pouvoit disposer de la tiare, & il déclaroit hautement qu'il ne souffriroit pas qu'elle tombât sur un autre que sur un des cardinaux de la dernière création. Les cardinaux des créations antérieures prétendoient au contraire que c'étoit parmi les anciens cardinaux qu'on devoit chercher un Pape, qui par son profond savoir, par des mœurs éprouvées, par l'expérience que lui avoit acquise le long usage des affaires, fût en état de remplir dignement les fonctions de chef de l'église. On répondoit qu'on trouveroit de pareils sujets parmi les cardinaux de la dernière création, entre lesquels on comptoit Bellarmin & Baronius; mais les motifs déterminans étoient les intérêts personnels des cardinaux, & ceux des différens souverains auxquels ils étoient attachés. Ces intérêts étoient si divisés, qu'on ne pouvoit guère prévoir quel seroit celui en faveur duquel on se réuniroit, lorsqu'on entra au conclave le 13 mars 1605.

Les ambassadeurs qui étoient à Rome se glissèrent avec les cardinaux, & passèrent le reste du jour à courir de

(1) Manuscrit, fol. 2.

(m) Aujourd'hui *camerlingue*.

cellule en cellule pour fortifier leur parti. Ce ne fut qu'à la huitième heure de la nuit (n) qu'on parvint à les faire retirer, & qu'on put fermer les portes du conclave. On employa le lendemain aux préliminaires ordinaires, & le jour suivant on commença les scrutins. Dans le premier, les suffrages tombèrent sur beaucoup de têtes; le cardinal Bellarmin fut celui qui en réunit le plus, il eut onze voix; le cardinal Baronius en eut huit, & pour être élu il en falloit quarante (o). Notre auteur cite le suffrage de chaque cardinal en particulier, & l'on ne peut rien ajouter aux détails dans lesquels il entre; mais je crois devoir les abréger dans cette notice.

JEAN-PAUL
MUCANTÉ.

Bellarmin & Baronius, célèbres par leur esprit & leur faveur, & d'ailleurs créatures de Clément VIII, étoient tous deux protégés par Aldobrandin. Obligé de se fixer à un seul après le premier scrutin, il se détermina pour Baronius (p). Ses partisans intriguèrent aussitôt en sa faveur avec beaucoup de vivacité, & avec tant de succès (q), dit notre auteur, que s'ils eussent conduit sur le champ Baronius à la chapelle Pauline, ils l'auroient infailliblement fait proclamer Pape; car la faction Espagnole n'auroit pas eu le temps de former sa brigade pour s'y opposer, comme elle fit par la suite. On sait que Baronius s'étoit montré l'ennemi de l'Espagne, (r) dans ce qu'il avoit écrit sur la monarchie de Sicile. Les cardinaux Espagnols, à la tête desquels étoit Davila, & qui étoient soutenus par les cardinaux des anciennes créations, résolurent donc de faire les plus grands efforts pour l'écarter. La plupart avoient

(n) Vers trois heures du matin.

(o) C'est-à-dire, qu'il falloit réunir les suffrages des deux tiers des cardinaux votans, ainsi qu'il avoit été décidé en 1179, dans le troisième concile de Latran.

(p) Il avoit alors soixante-six ans.

(q) Manuscrit, fol. 16 recto.

(r) Voyez le Livre XI de ses Annales.

JEAN-PAUL
MUCANTÉ.

vieilli dans l'intrigue & dans le manège des conclaves; & s'ils sentoient qu'ils étoient trop peu nombreux pour faire un Pape, ils le vantoient d'être assez forts pour exclure celui qu'on voudroit élire malgré eux (*f*).

Cependant, au second scrutin, quelques-uns de ces anciens cardinaux se joignirent au parti d'Aldobrandin (*t*), entr'autres, Boromée de la création de Sixte V, & Pallavicin de celle de Grégoire XIII; malgré cela on ne put, dans ce scrutin (*u*), réunir plus de dix-neuf suffrages en faveur de Baronius, & aux deux scrutins suivans il n'en eut que douze (*x*); mais le reste des voix étoit tellement dispersé, qu'aucun autre n'en avoit à beaucoup près autant que lui. Il acquit deux voix de plus au cinquième scrutin (*y*), mais il les perdit (*z*) au sixième.

Si chaque parti ne se désunissoit plus, on ne pouvoit espérer de voir finir le conclave. Aldobrandin & Davila conférèrent ensemble le 20 mars, pour tâcher de se concilier; mais le premier vouloit toujours Baronius pour Pape. Davila proposoit en général quelque cardinal de la création de Sixte V, dont la mémoire devoit être chère à Aldobrandin qui en avoit été très-bien traité; cependant Aldobrandin persista, se vantant d'être sûr de trente-sept voix; mais au septième scrutin (*a*), Baronius n'en eut que treize.

Ce même jour, le cardinal Boromée & quelques autres tentèrent de former secrètement une brigade en faveur du cardinal de Florence, de la création de Grégoire XIII. Ce cardinal étoit aimé & estimé; les cardinaux François lui étoient attachés; mais le cardinal de Joyeuse qui étoit

(*f*) Manuscrit, fol. 24 verso.

(*t*) Ibid. fol. 18 verso.

(*u*) Ibid. fol. 17.

(*x*) Ibid. fol. 18 & 19.

(*y*) Ibid. fol. 20.

(*z*) Ibid. fol. 22.

(*a*) 21 mars. Manuscrit, fol. 25.

à la tête de ce parti peu nombreux, représenta qu'il n'étoit pas encore temps de le mettre en avant, qu'il falloit au contraire cacher avec grand soin, sur-tout aux Espagnols, qu'on eût pensé à lui; & on suivit cet avis. Il n'eut que six voix dans le scrutin du lendemain (b), qui fut le huitième; il en avoit toujours eu quelques-unes dans les scrutins précédens, mais ces voix dispersées paroissoient sans conséquence.

Le nombre de celles que réunissoit Baronius, étoit bien supérieur; il en avoit eu vingt-une dans le huitième scrutin; il n'en eut que dix-sept dans le neuvième, mais il en eut vingt-trois dans le dixième & vingt-sept dans le onzième. Notre auteur assure (c) qu'il en auroit eu huit de plus, si ceux qui avoient promis de les lui donner, n'avoient senti qu'elles ne seroient pas suffisantes; ce qui les avoit déterminés à ne point se découvrir, pour ne pas se compromettre inutilement.

Baronius conserva ses vingt-sept voix au douzième scrutin, & en eut trente-une (d) au treizième. Cette supériorité, quoiqu'insuffisante, rendoit d'autant plus fermes & plus unis les cardinaux qui lui étoient opposés. Aldobrandin essaya de leur faire prendre le change, & feignit de se tourner du côté du cardinal de Côme (e), doyen du sacré collège, qui étoit assez agréable aux Espagnols, mais qui l'étoit peu aux cardinaux attachés au Grand-duc de Toscane. Pour leur persuader mieux que c'étoit son dessein, il affecta d'aller chez le cardinal de Côme la nuit du 27 au 28 mars, & d'y rester long-temps. Il lui fit même naître l'espoir d'être élu, mais la feinte d'Aldobrandin fut dévinée. On savoit qu'il ne s'intéressoit guère au cardinal de Côme qui avoit été peu aimé de Clément VIII.

(b) Manuscrit, fol. 26.

(c) Ibid. fol. 28.

(d) 27 mars. Ibid. fol. 30.

(e) Ibid. fol. 30 verso.

JEAN-PAUL
MUGANTÉ.

Baronius ne gagna donc rien à cette ruse, & au quatorzième scrutin (*f*) il perdit même une voix; il n'en eut que trente, quoiqu'on en eût promis trente-quatre à Aldobrandin dans ses courses de cellule en cellule; & ce nombre n'augmenta point au scrutin du lendemain. On commençoit à se fatiguer du conclave. Pour le terminer, Aldobrandin avoit proposé quelques jours auparavant à Davila de se réunir à lui, pourvu que le choix tombât sur quelqu'un des nouveaux cardinaux. Davila avoit demandé deux jours pour en délibérer avec les cardinaux de son parti; mais dans l'intervalle, quelques-uns des partisans d'Aldobrandin soupçonnèrent qu'il s'agissoit d'élire le cardinal Blanchetti, attaché au roi d'Espagne; & lui donnèrent l'exclusion, sans en parler à Aldobrandin ni à Davila. Aldobrandin crut voir qu'on avoit mis de la division dans son parti; Davila de son côté prétendit qu'on ne négocioit pas de bonne foi: ils eurent à ce sujet une explication fort vive, & Davila reçut mal les excuses d'Aldobrandin. La querelle (*g*) alla si loin, que les cardinaux qui en étoient témoins, en furent scandalisés, & tout le conclave en murmura; mais le cardinal Boromée les réconcilia le lendemain (*h*) avant le scrutin: c'étoit le seizième, & Baronius y eut trente-deux voix.

Ainsi Aldobrandin le portoit toujours; mais malgré les mouvemens infinis qu'il se donnoit, il ne put lui procurer que trente voix au dix-septième scrutin (*i*); il en perdit même deux au dix-huitième: celui qui en réunit le plus après lui, fut le cardinal de Florence qui en eut treize.

On a vu que plusieurs cardinaux avoient proposé de le mettre sur les rangs, mais que le cardinal de Joyeuse avoit cru qu'on devoit attendre un moment plus favorable :

(*f*) 28 mars. Manuscrit, fol. 31.

(*g*) Ibid. fol. 33.

(*h*) 30 mars. Ibid. fol. 33 verso.

(*i*) 31 mars & 1.^{er} avril. Ibid. fol. 34.

ce moment étoit arrivé. En sortant d'une congrégation dans la chapelle Sixtine, immédiatement après le dernier scrutin, le cardinal de Joyeuse aborda le cardinal Aldobrandin, & on les vit conférer secrètement ensemble durant plus d'une heure, en se promenant dans la chapelle. On fut par la suite que dans cette longue conférence, le cardinal de Joyeuse avoit fait sentir à Aldobrandin qu'il ne viendrait jamais à bout de faire élire aucune de ses créatures, sur-tout Baronius; qu'au contraire rien n'étoit plus facile, s'il le vouloit, que de faire Pape le cardinal de Florence; que Clément VIII l'avoit aimé au point qu'il lui auroit volontiers légué la tiare, si cela eût été possible; qu'il pouvoit être sûr que ce cardinal lui seroit aussi attaché qu'aucun autre; qu'on savoit combien il étoit cher au sacré collège, & que les cardinaux se porteroient d'autant plus à l'élire, qu'ils termineroient par là un conclave qui leur paroïssoit déjà bien long. Aldobrandin fut ébranlé, mais il demanda, avant de se décider sur une chose aussi importante, qu'il eût le loisir d'y réfléchir quelques jours; le cardinal de Joyeuse lui représenta le danger du délai. En effet, Davila, chef du parti Espagnol, n'aimoit pas le cardinal de Florence, qu'il regardoit comme peu affectionné au roi d'Espagne. Si on lui laissoit le temps de pénétrer le projet, il le feroit certainement échouer; & il pouvoit arriver, si le cardinal de Florence étoit exclus, qu'on eût un Pape qui ne conviendrait nullement à Aldobrandin.

Les partisans d'Aldobrandin, instruits de ce dont il s'agissoit, le pressèrent aussi de ne pas différer; tous les autres cardinaux s'y joignirent, & Baronius lui-même. Il ne restoit que Davila & un ou deux autres qui pussent tenter de s'y opposer; & on sentit que si on brusquoit l'affaire, ils s'y opposeroient en vain. Aldobrandin se rendit (k); & vers la première heure de la nuit, l'élection

(k) Manuscrit, fol. 41 verso.

JEAN-PAUL
MUCANTÉ.

du cardinal de Florence fut résolue. Aussitôt tous les cardinaux coururent à sa cellule où il s'étoit renfermé, & le saluèrent Pape. Ils vouloient sur le champ le mener à la chapelle Pauline; Aldobrandin pensa qu'il falloit attendre que deux cardinaux, sortis du conclave pour cause de maladie, & qui étoient convalescens, y fussent rentrés, pour qu'ils eussent part à l'élection. Ils s'y rendirent à l'instant, & alors Aldobrandin alla joindre les autres cardinaux qui étoient déjà chez le cardinal de Florence. Tous marchèrent à la chapelle Pauline. Davila les joignit en chemin, fort étonné & sans espoir de rompre un coup auquel il ne s'étoit pas attendu. Il vit bien qu'il falloit céder; il aborda le cardinal de Florence, s'excusa de son mieux, & lui fit son compliment « sur une élection à » laquelle il alloit concourir, persuadé, dit-il, qu'elle » seroit agréable au Roi son maître & à tout le monde » chrétien, & la regardant comme l'ouvrage du Saint- » Esprit. » Le cardinal de Florence lui répondit que ses intentions avoient toujours été pures & droites; qu'il ne croyoit pas avoir donné au roi d'Espagne le plus léger sujet de plainte; qu'il l'avoit toujours respecté comme il le devoit, & que désormais il auroit pour ce cher fils l'amour paternel le plus tendre.

En parlant ainsi, on entroit dans la chapelle où les cardinaux s'assirent chacun en leurs places; on fit sortir tous les conclavistes, & on ne retint que les maîtres des cérémonies & le secrétaire du sacré collège. Les cardinaux (1) se levèrent, & le doyen prononça le premier cette formule : *Moi Ptolémée, évêque d'Ostie, cardinal de Côme, j'élis pour Pape le très-révérend cardinal de Florence.* Celui-ci, le plus ancien après lui, ne voulant pas s'élire lui-même, déclara par une formule semblable, qu'il éliroit le cardinal de

(1) Ils étoient au nombre de soixante-un, car il en étoit survenu un depuis que le conclave étoit commencé. Il y en avoit d'ailleurs huit qui étoient absens de Rome. Manuscrit, fol. 42 & 45.

Côme, & tous les autres répétèrent la formule qui éliſoit le cardinal de Florence. Alors ce dernier acquieſça à l'élection, ſans qu'il parût ſur ſon viſage ni joie, ni émotion d'aucune eſpèce.

JEAN-PAUL
MUCANTE.

Le doyen lui ayant demandé quel nom il vouloit prendre, il répondit qu'il prenoit le nom de Léon XI. On le revêtit des habits pontificaux; on lui préſenta les articles que les cardinaux avoient coutume de dreſſer & de ſigner lorsque les conclaves commençoient; il déclara qu'il les confirmoit, mais avec quelques modifications: ainſi la précaution de ſigner d'avance ces articles, ne ſervoit pas à grand'choſe. Enfin, les cardinaux & les conclaviſtes le ſupplièrent de les abſoudre des fautes qu'ils auroient pu commettre contre les règles du conclave; il y conſentit, & certainement cette abſolution n'étoit pas ſans objet.

La nuit étoit fort avancée; on ſe ſépara (*m*). Le nouveau Pape prit quelque repos; mais avant le lever du ſoleil, il revint à la chapelle où les cardinaux allèrent à l'adoration. Tandis qu'on annonçoit ſon élection au peuple, il paſſa dans l'églife de Saint-Pierre où la cérémonie de l'adoration fut recommencée; enfin, après avoir donné au peuple la bénédiction, il alla occuper l'appartement où ſon prédéceſſeur étoit mort: ainſi ſe termina le conclave qui avoit duré vingt jours (*n*). Ce que j'ai rapporté fait voir que les écrivains qui ont voulu faire honneur à Baronius d'avoir reſuſé la tiare, lui ont donné à cet égard un éloge qu'il méritoit peu. Il ne paroît pas qu'il ſe ſoit oppoſé aux efforts que firent ſes partiſans juſqu'au dernier ſcrutin pour la lui mettre ſur la tête; & ce ne fut que lorsqu'ils déſeſpérèrent d'y réuſſir, qu'il ſe réunit aux autres cardinaux pour déterminer Aldobrandin à finir le conclave, en éliſant le cardinal de Florence.

Alexandre-Octavien de Médicis (*o*), cardinal de Florence,

(*m*) La nuit du 1.^{er} au 2 avril.

(*n*) Du 13 mars au 2 avril.

(*o*) Manuſcrit, fol. 41 & ſuiv.

JEAN-PAUL
MUCANTÉ.

étoit dans sa soixante-neuvième année. Il avoit fait honneur à la pourpre Romaine, dont il avoit été revêtu le 12 décembre 1583. Lorsqu'il avoit été ambassadeur du Grand-duc de Toscane auprès du Pape, il s'étoit acquitté de sa mission à la satisfaction des deux cours, sur-tout de celle de Rome. Il avoit également bien réussi dans le gouvernement des églises qui lui avoient été confiées. Clément VIII le consultoit souvent sur les affaires les plus délicates, & l'avoit employé dans des négociations importantes. Il avoit signalé sa piété en reconstruisant plusieurs églises, sa magnificence en les ornant à grands frais. On vantoit sur-tout le courage avec lequel il s'étoit élevé contre les injustices, & en particulier contre celles qui naissoient des affections outrées pour les parens, excès si souvent reproché aux Papes. Il annonça tout d'abord qu'il soutiendrait ce caractère (p); il dit que s'il avoit pris le nom de *Léon*, ce n'étoit pas tant par respect pour la mémoire du grand Pape son oncle qui l'avoit porté, que dans l'espoir que le siècle d'or de Léon X renaîtroit sous Léon XI. Il assura qu'il n'avoit point l'intention de se rendre le maître de l'élection de son successeur, en créant beaucoup de cardinaux; mais que s'il étoit nécessaire d'en créer pour le bien de l'église, il n'en choisiroit aucun qui ne fût capable de la gouverner. Il promit de mettre chaque cardinal en état de soutenir convenablement sa dignité; mais il ajouta que s'il y en avoit quelqu'un qui l'avilît, ce ne seroit pas impunément. Il supprima l'impôt que Clément VIII avoit mis pour la paye des soldats Corfès. Il avoit une telle horreur pour la vénalité des places & des grâces, qu'un jour, dit notre auteur, nous l'entendîmes protester que si quelqu'un de sa maison se rendoit coupable de pareils abus, il le feroit pendre aux créneaux du château Saint-Ange. Tels sont les principaux traits que fournit sur le caractère de Léon XI, le journal de Mucanté.

(p) Manuscrit, fol. 48, &c.

Le Pape fut couronné le jour de Pâques (q); on trouvera dans le journal que j'abrège, une longue narration de cette cérémonie. Sept jours après (r) il alla en procession à Saint-Jean-de-Latran; l'appareil en fut magnifique: ceux qui sont curieux d'en connoître les détails, les trouveront dans le manuscrit. Je me contenterai de dire que tous les cardinaux qui purent monter sur leurs mules, suivirent le Pape; dix ou douze autres l'attendoient dans l'église de Saint-Jean. Les ambassadeurs l'accompagnoient, à la réserve de celui d'Espagne qui craignoit des difficultés sur la préséance. Pour augmenter la pompe, on conduisoit douze haquenées superbement caparaçonnées, du nombre de celles que les Papes avoient reçues des rois d'Espagne, comme relevant du saint Siège à cause du royaume de Naples; les rues étoient ornées de tapis, & décorées d'arcs de triomphe, chargés d'inscriptions. Le Pape dans une litière ouverte pour que le peuple pût le voir, avoit auprès de lui son grand écuyer (s), dont il venoit de créer l'office. Le peuple s'empressoit de venir recevoir les bénédictions que le Pape, durant tout le chemin, distribuoit à droite & à gauche avec beaucoup de bonté, mais non sans une extrême fatigue. Le reste de la cérémonie fut plus fatigant encore, & à tel point qu'on fut contraint de l'abréger (t). Après avoir reçu les clefs qui lui furent présentées par les chanoines, écouté leur harangue à laquelle il répondit, fait quelques prières dans l'église; reçu l'encens & l'eau-bénite, le Pape alla s'asseoir sous le portique, sans attendre l'office des *Laudes* qu'on devoit chanter. Il donna une bénédiction générale, & fit proclamer des indulgences, puis remonta dans sa litière. Il étoit en sueur,

(q) 10 avril. Manuscrit, fol. 62, &c.

(r) Le 17 avril. Ibid. fol. 66, &c.

(s) *Præfectus equorum, quem majorem cavalleritium appellarunt, officium novum, nostro tempore ab hoc pontifice introductum.* Ibid. fol. 66 recto.

(t) Ibid. fol. 68, &c.

JEAN-PAUL
MUCANTÉ.

il auroit eu besoin de se reposer, & sur-tout de changer de vêtemens; mais, dit notre auteur, aucun de ses officiers ne s'en occupa. Il étoit tard, & la nuit étoit déjà commencée lorsqu'il arriva au palais Quirinal où il resta.

Il y tint un consistoire secret le lendemain (u), pour traiter des moyens de secourir la Hongrie contre les Turcs. Il parla long-temps; il exposa avec bonté & familiarité beaucoup d'excellens projets qu'il se proposoit d'exécuter, mais le soir même il eut de la fièvre: on crut d'abord que ce seroit une indisposition passagère, & il ne laissa pas de donner audience le lendemain à l'ambassadeur qui venoit lui annoncer la naissance d'un fils du roi d'Espagne. Cependant la maladie augmenta, & on reconnut que c'étoit une fluxion de poitrine, très-vraisemblablement occasionnée par les fatigues du couronnement. Elle dura dix jours, pendant lesquels il montra beaucoup de patience, de courage, de résignation & de piété. Comme on sentoît que sa fin s'approchoit, on le pressa de donner le chapeau de cardinal à son petit-neveu Octavien de Médicis, qui en étoit vraiment digne; mais le Pape répondit qu'il n'étoit plus temps de s'occuper des attachemens de la chair (x). Il reçut le viatique & l'extrême-onction qu'il demanda par deux fois de son propre mouvement; vers la neuvième heure du jour, il perdit l'usage de la parole, & après une agonie de deux ou trois heures (y), il expira le 27 avril, n'ayant pas encore soixante-neuf ans (z) accomplis, & n'ayant régné que vingt-six jours.

Jamais la mort d'un Pape n'avoit causé plus de regrets, car on avoit conçu de son gouvernement les plus flatteuses espérances (a). Il n'en fut pas moins délaissé, dès qu'il fut mort, par tous ceux de sa maison. Mucanté fut le seul des

(u) Manuscrit, fol. 70 verso & seqq.

(x) *Hoc esse tempus non carnis, sed spiritus*, fol. 72 verso.

(y) Ibid.

(z) Ils auroient été accomplis le 2 juin. *Ibid.*

(a) Ibid. fol. 73, &c.

trois maîtres des cérémonies, qui se donna les soins nécessaires pour faire ouvrir & embaumer son cadavre. Ses entrailles renfermées dans une boîte de plomb, furent portées dans la sacristie de l'église de Saint-Pierre; on avoit gravé sur le couvercle de la boîte, l'inscription (b) transcrite ci-dessous. Son corps fut apporté en litière dans la chapelle de Saint-Sixte, sans flambeaux, sans suite, sans être accompagné d'aucun des maîtres des cérémonies (c); car, dit Mucanté, j'étois si excédé de fatigue, que je ne pus suivre le corps. Il fut déposé le lendemain avec l'appareil convenable dans la chapelle d'Innocent VIII (d), où il devoit rester trois jours. On vit alors combien sa mémoire étoit chère; le peuple accourut en foule pour lui baiser les pieds; hommes & femmes pleuroient, sanglottoient, & ne se laissoient point d'exprimer leurs regrets d'avoir perdu un Pape sous le pontificat duquel ils avoient espéré de voir régner la justice & l'abondance: mais dès le troisième jour (e) il ne fut plus possible d'en soutenir la vue, son visage étant prodigieusement enflé & défiguré. Le peuple, toujours porté aux soupçons odieux, crut voir en cela l'effet du poison; mais il étoit bien plus probable, dit notre auteur, que c'étoit la faute de ceux qui l'avoient embaumé. Il fallut se hâter de l'inhumer, mais il n'y avoit rien de prêt, ni cercueil de plomb, ni cercueil de bois; on ne les apporta qu'assez avant dans la nuit; il fut enfin enterré auprès de Clément VIII, dans la chapelle Clémentine. Tout cela fut fait par les soins de Mucanté, aidé par un ecclésiastique de l'église du Vatican (f), & par un des

(b) *In hac plumbeâ capsulâ condita sunt interiora beatæ memoriæ D. Leonis XI, pont. max. Medices, Florentini, qui sedit dies XXVI. Obiit in palatio Quirinali, die XXVII aprilis MDCV; cujus memoria sit in benedictione. Ibid. fol. 71 verso.*

(c) *Ibid. fol. 75.*

(d) Dans l'église de Saint-Pierre. *Ibid.*

(e) *Fol. 80, &c.*

(f) C'est ce même ecclésiastique, Jacques Grimaldi, qui atteste le fait

JEAN-PAUL
MUCANTÉ.

domestiques de Léon, le seul de sa maison qui rendit quelques devoirs à son maître mort. « Triste spectacle de » la misère humaine (g), s'écrie Mucanté ! un Pape que » chacun s'empressoit de contempler, auquel on prodiguoit » les respects, est à peine mort, qu'il devient un objet dont » on détourne les yeux, & qu'on semble oublier, à son égard, jusqu'aux sentimens de l'humanité. »

On grava sur le cercueil de plomb, cette épitaphe que Mucanté nous a conservée (h) : *Hic reconditum est venerabile corpus D. Leonis Papæ XI, Medices, Florentini, qui creatus pontifex die primâ aprilis MDCV, horâ secundâ noctis, eodem mense, die XXVII, paulò post horam XII, in palatio Quirinali, totâ collachrymante urbe, migravit ad Dominum. Delatus sequente nocte ad Vaticanum, die XXX ejusdem mensis, hic in pace depositus est. Vixit annos LXVIII, menses X, dies XXV.*

Après que les obsèques de Léon XI eurent été célébrées selon l'usage (i), les cardinaux s'enfermèrent de nouveau dans le conclave au nombre de cinquante-neuf. Nous avons vu que les trois maîtres des cérémonies avoient été admis dans le conclave précédent. Paul Alaseoné qui étoit le premier, se trouvant malade, on proposa d'en nommer un pour le remplacer ; mais il fut décidé que les deux autres suffisoient, n'y ayant originairement que deux maîtres des cérémonies ; cependant, ajoute Mucanté, le service du conclave étoit assez pénible, pour qu'il n'y en eût pas trop de trois.

Les cardinaux n'étoient rien moins que d'accord (k). Les ambassadeurs entrés pêle-mêle avec eux, comme dans

dans une note ajoutée à la marge du manuscrit que j'ai sous les yeux. J'en ai parlé au commencement de cette notice.

(g) Manuscrit, fol. 80 verso.

(h) Ibid. fol. 81 recto.

(i) Ibid. fol. 86 verso.

(k) Ibid. fol. 90, &c.

le précédent conclave, couroient de cellule en cellule pour recommander les intérêts de leurs maîtres; on eut peine à les faire sortir. Le parti Espagnol ne vouloit point pour Pape une créature d'Aldobrandin, & portoit le cardinal Sauli. Notre auteur assure qu'il étoit digne de la tiare; & il auroit été Pape dès le premier jour, si Aldobrandin qui avoit prévu ce choix, & qui ne vouloit point de Pape de la main des Espagnols, n'avoit travaillé à l'exclure, même avant l'ouverture du conclave. Malgré cela, au premier scrutin (1) il ne s'en fallut que d'une voix que Sauli ne fût élu.

On essaya encore au second scrutin (m) de faire élire Sauli; mais désespérant de réussir, on se tourna d'un autre côté; & le soir même un bruit se répandit tout-à-coup qu'on alloit élire Bellarmin. On le croyoit si fermement dans le conclave, que les conclavistes l'annoncèrent au-dehors par des signaux convenus. Toute la ville fut en tumulte une grande partie de la nuit; on crioit qu'il y avoit un Pape, mais on ne s'accordoit pas sur le nom; les uns nommoient Bellarmin, quelques autres nommoient Sauli. Ces bruits furent bientôt démentis. Aldobrandin qui avoit écarté Sauli, vint de même à bout d'écarter Bellarmin; & dans le scrutin (n), on put remarquer qu'on avoit moins pour but d'élire que d'exclure; Aldobrandin vit à son tour rejeter par les scrutins suivans, les cardinaux (o) dont il auroit agréé l'élection.

Ce que notre auteur nous apprend sur ce conclave, est bien moins détaillé que ce que nous avons vu sur le conclave précédent, & il renvoie presque toujours à un

(1) Le 9 mai.

(m) Le 10 mai. *Fol. 93 verso.*

(n) Le 11 mai. *Fol. 94 verso.*

(o) Le cardinal Camérino & le cardinal Saint-Clément. *Fol. 95 recto.*

JEAN-PAUL
MUCANTÉ.

journal (p) plus étendu. Le sien devoit comprendre l'élection du nouveau Pape, & même la première année de son pontificat, comme je l'ai dit au commencement de cette notice; mais le manuscrit que j'ai sous les yeux finit au septième scrutin, & ce ne fut qu'au huitième que fut élu, le 16 mai, le cardinal Borghèse, qui prit le nom de Paul V. Cette élection manque au manuscrit du Roi; ainsi je terminerai ici cet article.

Je ne puis m'empêcher, en finissant, de marquer le plus vif regret, non-seulement de ce que ce manuscrit n'est pas complet, mais de ce que la bibliothèque du Roi ne possède aucune des six autres parties dont il est la suite. A en juger par la partie qui vient de nous occuper, les autres doivent être remplies de choses curieuses & de détails intéressans. Tout l'ouvrage de Mucanté est au Vatican, & mériterait bien d'être publié.

(p) Voyez fol. 95 & 96. C'est sans doute au journal du premier maître des cérémonies, selon la conjecture que nous, avons exposée ci-devant.



N O T I C E

D'UN MANUSCRIT GREC
DE LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI,

Coté 1277.

Par M. DE ROCHEFORT.

EN parcourant le catalogue des manuscrits de la bibliothèque du Roi, pour y chercher quelque ouvrage que je pûsse offrir à la curiosité des savans, j'ai trouvé à la tête du manuscrit n.^o 1277, un index composé de quarante & un articles, parmi lesquels étoient ces mots : *Fabula Æsopica* (a). Ce titre a suffi pour déterminer mon choix ; un titre semblable m'avoit déjà fait recourir au manuscrit Grec dont j'ai donné la notice insérée dans le premier volume. Il est vrai que dans cette notice, les fables d'Ésope ou plutôt de Babrias que j'ai trouvées, n'étoient toutes, excepté une seule, que des fables connues, & que ma recherche n'est devenue heureuse que par la découverte d'un lexique Grec ignoré, dont j'ai tâché de faire sentir l'importance. Cependant j'ai eu l'avantage de publier une fable inédite, ou que du moins je n'ai encore retrouvée nulle part ; & en considérant l'ardeur que plusieurs savans ont témoignée pour la découverte de quelques apologues

(a) Ce manuscrit paroît être du XIII.^e ou du XIV.^e siècle. Ces fables n'ont point été écrites sur du papier ordinaire, mais sur du papier coton, dont l'usage étoit fort commun dans le XIII.^e siècle, & qui fut trouvé pour suppléer au parchemin qui commençoit à devenir rare. Les Levantins ne se servent presque aujourd'hui que du papier coton, qu'on appelle *bombycine*, parce que *βόμβυξ* en grec vulgaire, & *βαμβάκι*, signifient du coton, & non pas de la soie, comme on seroit tenté de le croire.

Je me fais honneur de rapporter ici cette note, que je dois toute entière à M. de Villoison, dont les lumières m'ont beaucoup servi dans ce travail.

d'Ésope ; j'ai pensé que la rencontre que j'avois déjà faite ; toute mince qu'elle étoit, devoit servir à me porter avec plus d'empressement à l'examen du manuscrit, n.^o 1277. Je n'ai point été trompé dans l'espérance qu'il m'avoit donnée. J'ai trouvé au fol.^o v.^o 230, vingt-huit fables qu'on peut regarder pour la plupart comme inédites, quoiqu'elles n'aient rien d'absolument nouveau quant au fond ; mais elles ont le mérite d'être écrites d'un style fort différent de celui de toutes les collections. Cette diversité donne lieu à des comparaisons qui ne seront peut-être pas indifférentes aux amateurs de la langue Grecque, & pourra même prêter en quelque sorte à ces fables tout l'intérêt de la nouveauté.

Pour mieux faire connoître l'avantage de notre découverte, & les objets de comparaison que pourront nous fournir les ouvrages imprimés, nous allons dire un mot des éditions des fables d'Ésope, en prévenant ici que la notice de notre manuscrit sera divisée en deux parties : la première consacrée toute entière aux fables d'Ésope qui y sont insérées, & c'est celle dont nous allons nous occuper ; la seconde renfermera tous les autres articles contenus dans ce manuscrit, lequel présente la forme d'un petit in-4.^o de trois cents neuf feuillets, écrits sur du papier coton, excepté quelques feuillets vers le commencement & à la fin qui sont écrits sur vélin (b). L'écriture de ce manuscrit qui est de plusieurs mains différentes, paroît avoir plus de quatre cents ans d'antiquité, & les observations que nous ferons sur ces fables, contribueront à prouver qu'elles sont plus anciennes que Planude.

M. Tyrwith dans une excellente dissertation sur Babrias, imprimée à Londres en 1776, & à Erlangue en 1785,

(b) Je ne puis mieux faire que de copier ici ce qui est dit à la fin de l'index de ce manuscrit : *Codex maximè sui parte annos ut videtur quadringentos excedens : ultima duo folia, & alia septem quæ post nonum reperiuntur, membranea sunt ; cætera sunt chartacea.*

reconnoît

reconnoît trois manuscrits originaux des fables d'Ésope; le premier servit à l'édition qu'Accurse de Pise publia à Milan en 1579; cette édition fut en quelque sorte la mère d'un grand nombre d'autres, telles que celles d'Alde, de Bâle, &c. Mais en 1546, Robert-Étienne publia, d'après un très-ancien manuscrit de la bibliothèque du Roi, un certain nombre de fables qui n'avoient point encore paru. Nevelet vint après, & trouva dans la bibliothèque Palatine cinq manuscrits qui étant presque exactement semblables, ne sont comptés que pour un seul, & ont fourni le texte de l'édition qu'il publia en 1610, laquelle édition présente un supplément de cent quarante-sept fables, ajoutées à celles qui avoient déjà été publiées dans l'édition d'Accursius. Il faut observer que parmi ces fables, il y en avoit plusieurs que Robert-Étienne avoit déjà fait connoître. M. Tyrwith a trouvé enfin dans la bibliothèque Bodleyenne un manuscrit qui avoit été ignoré jusqu'à ce moment, & qui lui a offert un certain nombre de fables dont ce savant ne pense pas qu'aucun autre manuscrit ait encore donné connoissance (c). Présument bien cependant que parmi l'immense quantité de manuscrits répandus dans les bibliothèques, il pourroit se trouver des fables qui ne seroient pas encore connues, ou qui seroient écrites d'un style plus pur, & qui renferméroient quelques fragmens des vers de Babrias, il semble inviter tous les savans à rechercher ces débris précieux, & à en faire part à la république des lettres. Il ignoroit que M. Michel Heusinger venoit dans le même temps (d) de rencontrer dans la bibliothèque d'Augsborg, un manuscrit que ce savant croit antérieur à Planude, dans lequel il a trouvé un nombre de fables plus considérable que celles qui ont été publiées, mais dont il n'a pas eu le loisir de tirer un grand parti, vu les objets différens dont il étoit

(c) M. Tyrwith se trompe dans cette supposition. Voyez ci-après la fable des chênes accusant Jupiter.

(d) L'édition des fables de M. Heusinger est de 1776.

occupé. M. Heusinger témoignait un grand desir que quelque savant eût le courage de vaincre les difficultés que présente le manuscrit d'Augsbourg, & le fit connoître au public.

Nous avons parlé ailleurs (e) du manuscrit de Florence, antérieur à Planude, & dont le P. Montfaucon a eu connoissance. M. Tyrwith dans une note de sa dissertation, cite les *Nouvelles littéraires*, imprimées à Florence, dans lesquelles l'auteur a inséré vingt fables tirées de ce manuscrit. M. Tyrwith a reconnu parmi ces fables, qu'il y en avoit onze publiées déjà par Accurse, & qui se trouvent par conséquent dans les premières éditions d'Ésope. Ainsi tout concourt à démontrer, malgré le sentiment de quelques savans, que ces fables attribuées à Ésope, ne sont point de Planude, & à prouver contre l'opinion de Fabricius, qu'il se trouve un grand nombre de ces fables dans des manuscrits antérieurs au moins de Constantinople. Celles que nous allons donner, ajouteront encore une nouvelle force à ces preuves, en confirmant l'opinion du savant M. Tyrwith (f) qui pense que la plupart des fables que nous possédons n'ont point été composées, mais simplement recueillies & quelquefois défigurées par Planude. Il va jusqu'à penser qu'elles sont toutes originairement tirées de Babrias que Suidas cite souvent, & dont il rapporte des fragmens qu'on retrouve dans ces fables, comme Fabricius (g) l'avoit déjà remarqué. Il faut distinguer ce Babrias du moine Ignatius qui vivoit vers le neuvième siècle, & qui s'étant attaché à réduire en quatre vers les fables de Babrias, a porté le nom de ce fabuliste. La sécheresse & la concision affectée qu'il y a mise, ont passé ensuite jusqu'à la plupart des rédacteurs en prose de ces mêmes fables, &

(e) Voyez la notice sur un Lexique grec, insérée dans le premier volume, page 131.

(f) Voyez sa dissertation sur Babrias.

(g) *Bib. Græc.* vol. I.

on doit, je crois, regarder comme une rencontre heureuse celle de quelques-unes de ces fables écrites d'un style infiniment meilleur, & que nous allons faire connoître. On s'apercevra aisément que les expressions y sont moins triviales que celles de la collection de Planude (*h*), qu'elles semblent être tirées des meilleurs écrivains, & qu'elles conservent en quelque sorte une odeur d'antiquité.

D'après la publication de l'ouvrage de M. Tyrwith sur Babrias, M. Matthæi, professeur de l'université de Moscou, a annoncé (*i*) qu'il avoit découvert dans un manuscrit antérieur au quatorzième siècle, un certain nombre de fables d'Ésope, parmi lesquelles il en a trouvé quarante-cinq qu'il croit inédites. Il a comparé les autres aux fables de l'édition d'Heusinger & y a reconnu des différences; mais s'il faut juger de ces différences par l'échantillon qu'il nous en donne, en rapportant la fable du renard qui a la queue coupée, on doit penser peu avantageusement de l'exactitude du copiste à qui on doit ce manuscrit.

Mais ce qui paroîtra sans doute bien étrange, c'est que ces mêmes fables qu'on donne sous le nom de *Syntipas*, ne sont que des fables d'Ésope qui se trouvent dans toutes nos éditions. Comment l'éditeur de ces fables ne s'est-il pas aperçu de cette identité? c'est ce qui paroît peu concevable. Mais comment ces mêmes fables portent-elles dans le titre le nom de *Syntipas*? en voici, je crois, la raison. Le copiste qui aura rassemblé les pièces du manuscrit de Moscou, aura vu dans le morceau qui précède ces fables, celle de Cyrus, roi des Perses, & de son fils, &c. (*j*) Il aura ensuite trouvé d'autres fables sans nom d'auteur, & il les aura attribuées à *Syntipas*, qui prend le titre de *μυθολογία* dans une épigramme mise avant la

FABLES
D'ÉSOPE.

(*h*) M. de Villoison est d'un avis opposé.

(*i*) Voyez la préface qu'il a mise à la tête des fables de *Syntipas*, philosophe Persan, traduites par un grammairien nommé *Michel Andréopule*.

(*j*) Voyez le titre de cette fable, *Bib. Græc.* de Fabricius, vol. X, page 339.

fable de Cyrus. L'ignorance du copiste qui se fait assez voir dans les fautes de ce manuscrit, autorise encore cette conjecture.

Je ne saurois m'empêcher de rapporter ici une des fables du manuscrit de Moscou, qui seroit bien précieuse si elle n'avoit pas déjà été publiée dans l'édition de Nevelet, sous le n.^o 206. C'est l'apologue de Ménénus Agrippa, si célèbre dans l'histoire Romaine, ou du moins c'est, suivant toute apparence, la pensée originale de cette même fable que Ménénus ne fit que paraphraser, & qu'il employa si heureusement pour faire revenir le peuple qui s'étoit retiré sur le Mont sacré. Voici la fable du manuscrit de Moscou, elle est intitulée *l'estomac & les pieds*.

« L'estomac & les pieds étoient un jour en dispute sur la supériorité de leurs forces. Les pieds disoient à l'estomac :
 » nous sommes plus forts que vous, car nous vous portons;
 » l'estomac répondit : si je ne vous donnois pas de la nourriture, vous ne pourriez pas vous porter vous-mêmes. »

L'antiquité de cet apologue raconté d'une manière trop simple pour pouvoir être la copie de celui de Ménénus, peut servir avec plusieurs autres fables qu'on trouve dans les auteurs anciens dont nous allons parler tout à l'heure, à montrer que tant de fables dont on a fait auteur le moine de Constantinople, ne sauroient lui appartenir. S'il en a pu composer quelques-unes, ce qui ne seroit pas impossible, ce n'est point parmi celles de notre manuscrit qu'il faudroit les chercher. La manière dont celles-ci sont écrites, les distingue trop bien de celles qui ont passé sous le nom de Planude; c'est ce que nous aurons occasion d'observer dans les notes qui accompagneront ces fables. Si Gataker les avoit connues, il n'auroit pas si généralement prononcé que l'auteur de la collection des fables ne sauroit passer que pour un mauvais écrivain (*k*).

Quoi que nous ayons dit cependant du mérite du style

(*k*) *De stylo novi Test.* cap. 30 & 23.

qu'on remarque dans les fables de notre manuscrit, nous sommes bien loin de penser que ces fables contiennent les véritables expressions d'Ésope ; nous croyons au contraire qu'Ésope n'ayant écrit qu'en prose, ce langage non mesuré qui fuit aisément de la mémoire des hommes, n'étoit pas fait pour consacrer ces apologues à la postérité ; aussi avons-nous bien de la peine à retrouver dans les auteurs de l'antiquité une seule fable d'Ésope racontée en forme directe. Les anciens qui ne conservoient que l'esprit de ces fables, employoient presque toujours la forme indirecte, comme on le voit dans Aristote (1) qui cite Ésope plaidant à Samos la cause d'un chef du peuple, & rapportant en sa faveur la fable des sang-sues & du renard. Xénophon (m) n'emploie aussi que la forme indirecte, quand il raconte la fable de la brebis & du chien : *Au temps que les bêtes parloient (n), on dit qu'une brebis se plaignit à son maître ; c'est ainsi que commence la fable qui représente la brebis jalouse de voir le chien mieux traité qu'elle, elle qui fournit du lait, des agneaux & des vêtemens à son maître. Le chien répond : « Mais c'est moi qui vous garde ; sans » moi, exposée à la rapacité des loups, vous ne pourriez jamais jouir en sûreté de vos pâturages. »* Je ne puis m'empêcher de citer encore Lucien (o) qui rapportant une fable d'Ésope, se sert de la même forme que nous venons de voir. La fable est trop belle & trop peu connue pour ne pas mériter d'être rapportée ici en entier. Ésope dit qu'un homme assis sur le bord de la mer comptoit les flots qui venoient se briser contre le rivage, & que se trompant à son compte, il s'en tourmentoît beaucoup, jusqu'à ce qu'un renard qui étoit présent lui dit : « O mon ami, tu te tour-

(1) Rhét. Liv. II, chap. xx.

(m) Dicts mémorables. L. II, page 441, édit. de R. Étienne.

(n) On sait que la Fontaine qui connoissoit bien les anciens, a employé cette même tournure dans une de ses fables.

(o) Voyez l'Hermotime, vol. I, page 829, édit. de Westen.

» mentes pour ceux qui sont passés, cesse de t'en inquiéter, & recommence de nouveau ton compte.» Je pourrais citer encore la fable du pêcheur jouant de la flûte pour avoir des poissons; cette fable est contée par Hérodote (p) d'une manière indirecte; mais cette même fable qu'on trouve dans le recueil de Robert-Étienne, prend la forme du récit direct comme toutes les autres.

Nous ne dissimulerons pas cependant que Maxime de Tyr, qui vivoit sous l'empereur Commode, semble rapporter une fable d'Ésope, comme appartenant véritablement à ce fabuliste (q); mais il est bien difficile d'imaginer que cette fable qui étoit célèbre alors, suivant ce philosophe, & qui se retrouve dans toutes les collections, mais contée d'une manière un peu différente, ait jamais été regardée comme renfermant les propres expressions de son auteur.

Il est donc assez vraisemblable que les fables originales d'Ésope n'existant pas au temps des auteurs les plus anciens, telles qu'elles avoient été composées, elles sembloient appartenir à quiconque vouloit essayer de les traiter comme fit Socrate dans sa prison, jusqu'au temps que Babrias qui paroît avoir précédé Phédre (r), s'en empara & les exprima dans des vers scazons qui méritèrent d'être souvent cités par Suidas. Cela n'empêcha pas que d'autres compositeurs ne s'essayassent en prose sur ces mêmes fables, peut-être parce que les manuscrits de Babrias étoient devenus fort rares, & que les sujets des fables, plutôt que les vers du poëte, étoient restés dans la mémoire des hommes. Les uns employèrent un style nu, froid, sans grâces; les autres firent revivre les expressions des bons écrivains de l'antiquité. Peut-être ces derniers sont-ils antérieurs à Babrias même, c'est ce qu'il est impossible de déterminer; mais

(p) Ἄνδρα φασὶν αὐλητὴν, &c.

(q) Dissert. 33.

(r) Voyez la dissertation de M. Tyrwitt sur Babrias.

on doit regarder comme une rencontre heureuse celles de quelques-unes de ces fables écrites avec soin, & où l'on remarque en général plus de force, d'harmonie & d'élégance que dans la plupart de celles qui ont déjà été publiées.

FABLES
D'ÉSOPE.

J'ai donc cru devoir, malgré les difficultés que me présentèrent tantôt la lecture du manuscrit, tantôt les fautes du copiste, donner le texte entier de ces fables avec des notes & des remarques, qui fissent connoître les rapports que ces fables pouvoient avoir avec celles qui existoient déjà sur le même sujet. Je les donne avec les *affabulations*, quoique celles qui se trouvent jointes à ces fables, aient été simplement mises en marge comme n'étant pas de l'auteur de ces apologues, & il faut convenir que la plupart de ces *affabulations* ne méritent guère de lui appartenir; mais j'ai cru ne pas devoir priver le public de tout ce qu'un manuscrit si curieux pouvoit lui présenter. Voici ces fables; le titre de chacune d'elles sera mis à la tête de la traduction qui suivra le texte. Le manuscrit ne présente point de titre; nous chercherons dans notre traduction à conserver autant qu'il sera possible les formes du style & les expressions de l'original.

F A B L E I.^{re}

Αἰτῶντι νηπίῳ καὶ κλαίουσι ἡπείλει ἡ γράῤῥ, εἰ μὴ ἡσυχάσαι, τῷ λύκῳ ῥίψαι. Ὁ δὲ λύκος τὴν γράῤῥ ἀληθεύειν νομίσας, ἐκαρτέρησε μέγας ἐσπέρως πεινῶν. Μηδὲν δὲ λαβὼν καὶ εἰς τὸν κυνέον ἀπαντῶν, ἤρξατο πῶς οὐκ εἰσῆλθαι καὶ εἶναι ὡς αἰεὶ; οὐδέ ποτε τις πιστεύσας κυνακί, ἀβλαβὴς ἀφαιμίνει.

Ὅτι κυνῆς ἐλπίσιν ἀπαντᾷ ὁ πεινῶν κυνακῶν ὁμιλίας.

LA VIEILLE ET LE LOUP.

Une vieille menaçoit un enfant qui pleuroit & demandoit quelque chose: « Si tu ne t'apaises, dit-elle, je te jetterai

au loup.» Le loup croyant que la vieille disoit vrai, eut le courage de souffrir la faim jusqu'au soir. N'ayant donc rien attrapé de toute la journée, il retourne vers sa compagne qui lui demande pourquoi il ne revenoit pas avec quelque butin comme à l'ordinaire? « Quiconque se fie à une femme, dit-il, en éprouve toujours du dommage. »

Remarque.

Page 70.

Cette fable se trouve dans tous les recueils d'apologues; mais avec des différences assez considérables. Elle est dans les premières éditions, entièrement semblable à celle que Robert-Étienne a trouvée dans un ancien manuscrit de la bibliothèque du Roi; mais elle n'a rien de commun avec la nôtre pour la forme & pour le style. Aphthonius a traité le même sujet, mais avec moins d'intérêt & d'agrément. On retrouve cet apologue dans la dissertation de M. Tyrwith sur Babrias; ce savant observe que cette fable est la première dans le manuscrit de Bodley dont il l'a tirée, ainsi que dans le recueil de fables latines qu'Avienus a imitées d'Ésope; & il semble porté à croire qu'elle étoit aussi à la tête de la collection de Babrias.

Page 22.

Quoique cette fable soit contée à peu-près de la même manière dans notre manuscrit & dans celui de la bibliothèque Bodleyenne, il y a cependant quelques différences qu'on pourra reconnoître en les comparant. Au reste, la fable du manuscrit Bodleyen que M. Tyrwith rapporte, est du nombre de celles qu'il cite pour montrer que les fables de son manuscrit qui, pour le fond des choses, se rapportent à celles des éditions, renferment des mots plus poétiques & des phrases plus élégantes que celles de toutes les collections. Ce que ce savant dit en l'honneur de son manuscrit, convient parfaitement au nôtre, puisque les expressions sont les mêmes dans l'une & l'autre fable, qu'on y trouve également un vers choliambe au milieu.

Ἐλατέρνησε μέλεις ἐσπέρας πεινῶν,

& que

& que le commencement & la fin s'éloignent peu de la forme de ce vers. J'observerai seulement que le copiste du manuscrit de Bodley ne sachant pas que le mot ἀπὲν qui commence la fable, pouvoit exister sans régime, y a ajouté le mot τροφήν qui est ridicule ; car, comment une mère menacerait-elle son fils de le jeter au loup parce qu'il demanderoit du pain ? La Fontaine a imité cette fable d'une manière qui lui est absolument propre. La morale de l'apologue lui est aussi toute particulière ; elle n'a rien du ton épigrammatique contre les femmes qui est à la fin de notre fable, ce qui est assez commun chez les anciens ; elle peint les vrais sentimens de la maternité, en rappelant le proverbe Picard :

Biaux chires leups n'écoutez mie
Mère tenchent chen fieux qui crie.

F A B L E I I.

Ἀνδρῶνα συνεβέλενε χελιδὼν τοῖς ἀνθρώποις συνδναί, καὶ ὁμορροφεῖν
ὡς οὐκ εἶναι. Ἡ δ' ἔφησε, οὐ θέλω λύπην πῶν παλαιῶν μοῦ συμφορῶν
μεμνηθεῖς, καὶ ἀλλὰ τότῳ ἔτι ἐρήμοις οἰκήσω.

Ὅτι ἐτύγχανέ πινι λυπηθῆναι, καὶ τὸ τόπον φεύγει εἶδα ἡ λύπη
ζωέει.

L'HIRONDELLE ET PHILOMÈLE.

Une hirondelle conseilloit à Philomèle de vivre comme elle au milieu des hommes, & d'habiter sous le même toit avec elle. Philomèle lui répondit : « Je ne veux point me rappeler la douleur de mes anciennes infortunes, & « c'est pour cela que je veux habiter les déserts. »

Remarque.

Cette fable se trouve dans Nevelet, au n.^o 152, avec quelques légères différences qui sont dûes en partie à la négligence du copiste de notre manuscrit; mais on voit dans Nevelet, à la suite de cette fable, une prolongation de récit qui vient de la main de quelque pieux solitaire, comme M. Jean Ernesti (f) l'avoit observé avant nous. Hudson & M. Ernesti après lui, & l'édition d'Oxford, ont retranché ce supplément de leur édition. On ne le trouve point dans notre manuscrit, & on pourroit en conclure que ce manuscrit est plus ancien que celui de Nevelet. Voici la traduction de cette addition subreptice : ainsi l'hirondelle est semblable aux hommes qui vivent dans le monde, tandis que le rossignol ressemble aux moines qui vivent dans la retraite en servant Dieu.

Cette fable est la dernière de celles de la collection de Babrias; elle est exprimée en treize vers, dont la prose que nous venons de lire ne semble être qu'un extrait un peu trop succinct. M. Tyrwith (t) la restitue au vrai Babrias; elle paroît en effet écrite d'un meilleur style que les autres, elle a l'étendue nécessaire, elle est contée avec beaucoup de naturel & de simplicité, & il ne faut pas s'étonner qu'elle ait inspiré à la Fontaine une imitation aussi charmante que celle qu'il nous en a donnée.

Je me contenterai de citer un seul vers de Babrias, pour montrer comme la Fontaine savoit traduire & saisir l'esprit de son auteur.

Πρῶτον βλέπω σε σήμερον μὲν Θράκην.

Je ne me souviens pas que vous soyez venue
Depuis les temps de Thrace habiter parmi nous.

(f) Voyez le n.^o 149 des fables qu'il a publiées à Leipzig en 1781.

(t) Voyez sa Dissertation déjà citée.

La Fontaine a saisi dans cette imitation le véritable sens de cette expression *μετὰ Θράκην*, qui a fait quelque peine à M. Tyrwith (u).

FABLES
D'ÉSOPE.

FABLE III.

Αἶψα καὶ ὄνον ἔπειρέ τις. Ἡ δ' αἶψ' ἐφρονήσασα πρὸς ὄνον, ἀλγὺς
τὸ πείπειν καὶ τρυφήν, εὐφρονικῶς συνεβόλευε λεγούσα· ἀπειρεῖα
κολάζη, ποτὲ μὲν ἀλήθειαν, ποτὲ δ' ἀχρηστέον (x), ὅτι ληπτοὶ οὐκ
ἑαυτοὶ ποτίσας, πρὸς βοήθῳ κρημνιάσκη. Παιδείς ἐν ὁ ὄνος, ἐποίησεν
ὡς ἐδιδάχθη, ὅθεν καὶ σωυετέρεον. Ὁ δ' διασότης ἀμφοτέρωθεν χαλίσας
τὸ ἰατρὸν, βοηθεῖν πρὸς ὄνον ἤπειτο. Ὁ δ' πόμα τέτω δι' αἵματος πνευ-
μόνος κατασκευαστὴν κερύσαι ὀρίσατο, καὶ οὕτω τὴν ὑγίαν τυχῶν,
θύσαντες πόνον τὴν ἀθλίαν αὐτεπίβουλον αἶψα, τὸ ὄνον ἰατρῶν.

Ὅστις κατ' ἐπέρου δόλον μηχανᾶται, ἑαυτῷ ὅτι πῶν χακῶν αὐτοῦ
γένηται.

LA CHÈVRE ET L'ÂNE.

Un homme avoit une chèvre & un âne : la chèvre portant envie à l'âne, parce qu'il étoit mieux nourri, lui donna un conseil trompeur & lui dit : « Vous êtes battu sans ménagement, soit en broyant le grain, soit en portant votre charge ; faites comme si vous étiez épileptique, & précipitez-vous dans un fossé : » L'âne se laissant persuader, fit ce qu'on lui avoit enseigné, & se brisa tout le corps. Le maître envoya sur le champ de tous côtés chercher un médecin, & le pria de donner quelque secours à son âne. Le médecin ordonna de préparer pour le malade une potion faite avec le poumon de la chèvre, & promit qu'avec ce remède il recouvreroit la santé. Ainsi le maître & le médecin

(u) Voyez la Dissertation déjà citée.

(x) On lit dans Nevelet *αχρηστέον*, qui semble être plus exact ; cependant le mot *αχρηστέον* se retrouve plusieurs fois dans notre manuscrit, & cette leçon est confirmée par Hésychius.

sacrifièrent cette chèvre malheureuse qui s'étoit elle-même attiré son infortune, & l'âne fut guéri.

Remarque.

Nevelet a rapporté cette même fable au n.^o 156 de sa collection ; quelque ressemblance qu'il y ait dans le narré de l'édition de Nevelet & de notre manuscrit, on est étonné des différences qui s'y trouvent, & qui sembleroient faire croire que la fable de Nevelet a été copiée de mémoire par un copiste, à qui les meilleures expressions n'étoient pas familières. Par exemple, au lieu de cette expression harmonieuse & vive τῷ βόθρῳ χρημαίδητι, le copiste de la collection de Nevelet dit, συνεβλέπει κατὰ πτεσὶν ἐν τινὶ βοθρῷ. D'ailleurs, le discours de la chèvre qui est direct dans notre manuscrit, est, comme on le voit, indirect en grande partie dans l'édition de Nevelet, ce qui ôte toute la grâce & la vivacité du récit. Ceux qui seront curieux de comparer l'une & l'autre fable, y trouveront encore d'autres différences.

F A B L E I V.

Αἰπόλος αἶγας πρὸς μαινδρὰν ἐνεχάλειτο· μῦς δ' ἔξ αὐτῇ ἐν πόσιν πρὸς δροσὲα κρατηθεὶς, ὁ ποιμὴν χάτ' ἐκείνης λίθον ἀφῆκε, καὶ εὐτόχως βαλὼν, τὸ κέρας συνέτριψεν ὅθεν καὶ ἐδυόπει τ' πετρωθεῖσαν, ἀνέκφραστον τῷ κυρίῳ ἀνατηῆσαι τὸ δράμα. Ἡ δ' ἐφῆσε· καὶ ἂν ἐγὼ σιωπήσω, τὸ κέρας κεράζεται.

Τῆς αἰτίας πρὸς δόλου ἔσσης, ἀδύνατον ταύτην ὀπιχάλυσαι.

LE BERGER ET LA CHÈVRE.

Un berger rapeloit ses chèvres vers l'étable ; une d'elles s'oublioit au milieu des délices d'une prairie humide : le berger lui lance une pierre & la frappe si juste, qu'il lui brise une corne. Confondu de cet accident, il la supplie d'en bien garder le secret à son maître ; la chèvre lui répond : « Eh ! quand je me tairois, ma corne le publiera pour moi. »

*Remarque.*FABLES
D'ÉSOPE.

On peut faire ici la même observation que sur la fable précédente. Cet apologue existe dans l'édition de Nevelet au n.^o 154, mais avec un style si différent, que les plus belles expressions ont disparu, ou sont changées dans des expressions lâches ou communes. Je ne citerai que la dernière qui termine cette fable, & dont tout le monde peut sentir la beauté, τὸ κέρας κέραζται, *cornu clamabit*. Voici comme elle se trouve paraphrasée dans Nevelet: πρὸς ὅλον ὅτι πᾶσι τὸ κέρας μὲν κελασμένον, *patebit omnibus quassatum meum cornu*.

FABLE V.

Αἱ δρυὲς κατεμέμφοτο τῷ Διὶ, λέγουσαι, ὅτι μάτην παρήχθημεν ἐκ τῆς βίᾳ; ὑπὲρ πάντα γὰρ τὰ φυτὰ βιάως τ' τομὴν ὑφίσταμεθα. Καὶ ὁ Ζεὺς, ὑμεῖς αὐτὰ ἀπὸ τοιαύτης ἑαυτὰς καθεστήκατε συμφορᾶς· εἰ μὴ γὰρ τὸς πελικοὺς ἐγεννᾶτε, καὶ πρὸς τεκτονικὴν καὶ γαργικὴν ἔρησιμοι ἦτε, οὐκ αὖ πέλεκυς ὑμᾶς ἐξέκοπεν.

Αἱ τοί πινες ἑαυτοῖς τῶν κακῶν κατασάντες, τ' μέμνην ἀφροσύνης πᾶσι τῶν θεῶν.

LES CHÊNES ET JUPITER.

Les chênes accusoient Jupiter: « C'est en vain, disoient-ils, que nous avons reçu la naissance, puisqu'entre tous les arbres, nous sommes les plus sujets aux coups violens de la coignée. » Jupiter leur répondit: « C'est vous-mêmes qui êtes les auteurs du malheur dont vous vous plaignez, car si vous n'aviez pas engendré des manches de coignée, & si vous n'aviez pas été utiles à l'art de la construction & du labourage, la coignée ne vous auroit jamais frappés. »

Remarque.

Cette fable est à la tête de celles que M. Tyrwith a publiées d'après le manuscrit Bodleyen. Il s'en sert pour

FABLES
D'ÉSOPE.

montrer que la plupart des fables de son manuscrit ne sont souvent composées que des fragmens de Babrias que Suidas nous a conservés (y) ; mais cette fable, dans le manuscrit Bodleyen, est contée avec une concision & une sécheresse qu'on ne retrouve pas dans la nôtre, laquelle présente dans son entier un rythme & une harmonie presque poétique. Cette même fable est renfermée dans la collection de Robert-Étienne, sous une forme un peu différente ; elle est intitulée *les bûcherons & le pin*, & commence ainsi : *Δρυοτόμοι ἐχίζον πινὰ πίνκλιν* ; elle est encore plus courte que celle du manuscrit Bodleyen ; il n'y est pas question de plaintes à Jupiter. Nevelet au n.^o 182, rapporte aussi cette fable avec la même brièveté & presque les mêmes termes que l'édition de Robert-Étienne, mais les personnages y sont rétablis comme ils doivent l'être ; *le chêne & les bûcherons*. Au reste, les deux fables de Nevelet & de Robert-Étienne, semblent avoir un rapport plus direct avec une autre fable de notre manuscrit, intitulée *le chêne*, que nous trouverons ci-après, n.^o 22.

F A B L E V I.

Ἀλέκτορες δύο δι' ὄρνεις ἐμάχοντο· τότε τις ἵστασθαι θυμὸν ἔχειν αὐθρόποις πανόμοιον. Ὁ τῇ μάχῃ οὖν ἡπάθεις ἀγὰρ ἢ ἑτέρου περρότητος, ὅκ' ἡνία πιν, καδυποδὺς τ' λοχμῶν, ἐκρύβη. Ὁ δ' ἑτέρου βρειθυόμηνος, ἀγὰρτον ἐξεβόησε, τῷ δωματος ὑπερῆας. Τῷτον ὃν αἰετὸς καταπὰς ἀφῆρπασε, καὶ ἐπιθνήσκατο. Ἐμεινεν οὖν ὁ δειλότερος τε καὶ ἀδυνάτερος τῆς θηλείης, ἐκ τοῦ ἀμαχὸς τε καὶ ἀφθονος.

Ἐπὶ τύχῃ καὶ αὐδρείᾳ ὃ δεῖ πινὰ μέγα καυχᾶσθαι.

LES DEUX COQS.

Deux coqs combattoient pour la possession de leurs femelles ; on dit que ces animaux ont des passions fort

(y) Voyez la Dissertation déjà citée.

semblables à celles des hommes. L'un d'eux vaincu dans un combat par la vigueur de son adversaire, alla dans quelque coin obscur se cacher sous quelques broussailles ; l'autre tout enflé de sa gloire, monte sur les toits, & se met à chanter à plein gosier. Un aigle en passant le surprend, l'enlève & s'en nourrit : il ne resta donc plus pour les femelles que le plus lâche & le plus foible, qui les posséda désormais sans combat & sans rival.

Remarque.

La collection de Robert-Étienne nous fait connoître cette même fable, mais contée plus brièvement & plus sèchement : le commencement seul y est conservé avec cette réflexion sur la ressemblance des hommes & des coqs. Il est donc vraisemblable que la fable de Robert-Étienne n'est que l'abrégé de la nôtre. Celle qu'on trouve dans la collection de Planude sur le même sujet, y a beaucoup moins de rapport pour le style. On n'y retrouve point la réflexion dont nous venons de parler, ni aucunes de ces expressions harmoniques & poétiques dont la nôtre est remplie.

Cette même fable est dans Aphthonius; on la retrouve encore dans le recueil de celles qui sont attribuées à Syntipas; mais elle semble n'être pas achevée, car elle finit à l'enlèvement du coq victorieux. La Fontaine, comme l'on fait, a traité ce sujet, mais d'une manière si supérieure qu'il a su en faire un poëme varié, où le ton simple, le ton épique, le ton moral se trouvent réunis, & nous présente, comme presque dans toutes ses fables, un assemblage de beautés que les anciens n'ont pas connu dans ce genre.

F A B L E V I I.

Ἀλιεύς τῇ θαλάσῃ δίκτυον ἐμβαλὼν, ἰχθύων μεγίστων ἢ μικροτάτων (ζ) ἐγκρατὴς γέρονε. Τὸ δίκτυον οὖν ὅπως ἐφαπλώσας

(ζ) Lisez σμικροτάτων.

ἐν γῇ, τῷ δὲ ὑπελῶ ἀπετέρητο, τῆς τευμαλιᾶς ἀλγιδραΐτων, καὶ
τῇ ὑγρᾷ προσφυγόντων. Εὐφρονεῖται γὰρ οὗτος ὅτισι μάλιστα καὶ
μέγιστα, τῷ ἐλαχίστῳ ὑπερφρονῶν.

Εὐκολον εἰς σωτηρίαν τὸ ὑπελές· οἱ λαμπροὶ δὲ τῇ δόξῃ μάλιστα ἀν
ἀλγιδρῶσι τὰς κινδύνους.

LE PÊCHEUR.

Un pêcheur jetant son filet dans la mer, se vit maître à l'instant de différens poissons, les uns fort gros, les autres fort petits. Il étend son filet sur le rivage, & bientôt les plus petits passant à travers les mailles, s'enfuient vers l'élément humide & sont perdus pour le pêcheur, qui dédaignant tout ce menu fretin, ne s'occupoit qu'à saisir les gros poissons.

Remarque.

Cette fable ne se trouve qu'au n.^o 157 de la collection de Nevelet; mais elle y est racontée dans un style si décharné & d'une manière si peu exacte, qu'elle perd tous ses agrémens & qu'on n'y sent plus l'intention qu'elle doit exprimer. Voici le commencement de cette fable : Ἀλιεύς τὸ πρὸς ἄρῃ δικτυόν ἐκ τῆς θαλάσσης ἐκβαλὼν . . . Il n'est personne qui ne soit frappé de l'impropriété du mot ἐκβαλὼν placé en cet endroit; car ἐκβαλὼν n'a jamais voulu dire *extrahens*, mais *ejiciens*. Il y a lieu de croire que cette faute vient de quelque mauvais copiste, qui a copié de mémoire la fable de notre manuscrit & en a mal retenu les mots & le sens. Le reste de la fable le prouve encore mieux : τῷ δὲ μεγάλων ἰχθύων ἐγκρατὴς γέροντι. Ces deux derniers mots se trouvent dans notre fable, & c'est une expression particulière qui doit en avoir été tirée; mais le copiste ignorant a oublié que le pêcheur n'avoit pas seulement pris de gros poissons, mais de petits, autrement la fable n'auroit plus eu de sens: le copiste continue, καὶ τῶν ἐν τῇ γῇ ἀπλωσας. Notre fable que je regarde comme la fable originale, dit que le pêcheur
développa

développa son filet sur le rivage; le copiste de Nevelet dit que le pêcheur développa les poissons. Je ne fais comment M. Ernesti (a), en publiant cette fable telle qu'elle est dans Nevelet, n'en a pas relevé les inepties, & s'est contenté d'en critiquer l'affabulation.

FABLE VIII.

Ἀνὴρ τις ἐχθραίνων ἀλώπεκι λείπει τούτης ῥαδιουργίαν, ὅτι πολὺ ταύτῃ μᾶλλον τοῦ καταχθῆν, πωρῆσαι ἐμπεχέσαστο, καὶ τυπὶον ἐλαίῳ βαπτίσας, τῇ κέρκῳ ταύτης προσδίδας, ὑφῆψε (b) πυρὶ. Ταύτῃ δὲ ὁ δαίμων εἰς τὰς ἀρούρας τῶν ποινητῶν καὶ τὰς ἀγροὺς καθωδήγησεν ἃ δὴ καὶ κατέχευεν, ὥστε γὰρ ἦν θέρους ἀκμαστομένη. Ἡκολούθη τούτῳ αὐτῇ βοῶν ὁ παλαίπαρος ἑαυτὸν τε ὀδυρόμενος, καὶ τὴν οἰκίαν ὀπινόας καταμεμφομένης.

Ὅτι φράζον εἶναι λέγει, καὶ μὴ ἀμέτπως θυμοδοταὶ δὲ ὀργῆς γὰρ πολλάκις μεγίστη βλάβη τοῖς δυσоргίοις ἐγγίγνεται.

LE RENARD ET LE PAYSAN.

Un homme qui en vouloit à un renard pour quelque trait de malice qu'il en avoit éprouvé, fit le projet de le saisir & de s'en venger de bonne manière. En effet, prenant un morceau d'étoupe qu'il arrosa d'huile, il l'attacha à la queue du renard & y mit le feu; mais un dieu mal-faisant ayant poussé ce renard dans les champs de celui qui avoit cherché à se venger, les brûla tous, car c'étoit le moment de la moisson. Le pauvre homme cependant suivoit le renard en criant & déplorant son malheur, & condamnant lui-même la pensée à laquelle il s'étoit abandonné.

Remarque.

Cette fable se trouve contée un peu différemment dans

(a) J. Ch. Gof. Ernesti Fab. Æsop. Lipsick, 1781.

(b) Le texte semble présenter ὑφῆψε. Ce ne sera pas la seule fois que nous verrons la syllabe *au* substituée à la lettre *ε*. Le P. Montfaucon, dans sa Paléographie, page 236, nous apprend que dès le ix.^e siècle, les meilleurs copistes Grecs changeoient souvent *au* en *ε*, & réciproquement.

F A B L E I X.

Αἴηλθε τις ἐν ὄρει κυνηγίῳ χάριν. Ἰδόντα δ' αὐτὸν ἅπαντα τὰ
 θηρία μακρὰν ἄχοντο. Λέων δ' ὁ μόνος παρὸς μάχην μετακλήτε
 αὐτὸν. Ὁ δ' τὸ βέλος ἀφείς, χαμῶος τ' ἰχθυὸν ἐτραυμάτισεν εἰπόν,
 ἴδε τ' ἐμὸν ἄγγελον παῖς, οἷος ἔστι, καὶ αὖτις δὴ τ' ἐμὴν ἰχθὺν
 δοκιμάσας. Ὁ δ' λέων βληθεὶς φεύγων ὄρμησεν ἀμετασπρί. Ἀλώπηξ
 δ' τότε συνήντησε, καὶ παρρεῖν συνέβλεπεν. Ἐφη δ' αὐτός, οὐδαμῶς
 με πλανήσας δόλιε. Ἐπεὶ γὰρ τοιοῦτοι πικρὸν ἄγγελον ὁ ἄνθρωπος
 ἔχει, εἰάν αὐτὸς μοι ἐπέλθῃ, πῶς αὖ ποιήσω;

Ὅτι ἐκ τῆς ἀρχῆς τὸ τέλος δεῖ προῖδεῖν, καὶ ἑαυτὸς περὶ σώζειν.

(c) Ce mot subsiste dans l'édition d'Oxford, où l'on a tâché de corriger par une paraphrase ce que ce mot a d'irrégulier.

(d) *Omissâ fabularum appendice Neveletinâ... satis mendosâ ac sæpè vix græcâ.* Voyez la préface de l'édition de ses Fables.

Un homme alla sur une montagne pour le plaisir de la chasse : tous les animaux en le voyant s'enfuirent & s'éloignèrent ; le lion seul osa le défier au combat. L'homme lui lança un trait si bien ajusté, qu'il perça l'animal redoutable : « Tiens, lui dit-il, voilà mon premier messager, & bientôt après tu éprouveras ma vigueur. » Le lion blessé se mit à fuir sans regarder derrière lui. Le renard le rencontra & lui conseilla de reprendre courage : « Tu ne me séduiras pas, trompeur que tu es ; puisque cet homme a des messagers si amers, que ferai-je s'il vient m'attaquer lui-même ? »

Remarque.

On trouve cette même fable au n.^o 283 de l'édition de Nevelet, 1610 ; mais elle y est si corrompue, qu'elle en est tout-à-fait inintelligible. Nevelet ne paroît pas s'être aperçu alors de ce qui manquoit dans le texte, & il traduit, *vulneratus leo fugæ se credidit, aiens : nequaquam me decipies* ; mais il paroît qu'il corrigea son omission dans une édition plus soignée ; celle d'Oxford rétablit la vraie leçon, sans doute d'après cette édition postérieure. Il seroit aisé de remarquer entre la fable de notre manuscrit & celle des imprimés, quelques différences assez considérables pour le style ; mais il est impossible de pouvoir tout dire dans ces sortes de remarques, & d'ailleurs les savans pour qui elles sont faites, ont bien moins besoin d'être avertis de ces différences, que d'être invités à faire les comparaisons qui les leur rendront sensibles.

F A B L E X.

Ἀνὴρ τις ὄντι τε καὶ ἵππου κύριος ἦν. Μακρὰν οὖν τελλομένην πορείαν, ὁ ὄνος αὐτοῦ βιάμενος ἀχθόμενος, διὸ ἔφησε πρὸς τὸν ἵππον ; συγχάμφοθι μοι, καὶ ἄρτι μακρόν τι ἐκ τῆς φορτίου μου, εἰ μὴ θανεῖν με βύλει πρὸς χειρὸν. Τὸν ἵππος δὲ μὴ παιδόντος, ἡ παρηγορία τῷ ὄντι εἰς ἔργον ἀπέβη, καὶ ἐθανάτωσεν ὁ ὄνος κατὰ σκοπὸν γεροντός. Ἀπαντοῖνται

Uuuu ij.

τὸ βάρος αὐτῆς καὶ τὸ πρηνὲς ὄντος, ὃ ἵππος ἦρε, καὶ μὴ βυλόμενος. Ὅθεν καὶ ἀπεκλάμετο λέγων, οἴμοι ὁ ἀδύλιος τί πέπονθα; μικρὰς πινος γὰρ ρομφαίας τὸ ὄνον μὴ ἀξιώσας, ἐμαυτῶς μεγάλης ἀχρηστίας καὶ ἀνείκελος γέγονα. Πείσομαι δὲ ποτε καὶ αὐτὸς τὸ πρηνὲς ὄντα, καὶ ἀνείκελος ὢν ἀμετρίαις τερνθήσομαι καὶ ζωῆς.

Ὅτι οἱ ἐνδοξοὶ τοῖς ἀπεινοῖς κοινωνοῦντες ἐν βίῳ, σώζονται καὶ ζώοντες.

LE CHEVAL ET L'ÂNE.

Un homme avoit un cheval & un âne; l'un & l'autre faisoient ensemble une longue route. L'âne se trouvoit fort chargé, il s'adresse donc au cheval & lui dit : « Ayez pitié » de moi & prenez un peu de ma charge, si vous ne voulez me voir mourir sur l'heure. » Le cheval ne l'écoutant pas, la prédiction de l'âne s'accomplit; accablé de fatigues, il succomba. Le cheval fut donc obligé de prendre malgré lui la charge du mort & sa peau; désespéré alors il disoit : « Malheureux, qu'ai-je fait? pour un petit secours que j'ai » refusé à mon compagnon, je me suis attiré un grand fardeau » sur le corps. J'aurai à mon tour le sort de l'âne, & je me » verrai, avant le temps, privé de la vie par les suites même de mon orgueil. »

Remarque.

Cette fable se retrouve dans les premières éditions de Planude, & dans la collection de Robert-Étienne, p. 60; mais la narration est fort différente de celle de notre manuscrit, & si je ne craignois de multiplier trop les citations, je rapporterois ici le discours du cheval, tel qu'il est dans les imprimés, pour montrer la différence que le style seul peut mettre dans les pensées, ou avec combien la complainte du cheval dans notre fable est exprimée d'une manière élégante & sensible. Dans les imprimés, voici avec quelle sécheresse elle est rendue: *Hei mihi miserrimo, quid mihi obigit afflictio! quia enim parvum oneris nolui accipere, ecce omnia gesto & pellem.*

La Fontaine a imité cet apologue d'une manière bien agréable, dans la fable qui commence par cette morale : FABLES
D'ÉSOPE.

Dans ce monde il se faut l'un l'autre secourir :

Si ton voisin vient à mourir ,

C'est sur toi que le fardeau tombe.

Peut-être cependant la moralité de la Fontaine ne présente-t-elle pas une vérité aussi instructive que celle de l'affabulation de notre manuscrit : *Quand les grands se communiquent aux petits, ils s'assurent réciproquement leur vie & leur conservation.*

Le sujet de cette fable étoit encore connu dans l'antiquité sous d'autres noms. Plutarque raconte (e) que le bœuf s'adressant un jour au chameau qui servoit le même maître & qui refusoit de le soulager, lui dit : « Tu auras bientôt à me porter, moi & ma charge ; » ce qui arriva en effet dès que le bœuf eut succombé. Plutarque applique cette fable, dont il ne nomme point l'auteur, à l'ame de l'homme, laquelle s'épuise en travaux différens, & se voit bientôt obligée, à la première infirmité, d'abandonner l'étude pour souffrir avec le corps.

J'ai cru ce petit morceau de Plutarque assez curieux pour mériter d'être cité ici ; il peut servir à montrer l'usage que les anciens faisoient des apologues, & comme ils les employoient suivant le sens qu'ils vouloient leur donner.

F A B L E X I.

Ἄρκος μεγάλης ἐκασχάτο ὡς φιλόφρονος ἔσται, ἐπεὶ νεκρὸν
ζῶμα οὐκ ἐοῖσι. Πρὸς ἣν ἀλώπηξ ἔειπε, εἶθε νεκρὸς εἴλκεις, καὶ
μὴ τὸς ζῶντας.

Κατὰ ὑποκριτῶν καὶ πλεονεκτῶν, ὑποκρίσθαι καὶ πλεονεξίᾳ ζώντων.

(e) Vid. *Præcepta de sanitate*, in fine.

L'OURS ET LE RENARD.

Un ours se vantoit hautement d'être fort humain, parce qu'il ne dévorait pas de cadavres. Le renard lui dit : « Plût au ciel que tu déchirasses les morts, & que tu épargnasses les vivans ! »

Remarque.

Cette fable si ingénieuse, si précise & si morale, ne se trouve dans aucune des anciennes éditions, excepté dans le supplément de Nevelet, au n.^o 168, mais avec quelques différences qui peuvent être aisément remarquées. La fable de notre manuscrit semble être la fable originale, à laquelle on aura ajouté dans la suite quelques particularités inutiles ou de mauvais goût. Par exemple, on voit dans la fable de l'édition de Nevelet, que *le renard se mit à rire*. Celui qui a défigurée cette fable, a mis dans la narration que les ours passent pour ne point manger de cadavres. Cette remarque incidente gâte la simplicité du récit & lui ôte toute la vivacité.

Suidas au mot *ἄρκος*, cite le commencement de la fable, sans citer Babrias.

Φιλῆν ἄνθρωπον ἐκτόπως ἦνχει.

FABLE XII.

Ἀεὺρή παχίδας γεωργὸς ἐτήσατο χεῖ τῷ τ' ἀπόρον βιβροσκο-
μῶν γεράων. Σὺν αὐτῇς ἐν εἰρήφει καὶ πελαργόν. Οἱ δ' ἐρμῶς
ἠντιόλει τῷ ἀφεθῆναι οὐ γὰρ εἰμὶ γεράων, ἔλεγεν, ἀλλὰ πελαργός,
τὸ δουρίεστον ζώων, καὶ τοῖς πατράσιν ἀνοϊκώτατον. Ἰδὲ γὰρ μοῦ
καὶ τ' ἡροῖαν ὡς ὑοχ ὁμοία ἐκείνης. Οἱ δ' ἔφη· ὅκ οἶδα τί λέγεις.
Ἐγὼ γε σὺν αὐτῇς σε κατέχον, καὶ τ' ὁμοίαν ψῆφον ἐπιτάξαι σοι
μέλλω.

Ὅπ' ἐπιτοφαιὲς τὸ συγκοινωνεῖν κακοῖς, καὶ ἐπικίνδυνοι.

DES MANUSCRITS DU ROI. 711
LE PAYSAN ET LA CIGOGNE.

FABLES
D'ÉSOPE.

Un paysan tendit des filets contre les grues qui venoient manger son grain ; il arriva qu'il prit une cigogne avec les grues. La cigogne le supplia vivement de la laisser aller : « Je ne suis point une grue, je suis une cigogne, le plus religieux de tous les animaux, celui de tous qui a le plus « d'attachement pour les auteurs de ses jours ; voyez ma « couleur, elle n'est point semblable à celle des grues. » Le paysan lui répondit : « Je ne fais ce que tu veux dire ; je t'ai prise avec elles, & je te destine le même sort. »

Remarque.

Cette fable se trouve dans la collection de Nevelet au n.^o 175, & dans celle de Robert - Étienne ; mais comme il arrive assez souvent, ce qu'on trouve dans l'une n'est que la copie exacte de l'autre. Il est cependant assez étonnant que la même faute se rencontre dans l'une & dans l'autre, & que le mot γέρας y soit au masculin ; on y lit : *σπρέυσας ὃ γέρας (f) τὸς ὃ ἀπορὸν φθείροντας, σὺν αὐτοῖς καὶ πελαργὸν εἰλήφει.*

Le copiste qui a dénaturé cette fable en la copiant, n'a pas trop bien réussi, comme on voit, en changeant les mots harmonieux qui commençoient cette fable, καὶ τῷ ὃ ἀπορὸν βίβροσκομῶν γέρας. On trouveroit encore d'autres changemens dans cette fable qui ne sont pas plus heureux.

F A B L E X I I I.

Ἀνὴρ τις μεσῆλιξ δύο ἔχεν ἐπάρας. Ἡ μὲν ἐν αὐτῶν τῶν γέρας
παραέκοπεν, ἡ δὲ τῇ νεότητι ἠκμαζεν. Ἐπλήν οὖν ἡ μὲν γέρας τὸ
μεγάγχρωον τῷ πελῶνι κύνειον ὃ κεφαλῆς, καὶ τῷ πύργου ἡ

(f) L'édition d'Oxford est très-fautive en cet endroit ; on y lit (γέρας) γέρας τὸς ὃ ἀπορὸν φθείροντας. Σὺν αὐτοῖς, εἴς. On y voit ainsi les deux genres employés & confondus à la fois.

πευφερεῖ δὲ πάλιν ἐθέλει τὰς λευκάς. Οὕτω τοίνυν ποῖσαι ἀμφοτέρω φαλακρὸν τὸ τελευτάλιον καὶ βρεφύλλιον ἀπειργάσαιτο, οἷος δὲ καὶ ἦν τῶς φρεσίν.

Ὅτι ὀλέθειον τὸ γυναιξὶ δουλοῦν ἑαυτὸν.

L'HOMME ET LES DEUX COURTISANNES.

Un homme entre deux âges avoit deux maîtresses; l'une avoit presque fait son temps (g), & l'autre brilloit de toute la fleur de la jeunesse. La vieille arrachoit de la tête & de la barbe de son amant les poils noirs; la jeune en moissonnoit tous les blancs: ainsi l'une & l'autre l'ayant bientôt rendu chauve, firent de cet infortuné un véritable enfant, tel qu'il l'étoit déjà par la foiblesse de son esprit.

Remarque.

Cette fable se trouve dans le supplément de Nevelet; n.º 165, mais avec cette foiblesse ou cette impropriété d'expressions que les savans ont remarquée dans toutes les fables de cette appendice, & que nous avons eu occasion d'observer dans les comparaisons que nous en avons faites avec les fables de notre manuscrit. Robert-Étienne nous présente la même fable exprimée encore plus brièvement, mais sans aucun agrément dans le style. On y trouve même dès le commencement une impropriété d'expressions assez singulière: au lieu de ces mots ἀνὴρ τις μεσσηλιξ, on lit ἀνὴρ τις μέσσην ἔχων ἥβην. Peut-être le rédacteur de cette fable étoit-il assez ignorant pour ne pas juger de la propriété du mot μεσσηλιξ. Peut-être aussi est-ce une glose marginale, une explication qu'un copiste ignorant a ensuite fait passer dans le texte.

Phédre qui a imité cet apologue, semble s'être attaché

(g) Je me suis servi de cette expression devenue triviale, pour me rapprocher un peu de celle de l'auteur.

à rendre ce mot *μεσλήξ*, que la Fontaine exprime si bien par ces vers :

Un homme de moyen âge
Et tirant sur le grifon.

Phédre a dit :

*Ætatis mediæ quemdam mulier non rudis
Tenebat, annos celans elegantia.*

Cette attention du poëte Latin fait présumer que la fable grecque qu'il avoit eue sous les yeux, commençoit de la même manière que celle de notre manuscrit. Au reste, tout le monde connoît Phédre & la Fontaine, & chacun peut apprécier le différent mérite de leur imitation.

F A B L E X I V.

Βαθρέμαν τις ἐν ὄρει τᾶρον ἀπάλειπεν τᾶρον ἐν ὀπιζύσῃ ἡυχετο
πρὸ θεῶ, εἰ πρὸ κλέπῃ ἐντύχῃ. Ἐξ αἵθρης οὖν εὖρε τᾶτοι ὑπὸ
λέοντος ἐαδιόμῃον. Στενάξας ἐν ἔφῃ, βοὸν σοι καὶ τᾶρον θιέω
νέγκω, εἰ τὰς χεῖρας τῷ κλέπῃ βοηθήσῃς μοι ἐκφυγεῖν.

Ὅτι ἀβέλως ἐδὲ δολὴν ποιῶνς χεῖρ' ἀδελοὶ γὰρ τὸ συμβουλόμῃον.

L E P Â T R E.

Certain pâtre perdit un taureau dans une montagne ; & promet au ciel de lui en immoler un, s'il pouvoit rencontrer son voleur. Dès la pointe du jour, il trouve son taureau qu'un lion dévorait ; alors poussant un profond soupir : « O ciel ! dit-il, je te sacrifierai un taureau & un bœuf, si tu veux par tes secours me dérober aux griffes « du voleur ».

Remarque.

Cette fable se trouve dans Robert-Étienne, *page 50* ; mais quoiqu'elle soit la même pour le fond, elle diffère essentiellement pour la forme. Celle de notre manuscrit

Tome II.

X x x x

FABLES
D'ÉSOPE.

est plus concise, & le style plus harmonieux. La Fontaine a imité cette fable, & il avertit dans un petit prologue en vers, qu'Ésope & Babrias ont traité ce sujet.

L'un amène un chasseur, l'autre un pâtre en sa fable. Notre fabuliste a imité les deux manières, & en a fait deux fables. La première qui a plus de rapport avec la nôtre, finit par ces vers :

O monarque des Dieux ! je t'ai promis un veau ;
Je te promets un bœuf, si tu fais qu'il s'écarte.

Cette même fable se trouve parmi celles que M. Mathæi a publiées sous le nom de *Syntipas*, n.^o 12 ; elle est assez concise, mais le style est peu animé.

F A B L E X V.

Βότρυας πεπέρις ἀλώπικ' ἀπὸ κρημνῶν ἰδοῦσα, κατὰξαι
τάχως καὶ ἔδεσθαι πολυτρόπως ἐμμηχανᾶτο. Πολλὰ δ' ἡμεῖς, καὶ
ὅλως φαῦσαι τῶν μὴ δυναθῆσαι, παρεμβέτο τ' ἐαυτῆς ἀτυχίας,
καὶ ἔλεγεν, ὁμφακὲς εἰσὶν ἐπὶ, καὶ ἀμαχοὶ τοῖς ὁδοῦσιν.

Ὅτι δὲ τοῖς ἀδυνάτοις πνὲς ἀδούμωμοι, ἐπὶ τὰς κενὰς περὶ φα-
σίζονται ἀφορμαί.

LE RENARD ET LES RAISINS.

Un renard apercevant des raisins mûrs qui pendoient en l'air, fit cent tours différens pour pouvoir les saisir & les manger. Il se fatigua beaucoup, & ne pouvant seulement pas les atteindre, il se consola de sa disgrâce par ces mots : « Ils sont trop verts, les dents ne pourroient pas y mordre ».

Remarque.

La collection de Robert-Étienne, & celle de Nevelet n.^o 159, présentent l'une & l'autre cette fable exprimée dans des termes semblables ; mais notre manuscrit, comme à l'ordinaire, présente des leçons assez différentes. On ne

voit point dans ces éditions imprimées, l'image vive de ce renard qui s'agite en cent manières pour venir à bout de son dessein; les imprimées disent froidement τέτρεσσι ἐπειράτο χαταφρονεῖν. Phédre en imitant cette fable dont il a voulu égaler la précision, n'a pas perdu ce trait qui est dans la nôtre, πολυτρόπως ἐμμηχανάτο, *summis saliens viribus*. Le texte de Robert-Étienne & de Nevelet n'offre point ce trait plaisant qui termine la fable, *les dents ne pourroient pas y mordre*: on voit que Phédre a voulu rendre quelque chose de semblable, en finissant ainsi:

Nondum matura est, nolo acerbam sumere.

La Fontaine qui, comme on sait, a aussi imité cette fable, a fort embelli son sujet par ces traits naïfs & ingénieux qui n'appartiennent qu'à lui.

Certain renard Gascon, d'autres disent Normand, &c.

Mais si on peut lui reprocher quelque chose, il a négligé le trait conservé par Phédre, *summis saliens viribus*. Non-seulement cette expression fait image, mais elle rend plus plaisant le mot qui termine la fable.

F A B L E X V I.

Γαλῇ ἡρέαθη ποτὲ ἀνδρὸς βραρεποῦς, καὶ τῇ Ἀθηναίᾳ ἐδυσώπει
αὐτίκῃ μεταμείψαι εἰς γυναῖκα, καὶ τῇ ἐρώμενον καὶ ἄκοντα αὐτῆς
ἐπιθυμῆσαι. Καὶ ἐγένετο οὕτως, ὅτι πᾶς ἰθαδεῖστος, ὡς ὁ μῦθος ληρῆ. *Plus. Locution.*
Τῷ δ' ἰσχυρῶς ἐπὶ ἐμμένοντος, μῦν ἡ νύμφη ἐμβλέψασα ὅτι πᾶς
ἀφ' αὐτῆς ἔκλυε, τῷ νυμφικῶν φιλῶν ἐπελάθετο, καὶ τῷ οἰκείων
ἐθῶν ἐπεδράστητο; καὶ γαλῇ ἦν ἡ γαλῇ, τοὺς μῦν μὴ χατατρέχουσα,
τῷ δ' ὑμναίων ἐπιλησμένη.

Ὅτι καὶ πρὸς βραχὺ πρὸς τὴν ὑποκρίσιν μορφοῦται καὶ ἀμείβει
τὴν φύσιν, τῶν τὰ ἔργα ἐλέγχουσι.

LA CHATTE DEVENUE FEMME.

Une chatte devenue amoureuse d'un beau jeune homme,
pria Minerve de la changer en femme, & de forcer son

Xxxx ij

amant à désirer sa possession : la déesse, suivant ce que dit la fable, fut touchée de ses prières, & les exauça. Le premier jour des noces, la jeune mariée aperçut un rat qui passoit la tête hors de son trou ; elle oublie alors tout l'attrail de son nouvel état, elle reprend ses anciennes mœurs ; la chatte enfin est chatte, & sans songer à son hymen, se met à courir après le rat.

Remarque.

L'Empereur Julien, dans son épître 59.^e, adressée à Denys, cite cette fable, qui étoit apparemment fort connue de l'antiquité ; mais il la cite comme une fable de Babrias dont je rapporte le premier vers que voici :

Γαλῆ πρὸς ἀνδρὸς Ὀυρεπιῦς ἐξαδύισα.

Ce sont presque les mêmes mots qui commencent la fable de notre manuscrit, & cela seul déposeroit de son antiquité. On trouve cette même fable au n.^o 172 de l'édition de Nevelet ; mais la narration est tout-à-fait différente, elle est plus étendue, sans rien exprimer de plus. Au lieu de Minerve, c'est à Vénus que la chatte s'adresse pour sa métamorphose, & c'est Vénus qui l'éprouve en faisant paroître le rat. Babrias fait aussi intervenir Vénus à ce mariage. Quoiqu'il paroisse assez singulier de voir dans notre fable la chatte implorer la déesse de la sagesse, pour lui demander une pareille faveur, je pense que ce trait peut être regardé comme très-ingénieux, & qu'il peint d'une manière assez piquante le délire de la passion. Quant au style de la fable de Nevelet, il porte le caractère de ses autres fables ; il suffit même d'y trouver employé le mot μεταμρφώσθ qui n'est dans aucun bon auteur ancien, pour juger combien la forme de cette fable est moderne.

Γέροντι ἵππῳ πολλὰ κεκμηκότῃ ὁ στρατηγίας τε καὶ ἵππηλασίας ἢ
τῷ μύλωνος ἀτέλετος (h) καὶ σφαγευειδῆς διεδέξατο χώρα, πολλὴν
ἐχούσα καὶ διασπαύειαν. Ὁ δὲ στενάζων εἶπεν· οἶμοι ἐγὼ οὐκ ποίας
ἐχιδρόμους ὁρμῆς, ἐν ποίῳ μεθρημόσθην χαμπήνῃ πολυμόχθῳ.

Ὅτι καὶ δίχκοι τὸ ἐπαίρεισθαι ἔκτι πνιθμερία, ἢ γλυαιόττη.

LE CHEVAL.

Un cheval devenu vieux après maintes fatigues dans les courses & dans les combats, fut envoyé au vil séjour d'un meunier, séjour de forme ronde & rempli de travail & de peine. Le cheval dit en gémissant : « Hélas ! quel changement ! quelle carrière brillante j'ai quittée, & autour de « quelle borne misérable suis-je réduit à tourner ici » ?

Remarque.

Cette fable se trouve dans Nevelet, au n.^o 196 ; elle y est si courte & racontée avec tant de simplicité, qu'elle ne laisse presque aucune image dans l'esprit. La nôtre, comme toutes celles de notre manuscrit, a quelque chose de plus poétique, & toutes ses expressions font image. Aphthonius a traité le même sujet, mais en le paraphrasant, & je pourrois dire même en le dénaturant : on n'y trouve plus la complainte de cet animal illustré dans les courses des chars, & qui, au lieu de tourner autour de la borne de la carrière, ne tourne plus qu'autour d'une meule. Aphthonius dit, ἀντιγεμνάω καὶ μύλωνα καὶ μάχης, *pistrinum capesso prae pugna*, l'opposition ne se trouve plus & toute la grâce de la pensée est détruite.

(h) Ἀτέλετος, *inertus*, *profanus*.

FABLE XVIII.

Γεωργὸς πνὶ ἀέτος ἐθηρεύθη, καὶ γυναικὶς ἀπελύθη. Ὁ δὲ τῷ γελοῦ
μὴ ἐπιλαθόμενος, τὸ γεωργὸν ποτὲ ὑπὲρ τοίχου ὄρσιν καθεμύον
διολίσσας, τὸ ἐπὶ τῇ κεφαλῇ ἐκείνου ἀφέλετο (i) σιμικίνδιον, καὶ
καθέδρας τῶτον ἐξεγείρας βυλομύος. Ὡς καὶ χατάρθασε. Μετὰ γὰρ
τὸ χαταδιῶσαι τῶτον, ὁ εὐεργέτης ἀπέρριψε τὸ ἀναληφθὲν, πλη-
ρεστάτῳ ἀντιδῶς τὸ ἀντίχειρ· ὃ μακρῶς (k) γὰρ ἔμελλε (συμπα-
τεῖσθαι τῇ τῷ τοίχου χαταβολῇ ὁ ἀνὴρ, μικρὸν γὰρ ἐκείνου ὑπο-
χωρήσαντος, ἐπιχθόνιον ἐγεγόνει τὸ τὸ ἀνύψωμα καθεδρας.

Ὅτι τὸς ἀγαθὸν πεπονθότα ὁμοίως ἀντιποιεῖται καὶ ὁ κακός.

LE PAYSAN ET L'AIGLE.

Un paysan prit un aigle, & l'ayant reconnu, il lui donna la liberté. L'aigle n'oublia pas ce bienfait, car voyant un jour le paysan assis sur un mur prêt à tomber, il vint lui enlever sa toque de dessus sa tête, dans le dessein de lui faire quitter le lieu où il étoit assis. Il réussit en effet, car ce voleur bienfaisant se laissant d'abord poursuivre, rejeta bientôt après le vol qu'il avoit fait, & paya ainsi avec usure le bienfait qu'il avoit reçu. En effet, il s'en fallut peu que le paysan ne fût écrasé par la chute du mur, car à peine eut-il quitté sa place, que le haut de la muraille où il étoit assis s'écroula tout entier.

Remarque.

Cette fable ne se trouve que dans la collection de Robert-Étienne; mais la narration en est entièrement différente. Pour faire sentir combien cette différence est à l'avantage de notre manuscrit, je vais rapporter seulement la première phrase de l'édition de Robert-Étienne. Γεωργὸς ἀέτον εὐρύν

(i) Le manuscrit porte ἀφέλετο.

(k) Le manuscrit porte ὃ μακρῶς.

ἡγευμένην, τὸ χάλλος αὐτῆς θαυμάσιας ἀπέλυσεν αὐτὸν ἐλεύθερον. *Agricola venatu nactus aquilam, ejusque pulchritudinem miratus, liberam eam dimisit.* On voit aisément que ce début n'a point la précision & la rapidité de celui de notre fable. Les expressions n'ont pas non plus la même propriété, & je crois qu'on ne trouveroit guère d'exemple dans les bons auteurs de cette expression redondante, ἀπέλυσεν ἐλεύθερον, & qui est plus latine que grecque, *dimisit liberum.* Voilà ce qui distingue les fables de notre manuscrit, c'est qu'elles semblent toujours écrites dans les termes les plus propres, les plus harmonieux & les plus dignes de l'antiquité.

F A B L E X I X.

Δάμαλις ἐπὶ ἀγύματος βῆν ἀρετελῶντα λῆξ' ἢ κόπον ἀνείδιξε λέρουσα; ὦ πόσα χάμνεις, καὶ λαμπωρεῖς. Οἱ δὲ τῆς οἰκείας ἔργου ἐχρῶμενος, ἐσιώπα. Εὐορτήν δ' ἤν' ἡπόνων τοῖς θεοῖς ἐκτελόντων, ὁ ἀεσθὴς μὲν βῆς τῆς χαμάτης σπολυθεῖς τοῖς χρηφόροις ἐκτετῦφα πεδίοις. Οἱ δὲ μόχος φερχέτωθε, τῷ βωμῷ τυθῆναι ἐπύρετο. Τότε ἔν' ὁ βοὸς εἰρήκει αὐτῷ· οἶμαι ὅτι εἰς τῆτο διετηρήθης ἀεργός, ἵνα ἐς ὕστερον ἀντὶ δολείας ζυγὸς τὴν μαχαίραν ὑπηρετήσῃς, τῇ χειρὶ ἀνέσθ' ἡλωὺς ἐκτεταφείς.

Ὅτι τῷ ἐνεργῶντι καὶ ἐργαζομένῳ, ἔπαμνοι, τῷ ἀεργῷ δὲ, κίνδυνοι καὶ μάστιγες.

LA GÉNISSE ET LE BŒUF.

Une génisse qui n'avoit point encore subi le joug, insultoit un bœuf qui labouroit, & en lui reprochant son travail lui disoit : « Que de fatigues vous éprouvez, & que vous êtes malheureux ! » Le bœuf occupé de son affaire ne répondit rien ; mais quand les laboureurs vinrent à célébrer une fête en l'honneur des dieux, le bœuf agriculteur, affranchi de son travail, alla prendre ses ébats dans des prairies verdoyantes, & la génisse fut conduite à coups de fouet vers l'autel où elle devoit être sacrifiée. Alors le bœuf lui dit : « C'étoit pour cela, je pense, qu'on vous laissoit sans

» rien faire, afin que bien nourrie dans un long repos;
» au lieu de soumettre votre tête au joug, vous la soumettiez
au glaive. »

Remarque.

Si on veut sentir la différence que peut mettre dans la narration d'un événement, un choix heureux d'expressions vives & fortes, il ne faut que comparer la fable de notre manuscrit avec celle de Robert-Étienne, page 54; celle-ci est naturelle, mais froide & sans couleur, tandis que la nôtre est remplie d'images poétiques & d'expressions heureuses, telles que celle qui termine cette fable: ἀντὶ δουλείας ζυγὸς ἢ μαχαίρας ὑπηρετήσης, *pro servitute jugi gladio infervies*. Pour peu qu'on ait du goût pour la langue Grecque, on sentira aisément toute la grâce de cette expression.

Nevelet a rapporté cette même fable au n.^o 177, & dans d'autres termes que ceux de l'édition de Robert-Étienne: cette fable y est concise jusqu'à la sécheresse, & ne présente que le fait simple, sans aucun agrément dans la narration.

Au reste, le sens moral de cette fable ne paroît guère avoir été saisi par les auteurs des affabulations; ils n'y ont vu autre chose que l'avantage du travail & le danger de l'oïveté: ils n'ont pas songé que dans les républiques anciennes, le citoyen opulent qui n'avoit pas besoin de travailler pour vivre, commettoit une grande imprudence en insultant celui qui gagnoit sa vie du travail de ses mains, & que la fortune de l'homme supérieur excitant l'envie, il se voyoit souvent sacrifié par les caprices de la multitude.

F A B L E X X.

Διέβαινέ ποτε χέμηλος ποταμὸν ὅζῳ δ'αἰρῶντα. Ἀμφοδύσσασε
ἢ καὶ τὸ κόπον αὐτῆς ἐμπαλαίνει χαπιδύσα τῇ τῷ ὕδατος ὅζυντα
καταρροῇ, τί τῷτο; ἔφη, ἅ ὅς ὁπιδέν μοῦ γόν ἐμπαλαίνει
πεδίαμα.

Ὅτι πολλάκις οἱ ἄτιμοι τῶν πμίων παλάουσι,

LE CHAMEAU.

Un chameau traversoit obliquement un fleuve extrêmement rapide, & voyant sa fiente emportée par la violence de l'onde aller devant lui : « Qu'est ceci? dit-il; ce qui étoit derrière moi tout à l'heure, me précède à présent. »

Remarque.

Cette fable ne se trouve que dans Robert - Étienne; page 62. On voit dans l'imprimé quelques leçons différentes que j'ai transcrites dans les notes. Je crois que celles de notre manuscrit seroient à préférer pour l'harmonie & le choix des mots; mais ce qui mérite le plus d'être remarqué, c'est l'affabulation qui termine la fable de l'édition de Robert-Étienne, & qui est ainsi exprimée. Cette fable est faite pour un gouvernement dans lequel des gens obscurs & insensés commandent à la place des sages & des premiers de la république. L'affabulation de notre manuscrit est plus courte: *Souvent des hommes sans honneur devancent les plus honorables.*

L'énergique simplicité de cette fable semble déceler sa haute antiquité.

F A B L E X X I.

Δεῖπνοι τίς ἐτέλει λαμῶν; ὁ δὲ τέττις κύων ἔπερσεν κῦνα λαφιλίας εἰς τὸ δεῖπνον μετεχλεῖτο. Τῷ δὲ κεκλημμένῳ χαλαραβόντος καὶ ἐπὶ τῇ ὀπλαιίῳ ἀπολυόντος, ὁ ὀλοπιὸς τῶτον ἐκ τῶν σκέλους λαβὼν, τὴν πύλιν ἐξῶθεν ἐσφειδδύσεν. Οἱ δὲ ἀναγὰς πρὸς φυγὴν ἐτράπετο. Τῶν δὲ ὑπαντῶντων κυνῶν ἐπερσμένῳ (1) αὐτὸν, πῶς τῷ δεῖπνῳ ἐπανεπαύσατο, εἶπε, τῇ τρυφῇ χαρωδαῖς καὶ ὁδὸν εἶδον ὅθεν ἐξῆλθον.

Ὅτι πολλάκις λαφιλίας λόγου πινὲς τὴν ἀπὸ μῆλιν αὐτῶν πειρῶνται διασκεδάζειν.

(1) Le manuscrit porte ἐπερσμένῳ.

Un homme donnoit un grand festin; un chien qui lui appartenoit pria de ce repas un autre chien de ses amis. Celui-ci se voyant invité, s'en va rôder dans la cuisine, attrapant tout ce qu'il pouvoit; mais le cuisinier le saisissant par la jambe, le lance, comme avec une fronde, hors de la porte. Le chien se relève & se met à courir; ses camarades le rencontrent & lui demandent de quelle manière il avoit quitté le festin. « La bonne chère m'avoit » troublé la tête, leur dit-il, & je n'ai pas même vu le chemin que j'ai pris pour en sortir. »

Remarque.

Cette fable, ainsi que la précédente, ne se trouve que dans Robert-Étienne. L'action y est plus détaillée; on y voit le chien invité s'applaudir de la bonne chère qu'il fera. Notre fable ne dit que ce qu'elle doit dire; les expressions en sont plus vives, comme celles-ci : τῆς πύλης ἐπενδύσει; les tours plus harmonieux, comme dans la chute de ces mots : καταλαβόντος, ἀεὶ πολὺντος. Enfin, le style en est tout à fait différent, & j'ose dire qu'il est tel qu'on ne pourroit rien trouver de semblable parmi toutes les collections de fables qui ont paru jusqu'à présent. Si nous en avions beaucoup de semblables, il seroit très-utile de les réunir pour les placer au milieu des bons auteurs classiques.

FABLE XXII.

Δρῦς ὑπὸ δρυτόμου ἐπέμπετο μὴ εὐκόλως ὃ θάύτῳ ἰχθυότος ἐκπεμῖν, ἀλλ' σφλωὺς αὐτὴν ἐκ τῆς ἑαυτῆς χιδαίων δ'αἰρεῖν ἐμιχαῖατο. Ἡ δ', ὅτι πόσον χυλὸν κοπίδος (m), ἔφη, βαρυθυμῶ, ὅπου δὴ καὶ ὑμῶν τῆς ἐξ ἐμοῦ γυνωμδίων σφλωδῖν.

(m) J'ai supposé que le mot χιλεὶς étoit sous-entendu; peut-être le copiste a-t-il oublié celui de πλέκας qui conviendrait également bien, comme on le voit dans la fable de Robert-Étienne, qui a quelque rapport avec celle-ci.

Ὅτι ἀπαύπειρον (mot corrompu) τὸ ὑπὸ τ' οὐκείων πάχειν
 τι δεινὸν ἢ ὑπὸ τῆς ἀλλοτείας.

FABLES
 D'ÉSOPE.

LE CHÊNE.

Un bûcheron coupoit un chêne ; mais trouvant beaucoup de peine à l'abattre, il imagina de faire un coin avec les branches même de l'arbre. Le chêne dit alors : « Je me plains moins de la main qui me frappe, que des coins » (meurtriers) que j'ai engendrés moi-même. »

Remarque.

Cette fable qui renferme un grand sens, & qui fait voir que les plus sensibles de tous les maux sont ceux qu'on éprouve de la part des personnes qui nous tiennent de plus près, a été tournée de plusieurs façons différentes, comme nous l'avons déjà vu à la fable V. Les anciens qui révéroient la cigogne comme le plus reconnoissant de tous les animaux, aimoient à représenter l'ingratitude des enfans comme la plus douloureuse de toutes les peines.

F A B L E X X I I I.

Κάλαμοι περιφύτουντο κυπαρίσσις, καὶ τὸ αὐτῶν ἀνεκρίζωντον δὲ
 τὸ δολίκεν ἐνοσηρόνους ἀνεμοῖς. Κυπαρίσσις δὲ σφοδρῶς ἐπέκειντο *Aggrediebantur.*
 πῶς καλάμοις πῶς ἡμεῖς, λέγουσαι, ἢ ἐκείζωσιν ἀθρόαν δεινῶς
 ὑφιστάμεθα, ὑμεῖς δὲ ἅπασαι ἀλγούρων τὸ κίνδυνον εὐκρινῶς μεμα-
 θηκατε; Τι γὰρ αἱ καλάμοι; πῶς ὑπερτερούσαις ἡμῶν δυνατείαις μὴ
 ἀντιβαίνειν μεμαθημένοι, ἀλλὰ ταύταις ῥαδίως τὸ πρᾶχλον ὑποκλί-
 νουσαι, ἢ αἶτιον τὸ ἀφανίσμιον καταδράμεν ἐκείζωσιν.

Ὅτι τοῖς κρατῶσιν ὃ δὲ ἀνδίσταται, ἀλλὰ μᾶλλον ὑπείκειν.

LES ROSEAUX ET LES CYPRÈS.

Des roseaux étoient nés près de quelques cyprès, avec leur propriété de céder à l'impétuosité des vents & d'être ainsi difficilement déracinés. Les cyprès s'adressèrent aux

Yyy ij

roseaux & leur dirent: « Comment se fait-il que nous éprouvions si souvent le malheur d'être déracinés, tandis que vous savez si bien vous dérober aux dangers? » Les roseaux leur répondirent: « C'est parce que nous avons appris à ne pas résister à des forces supérieures aux nôtres, & à baisser la tête devant elles, que nous évitons notre chute & notre destruction. »

Remarque.

Ce sujet se trouve traité deux fois dans la collection de Robert-Etienne, & il y forme deux fables différentes. Dans l'une, c'est le *chêne & les roseaux*: le chêne renversé par les vents demande aux roseaux comment ils ont pu résister. Cette fable a été imitée par Avienus, avec la prolixité ordinaire.

L'autre fable est celle du *roseau & de l'olivier*, qui disputent sur leur force; elle est dans la collection de Planude. C'est cette fable qui paroît avoir inspiré à la Fontaine celle qu'il a faite sur le même sujet, & qui efface tout ce que l'antiquité a pu faire de plus beau dans ce genre.

Celle de notre manuscrit est fort différente des autres quant à la forme; elle ne se rencontre point ailleurs: la lecture ne laisse pas que de présenter bien des difficultés tant par les abréviations que par les mots interlignés qui s'y trouvent, & qui échappent à la vue. Un des embarras les plus grands que j'aie éprouvés, c'est de voir le mot *χάλμῳ* au féminin, tandis qu'il est par-tout au masculin.

F A B L E X X I V.

Δύο τεχνάων μητέρα τὴν Πύθηον εἶναι ἀλήθεια· ἀμφοτέρῃσι δὲ κληρονομίαν χαρίζεσθαι, τῷ μὲν, τὸ μῦθος, τῷ δὲ, τὴν οἰκίαν ἀγάπησιν, δι' ἧς ἡ ἀποκτείνει τὸ πεφιλημένον, Συγχῶς παρὰ πῶς οὐδὲν ἢ παρὰ λείχουσα· τὸ δὲ μισθὸν, ταῖς ἐρήμοις φοιτῆσαν, διέδρασε τὴν κίνδυνον. Κρείττω ἡμῶν τὴν κακίης φιλίας τὴν ἔχουσαν ἐλεγχουσα.

LA GUENON.

FABLES
D'ÉSOPE.

J'ai entendu dire qu'une guenon avoit eu deux enfans, & leur avoit donné dans son héritage deux lots différens; à l'un la haine, à l'autre une tendresse particulière : ce fut avec cette tendresse même qu'elle fit mourir l'objet de son inclination, en l'embrassant continuellement & le dévorant de caresses. Celui de ses enfans qu'elle haïssoit, évita le danger en vivant dans un lieu désert. Elle nous montre ainsi, que la haine vaut mieux qu'un amour insensé.

Remarque.

Cette fable est dans la collection de Robert - Étienne, page 72; mais elle y est encore plus courte que dans notre manuscrit, avec un style clair & simple, mais sans nul agrément. Celle que nous donnons ici est plus élégante & plus soignée pour l'expression; mais il y a lieu d'y soupçonner quelques fautes de copiste. La fable de Robert - Étienne commence ainsi : Δύο γυνᾶ τέκνα μιμῶ. Je ne connois point d'auteur de la bonne antiquité qui ait employé le mot μιμῶ pour désigner un singe. Au reste, le poëte Oppien qui, dans son poëme sur la chasse, rassemble, sans trop d'examen, tout ce qu'on racontoit sur les animaux dont il parle, rapporté comme une chose certaine & particulière aux singes, ce que notre mythologue ne rapporte que comme une tradition : Ἀλλὰ τὸ μὲ φιλέει, τὸ δ' ἐχθαίρουσι χέλοισι. *Liv. II, vers. 61.*

F A B L E X X V.

Εἰς λύκου χεῖρας ἀλώπηξ ἐνέπτεν, ἢ καὶ τὸ γέρας περὶ βαλλομένη ἀδίνειαι, σπολύσαι ἐδυσώπει. Οἱ δὲ λύκος ἀντέφησεν, ἄλλως ὅσα ὀπιτεύξῃ σοὶ τῶ ἀτήματος, εἰ μήγε περὶ τοῖς πρῆξι ἀληθεῖς ἐξείπῃς μοι λόγους. Ἡ δὲ εἶπεν· εἴθε μὴ σοι σωήνητησα· εἰ δὲ σωήνητησα, τυφλὰ σοι ἐνέτυχον, μηδαμῶς δὲ τὸ ὄρας ταύτης τὸ ζῆν σοι

μη ἐπιβραβεύθῃ· ἴσως γὰρ πάλιν, εἰ ἐν βίῳ τέτῳ παρορμηθεύς, ἢ
ἐμὴν ψυχὴν ἐκθροήσῃς.

LE RENARD ET LE LOUP.

Un renard tomba dans les pattes d'un loup, & lui alléguant la foiblesse où son grand âge l'avoit réduit, le pria de l'épargner. Le loup lui répondit: « Tu n'obtiendras pas ta demande, que tu ne m'aies dit trois vérités. » Le renard aussitôt: « Plût au ciel que je ne vous eusse pas rencontré, » ou qu'en vous rencontrant je vous eusse trouvé aveugle, » & que mes jours à cette heure ne soient pas soumis à des » conditions; car il est vraisemblable que si vous vivez, vous troubleriez encore ma vie. »

Remarque.

Cette fable ne laisse pas que d'avoir quelque agrément, malgré l'incertitude de la morale qui en peut résulter. La manière dont le renard se tire d'affaire en disant au loup trois vérités, paroît assez ingénieuse. Les deux premières ne sont qu'ingénues, mais la troisième qui semble démontrer au loup qu'il ne sauroit lui échapper, est d'autant plus adroite, qu'elle persuade au loup qu'en tenant sa parole, il doit espérer de ne rien perdre.

On voit cette même fable dans la collection de Robert-Etienne, page 71, mais exprimée en moins de mots. Cette brièveté n'en relève pas le mérite, car toute la finesse de cet apologue se trouve perdue par la manière dont le troisième vœu du renard est exprimé: « Plût au ciel » que tu ne vécusses plus à cette heure, & que tu ne me rencontrasses plus! » Μηδαμῶς τῇ ὥρᾳ ταύτῃ ζήσης, καὶ πάλιν συναντήσης με.

Je soupçonnerois donc que la fable de notre manuscrit est la fable originale, qui a été défigurée par quelque copiste mal-adroit ou peu intelligent. Il suffiroit, pour en juger, de voir la mauvaise correction qu'il a faite au commencement

de la fable, en substituant une phrase qui n'est pas grecque, *εἰς λύκον ἐρέπεν*, à celle-ci, *εἰς λύκου χείρας ἐρέπεν*, ne concevant pas apparemment que le mot *χείρ* peut exprimer les pattes d'un loup. Ce mot est employé avec la même signification dans la fable du pâtre, n.^o 14, telle qu'elle est dans notre manuscrit & dans la collection de Robert-Étienne.

FABLE XXV I.

Εὐφρέατί πινι κοιμωμένου πινός, ἡ Τύχη ὀπίσθασα αὐτῷ ἐρήκει;
ἐγχαί, κοιμήθητι ἀλλάχου, μὴ πῶς σοὶ κρημνισθέντος (η), οἱ σοὶ
παρασχηδὺς ἐμοὶ τ' ἐμὲ-φιν ἐπάξωσιν.

Ὅτι πολλάκις οἱ ἀνθρώποι σφαλλόμενοι, οὐχ ἑαυτοῖς, ἀλλὰ
μᾶλλον τῇ Τύχῃ τ' ἑωμόνι παρασχηδύσιν.

LA FORTUNE ET L'HOMME.

Un homme dormoit sur le bord d'un puits; la Fortune l'aborde & lui dit : « Éveille-toi & va dormir ailleurs, de peur que si tu venois à te précipiter, tes parens ne rejettassent sur moi le tort de ton imprudence. »

Remarque.

Cette fable, à quelques mots près, est la même que celle qu'on voit dans la collection de Robert-Étienne, sous le titre de Τύχη (q); cependant on peut remarquer qu'au lieu de ces mots *εὐφρέατι πινι*, on lit dans Robert-Étienne, *ἐγὺς φρέατος*. Le copiste du manuscrit que ce savant a publié, ignoroit apparemment que la préposition *εὐ* pouvoit signifier *ὡς*, *ἀμφι*.

(η) Dans l'édition de Robert-Étienne, on lit : *εὐφρέατι σοὶ πινός*.

(ο) L'édition d'Oxford rapporte la même fable tirée d'un manuscrit du Roi, & qui commence ainsi : *Εγὺς φρέατος παῖς πρὸς οἰκίαν*. J'ignore de quel manuscrit il a tiré cette fable qui est remplie de fautes; on y lit *μέπως κάπνισεν τῷ φρέατι πινός*, au lieu de *πινός*.

L'édition de Nevelet nous présente aussi le sujet de cette fable ; elle y est intitulée *le Voyageur & la Fortune* : la narration est toute différente, & j'ose dire qu'on y retrouve plus le caractère original que cet apologue nous présente dans notre manuscrit.

On sait de quelles grâces charmantes la Fontaine a enrichi ce sujet, sans rien ôter à sa simplicité, dans la fable, de *la Fortune & du jeune Enfant*.

FABLE XXVII.

Εἰλαφος ὅτι ὕδατος ἔσκειαν αὐτῆς χαπιδύσα, τῷ σκελὶ αὐτῆς ὡς ἀδυνῶν κατεμέμεφετο, ἐπίνει ὃ μᾶλλον τοῖς ἐν τῇ μετώπῳ ταύτης κέρατα δὲ τὴν τετρίοτητα. Αἰφνίδιον ὃ κυνηγὸς καταλαβόντος αὐτήν, καὶ πρὸς φυγὴν ὀρμίσασα, τὰ μὲν σκέλη διέσωσαν αὐτήν, ἐν κρησφυγέτῳ πνί. Ἡ δὲ τῷ κέρατων ἰχὺς μᾶλλον παρέδωκεν εἰς τὴν πυκνότητα, τῷ ἄλλοις περιπλακέντων.

LE CERF.

Un cerf regardant son image dans l'eau, blâmoit ses jambes qu'il trouvoit trop grêles, & louoit la vigueur de son bois qui s'élevoit sur son front. Mais un chasseur l'ayant surpris & obligé de fuir, ses pieds agiles le sauvèrent jusqu'au hallier qui lui servoit de retraite ; alors la roideur de son bois le trahit en l'embarrassant dans l'épaisseur des branches dont il étoit envelopé.

Remarque.

La collection de Robert - Étienne nous présente cette même fable racontée avec la même simplicité, mais non pas les mêmes expressions. En comparant ces deux fables, on regrette quelques omissions dans celle de notre manuscrit ; on n'y voit point, comme dans la fable de Robert-Étienne, le cerf déplorer l'égarement où il étoit, lorsqu'il blâmoit ce qui l'a sauvé, & qu'il condamnoit ce qui l'avoit perdu.

Phédre

Phédre n'a pas laissé *perdre* ce trait de sentiment qui donne tant d'intérêt à cet apologue. Ce même trait a été conservé dans la fable intitulée *la biche & le lion*, qu'on voit dans la collection de Nevelet, n.^o 184; mais cette fable n'a ni la précision, ni la simplicité de celle de l'édition de Robert-Étienne & de notre manuscrit. On trouve encore la même fable parmi celles qui sont attribuées à Syntipas; le style en est froid & sans grâces, mais la morale est conservée.

Aphthonius qui a imité cette fable, a mis en réflexion ce que Phédre & peut-être Ésope avoient mis en sentiment. La Fontaine a fait à peu - près de même; il a détaché la moralité du corps de la fable, & il faut convenir qu'il eût mieux fait de l'y laisser attachée; mais la moralité de la Fontaine est si belle & si bien exprimée, qu'on lui pardonne aisément ce petit défaut.

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile,
Et le beau souvent nous détruit.
Ce cerf blâme ses pieds qui le rendent agile;
Il estime un bois qui lui nuit.

F A B L E X X V I I I.

Ενέμοντο τρεῖς μετ' ἀλλήλων βόες. Λέων δ' ἔτρεψεν φαγεῖν θέλων,
ἀλλ' ὁμόνοιαν ἔδειλία (p); αἰμύλοις δ' λόγους ἔτρεψεν διαχωρισίας,
μεμονωμένοις τέτων ἕνα καθ' ἕνα δὲ τὸν ἀδίκως εἰσθιεν (q).

LE LION ET LES TROIS BŒUFS.

Trois bœufs païssoient ensemble: un lion auroit bien voulu les manger, mais à cause de leur union il n'osoit les attaquer. Cependant avec des paroles trompeuses il parvint

(p) On lit dans l'édition de Robert-Étienne: καὶ πύματα.

(q) Lisez ἰσθιεν. Il n'est pas rare dans ce manuscrit de voir εἰ mis pour η. On lit dans Robert-Étienne κατ' ἐπινοήσαν.

à les diviser, & les ayant surpris ensuite chacun séparément, il profita de leur foiblesse & les dévora sans crainte l'un après l'autre.

Remarque.

La collection de Robert - Étienne nous avoit déjà fait connoître cette fable, exprimée presque dans les mêmes termes. J'avoue qu'elle m'a été d'un grand secours pour déchiffrer celle de notre manuscrit, où une partie des mots est entièrement effacée.

Aphthonius que Fabricius croit plus ancien que Babrias; a traité aussi le sujet de cette fable; mais on ne voit point dans son style la manière élégante & facile de l'auteur de la fable de notre manuscrit, ce qui me donneroit encore lieu de penser que ces fables sont plus anciennes que Aphthonius & que Babrias. Themistius qui florissoit au iv.^e siècle, a fait aussi une fable sur le même sujet; mais on n'y retrouve point cette précision convenable à l'apologue, & qui en fait le principal mérite, lorsqu'elle peut exister sans sécheresse.

FIN du Tome Second.



